


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

I R Hill

June 23d 1805

M. Montgomery. August 13: 1

A. Sayous: (Barthélemy

H. de la litt. fr. à l'étr. (1853) vol. II p171 says

"l'idée que l'abbé Barthélemy a
[m]ise en œuvre dans son Jeune Anacharsis
a été d'abord dans l'histoire
[de]s Sept Sages de notre réfugié" [i.e.
(cf. Commemorative Manuscript, p. 53)
Isaac Larrey, author of an Histoire d'Auguste
[of] the instructive & amusing type, Rott. 1690, really
Berlin, 1689.); also of the import. Annales
de la Gt-Bretagne (1697–1713, 4 large folios)]

Barthélemy. Kaysers Index (I) gives
under Esprit
" Esprit du voyage du jeune
Anacharsis. 8. Regensburg, 1794.
Montag u. W.
* Under B's name foll. edd. shows. (to 1800)

(1) Voyage &c. (French) X. Vols. avec atlas. 12°
Strassby. 1790.

(2) Anacharsis d. Jüng. (sic) Reise nach
Griechenld. (trans. by) J.E. Biester und
D. Jenisch. 7 Tle., mit 34 Kpft. u. gr8.
Berl. 1790–93. – Forts. der in ders. ent-
halt. Gesch. v. Alt-griechenld. In 1 Bd.
s. Fessler's Alexander.

(3) Anacharsis Reise nach Grchld., in
d. Mitte des vierten Jh. v. Chr. Geburt.
Im Auszug hg. v. Schröder. mit 1
Karte u. 2 Plänen. 3 Bde. 8. Thal-
Ehrenbreitst. 1794–1805. (Ettinger
in Gotha).

NB. there were various school edd. &c.

J.J. Barthélemy,

VOYAGE

DU

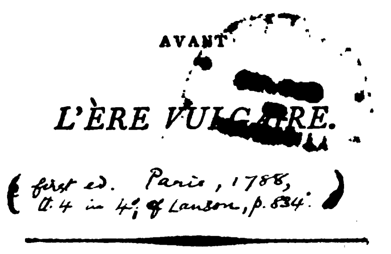
JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT



L'ÈRE VULGAIRE.

(first ed. Paris, 1788, t. 4 in 4°, cf Lanson, p. 834.)

EN TROIS VOLUMES.

TOME I.

À LONDRES:

CHEZ CHARLES DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.



AVIS DE L'EDITEUR.

ETRE attentif à ce que le Public ne puiſſe en aucune manière être privé de la lecture d'un ouvrage utile et intéreſſant, feroit en tout temps montrer que l'on eſt jaloux de mériter ſon approbation et ſon eſtime. Mais à une époque, où les circonſtances rendent impoſſible l'importation des livres françois, où, leur rareté en Angleterre ſe trouvant néceſſairement en proportion avec leur mérite, il eſt non ſeulement difficile, mais encore diſpendieux de ſe les procurer, & où la connoiſſance de la langue dans laquelle ils ſont écrits ſe répand dans toutes les claſſes de la ſociété; choiſir dans toute la littérature françoiſe l'ouvrage qui ſemble avoir remporté la palme ſur les autres, & qui a fait placer ſon auteur au rang des premiers & des plus eſtimables écrivains de ſa nation, en combiner une édition, où préſide l'économie ſans que le goût en ſoit exclus; avoir, après de mûres réflexions, calculé un moyen d'en rendre l'acquiſion plus facile & moins coûteuſe; enfin, offrir à ſes concitoyens le réſultat de ſon travail & de ſes ſoins dans une édition du Voyage du Jeune Anacharſis: c'eſt, je crois, leur donner une preuve non équivoque du déſir que l'on a de captiver leur bienveillance, & de contribuer tout-à-la fois à leur plaiſir & à leur avantage. Tels ſont, au-moins, les motifs qui toujours m'animèrent, et qui m'ont encore guidé dans cette entrepriſe. Pouvois-je ſaiſir un moyen plus infaillible d'en con-

vaincre le Public, qu'en lui donnant l'excellent ouvrage de M. l'Abbé Barthelemy? C'eſt en effet lui préſenter en quelque ſorte l'Encyclopédie de l'Antiquité, & la plus heureuſement conçue, & la mieux digérée, & la plus ſavamment exécutée qui ait encore paru: l'Encyclopédie de ces temps où l'on peut fixer l'ère fameuſe des connoiſſances humaines; où parut pour la première fois l'aſtre lumineux qui, depuis, dirigea la courſe de ceux qui hazardèrent de parcourir le vaſte océan qu'elles forment; où le feu ſacré du génie deſcendit ſur ceux qui devoient être nos légiſlateurs dans l'empire des lettres, & leur fit produire des merveilles & des prodiges qui, juſqu'ici, ont été l'objet de notre admiration, & cauſeront encore celle des âges futurs; où leur imagination féconde conçut & enfanta ces nombreuſes tribus qui peuplèrent les vaſtes régions de la mythologie; de ces tems où nous remontons pour chercher des types & des modèles, & dont il eſt par conſéquent néceſſaire de connoître l'hiſtoire, ſi l'on ne veut renoncer à l'intelligence des ouvrages de ſon propre ſiècle, & ſe condamner à l'humiliante ignorance des plus ſimples monuments qu'il nous offre. C'eſt lui préſenter un magnifique & curieux tableau, où l'on voit que le génie en a dirigé l'ordonnance, de manière que la multiplicité des objets n'y jette aucune confuſion; que le goût en a broyé & appliqué les couleurs; que l'imagination, conduite par la raiſon & l'eſprit, y a tracé les caractères, dont la compoſition annonce un talent ſupérieur, & dont l'enſemble eſt un chef-d'œuvre.

Un

Un livre ne convient ordinairement qu'à ceux qui s'appliquent à la ſcience dont il traite. Celui-ci eſt d'une utilité générale. Il eſt propre à tous les ordres, à toutes les conditions, à toutes les claſſes. Les chefs des nations y voient comment ils doivent gouverner pour le bonheur des peuples: les miniſtres y apprennent que la politique doit avoir pour baſe l'honneur & la juſtice : le magiſtrat s'y éclaire ſur la juſte application des lois : l'écrivain qui veut ſe diſtinguer y puiſe les règles du bon goût, et des modèles en tout genre : le philoſophe s'y perfectionne dans la connoiſſance des hommes & de la morale : un père y reconnoît que l'union conjugale eſt une de ces inſtitutions ſanctifiées par la nature elle-même, que l'on ne peut violer ſans devenir parjure & ſacrilège ; il s'y inſtruit des droits que lui donne la paternité, mais ſur tout de l'obligation qu'elle lui impoſe, de travailler à la félicité de ceux auxquels il eſt lié par des nœuds ſi ſacrés : la mère de famille y trouve les moyens de s'attacher le cœur de ſon époux, le plan qu'elle doit ſuivre à l'égard de ſes enfants dans leur première éducation dont elle eſt chargée ; elle y trouve juſqu' où elle peut ſe livrer à ſa tendreſſe, & quelles limites la raiſon & la prudence lui ordonnent d'y mettre ; enfin, comment elle peut allier ſes devoirs domeſtiques avec les agréments de la ſociété : la jeune fille s'y convainc que la pudeur & la modeſtie ſont les plus beaux ornements de ſon ſexe : le jeune homme y reçoit des leçons qui éclairent ſon eſprit, & forment ſon cœur : en un mot, il n'eſt aucun membre de la ſociété pour qui la lecture de cet ouvrage, unique

dans ſon genre, ne ſoit utile, agréable & preſqu' indiſpenſable.

Mais tout ce que je pourrois dire, l'opinion publique l'a ſurpaſſé, & a déclaré que cette production ſeroit immortelle. J'ajouterai ſeulement que nous ne ſommes plus dans ces temps de barbarie, où le défaut de connoiſſances étoit une recommendation. Depuis que la ſociété s'eſt débarraſſée de la rouille de ces ſiècles groſſiers, on a attaché le ridicule à l'ignorance. Les dignités & la fortune ſont encore, je l'avoue, des titres à la conſidération ; mais, ſi elles ne ſont pas accompagnées d'un eſprit cultivé, cette conſidération ne conſiſte qu'en des manières civiles, & jamais en une politeſſe de ſentiment. Il eſt une certaine étendue de lumières dont on ne diſpenſe plus. Il ſemble maintenant que la ſociété, ſur la porte de chaque aſſemblée qui la compoſe, ait gravé ce mot, *inſtruction*. Ceux qui en ſont dépourvus n'ont pas le droit d'y entrer, ou s'ils s'y introduiſent, ils n'y excitent que le ſentiment du mépris ou au moins celui de la pitié. Tant de raiſons, de motifs & d'avantages doivent m'être un ſûr garant d'obtenir la ſeule ſatisfaction que j'ambitionne, celle de bien mériter de mes compatriotes.

L'EDITEUR.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

JE suppose qu'un Scythe, nommé Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, & que d'Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant par-tout les mœurs & les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens, quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain, d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, &c. Dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe, père d'Alexandre, il retourne en Scythie ; il y met en ordre la suite de ses voyages ; & pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte, dans une introduction, des faits mémorables qui s'étoient passés en Grèce avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'époque que j'ai choisie, une des plus intéressantes que nous offre l'histoire des nations, peut être envisagée sous deux aspects. Du côté des lettres & des arts, elle lie le siècle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Zeuxis & Parrhasius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célèbres qu'il a connus ; il a vu paroître les chef-d'œuvres de Praxitèle, d'Euphranor & de Pamphile, ainsi que les premiers essais d'Apelle & de Protogène ; & dans

une des dernières années de ſon ſéjour en Grèce, nâquirent Epicure & Ménandre.

Sous le ſecond aſpect, cette époque n'eſt pas moins remarquable. Anacharſis fut témoin de la révolution qui changea la face de la Grèce, & qui, quelque temps après, détruiſit l'Empire des Perſes. A ſon arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Epaminondas ; il le vit monter ſur le trône de Macédoine, déployer pendant vingt-deux ans contre les Grecs toutes les reſſources de ſon génie, & obliger enfin ces fiers républicains à ſe jeter entre ſes bras.

J'ai composé un voyage plutôt qu'une hiſtoire, parce que tout eſt en action dans un voyage, & qu'on y permet des détails interdits à l'hiſtorien. Ces détails, quand ils ont rapport à des uſages, ne ſont ſouvent qu'indiqués dans les auteurs anciens ; ſouvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous diſcutés avant que d'en faire uſage. J'en ai même, dans une réviſion, ſupprimé une grande partie ; & peut-être n'ai-je pas pouſſé le ſacrifice aſſez loin.

Je commençai cet ouvrage en 1757 ; je n'ai ceſſé d'y travailler depuis. Je ne l'aurois pas entrepris, ſi moins ébloui de la beauté du ſujet, j'avois plus conſulté mes forces que mon courage.

Les tables que je place après cet avertiſſement, indiqueront l'ordre que j'ai ſuivi.

ORDRE

ORDRE CHRONOLOGIQUE
DU
VOYAGE D'ANACHARSIS.

	Avant Jésus-Christ.
Chapitre I. Il part de Scythie. - - - - - - - - -	en avril de l'an 363.
Chapitre VI. Après avoir fait quelque ſéjour à Byzance, à Leſbos & à Thèbes, il arrive à Athènes. - - - - - - - -	13 mars - - - - 362
Chapitre IX. Il va à Corinthe, & revient à Athènes. - - - -	1er avril même année.
Chapitres XII & ſuiv. Il décrit la ville d'Athènes, & rend compte de ſes recherches ſur le gouvernement, les mœurs & la religion des Athéniens. - - - - - -	- - - - même année.
Chapitre XXII. Il part pour la Phocide. - - - - - - -	avril. - - - - - - 361
Chapitres XXIII & ſuiv. Il revient à Athènes, & après avoir rapporté quelques évènemens qui s'étoient paſſés depuis l'an 361 juſqu'en 357, il traite de pluſieurs matières relatives aux uſages des Athéniens, à l'hiſtoire des ſciences, &c.	
Chapitres XXXIV & ſuiv. Il part pour la Béotie & pour les provinces ſeptentrionales de la Grèce. - - - - - - - -	- - - - - - - 357
Chapitre XXXVII. Il paſſe l'hiver de 357 à 356 à Athènes, d'où il ſe rend aux provinces méridionales de la Grèce. - - - -	mars - - - 356.
Chapitre XXXVIII. Il aſſiſte aux jeux Olympiques. - - -	juillet même année.

Chapitre

AVANT JÉSUS-CHRIST.

DIVISION

DIVISION DE L'OUVRAGE.

PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.

ETAT sauvage de la Grèce.
Arrivée des Colonies Orientales.
Inachus & Phoronée.

PREMIÈRE PARTIE.

Cécrops.
Argonautes.
Hercule.
Thésée.
Première guerre de Thèbes.
Seconde guerre de Thèbes ou des Epigones.
Guerre de Troie.
Retour des Héraclides.
Réflexions sur les siècles héroïques. pp. 22-32.
Etablissement des Ioniens dans l'Asie mineure. pp. 32-33.
Homère. (4 pp 183-4.) pp. 33-34.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE, SIÈCLE DE SOLON.

Dracon.
Epiménide.
Législation de Solon.
Pisistrate.
Réflexions sur la législation de Solon.

SECTION SECONDE, SIÈCLE DE THÉMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

Bataille de Marathon.
Combat des Thermopyles.
Bataille de Salamine.
Bataille de Platée.
Réflexions sur le siècle de Thémistocle & d'Aristide.

SECTION TROISIÈME, SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Guerre du Péloponèse.
Guerre des Athéniens en Sicile.
Prise d'Athènes.
Réflexions sur le siècle de Périclès.

CHAPITRE

SECOND-

SECOND VOLUME.

TROISIÈME VOLUME.

Avertissement sur les Tables.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce Volume. Page

ESSAI

SUR LA VIE

DE J. J. BARTHÉLEMY,

PAR

Louis-Jules-Barbon Mancini Nivernois.

Est enim probitate morum, ingenii elegantiâ, operum varietate monstrabilis.

Il est bien digne de servir d'exemple par la pureté de ses mœurs, par les agrémens de son esprit, par la variété de ses ouvrages.

LETTRES DE PLINE, liv. vj, lettr. 21.

APRÈS avoir passé une longue vie à servir mon pays et à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Barthélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'éloquence. Quand l'art de les cueillir ne me manqueroit pas, les larmes que je répands m'en ôteroient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme à qui j'étois si tendrement attaché. Il m'honoroit de son estime et de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil à le dire; mais c'est un orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque et Népos, je n'ai point à décrire ces scènes brillantes et terribles, où l'ambition et la passion de la gloire ont déployé des talens trop souvent pernicieux. Je détaillerai des travaux littéraires aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare en-

core; et j'offrirai le tableau d'un caractère et d'une conduite où s'allioient la ſenſibilité, le déſintéreſſement, la modeſtie, toutes les vertus qui ſont le plus d'honneur à l'humanité, parce que ce ſont celles qui ſervent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Caſſis, petit port voiſin d'Aubagne. C'eſt à Aubagne, jolie ville entre Marſeille et Toulon, que ſa famille étoit établie depuis long-temps. Son père Joſeph Barthélemy avoit épouſé Magdeleine Raſtit, fille d'un négociant de Caſſis. En 1715 elle alla faire une viſite à ſes parens, et ce fut pendant ſon ſéjour à Caſſis qu'elle donna le jour à Jean-Jacques Barthélemy, le 20 janvier 1716. On ne tarda pas à le tranſporter à Aubagne, où à l'âge de quatre ans il perdit sa mère très-jeune encore, et déjà chère à ſes concitoyens par les qualités de ſon cœur et de ſon eſprit. Il apprit de ſon père à la pleurer: Joſeph le prenoit ſouvent ſur ſes genoux, et l'entretenant, les larmes aux yeux, de leur perte commune, la lui faiſoit ſentir avec tant d'attendriſſement, que l'impreſſion ne s'en eſt jamais effacée. Ainſi le bon cœur du père formoit, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, et développoit la ſenſibilité exquiſe dont la nature l'avoit doué.

Magdeleine Raſtit Barthélemy laiſſa deux fils et deux filles qui ne démentirent jamais leur honorable naiſſance, ni les leçons et les exemples d'un père ſi univerſellement eſtimé de ſes concitoyens, que le jour de ſa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la ſuite le même effet; et c'eſt ainſi qu'une ſucceſſion de vertus non interrompue a honoré cette reſpectable famille, bien plus que n'auroient pu faire les titres et les décorations dont la vanité fait tant de cas: précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étoient bien dignes de recueillir, et qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-

Jean-Jacques avoit douze ans, lorſque ſon père, après avoir formé ſon cœur, l'envoya faire ſes études à Marſeille: cette ancienne et fameuſe ville, qui du temps de Tacite étoit recommandable par la ſimplicité de mœurs, qui s'y uniſſoit à l'élégance des Grecs dont elle eſt une colonie.

C'eſt là qu'il fit ſes baſſes claſſes au collège de l'Oratoire ſous un excellent inſtituteur, le père Renaud, homme d'eſprit et de goût, qui diſtingua ſans peine un pareil élève, et ſe plut à lui donner tous ſes ſoins. M. de la Viſclede, littérateur qui jouiſſoit d'une haute conſidération, arriva à Marſeille; c'étoit l'intime ami du père Renaud. Il partagea ſes ſentimens, et concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent ſingulièrement rapides et brillans.

Il s'étoit deſtiné lui-même à l'état eccléſiaſtique; mais pour s'y préparer, il fut obligé de changer d'école. M. de Belzunce, alors évêque de Marſeille, refuſoit d'admettre les étudians à l'Oratoire; et Barthélemy, quittant avec regret ſes anciens maîtres, alla faire ſon cours de philoſophie et de théologie chez les Jéſuites, où par haſard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; et peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il ſe fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ſes profeſſeurs. Il s'appliqua aux langues anciennes, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au ſyriaque. Paſſionné pour l'étude, il s'y livroit avec l'efferveſcence d'un eſprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuoſité que de meſure; et cet excès penſa lui coûter la vie. Il tomba dangereuſement malade, et ne recouvra ſes forces qu'au moment d'entrer au ſéminaire où il reçut la tonſure.

Dans cette pieuſe retraite, il avoit beaucoup de loiſir, et il en profita pour apprendre l'arabe. Un jeune Maronite, élevé à Rome, ſe trouvoit alors à Marſeille auprès d'un oncle qui faiſoit le commerce

du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maître de langue, lui enseigna l'arabe à fond, et l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, et d'autres catholiques arabes qui n'entendoient presque pas le françois: c'étoit de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avoit entre les mains quelques sermons arabes d'un jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy qui ne pouvoit ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, et les prononça avec succès dans une grande salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le prièrent de vouloir bien les entendre en confession: mais sa complaisance n'alla pas jusques-là; et il leur répondit qu'il n'entendoit pas la langue des péchés arabes.

Il étoit si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paroître, que peu de personnes savent à quel point il s'étoit familiarisé avec les langues orientales, et c'est ce qui m'a engagé à rapporter cette petite scène de collège. Elle en occasionna bientôt une autre du même genre, et plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parce qu'elle peut servir à apprécier les charlatans, qui abusent si souvent et à si bon marché de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

Dix ou douze des principaux négocians de Marseille lui amenèrent un jour une espèce de mendiant qui étoit venu les trouver à la bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il étoit juif de naissance, qu'on l'avoit élevé pour son grand savoir à la haute dignité de rabbin, mais que, persuadé par ses lectures des vérités de l'évangile, il s'étoit fait chrétien; se disant enfin profondément instruit dans les langues orientales, et demandant que, pour en avoir la preuve,

on le mît aux prifes avec quelque favant. Ces mefsieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy qui n'avoit alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler: ils le prefsèrent d'entrer en converfation avec l'érudit oriental; et celui-ci fe preffa lui-même de la commencer. Heureufement l'abbé, qui favoit les pfeaumes de David par cœur, s'aperçut que fon interlocuteur récitoit en hébreu le premier pfeaume. Il l'interrompit après le premier verfet, et ripofta par une phrafe arabe tirée d'un de ces dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires, et dont il n'avoit rien oublié. Le juif reprit fon pfeaume hébreu, l'abbé continua fon dialogue arabe, et l'entretien s'anima fur ce ton jufqu'à la fin du pfeaume. C'étoit le *nec plus ultra* de la vafte érudition du juif qui fe tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, et ajouta encore, en forme de péroraifon fciéntifique, une ou deux phrafes de fa grammaire arabe; après quoi il dit à meffieurs les négocians, que cet inconnu lui paroiffoit digne d'intéreffer leur bienfaifance; et de fon côté, le juif leur balbutia, en mauvais françois, qu'il avoit parcouru l'Efpagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Egypte, et qu'il n'avoit rencontré nulle part un auffi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit un honneur infini dans Marfeille. Ce ne fut pas fa faute, car il n'avoit ni vanité ni charlatanerie; et il raconta naïvemens à tous fes amis comment la chofe s'étoit paffée: mais on ne voulut pas le croire, et on s'en tint opiniâtrément au merveilleux.

Barthélemy, ayant fini fon féminaire, fe retira à Aubagne, dans le fein de fa famille qu'il adoroit, et avec laquelle il vivoit dans une fociété aimable et choifie, où ne manquoit aucun des agrémens que les talens et le goût peuvent procurer. Il s'arrachoit fouvent à cette vie fi douce, pour aller à Marfeille vifiter d'illuftres académiciens fes amis, avec lefquels

il s'entretenoit des objets d'étude qui l'entraînoient avec un attrait irrésistible. Tel étoit, entre autres, M. Cary, possesseur d'un beau cabinet de médailles, et d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils passoient des journées entières à converser ensemble sur les objets de la littérature les plus intéressans pour l'histoire ancienne; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retiroit à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisoit des observations astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscrire ses travaux pour les rendre profitables, perdoit son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talens peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connoissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre, avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

Il se rendit à Paris (1744) pour se livrer tout entier à la littérature qui devoit lui avoir un jour de si grandes obligations, et il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, et secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ce savant, estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui fit faire connoissance avec les membres des trois académies les plus distingués, qui dînoient chez lui deux fois par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra, de plus en plus, d'amour pour les lettres et de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudioit le jeune homme avec soin; il ne tarda pas longtemps à le connoître, et lui accorda son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettoit un caractère dont une prudence et une réserve excessives faisoient la base.

L'âge et la santé de M. de Boze ne lui permettant

plus

plus de ſe livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avoit compté s'aſſocier M. de la Baſtie, ſavant antiquaire, de l'académie des inſcriptions. Il le perdit par une mort prématurée, et il le remplaça dans ſes intentions par Barthélemy, dont l'aſſociation à la garde du cabinet fut conſtatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, et par M. de Maurepas, miniſtre du département.

De ce moment Barthélemy, pour qui la pratique de ſes devoirs étoit un beſoin impérieux, donna toutes ſes peines, tout ſon temps, ſes jours, ſes nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge et les infirmités de M. de Boze ne lui avoient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement conſidérable. La collection du maréchal d'Etrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux ſi nombreuſes et ſi intéreſſantes, étoient empilées dans des caiſſes, ſans ordre et ſans indications. Il falloit en examiner toutes les pièces avec ſoin, les comparer à celles qui étoient précédemment inſérées dans l'ancien recueil, diſtinguer celles qui ſeroient à conſerver, et enfin les inſcrire avec ordre dans un ſupplément au catalogue. On ſent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude et une perſévérance infatigables. Les difficultés n'étoient qu'un attrait de plus pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençoit à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à ſon goût et à ſes talens, quand il ſe vit avec effroi près d'être forcé à entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avoit vu à Aix M. de Bauſſet, alors chanoine de la métropole. Ils étoient amis et compatriotes, M. de Bauſſet, étant né à Aubagne, où ſa famille, établie depuis long-temps, jouiſſoit à juſte titre de la conſidération publique. Il avoit préſenté à ſon jeune ami une perſpective de fortune dans l'état eccléſiaſtique, en lui promettant de ſe l'attacher en qualité de vicaire

général dès qu'il feroit parvenu à l'épifcopat. Barthélemy avoit accepté avec reconnoiffance une offre fi flatteufe; et M. de Bauffet, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Beziers, ne manqua pas de rappeler avec force à fon ami leur engagement mutuel. Il eft aifé de fentir l'embarras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occafion qui alloit l'arracher à fes occupations chéries. Il étoit trop fcrupuleux obfervateur de fa parole pour fonger à la retirer, quoique les circonftances fuffent bien changées. Il n'envifagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bauffet à la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquifition dont il n'ignoroit pas le prix. Il y réuffit. Le prélat, orné de toutes les qualités que nous chériffons aujourd'hui dans un héritier de fon nom et de fes vertus, avoit l'efprit trop jufte pour ne pas reconnoître les convenances de la pofition de Barthélemy, et le cœur trop bon pour ne pas lui conferver fon amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 mai 1747, et Barthélemy fut élu à la place d'affocié dans l'académie des infcriptions, M. le Beau s'étant abftenu généreufement en fa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vaqua peu après, et M. le Beau fut unanimement élu. C'étoit-là le prélude d'un combat de générofité entre ces deux favans et vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, fe démit du fecrétariat de l'académie, et propofa à M. d'Argenfon* de le remplacer par Barthélemy. Le miniftre y confentit, mais Barthélemy refufa la place, et fe fit préférer M. le Beau. Celui-ci, quittant le fecrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui difant: Je vous le devois et je vous le rends. Je le cède à un autre, lui répondit l'abbé; mais je ne cède à perfonne le droit et le plaifir de

* Le miniftre de la guerre, qui avoit auffi les académies dans fon département.

publier

publier qu'on ne fauroit vous vaincre en bons procédés. Ainfi régnoit alors, parmi ces illuftres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire: amalgame affez rare quelquefois dans la carrière des lettres, comme dans toute autre.

Devenu le fucceffeur de tant d'illuftres favans qui ont fi bien fervi la littérature, depuis l'établiffement de l'académie*, Barthélemy affocia le travail annuel que cette compagnie attendoit de fes membres, aux travaux journaliers qu'exigeoit le cabinet des médailles, et il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vafte érudition pouvoit feule permettre.

On trouvera à la fin de cet Effai, non pas une notice que je ne fuis pas capable de faire, mais une lifte de fes ouvrages en ce genre. Explications de monumens hébreux, perfans, phéniciens, égyptiens, arabes: toutes les nations, toutes les langues étoient foumifes à fes recherches laborieufes et à fa judicieufe critique. Dans ce travail, il ne pouvoit s'empêcher de relever fouvent les erreurs de plufieurs favans eftimables qui s'étoient livrés avant lui aux mêmes recherches; mais en découvrant leurs fautes avec une fagacité à laquelle rien n'échappoit, il ne les préfente jamais qu'avec cette modeftie, cette aménité qui étoit fon caractère diftinctif. C'eft ce qu'on peut obferver fur-tout dans fa belle Differtation fur les infcriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs anglois. Elles font accollées à des infcriptions grecques, et on avoit plufieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres; mais on n'avoit fait, avec beaucoup de lumières et de génie même, que des efforts de divination qui avoient conduit à des réfultats fautifs. Barthélemy en donna une explication qui, par fa fimplicité, fa clarté, fit oublier toutes les autres, fans déprifer leurs auteurs; et il alla juf-

* En 1663.

qu'à

qu'à former un alphabet palmyrénien qui satisfit tout le monde savant: découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, et dont la haine et la vengeance des Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui étoit associé depuis sept ans, ne pouvoit manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eut le courage ou la honte de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut pas savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, et se reposa de son sort sur la justice qui lui étoit due. De zélés et illustres amis* la firent aisément valoir; et il devint garde des médailles en chef (1753). On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions: découvrant et acquérant, ou du moins, éclaircissant chaque jour les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principale se portoit, comme de raison, sur les monumens grecs et romains, et il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complette.

M. de Stainville, depuis ministre d'état sous le nom de Choiseul, fut nommé à l'ambassade de Rome (1754). Connoisseur en hommes et en talens, il joignoit à sa générosité naturelle une vue que tous les hommes d'état doivent avoir: celle de favoriser, d'aider, de prévenir les sujets distingués par un mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire sous ses auspices et avec ses secours le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grace qui sied si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue et acceptée

* M. de Malesherbes; M. de Stainville, depuis duc de Choiseul et ministre; M. de Gontaut, frère du dernier maréchal de Biron.

par

par l'abbé, avec une reconnoiſſance pour ſes protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affoiblir, n'a fait que s'accroître pendant tout le cours de ſa vie. J'ai dit ſes protecteurs, parce que la jeune femme de l'ambaſſadeur ne ceſſoit d'avertir, d'exciter avec vigilance les diſpoſitions généreuſes d'un mari qui étoit l'unique objet de ſon adoration et de ſon culte, comme il eſt depuis dix années celui de ſes regrets et de ſes larmes.

Monſieur et madame de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome dans leur voiture; et c'eût été de part et d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faiſoit jamais oublier ſes devoirs, ne ſe trouva pas en état de les ſuivre, et ſon départ fut différé par des affaires du cabinet des médailles.

Il s'aſſocia peu après pour le voyage avec M. de Cotte, qui déſiroit depuis long-temps de voir l'Italie. M. de Cotte étoit ſon ami, et digne de l'être par ſes vertus et ſes connoiſſances. Ils partirent enſemble au mois d'août 1755, et arrivèrent le premier novembre à Rome, où le nouveau miniſtre faiſoit déjà oublier ſon prédéceſſeur par ſon extrême magnificence, et par le développement de ſes talens, ſoit pour plaire, ſoit pour négocier.

Sa jeune femme le ſecondoit avec zèle et ſuccès. Agée de 17 ans, mais formée par des lectures ſolides, par des réflexions toujours juſtes, et mieux encore par l'heureux inſtinct d'un caractère qui ne lui laiſſe dire, penſer et faire que ce qui eſt bien, elle jouiſſoit déjà dans Rome d'une haute conſidération; et elle y acquit bientôt cette vénération, qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des vertus. Il me ſeroit aujourd'hui plus aiſé qu'à perſonne de détailler ici les rares qualités de ſon cœur et de ſon eſprit; mais je m'en abſtiens par attachement pour elle. Je connois trop ſa modeſtie pour vouloir la faire rougir

d'un

d'un portrait qu'elle regarderoit comme un éloge. On pourra recourir à la 370e page du 3e volume d'Anacharsis, où on la trouvera bien peinte sous le nom de Phédime, comme son mari sous celui d'Arsame.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au pape par l'ambassadeur qui l'avoit prévenu en leur faveur; et ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaieté, cette bonhommie qui le caractérisoient. D'ailleurs Benoît XIV, savant lui-même et célèbre sous son nom de Lambertini par 12 volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvoit manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte et lui ne vouloient pas perdre de temps; et presque au sortir de Montecavallo* ils allèrent à Naples, où, pendant un mois, ils s'occupèrent sans relâche des antiquités, des singularités tant de la ville que de ses environs. Ils virent, et ils admirèrent à 30 lieues de Naples, les plus anciens monumens de l'architecture grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avoit été bâtie la ville de Pæstum.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, et fixèrent souvent l'avide curiosité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum et de Pompeia. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de vases, d'ustensiles de toute espèce: objets infiniment précieux et attachans, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étoient destinés; mais en même temps on remarquoit douloureusement, et avec une espèce de honte, l'abandon où étoient restés, dans cette admirable collection, les 4 ou 500 manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avoit déroulé deux ou trois dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne conte-

* Le palais du pape.

noient

noient rien d'important, et on ſe découragea. Mais Barthélemy ne ſe décourageoit point. Il ſollicita ſans ceſſe, il intrigua preſque, pour engager les poſſeſſeurs du tréſor à en prévenir la perte. Il ſe croyoit même à la veille d'y réuſſir quelques années après, lorſque ce beau et utile projet échoua par la mort du marquis Caraccioli, alors miniſtre à Naples, qui s'en occupoit avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue ſi étrangère à ſon caractère. Nous l'allons voir employant la fraude; et nous applaudirons juſtement à l'une comme à l'autre.

Il déſiroit paſſionnément de pouvoir préſenter aux ſavans de France qui s'occupent de la Paléographie, un échantillon de la plus ancienne écriture employée dans les manuſcrits grecs. Il s'adreſſa au docte Mazocchi ſon ami, et à M. Paderno, garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avoient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci ſeulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuſcrit qu'on avoit coupé de haut en bas lors de la découverte. Elle contenoit 28 lignes. Barthélemy les lut cinq ou ſix fois avec une attention extrême; et ſoudain, comme inſpiré par la paſſion qui fait quelquefois ſuggérer de l'artifice aux ſimples, il deſcendit précipitamment dans la cour, ſous un prétexte qui ne permit pas de le ſuivre, et là il traça de mémoire, ſur un papier, le précieux fragment qu'il vouloit voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original dont il n'avoit rien oublié, et il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étoient échappées. Ce fragment contenoit quelques détails de la perſécution qu'avoient éprouvée les philoſophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte ſa proie ſans ſcrupule, et l'envoie le même jour à l'académie des belles-lettres; mais en recommandant le ſecret,

pour

pour ne pas compromettre meſſieurs Mazocchi et Paderno.

Il étoit par-tout un objet d'intérêt et de curioſité. Le roi de Naples, qui étoit alors à Cazerte dont il faiſoit achever le ſuperbe château, voulut le voir, et ſe le fit préſenter à ſon dîner par M. d'Offun notre ambaſſadeur. S. M. S. ſe plut à l'entretenir des découvertes qui ſe faiſoient alors dans ſes états, parut regretter qu'on ne pût pas lui ouvrir le cabinet des médailles, parce que celui qui en avoit la garde étoit abſent, ordonna qu'on lui montrât les ſuperbes colonnes de marbre antique qui venoient d'être apportées récemment à Cazerte, et le fit inſcrire au nombre des perſonnes à qui on devoit ſucceſſivement diſtribuer les volumes des Antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat romain, que ce prince avoit attiré à Naples, étoit chargé du ſoin de les expliquer: ſavant recommandable par la variété de ſes connoiſſances, et reſpectable par les qualités de ſon cœur; mais redoutable à ſes auditeurs et à ſes lecteurs par ſa prodigieuſe mémoire et ſon infatigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, et eut de reſte l'occaſion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque ſéjour, il ſe trouva précédé, annoncé par ſa réputation, et reçut un accueil flatteur de la part des perſonnages les plus diſtingués, ſoit par la naiſſance, ſoit par l'érudition, ſoit par l'une et l'autre enſemble: ce qui n'eſt pas rare en Italie.

Rome étoit le chef-lieu de ſa réſidence, et ce fut là qu'il eut le plaiſir et l'honneur d'expliquer d'une manière neuve et ſatisfaiſante la belle Moſaïque de Paleſtrine. Pluſieurs ſavans illuſtres en avoient donné avant lui des explications fort ingénieuſes, mais auxquelles il ſe permit d'en ſubſtituer une plus ſimple et mieux fondée. On s'étoit attaché à trouver la clef de cette grande énigme dans la vie de Sylla et dans les jeux de la fortune. On voyoit Alexandre arrivant en Egypte, et paroiſſant à côté de la victoire,

ſous

ſous une tente au milieu de l'élite de ſes gardes ou de ſes généraux. C'étoit, diſoit-on, c'étoit Sylla ſous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la Fortune à Préneſte, (aujourd'hui Paleſtrine), les oracles de cette déeſſe qui juſtifioient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avoit légitimé les conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur grec; il vit à leur place l'empereur Hadrien; il prouva qu'il avoit vu ce qu'il falloit voir; et cette découverte, très-difficultueuſe par la multitude immenſe d'acceſſoires qu'elle entraînoit, fit un honneur infini à ſon modeſte auteur, qui lui-même ne la regardoit que comme une ſimple reſtitution de texte. On trouvera dans le 30e. volume de l'académie des inſcriptions cette diſſertation ſi curieuſe et ſi intéreſſante pour les artiſtes comme pour les ſavans.

M. de Stainville étant venu à Paris au commencement de 1757, fut nommé bientôt après à l'ambaſſade de Vienne, et ſa femme qu'il avoit laiſsée à Rome revint le joindre et ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva ſes déſirs devinés par M. de Stainville, qui étoit convenu avec le miniſtère d'un arrangement bien favorable à la paſſion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devoit accompagner l'ambaſſadeur à Vienne, aller de là aux dépens du roi parcourir la Grèce et les échelles du Levant, y amaſſer de nouveaux tréſors, et les rapporter en France par Marſeille; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, ſon attachement à ſes devoirs l'emporta; il ne crut pas pouvoir laiſſer le cabinet des médailles ſi longtemps fermé, et il ſe refuſa à une offre ſi flatteuſe.

A la fin de l'année ſuivante (1758), M. de Stainville, alors duc de Choiſeul, fut appelé au miniſtère des affaires étrangères que lui laiſſa, en ſe retirant, l'abbé de Bernis devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau miniſtre et ſa femme dirent alors à Barthélemy fut pour s'informer de ſes beſoins, auxquels,

dirent-

dirent-ils, c'étoit désormais à eux de pourvoir, comme de son côté c'étoit à lui de s'adresser à eux pour les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de bonté, et forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, et rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit; et ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nouvelle marque de bonté, auroit paru à tout autre, ce qu'il étoit réellement, le présage et l'annonce d'une plus grande fortune. Il étoit bien éloigné de chercher à l'accroître; mais la bienfaisance active de ses protecteurs ressembloit à l'activité politique de César, qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit quelque chose à faire. Ils le comblèrent de graces, et dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendoit pas, et qui lui attira bien des jaloux malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby (1759), ensuite la trésorerie de Saint-Martin de Tours (1765), et enfin la place de secrétaire général des Suisses (1768). Il jouissoit outre cela, depuis 1760, d'une pension de 5000 livres sur le Mercure. On l'avoit même forcé, un moment, malgré son extrême répugnance, à accepter le privilége de ce journal, alors très lucratif, dont on venoit de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyoit l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'étoit pas capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, et il n'y avoit eu aucune espèce de part. Il en avoit fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avoient entendu, et la pièce étoit de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu. C'étoit un agréable débauché qui avoit quelque talent, sur-tout celui de la plaisanterie qu'il poussoit volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, et digne d'avoir des amis, comme il étoit capable de se faire des ennemis.

M. Mar-

M. Marmontel, à qui on attribuoit la parodie de *Cinna*, cette pièce justement réprouvée, n'ignoroit pas quel en étoit l'auteur; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aima mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avoit confié, et qui n'a été découvert que long-temps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occasion de cette tracasserie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obstiner à refuser le Mercure; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, et il le céda à M. de la Place. On lui conserva sur le privilége, par l'ordre exprès de ses protecteurs, une pension de 5000 livres; mais il sut aussi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort estimables.

En 1771, M. d'Aiguillon remplaça dans le ministère M. de Choiseul, qui fut exilé à sa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le suivre. Bientôt on demanda au ministre disgracié la démission de sa charge de colonel-général des Suisses; il l'envoya sur le champ, et l'abbé vouloit envoyer en même temps la sienne du secrétariat; mais M. de Choiseul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, et à ne se pas dessaisir, sans quelque indemnité d'un brevet scellé du grand sceau et revêtu de lettres-patentes enregistrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conseil aussi judicieux qu'amical. Il se rendit à Paris, et présenta son brevet à M. d'Affry, chargé du détail des Suisses et Grisons. M. d'Affry le refusa; mais plusieurs personnages très considérés alors à la cour, le pressèrent de mettre la démission sous les yeux du roi; et voyant Barthélemy inébranlable dans sa résolution de retraite, malgre l'offre qu'on lui fit de bonne part de s'adoucir en sa faveur, s'il promettoit de ne pas retourner à Chanteloup, l'honnête M. d'Affry termina enfin l'affaire, et fit réserver à l'abbé une pension de dix mille livres sur la place. Il n'avoit rien demandé, et, dès le lendemain de la décision, il repartit pour Chanteloup.

Au moyen de cette indemnité, Barthélemy se trouvoit jouir encore d'environ trente-cinq mille livres de rente, que, par différentes cessions à des gens de lettres pauvres, il fut réduire à vingt-cinq, dont il ne fit pas un usage fastueux, mais un emploi convenable à sa situation, et digne d'un homme de lettres vraiment philosophe sans ostentation. Il éleva, il établit trois neveux ; il soutint le reste de sa famille en Provence, et il se composa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qu'il a vendue quelques années avant sa mort.

Après avoir joui pendant une vingtaine d'années de son aisance, il s'est trouvé sur la fin de sa vie réduit au stricte nécessaire, par les suppressions de places et d'appointemens auxquelles il fut soumis. Il ne s'en est jamais plaint, il ne paroissoit pas même s'en apercevoir ; et, tant qu'il a pu se traîner courbé d'une manière effrayante par l'âge et les infirmités, on l'a vu, allant gaiement à pied d'un bout de Paris à l'autre, porter ses soins et son attachement à sa respectable amie, madame de Choiseul, qui, de son côté, lui prodiguoit des attentions aussi tendres que si elle eût été elle-même son obligée.

En 1789, on le pressa de demander une place vacante à l'académie françoise. Il s'étoit plusieurs fois refusé, par modestie et par prudence, à de pareilles sollicitations ; mais enfin il se rendit aux instances de ses amis et au vœu de l'académie. Il fit ses visites, précédé par sa réputation, et par la célébrité de son bel ouvrage intitulé : *Voyage du jeune Anacharsis*, qui avoit paru l'année précédente 1788.

Il l'avoit commencé en 1757, et on s'étonne de la constance d'un auteur qui, durant 30 ans, suit le même plan et s'occupe du même travail. Il est bien plus étonnant qu'un homme ait osé concevoir l'idée d'un si vaste édifice, et qu'au milieu d'une foule de devoirs auxquels il ne manquoit jamais, il ait pu

achever

achever cette merveilleuse fabrique en 30 années seulement.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de connoissances qu'elle exigeoit et qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochemens et des transitions, qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entre eux ; ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions, qu'au premier coup-d'œil on seroit tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été en effet la méprise de quelques personnes qui ont donné le nom de roman à un ouvrage où on trouve toute vérité, et où on ne trouve que des vérités. Cette critique, plus applicable à la Cyropédie de Xénophon qu'à l'Anarcharsis de Barthélemy, ne mérite pas d'être réfutée ; et je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde lit, que tout le monde relit, et dont la lecture est toujours également attachante et instructive.

Barthélemy fut élu par acclamation à l'académie françoise (1789) ; et à sa réception il fut accueilli, et pour ainsi dire couronné par les acclamations publiques. Son discours fut comme sa vie et son caractère, un tissu, un modèle de simplicité, de sentiment, de modestie ; et le directeur * qui lui répondit, enrichit sa réponse des grâces piquantes et délicates qui brillent dans tout ce qui sort de sa plume.

L'année suivante (1790) M. de Saint-Priest, alors ministre du département de Paris et des lettres, offrit à Barthélemy l'honorable place de bibliothécaire du roi, vacante par la démission de M. Le Noir. L'abbé reçut cette offre flatteuse avec reconnoissance, et refusa la place : ne croyant pas, accoutumé, comme il

* M. de Boufflers si connu par de charmans ouvrages.

 l'étoit,

l'étoit, à des travaux littéraires libres et indépendans, pouvoir se charger des détails minutieux et forcés de ce grand dépôt.

Circonscrit par son goût et par sa modestie dans le soin et les travaux du cabinet des médailles, il s'y livroit avec une ardeur toujours nouvelle, aidé par son neveu Barthélemy Courçay qui lui avoit été associé en 1768, et qui est aujourd'hui titulaire de la place. C'est faire assez l'éloge du neveu que de dire qu'il est digne d'un tel oncle, et c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de lui rendre.

Le cabinet s'étoit singulièrement accru et embelli entre les mains de Barthélemy : son activité, sa vigilance ne négligeoient aucun objet : et ses correspondances, qui embrassoient, avec un égal succès, toute la France et toute l'Europe, lui procuroient chaque jour de nouveaux trésors. La Suède et le Danemarc se prêtèrent à cette contribution comme avoit fait l'Italie, et completèrent, pour leur part, la collection des médailles modernes, dont la suite avoit été négligée après la mort de M. Colbert, ce grand homme qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer ou à la richesse ou à l'ornement de la France.

Mais les médailles modernes, qui n'apprennent guère que ce qu'on sait d'ailleurs, ne paroissoient pas à Barthélemy un objet aussi intéressant pour le cabinet que les antiques ; et c'étoit à la recherche de celles-ci qu'il donnoit, avec raison, ses plus grands soins. Il n'y a que les initiés dans ce genre de travail, qui puissent avoir une idée des difficultés qu'il présente, des peines infinies qu'il coûte. Veiller sans cesse à la découverte des monumens rares, précieux, uniques même qui se trouvent enfouis dans divers cabinets ; les y déterrer à force de vigilance et d'activité ; se les procurer en les achetant avec économie ; ne les insérer dans une des suites qu'après s'être assuré, par un examen minutieux, de leur authenticité, et des singularités qui les distinguent de quelques autres à

peu

peu près ſemblables ; les inſcrire enfin au catalogue, avec leur deſcription claire et préciſe : telle eſt la foule de détails auxquels Barthélemy dut ſacrifier, pour l'intérêt du cabinet dont il avoit la garde, une grande partie de ſon temps, de ce temps qu'il employoit ſi bien et ſi agréablement pour lui dans ſes études particulières. Il ſe livra à ce travail obſcur et pénible avec tant d'ardeur et de conſtance, qu'il parvint à doubler les richeſſes du cabinet. Il y avoit trouvé vingt mille médailles antiques, il en a laiſſé quarante mille ; et je tiens de lui que, dans le cours de ſon adminiſtration, il lui en avoit paſſé par les mains et ſous les yeux quatre cent mille.

Outre celles que lui procuroient des haſards fréquens, ſuite naturelle et juſte ſalaire de ſes correſpondances ſuivies ſans relâche, il fit l'acquiſition importante de pluſieurs collections précieuſes, formées, par divers amateurs éclairés et ſavans. Celles de Cary, de Clèves, de Pellerin et d'Ennery lui fournirent une foule d'objets du plus grand prix par leur belle conſervation et leur rareté. Il y en avoit même pluſieurs d'uniques dans le recueil de Clèves, qui embellirent ſingulièrement la ſuite des médailles impériales en or.

La collection de Pellerin étoit la plus complète qu'aucun particulier eût jamais poſſédée. Il avoit été très-longtemps premier commis de la marine, et une correſpondance de plus de 40 années avec tous nos conſuls du Levant, l'avoit enrichi d'une infinité de médailles grecques inconnues juſqu'alors.

Le cabinet étant parvenu à un ſi haut degré d'accroiſſement et de réputation, il étoit temps d'en publier les tréſors et de les communiquer à tous les ſavans de l'Europe. C'étoit la dernière operation qui devoit couronner les longs travaux de Barthélemy, et c'eût été en même temps de ſa part un moyen de s'acquitter envers tous les antiquaires françois ou étrangers, qui lui avoient fourni à l'envi tant de pré-

cieux matériaux. Cette reconnoiſſance leur étoit due par un homme leur aſſocié dans les diverſes compagnies ſavantes qui s'étoient empreſſées d'inſcrire ſon nom dans leurs faſtes ; car, outre l'académie françoiſe, l'académie des inſcriptions et l'académie de Marſeille, il étoit encore de celles de Madrid, de Cortone, de Pezaro, de Heſſe-Caſſel, enfin de celle des antiquaires et de la ſociété royale de Londres.

Par ce concours de motifs patriotiques et perſonnels, Barthélemy avoit à cœur de finir ſa carrière en publiant une notice, une deſcription exacte et raiſonnée des richeſſes dont le dépôt lui étoit confié. L'opération étoit diſpendieuſe par la quantité de gravures qu'exigeoit un ſemblable recueil, et elle avoit beſoin non-ſeulement de l'attache, mais des ſecours du gouvernement. Barthélemy obtint en 1787 l'aveu du miniſtère, et il ſembloit n'avoir plus rien à deſirer. Mais la bonne volonté de M. de Breteuil, alors miniſtre d'état, zélé pour la gloire des lettres, fut arrêtée par diverſes circonſtances impérieuſes. L'embarras des finances, à cette époque déſaſtreuſe, fut ſuivi des aſſemblées des notables, qui amenèrent les états généraux d'où ſortit un nouvel ordre de choſes ; et tels furent les obſtacles qui, s'oppoſant d'abord à l'exécution de cette belle entrepriſe, en firent bientôt oublier le projet. Ce fut là le premier ſuccès que manqua l'abbé dans ſa pourſuite continuelle des avantages de la littérature. La fortune ſembloit avoir attendu la fin de ſa carrière, pour lui faire ſentir le poids de ſes inévitables diſgraces ; et il ne tarda pas à avoir l'occaſion de ſe rappeler et de s'appliquer le mot ſi connu du ſage Solon au roi Créſus *.

Dès l'année 1792, la diminution de ſes forces et ſa décadence progreſſive ſe faiſoient remarquer ſenſiblement ; et, au commencement de l'année ſuivante,

* Nul homme ne peut être réputé véritablement heureux avant ſa mort.

on le vit ſujet à tomber dans des foibleſſes, dans des évanouiſſemens qui le laiſſoient ſans connoiſſance pendant des heures entières. Courageux et calme par caractère, il ne s'inquiétoit pas de ces accidens paſſagers : mais ſes amis en prévoyoient avec douleur le danger trop prochain.

Il avoit alors 78 ans, remplis par 60 années de travaux ; et il touchoit à une diſgrace que ſon âge, ſes infirmités, ſa conduite ne permettoient pas ſeulement de ſoupçonner,

Le 30 août 1793, il fut dénoncé ſous prétexte d'ariſtocratie *, (accuſation qui pouvoit ſurprendre un homme à qui la langue grecque étoit ſi familière), et ſon neveu partagea cette inculpation, ainſi que cinq ou ſix autres de leurs coopérateurs à la bibliothèque. La dénonciation étoit du nommé Duby, commis à la bibliothèque, et conſignée dans une lettre de lui au nommé Chrétien, limonadier, membre de la ſection dont eſt la bibliothèque, qui lut cette lettre à la ſection d'abord, et enſuite à la commune. Duby ne connoiſſoit pas Chrétien ; Chrétien ne connoiſſoit pas Duby ; Barthélemy n'avoit jamais vu ni l'un ni l'autre ; et il eſt aiſé de juger qu'il n'étoit pas mieux connu d'eux.

Dans les temps de trouble où la défiance paroît de première néceſſité, tous les dénonciateurs ſont écoutés et toutes les dénonciations ſont reçues. Celle-ci eut ſon effet, et les prévenus d'accuſation furent conduits à la priſon des Magdelonettes. On alla chercher Barthélemy chez madame de Choiſeul où il étoit alors. Il fit promptement ſes adieux à ſa protectrice qui les reçut avec un attendriſſement qu'il partageoit, mais qu'il ne lui montroit pas. C'eſt de là que ce reſpectable vieillard fut mené au lieu de ſa détention où il trouva ſon neveu Courçay, qui avoit annoncé à

* Ἀριστοκρατία, *Ariſtocratie*, ſignifie exactement en grec le gouvernement des meilleurs.

ſes camarades l'arrivée prochaine de ſon oncle. La victime ne tarda pas, et s'offrit au ſacrifice avec la ſérénité peinte ſur le viſage. Son ame, auſſi élevée que ſimple et modeſte, jouiſſoit du calme que donne la conſcience d'une vie ſans reproche. Ce n'étoit pas qu'il pût ſe cacher le danger de ſa ſituation combinée avec ſon grand âge et ſes infirmités. Il ſentoit qu'il ne pourroit réſiſter que peu de jours aux incommodités d'une priſon où il manqueroit des ſecours qui lui étoient néceſſaires. Il le ſentoit, et il le dit à ſon neveu ; mais il ſe réſignoit en paix à ſa deſtinée, ſans ſe troubler par des réflexions, des ſouvenirs du paſſé, qui aggravent ſouvent le malheur des priſonniers. L'époque de ſon arreſtation n'avoit pas échappé à l'obſervation de ceux dont il devenoit le camarade. C'étoit le 2 ſeptembre, l'anniverſaire trop mémorable d'une journée que nos neveux effaceront, s'ils le peuvent, des faſtes de la France. Ce triſte ſouvenir ſembloit être un mauvais augure du ſort de Barthélemy ; mais aucun des priſonniers n'eut l'indiſcrétion de le lui rappeler.

Ils vinrent tous au devant de lui avec empreſſement à la porte de la priſon, et l'accueillirent avec les témoignages d'une vénération profonde et d'un attendriſſement ſincère. Son entrée dans la maiſon de deuil et de larmes avoit l'air d'un triomphe. Le concierge, nommé Vaubertrand, et dont il eſt juſte de conſerver le nom, eut pour lui des attentions touchantes, et lui marqua tous les égards qu'il pouvoit lui marquer. On le plaça dans une petite chambre avec ſon neveu qui lui prodigua les ſoins les plus tendres, et ce fut là qu'il reçut dans la ſoirée la viſite de madame de Choiſeul. Cette femme ſi délicate, dont une extrême ſenſibilité uſe les reſſorts, mais à qui l'amitié fait toujours trouver des forces, n'avoit pas perdu un moment pour éclairer la religion du gouvernement ſur l'erreur commiſe dans les bureaux qui avoient fait arrêter ce reſpectable vieillard.

vieillard. Des amis zélés, obligeans et sensibles l'avoient aidée, et n'avoient pas eu de peine à réussir. Le comité, qui n'ignoroit ni l'âge ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avoit jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappoit sur les employés à la bibliothèque, et son arrestation étoit un mal-entendu, une erreur qu'on répara sur le champ. Tous les commis s'empressèrent à l'envi à expédier l'ordre de sa sortie, avec lequel on alla le réveiller sur les onze heures du soir, et à minuit on le remena chez sa tendre et constante protectrice d'où on l'avoit arraché le matin.

Ce ne fut pas sans une peine sensible qu'il laissa dans la prison M. de Courçay, ce neveu si digne de sa tendresse, et il eut la douleur de ne lui voir recouvrer la liberté qu'après 4 mois de détention.

Pour lui il ne tarda pas à faire une seconde épreuve de cet ascendant heureux qu'un mérite éminent et une vertu reconnue acquièrent sans le savoir sur tous les esprits. On l'avoit traité, sinon comme un coupable, du moins comme un homme suspect et dangereux, le 2 du mois de septembre; et dans le mois d'octobre suivant, la belle charge de bibliothécaire en chef étant devenue vacante par la mort de Carra et par la démission de Chamfort, on la lui offrit de la manière la plus flatteuse. Il ne l'accepta pas, et s'en excusa sur sa vieillesse et sur les infirmités qui l'accompagnoient.

Malheureusement l'excuse n'étoit pas frivole, et dans le courant de l'année suivante (1794) son dépérissement successif fit des progrès effrayans. Il touchoit à la fin de sa belle carrière, et lui seul ne s'en apercevoit pas. Cependant de fréquentes défaillances pouvoient l'avertir que le principe de vie s'affoiblissoit par degrés. Ses amis s'effrayoient avec raison de ces attaques de foiblesse qui se renouveloient souvent; mais comme il perdoit le sentiment pendant leur durée, il n'en

conservoit

conſervoit pas le ſouvenir; et dès qu'elles étoient paſſées il ſe remettoit à ſa vie ordinaire. Il la paſſoit entre la littérature et l'amitié; toujours occupé, toujours ſenſible, toujours reconnoiſſant. Les ſoins de ſes amis ne lui manquoient pas; et ceux de ſon neveu, auſſi continuels que tendres, devinoient, prévenoient tous ſes beſoins, et ne lui laiſſoient pas le temps de les ſentir. Il étoit ſans ſouffrances, mais il s'éteignoit peu à peu.

Au commencement de l'année dernière on s'aperçut que la mort s'approchoit à plus grands pas. Il commençoit la 80e. année d'une vie paſſée tout entière dans des travaux qui, exigeant une forte application, uſent inſenſiblement le reſſort vital, ſans attaquer les organes du corps quand ſa conſtitution eſt bonne; et telle étoit celle de Barthélemy. Il étoit de la taille la plus haute et la mieux proportionnée. Il ſembloit que la nature eût voulu aſſortir ſes formes et ſes traits à ſes mœurs et à ſes occupations. Sa figure avoit un caractère antique, et ſon buſte ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon et d'Ariſtote. Il eſt l'ouvrage d'une main habile *, qui a ſu mettre dans ſa phyſionomie ce mélange de douceur, de ſimplicité, de bonhommie et de grandeur qui rendoit pour ainſi dire viſible l'ame de cet homme rare.

La rigueur exceſſive de l'hiver avança probablement ſa fin, et il n'y prenoit pas garde. Ses lectures, ſes occupations littéraires diminuoient d'intenſité, mais étoient toujours les mêmes, et rempliſſoient tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'amitié. Il auroit pu faire écrire ſur ſa porte, comme Maynard ſur la ſienne:

C'eſt ici que j'attends la mort,
Sans la déſirer ni la craindre.

* M. Houdon.

Elle

Elle le menaçoit depuis long-temps, et l'atteignit enfin dans le courant d'avril. Le 25 de ce mois (6 floréal), il alla dîner chez madame de Choiſeul, quoiqu'incommodé depuis quelques jours de coliques et de dérangement d'eſtomac. La ſaiſon étoit rude encore, et il fut peut-être ſaiſi du froid en revenant. C'eſt ce qu'a penſé ſon médecin *, homme habile et ſenſible qui le ſoignoit avec affection. La ſoirée du malade ſe paſſa chez lui, comme à l'ordinaire, entre 3 ou 4 amis avec qui la converſation ne tarit point; mais dans la nuit il fut vraiſemblablement ſurpris d'une foibleſſe qui ne lui laiſſa pas le temps de tirer ſa ſonnette: car il ne permettoit jamais que perſonne couchât dans ſa chambre. Comtois, ſon excellent domeſtique, y entra de lui-même, par inquiétude, à huit heures du matin, ſurpris que l'abbé, qui étoit fort matinal, ne l'eût point encore appelé. Il le trouva ſans connoiſſance, les pieds dans le lit et la tête ſur le parquet. Il le coucha. La connoiſſance revint peu à peu; mais la fièvre étoit déclarée et ne ceſſa plus. La toux devint fatigante et l'expectoration pénible. La poitrine ſe remplit, et cet excellent homme s'endormit du sommeil des juſtes et des ſages: ſans douleur, et peut-être ſans voir ſa fin, quoique ayant conſervé toute ſa connoiſſance juſqu'à ſon dernier moment.

Ce moment cruel pour ſes amis et pour les lettres arriva le 30 avril (11 floréal) de l'année dernière à 3 heures après midi, et ne fut annoncé par aucunes ſouffrances. A une heure Barthélemy liſoit paiſiblement Horace; mais ſes mains déjà froides ne pouvoient plus tenir le livre, et il le laiſſa tomber. Sa tête ſe pencha; il paroiſſoit dormir; on le croyoit. Son tendre neveu, qui ne le quittoit pas un ſeul inſtant, le crut lui-même, et ne perdit cette douce il-

* M. Poiſſonnier Deſperrières.

lusion qu'au bout de deux heures, en s'apercevant qu'il n'entendoit plus la respiration de son oncle.

Ainsi mourut, avec le calme qui avoit régné dans toute sa vie, cet homme, un des ornemens de son siècle; laissant à chacun de ses parens un père à pleurer, à ses amis une perte irréparable à regretter, aux savans de toutes les nations un exemple à suivre, aux hommes de tous les lieux et de tous les temps un modèle à imiter.

LISTE

DES

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

DE J. J. BARTHÉLEMY.

Insérés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions.

Réflexions

Réflexions ſur quelques Monumens Phéniciens. *Tome xxx, page* 405.

Explication de la Moſaïque de Paleſtrine. *Ibid. page* 503.

Réflexions générales ſur les rapports des Langues égyptienne, phénicienne et grecque. *Tome xxxij, page* 212.

Remarques ſur quelques Médailles publiées par différens auteurs. *Tome xxxij, page* 671

Explication d'un Bas-relief Egyptien, et de l'Inſcription phénicienne qui l'accompagne. *Ibid. page* 725.

Remarques ſur le nombre de Pièces qu'on repréſentoit dans un même jour ſur le Théâtre d'Athènes. *Tome xxxix, page* 172.

Remarques ſur les Médailles de l'empereur Antonin. *Tome xlj, page* 501.

Lettres aux Auteurs du Journal des Savans.

Vol. d'août 1760, in-4°, p. 495 ; de décembre 1761, p. 871 ; de ſept. ou nov. 1763 ; } Sur des Médailles et Inſcript. phéniciennes.

d'avril 1790, ſur des Médailles ſamaritaines.

Lettre au marquis Olivieri ſur les Monumens phéniciens. 1764.

Diſſertation ſur une ancienne Inſcription grecque, dite le Marbre de Choiſeul, relative aux finances des Athéniens. 1792.

Outre ces divers écrits, M. Barthélemy a donné à M. de Caylus pluſieurs articles qui ſont imprimés dans le Recueil des Antiquités.

Il a fait pour le Journal des Savans un grand nombre

bre d'extraits de livres d'antiquités, tels que ceux des Ruines de Palmyre et de Balbec, dans les journaux d'avril 1754 et de juin 1760.

Il a fait pour M. Bertin un Mémoire ſur les Peintures mexicaines dont ce miniſtre avoit pluſieurs fragmens ; mais ce Mémoire eſt perdu. L'auteur le regrettoit, et n'en avoit point conſervé de copie.

Il ſe propoſoit de publier le recueil de toutes ſes diſſertations, avec changemens et augmentations. Il attachoit un mérite particulier à ce qu'il a écrit ſur les monumens et les langues de l'Orient, et il étoit perſuadé que les ſavans étrangers accueilleroient avec intérêt la réunion de ces morceaux épars. Ce qu'il eſtimoit le plus enſuite, c'eſt la Paléographie numiſmatique. La ſuite de ce travail l'intéreſſoit infiniment, et l'a occupé juſqu'à ſes derniers jours. Son neveu eſpère pouvoir remplir ſon vœu dans quelque temps.

AVIS DE L'EDITEUR

INTRODUCTION

AU

VOYAGE DE LA GRECE.

S'IL faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avoient pour demeures que des antres profonds, & n'en ſortoient que pour diſputer aux animaux des alimens groſſiers & quelquefois nuiſibles. Réunis dans la ſuite ſous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs beſoins & leurs maux. Le ſentiment de leur foibleſſe les avoit rendus malheureux, ils le devinrent par le ſentiment de leurs forces. La guerre commença ; de grandes paſſions s'allumèrênt ; les ſuites en furent effroyables. Il falloit des torrens de ſang pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus ; la mort étoit ſur toutes les têtes, & la vengeance dans tous les cœurs.

Mais, ſoit que l'homme ſe laſſe enfin de ſa férocité, ſoit que le climat de la Grèce adouciſſe tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, pluſieurs hordes de ſauvages coururent audevant des légiſlateurs qui entreprirent de les policer. Ces légiſlateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder ſur lescôtes de l'Argolide. Ils y cherchoient un aſile : ils y fondèrent un empire ; & ce fut ſans doute un beau ſpectacle de voir des peuples agreſtes & cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paiſibles, abattre leurs forêts auſſi anciennes que le monde, découvrir ſous leurs pas même une terre inconnue & la rendre fertile, ſe répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, & parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles & ſereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces ſiècles reculés.

Cette révolution commença ſous Inachus,* qui avoit conduit la première colonie Egyptienne ; elle continua ſous Phoronée ſon fils. Dans un court eſpace de temps, l'Argolide, l'Arcadie & les régions voiſines changèrent de face.

Environ trois ſiècles après, Cécrops, Cadmus & Danaüs

* En 1970 avant J. C.

parurent, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, & le troisième dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens & de Phéniciens. L'industrie & les arts franchirent les bornes du Péloponèse, & leurs progrès ajoutèrent, pour ainsi dire, de nouveaux peuples au genre humain.

Cependant une partie des sauvages s'étoit retirée dans les montagnes, ou vers les régions septentrionales de la Grèce. Ils attaquèrent les sociétés naissantes qui, opposant la valeur à la férocité, les forcèrent d'obéir à des lois, ou d'aller en d'autres climats jouir d'une funeste indépendance.

Le règne de Phoronée est la plus ancienne époque de l'histoire des Grecs; celui de Cécrops, de l'histoire des Athéniens. Depuis ce dernier Prince, jusqu' à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Je les partage en deux intervalles; l'un finit à la première des olympiades; l'autre à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens.* Je vais rapporter les principaux évènemens qui se sont passés dans l'un & dans l'autre; je m'attacherai sur-tout à ceux qui regardent les Athéniens; & j'avertis que, sous la première de ces périodes, les faits véritables, les traits fabuleux, également nécessaires à connoître pour l'intelligence de la religion, des usages & des monumens de la Grèce, seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes. Peut-être même que mon style se ressentira de la lecture des auteurs que j'ai consultés. Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

PREMIERE PARTIE.

LA colonie de Cécrops tiroit son origine de la ville de Saïs, en Egypte. Elle avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; &, après une longue navigation, elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grèce avoient dédaigné d'asservir. Ses campagnes stériles n'offroient point de butin, & sa foiblesse ne pouvoit inspirer aucune crainte. Accoutumé aux douceurs de la paix, libre sans connoître le prix de la liberté, plutôt grossier que barbare, il devoit s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avoit instruits; bientôt les Egyptiens & les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple; mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumières; & Cécrops, placé à la tête des

* Première olymp. en 776 avant J. C. Prise d'Athènes en 404.

uns & des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée voyoient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, & se reposoient sur la nature, d'une réproduction qui assuroit leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce, & leur apprit à la perpétuer. Différentes espèces de grains furent confiées à la terre. L'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique; des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leurs branches chargées de fruits. L'habitant de l'Attique, entraîné par l'exemple des Egyptiens experts dans l'agriculture, redoubloit ses efforts, & s'endurcissoit à la fatigue; mais les intérêts par lesquels il étoit remué n'étoit pas encore assez puissants pour adoucir ses peines, & l'animer dans ses travaux.

Le mariage fut soumis à des lois; & ces règlemens, sources d'un nouvel ordre de vertus & de plaisirs, firent connoître les avantages de la décence, les attraits de la pudeur, le désir de plaire, le bonheur d'aimer, la nécessité d'aimer toujours. Le père entendit, au fond de son cœur, la voix secrète de la nature; il l'entendit dans le cœur de son épouse & de ses enfans; il se surprit versant des larmes que ne lui arrachoit plus la douleur, & apprit à s'estimer en devenant sensible. Bientôt les familles se rapprochèrent par des alliances ou par des besoins mutuels; des chaînes sans nombre embrassèrent tous les membres de la société; les biens dont ils jouissoient ne leur furent plus personnels; & les maux qu'ils n'éprouvoient pas, ne leur furent plus étrangers.

D'autres motifs facilitèrent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offroient leurs hommages à des dieux dont ils ignoroient les noms, & qui, trop éloignés des mortels, & réservant toute leur puissance pour régler la marche de l'univers, manifestoient à peine quelques-unes de leurs volontés dans le petit canton de Dodone, en Epire. Les colonies étrangères donnèrent à ces divinités les noms qu'elles avoient en Egypte, en Libye, en Phénicie, & leur attribuèrent à chacune un empire limité & des fonctions particulières. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon; celle d'Athènes à Minerve; celle de Thèbes à Bacchus. Par cette légère addition au culte religieux, les dieux parurent se rapprocher de la Grèce, & partager entre eux ses provinces. Le peuple les crut plus accessibles, en les croyant moins puissans & moins occupés. Il les trouva par-tout autour de lui; &, assuré de fixer désormais leurs regards, il conçut une plus haute idée de la nature de l'homme.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua

invoqua le souverain des dieux sous le titre de Très-haut : il éleva de toutes parts des temples & des autels ; mais il défendit d'y verser le sang des victimes, soit pour conserver les animaux destinés à l'agriculture, soit pour inspirer à ses sujets l'horreur d'une scène barbare qui s'étoit passée en Arcadie. Un homme, un roi, le farouche Lycaon venoit d'y sacrifier un enfant à ces dieux, qu'on outrage toutes les fois qu'on outrage la nature. L'hommage que leur offrit Cécrops, étoit plus digne de leur bonté ; c'étoient des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, & des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connoître.

Tous les règlemens de Cécrops respiroient la sagesse & l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, & leur attirer des respects au-delà même du trépas. Il voulut qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mère commune des hommes, & qu'on ensemençât aussitôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrein ne fut point enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnoient un repas funèbre ; & c'est là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié, on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissoit celle du méchant. Par ces pratiques touchantes, les peuples entrevirent que l'homme, peu jaloux de conserver après sa mort une seconde vie dans l'estime publique, doit du moins laisser une réputation dont ses enfans n'aient pas à rougir.

La même sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les dernières années de ce prince, ou au commencement du règne de son successeur : c'est celui de l'Aréopage qui, depuis son origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, & qui contribua le plus à donner aux Grecs les premières notions de la justice.

Si Cécrops avoit été l'auteur de ces mémorables institutions, & de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il auroit été le premier des législateurs, & le plus grand des mortels ; mais elles étoient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siècles. Il les avoit apportées d'Egypte ; & l'effet qu'elles produisirent fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans, qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique ; des Béotiens en ravagèrent les frontières ; ils repandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte,

des

des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits; & les habitans, saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur coûter le plus. Ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre, & se renfermèrent dans les murs, qu'ils auroient regardés comme le séjour de l'esclavage, s'il n'avoit fallu les regarder comme l'asile de la foiblesse. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrières, qu'auparavant ils ne quittoient jamais.

Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Il avoit épousé la fille d'un des principaux habitans de l'Attique. Il en eut un fils, dont il vit finir les jours, & trois filles, à qui les Athéniens décernèrent depuis les honneurs divins. Ils conservent encore son tombeau dans le temple de Minerve; & son souvenir est gravé, en caractères ineffaçables, dans la constellation du verseau qu'ils lui ont consacrée.

Après Cécrops, régnèrent, pendant l'espace d'environ cinq cents soixante-cinq ans, dix-sept princes, dont Codrus fut le dernier.

Les regards de la postérité ne doivent point s'arrêter sur la plupart d'entre eux; & qu'importe en effet que quelques-uns aient été dépouillés par leurs successeurs du rang qu'ils avoient usurpé, & que les noms des autres se soient par hasard sauvés de l'oubli? Cherchons, dans la suite de leurs règnes, les traits qui ont influé sur le caractère de la nation, ou qui devoient contribuer à son bonheur.

Sous les règnes de Cécrops & de Cranaüs son successeur, les habitans de l'Attique jouirent d'une paix assez constante. Accoutumés aux douceurs & à la servitude de la société, ils étudioient leurs devoirs dans leurs besoins, & les mœurs se formoient d'après les exemples.

Leurs connoissances, accrues par des liaisons si intimes, s'augmentèrent encore par le commerce des nations voisines. Quelques années après Cécrops, les lumières de l'Orient pénétrèrent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole, & les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné, quelque temps après, à conserver le souvenir des évènemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une manière précise le temps où les autres arts y furent connus; & nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous le règne d'Erichthonius, la

la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner péniblement un chariot, & profita du travail des abeilles, dont elle perpétua la race sur le mont Hymete. Sous Pandion, elle fit de nouveaux progrès dans l'agriculture ; mais une longue sécheresse ayant détruit les espérances du laboureur, les moissons de l'Egypte suppléèrent aux besoins de la colonie, & l'on prit une légère teinture du commerce. Erechthée, son successeur, illustra son règne par des établissemens utiles, & les Athéniens lui consacrèrent un temple après sa mort.

Ces découvertes successives redoubloient l'activité du peuple ; &, en lui procurant l'abondance, le préparoient à la corruption : car, dès qu'on eut compris qu'il est dans la vie des biens que l'art ajoute à ceux de la nature, les passions réveillées se portèrent vers cette nouvelle image du bonheur. L'imitation aveugle, ce mobile puissant de la plupart des actions des hommes, & qui d'abord n'avoit excité qu'une émulation douce & bienfaisante, produisit bientôt l'amour des distinctions, le désir des préférences, la jalousie & la haine. Les principaux citoyens, faisant mouvoir à leur gré ces différens ressorts, remplirent la société de troubles, & portèrent leurs regards sur le trône. Amphictyon obligea Cranaüs d'en descendre ; lui-même fut contraint de le céder à Erichthonius.

A mesure que le royaume d'Athènes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie & d'Epire, s'acroître par degrès, & continuer leur révolution sur la scène du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparoissoit, au mépris des lois & des mœurs ; il s'élevoit par intervalles des hommes robustes qui se tenoient sur les chemins pour attaquer les passans, ou des princes dont la cruauté froide infligeoit à des innocens des supplices lents & douloureux. Mais la nature, qui balance sans cesse le mal par le bien, fit naître, pour les détruire, des hommes plus robustes que les premiers, aussi puissans que les seconds, plus justes que les uns & les autres. Ils parcouroient la Grèce ; ils la purgeoient du brigandage des rois & des particuliers : ils paroissoient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre supérieur ; & ce peuple enfant, aussi extrême dans sa reconnoissance que dans ses alarmes, répandoit tant de gloire sur leurs moindres exploits, que l'honneur de le protéger étoit devenu l'ambition des ames fortes.

Cette espèce d'héroïsme inconnu aux siècles suivans, ignoré des autres nations, le plus propre néanmoins à concilier les intérêts de l'orgueil avec ceux de l'humanité, germoit de toutes

parts

parts, & s'exerçoit ſur toutes ſortes d'objets. Si un animal féroce, ſorti du fond des bois, ſemoit la terreur dans les campagnes, le héros de la contrée ſe faiſoit un devoir d'en triompher aux yeux d'un peuple qui regardoit encore la force comme la première des qualités, & le courage comme la première des vertus. Les ſouverains eux-mêmes, flattés de joindre à leurs titres la prééminence du mérite le plus eſtimé dans leur ſiècle, s'engageoient dans des combats qui, en manifeſtant leur bravoure, ſembloient légitimer encore leur puiſſance. Mais bientôt ils aimèrent des dangers qu'ils ſe contentoient auparavant de ne pas craindre. Ils allèrent les mendier au loin, ou les firent naître autour d'eux ; & comme les vertus expoſées aux louanges ſe flétriſſent aiſément, leur bravoure, dégénérée en témérité, ne changea pas moins d'objet que de caractère. Le ſalut des peuples ne dirigeoit plus leurs entrepriſes, tout étoit ſacrifié à des paſſions violentes, dont l'impunité redoubloit la licence. La main qui venoit de renverſer un tyran de ſon trône, dépouilloit un prince injuſte des richeſſes qu'il avoit reçues de ſes pères, ou lui raviſſoit une épouſe diſtinguée par ſa beauté. La vie des anciens héros eſt ſouillée de ces taches honteuſes.

Pluſieurs d'entre eux, ſous le nom d'Argonautes, formèrent le projet de ſe rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des tréſors d'Æëtès, roi de Colchos. Il leur fallut traverſer des mers inconnues, & braver ſans ceſſe de nouveaux dangers : mais ils s'étoient déjà ſéparément ſignalés par tant d'exploits, qu'en ſe réuniſſant ils ſe crurent invincibles, & le furent en effet. Parmi ces héros, on vit Jaſon qui ſéduiſit & enleva Médée, fille d'Æëtès, mais qui perdit, pendant ſon abſence, le trône de Theſſalie, où ſa naiſſance l'appeloit ; Caſtor & Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célèbres par leur valeur, plus célèbres par une union qui leur a mérité des autels ; Pélée, roi de Phthiotie, qui paſſeroit pour un grand homme, ſi ſon fils Achille n'avoit pas été plus grand que lui ; le poëte Orphée, qui partageoit des travaux qu'il adouciſſoit par ſes chants ; Hercule, enfin, le plus illuſtre des mortels, & le premier des demi-dieux.

Toute la terre eſt pleine du bruit de ſon nom & des monumens de ſa gloire ; il deſcendoit des rois d'Argos : on dit qu'il étoit fils de Jupiter & d'Alcmène, épouſe d'Amphytrion ; qu'il fit tomber ſous ſes coups, & le lion de Némée, & le taureau de Crète, & le ſanglier d'Erymanthe, & l'hydre de Lerne, & des monſtres plus féroces encore ; un Buſiris, roi d'Egypte, qui trempoit lâchement ſes mains dans le ſang des étrangers ; un Anthée de Libye, qui ne les dévouoit à la mort

* Vers l'an 1360 avant J. C.

qu'après les avoir vaincus à la lutte; & les géans de Sicile, & les centaures de Thessalie, & tous les brigands de la terre, dont il avoit fixé les limites à l'Occident, comme Bacchus les avoit fixées à l'Orient: on ajoute qu'il ouvrit les montagnes, pour rapprocher les nations; qu'il creusa des détroits, pour confondre les mers; qu'il triompha des enfers, & qu'il fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrèrent aux géans.

Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt, c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom, & subi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits; et en les réunissant sur un seul homme, et en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignoroit les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur l'espèce humaine: car l'Hercule qu'on adore, est un phantôme de grandeur, élevé entre le ciel et la terre, comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différoit des autres hommes, que par sa force, et ne ressembloit aux dieux des Grecs, que par ses foiblesses: les biens et les maux qu'il fit dans ses expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant sa vie une célébrité, qui valut à la Grèce un nouveau défenseur en la personne de Thésée.

Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Ethra, fille du sage Pitthée, qui gouvernoit Trézène: il étoit élevé dans cette ville où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit sans cesse: il en écoutoit le récit, avec une ardeur d'autant plus inquiète, que les liens du sang l'unissoient à ce héros; et son ame impatiente frémissoit autour des barrières qui la tenoient renfermée: car il s'ouvroit un vaste champ à ses espérances. Les brigands commençoient à reparoître; les monstres sortoient de leurs forêts; Hercule étoit en Lydie.

Pour contenter ce courage bouillant, Ethra découvre à son fils le secret de sa naissance: elle le conduit vers un rocher énorme, et lui ordonne de le soulever: il y trouve une épée et d'autres signes auxquels son père devoit le reconnoître un jour. Muni de ce dépôt, il prend la route d'Athènes: en vain sa mère et son aïeul le pressent de monter sur un vaisseau; les conseils prudens l'offensent, ainsi que les conseils timides: il préfère le chemin du péril et de la gloire, et bientôt il se trouve en présence de Sinnis. Cet homme cruel attachoit les vaincus à des branches d'arbres qu'il courboit avec effort, et qui se relevoient chargés des membres sanglans de ces malheureux. Plus loin, Sciron occupoit un sentier étroit sur une montagne, d'où il précipitoit les passans dans la mer. Plus loin encore, Procruste les étendoit sur un lit, dont la longueur devoit être la juste mesure de leur corps, qu'il réduisoit ou prolongeoit

longeoit

longeoit par d'affreux tourmens. Théſée attaque ces brigands, et les fait périr par les ſupplices qu'ils avoient inventés.

Après des combats & des ſuccès multipliés, il arrive à la cour de ſon père, violemment agitée par des diſſentions qui menaçoient le ſouverain. Les Pallantides, famille puiſſante d'Athènes, voyoient à regret le ſceptre entre les mains d'un vieillard, qui, ſuivant eux, n'avoit ni le droit, ni la force de le porter: ils laiſſoient éclater avec leur mépris, l'eſpoir de ſa mort prochaine, & le déſir de partager ſa dépouille. La préſence de Théſée déconcerte leurs projets; & dans la crainte qu'Egée, en adoptant cet étranger, ne trouve un vengeur & un héritier légitime, ils le rempliſſent de toutes les défiances dont une ame foible eſt ſuſceptible: mais, ſur le point d'immoler ſon fils, Egée le reconnoît, & le fait reconnoître à ſon peuple. Les Pallantides ſe révoltent: Théſée les diſſipe, & vole ſoudain aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit depuis quelques années; il l'attaque, le ſaiſit, & l'expoſe, chargé de chaînes, aux yeux des Athéniens, non moins étonnés de la victoire, qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuiſa bientôt leur admiration. Minos, roi de Crète, les accuſoit d'avoir fait périr ſon fils Androgée, & les avoit contraints par la force des armes, à leur livrer à des intervalles marqués, un certain nombre de jeunes garçons & de jeunes filles. Le ſort devoit les choiſir; l'eſclavage ou la mort, devenir leur partage. C'étoit pour la troiſième fois qu'on venoit arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendreſſe. Athènes étoit en pleurs; mais Théſée la raſſure: il ſe propoſe de l'affranchir de ce tribut odieux; &, pour remplir un ſi noble projet, il ſe met lui-même au nombre des victimes, & s'embarque pour la Crète.

Les Athéniens diſent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, & bientôt après dévorés par le Minotaure, monſtre moitié homme, moitié taureau, iſſu des amours infâmes de Paſiphaé, reine de Crète; ils ajoutent que Théſée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, & fut accompagné, à ſon retour, par Ariadne, fille de Minos, qui l'avoit aidé à ſortir du labyrinthe, & qu'il abandonna ſur les rives de Naxos. Les Crétois diſent, au contraire, que les otages Athéniens étoient deſtinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée; que Théſée, ayant obtenu la permiſſion d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, & que ce prince fut aſſez généreux pour rendre juſtice à ſa valeur, & pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois eſt plus conforme au caractère d'un

d'un prince renommé par sa justice & sa sagesse: celui des Athéniens n'est peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés: mais de ces deux opinions, il résulte également que Thésée délivra sa nation d'une servitude honteuse; & qu'en exposant ses jours, il acheva de mériter le trône qui restoit vacant par la mort d'Egée.

A peine y fut-il assis, qu'il voulut mettre des bornes à son autorité, & donner au gouvernement une forme plus stable & plus régulière. Les douze villes de l'Attique, fondées par Cécrops, étoient devenues autant de républiques, qui toutes avoient des magistrats particuliers & des chefs presque indépendans: leurs intérêts se croisoient sans cesse, & produisoient entr'elles des guerres fréquentes. Si des périls pressans les obligeoient quelquefois de recourir à la protection du souverain, le calme qui succédoit à l'orage, réveilloit bientôt les anciennes jalousies; l'autorité royale, flottant entre le despotisme & l'avilissement, inspiroit la terreur ou le mépris; & le peuple, par le vice d'une constitution dont la nature n'étoit exactement connue ni du prince, ni des sujets, n'avoit aucun moyen pour se défendre contre l'extrême servitude, ou contre l'extrême liberté.

Thésée forma son plan; &, supérieur même aux petits obstacles, il se chargea des détails de l'exécution, parcourut les divers cantons de l'Attique, & chercha par-tout à s'insinuer dans les esprits. Le peuple reçut avec ardeur un projet qui sembloit le ramener à sa liberté primitive; mais les plus riches, consternés de perdre la portion d'autorité qu'ils avoient usurpée, & de voir s'établir une espèce d'égalité entre tous les citoyens, murmuroient d'une innovation qui diminuoit la prérogative royale: cependant ils n'osèrent s'opposer ouvertement aux volontés d'un prince, qui tâchoit d'obtenir, par la persuasion, ce qu'il pouvoit exiger par la force, & donnèrent un consentement, contre lequel ils se promirent de protester dans des circonstances plus favorables.

Alors il fut réglé qu'Athènes deviendroit la métropole & le centre de l'empire; que les sénats des villes seroient abolis; que la puissance législative résideroit dans l'assemblée générale de la nation, distribuée en trois classes, celle des notables, celle des agriculteurs, & celle des artisans; que les principaux magistrats, choisis dans la première, seroient chargés du dépôt des choses saintes, & de l'interprétation des lois; que les différens ordres de citoyens se balanceroient mutuellement, parce que le premier auroit pour lui l'éclat des dignités, le second, l'importance des services, le troisième, la supériorité du nombre: il fut réglé, enfin, que Thésée, placé à la tête de la république,

publique, feroit le défenfeur des lois qu'elle promulgueroit, & le général des troupes deftinées à la défendre.

Par ces difpofitions, le gouvernement d'Athènes devint effentiellement démocratique; &, comme il fe trouvoit afforti au génie des Athéniens, il s'eft foutenu dans cet état, malgré les altérations qu'il éprouva du temps de Pififtrate. Théfée inftitua une fête folennelle, dont les cérémonies rappellent encore aujourd'hui la réunion des différens peuples de l'Attique; il fit conftruire des tribunaux pour les magiftrats; il agrandit la capitale, & l'embellit autant que l'imperfection des arts pouvoit le permettre. Les étrangers, invités à s'y rendre, y accoururent de toutes parts, & furent confondus avec les anciens habitans; il ajouta le territoire de Mégare à l'empire; il plaça, fur l'isthme de Corinthe, une colonne qui féparoit l'Attique du Péloponèfe, & renouvela, près de ce monument, les jeux Ifthmiques, à l'imitation de ceux d'Olympie qu'Hercule venoit d'établir.

Tout fembloit alors favorifer fes vœux. Il commandoit à des peuples libres, que fa modération & fes bienfaits retenoient dans la dépendance. Il dictoit des lois de paix & d'humanité aux peuples voifins, & jouiffoit d'avance de cette vénération profonde, que les fiècles attachent par degrés à la mémoire des grands hommes.

Cependant il ne le fut pas affez lui-même, pour achever l'ouvrage de fa gloire. Il fe laffa des hommages paifibles qu'il recevoit, & des vertus faciles qui en étoient la fource. Deux circonftances fomentèrent encore ce dégoût. Son ame qui veilloit fans ceffe fur les démarches d'Hercule, étoit importunée des nouveaux exploits dont ce prince marquoit fon retour dans la Grèce. D'un autre côté, foit pour éprouver le courage de Théfée, foit pour l'arracher au repos, Pirithoüs, fils d'Ixion, & roi d'une partie de la Theffalie, conçut un projet conforme au génie des anciens héros. Il vint enlever dans les champs de Marathon, les troupeaux du roi d'Athènes; & quand Théfée fe préfenta pour venger cet affront, Pirithoüs parut faifi d'une admiration fecrete; & lui tendant la main en figne de paix: "Soyez mon juge, lui dit-il: quelle fatif- "faction exigez-vous?—Celle, répond Théfée, de vous unir "à moi par la confraternité des armes." A ces mots, ils fe jurent une alliance indiffoluble, & méditent enfemble de grandes entreprifes.

Hercule, Théfée, Pirithoüs, amis & rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carrière, ne refpirant que les dangers & la victoire, faifant pâlir le crime & trembler l'innocence, fixoient alors les regards de la Grèce entière. Tantôt à la fuite

fuite du premier, tantôt fuivi du fecond, quelquefois fe mêlant dans la foule des héros, Théfée étoit appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones, & fur les bords du Thermodon en Afie, & dans les plaines de l'Attique ; il parut à la chaffe de cet énorme fanglier de Calydon, contre lequel Méléagre, fils du roi de cette ville, raffembla les princes les plus courageux de fon temps; il fe fignala contre les Centaures de Theffalie, ces hommes audacieux, qui, s'étant exercés les premiers à combattre à cheval, avoient plus de moyens pour donner la mort, & pour l'éviter.

Au milieu de tant d'actions glorieufes, mais inutiles au bonheur de fon peuple, il réfolut avec Pirithoüs, d'enlever la princeffe de Sparte, & celle d'Epire, diftinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célèbres & malheureufes; l'une, étoit cette Hélène, dont les charmes firent depuis couler tant de fang & de pleurs ; l'autre, étoit Proferpine, fille d'Aidonée, roi des Moloffes.

Ils trouvèrent Hélène exécutant une danfe dans le temple de Diane ; &, l'ayant arrachée du milieu de fes compagnes, ils fe dérobèrent, par la fuite, au châtiment qui les menaçoit à Lacédémone, & non pas à celui qui les attendoit en Epire : car Aidonée, inftruit de leurs deffeins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorèrent, & précipita Théfée dans les horreurs d'une prifon, dont il ne fut délivré que par les foins officieux d'Hercule.

De retour dans fes états, il trouva fa famille couverte d'opprobres, & la ville déchirée par des factions. La reine, cette Phèdre dont le nom retentit fouvent fur le théâtre d'Athènes, avoit conçu pour Hyppolyte, qu'il avoit eu d'Antiope, reine des Amazones, un amour qu'elle condamnoit, dont le jeune prince avoit horreur, & qui caufa bientôt la perte de l'un & de l'autre. Dans le même temps, les Pallantides, à la tête des principaux citoyens, cherchoient à s'emparer du pouvoir fouverain, qu'ils l'accufoient d'avoir affoibli : le peuple avoit perdu dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre, & le fentiment de la reconnoiffance. Il venoit d'être aigri par la préfence & par les plaintes de Caftor & de Pollux, frères d'Hélène, qui, avant de la retirer des mains auxquelles Théfée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique, & excité des murmures contre un roi qui facrifioit tout à fes paffions, & abandonnoit le foin de fon empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieufes, & en expier la honte dans les fers.

Théfée chercha vainement à diffiper de fi funeftes impreffions. On lui faifoit un crime de fon abfence, de fes exploits, de fes malheurs ; &, quand il voulut employer la force, il apprit

prit que rien n'eſt ſi foible qu'un ſouverain avili aux yeux de ſes ſujets.

Dans cette extrémité, ayant prononcé des imprécations contre les Athéniens, il ſe réfugia auprès du roi Lycomède, dans l'île de Scyros; il y périt quelque temps après,* ou par les ſuites d'un accident, ou par la trahiſon de Lycomède, attentif à ménager l'amitié de Mneſthée, ſucceſſeur de Théſée.

Ses actions, & l'impreſſion qu'elles firent ſur les eſprits, pendant ſa jeuneſſe, au commencement de ſon règne, & à la fin de ſes jours, nous l'offrent ſucceſſivement ſous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier; &, ſuivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour, & le mépris des Athéniens.

Ils ont depuis oublié ſes égaremens, & rougi de leur révolte. Cimon, fils de Miltiade, tranſporta, par ordre de l'oracle, ſes oſſemens dans les murs d'Athènes. On conſtruiſit, ſur ſon tombeau, un temple embelli par les arts, & devenu l'aſyle des malheureux. Divers monumens le retracent à nos yeux, ou rappellent le ſouvenir de ſon règne. C'eſt un des génies qui préſident aux jours de chaque mois; un des héros qui ſont honorés par des fêtes & par des ſacrifices. Athènes, enfin, le regarde comme le premier auteur de ſa puiſſance, & ſe nomme avec orgueil la ville de Théſée.

La colère des Dieux, qui l'avoit banni de ſes états, s'appeſantiſſoit, depuis long-temps, ſur le royaume de Thèbes. Cadmus chaſſé du trône qu'il avoit élevé, Polydore déchiré par des Bacchantes, Labdacus enlevé par une mort prématurée, ne laiſſant qu'un fils au berceau, & entouré d'ennemis: tel avoit été, depuis ſon origine, le ſort de la famille royale; lorſque Laïus, fils & ſucceſſeur de Labdacus, après avoir perdu & recouvré deux fois la couronne, épouſa Epicaſte ou Jocaſte, fille de Ménœcée: c'eſt à cet hymen qu'étoient réſervées les plus affreuſes calamités. L'enfant qui en naîtra, diſoit un oracle, ſera le meurtrier de ſon père, & l'époux de ſa mère. Ce fils nâquit, & les auteurs de ſes jours le condamnèrent à devenir la proie des bêtes féroces. Ses cris, ou le haſard, le firent découvrir dans un endroit ſolitaire. Il fut préſenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva dans ſa cour, ſous le nom d'Œdipe, & comme ſon fils adoptif.

Au ſortir de l'enfance, inſtruit des dangers qu'il avoit courus, il conſulta les dieux; & leurs miniſtres ayant confirmé, par leur réponſe, l'oracle qui avoit précédé ſa naiſſance, il fut entraîné dans le malheur qu'il vouloit éviter. Réſolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il regardoit comme ſa patrie, il prit le chemin de la Phocide, & rencontra dans un ſentier, un

* Vers l'an 1305 avant J. C.

vieillard

vieillard qui lui prefcrivit, avec hauteur, de laiffer le paffage libre, & voulut l'y contraindre par la force. C'étoit Laïus: Œdipe fe précipita fur lui, & le fit périr fous fes coups.

Après ce funefte accident, le royaume de Thèbes, & la main de Jocafte, furent promis à celui qui délivreroit les Thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s'étant affociée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des queftions captieufes, & les égaroit dans les détours du mont Phicée, pour les livrer à fes perfides compagnons. Œdipe démêla fes pièges, diffipa les complices de fes crimes ; &, en recueillant le fruit de fa victoire, il remplit l'oracle dans toute fon étendue.

L'incefte triomphoit fur la terre ; mais le ciel fe hâta d'en arrêter le cours. Des lumieres odieufes vinrent effrayer les deux époux. Jocafte termina fes infortunes par une mort violente. Œdipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux, & mourut dans l'Attique, où Théfée lui avoit accordé un afyle. Mais, fuivant d'autres traditions, il fut condamné à fupporter la lumiere du jour, pour voir encore des lieux témoins de fes forfaits ; & la vie, pour la donner à des enfans plus coupables & auffi malheureux que lui. C'étoient Etéocle, Polynice, Antigone & Ifmène, qu'il eut d'Euriganée, fa feconde femme.

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de régner, qu'ils reléguèrent Œdipe au fond de fon palais, & convinrent enfemble de tenir, chacun à fon tour, les rênes du gouvernement pendant une année entière. Etéocle monta le premier fur ce trône, fous lequel l'abîme reftoit toujours ouvert, & refufa d'en defcendre. Polynice fe rendit auprès d'Adrafte, roi d'Argos, qui lui donna fa fille en mariage, & lui promit de puiffans fecours. Telle fut l'occafion de la première expédition où les Grecs montrèrent quelques connoiffances de l'art militaire.

PREMIERE GUERRE DE THEBES.

Jufqu'alors on avoit vu des troupes fans foldats, inonder tout-à-coup un pays voifin, & fe retirer après des hoftilités & des cruautés paffagères. Dans la guerre de Thèbes, on vit des projets concertés avec prudence, & fuivis avec fermeté ; des peuples différens, renfermés dans un même camp, & foumis à la même autorité, oppofant un courage égal aux rigueurs des faifons, aux lenteurs d'un fiège, & aux dangers des combats journaliers.

Adrafte partagea le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il vouloit établir fur le trône de Thèbes; le brave

* En 1329 avant J. C.

Tydée,

Tydée, fils d'Œnée, roi d'Etolie; l'impétueux Capanée; le devin Amphiaraüs; Hippomedon & Parthénopée. A la suite de ces guerriers, tous distingués par leur naissance & par leur valeur, parurent dans un ordre inférieur de mérite & de dignités, les principaux habitans de la Messénie, de l'Arcadie & de l'Argolide.

L'armée s'étant mise en marche, entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux qu'on célèbre encore aujourd'hui avec la plus grande solennité. Après avoir passé l'isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, où elle força les troupes d'Etéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes.

Les Grecs ne connoissoient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des assiégeans se dirigeoient vers les portes; toute l'espérance des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnoient, avoient déjà fait périr beaucoup de monde, de part & d'autre; déjà le vaillant Capanée venoit d'être précipité du haut d'une échelle qu'il avoit appliquée contre le mur, lorsque Etéocle & Polynice résolurent de terminer entre eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre; &, après s'être percés de coups, ils rendirent les derniers soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage. On les porta sur le même bûcher; & dans la vue d'exprimer, par une image effrayante, les sentimens qui les avoient animés pendant leur vie, on supposa que la flamme, pénétrée de leur haine, s'étoit divisée, pour ne pas confondre leurs cendres.

Créon, frère de Jocaste, fut chargé, pendant la minorité de Laodamas, fils d'Etéocle, de continuer une guerre qui devenoit, de jour en jour, plus funeste aux assiégeans, & qui finit par une vigoureuse sortie que firent les Thébains. Le combat fut très meurtrier; Tydée, & la plupart des généraux Argiens y périrent. Adraste, contraint de lever le siège, ne put honorer par des funérailles, ceux qui étoient restés sur le champ de bataille; il fallut que Thésée interposât son autorité, pour obliger Créon à se soumettre au droit des gens, qui commençoit à s'introduire.

SECONDE GUERRE DE THEBES,

OU GUERRE DES EPIGONES.

La victoire des Thébains ne fit que suspendre leur perte. Les chefs des Argiens avoient laissé des fils dignes de les venger. Dès que les tems furent arrivés,* ces jeunes princes,

* En 1319 avant J. C.

parmi

parmi lesquels on voyoit Diomède fils de Tydée, & Sthénélus, fils de Capanée, entrerènt, à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains; & les Thébains, ayant perdu la bataille, abandonnerent la ville, qui fut livrée au pillage. Thersandre, fils & successeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au siège de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille regnèrent à Thèbes; mais le second fut tout-à-coup saisi d'une noire frénésie; & les Thébains, persuadés que les Furies s'attacheroient au sang d'Œdipe, tant quil en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône. Ils choisirent trois générations après, le gouvernement républicain, qui subsiste encore parmi eux.

Le repos dont jouit la Grèce, après la seconde guerre de Thèbes, ne pouvoit être durable. Les chefs de cette expédition revenoicnt couverts de gloire; les soldats chargés de butin. Les uns & les autres se montroient avec cette fierté que donne la victoire; &, racontant à leurs enfans, à leurs amis, empressés autour d'eux, la suite de leurs travaux & de leurs exploits, ils ébranloient puissamment les imaginations, & allumoient dans tous les cœurs la soif ardente des combats. Un évènement subit développa ces impressions funestes.

GUERRE DE TROIE.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne comptoit que des souverains pour aïeux, & qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros: Priam regnoit à Troie; & son royaume, autant par l'opulence & par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ses états, ceux de Corinthe, de Sicyone, & de plusieurs villes voisines. Sa puissance, augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui, de Pélops, son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Tantale, son bisaïeul, régna d'abord en Lydie; & contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince Troyen, nommé Ganymède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos,

d'Argos, avoit détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon, & enlevé Héſione ſa fille.

Le ſouvenir de ces outrages, reſtés impunis, entretenoit dans les maiſons de Priam & d'Agamemnon une haine héréditaire & implacable, aigrie de jour-en-jour par la rivalité de puiſſance, la plus terrible des paſſions meurtrières. Pâris, fils de Priam, fut deſtiné à faire éclore ces ſemences de diviſions.

Pâris vint en Grèce, & ſe rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince Troyen réuniſſoit le déſir de plaire, & l'heureux concours des talens agréables. Ces qualités, animées par l'eſpoir du ſuccès, firent une telle impreſſion ſur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le ſuivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir, par la douceur, une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe; Priam ne vit dans ſon fils, que le réparateur des torts que ſa maiſon & l'Aſie entière avoient éprouvés de la part des Grecs, & rejeta les voies de conciliation qu'on lui propoſoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux & ſanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats & de la mort éclatent, & ſe répandent de toutes parts. Les nations de la Grèce s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir eſt renfermé dans une ſeule ville, ceux dont l'autorité s'étend ſur pluſieurs peuples, poſſédés également de l'eſprit d'héroïſme, s'aſſemblent à Mycènes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entrepriſe, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres. Si des princes refuſent d'abord d'entrer dans la confédération, ils ſont bientôt entraînés par l'éloquence perſuaſive du vieux Neſtor, roi de Pylos; par les diſcours inſidieux d'Ulyſſe, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax de Salamine, de Diomède d'Argos, d'Idoménée de Crète, d'Achille, fils de Pélée, qui régnoit dans un canton de la Theſſalie, & d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des ſuccès qu'ils ſe promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, ſe raſſembla au port d'Aulide; & près de douze cents voiles la tranſportèrent ſur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts & des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuſe, que commandoit Hector, fils de Priam: il avoit ſous lui quantité de princes alliés, qui avoient joint leurs troupes à celles des Troyens. Aſſemblées ſur le rivage, elles préſentoient un front redoutable à l'armée des Grecs, qui, après les avoir repouſſées, ſe renfermèrent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaiſſeaux.

Les deux armées eſſayèrent de nouveau leurs forces; & le

succès douteux de plusieurs combats, fit entrevoir que le siège traîneroit en longueur.

Avec de frêles batimens, & de foibles lumières sur l'art de la navigation, les Grecs n'avoient pu établir une communication suivie entre la Grèce et l'Asie. Les subsistances commencèrent à manquer. Une partie de la flotte fut chargée de ravager, ou d'ensemencer les îles & les côtes voisines; tandis que divers partis, dispersés dans la campagne, enlevoient les récoltes & les troupeaux. Un autre motif rendoit ces détachemens indispensables. La ville n'étoit point investie; &, comme les troupes de Priam la mettoient à l'abri d'un coup de main, on résolut d'attaquer les alliés de ce prince, soit pour profiter de leurs dépouilles, soit pour le priver de leurs secours. Achille portoit de tous côtés le fer & la flamme; après s'être débordé comme un torrent destructeur, il revenoit avec un butin immense, qu'on distribuoit à l'armée, avec des esclaves sans nombre, que les généraux partageoient entre eux.

Troie étoit située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes & les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage; l'espace du milieu étoit le théatre de la bravoure & de la férocité; les Troyens & les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches & de javelots; couverts de casques, de cuirasses & de boucliers; les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançoient les uns contre les autres; les premiers, avec de grands cris; les seconds, dans un silence plus effrayant: aussitôt les chefs, devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitoient dans le danger, & laissoient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'il ne savoient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtoient & se brisoient avec confusion, comme les flots que le vent pousse & repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparoit les combattans; la ville, ou les retranchemens servoient d'asile aux vaincus; la victoire coûtoit du sang, & ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme du bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés: on honoroit leur mémoire par des larmes & par des jeux funèbres. La trève expiroit, & l'on en venoit encore aux mains.

Souvent, au plus fort de la mêlée, un guerrier élevoit sa voix, & défioit au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes, en silence, les voyoient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre, tantôt se joindre l'épée à la main, & presque toujours s'insulter mutuellement, pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivoit à son triomphe: s'il ne pouvoit outrager le corps de son ennemi, & le priver de la sépulture, il tâchoit du moins de le dépouiller

de

de ses armes. Mais, dans l'instant, les troupes s'avançoient de part & d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer ; & l'action devenoit générale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui-même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient justifier ce dernier parti : l' insulte & le mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans combattre,parce qu'il faut, dans tous les temps, savoir affronter la mort, pour mériter de vivre. On réservoit l'indulgence pour celui qui ne se déroboit à la supériorité de son adversaire, qu'après l'avoir éprouvée : car la valeur de ces temps-là consistant moins dans le courage d'esprit, que dans le sentiment de ses forces, ce n'étoit pas une honte de fuir, lorsqu'on ne cédoit qu'à la nécessité ; mais c'étoit une gloire d'atteindre l'ennemi dans sa retraite, & de joindre à la force qui préparoit la victoire, la légèreté qui servoit à la décider.

Les associations d'armes & de sentimens entre deux guerriers, ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille & Patrocle, Ajax & Teucer, Diomède & Sthénélus, Idoménée & Mérion, tant d'autres héros, dignes de suivre leurs traces, combattoient souvent l'un près de l'autre ; &, se jetant dans la mêlée, ils partageoient entre eux les périls & la gloire : d'autres fois, montés sur un même char, l'un guidoit les coursiers, tandis que l'autre écartoit la mort, & la renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeoit une prompte satisfaction de la part de son compagnon d'armes ; le sang versé demandoit du sang.

Cette idée, fortement imprimée dans les esprits, endurcissoit les Grecs & les Troyens contre les maux sans nombre qu'ils éprouvoient. Les premiers avoient été plus d'une fois sur le point de prendre la ville ; plus d'une fois, les seconds avoient forcé le camp, malgré les palissades, les fossés, les murs qui le défendoient. On voyoit les armées se détruire, & les guerriers disparoître : Hector, Sarpédon, Ajax, Achille lui-même, avoient mordu la poussière. A l'aspect de ces revers, les Troyens soupiroient après le renvoi d'Hélène, les Grecs après leur patrie ; mais les uns & les autres étoient bientôt retenus par la honte, & par la malheureuse facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à tout, excepté au repos & au bonheur.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire appeloit à grands cris les princes qui n'avoient pas été du commencement de l'expédition. Impatiens de se signaler dans cette carrière ouverte

 aux

aux nations, ils venoient successivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, & périssoient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de résistance & de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse & de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs; & sa chute fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations*. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant au pied des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube, son épouse, Cassandre, sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, plusieurs autres princesses, chargées de fers, & traînées, comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, & le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse, plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue absence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des transports que devoit exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, de l'adultère & du plus sordide intérêt: trahis par leurs parens & leurs amis, la plupart allèrent, sous la conduite d'Idoménée, de Philoctète, de Diomède & de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, & déchira ses entrailles de ses propres mains; Agamemnon trouva son trône & son lit profanés par un indigne usurpateur; il mourut, assassiné par Clytemnestre, son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Ces horreurs, multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce, retracées encore aujourd'hui sur le théatre d'Athènes, devroient instruire les rois & les peuples, & leur faire redouter jusqu'à la victoire même. Celle des Grecs leur fut aussi funeste qu'aux Troyens: affoiblis par leurs efforts & par leurs succès, ils ne purent plus résister à leurs divisions, & s'accoutumèrent à cette funeste idée, que la guerre etoit aussi nécessaire aux états, que la paix. Dans l'espace de quelques

* L'an 1282 avant J. C.

générations, on vit tomber & s'éteindre la plupart des maisons souveraines, qui avoient détruit celle de Priam ; &, quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

Retour des Héraclides.

La révolution produite par le retour de ces princes fut éclatante, & fondée sur les plus spécieux prétextes*. Parmi les familles qui, dans les plus anciens temps, possédèrent l'empire d'Argos & de Mycènes, les plus distinguées furent celle de Danaüs & celle de Pélops. Du premier de ces princes, étoient issus Prœtus, Agrisius, Persée, Hercule ; du second, Atrée, Agamemnon, Oreste & ses fils.

Hercule, asservi, tant qu'il vécut, aux volontés d'Eurysthée, que des circonstances particulières avoient revêtu du pouvoir suprême, ne put faire valoir ses droits ; mais il les transmit à ses fils, qui furent ensuite bannis du Péloponèse. Ils tentèrent plus d'une fois d'y rentrer ; leurs efforts étoient toujours réprimés par la maison de Pélops, qui, après la mort d'Eurysthée, avoit usurpé la couronne : leurs titres furent des crimes, tant qu'elle put leur opposer la force ; dès qu'elle cessa d'être si redoutable, on vit se réveiller, en faveur des Hèraclides, l'attachement des peuples pour leurs anciens maîtres, & la jalousie des puissances voisines contre la maison de Pélops. Celle d'Hercule avoit alors à sa tête trois frères ; Témène, Cresphonte & Aristodème, qui, s'étant associés avec les Doriens, entrèrent avec eux dans le Péloponèse, où la plupart des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs souverains.

Les descendans d'Agamemnon, forcés dans Argos, & ceux de Nestor, dans la Messénie, se réfugièrent, les premiers en Thrace, les seconds en Attique. Argos échut en partage à Témène, & la Messénie à Cresphonte. Eurysthène & Proclès, fils d'Aristodème mort au commencement de l'expédition, régnèrent à Lacédémone.

Peu de temps après, les vainqueurs attaquèrent Codrus, roi d'Athènes, qui avoit donné un asyle à leurs ennemis. Ce prince, ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort ; & ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en fuite.

C'est là que finissent les siècles nommés héroïques, & qu'il faut se placer, pour en saisir l'esprit, & pour entrer dans des

* En 1202 avant J. C.

détails que le cours rapide des évènemens permettoit à peine d'indiquer.

Réflexions sur les Siècles héroïques.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grèce; on n'y voit presque par-tout aujourd'hui que des républiques. Les premiers rois ne possédoient qu'une ville, ou qu'un canton; quelques uns étendirent leur puissance, aux dépens de leurs voisins, & se formèrent de grands états; leurs successeurs voulurent augmenter leur autorité, au préjudice de leurs sujets, & la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grèce d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens, plus éclairés, & par conséquent plus puissans que les autres sauvages, les auroient assujétis par degrés; & la Grèce n'eût formé qu'un grand royaume, qui subsisteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte & de Perse. Mais les diverses peuplades venues de l'Orient, la divisèrent en plusieurs états; & les Grecs adoptèrent par-tout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policèrent, n'en connoissoient pas d'autres; parce qu'il est plus aisé de suivre les volontés d'un seul homme, que celles de plusieurs chefs; & que l'idée d'obéir & de commander tout-à-la-fois, d'être en même temps sujet & souverain, suppose trop de lumières & de combinaisons, pour être apperçue dans l'enfance des peuples.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife, de général & de juge; leur puissance, qu'ils transmettoient à leurs descendans, étoit très étendue, & néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenoient les avis, & dont ils communiquoient les décisions à l'assemblée générale de la nation.

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône, ou les deux guerriers qu'ils avoient choisis, se présentoient les armes à la main; & le droit de gouverner les hommes, dépendoit de la force ou de l'adresse du vainqueur.

Pour soutenir l'éclat du rang, le souverain, outre les tributs imposés sur le peuple, possédoit un domaine qu'il avoit reçu de ses ancêtres, qu'il augmentoit par ses conquêtes, & quelquefois par la générosité de ses amis. Thésée, banni d'Athènes, eut pour unique ressource, les biens que son père lui avoit laissés dans l'île de Scyros. Les Etoliens, pressés par un ennemi puissant, promirent à Méléagre, fils d'Œnée leur roi, un terrein considérable, s'il vouloit combattre à leur tête. La multiplicité des exemples ne permet pas de citer les princes qui dûrent une partie de leurs trésors à la victoire, ou

ou à la reconnoiſſance: mais ce qu'on doit remarquer, c'eſt qu'ils ſe glorifioient des préſens qu'ils avoient obtenus, parce que les préſens étant regardés comme le prix d'un bienfait, ou le ſymbole de l'amitié, il étoit honorable de les recevoir, & honteux de ne pas les mériter.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang ſuprême, & d'eſſor au courage, que l'eſprit d'héroïſme; rien ne s'aſſortiſſoit plus aux mœurs de la nation, qui étoient preſque par-tout les mêmes: le caractère des hommes étoit alors compoſé d'un petit nombre de traits ſimples, mais expreſſifs & fortement prononcés: l'art n'avoit point encore ajouté ſes couleurs à l'ouvrage de la nature. Ainſi les particuliers devoient différer entre eux, & les peuples ſe reſſembler.

Les corps naturellement robuſtes le devenoient encore plus par l'éducation; les ames, ſans ſoupleſſe & ſans apprêt, étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïſſant à l'excès, toujours entraînées par les ſens, toujours prêtes à s'échapper: la nature, moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, ſe développoit chez eux avec plus d'énergie, que chez le peuple: ils repouſſoient une offenſe par l'outrage, ou par la force; & plus foibles dans la douleur que dans les revers, ſi c'eſt pourtant une foibleſſe de paroître ſenſible, ils pleuroient ſur un affront dont ils ne pouvoient ſe venger; doux & faciles, dès qu'on les prévenoit par des égards; impétueux & terribles, quand on y manquoit; ils paſſoient de la plus grande violence aux plus grands remords, & réparoient leur faute avec la même ſimplicité qu'ils en faiſoient l'aveu. Enfin, comme les vices & les vertus étoient ſans voile & ſans détour, les princes & les héros étoient ouvertement avides de gain, de gloire, de préférences & de plaiſirs.

Ces cœurs, mâles & altiers, ne pouvoient éprouver des émotions languiſſantes. Deux grands ſentimens les agitoient à-la-fois, l'amour & l'amitié; avec cette différence, que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante & paſſagère; l'amitié, une chaleur vive & continue: l'amitié produiſoit des actions regardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreſte & Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faiſoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ſes tranſports, cruel dans ſa jalouſie, avoit ſouvent des ſuites funeſtes: ſur des cœurs plus ſenſibles que tendres, la beauté avoit plus d'empire que les qualités qui l'embelliſſent; elle faiſoit l'ornement de ces fêtes ſuperbes que donnoient les princes, lorſqu'ils contractoient une alliance. Là, ſe raſſembloient avec les

rois & les guerriers, des princeſſes dont la préſence & la jalouſie étoient une ſource de diviſions & de malheurs.

Aux noces d'un roi de Lariſſe, de jeunes Theſſaliens, connus ſous le nom de Centaures, inſultèrent les compagnes de la jeune reine, & périrent ſous les coups de Théſée & de pluſieurs héros, qui, dans cette occaſion, prirent la défenſe d'un ſexe qu'ils avoient outragé plus d'une fois.

Les noces de Thétis & de Pélée furent troublées par les prétentions de quelques princeſſes, qui, déguiſées, ſuivant l'uſage, ſous les noms de Junon, de Minerve, & des autres déeſſes, aſpiroient toutes au prix de la beauté.

Un autre genre de ſpectacles réuniſſoit les princes & les héros : ils accouroient aux funérailles d'un ſouverain, & déployoient leur magnificence & leur adreſſe dans les jeux qu'on célébroit pour honorer ſa mémoire. On donnoit des jeux ſur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas beſoin de bienſéances. Cette delicateſſe qui rejette toute conſolation, eſt dans le ſentiment un excès ou une perfection qu'on ne connoiſſoit pas encore ; mais ce qu'on ſavoit, c'étoit de verſer des larmes ſincères, de les ſuſpendre quand la nature l'ordonnoit, & d'en verſer encore, quand le cœur ſe reſſouvenoit de ſes pertes. " Je m'enferme quelquefois dans mon palais, dit " Ménèlas dans Homère, pour pleurer ceux de mes amis " qui ont péri ſous les murs de Troie." Dix ans s'étoient écoulés depuis leur mort.

Les héros étoient injuſtes & religieux en même temps. Lorſque, par l'effet du haſard, d'une haine perſonelle ou d'une défenſe légitime, ils avoient donné la mort à quelqu'un, ils frémiſſoient du ſang qu'ils venoient de faire couler ; &, quittant leur trône ou leur patrie, ils alloient au loin mendier le ſecours de l'expiation. Après les ſacrifices qu'elle exige, on répandoit ſur la main coupable l'eau deſtinée à la purifier ; & dès ce moment, ils rentroient dans la ſociété, & ſe préparoient à de nouveaux combats.

Le peuple, frappé de cette cérémonie, ne l'étoit pas moins de l'extérieur menaçant que ces héros ne quittoient jamais : les uns jetoient ſur leurs épaules la dépouille des tigres & des lions dont ils avoient triomphé ; les autres paroiſſoient avec de lourdes maſſues, ou des armes de différentes eſpèces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grèce.

C'eſt dans cet appareil qu'ils ſe préſentoient pour jouir des droits de l'hoſpitalité, droits, circonſcrits aujourd'hui entre certaines familles, alors communs à toutes. A la voix d'un étranger, toutes les portes s'ouvroient, tous les ſoins étoient prodigués,

prodigués; &, pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'informoit de ſon état & de ſa naiſſance, qu'après avoir prévenu ſes beſoins. Ce n'étoit pas à leurs légiſlateurs que les Grecs étoient redevables de cette inſtitution ſublime; ils la devoient à la nature, dont les lumières vives & profondes rempliſſoient le cœur de l'homme, & n'y ſont pas encore éteintes, puiſque notre premier mouvement eſt un mouvement d'eſtime & de confiance pour nos ſemblables; & que la défiance ſeroit regardée comme un vice énorme, ſi l'expérience de tant de perfidies n'en avoit preſque fait une vertu.

Toutefois, dans les ſiècles où brilloient de ſi beaux exemples d'humanité, on vit éclore des crimes atroces & inouis. Quelques uns de ces forfaits ont exiſté, ſans doute; ils étoient les fruits de l'ambition & de la vengeance, paſſions effrénées, qui, ſuivant la différence des conditions & des temps, emploient, pour arriver à leurs fins, tantôt des manœuvres ſourdes & tantôt la force ouverte. Les autres ne dûrent leur origine qu'à la poéſie, qui, dans ſes tableaux, altère les faits de l'hiſtoire, comme ceux de la nature. Les poëtes, maîtres de nos cœurs, eſclaves de leur imagination, remettent ſur la ſcène les principaux perſonnages de l'antiquité; &, ſur quelques traits échappés aux outrages du temps, établiſſent des caractères qu'ils varient ou contraſtent, ſuivant leurs beſoins; &, les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les foibleſſes en crimes, & les crimes en forfaits. Nous déteſtons cette Médée que Jaſon emmena de Colchide, & dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tiſſu d'horreurs. Peut-être n'eut-elle d'autre magie que ſes charmes, & d'autre crime que ſon amour; & peut-être auſſi la pulpart de ces princes, dont la mémoire eſt aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée. Ce n'étoit pas la barbarie qui régnoit le plus dans ces ſiècles reculés; c'étoit une certaine violence de caractère, qui ſouvent, à force d'agir à découvert, ſe trahiſſoit elle-même. On pouvoit du moins ſe prémunir contre une haine qui s'annonçoit par la colère, & contre des paſſions qui avertiſſoient de leurs projets. Mais comment ſe garantir aujourd'hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides & aſſez patientes pour attendre le moment de la vengeance? Le ſiècle véritablement barbare, n'eſt pas celui où il y a le plus d'impetuoſité dans les déſirs, mais celui où l'on trouve le plus de fauſſeté dans les ſentimens.

Poetic exaggeration.

cf Rousseau.

Ni le rang, ni le ſexe, ne diſpenſoient des ſoins domeſtiques, qui ceſſent d'être vils, dès qu'ils ſont communs à

tous

tous les états. On les aſſocioit quelquefois avec des talens agréables, tels que la muſique & la danſe ; & plus ſouvent encore avec des plaiſirs tumultueux, tels que la chaſſe & les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre, & fort ſimples, parce qu'il falloit moins ſtatuer ſur l'injuſtice, que ſur l'inſulte ; & plutôt réprimer les paſſions dans leur fougue, que pourſuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet inſtinct admirable qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à ſes yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique. Alors on propoſa pour motif & pour récompenſe à la vertu, moins la ſatisfaction de l'ame, que la faveur des dieux, l'eſtime du public, & les regards de la poſtérité. La raiſon ne ſe replioit pas encore ſur elle-même, pour ſonder la nature des devoirs, & les ſoumettre à ces analyſes, qui ſervent, tantôt à les confirmer, tantôt à les détruire. On ſavoit ſeulement que dans toutes les circonſtances de la vie, il eſt avantageux de rendre à chacun ce qui lui appartient ; & d'après cette réponſe du cœur, les ames honnêtes s'abandonnoient à la vertu, ſans s'appercevoir des ſacrifices qu'elle exige.

Deux ſortes de connoiſſances éclairoient les hommes : la tradition dont les poëtes étoient les interprètes, & l'expérience que les vieillards avoient acquiſe. La tradition conſervoit quelques traces de l'hiſtoire des Dieux, & de celle des hommes. De là, les égards qu'on avoit pour les poëtes, chargés de rapeler ces faits intéreſſans, dans les feſtins & dans les occaſions d'éclat, de les orner des charmes de la muſique, & de les embellir par des fictions qui flattoient la vanité des peuples & des rois.

L'expérience des vieillards ſuppléoit à l'expérience lente des ſiècles ; & réduiſant les exemples en principes; elle faiſoit connoître les effets des paſſions, & les moyens de les réprimer. De là naiſſoit pour la vieilleſſe, cette eſtime qui lui aſſignoit les premiers rangs dans les aſſemblées de la nation, & qui accordoit à peine aux jeunes gens la permiſſion de l'interroger.

L'extrême vivacité des paſſions donnoit un prix infini à la prudence, & le beſoin d'être inſtruit, au talent de la parole.

De toutes les qualités de l'eſprit, l'imagination fut cultivée la permière, parce que c'eſt celle qui ſe manifeſte le plutôt dans l'enfance des hommes & des peuples, & que, chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient, & les liaiſons qu'ils contractèrent avec les orientaux, contribuèrent à la développer.

Climate theory.

En

En Egypte, où le ſoleil eſt toujours ardent, où les vents, les accroiſſemens du Nil, & les autres phénomènes ſont aſſujétis à un ordre conſtant ; où la ſtabilité & l'uniformité de la nature ſemblent prouver ſon éternité, l'imagination agrandiſſoit tout ; &, s'élançant de tous côtés dans l'infini, elle rempliſſoit le peuple d'étonnement & de reſpect.

Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé par des orages, étincelle preſque toujours d'une lumiere pure ; où la diverſité des aſpects & des ſaiſons offre ſans ceſſe des contraſtes frappans ; où, à chaque pas, à chaque inſtant, la nature paroit en action, parce qu'elle diffère toujours d'elle même, l'imagination, plus riche & plus active qu'en Egypte, embelliſſoit tout, & répandoit une chaleur auſſi douce que féconde dans les opérations de l'eſprit.

Ainſi les Grecs, ſortis de leurs forêts, ne virent plus les objets ſous un voile effrayant & ſombre ; ainſi les Egyptiens, tranſportés en Grèce, adoucirent peu-à-peu les traits ſévères & fiers de leurs tableaux : les uns & les autres, ne faiſant plus qu'un même peuple, ſe formèrent un langage qui brilloit d'expreſſions figurées ; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en altéroient la ſimplicité, mais qui les rendoient plus ſéduiſantes ; &, comme les êtres qui avoient du mouvement, leur parurent pleins de vie, & qu'ils rapportoient à autant de cauſes particulières les phénomènes dont ils ne connoiſſoient pas la liaiſon, l'univers fut à leurs yeux une ſuperbe décoration, dont les reſſorts ſe mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens inviſibles.

Alors ſe forma cette philoſophie, ou plutôt cette religion qui ſubſiſte encore parmi le peuple ; mélange confus de vérités & de menſonges, de traditions reſpectables & de fictions riantes : ſyſtême qui flatte les ſens, & révolte l'eſprit ; qui reſpire le plaiſir en préconiſant la vertu, & dont il faut tracer une légère eſquiſſe, parce qu'il porte l'empreinte du ſiècle qui l'a vu naître. Mythology.

Quelle puiſſance a tiré l'univers du chaos ? L'être infini, la lumière pure, la ſource de la vie : donnons-lui le plus beau de ſes titres ; c'eſt l'amour même, cet amour dont la préſence rétablit par-tout l'harmonie, & à qui les hommes & les dieux rapportent leur origine.

Ces êtres intelligens ſe diſputèrent l'empire du monde ; mais, terraſſés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours ſoumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'eſt multipliée, ainſi que celle des hommes. Saturne, iſſu du commerce du Ciel & de la terre, eut trois fils qui ſe ſont partagé le domaine de l'univers : Jupiter

Jupiter règne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, & tous trois sur la terre: tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre: sa cour est la plus brillante de toutes; c'est le séjour de la lumière éternelle, & ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers & des enfers, en certaines circonstances; les dieux célestes par-tout, & dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au dessus de nos têtes; tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse & la valeur. Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prières, & sur-tout par nos sacrifices, dont l'odeur est pour eux un parfum délicieux.

S'ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur cœur l'impression qu'elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre des plaisirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur, & l'ombre du mystère.

Les Grecs, par ce bizarre assortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, & leurs sentimens aux animaux, sans prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bonheur du ciel, & des soins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jetèrent leurs regards autour d'eux, & dirent:

Sur la terre un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes; un souverain, lorsqu'il rassemble à sa table les princes & les princesses qui règnent dans les contrées voisines; lorsque de jeunes esclaves, parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, & que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre: ainsi, dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse & la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le nectar & l'ambroisie; les chants d'Apollon & des Muses font retentir les voûtes de l'Olympe, & la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône: il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume,

aume, les intérêts de ſes états. Les dieux propoſent des avis différens; &, pendant qu'ils les ſoutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, & tout rentre dans le ſilence.

Les dieux, revêtus de ſon autorité, impriment le mouvement à l'univers, & ſont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déeſſe ouvre les portes de l'orient, & répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis ſur la route du ſoleil. A cette annonce, la terre ſe réveille, & s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie: il paroit, il ſe montre avec la magnificence qui convient au ſouverain des cieux; ſon char, conduit par les Heures, vole, & s'enfonce dans l'eſpace immenſe qu'il remplit de flammes & de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la ſouveraine des mers, la nuit, qui marche éternellement ſur ſes traces, étend ſes voiles ſombres, & attache des feux ſans nombre à la voûte céleſte. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce & conſolante porte les cœurs ſenſibles à la rêverie. Une déeſſe le conduit. Elle vient en ſilence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de ſi riches couleurs, & qui ſe courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce ſont les traces lumineuſes du paſſage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce ſont des génies, qui tantôt ſe jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour ſoulever les flots. Au pied de ce coteau, eſt un grotte, aſyle de la fraîcheur & de la paix. C'eſt là, qu'une Nymphe bienfaiſante verſe de ſon urne intariſſable le ruiſſeau qui fertiliſe la plaine voiſine; c'eſt de là, qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ſes attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois ſombre; ce n'eſt ni le ſilence, ni la ſolitude, qui occupe votre eſprit: vous êtes dans la demeure des Dryades & des Sylvains; & le ſecret effroi que vous éprouvez, eſt l'effet de la majeſté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous ſommes en préſence des dieux; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous; ils ſe ſont partagé l'empire des ames, & dirigent nos penchans; les uns préſident à la guerre & aux arts de la paix; les autres nous inſpirent l'amour de la ſageſſe, ou celui des plaiſirs: tous chériſſent la juſtice, & protègent la vertu: trente mille divinités, diſperſées au milieu de nous veillent continuellement ſur nos penſées & ſur nos actions. Quand nous faiſons le bien, le ciel augmente nos jours & notre bonheur; il nous punit, quand nous

faiſons

faisons le mal. A la voix du crime, Némésis & les noires Furies sortent en mugissant du fond des enfers ; elles se glissent dans le cœur du coupable, & le tourmentent jour & nuit par des cris funèbres & perçans. Ces cris sont les remords. Si le scélérat néglige, avant sa mort, de les appaiser par les cérémonies saintes, les Furies attachées à son ame, comme à leur proie, la traînent dans les gouffres du Tartare : car les anciens Grecs étoient généralement persuadés que l'ame est immortelle ; & telle étoit l'idée que, d'après les Egyptiens, ils se faisoient de cette substance si peu connue.

L'ame spirituelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'entendement, est enveloppée d'une ame sensitive, qui n'est autre chose qu'une matière lumineuse & subtile, image fidelle de notre corps, sur lequel elle s'est moulée, & dont elle conserve à jamais la ressemblance & les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons : la mort les sépare ; & tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton, & le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, & n'ayant pour elle que ses actions, l'ame comparoit devant ce tribunal redoutable ; elle entend son arrêt, & se rend dans les champs Elysées, ou dans le Tartare.

Les Grecs, qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées, qu'un climat délicieux, & une tranquillité profonde, mais uniforme : foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour, & de regretter leurs passions & leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs & du désespoir : les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables ; des vautours cruels leur déchirent les entrailles ; des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout moment de faim & de soif, au milieu d'une onde pure, & sous des arbres chargés de fruits ; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau, d'où l'eau s'échappe à l'instant ; & Sisyphe, à fixer sur le haut d'une montagne, un rocher qu'il soulève avec effort, & qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insurmontables, & toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire ; des travaux toujours les mêmes, & éternellement infructueux ; quels supplices ! L'imagination qui les inventa, avoit épuisé tous les raffinemens de la barbarie, pour préparer des châtimens au crime ; tandis qu'elle n'accordoit pour récompense à la vertu, qu'une

félicité

félicité imparfaite, & empoiſonnée par des regrets. Seroit-ce qu'on eût jugé plus utile de conduire les hommes par la crainte des peines, que par l'attrait du plaiſir; ou plutôt, quil eſt plus aiſé de multiplier les images du malheur, que celles du bonheur?

Ce ſyſtême informe de religion enſeignoit un petit nombre de dogmes eſſentiels au repos des ſociétés; l'exiſtence des dieux, l'immortalité de l'ame, des récompenſes pour la vertu, des châtimens pour le crime: il preſcrivoit des pratiques qui pouvoient contribuer au maintien de ces vérités; les fêtes & les myſtères: il préſentoit à la politique des moyens puiſſans, pour mettre à profit l'ignorance & la crédulité du peuple; les oracles, l'art des augures & des devins: il laiſſoit enfin à chacun la liberté de choiſir parmi les traditions anciennes, & de charger ſans ceſſe de nouveaux détails l'hiſtoire & la généalogie des dieux; de ſorte que l'imagination ayant la liberté de créer des faits, & d'altérer par des prodiges ceux qui étoient déjà connus, répandoit ſans ceſſe dans ſes tableaux l'intérêt du merveilleux, cet intérêt ſi froid aux yeux de la raiſon, mais ſi plein de charmes pour les enfans, & pour les nations qui commencent à naître. Les récits d'un voyageur au milieu de ſes hôtes, d'un père de famille au milieu de ſes enfans, d'un chantre admis aux amuſemens des rois, s'intriguoient ou ſe dénouoient par l'intervention des dieux; & le ſyſtême de la religion devenoit inſenſiblement un ſyſtême de fictions & de poëſie.

Dans le même temps, les fauſſes idées qu'on avoit ſur la phyſique, enrichiſſoient la langue d'une foule d'images; l'habitude de confondre le mouvement avec la vie, & la vie avec le ſentiment; la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entre eux, faiſoient que les êtres les plus inſenſibles prenoient dans le diſcours une ame ou des propriétés qui leur étoient étrangeres: l'épée étoit altérée du ſang de l'ennemi; le trait qui vole, impatient de le répandre: on donnoit des ailes à tout ce qui fendoit les airs, à la foudre, aux vents, aux flèches, au ſon de la voix; l'Aurore avoit des doigts de roſe; le ſoleil, des treſſes d'or; Thétis, des pieds d'argent. Ces ſortes de métaphores furent admirées, ſurtout dans leur nouveauté; & la langue devint poëtique, comme toutes les langues le ſont dans leur origine.

thirsty

(Homeric metaphores)

Tels étoient à-peu-près les progrès de l'eſprit chez les Grecs, lorſque Codrus ſacrifia ſes jours pour le ſalut de ſa patrie. Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi; ils dirent que Codrus l'avoit élevé ſi haut, qu'il ſeroit déſormais impoſſible d'y atteindre: en conſéquence,

ils

ils reconnurent Jupiter pour leur souverain; & ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent Archonte, ou chef perpétuel*, en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple.

Les frères de ce prince s'étoient opposés à son élection; mais quand ils la virent confirmée par l'oracle, plutôt que d'entretenir dans leur patrie un principe de divisions intestines, ils allèrent au loin chercher une meilleure destinée.

Etablissement des Ioniens dans L'Asie mineure.

L'Attique & les pays qui l'entourent, étoient alors surchargés d'habitans: les conquêtes des Héraclides avoient fait refleurir dans cette partie de la Grèce, la nation entière des Ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponèse. Ces étrangers, onéreux aux lieux qui leur servoient d'asyles, & trop voisins des lieux qu'ils avoient quittés, soupiroient après un changement qui leur fît oublier leurs infortunes. Les fils de Codrus leur indiquèrent au-delà des mers, les riches campagnes qui terminent l'Asie, à l'opposite de l'Europe, & dont une partie étoit déjà occupée par ces Eoliens, que les Héraclides avoient chassés autrefois du Péloponèse. Sur les confins de l'Eolide, étoit un pays fertile, situé dans un climat admirable, & habité par des barbares que les Grecs commençoient à mépriser. Les fils de Codrus s'étant proposé d'en faire la conquête, ils furent suivis d'un grand nombre d'hommes de tout âge & de tous pays: les barbares ne firent qu'une foible résistance; la colonie se trouva bientôt en possession d'autant de villes qu'elle en avoit dans le Péloponèse; & ces villes, parmi lesquelles on distinguoit Milet & Ephèse, composèrent, par leur réunion, le corps Ionique.

Médon transmit à ses descendans la dignité d'Archonte: mais comme elle donnoit de l'ombrage aux Athéniens, ils en bornèrent dans la suite l'exercice à l'espace de dix ans†; & leurs alarmes croissant avec leurs précautions, ils la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels‡, qui portent encore le titre d'Archontes.

Ce sont là tous les mouvements que nous présente l'histoire d'Athènes, depuis la mort de Codrus, jusqu'à la première olympiade, pendant l'espace de 316 ans. Ces siècles furent, suivant les apparences, des siècles de bonheur: car les désastres des peuples se conservent pour toujours dans leurs traditions. On ne peut trop insister sur une réflexion si affli-

* En 1092 avant J. C. † L'an 752 avant J. C. ‡ L'an 684 avant J. C.

geante pour l'humanité. Dans ce long intervalle de paix dont jouit l'Attique, elle produisit, sans doute, des cœurs nobles & généreux, qui se dévouèrent au bien de la patrie; des hommes sages dont les lumières entretenoient l'harmonie dans tous les ordres de l'état: ils sont oubliés, parce qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avoient fait couler des torrens de larmes & de sang, leur nom auroit triomphé du temps, &, au défaut des historiens, les monumens qu'on leur auroit consacrés, éleveroient encore leurs voix au milieu des places publiques. Faut-il donc écraser les hommes, pour mériter des autels!

Pendant que le calme régnoit dans l'Attique, les autres états n'éprouvoient que des secousses légères & momentanées; les siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui aient jamais existé; Homère, Lycurgue & Aristomène. C'est à Lacédémone & en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers; c'est dans tous les temps & dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère.

Homère.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie*. De son temps, la poësie étoit fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui font son essence ou sa parure, devenoit de jour en jour abondante; la langue brilloit d'images, & se prêtoit d'autant plus aux besoins du poëte, qu'elle étoit plus irrégulière†. Deux évènemens remarquables,

* Vers l'an 900 avant J. C.

† Homère emploie souvent les divers dialectes de la Grèce. On lui en fait un crime. C'est, dit-on, comme si un de nos écrivains mettoit à contribution, le Languedocien, le Picard, & d'autres idiomes particuliers. Le reproche paroît bien fondé. Mais comment imaginer qu'avec l'esprit le plus facile & le plus fécond, Homère, se permettant des licences que n'oseroit prendre le moindre des poëtes, eût osé se former, pour construire ses vers, une langue bizarre, & capable de révolter, non-seulement la postérité, mais son siècle même, quelque ignorant qu'on le suppose? Il est donc plus naturel de penser qu'il s'est servi de la langue vulgaire de son temps.

Chez les anciens peuples de la Grèce, les mêmes lettres firent d'abord entendre des sons plus ou moins âpres, plus ou moins ouverts; les mêmes mots eurent plusieurs terminaisons, & se modifièrent de plusieurs manières. C'étoient des irrégularités, sans doute, mais assez ordinaires dans l'enfance des langues, & qu'avoient pu maintenir pendant plus long temps parmi les Grecs, les fréquentes émigrations des peuples. Quand ces peuplades se furent irrévocablement fixées, certaines façons de parler devinrent particulières en certains cantons; & ce fut alors qu'on divisa la langue en des dialectes qui eux-mêmes étoient susceptibles de subdivisions. Les variations fré-

quables, la guerre de Thèbes & celle de Troie, exerçoient les talens : de toutes parts, des chantres, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée & quantité d'autres poëtes, dont les ouvrages sont perdus, & qui n'en sont peut-être que plus célèbres ; déjà venoit d'entrer dans la carrière, cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d'Homère, & qui, dans un style plein de douceur & d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, & d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, & dont les progrès étoient sans cesse hâtés par l'émulation : il le prit dans son développement, & le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes ; il composa plusieurs ouvrages, qui l'auroient égalé aux premiers poëtes de son temps ; mais l'Iliade & l'Odyssée le mettent au-dessus de tous les poëtes qui ont écrit avant & après lui.

Dans le premier de ces poëmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie ; & dans le second, le retour d' Ulysse dans ses états.

Il s'étoit passé pendant le siège de Troie, un évènement qui avoit fixé l'attention d'Homère. Achille, insulté par Agamemnon, se retira dans son camp : son absence affoiblit l'armée des Grecs, & ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leur murailles, & livrèrent plusieurs combats où ils furent presque toujours vainqueurs : ils portoient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, & lui fait mordre la poussière : Achille, que n'avoient pu fléchir les prières des

quentes que subissent les mots dans les plus anciens monumens de notre langue, nous font présumer que la même chose est arrivée dans la langue Grecque.

A cette raison générale, il faut en ajouter une qui est relative aux pays où Homère écrivoit. La colonie Ionienne, qui, deux siècles avant ce poëte, alla s'établir sur les côtes de l'Asie mineure, sous la conduite de Nélée, fils de Codrus, étoit composée en grande partie des Ioniens du Péloponèse ; mais il s'y joignit aussi des habitans de Thèbes, de la Phocide & de quelques autres pays de la Grèce.

Je pense que de leurs idiomes mêlés entre eux & avec ceux des Eoliens & des autres colonies Grecques, voisines de l'Ionie, se forma la langue dont Homère se servit. Mais, dans la suite, par les mouvemens progressifs qu'éprouvent toutes les langues, quelques dialectes furent circonscrits en certaines villes, prirent des caractères plus distincts, & conservèrent néanmoins des variétés qui attestoient l'ancienne confusion. En effet, Hérodote, postérieur à Homère de 400 ans, reconnoit quatre subdivisions dans le dialecte qu'on parloit en Ionie.

chefs

chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens, ordonne les funérailles de ſon ami, & livre, pour une rançon, au malheureux Priam, le corps de ſon fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'eſpace d'un très petit nombre de jours, étoient une ſuite de la colère d'Achille contre Agamemnon, & formoient, dans le cours du ſiège, un épiſode qu'on pouvoit en détacher aiſément, & qu'Homère choiſit pour le ſujet de l'Iliade: en le traitant, il s'aſſujétit à l'ordre hiſtorique; mais pour donner plus d'éclat à ſon ſujet, il ſuppoſa, ſuivant le ſyſtême reçu de ſon temps, que, depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs & les Troyens; &, pour le rendre plus intéreſſant, il mit les perſonnes en action: artifice, peut être inconnu juſqu'à lui, qui a donné naiſſance au genre dramatique, & qu'Homère employa dans l'Odyſſée avec le même ſuccès.

Homer begets the drama (cf. Ar. Poet) + (Longinus ix. 13; The Odyssey. (Summary)

On trouve plus d'art & de ſavoir dans ce dernier poëme. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu'Ulyſſe avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injuſtes raviſſeurs diſſipoient ſes biens; ils vouloient contraindre ſon épouſe déſolée à contracter un ſecond hymen, & à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'eſt à ce moment que s'ouvre la ſcène de l'Odyſſée. Télémaque, fils d'Ulyſſe, va dans le continent de la Grèce interroger Neſtor & Ménélas ſur le ſort de ſon père. Pendant qu'il eſt à Lacédémone, Ulyſſe part de l'ile de Calypſo, &, après une navigation pénible, il eſt jeté, par la tempête, dans l'ile des Phéaciens, voiſine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'aſſembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ſes aventures. Ulyſſe, preſſé de ſatisfaire une cour, où l'ignorance & le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a ſoufferts, & en obtient des ſecours pour retourner dans ſes états: il arrive, il ſe fait reconnoître à ſon fils, & prend avec lui des meſures efficaces pour ſe venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'Odyſſée ne dure que quarante jours; mais, à la faveur du plan qu'il a choiſi, Homère a trouvé le ſecret de décrire toutes les circonſtances du retour d'Ulyſſe; de rappeler pluſieurs détails de la guerre de Troie, & de déployer les connoiſſances qu'il avoit lui-même acquiſes dans ſes voyages. Il paroit avoir compoſé cet ouvrage dans un âge avancé; on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainſi qu'au caractère paiſible des perſonnages, & à une certaine chaleur douce, comme celle du ſoleil à ſon couchant.

Longinus, De Sublim. ix 13.

Quoique Homère ſe ſoit propoſé ſur-tout de plaire à ſon ſiècle, il réſulte clairement de l'Iliade, que les peuples ſont toujours la victime de la diviſion des chefs ; & de l'Odyſſée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obſtacles.

L'Iliade & l'Odyſſée étoient à peine connues dans la Grèce, lorſque Lycurgue parut en Ionie : le génie du poëte parla auſſitôt au génie du légiſlateur. Lycurgue découvrit des leçons de ſageſſe, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables : il copia les deux poëmes, & en enrichit ſa patrie. De là ils paſsèrent chez tous les Grecs : on vit des acteurs, connus ſous le nom de Rhapſodes, en détacher des fragmens, & parcourir la Grèce, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomède ; les autres, les adieux d'Andromaque ; d'autres, la mort de Patrocle, celle d'Hector, &c.

La réputation d'Homère ſembloit s'accroître par la répartition des rôles ; mais le tiſſu de ſes poëmes ſe détruiſoit inſenſiblement ; &, comme leurs parties trop ſéparées riſquoient de ne pouvoir plus ſe réunir à leur tout, Solon défendit à pluſieurs Rhapſodes, lorſqu'ils ſeroient raſſemblés, de prendre au haſard, dans les écrits d'Homère, des faits iſolés, & leur preſcrivit de ſuivre dans leurs récits, l'ordre qu'avoit obſervé l'auteur, de manière que l'un reprendroit où l'autre auroit fini.

Ce réglement prévenoit un danger, & en laiſſoit ſubſiſter un autre encore plus puiſſant. Les poëmes d'Homère, livrés à l'enthouſiaſme & à l'ignorance de ceux qui les chantoient ou les interprétoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche : ils y faiſoient des pertes conſidérables, & ſe chargeoient de vers étrangers à l'auteur. Piſiſtrate & Hipparque ſon fils entreprirent de rétablir le texte dans ſa pureté : ils conſultèrent des grammairiens habiles, ils promirent des récompenſes à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'Iliade & de l'Odyſſée ; &, après un travail long & pénible, ils expoſèrent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grecs, également étonnés de la beauté des plans, & de la richeſſe des détails. Hipparque ordonna de plus que les vers d'Homère ſeroient chantés à la fête des Panathénées, dans l'ordre fixé par la loi de Solon.

La poſtérité, qui ne peut meſurer la gloire des rois & des héros ſur leurs actions, croit entendre de loin le bruit qu'ils ont fait dans le monde, & l'annonce avec plus d'éclat aux ſiècles ſuivans. Mais la réputation d'un auteur dont les écrits ſubſiſtent, eſt, à chaque génération, à chaque moment, comparée

parée avec les titres qui l'ont établie ; & ſa gloire doit être le réſultat des jugemens ſucceſſifs que les âges prononcent en ſa faveur. Celle d'Homère s'eſt d'autant plus accrue, qu'on a mieux connu ſes ouvrages, & qu'on s'eſt trouvé plus en état de les apprécier. Les Grecs n'ont jamais été auſſi inſtruits qu'ils le ſont aujourd'hui ; jamais leur admiration pour lui ne fut ſi profonde : ſon nom eſt dans toutes les bouches, & ſon portrait devant tous les yeux : pluſieurs villes ſe diſputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; d'autres lui ont conſacré des temples ; les Argiens qui l'invoquent dans leurs cérémonies ſaintes, envoient tous les ans, dans l'île de Chio, offrir un ſacrifice en ſon honneur. Ses vers retentiſſent dans toute la Grèce, & font l'ornement de ſes brillantes fêtes. C'eſt là que la jeuneſſe trouve ſes premières inſtructions ; qu'Eſchyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote, Démoſthène, Platon & les meilleurs auteurs ont puiſé la plus grande partie des beautés qu'ils ont ſemés dans leurs écrits ; que le ſculpteur Phidias & le peintre Euphranor ont appris à repréſenter dignement le maître des dieux.

Quel eſt donc cet homme qui donne des leçons de politique aux légiſlateurs ; qui apprend aux philoſophes & aux hiſtoriens, l'art d'écrire ; aux poëtes & aux orateurs, l'art d'émouvoir ; qui fait germer tous les talens, & dont la ſupériorité eſt tellement reconnue qu'on n'eſt pas plus jaloux de lui, que du ſoleil qui nous éclaire ?

Je ſais qu'Homère doit intéreſſer ſpécialement ſa nation. Les principales maiſons de la Grèce croient découvrir dans ſes ouvrages les titres de leur origine ; & les différens états, l'époque de leur grandeur. Souvent même, ſon témoignage a ſuffi pour fixer les anciennes limites de deux peuples voiſins. Mais ce mérite, qui pouvoit lui être commun avec quantité d'auteurs oubliés aujourd'hui, ne ſauroit produire l'enthouſiaſme qu'excitent ſes poëmes ; & il falloit bien d'autres reſſorts, pour obtenir parmi les Grecs l'empire de l'eſprit.

Je ne ſuis qu'un Scythe ; & l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui tranſporte les Grecs, échappe ſouvent à mes organes trop groſſiers ; mais je ne ſuis plus maître de mon admiration, quand je le vois s'élever & planer, pour ainſi dire, ſur l'univers ; lançant de toutes parts ſes regards embraſés ; recueillant les feux & les couleurs dont les objets étincellent à ſa vue ; aſſiſtant au conſeil des dieux ; ſondant les replis du cœur humain ; &, bientôt riche de ſes découvertes, ivre des beautés de la nature, & ne pouvant plus ſupporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profuſion dans ſes tableaux & dans ſes expreſſions ; mettre aux priſes le ciel

avec la terre, & les paſſions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'au génie ; nous entraîner par ces ſaillies de ſentiment, qui ſont le vrai ſublime, & toujours laiſſer dans notre ame une impreſſion profonde, qui ſemble l'étendre & l'agrandir : car, ce qui diſtingue ſurtout Homère, c'eſt de tout animer, & de nous pénétrer ſans ceſſe des mouvemens qui l'agitent ; c'eſt de tout ſubordonner à la paſſion principale ; de la ſuivre dans ſes fougues, dans ſes écarts, dans ſes inconſéquences ; de la porter juſqu'aux nues, & de la faire tomber, quand il le faut, par la force du ſentiment & de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repouſſe au fond de l'abyme : c'eſt d'avoir ſaiſi de grands caractères, d'avoir différencié la puiſſance, la bravoure & les autres qualités de ſes perſonnages, non par des deſcriptions froides & faſtidieuſes, mais par des coups de pinceau rapides & vigoureux, ou par des fictions neuves & ſemées preſque au haſard dans ſes ouvrages. Je monte avec lui dans les cieux ; je reconnois Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échappent ſans ceſſe les feux de l'amour, les deſirs impatiens, les grâces ſéduiſantes & les charmes inexprimables du langage & des yeux ; je reconnois Pallas & ſes fureurs, à cette égide où ſont ſuſpendues la terreur, la diſcorde, la violence & la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter & Neptune ſont les plus puiſſans des dieux ; mais il faut à Neptune un trident pour ſecouer la terre ; à Jupiter, un clin-d'œil pour ébranler l'Olympe. Je deſcends ſur la terre : Achille, Ajax & Diomède ſont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomède ſe retire à l'aſpect de l'armée Troyenne ; Ajax ne cède qu'après l'avoir repouſſée pluſieurs fois ; Achille ſe montre, & elle diſparoît.

Ces différences ne ſont pas rapprochées dans les livres ſacrés des Grecs : car c'eſt ainſi qu'on peut nommer l'Iliade & l'Odyſſée. Le poëte avoit poſé ſolidement ſes modèles ; il en détachoit au beſoin les nuances qui ſervoient à les diſtinguer, & les avoit préſentes à l'eſprit, lors même qu'il donnoit à ſes caractères des variations momentanées ; parce qu'en effet l'art ſeul prête aux caractères une conſtante unité, & que la nature n'en produit point qui ne ſe démente jamais dans les différentes circonſtances de la vie.

Platon ne trouvoit point aſſez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorſque le premier ſe roule dans la pouſſière, après la mort de Patrocle, lorſque le ſecond haſarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de ſon fils. Mais, quelle étrange dignité que celle qui étouffe le ſentiment ! Pour moi, je loue Homère d'avoir, comme la nature,

Homer praised for painting natural passions.

nature, placé la foibleſſe à côté de la force, & l'abyme à côté de l'élévation; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puiſſant des rois, & le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros. Achilles.

J'ai vu blâmer les diſcours outrageans que le poëte fait tenir à ſes héros, ſoit dans leurs aſſemblées, ſoit au milieu des combats; alors j'ai jeté les yeux ſur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, ſur le peuple qui eſt toujours enfant, ſur les ſauvages qui ſont toujours peuple; & j'ai obſervé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'oſtentation, par l'inſolence & l'outrage.

J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint, dans leur ſimplicité, les mœurs des temps qui l'avoient précédé; j'ai ri de la critique, & j'ai gardé le ſilence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir dégradé les dieux, je me contente de rapporter la réponſe que me fit un jour un Athénien éclairé. Homère, me diſoit-il, ſuivant le ſyſtême poëtique de ſon temps, avoit prêté nos foibleſſes aux dieux. Ariſtophane les a depuis jouées ſur notre théatre, & nos pères ont applaudi à cette licence: les plus anciens théologiens ont dit que les hommes & les dieux avoient une commune origine; & Pindare, preſque de nos jours, a tenu le même langage. On n'a donc jamais penſé que ces dieux puſſent remplir l'idée que nous avons de la divinité; & en effet, la vraie philoſophie admet au-deſſus d'eux un Etre ſuprême, qui leur a confié ſa puiſſance. Les gens inſtruits l'adorent en ſecret; les autres adreſſent leurs vœux, & quelquefois leurs plaintes à ceux qui le repréſentent; & la plupart des poëtes ſont comme les ſujets du roi de Perſe, qui ſe proſternent devant le ſouverain, & ſe déchaînent contres ſes miniſtres. Les Dieux.

Que ceux qui peuvent réſiſter aux beautés d'Homère, s'appeſantiſſent ſur ſes défauts. Car, pourquoi le diſſimuler? Il ſe repoſe ſouvent, & quelque fois il ſommeille; mais ſon repos eſt comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ſes vaſtes domaines, tombe, accablé de fatigue, ſur une haute montagne; & ſon ſommeil reſſemble à celui de Jupiter, qui, ſuivant Homère lui-même, ſe réveille en lançant le tonnerre. Les Défauts d'Homere.

Quand on voudra juger Homère, non par diſcuſſion, mais par ſentiment; non ſur des règles ſouvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on ſe convaincra, ſans doute, qu'il mérite le rang que les Grecs lui ont aſſigné, & qu'il fut le principal ornement des ſiècles dont je viens d'abréger l'hiſtoire.

SECONDE PARTIE.

CE n'eſt qu'environ 150 ans après la première Olympiade, que commence, à proprement parler, l'hiſtoire des Athéniens. Auſſi ne renferme-t-elle que 300 ans, ſi on la conduit juſqu'à nos jours; qu'environ 200, ſi on la termine à la priſe d'Athènes. On y voit, en des intervalles aſſez marqués, les commencemens, les progrès & la décadence de leur empire. Qu'il me ſoit permis de déſigner ces intervalles par des caractères particuliers. Je nommerai le premier, le ſiècle de Solon, ou des lois: le ſecond, le ſiècle de Thémiſtocle & d'Ariſtide; c'eſt celui de la gloire: le troiſième, celui de Périclès; c'eſt celui du luxe & des arts.

SECTION PREMIÈRE.

*Siècle de Solon**.

LA forme du gouvernement établie par Théſée, avoit éprouvé des altérations ſenſibles: le peuple avoit encore le droit de s'aſſembler; mais le pouvoir ſouverain étoit entre les mains des riches: la république étoit dirigée par neuf Archontes ou magiſtrats annuels, qui ne jouiſſoient pas aſſez long-temps de l'autorité pour en abuſer; qui n'en avoient pas aſſez pour maintenir la tranquillité de l'état.

Les habitans de l'Attique ſe trouvoient partagés en trois factions, qui avoient chacune à leur tête une des plus anciennes familles d'Athènes: toutes trois diviſées d'intérêt par la diverſité de leur caractère & de leur poſition, ne pouvoient s'accorder ſur le choix d'un gouvernement. Les plus pauvres & les plus indépendans, relégués ſur les montagnes voiſines, tenoient pour la démocratie; les plus riches, diſtribués dans la plaine, pour l'oligarchie; ceux des côtes, appliqués à la marine & au commerce, pour un gouvernement mixte, qui aſſurât leurs poſſeſſions, ſans nuire à la liberté publique.

A cette cauſe de diviſions, ſe joignoit dans chaque parti la haine invétérée des pauvres contre les riches: les citoyens obſcurs, accablés de dettes, n'avoient d'autre reſſource que de

* Depuis l'an 630, juſqu'à l'an 490 avant J. C.

vendre leur liberté, ou celle de leurs enfans, à des créanciers impitoyables; & la plupart abandonnoient une terre qui n'offroit aux uns que des travaux infructueux, aux autres, qu'un éternel esclavage & le sacrifice des sentimens de la nature.

Un très petit nombre de lois, presque aussi anciennes que l'empire, & connues pour la plupart, sous le nom de lois royales, ne suffisoient pas, depuis que les connoissances ayant augmenté, de nouvelles sources d'industrie, de besoins & de vices, s'étoient répandues dans la société. La licence restoit sans punition, ou ne recevoit que des peines arbitraires: la vie & la fortune des particuliers étoient confiées à des magistrats, qui, n'ayant aucune règle fixe, n'étoient que trop disposés à écouter leurs préventions ou leurs intérêts.

Dracon.

Dans cette confusion qui menaçoit l'etat d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble, & l'étendre jusqu'aux plus petits détails. Les particularités de sa vie privée nous sont peu connues; mais il a laissé la réputation d'un homme de bien, plein de lumières, & sincèrement attaché à sa patrie. D'autres traits pourroient embellir son éloge, & ne sont pas nécessaires à sa mémoire. Ainsi que les législateurs qui l'ont précédé & suivi, il fit un code de lois & de morale, il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devoit le nourrir & l'élever; le suivit dans les différentes époques de la vie; & liant ces vues particulières à l'objet principal, il se flatta de pouvoir former des hommes libres & des citoyens vertueux: mais il ne fit que des mécontens; & ses réglemens excitèrent tant de murmures, qu'il fut obligé de se retirer dans l'île d'Egine, où il mourut bientôt après.

Il avoit mis dans ses lois l'empreinte de son caractère; elles sont aussi sévères que ses mœurs l'avoient toujours été. La mort est le châtiment dont il punit l'oisiveté, & le seul qu'il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu'aux forfaits les plus atroces: il disoit qu'il n'en connoissoit pas de plus doux pour les premiers; qu'il n'en connoissoit pas d'autres pour les seconds. Il semble que son ame forte & vertueuse à l'excès, n'étoit capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle étoit révoltée, ni pour des foiblesses dont elle triomphoit sans peine. Peut-être aussi pensa-t-il que, dans la carrière du crime, les premiers pas conduisent infailliblement aux plus grands précipices

Comme il n'avoit pas touché à la forme du gouvernement, les

les divisions intestines augmentèrent de jour en jour. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, forma le projet de s'emparer de l'autorité : on l'assiéga dans la citadelle ; il s'y défendit long-temps ; & se voyant à la fin sans vivres & sans espérance de secours, il évita, par la suite, le supplice qu'on lui destinoit. Ceux qui l'avoient suivi, se refugièrent dans le temple de Minerve : on les tira de cet asyle, en leur promettant la vie, & on les massacra aussitôt*. Quelques-uns même de ces infortunés furent égorgés sur les autels des redoutables Euménides.

Des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts. On détestait la perfidie des vainqueurs ; on frémissoit de leur impiété : toute la ville étoit dans l'attente des maux que méditoit la vengeance céleste. Au milieu de la consternation générale, on apprit que la ville de Nisée & l'île de Salamine étoient tombées sous les armes des Mégariens.

A cette triste nouvelle succéda bientôt une maladie épidémique. Les imaginations déjà ébranlées étoient soudainement saisies de terreurs paniques, & livrées à l'illusion de mille spectres effrayans. Les devins, les oracles consultés déclarèrent que la ville, souillée par la profanation des lieux saints, devoit être purifiée par les cérémonies de l'expiation.

Epiménide.

On fit venir de Crète Epiménide, regardé de son temps comme un homme qui avoit un commerce avec les dieux, & qui lisoit dans l'avenir ; de notre temps, comme un homme éclairé, fanatique, capable de séduire par ses talens, d'en imposer par la sévérité de ses mœurs ; habile surtout à expliquer les songes & les présages les plus obscurs ; à prévoir les évènemens futurs, dans les causes qui devoient les produire. Les Crétois ont dit que, jeune encore, il fut saisi dans une caverne d'un sommeil profond, qui dura quarante ans, suivant les uns ; beaucoup plus, suivant d'autres : ils ajoutent qu'à son réveil, étonné des changemens qui s'offroient à lui, rejeté de la maison paternelle comme un imposteur, ce ne fut qu'après les indices les plus frappans, qu'il parvint à se faire reconnoître. Il résulte seulement de ce récit, qu'Epiménide passa les premières années de sa jeunesse dans des lieux solitaires, livré à l'étude de la nature, formant son imagination à l'enthousiasme, par les jeûnes, le silence & la méditation, & n'ayant d'autre ambition que de connoître les volontés des dieux,

* L'an 612 avant J. C.

pour

pour dominer ſur celles des hommes. Le ſuccès ſurpaſſa ſon attente : il parvint à une telle réputation de ſageſſe & de ſainteté, que dans les calamités publiques, les peuples mendioient auprès de lui le bonheur d'être purifiés, ſuivant les rites que ſes mains, diſoit-on, rendoient plus agréables à la divinité*.

Athènes le reçut avec les tranſports de l'eſpérance & de la crainte†: il ordonna de conſtruire de nouveaux temples & de nouveaux autels ; d' immoler des victimes qu'il avoit choiſies ; d'accompagner ces ſacrifices de certains cantiques. Comme en parlant, il paroiſſoit agité d'une fureur divine, tout étoit entraîné par ſon éloquence impétueuſe : il profita de ſon aſcendant, pour faire des changemens dans les cérémonies religieuſes ; & l'on peut, à cet égard, le regarder comme un des légiſlateurs d'Athènes : il rendit ces cérémonies moins diſpendieuſes ; il abolit l'uſage barbare où les femmes étoient de ſe meurtrir le viſage, en accompagnant les morts au tombeau ; & par une foule de réglemens utiles, il tâcha de ramener les Athéniens à des principes d'union & d'équité.

La confiance qu'il avoit inſpirée, & le temps qu'il fallut pour exécuter ſes ordres, calmèrent inſenſiblement les eſprits : les phantômes diſparurent ; Epiménide partit, couvert de gloire, honoré des regrets d'un peuple entier ; il refuſa des préſens conſidérables, & ne demanda pour lui qu'un rameau de l'olivier conſacré à Minerve ; & pour Cnoſſe ſa patrie, que l'amitié des Athéniens.

Peu de temps après ſon départ, les factions ſe réveillèrent avec une nouvelle fureur ; & leurs excès furent portés ſi loin, qu'on ſe vit bientôt réduit à cette extrémité où il ne reſte d'autre alternative à un état, que de périr ou de s'abandonner au génie d'un ſeul homme.

Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magiſtrat, de légiſlateur & d'arbitre ſouverain‡. On le preſſa de monter ſur le trône ; mais comme il ne vit pas s'il lui ſeroit aiſé d'en deſcendre, il réſiſta aux reproches de ſes

* Tout ce qui regarde Epiménide, eſt plein d'obſcurités. Quelques auteurs anciens le font venir à Athènes vers l'an 600 avant J. C. Platon eſt le ſeul qui fixe la date de ce voyage à l'an 500 avant la même ère. Cette difficulté a tourmenté les critiques modernes. On a dit que le texte de Platon étoit altéré ; & il paroit qu'il ne l'eſt pas. On a dit qu'il falloit admettre deux Epiménides ; & cette ſuppoſition eſt ſans vraiſemblance. Enfin, d'après quelques anciens auteurs qui donnent à Epiménide 154, 157, & même 299 années de vie, on n'a pas craint de dire qu'il avoit fait deux voyages à Athènes, l'un à l'âge de 40 ans, l'autre à l'âge de 150. Il eſt abſolument poſſible que ce double voyage ait eu lieu ; mais il l'eſt encore plus que Platon ſe ſoit trompé. Au reſte, on peut voir Fabricius.

† Vers l'an 597 avant J. C.

‡ Vers l'an 684 avant J. C.

amis,

amis, & aux inſtances des chefs des factions & de la plus ſaine partie des citoyens.

Solon deſcendoit des anciens rois d'Athènes ; il s'appliqua dès ſa jeuneſſe au commerce, ſoit pour réparer le tort que les libéralités de ſon père avoient fait à la fortune de ſa maiſon, ſoit pour s'inſtruire des mœurs & des lois des nations. Après avoir acquis dans cette profeſſion aſſez de bien pour ſe mettre à l'abri du beſoin, ainſi que des offres généreuſes de ſes amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ſes connoiſſances.

Le dépôt des lumières étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus ſous le nom de ſages, & diſtribués en différens cantons de la Grèce. Leur unique étude avoit pour objet l'homme, ce qu'il eſt, ce qu'il doit être, comment il faut l'inſtruire & le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale & de la politique, & les renfermoient dans des maximes aſſez claires pour être ſaiſies au premier aſpect, aſſez préciſes pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choiſiſſoit une de préférence, qui étoit comme ſa deviſe & la règle de ſa conduite. « Rien « de trop, diſoit l'un : Connoiſſez-vous vous-même, diſoit « un autre. » Cette préciſion que les Spartiates ont conſervée dans leur ſtyle, ſe trouvoit dans les réponſes que faiſoient autrefois les ſages aux queſtions fréquentes des rois & des particuliers. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils ſe réuniſſoient quelquefois dans un même lieu, pour ſe communiquer leurs lumières, & s'occuper des intérêts de l'humanité.

Dans ces aſſemblées auguſtes paroiſſoient Thalès de Milet, qui, dans ce temps-là, jetoit les fondemens d'une philoſophie plus générale, & peut-être moins utile ; Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myſon de Chen, Chilon de Lacédémone & Solon d'Athènes le plus illuſtre de tous. Les liens du ſang & le ſouvenir des lieux qui m'ont vu naître, ne me permettent pas d'oublier Anacharſis, que le bruit de leur réputation attira du fond de la Scythie, & que la Grèce, quoique jalouſe du mérite des étrangers, place quelquefois au nombre des ſages dont elle s'honore.

Aux connoiſſances que Solon puiſa dans leur commerce, il joignoit des talens diſtingués ; il avoit reçu en naiſſant celui de la poëſie, & le cultiva juſqu'à ſon extrême vieilleſſe, mais toujours ſans effort & ſans prétention. Ses premiers eſſais ne furent que des ouvrages d'agrément. On trouve, dans ſes autres écrits, des hymnes en l'honneur des dieux, différens traits propres à juſtifier ſa légiſlation, des avis ou des reproches adreſſés aux Athéniens ; preſque par-tout une morale pure, &

des

beautés qui décèlent le génie. Dans les derniers temps de sa vie, instruit des traditions des Egyptiens, il avoit entrepris de décrire, dans un poëme, les révolutions arrivées sur notre globe, & les guerres des Athéniens contre les habitans de l'île Atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, & depuis engloutie dans les flots. Si, libre de tout autre soin, il eût, dans un âge moins avancé, traité ce sujet si propre à donner l'essor à son imagination, il eût peut-être partagé la gloire d'Homère & d'Hésiode.

On peut lui reprocher de n'avoir pas été assez ennemi des richesses, quoiqu'il ne fût pas jaloux d'en acquérir; d'avoir quelquefois hasardé, sur la volupté, des maximes peu dignes d'un philosophe, & de n'avoir pas montré dans sa conduite, cette austérité de mœurs, si digne d'un homme qui réforme une nation. Il semble que son caractère doux & facile, ne le destinoit qu'à mener une vie paisible dans le sein des arts & des plaisirs honnêtes.

Il faut avouer néanmoins, qu'en certaines occasions, il ne manqua ni de vigueur, ni de constance. Ce fut lui qui engagea les Athéniens à reprendre l'île de Salamine, malgré la défense rigoureuse qu'ils avoient faite à leurs orateurs, d'en proposer la conquête: & ce qui parut surtout caractériser un courage supérieur, ce fut le premier acte d'autorité qu'il exerça, lorsqu'il fut à la tête de la république.

Les pauvres, résolus de tout entreprendre pour sortir de l'oppression, demandoient à grands cris un nouveau partage de terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposoient, avec la même chaleur, à des prétensions qui les auroient confondus avec la multitude, & qui, suivant eux, ne pouvoient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers, annulla tous les actes qui engageoient la liberté du citoyen, & refusa la répartition des terres. Les riches & les pauvres crurent avoir tout perdu, parce qu'ils n'avoient pas tout obtenu: mais quand les premiers se virent paisibles possesseurs des biens qu'ils avoient reçus de leurs pères, ou qu'ils avoient acquis eux-mêmes; quand les seconds, délivrés pour toujours de la crainte de l'esclavage, virent leurs foibles héritages affranchis de toute servitude; enfin, quand on vit l'industrie renaître, la confiance se rétablir, & revenir tant de citoyens malheureux, que la dureté de leurs créanciers avoit éloignés de leur patrie, alors les murmures furent remplacés par des sentimens de reconnoissance; & le peuple, frappé de la sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il l'avoit déjà revêtu.

Solon en profita pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens

Athéniens demandoient l'abolition. Celles qui regardent l'homicide furent conservées en entier. On les suit encore dans les tribunaux, où le nom de Dracon n'est prononcé qu'avec la vénération que l'on doit aux bienfaiteurs des hommes.

Enhardi par le succès, Solon acheva l'ouvrage de sa législation : il y règle d'abord la forme du gouvernement ; il expose ensuite les lois qui doivent assurer la tranquillité du citoyen. Dans la première partie, il eut pour principe d'établir la seule égalité, qui, dans une république, doit subsister entre les divers ordres de l'état ; dans la seconde, il fut dirigé par cet autre principe, que le meilleur gouvernement est celui où se trouve une sage distribution des peines & des récompenses.

Solon, préférant le gouvernement populaire à tout autre, s'occupa d'abord de trois objets essentiels ; de l'assemblée de la nation, du choix des magistrats & des tribunaux de justice.

Il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans des assemblées où tous les citoyens auroient droit d'assister, & qu'on y statueroit sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur les lois, sur les impositions, sur tous les grands intérêts de l'état,

Mais que deviendront ces intérêts, entre les mains d'une multitude légère, ignorante, qui oublie ce qu'elle doit vouloir, pendant qu'on délibère ; & ce qu'elle a voulu, après qu'on a délibéré ? Pour la diriger dans ses jugemens, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, tirées des quatre tribus qui comprenoient alors tous les citoyens de l'Attique. Ces 400 personnes furent comme les députés & les représentans de la nation. Il fut statué qu'on leur proposeroit d'abord les affaires sur lesquelles le peuple auroit à prononcer : & qu'après les avoir examinées & discutées à loisir, ils les rapporteroient eux-mêmes à l'assemblée générale ; & de là cette loi fondamentale : Toute décision du peuple sera précédée par un décret du sénat.

Puisque tous les citoyens ont le droit d'assister à l'assemblée, ils doivent avoir celui de donner leurs suffrages. Mais il seroit à craindre, qu'après le rapport du sénat, des gens sans expérience ne s'emparassent tout-à-coup de la tribune, & n'entraînassent la multitude. Il falloit donc préparer les premières impressions qu'elle recevroit : il fut réglé que les premiers opinans seroient âgés de plus de 50 ans

Dans certaines républiques, il s'élevoit des hommes qui se dévouoient au ministère de la parole ; & l'expérience avoit appris que leurs voix avoient souvent plus de pouvoir dans les assemblées publiques, que celle des lois. Il étoit nécessaire de

de se mettre à couvert de leur éloquence. L'on crut que leur probité suffiroit pour répondre de l'usage de leurs talens; il fut ordonné que nul orateur ne pourroit se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen qui rouleroit sur sa conduite ; & l'on permit à tout citoyen de poursuivre en justice l'orateur qui auroit trouvé le secret de dérober l'irrégularité de ses mœurs à la sévérité de cet examen.

Après avoir pourvu à la manière dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il falloit choisir les magistrats destinés à les exécuter. En qui réside le pouvoir de conférer les magistratures? à quelles personnes ; comment ; pour combien de temps ; avec quelles restrictions doit-on les conférer ? Sur tous ces points, les réglemens de Solon paroissent conformes à l'esprit d'une sage démocratie.

Les magistratures, dans ce gouvernement, obligent à des fonctions si importantes, qu'elles ne peuvent émaner que du souverain. Si la multitude n'avoit, autant qu'il est en elle, le droit d'en disposer, & de veiller à la manière dont elles sont exercées, elle seroit esclave, & deviendroit par conséquent ennemie de l'état. Ce fut à l'assemblée générale, que Solon laissa le pouvoir de choisir les magistrats, & celui de se faire rendre compte de leur administration.

Dans la plupart des démocraties de la Grèce, tous les citoyens, même les plus pauvres, peuvent aspirer aux magistratures. Solon jugea plus convenable de laisser ce dépôt entre les mains des riches, qui en avoient joui jusques alors : il distribua les citoyens de l'Attique en quatre classes. On étoit inscrit dans la première, dans la seconde, dans la troisième, suivant qu'on percevoit, de son héritage, 500, 300, 200 mesures de blé ou d'huile. Les autres citoyens, la plupart pauvres & ignorans, furent compris dans la quatrième, & éloignés des emplois. S'ils avoient eu l'espérance d'y parvenir, ils les auroient moins respectés; s'ils y étoient parvenus en effet, qu'auroit-on pu en attendre?

Il est essentiel à la démocratie, que les magistratures ne soient accordées que pour un temps, & que celles-la du moins, qui ne demandent pas un certain degré de lumiéres, soient données par la voie du sort. Solon ordonna qu'on les conféreroit tous les ans; que les principales seroient électives, comme elles l'avoient toujours été, & que les autres seroient tirées au sort.

Enfin, les neuf principaux magistrats, présidant en qualité d'Archontes, à des tribunaux où se portoient les causes des particuliers, il étoit à craindre que leur pouvoir ne leur donnât

trop

trop d'influence sur la multitude. Solon voulut qu'on pût appeler de leur sentence, au jugement des cours supérieures.

Il restoit à remplir ces cours de justice. Nous avons vu que la dernière & la plus nombreuse classe des citoyens, ne pouvoit participer aux magistratures. Une telle exclusion, toujours avilissante dans un état populaire, eût été infiniment dangereuse, si les citoyens qui l'éprouvoient, n'avoient pas reçu quelque dédommagement, & s'ils avoient vu la discussion de leurs intérêts & de leurs droits entre les mains des gens riches. Solon ordonna que tous, sans distinction, se présenteroient pour remplir les places de juges, & que le sort décideroit entre eux.

Ces réglemens nécessaires pour établir une sorte d'équilibre entre les différentes classes de citoyens, il falloit, pour les rendre durables, en confier la conservation à un corps dont les places fussent à vie ; qui n'eût aucune part à l'administration, & qui pût imprimer dans les esprits une haute opinion de sa sagesse. Athènes avoit dans l'Aréopage, un tribunal qui s'attiroit la confiance & l'amour des peuples, par ses lumières & par son intégrité. Solon, l'ayant chargé de veiller au maintien des lois & des mœurs, l'établit comme une puissance supérieure, qui devoit ramener sans cesse le peuple aux principes de la constitution, & les particuliers aux règles de la bienséance & du devoir. Pour lui concilier plus de respect & l'instruire à fond des intérêts de la république, il voulut que les Archontes, en sortant de place, fussent, après un sévère examen, inscrits au nombre des sénateurs.

Ainsi le sénat de l'Aréopage, & celui des quatre-cens, devenoient deux contrepoids assez puissans pour garantir la république des orages qui menacent les états ; le premier, en réprimant, par sa censure générale, les entreprises des riches ; le second, en arrêtant, par ses décrets & par sa présence, les excès de la multitude.

De nouvelles lois vinrent à l'appui de ces dispositions. La constitution pouvoit être attaquée ou par les factions générales, qui depuis si long temps agitoient les différens ordres de l'état, ou par l'ambition & les intrigues de quelques particuliers.

Pour prévenir ces dangers, Solon décerna des peines contre les citoyens qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet, dans ce réglement admirable, étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeste ; de les jeter au milieu des factieux, & de

sauver

ſauver la république par le courage & l'aſcendant de la vertu.

Une ſeconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité ſouveraine.

Enfin, dans les cas où un autre gouvernement s'élèveroit ſur les ruines du gouvernement populaire, il ne voit qu'un moyen pour réveiller la nation ; c'eſt d'obliger les magiſtrats à ſe démettre de leurs emplois ; & de là ce décret foudroyant : Il ſera permis à chaque citoyen d'arracher la vie, non-ſeulement à un tyran & à ſes complices, mais encore au magiſtrat qui continuera ſes fonctions après la deſtruction de la démocratie.

Telle eſt en abrégé la république de Solon. Je vais parcourir ſes lois civiles & criminelles, avec la même rapidité.

J'ai déjà dit que celles de Dracon ſur l'homicide furent conſervées ſans le moindre changement. Solon abolit les autres, ou plutôt ſe contenta d'en adoucir la rigueur, de les refondre avec les ſiennes, & de les aſſortir au caractère des Athéniens. Dans toutes, il s'eſt propoſé le bien général de la république, plutôt que celui des particuliers. Ainſi, ſuivant ſes principes, conformes à ceux des philoſophes les plus éclairés, le citoyen doit être conſidéré dans ſa perſonne, comme faiſant partie de l'état ; dans la plupart des obligations qu'il contracte, comme appartenant à une famille qui appartient elle-même à l'état ; dans ſa conduite, comme membre d'une ſociété dont les mœurs conſtituent la force de l'état.

Sous le premier de ces aſpects, un citoyen peut demander une réparation authentique de l'outrage qu'il a reçu dans ſa perſonne : mais s'il eſt extrêmement pauvre, comment pourra-t-il dépoſer la ſomme qu'on exige d'avance de l'accuſateur ? Il en eſt diſpenſé par les lois. Mais s'il eſt né dans une condition obſcure, qui le garantira des attentats d'un homme riche & puiſſant ? Tous les partiſans de la démocratie, tous ceux que la probité, l'intérêt, la jalouſie & la vengeance rendent ennemis de l'agreſſeur ; tous ſont autoriſés par cette loi excellente : Si quelqu'un inſulte un enfant, une femme, un homme libre ou eſclave, qu'il ſoit permis à tout Athénien de l'attaquer en juſtice. De cette manière, l'accuſation deviendra publique ; & l'offenſe, faite au moindre citoyen, ſera punie comme un crime contre l'état ; & cela eſt fondé ſur ce principe : La force eſt le partage de quelques-uns, & la loi le ſoutien de tous. Cela eſt encore fondé ſur cette maxime de Solon : Il n'y auroit point d'injuſtices dans une ville, ſi tous les citoyens en étoient auſſi révoltés que ceux qui les éprouvent.

La liberté du citoyen eſt ſi précieuſe, que les lois ſeules peuvent en ſuſpendre l'exercice ; que lui même ne peut l'engager ni pour dettes, ni ſous quelque prétexte que ce ſoit, &

qu'il n'a pas le droit de disposer de celle de ses fils. Le législateur lui permet de vendre sa fille ou sa sœur, mais seulement dans le cas où, chargé de leur conduite, il auroit été témoin de leur déshonneur*.

Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen. On enterre séparément sa main; & cette circonstance est une flétrissure: mais s'il attente à la vie de son père, quel sera le châtiment prescrit par les lois? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'étoit pas dans l'ordre des choses possibles.

Un citoyen n'auroit qu'une liberté imparfaite, si son honneur pouvoit être impunément attaqué; De là les peines prononcées contre les calomniateurs, & la permission de les poursuivre en justice: de là encore la défense de flétrir la mémoire d'un homme qui n'est plus. Outre qu'il est d'une sage politique de ne pas éterniser les haines entre les familles, il n'est pas juste qu'on soit exposé après sa mort, à des insultes qu'on auroit repoussées pendant sa vie.

Un citoyen n'est pas le maître de son honneur, puisqu'il ne l'est pas de sa vie. De là ces lois qui, dans diverses circonstances, privent celui qui se déshonore, des privilèges qui appartiennent au citoyen.

Dans les autres pays, les citoyens des dernières classes sont tellement effrayés de l'obscurité de leur état, du crédit de leurs adversaires, de la longueur des procédures, & des dangers qu'elles entraînent, qu'il leur est souvent plus avantageux de supporter l'oppression que de chercher à s'en garantir. Les lois de Solon offrent plusieurs moyens de se défendre contre la violence ou l'injustice. S'agit-il, par exemple, d'un vol? vous pouvez vous-même traîner le coupable devant les onze magistrats préposés à la garde des prisons. Ils le mettront aux fers, & le traduiront ensuite au tribunal, qui vous condamnera à une amende si le crime n'est pas prouvé. N'êtes-vous pas assez fort pour saisir le coupable? adressez-vous aux Archontes, qui le feront traîner en prison par leurs licteurs.

* Quand on voit Solon ôter aux pères le pouvoir de vendre leurs enfans, comme ils faisoient auparavant, on a de la peine à se persuader qu'il leur ait attribué celui de leur donner la mort, comme l'ont avancé d'anciens écrivains, postérieurs à ce législateur. J'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui, dans ses antiquités Romaines, observe que, suivant les lois de Solon, de Pittacus & de Charondas, les Grecs ne permettoient aux pères que de déshériter leurs enfans, ou de les chasser de leurs maisons, sans qu'ils pussent leur infliger des peines plus graves. Si, dans la suite, les Grecs ont donné plus d'extension au pouvoir paternel, il est à présumer qu'ils en ont puisé l'idée dans les lois Romaines.

lićteurs. Voulez-vous une autre voie? accufez-le publiquement. Craignez-vous de fuccomber dans cette accufation, & de payer l'amende de mille drachmes? dénoncez-le au tribunal des arbitres ; la caufe deviendra civile, & vous n'aurez rien à rifquer. C'eft ainfi que Solon a multiplié les forces de chaque particulier, & qu'il n'eft prefque point de vexations dont il ne foit facile de triompher.

La plupart des crimes qui attaquent la fûreté du citoyen, peuvent être pourfuivis par une accufation privée ou publique. Dans le premier cas, l'offenfé ne fe regarde que comme un fimple particulier, & ne demande qu'une réparation proportionnée aux délits particuliers: dans le fecond, il fe préfente en qualité de citoyen, & le crime devient plus grave. Solon a facilité les accufations publiques, parce qu'elles font plus néceffaires dans une démocratie, que partout ailleurs. Sans ce frein redoutable, la liberté générale feroit fans ceffe menacée par la liberté de chaque particulier.

Voyons à préfent quels sont les devoirs du citoyen, dans la plupart des obligations qu'il contraćte.

Dans une république fagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans foit trop grand ni trop petit. L'expérience a fait voir que le nombre des hommes en état de porter les armes, ne doit être ici ni fort au-deffus, ni fort au deffous de vingt mille.

Pour conferver la proportion requife, Solon, entre autres moyens, ne permet de naturalifer les étrangers, que fous des conditions difficiles à remplir: pour éviter, d'un autre côté, l'extinćtion des familles, il veut que leurs chefs, après leur mort, foient repréfentés par des enfans légitimes ou adoptifs; & dans le cas où un particulier meurt fans poftérité, il ordonne qu'on fubftitue juridiquement au citoyen décédé, un de fes héritiers naturels, qui prendra fon nom, & perpétuera fa famille.

Le magiftrat, chargé d'empêcher que les maifons ne reftent défertes, c'eft-à-dire, fans chefs, doit étendre fes foins & la protećtion des lois fur les orphelins ; fur les femmes qui déclarent leur groffeffe, après la mort de leurs époux ; fur les filles qui, n'ayant point de frères, font en droit de recueillir la fucceffion de leurs pères.

Un citoyen adopte-t-il un enfant? Ce dernier pourra quelque jour retourner dans la maifon de fes pères, mais il doit laiffer, dans celle qui l'avoit adopté, un fils qui rempliffe les vues de la première adoption; & ce fils, à fon tour, pourra quitter cette maifon, après y avoir laiffé un fils naturel ou adoptif, qui le remplace.

Ces précautions ne suffisoient pas. Le fil des générations peut s'interrompre par des divisions & des haines survenues entre les deux époux. Le divorce sera permis, mais à des conditions qui en restreindront l'usage. Si c'est l'époux qui demande la séparation, il s'expose à rendre la dot à sa femme, ou du moins à lui payer une pension alimentaire fixée par la loi : si c'est la femme, il faut qu'elle comparoisse elle-même devant les juges, & qu'elle leur présente sa requête.

Il est essentiel dans la démocratie, non-seulement que les familles soient conservées, mais que les biens ne soient pas entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Quand ils sont répartis dans une certaine proportion, le peuple, possesseur de quelques légères portions de terrein, en est plus occupé que des dissentions de la place publique. De là les défenses faites par quelques législateurs, de vendre ses possessions, hors le cas d'une extrême nécessité, ou de les engager, pour se procurer des ressources contre le besoin. La violation de ce principe a suffi quelquefois pour détruire la constitution.

Solon ne s'en est point écarté : il prescrit des bornes aux acquisitions qu'un particulier peut faire : il enlève une partie de ses droits au citoyen qui a follement consumé l'héritage de ses pères.

Un Athénien qui a des enfans, ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur ; s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit à ceux à qui le sang l'unissoit de plus près ; s'il laisse une fille unique héritière de son bien, c'est au plus proche parent à l'épouser : mais il doit la demander en justice, afin que, dans la suite, personne ne puisse lui en disputer la possession. Les droits du plus proche parent sont tellement reconnus, que si l'une de ses parentes, légitimement unie avec un Athénien, venoit à recueillir la succession de son père mort sans enfans mâles, il seroit en droit de faire casser ce mariage, & de la forcer à l'épouser.

Mais si cet époux n'est pas en état d'avoir des enfans, il transgressera la loi qui veille au maintien des familles ; il abusera de la loi qui conserve les biens des familles. Pour le punir de cette double infraction, Solon permet à la femme de se livrer au plus proche parent de l'époux.

C'est dans la même vue qu'une orpheline, fille unique, ou ainée de ses sœurs, peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser, ou à lui constituer une dot : s'il s'y refuse, l'Archonte doit l'y contraindre, sous peine de payer lui-même mille drachmes*. C'est encore par une suite

* 900 livres.

de

de ces principes, que d'un côté l'héritier naturel ne peut pas être tuteur, & le tuteur ne peut pas épouser la mère de ses pupilles; que d'un autre côté, un frère peut épouser sa sœur consanguine, & non sa sœur utérine. En effet, il seroit à craindre qu'un tuteur intéressé, qu'une mère dénaturée ne détournassent à leur profit le bien des pupilles; il seroit à craindre qu'un frère, en s'unissant avec sa sœur utérine, n'accumulât sur sa tête, & l'hérédité de son père, & celle du premier mari de sa mère.

Tous les réglemens de Solon sur les successions, sur les testamens, sur les donations, sont dirigés par le même esprit. Cependant nous devons nous arrêter sur celui par lequel il permet au citoyen qui meurt sans enfans, de disposer de son bien à sa volonté. Des philosophes se sont élevés, & s'élèveront peut-être encore contre une loi qui paroit si contraire aux principes du législateur: d' autres le justifient, & par les restrictions qu'il mit à la loi, & par l'objet qu'il s'etoit proposé. Il exige en effet, que le testateur ne soit accablé ni par la vieillesse, ni par la maladie; qu'il n'ait point cédé aux séductions d'une épouse; qu'il ne soit point détenu dans les fers; que son esprit n'ait donné aucune marque d' aliénation. Quelle apparence que dans cet état il choisisse un héritier dans une autre famille, s'il n'a pas à se plaindre de la sienne? Ce fut donc pour exciter les soins & les attentions parmi les parens, que Solon accorda aux citoyens un pouvoir qu'ils n'avoient pas eu jusqu'alors, qu'ils reçurent avec applaudissement, & dont il n'est pas naturel d'abuser. Il faut ajouter qu'un Athénien qui appelle un étranger à sa succession, est en même temps obligé de l'adopter.

Les Egyptiens ont une loi, par laquelle chaque particulier doit rendre compte de sa fortune & de ses ressources. Cette loi est encore plus utile dans une démocratie, où le peuple ne doit ni être désœuvré ni gagner sa vie par des moyens illicites: elle est encore plus nécessaire dans un pays où la stérilité du sol ne peut être compensée que par le travail & par l'industrie.

De là les réglemens par lesquels Solon assigne l'infamie à l'oisiveté; ordonne à l'Aréopage de rechercher de quelle manière les particuliers pourvoient à leur subsistance; leur permet à tous d'exercer des arts méchaniques, & prive celui qui a négligé de donner un métier à son fils, des secours qu'il doit en attendre dans sa vieillesse.

Il ne reste plus qu'à citer quelques-unes des dispositions plus particulièrement relatives aux mœurs.

Solon, à l'exemple de Dracon, a publié quantité de lois

ſur les devoirs des citoyens, & en particulier ſur l'éducation de la jeuneſſe. Il y prévoit tout, il y règle tout, & l'âge précis où les enfans doivent recevoir des leçons publiques, & les qualités des maîtres chargés de les inſtruire, & celles des précepteurs deſtinés à les accompagner, & l'heure où les écoles doivent s'ouvrir & ſe fermer. Comme il faut que ces lieux ne reſpirent que l'innocence: Qu'on puniſſe de mort, ajoute-t-il, tout homme qui, ſans néceſſité, oſeroit s'introduire dans le ſanctuaire où les enfans ſont raſſemblés, & qu'une des cours de juſtice veille à l'obſervation de ces réglemens.

Au ſortir de l'enfance, ils paſſeront dans le gymnaſe. Là ſe perpétueront des lois deſtinées à conſerver la pureté de leurs mœurs, à les préſerver de la contagion de l'exemple, & des dangers de la ſéduction.

Dans les divers périodes de leur vie, de nouvelles paſſions ſe ſuccederont rapidement dans leurs cœurs. Le légiſlateur a multiplié les menaces & les peines: il aſſigne des récompenſes aux vertus, & le déſhonneur aux vices.

Ainſi, les enfans de ceux qui mourront les armes à la main, ſeront élevés aux dépens du public; ainſi, des couronnes ſeront ſolennellement décernées à ceux qui auront rendu des ſervices à l'Etat.

D'un autre côté, le citoyen devenu fameux par la dépravation de ſes mœurs, de quelque état qu'il ſoit, quelque talent qu'il poſsède, ſera exclu des ſacerdoces, des magiſtratures, du ſénat, de l'aſſemblée générale; il ne pourra ni parler en public, ni ſe charger d'une ambaſſade, ni ſiéger dans les tribunaux de juſtice; &, s'il exerce quelqu'une de ces fonctions, il ſera pourſuivi criminellement, & ſubira les peines rigoureuſes preſcrites par la loi.

La lâcheté, ſous quelque forme qu'elle ſe produiſe, ſoit qu'elle refuſe le ſervice militaire, ſoit qu'elle le trahiſſe par une action indigne, ne peut être excuſée par le rang du coupable, ni ſous aucun autre prétexte: elle ſera punie non-ſeulement par le mépris général, mais par une accuſation publique, qui apprendra au citoyen à redouter encore plus la honte infligée par la loi, que le fer de l'ennemi.

C'eſt par les lois, que toute eſpèce de recherches & de délicateſſe eſt interdite aux hommes; que les femmes, qui ont tant d'influence ſur les mœurs, ſont contenues dans les bornes de la modeſtie; qu'un fils eſt obligé de nourrir dans leur vieilleſſe ceux dont il a reçu le jour. Mais les enfans qui ſont nés d'une courtiſane, ſont diſpenſés de cette obligation à l'égard de leur père: car, après tout, ils ne lui ſont redevables que de l'opprobre de leur naiſſance.

Pour

Pour soutenir les mœurs, il faut des exemples; & ces exemples doivent émaner de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Plus ils tombent de haut, plus ils font une impression profonde. La corruption des derniers citoyens est facilement réprimée, & ne s'étend que dans l'obscurité; car la corruption ne remonte jamais d'une classe à l'autre: mais quand elle ose s'emparer des lieux où réside le pouvoir, elle se précipite de là avec plus de force que les lois elles-mêmes: aussi n'a-t-on pas craint d'avancer que les mœurs d'une nation dépendent uniquement de celles du souverain.

Solon étoit persuadé qu'il ne faut pas moins de décence & de sainteté pour l'administration d'une démocratie, que pour le ministère des autels. De là ces examens, ces sermens, ces comptes rendus qu'il exige de ceux qui sont, ou qui ont été revêtus de quelque pouvoir; de là sa maxime, que la justice doit s'exercer avec lenteur sur les fautes des particuliers, à l'instant même sur celles des gens en place; de là cette loi terrible, par laquelle on condamne à la mort l'Archonte qui, après avoir perdu sa raison dans les plaisirs de la table, ose paroître en public avec les marques de sa dignité.

Enfin, si l'on considère que la censure des mœurs fut confiée à un tribunal, dont la conduite austère étoit la plus forte des censures, on concevra sans peine que Solon regardoit les mœurs comme le plus ferme appui de sa législation.

Tel fut le système général de Solon. Ses lois civiles & criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples. Plusieurs états de la Grèce se sont fait un devoir de les adopter; &, du fond de l'Italie, les Romains fatigués de leurs divisions, les ont appelées à leur secours. Comme les circonstances peuvent obliger un état à modifier quelques-unes de ses lois, je parlerai ailleurs des précautions que prit Solon, pour introduire les changemens nécessaires, pour éviter les changemens dangereux.

La forme de gouvernement qu'il établit, diffère essentiellement de celle que l'on suit à présent. Faut-il attribuer ce prodigieux changement à des vices inhérens à la constitution même? Doit-on le rapporter à des évènemens qu'il étoit impossible de prévoir? J'oserai, d'après des lumières puisées dans le commerce de plusieurs Athéniens éclairés, hasarder quelques réflexions sur un sujet si important: mais cette légère discussion doit être précédée par l'histoire des révolutions arrivées dans l'état, depuis Solon jusqu'à l'invasion des Perses.

Les lois de Solon ne devoient conserver leur force, que

pendant un siècle. Il avoit fixé ce terme, pour ne pas révolter les Athéniens par la perspective d'un joug éternel. Après que les sénateurs, les Archontes, le peuple, se furent par serment engagés à les maintenir, on les inscrivit sur les diverses faces de plusieurs rouleaux de bois, que l'on plaça d'abord dans la citadelle. Ils s'élevoient du sol, jusqu'au toit de l'édifice qui les renfermoit ; &, tournant au moindre effort sur eux-mêmes, ils présentoient successivement le code entier des lois aux yeux des spectateurs. On les a depuis transportés dans le Prytanée, & dans d'autres lieux où il est permis & facile aux particuliers de consulter ces titres précieux de leur liberté.

Quand on les eut médités à loisir, Solon fut assiégé d'une foule d'importuns, qui l'accabloient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Les uns le pressoient de s'expliquer sur quelques lois susceptibles, suivant eux, de différentes interprétations ; les autres lui présentoient des articles qu'il falloit ajouter, modifier ou supprimer. Solon, ayant épuisé les voies de la douceur & de la patience, comprit que le temps seul pouvoit consolider son ouvrage : il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans, & engagé les Athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois, jusqu'à son retour.

En Egypte, il fréquenta ces prêtres, qui croient avoir entre leurs mains les annales du monde : & comme un jour il étaloit à leurs yeux les anciennes traditions de la Grèce : „ Solon, Solon, dit gravement un de ces prêtres, vous autres „ Grecs, vous êtes bien jeunes ; le temps n'a pas encore „ blanchi vos connoissances.„ En Crète, il eut l'honneur d'instruire dans l'art de régner, le souverain d'un petit canton, & de donner son nom à une ville dont il procura le bonheur.

A son retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Les trois partis, qui, depuis si long-temps déchiroient la république, sembloient n'avoir suspendu leur haine pendant sa législation, que pour l'exhaler avec plus de force pendant son absence : ils ne se réunissoient que dans un point ; c'étoit à desirer un changement dans la constitution, sans autre motif qu'une inquiétude secrète, sans autre objet que des espérances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus distingués, voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer des dissentions trop souvent renaissantes : il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate, qui se trouvoit à la tête de la

faction

faction du peuple, & qui, jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens, s'élevoit hautement contre les innovations qui pouvoient la détruire: mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ce profond politique cachoit, sous une feinte modération, une ambition démesurée.

Pisistrate.

Jamais homme ne réunit plus de qualités, pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante & souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de la voix prêtoit de nouveaux charmes, un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, & des connoissances que procure l'étude: jamais homme, d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions, & ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, & celles dont il n'avoit que les apparences. Ses succès ont prouvé que dans les projets d'une exécution lente, rien ne donne plus de supériorité que la douceur & la flexibilité du caractère.

Avec de si grands avantages, Pisistrate, accessible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les consolations & les secours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif à ses démarches, pénétra ses intentions; mais tandis qu'il s'occupoit du soin d'en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert des blessures qu'il s'étoit adroitement ménagées, implorant la protection de ce peuple qu'il avoit si souvent protégé lui-même. On convoque l'assemblée: il accuse le sénat & les chefs des autres factions, d'avoir attenté à ses jours; & montrant ses plaies encore sanglantes: „ Voilà, s'écrie-t-il, le prix de „ mon amour pour la démocratie, & du zèle avec lequel j'ai „ défendu vos droits.„

A ces mots, des cris menaçans éclatent de toutes parts: les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté & de l'aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l'illusion des autres: sa voix, que les années ont affoiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur & la crainte. L'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redoutable de satellites chargés d'accompagner ses pas, & de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets furent remplis: il employa bientôt ses forces à s'emparer de la citadelle; &,

après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l'autorité suprême.*

Solon ne survécut pas long-temps à l'asservissement de la patrie. Il s'étoit opposé, autant qu'il l'avoit pu, aux nouvelles entreprises de Pisistrate. On l'avoit vu, les armes à la main, se rendre à la place publique, & chercher à soulever le peuple: mais son exemple & ses discours ne faisoient plus aucune impression; ses amis seuls, effrayés de son courage, lui représentoient que le tyran avoit résolu sa perte: ,, Et après tout, ,, ajoutoient-ils, qui peut vous inspirer une telle fermeté? ,, Ma vieillesse, répondit-il.,,

Pisistrate étoit bien éloigné de souiller son triomphe par un semblable forfait. Pénétré de la plus haute considération pour Solon, il sentoit que le suffrage de ce législateur pouvoit seul justifier, en quelque manière, sa puissance: il le prévint par des marques distinguées de déférence & de respect; il lui demanda des conseils; & Solon, cédant à la séduction, en croyant céder à la nécessité, ne tarda pas à lui en donner: il se flattoit, sans doute, d'engager Pisistrate à maintenir les lois, & à donner moins d'atteinte à la constitution établie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis la révolution jusqu'à la mort de Pisistrate†; mais il ne fut à la tête des affaires que pendant dix-sept ans. Accablé par le crédit de ses adversaires; deux fois obligé de quitter l'Attique, deux fois il reprit son autorité; & il eut la consolation, avant que de mourir, de l'affermir dans sa famille.

Tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours, consacrés à l'utilité publique, furent marqués, ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Ses lois, en bannissant l'oisiveté, encouragèrent l'agriculture & l'industrie: il distribua dans la campagne cette foule de citoyens obscurs, que la chaleur des factions avoit fixés dans la capitale; il ranima la valeur des troupes, en assignant aux soldats invalides une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Aux champs, dans la place publique, dans ses jardins ouverts à tout le monde, il paroissoit comme un père au milieu de ses enfans; toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux; faisant des remises aux uns, des avances aux autres, des offres à tous.

En même temps, dans la vue de concilier son goût pour la magnificence, avec la nécessité d'occuper un peuple indocile

* L'an 560 avant J. C.
† L'an 528 avant J. C.

& désœuvré,

& désœuvré, il embellissoit la ville par des temples, des gymnases, des fontaines ; &, comme il ne craignoit pas les progrès des lumières, il publioit une nouvelle édition des ouvrages d'Homère, & formoit, pour l'usage des Athéniens, une bibliothèque composée des meilleurs livres que l'on connoissoit alors.

Ajoutons ici quelques traits qui manifestent plus particulièrement l'élévation de son ame. Jamais il n'eut la foiblesse de se venger des insultes qu'il pouvoit facilement punir.

Sa fille assistoit à une cérémonie religieuse ; un jeune homme qui l'aimoit éperduement, courut l'embrasser, & quelque temps après, entreprit de l'enlever. Pisistrate répondit à sa famille, qui l'exhortoit à la vengeance : „ Si nous haïssons „ ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous „ haïssent ? „ Et sans différer davantage, il choisit ce jeune homme pour l'époux de sa fille.

Des gens ivres insultèrent publiquement sa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon qu'ils n'osoient espérer. „ Vous vous trompez, leur dit „ Pisistrate, ma femme ne sortit point hier de toute la journée. „ Enfin quelques-uns de ses amis résolus de se soustraire à son obéissance, se retirèrent dans une place forte. Ils les suivit aussitôt, avec des esclaves qui portoient son bagage : et comme ses conjurés lui demandèrent quel étoit son dessein : „ Il faut, leur dit-il, que vous me persuadiez de rester avec „ vous, ou que je vous persuade de revenir avec moi. „

Ces actes de modération & de clémence multipliés pendant sa vie, & rehaussés encore par l'éclat de son administration, adoucissoient insensiblement l'humeur intraitable des Athéniens, & faisoient que plusieurs d'entre eux préféroient une servitude si douce à leur ancienne & tumultueuse liberté.

Cependant, il faut l'avouer : quoique, dans une monarchie, Pisistrate eût été le modèle du meilleur des rois, dans la république d'Athènes, on fut en général plus frappé du vice de son usurpation, que des avantages qui en résultoient pour l'Etat.

Aprés sa mort, Hippias & Hipparque ses fils, lui succédèrent : avec moins de talens, ils gouvernèrent avec la même sagesse. Hipparque, en particulier, aimoit les lettres. Anacréon & Simonide attirés auprès de lui, en reçurent l'accueil qui devoit le plus les flatter : il combla d'honneurs le premier, & de présens le second. Il doit partager avec son père la gloire d'avoir étendu la réputation d'Homère. On peut lui reprocher, ainsi qu'à son frère, de s'être trop livré aux plaisirs, & d'en avoir inspiré le goût aux Athéniens.

Heureux

Heureux néanmoins, si, au milieu de ces excès, il n'eût pas commis une injustice dont il fut la première victime!

Deux jeunes Athéniens, Harmodius & Aristogiton, liés entre eux de l'amitié la plus tendre, ayant essuyé de la part de ce prince, un affront qu'il étoit impossible d'oublier, conjurèrent sa perte, & celle de son frère. Quelques-uns de leurs amis entrèrent dans le complot, & l'exécution en fut remise à la solennité des Panathénées: ils espéroient que cette foule d'Athéniens, qui, pendant les cérémonies de cete fête, avoient la permission de porter les armes, seconderoit leurs efforts, ou du moins les garantiroit de la fureur des gardes qui entouroient les fils de Pisistrate.

Dans cette vue, après avoir couvert leurs poignards de branches de myrte, ils se rendent aux lieux où les princes mettoient en ordre une procession, qu'ils devoient conduire au temple de Minerve. Ils arrivent; ils voient un des conjurés s'entretenir familièrement avec Hippias, ils se croient trahis; & résolus de vendre chèrement leur vie, ils s'écartent un moment, trouvent Hipparque, & lui plongent le poignard dans le cœur*. Harmodius tombe aussitôt sous les coups redoublés des satellites du prince. Aristogiton, arrêté presque au même instant, fut présenté à la question; mais, loin de nommer ses complices, il accusa les plus fidèles partisans d'Hippias, qui, sur le champ, les fit traîner au supplice. „ As-tu d'autres „ scélérats à dènoncer, s'écrie le tyran transporté de fureur? „ Il ne reste plus que toi, répond l'Athénien: je meurs, & „ j'emporte en mourant, la satisfaction de t'avoir privé de tes „ meilleurs amis."

Dès lors, Hippias ne se signala plus que par des injustices; mais le joug qu'il appesantissoit sur les Athéniens, fut brisé trois ans après†. Clisthène, chef des Alcméonides, maison puissante d'Athènes, de tout temps ennemie des Pisistratides, rassembla tous les mécontens auprès de lui; &, ayant obtenu le secours des Lacédémoniens, par le moyen de la Pythie de Delphes qu'il avoit mise dans ses intérêts, il marcha contre Hippias, & le força d'abdiquer la tyrannie. Ce prince, après avoir erré quelque temps avec sa famille, se rendit auprès de Darius, roi de Perse, & périt enfin à la bataille de Marathon.

Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius & d'Aristogiton. On leur éleva des statues dans la

* L'an 514 avant J. C.
† L'an 510 avant J. C.

place publique : il fut réglé que leurs noms seroient célébrés à perpétuité dans la fête de Panathénées, & ne seroient, sous aucun prétexte, donnés à des esclaves. Les poëtes éternisèrent leur gloire par des pièces de poësie*, que l'on chante encore dans les repas, & l'on accorda pour toujours à leurs descendans des priviléges très étendus.

Clisthène, qui avoit si fort contribué à l'expulsion des Pisistratides, eut encore à lutter pendant quelques années, contre une faction puissante ; mais, ayant enfin obtenu dans l'état le crédit que méritoient ses talens, il raffermit la constitution que Solon avoit établie, & que les Pisistratides ne songèrent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de Roi, quoiqu'ils se crussent issus des anciens souverains d'Athènes. Si Pisistrate préleva le dixième du produit des terres, cette unique imposition que ses fils réduisirent au vingtième, ils parurent tous trois l'exiger moins encore pour leur entretien, que pour les besoins de l'état ; ils maintinrent les lois de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité. Pisistrate, accusé d'un meurtre, vint comme le moindre citoyen, se justifier devant l'Aréopage Enfin, ils conservèrent les parties essentielles de l'ancienne constitution, le sénat, les assemblées du peuple & les magistratures, dont ils eurent soin de se revêtir eux-mêmes, & d'étendre les prérogatives. C'étoit donc comme premiers magistrats, comme chefs perpétuels d'un état démocratique, qu'ils agissoient, & qu'ils avoient tant d'influence sur les délibérations publiques. Le pouvoir le plus absolu s'exerça sous des formes légales en apparence ; & le peuple asservi eut toujours devant les yeux l'image de la liberté. Aussi le vit-on, après l'expulsion des Pisistratides, sans opposition & sans efforts, rentrer dans ses droits, plutôt suspendus que détruits. Les change-

* Athénée a rapporté une des chansons composées en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton ; & M. de la Nauze l'a traduite de cette manière :

„ Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius & Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran, & qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des lois.

„ Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort : on dit que vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux piés légers, & Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

„ Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius & Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque, dans le temps des Panathénées.

„ Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran, & établi dans Athènes l'égalité des lois. „

mens que Clisthène fit alors au gouvernement, ne le ramenèrent pas tout-à-fait à ses premiers principes, comme je le montrerai bientôt.

Réflexions sur la Législation de Solon.

Le récit des faits m'a conduit aux temps où les Athéniens signalèrent leur valeur contre les Perses. Avant que de les décrire, je dois exposer les réflexions que j'ai promises sur le systême politique de Solon.

Il ne falloit pas attendre de Solon une législation semblable à celle de Lycurgue. Ils se trouvoient l'un & l'autre dans des circonstances trop différentes.

Les Lacédémoniens occupoient un pays qui produisoit tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Il suffisoit au législateur de les y tenir renfermés, pour empêcher que des vices étrangers ne corrompissent l'esprit & la pureté de ses institutions. Athènes, située auprès de la mer, entourée d'un terrein ingrat, étoit forcée d'échanger continuellement ses denrées, son industrie, ses idées & ses mœurs, avec celles de toutes les nations.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d'environ deux siècles & demi. Les Spartiates, bornés dans leurs connoissances, dans leurs passions mêmes, étoient moins avancés dans le bien & dans le mal, que ne le furent les Athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les espèces de gouvernemens, s'étoint dégoûtés de la servitude & de la liberté, sans pouvoir se passer de l'une & de l'autre. Industrieux, éclairés, vains & difficiles à conduire ; tous, jusqu'aux moindres particuliers, s'étoient familiarisés avec l'intrigue, l'ambition & toutes les grandes passions qui s'élèvent dans les fréquentes secousses d'un état ; ils avoient déjà les vices qu'on trouve das les nations formées ; ils avoient de plus cette activité inquiète, & cette légèreté d'esprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation.

La maison de Lycurgue occupoit depuis long-tems le trône de Lacédémone : les deux rois qui le partageoient alors, ne jouissant d'aucune considération, Lycurgue étoit aux yeux des Spartiates, le premier & le plus grand personnage de l'état. Comme il pouvoit compter sur son crédit, & sur celui de ses amis, il fut moins arrêté par ces considérations qui refroidissent le génie, & rétrécissent les vues d'un législateur. Solon, simple particulier, rèvêtu d'une autorité passagère, qu'il falloit employer avec sagesse pour l'employer avec fruit ; entouré de

de factions puissantes, qu'il devoit ménager pour conserver leur confiance ; averti par l'exemple récent de Dracon, que les voies de sévérité ne convenoient point aux Athéniens, ne pouvoit hasarder de grandes innovations, sans en occasionner de plus grandes encore, & sans replonger l'état dans des malheurs peut-être irréparables.

Je ne parle point des qualités personnelles des deux législateurs. Rien ne ressemble moins au génie de Lycurgue, que les talens de Solon, ni à l'ame vigoureuse du premier, que le caractère de douceur & de circonspection du second. Ils n'eurent de commun que d'avoir travaillé avec la même ardeur, mais par des voies différentes, au bonheur des peuples. Mis à la place l'un de l'autre, Solon n'auroit pas fait de si grandes choses que Lycurgue. On peut douter que Lycurgue en eût fait de plus belles que Solon.

Ce dernier sentit le poids dont il s'étoit chargé ; & lorsque, interrogé s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les lois, il répondit, les meilleures qu'ils pouvoient supporter, il peignit d'un seul trait le caractère indisciplinable des Athéniens, & la funeste contrainte où il s'étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui se souvenoit d'en avoir joui pendant plusieurs siècles, ne pouvoit plus supporter la tyrannie des riches ; parce qu'une nation qui se destine à la marine, penche toujours fortement vers la démocratie.

En choisissant cette forme de gouvernement, il la tempéra de manière qu'on croyoit y retrouver l'oligarchie, dans le corps des Aréopagites ; l'aristocratie, dans la manière d'élire les magistrats ; la pure démocratie, dans la liberté, accordée aux moindres citoyens, de siéger dans les tribunaux de justice.

Cette constitution, qui tenoit des gouvernemens mixtes, s'est détruite par l'excès du pouvoir dans le peuple, comme celle des Perses, par l'excès du pouvoir dans le prince.

On reproche à Solon d'avoir hâté cette corruption, par la loi qui attribue indistinctement à tous les citoyens le soin de rendre la justice, & de les avoir appelés à cette importante fonction, par la voie du sort. On ne s'apperçut pas d'abord des effets que pouvoit produire une pareille prérogative ; mais, dans la suite, on fut obligé de ménager ou d'implorer la protection du peuple, qui, remplissant les tribunaux, étoit le maître d'interpréter les lois, & de disposer à son gré de la vie & de la fortune des citoyens.

En traçant le tableau du système de Solon, j'ai rapporté les motifs qui l'engagèrent à porter la loi dont on se plaint. J'ajoute, 1°. qu'elle est nonseulement adoptée, mais encore très-

très-utile dans les démocraties les mieux organiſées; 2°. que Solon ne dut jamais préſumer que le peuple abandonneroit ſes travaux, pour le ſtérile plaiſir de juger les différends des particuliers. Si depuis il s'eſt emparé des tribunaux, ſi ſon autorité s'en eſt accrue, il faut en accuſer Pèriclès, qui, en aſſignant un droit de préſence aux juges, fourniſſoit aux pauvres citoyens un moyen plus facile de ſubſiſter.

Ce n'eſt point dans les lois de Solon, qu'il faut chercher le germe des vices qui ont défiguré ſon ouvrage; c'eſt dans une ſuite d'innovations, qui, pour la plupart, n'étoient point néceſſaires, & qu'il étoit auſſi impoſſible de prévoir, qu'il le ſeroit aujourd'hui de les juſtifier.

Après l'expulſion des Piſiſtratides, Cliſthène, pour ſe concilier le peuple, partagea en dix tribus les quatre qui, depuis Cécrops, comprenoient les habitans de l'Attique; & tous les ans on tira de chacune cinquante ſénateurs, ce qui porta le nombre de ces magiſtrats à cinq cents.

Ces dix tribus, comme autant de petites républiques, avoient chacune leurs préſidens, leurs officiers de police, leurs tribunaux, leurs aſſemblées & leurs intérêts. Les multiplier & leur donner plus d'activité, c'étoit engager tous les citoyens, ſans diſtinction, à ſe mêler des affaires publiques; c'étoit favoriſer le peuple, qui, outre le droit de nommer ſes officiers, avoit la plus grande influence dans chaque tribu.

Il arriva de plus que les diverſes compagnies chargées du recouvrement & de l'emploi des finances, furent compoſées de dix officiers nommés par les dix tribus; ce qui, préſentant de nouveaux objets à l'ambition du peuple, ſervit encore à l'introduire dans les différentes parties de l'adminiſtration.

Mais c'eſt principalement aux victoires que les Athéniens remportèrent ſur les Perſes, qu'on doit attribuer la ruine de l'ancienne conſtitution. Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernières claſſes, exclus par Solon des principales magiſtratures, auroient déſormais le droit d'y parvenir. Le ſage Ariſtide, qui préſenta ce décret, donna le plus funeſte des exemples à ceux qui lui ſuccédèrent dans le commandement. Il leur fallut d'abord flatter la multitude, & enſuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux aſſemblées générales; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque aſſiſtant, elle s'y rendit en foule, en éloigna les riches par ſa préſence autant que par ſes fureurs, & ſubſtitua inſolemment ſes caprices aux lois.

Périclès, le plus dangereux de ſes courtiſans, la dégoûta du travail & d'un reſte de vertu, par des libéralités qui épui-

ſoient le tréſor public, & qui, entre autres avantages, lui facilitoient l'entrée des ſpectacles ; &, comme s'il eût conjuré la ruine des mœurs, pour accélérer celle de la conſtitution, il réduiſit l'Aréopage au ſilence, en le dépouillant de preſque tous ſes privilèges.

Alors diſparurent ou reſtèrent ſans effet, ces précautions ſi ſagement imaginées par Solon, pour ſouſtraire les grands intérêts de l'état aux inconſéquences d'une populace ignorante & forcenée. Qu'on ſe rapelle que le ſénat devoit péparer les affaires, avant que de les expoſer à l'aſſemblée nationale ; qu'elles devoient être diſcutées par des orateurs d'une probité reconnue ; que les premiers ſuffrages devoient être donnés par des vieillards qu'éclairoit l'expérience. Ces freins, ſi capables d'arrêter l'impétuoſité du peuple, ils les briſa tous ; il ne voulut plus obéir qu'à des chefs qui l'égarèrent, & recula ſi loin les bornes de ſon autorité, que, ceſſant de les appercevoir lui même, il crut qu'elles avoient ceſſé d'exiſter.

Certaines magiſtratures, qu'une élection libre n'accordoit autrefois qu'à des hommes intègres, ſont maintenant conférées, par la voie du ſort, à toute eſpèce de citoyens : ſouvent même, ſans recourir à cette voie, ni à celle de l'élection, des particuliers, à force d'argent & d'intrigues, trouvent le moyen d'obtenir les emplois, & de ſe gliſſer juſque dans l'ordre des ſénateurs. Enfin, le peuple prononce en dernier reſſort, ſur pluſieurs délits, dont la connoiſſance lui eſt réſervée par des décrets poſtérieurs à Solon, ou qu'il évoque lui-même à ſon tribunal, au mépris du cours ordinaire de la juſtice. Par-là ſe trouvent confondus les pouvoirs qui avoient été ſi ſagement diſtribués ; & la puiſſance légiſlative, exécutant ſes propres lois, fait ſentir ou craindre à tout moment le poids terrible de l'opreſſion.

Ces vices deſtructeurs ne ſe ſeroient pas gliſſés dans la conſtitution, ſi elle n'avoit pas eu des obſtacles inſurmontables à vaincre : mais, dès l'origine même, l'uſurpation des Piſiſtratides en arrêta les progrès ; &, bientôt après, les victoires ſur les Perſes en corrompirent les principes. Pour qu'elle pût ſe défendre contre de pareils évènemens, il auroit fallu qu'une longue paix, qu'une entière liberté lui euſſent permis d'agir puiſſamment ſur les mœurs des Athéniens : ſans cela, tous les dons du génie, réunis dans un légiſlateur, ne pouvoient empêcher Piſiſtrate d'être le plus ſéducteur des hommes, & les Athéniens, le peuple le plus facile à ſéduire : ils ne pouvoient pas faire que les brillans ſuccès des journées de Marathon, de Salamine & de Platée, ne rempliſſent d'une folle préſomption, le peuple de la terre qui en étoit le plus ſuſceptible.

Par les effets que produisirent les institutions de Solon, on peut juger de ceux qu'elles auroient produits en des circonstances plus heureuses. Contraintes sous la domination des Pisistratides, elles opéroient lentement sur les esprits, soit par les avantages d'une éducation qui étoit alors commune, & qui ne l'est plus aujourd'hui ; soit par l'influence des formes républicaines, qui entretenoient sans cesse l'illusion & l'espérance de la liberté. A peine eut-on banni ces princes, que la démocratie se rétablit d'elle-même, & que les Athéniens déployèrent un caractère qu'on ne leur avoit pas soupçonné jusqu'alors. Depuis cette époque, jusqu'à celle de leur corruption, il ne s'est écoulé qu'environ un demi-siècle ; mais dans ce temps heureux, on respectoit encore les lois & les vertus : les plus sages n'en parlent aujourd'hui qu'avec des éloges accompagnés de regrets, & ne trouvent d'autre remède aux maux de l'état, que de rétablir le gouvernement de Solon.

SECTION SECONDE.

Siècle de Thémistocle et d'Aristide.*

C'EST avec peine que je me détermine à décrire des combats : il devroit suffire de savoir que les guerres commencent par l'ambition des princes, & finissent par le malheur des peuples : mais l'exemple d'une nation qui préfère la mort à la servitude, est trop grand & trop instructif, pour être passé sous silence.

Cyrus venoit d'élever la puissance des Perses sur les débris des empires de Babylone & de Lydie ; il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Égypte, & des peuples les plus éloignés ; Cambyse son fils, celui de la Cyrénaïque & de plusieurs nations de l'Afrique.

Après la mort de ce dernier, des seigneurs Persans, au nombre de sept, ayant fait tomber sous leurs coups un Mage qui avoit usurpé le trône, s'assemblèrent pour régler la destinée de tant de vastes états. Othanès proposa de leur rendre la liberté, & d'établir par-tout la démocratie ; Mégabyse releva les avantages de l'aristocratie ; Darius, fils d'Hystaspe, opina pour la constitution qui, jusques alors, avoit fait le bonheur & la gloire des Perses : son avis prévalut ; & le sort, auquel on avoit confié le choix du souverain, s'étant, par ses artifices, déclaré en sa faveur, il se vit paisible possesseur du plus puis-

* Depuis l'an 490, jusques vers l'an 444 avant J. C.

ſant empire du monde, & prit, à l'exemple des anciens monarques des Aſſyriens, le titre de grand roi, & celui de roi des rois"*.

Dans ce rang élevé, il ſut reſpecter les lois, diſcerner le mérite, recevoir des conſeils, & ſe faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyſe, fut celui qu'il aima le plus tendrement. Un jour quelqu'un oſa propoſer cette queſtion à Darius qui tenoit une grenade dans ſa main: „ Quel eſt le bien que vous voudriez multiplier autant de fois que ce fruit contient de „ grains? Zopyre, répondit le roi ſans héſiter.„ Cette réponſe jeta Zopyre dans un de ces égaremens de zèle, qui ne peuvent être juſtifiés que par le ſentiment qui les produit†.

Depuis 19 mois, Darius aſſiégeoit Babylone qui s'étoit révoltée: il étoit ſur le point de renoncer à ſon entrepriſe. lorſque Zopyre parut en ſa préſence, ſans nez, ſans oreilles, toutes les parties du corps mutilées & couvertes de bleſſures. „ Et quelle main barbare vous a réduit en cet état, s'écrie le „ roi en courant à lui? C'eſt moi-même, répondit Zopyre. „ Je vais à Babylone où l'on connoit aſſez mon nom & le „ rang que je tiens dans votre cour: je vous accuſerai d'avoir „ puni par la plus indigne des cruautés, le conſeil que je „ vous avois donné de vous retirer. On me confiera un corps „ de troupes; vous en expoſerez quelques-unes des vôtres, & „ vous me faciliterez des ſuccès qui m'attireront de plus en „ plus la confiance de l'ennemi: je parviendrai à me rendre " maître des portes, & Babylone eſt à vous.„ Darius fut pénétré de douleur & d'admiration. Le projet de Zopyre réuſſit. Son ami l'accabla de careſſes & de bienfaits; mais il diſoit ſouvent: J'euſſe donné cent Babylones, pour épargner à Zopyre un traitement ſi barbare.

De cette ſenſibilité ſi touchante dans un particulier, ſi précieuſe dans un ſouverain, réſultoit cette clémence que les vaincus éprouvèrent ſi ſouvent de la part de ce prince, & cette reconnoiſſance avec laquelle il récompenſoit en roi les ſervices qu'il avoit reçus comme particulier. De là naiſſoit encore cette modération qu'il laiſſoit éclater dans les actes les plus rigoureux de ſon autorité. Auparavant les revenus de la couronne ne conſiſtoient que dans les offrandes volontaires des peuples; offrandes que Cyrus recevoit avec la tendreſſe d'un père, que Cambyſe exigeoit avec la hauteur d'un maître, & que dans la ſuite, le ſouverain auroit pu multiplier au gré de ſes caprices. Darius diviſa ſon royaume en vingt gouverne-

* L'an 521 avant J. C.

† Suivant Hérodote (lib. 4, cap. 143), ce ne fut pas Zopyre que Darius nomma; ce fut Mégabyſe, père de ce jeune Perſe.

mens ou satrapies, & soumit, à l'examen de ceux qu'il avoit placés à leur tête, le rôle des contributions qu'il se proposoit de retirer de chaque province. Tous se récrièrent sur la modicité de l'imposition. Mais le roi, se défiant de leurs suffrages, eut l'attention de la réduire à la moitié.

Des lois sages réglèrent les différentes parties de l'administration; elles entretinrent, parmi les Perses, l'harmonie & la paix, qui soutiennent un état; & les particuliers trouvèrent dans la conservation de leurs droits & de leurs possessions, la seule égalité dont ils peuvent jouïr dans une monarchie.

Darius illustra son règne par des établissemens utiles, & le ternit par des conquêtes. Né avec des talens militaires, adoré de ses troupes, bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille & de sang-froid dans le danger, il soumit presque autant de nations que Cyrus lui-même.

Ses forces, ses victoires, & cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuadèrent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations; & comme il étoit aussi capable d'exécuter de grands projets, que de les former, il pouvoit les suspendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des ressources immenses qu'il avoit pour ajouter la Grèce à ses conquêtes, j'ai dû rappeler quelques traits de son caractère: car un souverain est encore plus redoutable par ses qualités personnelles, que par sa puissance.

La sienne n'avoit presque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits est d'environ 21164 stades* de l'est à l'ouest, & d'environ 7936† du midi au nord, peut contenir en superficie 115,618,000 stades carrés ‡; tandis que la surface de la Grèce, n'étant au plus que de 1,366,000 stades carrés §, n'est que la 115e partie de celle de la Perse. Il renferme quantité de provinces situées sous le plus heureux climat, fertilisées par de grandes rivières, embellies par des villes florissantes, riches par la nature du sol, par l'industrie des habitans, par l'activité du commerce, & par une population que favorisent à-la-fois la religion, les lois, & les récompenses accordées à la fécondité.

Les impositions en argent se montoient à un peu plus de 14560 talens Euboïques¶. On ne les destinoit point aux dépenses courantes: || réduits en lingots, on les réservoit pour

* 800 de nos lieues, de 2500 toises chacune. † 300 lieues. ‡ 165200 lieues carrées § 1952 lieues carrées. *(Note manuscrite de M. d'Anville.)*

¶ Environ 90 millions de notre monnoie.

|| On voit, par ce qui est dit dans le texte, pourquoi Alexandre trouve de si grandes sommes accumulées dans les trésors de Persépolis, de Suze, de Pasagarda, &c. Je ne sais pourtant s'il faut s'en rapporter à Justin, lorsqu'il dit qu'après la conquête de la Perse, Alexandre tiroit tous les ans de ses nouveaux sujets, 300,000 talens, ce qui feroit environ 1620 millions de notre monnoie.

les dépenſes extraordinaires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maiſon du roi, & de la ſubſiſtance des armées : les unes fourniſſoient du blé ; les autres des chevaux ; l'Arménie ſeule envoyoit tous les ans 20000 poulains. On tiroit des autres ſatrapies, des troupeaux, de la laine, de l'ébène, des dents d'éléphans, & différentes ſortes de productions.

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéiſſance, ou les garantiſſoient d'une invaſion. Une autre armée, composée des meilleurs ſoldats, veilloit à la conſervation du prince : l'on y diſtinguoit ſur-tout 10000 hommes, qu'on nomme les Immortels, parce que le nombre doit en être toujours complet ; aucun autre corps n'oſeroit leur diſputer l'honneur du rang, ni le prix de la valeur.

Cyrus avoit introduit dans les armées, une diſcipline que ſes premiers ſucceſſeurs eurent ſoin d'entretenir. Tous les ans le ſouverain ordonnoit une revue générale : il s'inſtruiſoit par lui-même de l'état des troupes qu'il avoit auprès de lui. Des inſpecteurs éclairés & fidèles alloient au loin exercer les mêmes fonctions. Les officiers qui rempliſſoient leurs devoirs, obtenoient des récompenſes ; les autres perdoient leurs places.

La nation guerrière des Perſes, la première de l'Orient, depuis qu'elle avoit produit Cyrus, regardoit la valeur comme la plus éminente des qualités, & l'eſtimoit en conſéquence dans ſes ennemis. Braver les rigueurs des ſaiſons, fournir des courſes longues & pénibles, lancer des traits, paſſer les torrens à la nage, étoient chez elle les jeux de l'enfance : on y joignoit, dans un âge plus avancé, la chaſſe & les autres exercices qui entretiennent les forces du corps ; on paroiſſoit pendant la paix, avec une partie des armes que l'on porte à la guerre ; & pour ne pas perdre l'habitude de monter à cheval, on n'alloit preſque jamais à pié. Ces mœurs devenoient inſenſiblement celles de tout l'empire.

La cavalerie fut la principale force des armées Perſannes. Dans ſa fuite même, elle lance des flèches qui arrêtent la furie du vainqueur. Le cavalier & le cheval ſont également couverts de fer & d'airain : la Médie fournit des chevaux renommés pour leur taille, leur vigueur & leur légèreté.

A l'âge de vingt ans on eſt obligé de donner ſon nom à la milice ; on ceſſe de ſervir à cinquante. Au premier ordre du ſouverain, tous ceux qui ſont deſtinés à faire la campagne, doivent, dans un terme preſcrit, ſe trouver au rendez-vous. Les lois à cet égard ſont d'une ſévérité effrayante. Des pères malheureux ont quelquefois demandé, pour prix de leurs ſervices, de garder auprès d'eux des enfans, appui de leur vieilleſſe :

Ils feront difpenfés de m'accompagner, répondit le prince ; & il les faifoit mettre à mort.

Les rois de l'Orient ne marchent jamais pour une expédition, fans traîner à leur fuite une immenfe quantité de combattans : ils croient qu'il eft de leur dignité de fe montrer dans ces occafions, avec tout l'appareil de la puiffance ; ils croient que c'eft le nombre des foldats qui décide de la victoire, & qu'en réuniffant auprés de leur perfonne la plus grande partie de leurs forces, ils préviendront les troubles qui pourroient s'élever pendant leur abfence. Mais fi ces armées n'entraînent pas tout avec elles, par la foudaine terreur qu'elles infpirent, ou par la première impulfion qu'elles donnent, elles font bientôt forcées de fe retirer, foit par le défaut de fubfiftances, foit par le découragement des troupes. Auffi voit-on fouvent les guerres de l'Afie fe terminer dans une campagne, & le deftin d'un empire, dépendre du fuccès d'une bataille.

Les rois de Perfe jouiffent d'une autorité abfolue, & cimentée par le refpect des peuples accoutumés à les vénérer comme les images vivantes de la divinité. Leur naiffance eft un jour de fête. A leur mort, pour annoncer qu'on a perdu le principe de la lumière & des lois, on a foin d'éteindre le feu facré, & de fermer les tribunaux de juftice. Pendant leur règne, les particuliers n'offrent point de facrifices, fans adreffer des vœux au ciel pour le fouverain, ainfi que pour la nation. Tous, fans excepter les princes tributaires, les gouverneurs des provinces, & les grands qui réfident à la Porte*, fe difent les efclaves du roi : expreffion qui marque aujourd'hui une extrême fervitude, mais qui, du temps de Cyrus & de Darius, n'étoit qu'un témoignage de fentimens & de zèle.

Jufqu'au règne du dernier de ces princes, les Perfes n'avoient point eu d'intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grèce. On favoit à peine à la cour de Suze, qu'il exiftoit une Lacédémone, & une Athènes, lorfque Darius réfolut d'afferver ces régions éloignées. Atoffa, fille de Cyrus, qu'il venoit d'époufer, lui en donna la première idée : elle la reçut d'un médecin Grec, nommé Démocède, qui l'avoit guérie d'une màladie dangereufe. Démocède ne pouvant fe procurer la liberté par d'autres voies, forma le projet d'une invafion dans la Grèce : il le fit goûter à la reine ; il fe flatta d'obtenir une commiffion, qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotone fa patrie.

* Par ce mot, on défignoit en Perfe, la cour du roi, ou celle des gouverneurs de province.

Atossa profita d'un moment où Darius lui exprimoit sa tendresse: „ Il est temps, lui dit-elle, de signaler votre avènement à la couronne par une entreprise qui vous attire „ l'estime de vos sujets. Il faut aux Perses un conquérant „ pour souverain. Détournez leur courage sur quelque nation, si vous ne voulez pas qu'ils le dirigent contre vous „ Darius ayant répondu qu'il se proposoit de déclarer la guerre aux Scythes: „ Ils seront à vous ces Scythes, repliqua la „ reine, dès que vous le voudrez. Je désire que vous portiez „ vos armes contre la Grèce, & que vous m'ameniez, pour „ les attacher à mon service, des femmes de Lacédémone, „ d'Argos, de Corinthe & d'Athènes:„ Dès cet instant, Darius suspendit son projet contre les Scythes, & fit partir Démocède avec cinq Perses chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocède ne fut pas plutôt sorti des états de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les Perses qu'il devoit conduire, essuyèrent bien des infortunes; &, lorsqu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie sur le désir d'avoir des esclaves Grecques à son service; & Darius s'occupoit de soins plus importans.

Ce prince ayant remis sous son obéissance la ville de Babylone, résolut de marcher contre les nations Scythiques*, qui campent avec leurs troupeaux, entre l'Ister‡, & le Tanais†, le long des côtes du Pont-Euxin.

Il vint à la tête de 700,000 soldats, offrir la servitude à des peuples, qui, pour ruiner son armée, n'eurent qu'à l'attirer dans des pays incultes & déserts. Darius s'obstinoit à suivre leurs traces: il parcouroit en vainqueur des solitudes profondes. „ Et pourquoi fuis tu ma présence, manda-t-il un jour „ au roi des Scythes? Si tu peux me résister, arrête, & songe „ à combattre; si tu ne l'oses pas, reconnois ton maître.„ Le roi des Scythes répondit: „ Je ne fuis ni ne crains „ personne. Notre usage est d'errer tranquillement dans nos „ vastes domaines, pendant la guerre, ainsi que pendant la „ paix: nous ne connoissons d'autre bien que la liberté, „ d'autres maîtres que les dieux. Si tu veux éprouver „ notre valeur, suis-nous, & viens insulter les tombeaux de „ nos pères.„

Cependant l'armée s'affoiblissoit par les maladies, par le défaut des subsistances, & par la difficulté des marches. Il fallut se résoudre à regagner le pont que Darius avoit laissé sur l'Ister: il en avoit confié la garde aux Grecs de l'Ionie, en leur permettant de se retirer chez eux, s'ils ne le voyoient

* L'an 508 avant J. C. ‡ Le Danube. † Le Don.

pas revenir avant deux mois. Ce terme expiré, les corps de Scythes parurent plus d'une fois sur les bords du fleuve: ils voulurent, d'abord par des prières, ensuite par des menaces, engager les officiers de la flotte à la ramener dans l'Ionie. Miltiade l'Athénien appuya fortement cet avis; mais Histiée de Milet ayant représenté aux autres chefs, qu'établis par Darius gouverneurs des différentes villes de l'Ionie, ils seroient réduits à l'état de simples particuliers s'ils laissoient périr le roi, on promit aux Scythes de rompre le pont, & on prit le parti de rester. Cette résolution sauva Darius & son armée.

La honte de l'expédition de Scythie fut bientôt effacée par une conquête importante. Il se fit reconnoître par les peuples qui habitent auprès de l'Indus; & ce fleuve fixa les limites de son empire à l'orient.

Il se terminoit à l'occident, par une suite de colonies Grecques établies sur les bords de la mer Egée. Là se trouvent Ephèse, Milet, Smyrne, & plusieurs villes florissantes, réunies en différentes confédérations: elles sont séparées du continent de la Grèce, par la mer, & quantité d'îles, dont les unes obéissoient aux Athéniens, dont les autres étoient indépendantes. Les villes Grecques de l'Asie aspiroient à secouer le joug des Perses. Les habitans des îles & de la Grèce proprement dite, craignoient le voisinage d'une puissance qui menaçoit les nations d'une servitude générale.

Ces alarmes redoublèrent, lorsqu'on vit Darius, à son retour de Scythie, laisser dans la Thrace une armée de 80000 hommes, qui soumit ce royaume, obligea le roi de Macédoine de faire hommage de sa couronne à Darius, & s'empara des îles de Lemnos & d'Imbros.

Elles augmentèrent encore, lorsqu'on vit les Perses faire une tentative sur l'île de Naxos, & menacer l'île d'Eubée, si voisine de l'Attique; lorsque les villes de l'Ionie, résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chassèrent leurs gouverneurs, brûlèrent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Carie & de l'île de Chypre, dans la ligue qu'elles formèrent contre Darius. Cette révolte * fut en effet le principe des guerres qui pensèrent détruire toutes les puissances de la Grèce, & qui, cent cinquante ans après, renversèrent l'empire des Perses.

Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue; les Athéniens, sans se déclarer ouvertement, celui de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le désir qu'il avoit de reculer de leur côté les frontières de son empire. Ils

* Vers l'an 504 avant J. C.

devoient à la plupart des villes, qui venoient de se soustraire à son obéissance, les secours que les métropoles doivent à leurs colonies ; ils se plaignoient depuis long-temps, de la protection que les Perses accordoient à Hippias, fils de Pisistrate, qui les avoit opprimés, & qu'ils avoient banni. Artapherne, frère de Darius, & sátrape de Lydie, leur avoit déclaré que l'unique moyen de pourvoir à leur sûreté, étoit de rappeler Hippias ; & l'on savoit que ce dernier, depuis son arrivée à la cour de Suze, entretenoit dans l'esprit de Darius les préventions qu'on ne cessoit de lui inspirer contre les peuples de la Grèce, & contre les Athéniens en particulier. Animés par ces motifs, les Athéniens envoyèrent en Ionie des troupes qui contribuèrent à la prise de Sardes. Les Erétriens de l'Eubée suivirent leur exemple.

Le principal auteur du soulèvement de l'Ionie fut cet Histiée de Milet, qui, lors de l'expédition de Scythie, s'étoit obstiné à garder le pont de l'Ister. Darius n'oublia jamais ce service important, & s'en souvint encore après l'avoir récompensé.

Mais Histiée, exilé à la cour de Suze, impatient de revoir sa patrie, excita sous main les troubles de l'Ionie, & s'en servit pour obtenir la permission de revenir dans cette province, où bientôt il fut pris les armes à la main. Les généraux se hâtèrent de le faire mourir, parce qu'ils connoissoient la générosité de leur maître. En effet, ce prince, moins touché de sa trahison, que des obligations qu'il lui avoit, honora sa mémoire par des funérailles, & par les reproches qu'il fit à ses généraux.

Vers le même temps, des vaisseaux Phéniciens s'étant rendus maîtres d'une galère Athénienne, y trouvèrent Métiochus, fils de ce Miltiade, qui avoit conseillé de rompre le pont de l'Ister, & de livrer Darius à la fureur des Scythes : ils l'envoyèrent au roi, qui le reçut avec distinction, & l'engagea, par ses bienfaits, a s'établir en Perse.

Ce n'est pas que Darius fût insensible à la révolte des Ioniens, & à la conduite des Athéniens. En apprenant l'incendie de Sardes, il jura de tirer une vengeance éclatante de ces derniers, & chargea un de ses officiers de lui rappeler tous les jours l'outrage qu'il en avoit reçu : mais il falloit auparavant terminer la guerre que les premiers lui avoient suscitée. Elle dura quelques années, & lui procura de grands avantages. L'Ionie rentra sous son obéissance ; plusieurs îles de la mér Egée, & toutes les villes de l'Hellespont furent rangées sous ses lois.

Alors Mardonius, son gendre, partit à la tête d'une puissante armèe, acheva de pacifier l'Ionie, se rendit en Macédoine ; & là

là, soit qu'il prévînt les ordres de Darius, soit qu'il se bornât à les suivre, il fit embarquer ses troupes. Son prétexte étoit de punir les Athéniens & les Erétriens; son véritable objet, de rendre la Grèce tributaire: mais une violente tempête ayant ecrâsé une partie de ses vaisseaux & de ses soldats, contre les rochers du mont Athos, il reprit le chemin de la Macédoine, & bientôt après, celui de Suze.

Ce désastre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui menaçoit la Grèce. Darius, avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya partout des hérauts, pour demander en son nom la terre & l'eau. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles & des peuples du continent le rendirent sans hésiter: les Athéniens & les Lacédémoniens, non-seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs du roi. Les premiers pousèrent leur indignation encore plus loin: ils condamnèrent à mort l'interprete qui avoit souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle, Darius mit à la tête de ses troupes un Mède, nommé Datis, qui avoit plus d'expérience que Mardonius: il lui ordonna de détruire les villes d'Athènes & d'Erétrie, & de lui en amener les habitans chargés de chaînes.

L'armée s'assembla aussitôt dans une plaine de Cilicie. Six cents vaisseaux la transportèrent dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureusement défendue pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques citoyens qui avoient du crédit sur le peuple. Les temples furent rasés, les habitans mis aux fers; & la flotte, ayant sur le champ abordé sur les côtes de l'Attique, mit à terre auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'environ 140 stades*. 100,000 hommes d'infanterie, & 10,000 de cavalerie: ils campèrent dans une plaine bordée à l'est par la mer, entourée de montagnes de tous les autres côtés, ayant environ 200 stades de circonférence†.

Cependant Athènes étoit dans la consternation & dans l'effroi: elle avoit imploré le secours des autres peuples de la Grèce. Les uns s'étoient soumis à Darius; les autres trembloient au seul nom des Mèdes ou des Perses. Les Lacédémoniens seuls promirent des troupes; mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur-le-champ à celles d'Athènes.

Cette ville restoit donc abandonnée à ses propres forces. Et comment, avec quelques soldats levés à la hâte, oseroit-

* Près de 6 lieues. † Environ 7 lieues et demie.

elle résister à une puissance, qui, dans l'espace d'un demi-siècle, avoit renversé les plus grands empires du monde? Quand même, par la perte de ses plus illustres citoyens, de ses plus braves guerriers, elle aspireroit à l'honneur de disputer pendant quelque temps la victoire, ne verroit-on pas sortir des côtes de l'Asie, & du fond de la Perse, des armées plus redoutables que la première? Les Grecs ont irrité Darius; & en ajoutant l'outrage à l'offense, ils ne lui ont laissé que le choix de la vengeance, du déshonneur ou du pardon. L'hommage qu'il demande, entraîne-t-il une servitude humiliante? Les colonies Grecques, établies dans ses états, n'ont-elles pas conservé leurs lois, leur culte, leurs possessions? Après leur révolte, ne les a-t-il pas forcées, par les plus sages dispositions, à s'unir entre-elles, à être heureuses malgré elles? Et Mardonius lui-même n'a-t-il pas dernièrement établi la démocratie dans les villes de l'Ionie?

Ces réflexions qui engagèrent la plupart des peuples de la Grèce à se déclarer pour les Perses, étoient balancées, dans l'esprit des Athéniens, par des craintes qui n'étoient pas moins fondées. Le général de Darius leur présentoit d'une main les fers dont il devoit les enchaîner; de l'autre, cet Hippias, dont les sollicitations & les intrigues avoient enfin amené les Perses dans les champs de Marathon. Il falloit donc subir l'affreux malheur d'être traînés aux piés de Darius, comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau sous les cruautés d'un tyran qui ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérèrent à peine, & résolurent de périr les armes à la main.

Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Aristide & Thémistocle. Leur caractère se développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait longtemps la guerre en Thrace, & s'étoit acquis une réputation brillante; Aristide & Thémistocle, plus jeunes que lui, avoient laissé éclater depuis leur enfance, une rivalité qui eût perdu l'état, si dans les occasions essentielles, ils ne l'eussent sacrifiée au bien public. Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide; il fut le plus juste & le plus vertueux des Athéniens: il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources & les vues de Thémistocle; il aima sa patrie, mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

L'exemple & les discours de ces trois illustres citoyens achevèrent d'enflammer les esprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pié, avec un général

général à leur tête. Il fallut enrôler des esclaves pour compléter ce nombre. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, & descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pié.

A peine furent-elles en présence de l'ennemi, que Miltiade proposa de l'attaquer. Aristide & quelques-uns des chefs appuyèrent vivement cette proposition : les autres, effrayés de l'extrême disproportion des armées, vouloient qu'on attendit le secours des Lacédémoniens. Les avis étant partagés, il restoit à prendre celui du Polémarque ou chef de la milice : on le consulte dans ces occasions, pour ôter l'égalité des suffrages. Miltiade s'adresse à lui ; & avec l'ardeur d'une ame fortement pénétrée : „ Athènes, lui dit-il, est sûr le „ point d'éprouver la plus grande des vicissitudes. Elle va „ devenir la première puissance de la Grèce, ou le théâtre „ des fureurs d'Hippias ; c'est de vous seul, Callimaque, „ qu'elle attend sa destinée. Si nous laissons refroidir l'ardeur „ des troupes, elles se courberont honteusement sous le joug „ des Perses ; si nous les menons au combat, nous aurons „ pour nous les dieux & la victoire. Un mot de votre „ bouche va précipiter votre patrie dans la servitude, ou lui „ conserver sa liberté. „

Callimaque donna son suffrage, & la bataille fut résolue. Pour en assurer le succès, Aristide & les autres généraux, à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement qu'ils avoient chacun à leur tour : mais pour les mettre eux-mêmes à l'abri des évènemens, il attendit le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée.

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ses troupes au pié d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie Persanne. Les Platéens furent placés à l'aile gauche ; Callimaque commandoit la droite ; Aristide & Thémistocle étoient au corps de bataille, & Miltiade partout. Un intervalle de 8 stades* séparoit l'armée Grecque de celle des Perses.

Au premier signal, les Grecs franchirent en courant cet espace. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour les deux nations, restèrent un moment immobiles ; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis, une fureur plus tranquille & non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée Grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine ; la gauche les replie dans

* Environ 760 toises.

un

un marais qui offroit l'aſpect d'une prairie, & dans lequel ils s'engagent & reſtent enſevelis. Toutes deux volent au ſecours d'Ariſtide & de Thémiſtocle, près de ſuccomber ſous les meilleures troupes que Datis avoit placées dans ſon corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les Perſes, repouſſés de tous côtés, ne trouvent d'aſyle que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les pourſuit le fer & la flamme à la main : il prend, brûle ou coule à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux ; les autres ſe ſauvent à force de rames.

L'armée Perſanne perdit environ 6400 hommes ; celle des Athéniens, 192 héros : car il n'y en eut pas un qui, dans cette occaſion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut bleſſé ; Hippias y périt, ainſi que Stéſilée & Callimaque, deux des généraux des Athéniens.

Le combat finiſſoit à peine. Un ſoldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un ſi grand ſuccès aux magiſtrats d'Athènes ; &, ſans quitter ſes armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, & tombe mort à leurs piés.

Cependant cette victoire eût été funeſte aux Grecs, ſans l'activité de Miltiade. Datis, en ſe retirant, conçut l'eſpoir de ſurprendre Athènes, qu'il croyoit ſans défenſe ; & déjà ſa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il ſe mit en marche, arriva le même jour ſous les murs de la ville, déconcerta, par ſa préſence, les projets de l'ennemi, & l'obligea de ſe retirer ſur les côtes de l'Aſie.

La bataille ſe donna le 6 de boédromion, dans la troiſième année de la ſoixante-douzième olympiade.* Le lendemain arrivèrent 2000 Spartiates. Ils avoient fait, en trois jours & trois nuits, 1200 ſtades de chemin †: quoique inſtruits de la fuite des Perſes, ils continuèrent leur route juſqu'à Marathon, & ne craignirent point d'affronter l'aſpect des lieux où une nation rivale s'étoit ſignalée par de ſi grands exploits ; ils y virent les tentes des Perſes encore dreſſées, la plaine jonchée de morts, & couverte de riches dépouilles ; ils y trouvèrent Ariſtide qui veilloit avec ſa tribu, à la conſervation du butin & des priſonniers, & ne ſe retirèrent qu'après avoir donné de juſtes éloges aux vainqueurs.

Les Athéniens n'oublièrent rien pour éterniſer le ſouvenir de ceux qui étoient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables : leurs noms furent gravés ſur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Ces

* Le 29 Septembre de l'an 490 avant. J. C.

† Environ 46 lieues & demie.

monumens,

monumens, ſans en excepter ceux des généraux Callimaque & Stéſilée, ſont d'une extrême ſimplicité. Tout auprès, on plaça un trophée chargé des armes des Perſes. Un habile artiſte peignit les détails de la bataille, dans un des portiques les plus fréquentés de la ville : il y repréſenta Miltiade, à la tête des généraux, & au moment qu'il exhortoit les troupes au combat.

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de ſon armée. On trembloit ſur le ſort des Erétriens, que Datis amenoit à ſes piés. Cependant, dès qu'il les vit, la pitié étouffa dans ſon cœur tous les autres ſentimens : il leur diſtribua des terres à quelque diſtance de Suze ; &, pour ſe venger des Grecs d'une manière plus noble & plus digne de lui, il ordonna de nouvelles levées, & fit des préparatifs immenſes.

Les Athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à le venger. Ils avoient élevé Miltiade ſi haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La jalouſie repréſentoit que, pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la ſouveraineté ; qu'étant redouté des nations étrangères, & adoré du peuple d'Athènes, il étoit temps de veiller ſur ſes vertus, ainſi que ſur ſa gloire. Le mauvais ſuccès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haine de ſes ennemis. On l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par l'argent des Perſes ; &, malgré les ſollicitations & les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la foſſe où l'on fait périr les malfaiteurs. Le magiſtrat s'étant oppoſé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens * ; &, comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des bleſſures qu'il avoit reçues au ſervice de l'état.

Ces terribles exemples d'injuſtice & d'ingratitude de la part d'un ſouverain ou d'une nation, ne découragent ni l'ambition ni la vertu. Ce ſont des écueils dans la carrière des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémiſtocle & Ariſtide prenoient ſur les Athéniens la ſupériorité, que l'un méritoit par la diverſité de ſes talens ; l'autre, par l'uniformité d'une conduite entièrement conſacrée au bien public. Le premier, tourmenté jour & nuit par le ſouvenir des trophées de Miltiade, flattoit ſans ceſſe, par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de ſa victoire ; le ſecond ne s'occupoit qu'à maintenir les lois & les mœurs qui l'avoient préparée : tous deux, oppoſés dans leurs principes & dans leurs projets, rempliſſoient tellement la place publique de leurs diviſions,

* 270,000 livres.

qu'un

qu'un jour Ariſtide, après avoir, contre toute raiſon, remporté un avantage ſur ſon adverſaire, ne pût s'empêcher de dire que c'en étoit fait de la république, ſi on ne le jetoit lui & Thémiſtocle dans une foſſe profonde.

A la fin les talens & l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Ariſtide ſe portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de ſon équité fit déſerter les tribunaux de juſtice. La faction de Thémiſtocle l'accuſa de s'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée ſur l'amour du peuple, & conclut à la peine de l'exil: les tribus étoient aſſemblées, & devoient donner leurs ſuffrages par écrit. Ariſtide aſſiſtoit au jugement. Un citoyen obſcur, aſſis à ſes côtés, le pria d'inſcrire le nom de l'accuſé ſur une petite coquille qu'il lui préſenta. „ Vous a-t-il fait quelque „ tort, répondit Ariſtide?—Non, dit cet inconnu; mais je „ ſuis ennuyé de l'entendre partout nommer le Juſte. „ Ariſtide écrivit ſon nom, fut condamné, & ſortit de la ville, en formant des vœux pour ſa patrie.

Son exil ſuivit de près la mort de Darius. Ce prince menaçoit à-la-fois, & la Grèce qui avoit refuſé de ſubir le joug des Perſes, & l'Egypte qui venoit de le ſecouer. Son fils Xerxès fut l'héritier de ſon trône,* ſans l'être d'aucune de ſes grandes qualités. Elevé dans une haute opinion de ſa puiſſance; juſte & bienfaiſant par ſaillies; injuſte & cruel par foibleſſe; preſque toujours incapable de ſupporter les ſuccès & les revers, on ne diſtingua conſtamment dans ſon caractère, qu'une extrême violence, & une exceſſive puſillanimité.

Après avoir puni les Egyptiens de leur révolte, & follement aggravé le poids de leurs chaînes, il eût peut-être joui tranquillement de ſa vengeance, ſans un de ces lâches courtiſans qui ſacrifient ſans remords des milliers d'hommes à leurs intérêts. Mardonius, à qui l'honneur d'avoir épouſé la ſœur de ſon maître inſpiroit les plus vaſtes prétentions, vouloit commander les armées, laver la honte dont il s'étoit couvert dans ſa première expédition, aſſujétir la Grèce, pour en obtenir le gouvernement, & y exercer ſes rapines. Il perſuada facilement à Xerxès de réunir ce pays & l'Europe entière à l'empire des Perſes. La guerre fut réſolue, & toute l'Aſie fut ébranlée.

Aux préparatifs énormes qu'avoit faits Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magaſins ſur la route, à tranſporter, ſur les bords de la mer, des proviſions de

* L'an 485 avant J. C.

guerre & de bouche ; à construire, dans tous les ports, des galères & des vaisseaux de charge.

Le roi partit enfin de Suze, persuadé qu'il alloit reculer les frontières de son empire, jusqu'aux lieux où le soleil finit sa carrière. Dès qu'il fut à Sardes en Lydie, il envoya des hérauts dans toute la Grèce, excepté chez les Lacédémoniens & chez les Athéniens. Ils devoient recevoir l'hommage des îles & des nations du continent : plusieurs d'entre elles se soumirent aux Perses.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade,* Xerxès se rendit sur les bords de l'Hellespont avec la plus nombreuse armée qui ait jamais dévasté la terre : il y voulut contempler à loisir le spectacle de sa puissance : & d'un trône élevé, il vit la mer couverte de ses vaisseaux, & la campagne de ses troupes.

Dans cet endroit la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe, que par un bras de mer de 7 stades de largeur.† Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Egyptiens & des Phéniciens avoient d'abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers ; &, voulant traiter la mer en esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, & de jeter dans son sein, une paire de chaînes ; & cependant ce prince étoit suivi de plusieurs millions d'hommes.

Ses troupes employèrent sept jours & sept nuits à passer le détroit ; ses bagages, un mois entier : de là prenant sa route par la Thrace, &, côtoyant la mer, il arriva dans la plaine de Doriscus, arrosée par l'Hèbre, propre non-seulement à procurer du repos & des rafraîchissemens aux soldats, mais encore à faciliter la revue & le dénombrement de l'armée.

Elle étoit forte de 1,700,000 hommes de pied, & de 80,000 chevaux : 20,000 Arabes & Libyens conduisoient les chameaux & les chariots. Xerxès, monté sur un char, en parcourut tous les rangs ; il passa ensuite sur sa flotte qui s'étoit approchée du rivage, & qui étoit composée de 1207 galères à trois rangs de rames. Chacune pouvoit contenir 200 hommes, & toutes ensemble 241,400 hommes. Elles étoient accom-

* Au printemps de l'année 480 avant J. C.

† Ces deux ponts commençoient à Abydos, & se terminoient un peu au-dessous de Sestus. On a reconnu, dans ces derniers temps, que ce trajet, le plus resserré de tout le détroit, n'est que d'environ 375 toises & demi. Les ponts ayant 7 stades de longueur, M. d'Anville en a conclu que ces stades n'étoient que de 51 toises.

accompagnées de 3000 vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avoit 240,000 hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie : elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Pæonnie, & de plusieurs autres régions Européennes, soumises à Xerxès. Les îles voisines fournirent de plus 120 galères, sur lesquelles étoient 24,000 hommes. Si l'on joint à cette multitude immense un nombre presque égal de gens nécessaires ou inutiles, qui marchoient à la suite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes avoient été arrachés à leur patrie, & alloient détruire des nations entières, pour satisfaire l'ambition d'un particulier, nommé Mardonius.

Après la revue de l'armée & de la flotte, Xerxès fit venir le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avoit trouvé un asyle à la cour de Suze.

„ Pensez-vous, lui dit-il, que les Grecs osent me résister ?„ Démarate ayant obtenu la permission de lui dire la vérité, „ Les Grecs, répondit-il, sont à craindre, parce qu'ils sont „ pauvres & vertueux. Sans faire l'éloge des autres, je ne „ vous parlerai que des Lacédémoniens. L'idée de l'escla- „ vage les révoltera. Quand toute la Grèce se soumettroit à „ vos armes, ils n'en seroient que plus ardens à défendre leur „ liberté. Ne vous informez pas du nombre de leurs trou- „ pes : ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, ils „ se présenteront au combat.„

Le roi se mit à rire ; &, après avoir comparé ses forces à celles des Lacédémoniens : „ Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il, „ que la plupart de mes soldats prendroient la fuite, s'ils „ n'étoient retenus par les menaces & les coups ? Comme „ une pareille crainte ne sauroit agir sur ces Spartiates qu'on „ nous peint si libres & si indépendans, il est visible qu'ils „ n'affronteront point gratuitement une mort certaine : & „ qui pourroit les y contraindre ?—La loi, répliqua Déma- „ rate ; cette loi qui a plus de pouvoir sur eux, que vous n'en „ avez sur vos sujets ; cette loi qui leur dit : Voilà vos en- „ nemis ; il ne s'agit pas de les compter ; il faut les vaincre „ ou périr.„

Les rires de Xerxès redoublèrent à ces mots : il donna ses ordres, & l'armée partit, divisée en trois corps. L'un suivoit les rivages de la mer ; les deux autres marchoient, à certaines distances, dans l'intérieur des terres. Les mesures qu'on avoit prises, leur procuroient des moyens de subsistance assurés. Trois mille vaisseaux chargés de vivres, longeoient la côte, & régloient leurs mouvemens sur ceux de l'armée. Auparavant les

les Egyptiens & les Phéniciens avoient approvisionné plusieurs places maritimes de la Thrace & de la Macédoine. Enfin, à chaque station, les Perses étoient nourris & défrayés par les habitans des pays voisins, qui, prévenus depuis long-temps de leur arrivée, s'étoient préparés à les recevoir.

Tandis que l'armée continuoit sa route vers la Thessalie; ravageant les campagnes; consumant, dans un jour, les récoltes de plusieurs années; entraînant au combat les nations qu'elle avoit réduites à l'indigence; la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont se prolonge dans une presqu'île, qui n'est attachée au continent que par un isthme de 12 stades de large.* La flotte des Perses avoit éprouvé quelques années auparavant combien ce parage est dangereux. On auroit pu cette fois-ci la transporter, à force de bras, par-dessus l'isthme: mais Xerxès avoit ordonné de le percer; & quantité d'ouvriers furent pendant long-temps occupés à creuser un canal, où deux galères pouvoient passer de front. Xerxès le vit, & crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, & s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne résisteroit plus à sa puissance.

La Grèce touchoit alors au dénouement des craintes qui l'avoient agitée pendant plusieurs années. Depuis la bataille de Marathon, les nouvelles qui venoient de l'Asie n'annonçoient de la part du grand roi, que des projets de vengeance, & des préparatifs suspendus par la mort de Darius, repris avec plus de vigueur par son fils Xerxès.

Pendant que ce dernier en étoit le plus occupé, on avoit vu tout-à-coup à Suze deux Spartiates qui furent admis à l'audience du roi, mais qui refusèrent constamment de se prosterner devant lui, comme faisoient les orientaux. „ Roi „ des Mèdes, lui dirent-ils, les Lacédémoniens mirent à „ mort, il y a quelques années, les ambassadeurs de Darius. „ Ils doivent une satisfaction à la Perse; nous venons vous „ offrir nos têtes. „ Ces deux Spartiates nommés Sperthias & Bulis, apprenant que les dieux irrités du meurtre des ambassadeurs Perses, rejetoient les sacrifices des Lacédémoniens, s'étoient dévoués d'eux-mêmes pour le salut de leur patrie. Xerxès, étonné de leur fermeté, ne les étonna pas moins par sa réponse: „ Allez dire à Lacédémone, que, si elle est capa- „ ble de violer le droit des gens, je ne le suis pas de suivre „ son exemple, & que je n'expierai point, en vous ôtant la „ vie, le crime dont elle s'est souillée. „

Quelque temps après, Xerxès étant à Sardes, on découvrit

* Environ une demi-lieue.

trois espions Athéniens, qui s'étoient glissés dans l'armée des Perses. Le roi, loin de les condamner au supplice, leur permit de prendre à loisir un état exact de ses forces : il se flattoit qu'à leur retour les Grecs ne tarderoient pas à se ranger sous son obéissance. Mais leur récit ne servit qu'à confirmer les Lacédémoniens & les Athéniens dans la résolution qu'ils avoient prise de former une ligue générale des peuples de la Grèce. Ils assemblèrent une diète à l'isthme de Corinthe : leurs députés couroient de ville en ville, & tâchoient de répandre l'ardeur dont ils étoient animés. La Pythie de Delphes, sans cesse interrogée, sans cesse entourée de présens, cherchant à concilier l'honneur de son ministère avec les vues intéressées des prêtres, avec les vues secrètes de ceux qui la consultoient ; tantôt exhortoit les peuples à rester dans l'inaction ; tantôt augmentoit leurs alarmes, par les malheurs qu'elle annonçoit, & leur incertitude, par l'impénétrabilité de ses réponses.

On pressa les Argiens d'entrer dans la confédération. Six mille de leurs soldats, parmi lesquels se trouvoit l'élite de leur jeunesse, venoient de périr dans une expédition que Cléomène, roi de Lacédémone, avoit faite en Argolide. Epuisés par cette perte, ils avoient obtenu un oracle qui leur défendoit de prendre les armes : ils demandèrent ensuite de commander une partie de l'armée des Grecs ; &, s'étant plaints d'un refus auquel ils s'attendoient, ils restèrent tranquilles, & finirent par entretenir des intelligences secrètes avec Xerxès.

On avoit fondé de plus justes espérances sur le secours de Gélon, roi de Syracuse. Ce prince, par ses victoires & par ses talens, venoit de soumettre plusieurs colonies Grecques, qui devoient naturellement courir à la défense de leur métropole. Les députés de Lacédémone & d'Athènes admis en sa présence, le Spartiate Syagrus porta la parole ; &, après avoir dit un mot des forces & des projets de Xerxès, il se contenta de représenter à Gélon que la ruine de la Grèce entraîneroit celle de la Sicile.

Le roi répondit avec émotion, que dans ses guerres contre les Carthaginois, & dans d'autres occasions, il avoit imploré l'assistance des puissances alliées, sans l'obtenir ; que le danger seul les forçoit maintenant à recourir à lui ; qu'oubliant néanmoins ces justes sujets de plainte, il étoit prêt à fournir 200 galères, 20,000 hommes pesamment armés, 4000 cavaliers, 2000 archers, & autant de frondeurs. „ Je m'engage de „ plus, ajouta-t-il, à procurer les vivres nécessaires à toute „ l'armée, pendant le temps de la guerre ; mais j'exige une

„ condition ; c'eſt d'être nommé généraliſſime des troupes de
„ terre & de mer. „

„ Oh ! combien gémiroit l'ombre d'Agamemnon, reprit
„ vivement Syagrus, ſi elle apprenoit que les Lacédémoniens
„ ont été dépouillés, par Gélon & par les Syracuſains, de
„ l'honneur de commander les armées ! Non, jamais Sparte
„ ne vous cèdera cette prérogative. Si vous voulez ſecourir
„ la Grèce, c'eſt de nous que vous prendrez l'ordre ; ſi vous
„ prétendez le donner, gardez vos ſoldats. Syagrus, répondit
„ tranquillement le roi, je me ſouviens que les liens de l'hoſ-
„ pitalité nous uniſſent ; ſouvenez-vous, de votre côté, que
„ les paroles outrageantes ne ſervent qu'à aigrir les eſprits.
„ La fierté de votre réponſe ne me fera pas ſortir des bornes
„ de la modération ; & quoique, par ma puiſſance, j'aie plus
„ de droit que vous au commandement général, je vous pro-
„ poſe de le partager. Choiſiſſez, ou celui de l'armée de
„ terre, ou celui de la flotte : je prendrai l'autre. „

“ Ce n'eſt pas un général, reprit auſſitôt l'ambaſſadeur
„ Athénien, ce ſont des troupes que les Grecs demandent.
„ J'ai gardé le ſilence ſur vos premières prétentions. C'étoit
„ à Syagrus de les détruire : mais je déclare que ſi les Lacé-
„ démoniens cèdent une partie du commandement, elle nous
„ eſt dévolue de droit. „

A ces mots, Gélon congédia les ambaſſadeurs, & ne tarda pas à faire partir pour Delphes un nommé Cadmus, avec ordre d'attendre dans ce lieu l'évènement du combat ; de ſe retirer, ſi les Grecs étoient vainqueurs ; & s'ils étoient vaincus, d'offrir à Xerxès l'hommage de ſa couronne, accompagné de riches préſens.

La plupart des négociations qu'entamèrent les villes confédérées, n'eurent pas un ſuccès plus heureux. Les habitans de Crète conſultèrent l'oracle, qui leur ordonna de ne pas ſe mêler des affaires de la Grèce. Ceux de Corcyre armèrent 60 galères, leur enjoignirent de reſter paiſiblement ſur les côtes méridionales du Péloponèſe, & de ſe déclarer enſuite pour les vainqueurs.

Enfin les Theſſaliens que le crédit de pluſieurs de leurs chefs avoit juſqu'alors engagés dans le parti des Mèdes, ſignifièrent à la diète qu'ils étoient prêts à garder le paſſage du mont Olympe, qui conduit de la Macédoine inférieure en Theſſalie, ſi les autres Grecs vouloient ſeconder leurs efforts. On fit auſſitôt partir 10,000 hommes, ſous la conduite d'Evénète de Lacédémone, & de Thémiſtocle d'Athènes ; ils arrivèrent ſur les bords du Pénée, & campèrent avec la cava-

lerie

lerie Theſſalienne à l'entrée de la vallée de Tempé : mais, quelques jours après, ayant appris que l'armée Perſanne pouvoit pénétrer en Theſſalie par un chemin plus facile, & des députés d'Alexandre, roi de Macédoine, les ayant avertis du danger de leur poſition, ils ſe retirèrent vers l'iſthme de Corinthe ; & les Theſſaliens réſolurent de faire leur accommodement avec les Perſes.

Il ne reſtoit donc plus pour la défenſe de la Grèce, qu'un petit nombre de peuples & de villes. Thémiſtocle étoit l'ame de leurs conſeils, & relevoit leurs eſpérances ; employant tour-à-tour la perſuaſion & l'adreſſe, la prudence & l'activité, entraînant tous les eſprits, moins par la force de ſon éloquence, que par celle de ſon caractère ; toujours entraîné lui-même par un génie que l'art n'avoit point cultivé, & que la nature avoit deſtiné à gouverner les hommes & les évènemens : eſpèce d'inſtinct, dont les inſpirations ſubites lui dévoiloient dans l'avenir & dans le préſent, ce qu'il devoit eſpérer ou craindre.

Depuis quelques années, il prévoyoit que la bataille de Marathon n'étoit que le prélude des guerres dont les Grecs étoient menacés ; qu'ils n'avoient jamais été plus en danger que depuis leur victoire ; que, pour leur conſerver la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe, il falloit abandonner les voies qui l'avoient procurée ; qu'ils ſeroient toujours maîtres du continent, s'ils pouvoient l'être de la mer ; qu'enfin viendroit un temps où leur ſalut dépendroit de celui d'Athènes, & celui d'Athènes du nombre de ſes vaiſſeaux.

D'après ces réflexions, auſſi neuves qu'importantes, il avoit entrepris de changer les idées des Athéniens, & de tourner leurs vues du côté de la marine. Deux circonſtances le mirent en état d'exécuter ſon plan. Les Athéniens faiſoient la guerre aux habitans de l'île d'Egine ; ils devoient ſe partager des ſommes conſidérables, qui provenoient de leurs mines d'argent. Il leur perſuada de renoncer à cette diſtribution, & de conſtruire deux cents galères, ſoit pour attaquer actuellement les Eginètes, ſoit pour ſe défendre un jour contre les Perſes : elles étoient dans les ports de l'Attique, lors de l'invaſion de Xerxès.

Pendant que ce prince continuoit ſa marche, il fut réſolu dans la diète de l'iſthme, qu'un corps de troupes, ſous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du paſſage des Thermopyles, ſitué entre la Theſſalie & la Locride ; que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perſes aux parages voiſins, dans un détroit formé par les côtes de Theſſalie, & par celles de l'Eubée.

Les Athéniens qui devoient armer 127 galères, prétendoient avoir plus de droit au commandement de la flotte, que les Lacédémoniens qui n'en fournissoient que dix. Mais, voyant que les alliés menaçoient de se retirer, s'ils n'obéissoient pas à un Spartiate, ils se désistèrent de leur prétention. Eurybiade fut élu général : il eut sous lui Thémistocle & les chefs des autres nations.

Les 280 vaisseaux qui devoient composer la flotte, se réunirent sur la côte septentrionale de l'Eubée, auprès d'un endroit nommé Artémisium.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète prévit sa destinée, & s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit alors sa nation : il ne prit pour l'accompagner, que 300 Spartiates qui l'égaloient en courage ; & dont il connoissoit les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire : „ Ils sont bien „ peu, répondit-il, pour arrêter l'ennemi ; mais ils ne sont „ que trop, pour l'objet qu'ils se proposent. Et quel est donc „ cet objet, demandèrent les Ephores ? Notre devoir, répli- „ qua-t-il, est de défendre le passage ; notre résolution, d'y „ périr. Trois cents victimes suffisent à l'honneur de Sparte. „ Elle seroit perdue sans ressource, si elle me confioit tous ses „ guerriers ; car je ne présume pas qu'un seul d'entre eux osât „ prendre la fuite.„

Quelques jours après, on vit à Lacédémone un spectacle qu'on ne peut se rappeler sans émotion. Les compagnons de Léonidas honorèrent d'avance son trépas & le leur, par un combat funèbre, auquel leurs pères & leurs mères assistèrent. Cette cérémonie achevée, ils sortirent de la ville, suivis de leurs parens & de leurs amis, dont ils reçurent les adieux éternels ; & ce fut là que la femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernières volontés : „ Je vous souhaite, lui dit- „ il, un époux digne de vous, & des enfans qui lui res- „ semblent.„

Combat des Thermopyles.

Léonidas pressoit sa marche : il vouloit, par son exemple, retenir dans le devoir, plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses : il passa par les terres des Thébains dont la foi étoit suspecte, & qui lui donnèrent néanmoins 400 hommes, avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tégée & de Mantinée, 120 d'Orchomène, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes,

700 de Thefpie, 1000 de la Phocide. La petite nation des Locriens fe rendit au camp avec toutes fes forces.

Ce détachement qui montoit à 7000 hommes environ*,

* Je vais mettre fous les yeux du lecteur les calculs d'Hérodote, lib. 7, cap. 202; de Paufanias, lib. 10, cap. 20, p. 845: de Diodore, lib. 11. p. 4.

Suivant Hérodote.		Suivant Paufanias.		Suivant Diodore.	
Troupes		*du*		*Péloponèse.*	
Spartiates . . .	300	Spartiates . . .	300	Spartiates . . .	300
Tégéates . . .	500	Tégéates . . :	500	Lacédémoniens . .	700
Mantinéens . .	500	Mantinéens . . .	500		
Orchoméniens . .	120	Orchoméniens . .	120		
Arcadiens . .	1000	Arcadiens . .	1000		
Corinthiens . .	400	Corinthiens . .	400		
Phliontiens . .	200	Phliontiens . .	200	Autres nations	
Myceniens . . .	80	Mycéniens . .	80	du Péloponèfe	3000
Total. . .	3100	Total . .	3100	Total . . .	4000
Autres		*Nations*		*de la Grèce.*	
Thefpiens . .	700	Thefpiens . .	700	Miléfiens . .	1000
Thébains . . .	400	Thébains . . .	400	Thébains . .	400
Phocéens . .	1000	Phocéens . . .	1000	Phocéens . .	1000
Locriens-Opontiens.		Locriens . . .	6000	Locriens . . .	1000
Total . . .	5200	Total . . .	11,200	Total . . .	7400

Ainfi, felon Hérodote, les villes du Péloponèfe fournirent 3100 foldats; les Thefpiens 700; les Thébains 400; les Phocéens 1000; total 5200, fans compter les Locriens-Opontiens, qui marchèrent en corps.

Paufanias fuit pour les autres nations le calcul d'Hérodote, & conjecture que les Locriens étoient au nombre de 6000; ce qui donne pour le total 11,200 hommes.

Suivant Diodore, Léonidas fe rendit aux Thermopyles à la tête de 4000 hommes, parmi lefquels étoient 300 Spartiates & 700 Lacédémoniens. Il ajoute que ce corps fut bientôt renforcé de 1000 Miléfiens, de 400 Thébains, de 1000 Locriens, & d'un nombre prefque égal de Phocéens; total 7400 hommes. D'un autre côté, Juftin & d'autres auteurs, difent que Léonidas n'avoit que 4000 hommes.

Ces incertitudes difparoîtroient peut-être, fi nous avions toutes les infcriptions qui furent gravées après la bataille, fur cinq colonnes placées aux Thermopyles. Nous avons encore celle du devin Mégiftias; mais elle ne fournit aucune lumière. On avoit confacré les autres aux foldats de différentes nations. Sur celle des Spartiates, il eft dit qu'ils étoient 300; fur une autre, on annonce que 4000 foldats du Péloponèfe avoient combattu contre 3,000,000 de Perfes. Celle des Locriens eft citée par Strabon, qui ne la rapporte point. Le nombre de leurs foldats devoit s'y trouver. Nous n'avons pas la dernière, qui, fans doute, étoit pour les Thefpiens; car elle ne pouvoit regarder ni les Phocéens qui ne combattirent pas, ni les Thébains qui s'étoient rangés du parti de Xerxès, lorfqu'on dreffa ces monumens.

Voici maintenant quelques réflexions pour concilier les calculs précédens.

1°. Il eft clair que Juftin s'en eft rapporté uniquement à l'infcription dreffée en l'honneur des peuples du Péloponèfe, lorfqu'il n'a donné que 4000 hommes à Léonidas.

 2°. Hérodote

devoit être suivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étoient retenus chez eux par une fête; les autres alliés se préparoient à la solennité des jeux olympiques: les uns &

2°. Hérodote ne fixe pas le nombre des Locriens. Ce n'est que par une légère conjecture, que Pausanias le porte à 6000. On peut lui opposer d'abord Strabon, qui dit positivement que Léonidas n'avoit reçu des peuples voisins qu'une petite quantité de soldats; ensuite Diodore de Sicile, qui, dans son calcul, n'admet que 1000 Locriens.

3°. Dans l'énumération de ces troupes, Diodore a omis les Thespiens; quoiqu'il en fasse mention dans le cours de sa narration. Au lieu des Thespiens, il a compté 1000 Milésiens. On ne connoit, dans le continent de la Grèce, aucun peuple qui ait porté ce nom. Paulmier a pensé qu'il falloit substituer le nom de Maliens à celui de Milésiens. Ces Maliens s'étoient d'abord soumis à Xerxès; &, comme on seroit étonné de les voir réunis avec les Grecs, Paulmier suppose, d'après un passage d'Hérodote, qu'ils ne se déclarèrent ouvertement pour les Perses, qu'après le combat des Thermopyles. Cependant, est-il à présumer qu'habitant un pays ouvert, ils eussent osé prendre les armes contre une nation puissante, à laquelle ils avoient fait serment d'obéir? Il est beaucoup plus vraisemblable que, dans l'affaire des Thermopyles, ils ne fournirent des secours, ni aux Grecs, ni aux Perses; & qu'après le combat, ils joignirent quelques vaisseaux à la flotte de ces derniers. De quelque manière que l'erreur se soit glissée dans le texte de Diodore, je suis porté à croire qu'au lieu de 1000 Milésiens, il faut lire 700 Thespiens.

4°. Diodore joint 700 Lacédémoniens aux 300 Spartiates; & son témoignage est clairement confirmé par celui d'Isocrate. Hérodote n'en parle pas, peut-être parce qu'ils ne partirent qu'après Léonidas. Je crois devoir les admettre. Outre l'autorité de Diodore & d'Isocrate, les Spartiates ne sortoient guère, sans être accompagnés d'un corps de Lacédémoniens. De plus, il est certain que ceux du Péloponèse fournirent 4000 hommes: ce nombre étoit clairement exprimé dans l'inscription placée sur leurs tombeaux; & cependant Hérodote n'en compte que 3100, parce qu'il n'a pas cru devoir faire mention des 700 Lacédémoniens, qui, suivant les apparences, vinrent joindre Léonidas aux Thermopyles.

D'après ces remarques, donnons un résultat. Hérodote porte le nombre des combattans à 5200. Ajoutons d'une part 700 Lacédémoniens, & de l'autre, les Locriens dont il n'a pas spécifié le nombre, & que Diodore ne fait monter qu'à 1000, nous aurons 6900 hommes.

Pausanias compte 11,200 hommes. Ajoutons les 700 Lacédémoniens qu'il a omis, à l'exemple d'Hérodote, & nous aurons 11,900 hommes. Réduisons avec Diodore les 6000 Locriens à 1000, & nous aurons pour le total 6900 hommes.

Le calcul de Diodore nous donne 7400 hommes. Si nous changeons les 1000 Milésiens en 700 Thespiens, nous aurons 7100 hommes: ainsi, on peut dire en général que Léonidas avoit avec lui environ 7000 hommes.

Il paroit, par Hérodote, que les Spartiates étoient, suivant l'usage, accompagnés d'Ilotes. Les anciens auteurs ne les ont pas compris dans leurs calculs; peut-être ne passoient-ils pas le nombre de 300.

Quand Léonidas apprit qu'il alloit être tourné, il renvoya la plus grande partie de ses troupes; il ne garda que les Spartiates, les Thespiens & les Thébains; ce qui faisoit un fonds de 1400 hommes: mais la plupart avoient péri dans les premières attaques; &, si nous en croyons Diodore, Léonidas n'avoit plus que 500 soldats, quand il prit le parti d'attaquer le camp des Perses.

les

les autres croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique & les régions voisines. Il faut en donner ici une description succinte,

En partant de la Phocide pour se rendre en Thessalie, on passe par le petit pays des Locriens, & l'on arrive au bourg d'Alpénus, situé sur la mer. Comme il est à la tête du détroit, on l'a fortifié dans ces derniers temps.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot : il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, & des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Œta.

A peine est-on sorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Hercule Mélampyge ; & c'est là qu'aboutit un sentier qui conduit au haut de la montagne. J'en parlerai bientôt.

Plus loin, on traverse un courant d'eaux chaudes, qui ont fait donner à cet endroit le nom des Thermopyles.

Tout auprès est le bourg d'Anthéla : on distingue, dans la plaine qui l'entoure, une petite colline & un temple de Cérès, où les Amphyctyons tiennent tous les ans une de leurs assemblées.

Au sortir de la plaine, on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point est à remarquer. Les Phocéens y construisirent autrefois un mur, pour se garantir des incursions des Thessaliens.

Après avoir passé le Phœnix, dont les eaux finissent par se mêler avec celles de l'Asopus, qui sort d'une vallée voisine, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur est d'un demi-plèthre*.

La voie s'élargit ensuite jusqu'à la Thrachinie, qui tire son nom de la ville de Trachis, & qui est habitée par les Maliens. Ce pays présente de grandes plaines arrosées par le Sperchius & par d'autres rivières. A l'est de Trachis est maintenant la ville d'Héraclée, qui n'existoit pas du temps de Xerxès.

Tout le détroit, depuis le défilé qui est en avant d'Alpénus, jusqu'à celui qui est au-delà du Phœnix, peut avoir 48 stades de long†. Sa largeur varie presque à chaque pas ; mais partout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, & de l'autre,

* Sept à huit toises. † Environ deux lieues.

la

la mer ou des marais impénétrables : le chemin est souvent détruit par des torrens, ou par des eaux stagnantes.

Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, & jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pié de la montagne : il existoit sur la montagne même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis, & qui, après différens détours, aboutissoit auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, & qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Œta.

Ces dispositions étoient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie, & couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart des chefs proposoient de se retirer à l'isthme ; mais, Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des couriers, pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier Perse, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poste avancé des Grecs étoit, ce jour-la, composé des Spartiates : les uns s'exerçoient à la lutte ; les autres peignoient leur chevelure : car leur premier soin dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi étonné de la tranquillité des Lacédêmoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième il écrivit à Léonidas : „ Si tu veux te sou-
“ mettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.„ Léonidas répondit : “ J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asser-
“ vir.„ Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots :
„ Rends-moi tes armes.„ Léonidas écrivit au-dessous :
„ Viens les prendre.„

Xerxès outré de colère, fait marcher les Mèdes & les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, & de les lui amener sur-le-champ. Quelques soldats courent à Léonidas, & lui disent : “ Les Perses sont près de nous. Il
“ répond froidement : Dites plutôt que nous sommes près
“ d'eux.„ Aussitôt il sort du retranchement, avec l'élite de ses troupes, & donne le signal du combat. Les Mèdes s'avancent en fureur : leurs premiers rangs tombent percés de coups ; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort.

Les

Les Grecs pressés les uns contre les autres, & couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Mèdes ; ils fuient, & sont relevés par le corps des 10,000 Immortels que commandoit Hydarnès. L'action devint alors plus meurtrière. La valeur étoit peut-être égale de part & d'autre ; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux, & la supériorité des armes. Les piques des Perses étoient trop courtes, & leurs boucliers trop petits : ils perdirent beaucoup de monde ; & Xerxès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, & craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude & la honte agitoient son ame orgueilleuse & pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal, par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès transporté, de joie, détacha aussitôt Hydarnès, avec le corps des Immortels. Epialtès leur sert de guide : ils partent au commencement de la nuit ; ils pénètrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, & parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates ; mais rassuré par Epialtès, qui reconnut les Phocéens, il se préparoit au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légère défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit de leur projet, par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; &, le lendemain matin, il le fut de leurs succès, par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, & déclara que, quant à lui & à ses compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poste que Sparte leur avoit confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates ; les 400 Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce général se disposoit à la plus hardie des entreprises : „ Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous „ devons combattre : il faut marcher à la tente de Xerxès, „ l'immoler,

„ l'immoler, ou périr au milieu de son camp.„ Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : „ Nous en prendrons bientôt „ un autre chez Pluton.„ Toutes ses paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le sang & par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second, une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. „ Nous ne sommes pas ici, lui disent-ils, pour porter des „ ordres, mais pour combattre ;„ &, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, & pénètrent dans la tente de Xerxès qui avoit déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, & se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, & périssoient par les mains les uns des autres ; lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, & attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps, engage un combat terrible entre ses compagnons, & les troupes les plus aguerries de l'armée Persanne. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés & affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; &, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, & vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla : ils s'y défendirent encore quelques momens, & contre les troupes qui les suivoient, & contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Pardonnez, ombres généreuses, à la foiblesse de mes expressions. Je vous offrois un plus digne hommage, lorsque je visitois cette colline où vous rendîtes les derniers soupirs ; lorsque, appuyé sur un de vos tombeaux, j'arrosois de mes larmes les lieux teints de votre sang. Après tout, que pourroit ajouter l'éloquence à ce sacrifice si grand & si extraordinaire ? Votre mémoire subsistera plus longtemps que l'empire des

Perses

Perses auquel vous avez résisté ; &, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira, dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits & la destinée des Spartiates ; & cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté & suivi avec autant de sang-froid que de constance ; au lieu que dans les seconds, ce ne fut qu'une saillie de bravoure & de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étoient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'énorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne, inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étoient aux Thermopyles, un Trachinien voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disoit que le nombre de leurs traits suffiroit pour obscurcir le soleil. Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès ; nous combattrons à l'ombre. Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, étoit détenu au bourg d'Apénus, par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès étoit descendu de la montagne, & pénétroit dans le défilé : il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, & reçoit la mort qu'il en attendoit.

Deux autres, également absens par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas & de ses compagnons, produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur foiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes, & si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermoit dans son sein, une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, & huit mille Spartiates semblables à ceux qui venoient de périr. D'un autre côté, l'étonnement, dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, & les ames à une élévation jus-

jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses; & ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés de si nobles sentimens.

Pendant que Xerxès étoit aux Thermopyles, son armée navale, après avoir essuyé, sur les côtes de la Magnésie, une tempête qui fit périr 400 galères & quantité de vaisseaux de charge, avoit continué sa route, & mouilloit auprès de la ville d'Aphètes, en présence & seulement à 80 stades de celle des Grecs, chargée de défendre le passage qui est entre l'Eubée & la terre ferme. Ici, quoique avec quelques différences dans le succès, se renouvelèrent, dans l'attaque & dans la défense, plusieurs des circonstances qui précédèrent & accompagnèrent le combat des Thermopyles.

Les Grecs, à l'approche de la flotte ennemie, résolurent d'abandonner le détroit; mais Thémistocle les y retint. Deux cents vaisseaux Perses tournèrent l'île d'Eubée, & alloient envelopper les Grecs, lorsqu'une nouvelle tempête les brisa contre des écueils. Pendant trois jours, il se donna plusieurs combats où les Grecs eurent presque toujours l'avantage. Ils apprirent enfin que le pas des Thermopyles étoit forcé; & dès ce moment, ils se retirèrent à l'île de Salamine.

Dans cette retraite, Thémistocle parcourut les rivages où des sources d'eau pouvoient attirer l'équipage des vaisseaux ennemis: il y laissa des inscriptions adressées aux Ioniens qui étoient dans l'armée de Xerxès; il leur rappeloit qu'ils descendoient de ces Grecs, contre lesquels ils portoient actuellement les armes. Son projet étoit de les engager à quitter le parti de ce prince, ou du moins à les lui rendre suspects.

Cependant l'armée des Grecs s'étoit placée à l'isthme de Corinthe, & ne songeoit plus qu'à disputer l'entrée du Péloponèse. Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui, jusqu'alors, s'étoient flattés que la Béotie, & non l'Attique, seroit le théatre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés, ils se seroient peut-être abandonnés eux-mêmes. Mais Thémistocle, qui prévoyoit tout sans rien craindre, comme il prévenoit tout sans rien hasarder, avoit pris de si justes mesures, que cet évènement même ne servit qu'à justifier le systême de défense qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier, il représentoit aux Athéniens qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colère céleste livroit à la fureur des Perses; que la flotte leur offroit un asyle assuré; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie, par-tout où ils pourroient conserver leur liberté: il appuyoit ces dis-

cours

cours par des oracles qu'il avoit obtenus de la Pythie; &, lorſque le peuple fut aſſemblé, un incident ménagé par Thémiſtocle, acheva de le déterminer. Des prêtres annoncèrent que le ſerpent ſacré que l'on nourriſſoit dans le temple de Minerve, venoit de diſparoître. La déeſſe abandonne ce ſéjour, s'écrièrent-ils; que tardons-nous à la ſuivre? Auſſitôt le peuple confirma ce décret propoſé par Thémiſtocle: „ Que la ville ſeroit miſe ſous la protection de Minerve; „ que tous les habitans en état de porter les armes, paſſeroient ſur les vaiſſeaux; que chaque particulier pourvoiroit „ à la ſûreté de ſa femme, de ſes enfans & de ſes eſclaves. „ Le peuple étoit ſi animé, qu'au ſortir de l'aſſemblée, il lapida Cyrſilus, qui avoit oſé propoſer de ſe ſoumettre aux Perſes, & fit ſubir le même ſupplice à la femme de cet orateur.

L'exécution de ce décret offrit un ſpectacle attendriſſant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs dieux, les tombeaux de leurs pères, faiſoient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards, que leurs infirmités ne permettoient pas de tranſporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille déſolée; les hommes, en état de ſervir la république, recevoient ſur les rivages de la mer, les adieux & les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, & de ceux dont ils avoient reçu le jour: ils les faiſoient embarquer à la hâte ſur des vaiſſeaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézène, à Salamine; & ils ſe rendoient tout de ſuite ſur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

Xerxès ſe diſpoſoit alors à ſortir des Thermopyles: la fuite de l'armée navale des Grecs lui avoit rendu tout ſon orgueil; il eſpéroit trouver chez eux la terreur & le découragement que le moindre revers excitoit dans ſon ame. Dans ces circonſtances, quelques transfuges d'Arcadie ſe rendirent à ſon armée, & furent amenés en ſa préſence. On leur demanda ce que faiſoient les peuples du Péloponèſe. „ Ils célèbrent „ les jeux olympiques, répondirent-ils, & ſont occupés à „ diſtribuer des couronnes aux vainqueurs. „ Un des chefs de l'armée s'étant écrié auſſitôt: on nous mène donc contre des hommes qui ne combattent que pour la gloire? Xerxès lui reprocha ſa lâcheté; &, regardant la ſécurité des Grecs comme une inſulte, il précipita ſon départ.

Il entra dans la Phocide. Les habitans réſolurent de tout ſacrifier, plutôt que de trahir la cauſe commune: les uns ſe réfugièrent ſur le mont Parnaſſe; les autres, chez une nation voiſine: leurs campagnes furent ravagées, & leurs villes détruites

truites par le fer & par la flamme. La Béotie se soumit, à l'exception de Platée & de Thespies, qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique, Xerxès entra dans Athènes : il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendoient la mort, & un petit nombre de citoyens, qui, sur la foi de quelques oracles mal interprétés, avoient résolu de défendre la citadelle : ils repoussèrent pendant plusieurs jours, les attaques redoublées des assiégeans ; mais à la fin, les uns se précipitèrent du haut des murs ; les autres furent massacrés dans les lieux saints, où ils avoient vainement cherché un asyle. La ville fut livrée au pillage, & consumée par la flamme.

Bataille de Salamine.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalère, à 20 stades d'Athènes *; celle des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île, placée en face d'Éleusis, forme une assez grande baie où l'on pénètre par deux détroits ; l'un à l'est, du côté de l'Attique ; l'autre à l'ouest, du côté de Mégare. Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psyttalie, peut avoir en certains endroits, 7 à 8 stades de large †, beaucoup plus en d'autres ; le second est plus étroit.

L'incendie d'Athènes fit une si vive impression sur l'armée navale des Grecs, que la plupart résolurent de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étoient retranchées. Le départ fut fixé au lendemain.

Pendant la nuit ‡, Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, généralissime de la flotte : il lui représenta vivement, que si, dans la consternation qui s'étoit emparée des soldats, il les conduisoit dans des lieux propres à favoriser leur désertion, son autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaisseaux, il se trouveroit bientôt sans armée, & la Grèce sans défense.

Eurybiade, frappé de cette réflexion, appela les généraux au conseil. Tous se soulèvent contre la proposition de Thémistocle ; tous, irrités de son obstination, en viennent à des propos offensans, à des menaces outrageantes. Il repoussoit avec fureur ces attaques indécentes & tumultueuses, lorsqu'il vit le général Lacédémonien venir à lui la canne levée ; il s'arrête, & lui dit sans s'émouvoir : Frappe, mais écoute. Ce trait de grandeur étonne le Spartiate, fait régner le silence ; & Thémistocle reprenant sa supériorité, mais évitant de jeter le

* Une petite lieue. † Sept à huit cents toises.

‡ La nuit du 18 au 19 du mois d'octobre de l'an 480 avant J. C.

moindre

le moindre soupçon sur la fidélité des chefs & des troupes, peint vivement les avantages du poste qu'ils occupoient, les dangers de celui qu'ils veulent prendre : „ Ici, dit-il, resser-
„ rés dans un détroit, nous opposerons un front égal à celui
„ de l'ennemi. Plus loin, la flotte innombrable des Perses,
„ ayant assez d'espace pour se déployer, nous enveloppera de
„ toutes parts. En combattant à Salamine, nous conserve-
„ rons cette île où nous avons déposé nos femmes & nos
„ enfans ; nous conserverons l'île d'Egine & la ville de Mé-
„ gare, dont les habitans sont entrés dans la confédération :
„ si nous nous retirons à l'isthme, nous perdrons ces places
„ importantes, & vous aurez à vous reprocher, Eurybiade,
„ d'avoir attiré l'ennemi sur les côtes du Péloponèse. „

A ces mots, Adimante, chef des Corinthiens, partisan déclaré de l'avis contraire, a, de nouveau, recours à l'insulte.
„ Est ce à un homme, dit-il, qui n'a ni feu ni lieu, qu'il
„ convient de donner des lois à la Grèce ? Que Thémistocle
„ réserve ses conseils pour le temps où il pourra se flatter
„ d'avoir une patrie. Eh quoi ! s'écrie Thémistocle, on
„ oseroit, en présence des Grecs, nous faire un crime d'avoir
„ abandonné un vain amas de pierres, pour éviter l'esclavage !
„ Malheureux Adimante ! Athènes est détruite, mais les
„ Athéniens existent ; ils ont une patrie mille fois plus
„ florissante que la vôtre. Ce sont ces deux cents vaisseaux
„ qui leur appartiennent, & que je commande : je les offre
„ encore ; mais ils resteront en ces lieux. Si on refuse leur
„ secours, tel Grec qui m'écoute, apprendra bientôt que les
„ Athéniens possèdent une ville plus opulente, & des cam-
„ pagnes plus fertiles que celles qu'ils ont perdues. „ Et s'adressant tout de suite à Eurybiade : „ C'est à vous mainte-
„ nant de choisir entre l'honneur d'avoir sauvé la Grèce, &
„ la honte d'avoir causé sa ruine. Je vous déclare seulement
„ qu'après votre départ, nous embarquerons nos femmes &
„ nos enfans, & que nous irons en Italie fonder une puissance
„ qui nous fut annoncée autrefois par les oracles. Quand
„ vous aurez perdu des alliés tels que les Athéniens, vous
„ vous souviendrez peut-être des discours de Thémistocle.„

La fermeté du général Athénien en imposa tellement, qu'Eurybiade ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

Les mêmes intérêts s'agitoient en même temps sur les deux flottes. Xerxès avoit convoqué sur un de ses vaisseaux, les chefs des divisions particulières dont son armée navale étoit composée. C'étoient les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie, de Chypre, & quantité d'autres petits souverains ou despotes,

dépendans & tributaires de la Perse. Dans cette assemblée auguste parut aussi Artémise, reine d'Halicarnasse & de quelques îles voisines ; princesse qu'aucun des autres généraux ne surpassoit en courage, & n'égaloit en prudence, qui avoit suivi Xerxès sans y être forcée, & lui disoit la vérité sans lui déplaire.

Quand les généraux furent réunis, on leur assigna leurs rangs, & l'on mit en délibération si l'on attaqueroit de nouveau la flotte des Grecs. Mardonius se leva pour recueillir les suffrages.

Le roi de Sidon, & la plupart de ceux qui opinèrent après lui, instruits des intentions du grand-roi, se déclarèrent pour la bataille. Mais Artémise dit à Mardonius : „ Rapportez „ en propres termes à Xerxès, ce que je vais vous dire: „ Seigneur, après ce qui s'est passé au dernier combat naval, „ on ne me soupçonnera point de foiblesse ni de lâcheté. „ Mon zèle m'oblige aujourd'hui à vous donner un conseil „ salutaire. Ne hasardez pas une bataille dont les suites se„ roient inutiles ou funestes à votre gloire. Le principal „ objet de votre expédition n'est-il pas rempli ? Vous êtes „ maître d'Athènes ; vous le serez bientôt du reste de la „ Grèce. En tenant votre flotte dans l'inaction, celle de vos „ ennemis qui n'a de subsistances que pour quelques jours, „ se dissipera d'elle-même. Voulez-vous hâter ce moment ? „ envoyez vos vaisseaux sur les côtes du Péloponèse ; con„ duisez vos troupes de terre vers l'isthme de Corinthe, & „ vous verrez celles des Grecs courir au secours de leur „ patrie. Je crains une bataille, parceque loin de procurer „ ces avantages, elle exposeroit vos deux armées ; je la „ crains, parce que je connois la supériorité de la marine des „ Grecs. Vous êtes, Seigneur, le meilleur des maîtres ; „ mais vous avez de fort mauvais serviteurs. Et quelle con„ fiance, après tout, pourroit vous inspirer cette foule „ d'Egyptiens, de Cypriotes, de Ciliciens & de Pamphiliens, „ qui remplissent la plus grande partie de vos vaisseaux ! „

Mardonius ayant achevé de prendre les voix, en fit son rapport à Xerxès, qui, après avoir comblé d'éloges la reine d'Halicarnasse, tâcha de concilier l'avis de cette princesse, avec celui du plus grand nombre. Sa flotte eut ordre de s'avancer vers l'île de Salamine, & son armée de marcher vers l'isthme de Corinthe.

Cette marche produisit l'effet qu'Artémise avoit prévu. La plupart des généraux de la flotte Grecque s'écrièrent qu'il étoit temps d'aller au secours du Péloponèse. L'opposition des Eginètes, des Mégariens & des Athéniens fit traîner la déli-

délibération en longueur ; mais à la fin, Thémiſtocle, s'appercevant que l'avis contraire prévaloit dans le conſeil, fit un dernier effort pour en prévenir les ſuites.

Un homme alla pendant la nuit*, annoncer de ſa part aux chefs de la flotte ennemie, qu'une partie des Grecs, le général des Athéniens à leur tête, étoient diſpoſés à ſe déclarer pour le roi ; que les autres ſaiſis d'épouvante, méditoient une prompte retraite ; qu'affoiblis par leurs diviſions, s'ils ſe voyoient tout-à-coup entourés de l'armée Perſanne, ils ſeroient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes.

Auſſitôt les Perſes s'avancèrent à la faveur des ténèbres ; &, après avoir bloqué les iſſues par où les Grecs auroient pu s'échapper, ils mirent 400 hommes dans l'île de Pſyttalie, placée entre le continent & la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit ſe donner en cet endroit.

Dans ce moment, Ariſtide, que Thémiſtocle avoit, quelque temps auparavant, rendu aux vœux des Athéniens, paſſoit de l'île d'Egine à l'armée des Grecs : il s'apperçut du mouvement des Perſes ; &, dès qu'il fut à Salamine, il ſe rendit au lieu où les chefs étoient aſſemblés, fit appeler Thémiſtocle, & lui dit : „ Il eſt temps de renoncer à nos vaines „ & puériles diſſentions. Un ſeul intérêt doit nous animer „ aujourd'hui, celui de ſauver la Grèce ; vous, en donnant „ des ordres, moi, en les exécutant. Dites aux Grecs qu'il „ n'eſt plus queſtion de délibérer, & que l'ennemi vient de ſe „ rendre maître des paſſages qui pouvoient favoriſer leur „ fuite.„ Thémiſtocle, touché du procédé d'Ariſtide, lui découvrit le ſtratagême qu'il avoit employé pour attirer les Perſes, & le pria d'entrer au conſeil. Le récit d'Ariſtide, confirmé par d'autres témoins qui arrivoient ſucceſſivement, rompit l'aſſemblée, & les Grecs ſe préparèrent au combat.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perſes montoit à 1207 vaiſſeaux ; celle des Grecs à 380. A la pointe du jour, Thémiſtocle fit embarquer ſes ſoldats. La flotte des Grecs ſe forma dans le détroit de l'eſt : les Athéniens étoient à la droite, & ſe trouvoient oppoſés aux Phéniciens ; leur gauche, compoſée des Lacédémoniens, des Eginètes & des Mégariens, avoit en tête les Ioniens.

Xerxès, voulant animer ſon armée par ſa préſence, vint ſe placer ſur une hauteur voiſine, entouré de ſecrétaires qui devoient décrire toutes les circonſtances du combat. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perſes ſe mirent en mouvement, &

* Dans la nuit du 19 au 20 d'octobre de l'an 480 avant. J. C.

s'avancèrent jufq'au-delà de l'île de Pfyttalie. Elles confervèrent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre; mais elles étoient forcées de les rompre, à mefure qu'elles approchoient de l'île & du continent. Outre ce défavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pefanteur de leurs vaiffeaux qui fe prêtoient difficilement à la manœuvre, & qui, loin de fe foutenir mutuellement, s'embarraffoient, & s'entre-heurtoient fans ceffe.

Le fort de la bataille dépendoit de ce qui fe feroit à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perfes. C'étoit là que fe trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens & les Athéniens fe pouffoient & fe repouffoient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xerxès, conduifoit les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémiftocle étoit préfent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des fiens, Ariabignès s'avançoit, & faifoit déjà pleuvoir fur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches & de traits. Dans l'inftant même, une galère Athénienne fondit avec impétuofité fur l'amiral Phénicien; & le jeune prince indigné, s'étant élancé fur cette galère, fut auffitôt percé de coups.

La mort du général répandit la confternation parmi les Phéniciens; & la multiplicité des chefs y mit une confufion qui accéléra leur perte: leurs gros vaiffeaux portés fur les rochers des côtes voifines, brifés les uns contre les autres, entr'ouverts dans leurs flancs par les éperons des galères Athéniennes, couvroient la mer de leurs débris; les fecours mêmes qu'on leur envoyoit ne fervoient qu'à augmenter le défordre. Vainement les Cypriotes & les autres nations de l'orient voulurent rétablir le combat: après une affez longue réfiftance, ils fe difpersèrent, à l'exemple des Phéniciens.

Peu content de cet avantage, Thémiftocle mena fon aile victorieufe au fecours des Lacédémoniens & des autres alliés qui fe défendoient contre les Ioniens. Comme ces derniers avoient lu, fur les rivages de l'Eubée, les infcriptions où Thémiftocle les exhortoit à quitter le parti des Perfes, on prétend que quelques-uns d'entre eux fe réunirent aux Grecs pendant la bataille, ou ne furent attentifs qu'à les épargner. Il eft certain pourtant que la plupart combattirent avec beaucoup de valeur, & ne fongèrent à la retraite, que lorfqu'ils eurent fur les bras toute l'armée des Grecs. Ce fut alors qu'Artémife entourée d'ennemis, & fur le point de tomber au pouvoir d'un Athénien qui la fuivoit de près, n'héfita point à couler à fond un vaiffeau de l'armée Perfanne. L'Athénien, convaincu par cette manœuvre, que la reine avoit quitté le parti des

Perfes,

Perſes, ceſſa de la pourſuivre; & Xerxès, perſuadé que le vaiſſeau ſubmergé, faiſoit partie de la flotte Grecque, ne put s'empêcher de dire que, dans cette journée, les hommes s'étoient conduits comme des femmes, & les femmes comme des hommes.

L'armée des Perſes ſe retira au port de Phalère. Deux cents de leurs vaiſſeaux avoient péri; quantité d'autres étoient pris: les Grecs n'avoient perdu que 40 galères. Le combat fut donné le 20 de boédromion, la première année de la ſoixante-quinzième olympiade*.

On a conſervé le ſouvenir des peuples & des particuliers qui s'y diſtinguèrent le plus. Parmi les premiers, ce furent les Eginètes & les Athéniens; parmi les ſeconds, Polycrite d'Egine, & deux Athéniens, Eumène & Aminias.

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte & le déſeſpoir; tour-à-tour prodiguant des promeſſes, & dictant des ordres ſanguinaires; faiſant enregiſtrer par ſes ſecrétaires, les noms de ceux qui ſe ſignaloient dans l'action; faiſant exécuter par ſes eſclaves, les officiers qui venoient auprès de lui juſtifier leur conduite. Quand il ne fut plus ſoutenu par l'eſpérance, ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond; &, quoiqu'il eût encore aſſez de forces pour ſoumettre l'univers, il vit ſa flotte prête à ſe révolter, & les Grecs prêts à brûler le pont de bateaux qu'il avoit ſur l'Helleſpont. La fuite la plus prompte auroit pu le délivrer de ſes vaines terreurs; mais un reſte de décence ou de fierté ne lui permettant pas d'expoſer tant de foibleſſe aux yeux de ſes ennemis & de ſes courtiſans, il ordonna de faire les préparatifs d'une nouvelle attaque, & de joindre, par une chauſſée, l'île de Salamine au continent.

Il envoya enſuite un courier à Suze, comme il en avoit dépêché un après la priſe d'Athènes. A l'arrivée du premier les habitans de cette grande ville coururent aux temples, & brûlèrent des parfums dans les rues, jonchées de branches de myrte; à l'arrivée du ſecond, ils déchirèrent leurs habits, & tout retentit de cris, de gémiſſemens, d'expreſſions d'intérêt pour le roi, d'imprécations contre Mardonius, le premier auteur de cette guerre.

Les Perſes & les Grecs s'attendoient à une nouvelle bataille; mais Mardonius ne ſe raſſuroit pas ſur les ordres que Xerxès avoit donnés: il liſoit dans l'ame de ce prince, & n'y voyoit que les ſentimens les plus vils, joints à des projets de vengeance, dont il ſeroit lui-même la victime. „ Seigneur, lui

* Le 20 du mois d'octobre, 480 avant J. C.

„ dit-il, en s'approchant, daignez rappeler votre courage. „ Vous n'aviez pas fondé vos espérances sur votre flotte, „ mais sur cette armée redoutable que vous m'avez confiée. „ Les Grecs ne sont pas plus en état de vous résister qu'au- „ paravant: rien ne peut les dérober à la punition que mé- „ ritent leurs anciennes offenses, & le stérile avantage qu'ils „ viennent de remporter. Si nous prenions le parti de la „ retraite, nous serions à jamais l'objet de leur dérision, & „ vous feriez rejaillir sur vos fidèles Perses, l'opprobre dont „ viennent de se couvrir les Phéniciens, les Egyptiens & les „ autres peuples qui combattoient sur vos vaisseaux. Je „ conçois un autre moyen de sauver leur gloire & la vôtre; „ ce seroit de ramener le plus grand nombre de vos troupes „ en Perse, & de me laisser 300,000 hommes, avec lesquels „ je réduirai toute la Grèce en servitude.„

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, assembla son conseil, y fit entrer Artémise, & voulut qu'elle s'expliquât sur le projet de Mardonius. La reine, sans doute dégoûtée de servir un tel prince, & persuadée qu'il est des occasions où délibérer c'est avoir pris son parti, lui conseilla de retourner au plutôt dans ses états. Je dois rapporter une partie de sa réponse, pour faire connoître le langage de la cour de Suze. „ Laissez „ à Mardonius le soin d'achever votre ouvrage. S'il réussit, „ vous en aurez toute la gloire; s'il périt, ou s'il est défait, „ votre empire n'en sera point ébranlé, & la Perse ne regar- „ dera pas comme un grand malhenr, la perte d'une bataille, „ dès que vous aurez mis votre personne en sûreté.„

Xerxès ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, & de veiller à la conservation du pont de bateaux; celle des Grecs la poursuivit jusqu'à l'île d'Andros. Thémistocle & les Athéniens vouloient l'atteindre, & brûler ensuite le pont; mais Eurybiade ayant fortement représenté que loin d'enfermer les Perses dans la Grèce, il faudroit, s'il étoit possible, leur procurer de nouvelles issues pour en sortir, l'armée des alliés s'arrêta, & se rendit bientôt au port de Pagase, où elle passa l'hiver.

Thémistocle fit tenir alors un avis secret à Xerxès. Les uns disent, que voulant, en cas de disgrace, se ménager un asyle auprès de ce prince, il se félicitoit d'avoir détourné les Grecs du projet qu'ils avoient eu de brûler le pont. Suivant d'autres, il prévenoit le roi, que s'il ne hâtoit son départ, les Grecs lui fermeroient le chemin de l'Asie. Quoiqu'il en soit, quelques jours après la bataille, le roi prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver les 300,000 hommes qu'il avoit demandés & choisis dans toute l'armée: de-là

de-là continuant ſa route, il arriva ſur les bords de l'Helleſpont, avec un très-petit nombre de troupes; le reſte, faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s'étoit diſperſé dans la Macédoine & dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne ſubſiſtoit plus; la tempête l'avoit détruit. Le roi ſe jeta dans un bateau, paſſa la mer en fugitif,* environ ſix mois après l'avoir traverſée en conquérant, & ſe rendit en Phrygie, pour y bâtir des palais ſuperbes qu'il eut l'attention de fortifier.

Après la bataille, le premier ſoin des vainqueurs fut d'envoyer à Delphes les prémices des dépouilles qu'ils ſe partagèrent; enſuite les généraux allèrent à l'iſthme de Corinthe, &, ſuivant un uſage reſpectable par ſon ancienneté, plus reſpectable encore par l'émulation qu'il inſpire, ils s'aſſemblèrent auprès de l'autel de Neptune, pour décerner des couronnes à ceux d'entre eux qui avoient le plus contribué à la victoire. Le jugement ne fut pas prononcé; chacun des chefs s'étoit adjugé le premier prix, en même temps que la plupart avoient accordé le ſecond à Thémiſtocle.

Quoiqu'on ne pût en conſéquence lui diſputer le premier dans l'opinion publique, il voulut en obtenir un effectif de la part des Spartiates; ils le reçurent à Lacédémone, avec cette haute conſidération qu'ils méritoient eux-mêmes, & l'aſſocièrent aux honneurs qu'ils décernoient à Eurybiade. Une couronne d'olivier fut la récompenſe de l'un & de l'autre. A ſon départ, on le combla de nouveaux éloges; on lui fit préſent du plus beau char qu'on put trouver à Lacédémone; &, par une diſtinction auſſi nouvelle qu'éclatante, 300 jeunes cavaliers tirés des premières familles de Sparte, eurent ordre de l'accompagner juſqu'aux frontières de la Laconie.

Cependant Mardonius ſe diſpoſoit à terminer une guerre ſi honteuſe pour la Perſe: il ajoutoit de nouvelles troupes à celles que Xerxès lui avoit laiſſées, ſans s'appercevoir que c'étoit les affoiblir, que de les augmenter; il ſollicitoit tour-à-tour les oracles de la Grèce: il envoyoit des défis aux peuples alliés, & leur propoſoit pour champ de bataille, les plaines de la Béotie ou celles de la Theſſalie: enfin, il réſolut de détacher les Athéniens de la ligue, & fit partir pour Athènes Alexandre, roi de Macédoine, qui leur étoit uni par les liens de l'hoſpitalité.

Ce prince admis à l'aſſemblée du peuple, en même temps que les ambaſſadeurs de Lacédémone, chargés de rompre cette négociation, parla de cette manière: „ Voici ce que „ dit Mardonius: J'ai reçu un ordre du roi, conçu en ces

* Le 4 décembre de l'an 480 avant J. C.

„ termes: J'oublie les offenses des Athéniens. Mardonius,
„ exécutez mes volontés; rendez à ce peuple ses terres;
„ donnez-lui-en d'autres, s'il en désire; conservez-lui ses
„ lois, & rétablissez les temples que j'ai brûlés. J'ai cru
„ devoir vous instruire des intentions de mon maître; &
„ j'ajoute: c'est une folie de votre part de vouloir résister
„ aux Perses; c'en est une plus grande de prétendre leur
„ résister long-temps. Quand même, contre toute espé-
„ rance, vous remporteriez la victoire, une autre armée
„ vous l'arracheroit bientôt des mains. Ne courez donc
„ point à votre perte; & qu'un traité de paix dicté par la
„ bonne-foi, mette à couvert votre honneur & votre liberté.„
Alexandre, après avoir rapporté ces paroles, tâcha de convaincre les Athéniens qu'ils n'étoient pas en état de lutter contre la puissance des Perses, & les conjura de préférer l'amitié de Xerxès à tout autre intérêt.

„ N'écoutez pas les perfides conseils d'Alexandre, s'écriè-
„ rent alors les députés de Lacédémone. C'est un tyran qui
„ sert un autre tyran: il a, par un indigne artifice, altéré les
„ instructions de Mardonius. Les offres qu'il vous fait de sa
„ part, sont trop séduisantes pour n'être pas suspectes. Vous
„ ne pouvez les accepter, sans fouler aux pieds les lois de la
„ justice & de l'honneur. N'est-ce pas vous qui avez allumé
„ cette guerre? & faudra-t-il que ces Athéniens qui, dans
„ tous les temps, ont été les plus zèlés défenseurs de la
„ liberté, soient les premiers auteurs de notre servitude?
„ Lacédémone, qui vous fait ces représentations par notre
„ bouche, est touchée du funeste état où vous réduisent vos
„ maisons détruites, & vos campagnes ravagées: elle vous
„ propose en son nom, & au nom de ses alliés, de garder en
„ dépôt, pendant le reste de la guerre, vos femmes, vos en-
„ fans & vos esclaves.„

Les Athéniens mirent l'affaire en délibération; &, suivant l'avis d'Aristide, il fut résolu de répondre au roi de Macédoine, qu'il auroit pu se dispenser de les avertir que leurs forces étoient inférieures à celles de l'ennemi; qu'ils n'en étoient pas moins disposés à opposer la plus vigoureuse résistance à ces barbares; qu'ils lui conseilloient, s'il avoit à l'avenir de pareilles lâchetés à leur proposer, de ne pas paroitre en leur présence, & de ne pas les exposer à violer en sa personne les droits de l'hospitalité & de l'amitié.

Il fut décidé qu'on répondroit aux Lacédémoniens, que si Sparte avoit mieux connu les Athéniens, elle ne les auroit pas crus capables d'une trahison, ni tâché de les retenir dans son alliance par des vues d'intérêt; qu'ils pourvoiroient comme

ils

ils pourroient aux besoins de leurs familles, & qu'ils remercioient les alliés de leurs offres généreuses: qu'ils étoient attachés à la ligue par des liens sacrés & indissolubles; que l'unique grace qu'ils demandoient aux alliés, c'étoit de leur envoyer au plutôt du secours, parce qu'il étoit temps de marcher en Béotie, & d'empêcher les Perses de pénétrer une seconde fois dans l'Attique.

Les ambassadeurs étant rentrés, Aristide fit lire les décrets en leur présence: & soudain, élevant la voix: „ Députés „ Lacédémoniens, dit-il, apprenez à Sparte que tout l'or qui „ circule sur la terre, ou qui est encore caché dans ses entrailles, n'est rien à nos yeux, au prix de notre liberté. Et „ vous, Alexandre, en s'adressant à ce prince, & lui montrant „ le soleil: Dites à Mardonius que tant que cet astre suivra „ la route qui lui est prescrite, les Athéniens poursuivront „ sur le roi de Perse la vengeance qu'exigent leurs campagnes „ désolées, & leurs temples réduits en cendres. „ Pour rendre cet engagement encore plus solennel, il fit sur le champ passer un décret, par lequel les prêtres dévoueroient aux dieux infernaux tous ceux qui auroient des intelligences avec les Perses, & qui se détacheroient de la confédération des Grecs.

Mardonius instruit de la résolution des Athéniens, fit marcher aussitôt ses troupes en Béotie, & de-là fondit sur l'Attique, dont les habitans s'étoient une seconde fois réfugiés dans l'île de Salamine. Il fut si flatté de s'être emparé d'un pays désert, que par des signaux placés de distance en distance, soit dans les îles, soit dans le continent, il en avertit Xerxès qui étoit encore à Sardes en Lydie: il en voulut profiter aussi, pour entamer une nouvelle négociation avec les Athéniens; mais il reçut la même réponse; & Lycidas, un des Sénateurs, qui avoit proposé d'écouter les offres du général Persan, fut lapidé avec ses enfans & sa femme.

Cependant les alliés, au lieu d'envoyer une armée dans l'Attique, comme ils en étoient convenus, se fortifioient à l'isthme de Corinthe, & ne paroissoient attentifs qu'à la défense du Péloponèse. Les Athéniens, alarmés de ce projet, envoyèrent des ambassadeurs à Lacédémone où l'on célébroit des fêtes qui devoient durer plusieurs jours: ils firent entendre leurs plaintes. On différoit de jour en jour d'y répondre. Offensés enfin d'une inaction & d'un silence qui ne les mettoit que trop en droit de soupçonner une perfidie, ils se présentèrent pour la dernière fois aux Ephores, & leur déclarèrent qu'Athènes trahie par les Lacédémoniens, & abandonnée

des

des autres alliés, étoit résolue de tourner ses armes contre eux, en faisant sa paix avec les Perses.

Les Ephores répondirent que la nuit précédente ils avoient fait partir, sous la conduite de Pausanias, tuteur du jeune roi Plistarque, 5000 Spartiates, & 35000 esclaves ou Ilotes armés à la légère. Ces troupes bientôt augmentées de 5000 Lacédémoniens, s'étant jointes avec celles des villes confédérées, partirent d'Eleusis, & se rendirent en Béotie, où Mardonius venoit de ramener son armée.

Il avoit sagement évité de combattre dans l'Attique. Comme ce pays est entrecoupé de hauteurs & de défilés, il n'auroit pu ni développer sa cavalerie dans le combat, ni assurer sa retraite dans un revers. La Béotie, au contraire, offroit de grandes plaines, un pays fertile, quantité de villes prêtes à recueillir les débris de son armée: car, à l'exception de ceux de Platée & de Thespies, tous les peuples de ces cantons s'étoient déclarés pour les Perses.

Bataille de Platée.

Mardonius établit son camp dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus, dont il occupoit la rive gauche, jusqu'aux frontières du pays des Platéens. Pour renfermer ses bagages & pour se ménager un asyle, il faisoit entourer d'un fossé profond, ainsi que de murailles & de tours construites en bois, un espace de dix stades en tous sens.* Les Grecs étoient en face, au pied & sur le penchant du mont Cithéron. Aristide commandoit les Athéniens; Pausanias toute l'armée.†

Ce fut là que les généraux dressèrent la formule d'un serment que les soldats se hâtèrent de prononcer. Le voici:
„ Je ne préférerai point la vie à la liberté; je n'abandonnerai
„ mes chefs, ni pendant leur vie, ni après leur mort; je don-
„ nerai les honneurs de la sépulture à ceux des alliés qui
„ périront dans la bataille: après la victoire, je ne renverserai
„ aucune des villes qui auront combattu pour la Grèce, &
„ je décimerai toutes celles qui se seront jointes à l'ennemi:
„ loin de rétablir les temples qu'il a brûlés ou détruits, je
„ veux que leurs ruines subsistent, pour rappeler sans cesse à
„ nos neveux la fureur impie des barbares.„

Une anecdote, rapportée par un auteur presque contemporain, nous met en état de juger de l'idée que la plupart des

* Environ 945 toises.

† Les deux armées se trouvèrent en présence, le 10 septembre de l'année 479 avant J. C.

Perses

Perses avoient de leur général. Mardonius soupoit chez un particulier de Thèbes, avec cinquante de ses officiers généraux, autant de Thébains, & Thersandre, un des principaux citoyens d'Orchomène. A la fin du repas, la confiance se trouvant établie entre les convives des deux nations, un Perse placé auprès de Thersandre, lui dit: „ Cette table, garant „ de notre foi, ces libations que nous avons faites ensemble „ en l'honneur des dieux, m'inspirent un secret intérêt pour „ vous. Il est temps de songer à votre sûreté. Vous voyez „ ces Perses qui se livrent à leurs transports; vous avez vu „ cette armée que nous avons laissée sur les bords du fleuve; „ hélas! vous n'en verrez bientôt que les foibles restes. „ Il pleuroit en disant ces mots. Thersandre surpris, lui demanda s'il avoit communiqué ses craintes à Mardonius, ou à ceux qu'il honoroit de sa confiance. „ Mon cher hôte, ré- „ pondit l'étranger, l'homme ne peut éviter sa destinée. „ Quantité de Perses ont prévu comme moi, celle dont ils „ sont menacés; & nous nous laissons tous ensemble en- „ traîner par la fatalité. Le plus grand malheur des hom- „ mes, c'est que les plus sages d'entre eux sont toujours ceux „ qui ont le moins de crédit. „ Cet auteur tenoit ce fait de Thersandre lui-même

Mardonius voyant que les Grecs s'obstinoient à garder leurs hauteurs, envoya contre eux toute sa cavalerie, commandée par Masistius, qui jouissoit de la plus haute faveur auprès de Xerxès, & de la plus grande considération à l'armée. Les Perses, après avoir insulté les Grecs par des reproches de lâcheté, tombèrent sur les Mégariens qui campoient dans un terrein plus uni, & qui, avec le secours de 300 Athéniens, firent une assez longue résistance. La mort de Masistius les sauva d'une défaite entière, & termina le combat. Cette perte fut un sujet de deuil pour l'armée Persanne, un sujet de triomphe pour les Grecs, qui virent passer dans tous leurs rangs, le corps de Masistius, qu'ils avoient enlevé à l'ennemi.

Malgré cet avantage, la difficulté de se procurer de l'eau, en présence d'un ennemi qui écartoit à force de traits tous ceux qui vouloient s'approcher du fleuve, les obligea de changer de position; ils défilèrent le long du mont Cithéron, & entrèrent dans le pays des Platéens.

Les Lacédémoniens s'établirent auprès d'une source abondante, qu'on nomme Gargaphie, & qui devoit suffire aux besoins de l'armée; les autres alliés furent placés la plupart sur des collines qui sont au pied de la montagne, quelques-uns dans la plaine, tous en face de l'Asopus.

Pendant cette distribution de postes, il s'éleva une dispute assez

affez vive entre les Athéniens & les Tégéates, qui prétendoient également commander l'aile gauche : les uns & les autres rapportoient leurs titres & les exploits de leurs ancêtres. Mais Ariftide termina ce différend. „ Nous ne fommes pas „ ici, dit-il, pour contefter avec nos alliés, mais pour com- „ battre nos ennemis. Nous déclarons que ce n'eft pas le „ pofte qui donne ou qui ôte la valeur. C'eft à vous, Lacé- „ démoniens, que nous nous en rapportons. Quelque rang „ que vous nous affigniez, nous l'éleverons fi haut, qu'il „ deviendra peut-être le plus honorable de tous. „ Les Lacédémoniens opinèrent par acclamation en faveur des Athéniens.

Un danger plus imminent mit la prudence d'Ariftide à une plus rude épreuve : il apprit que quelques officiers de fes troupes, appartenant aux premières familles d'Athènes, méditoient une trahifon en faveur des Perfes, & que la conjuration faifoit tous les jours des progrès. Loin de la rendre plus redoutable par des recherches qui l'auroient inftruite de fes forces, il fe contenta de faire arrêter huit des complices. Les deux plus coupables prirent la fuite. Il dit aux autres, en leur montrant les ennemis: „ C'eft leur fang qui peut feul „ expier votre faute. „

Mardonius n'eut pas plutôt appris que les Grecs s'étoient retirés dans le territoire de Platée, que, faifant remonter fon armée le long du fleuve, il la plaça une feconde fois en préfence de l'ennemi. Elle étoit compofée de 300,000 hommes tirés des nations de l'Afie, & d'environ 50,000 Béotiens, Theffaliens & autres Grecs auxiliaires. Celle des confédérés étoit forte d'environ 110,000 hommes, dont 69,500 n'étoient armés qu'à la légère. On y voyoit 10,000 Spartiates & Lacédémoniens, 8000 Athéniens, 5000 Corinthiens, 3000 Mégariens, & différens petits corps fournis par plufieurs autres peuples ou villes de la Grèce. Il en venoit tous les jours de nouveaux. Les Mantinéens & les Eléens n'arrivèrent qu'après la bataille.

Les armées étoient en préfence depuis huit jours, lorfqu'un détachement de la cavalerie Perfanne, ayant paffé l'Afopus pendant la nuit, s'empara d'un convoi qui venoit du Péloponèfe, & qui defcendoit du Cithéron. Les Perfes fe rendirent maîtres de ce paffage,* & les Grecs ne reçurent plus de provifions.

Les deux jours fuivans, le camp de ces derniers fut fouvent infulté par la cavalerie ennemie. Les deux armées n'ofoient paffer le fleuve : de part & d'autre, le devin, foit de lui-même,

* Le 7 feptembre de l'année 479 avant J. C.

foit

soit par des impressions étrangères, promettoit la victoire à son parti, s'il se tenoit sur la défensive.

Le onzième jour, Mardonius assembla son conseil,* Artabaze, un des premiers officiers de l'armée, proposa de se retirer sous les murs de Thèbes, de ne pas risquer une bataille, mais de corrompre, à force d'argent, les principaux citoyens des villes alliées. Cet avis, qui fut embrassé des Thébains, eût insensiblement détaché de la confédération la plupart des peuples dont elle étoit composée. D'ailleurs l'armée Grecque, qui manquoit de vivres, auroit été contrainte dans quelques jours, de se disperser, ou de combattre dans une plaine; ce qu'elle avoit évité jusqu'alors. Mardonius rejeta cette proposition avec mépris.

La nuit suivante, un cavalier, échappé du camp des Perses, s'étant avancé du côté des Athéniens, fit annoncer à leur général qu'il avoit un secret important à lui révéler: & dès qu'Aristide fut arrivé, cet inconnu lui dit; „ Mardonius „ fatigue inutilement les dieux pour avoir des auspices favo- „ rables. Leur silence a retardé jusqu'ici le combat; mais „ les devins ne font plus que de vains efforts pour le retenir. „ Il vous attaquera demain à la pointe du jour. J'espère „ qu'après votre victoire, vous vous souviendrez que j'ai „ risqué ma vie pour vous garantir d'une surprise: je suis „ Alexandre, roi de Macédoine. „ Ayant achevé ces mots, il reprit à toute bride le chemin du camp.

Aristide se rendit aussitôt au quartier des Lacédémoniens. On y concerta les mesures les plus sages pour repousser l'ennemi; & Pausanias ouvrit un avis qu'Aristide n'osoit proposer lui même: c'étoit d'opposer les Athéniens aux Perses, & les Lacédémoniens aux Grecs auxiliaires de Xerxès. Par-là, disoit-il, nous aurons les uns & les autres à combattre des troupes qui ont déjà éprouvé notre valeur. Cette résolution prise, les Athéniens, dès la pointe du jour, passèrent à l'aile droite, & les Lacédémoniens à la gauche. Mardonius pénétrant leurs desseins, fit passer aussitôt les Perses à sa droite, & ne prit le parti de les ramener à leur ancien poste, que lorsqu'il vit les ennemis rétablir leur premier ordre de bataille.

Ce général ne regardoit les mouvemens des Lacédémoniens que comme un aveu de leur lâcheté. Dans l'ivresse de son orgueil, il leur reprochoit leur réputation, & leur faisoit des défis insultans. Un héraut envoyé de sa part à Pausanias, lui proposa de terminer le différend de la Perse & de la Grèce, par un combat entre un certain nombre de Spartiates & de Persans. Comme il ne reçut aucune réponse, il fit marcher

* Le 20 septembre.

toute

toute ſa cavalerie. Elle inquiéta l'armée des Grecs pendant tout le reſte du jour, & parvint même à combler la fontaine de Gargaphie.

Privés de cette unique reſſource, les Grecs réſolurent de tranſporter leur camp un peu plus loin, & dans une île formée par deux branches de l'Aſopus, dont l'une s'appelle Péroé; de-là ils devoient envoyer au paſſage du mont Cithéron la moitié de leurs troupes, pour en chaſſer les Perſes qui interceptoient les convois.

Le camp fut levé pendant la nuit,* avec la confuſion qu'on devoit attendre de tant de nations indépendantes, refroidies par leur inaction, alarmées enſuite de leurs fréquentes retraites, ainſi que de la diſette des vivres. Quelques-unes ſe rendirent dans l'endroit aſſigné; d'autres égarées par leurs guides, ou par une terreur panique, ſe réfugièrent auprès de la ville de Platée.

Le départ des Lacédémoniens & des Athéniens fut retardé juſqu'au lever de l'aurore. Ces derniers prirent le chemin de la plaine; les Lacédémoniens ſuivis de 3000 Tégéates, défilèrent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès, éloigné de dix ſtades tant de leur première poſition, que de la ville de Platée, ils s'arrêtèrent pour attendre un de leurs corps qui avoit long-temps refuſé d'abandonner ſon poſte; & ce fut là que les atteignit la cavalerie Perſanne, détachée par Mardonius pour ſuſpendre leur marche. „ Les voilà, s'écrioit „ alors ce général au milieu de ſes officiers; les voilà, ces „ Lacédémoniens intrépides, qui, diſoit-on, ne ſe retirent „ jamais en préſence de l'ennemi: nation vile, qui ne ſe „ diſtingue des autres Grecs, que par un excès de lâcheté, & „ qui va bientôt ſubir la juſte peine qu'elle mérite. „

Il ſe met enſuite à la tête de la nation guerrière des Perſes & de ſes meilleures troupes; il paſſe le fleuve, & s'avance à grands pas dans la plaine. Les autres peuples de l'orient le ſuivent en tumulte, en pouſſant des cris. Dans le même inſtant, ſon aile droite, compoſée de Grecs auxiliaires, attaque les Athéniens, & les empêche de donner du ſecours aux Lacédémoniens.

Pauſanias, ayant rangé ſes troupes dans un terrein en pente & inégal, auprès d'un petit ruiſſeau de l'enceinte conſacrée à Cérès, les laiſſa long-temps expoſées aux traits & aux flèches, ſans qu'elles oſaſſent ſe défendre. Les entrailles des victimes n'annonçoient que des événemens ſiniſtres. Cette malheureuſe ſuperſtition fit périr quantité de ſoldats, qui regrettèrent moins la vie qu'une mort inutile à la Grèce. A la fin les

* La nuit du 21 au 22 ſeptembre.

Tégéates,

Tégéates, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui les animoit, se mirent en mouvement, & furent bientôt soutenus par les Spartiates qui venoient d'obtenir ou de se ménager des auspices favorables.

A leur approche, les Perses jettent leurs arcs, serrent leurs rangs, se couvrent de leurs boucliers, & forment une masse dont la pesanteur & l'impulsion arrêtent & repoussent la fureur de l'ennemi. En vain leurs boucliers, construits d'une matiere fragile, volent en éclats; ils brisent les lances dont on veut les percer, & supléent par un courage féroce, au défaut de leurs armes. Mardonius, à la tête de 1000 soldats d'élite, balança long-temps la victoire; mais bientôt il tombe, atteint d'un coup mortel. Ceux qui l'entourent veulent venger sa mort, & sont immolés autour de lui. Dès ce moment, les Perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite. La cavalerie Persanne arrêta pendant quelque temps le vainqueur, mais ne l'empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que les Perses avoient élevé auprès de l'Asopus, & qui reçut les débris de leur armée.

Les Athéniens avoient obtenu le même succès à l'aile gauche: ils avoient éprouvé une résistance très forte de la part des Béotiens, trés foible de la part des autres alliés de Xerxès, blessés sans doute des hauteurs de Mardonius, & de son obstination à donner la bataille dans un lieu si désavantageux. Les Béotiens, dans leur fuite, entraînèrent toute la droite des Perses.

Aristide, loin de les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les Lacédémoniens, qui, peu versés encore dans l'art de conduire les siéges, attaquoient vainement l'enceinte où les Perses étoient renfermés. L'arrivée des Athéniens & des autres troupes confédérées n'épouvanta point les assiégés; ils repoussoient avec fureur tous ceux qui se présentoient à l'assaut; mais à la fin, les Athéniens ayant forcé le retranchement, & détruit une partie du mur, les Grecs se précipitèrent dans le camp, & les Perses se laissèrent égorger comme des victimes.

Dès le commencement de la bataille, Artabaze, qui avoit à ses ordres un corps de 40,000 hommes, mais qui depuis long-temps étoit secretement aigri du choix que Xerxès avoit fait de Mardonius pour commander l'armée, s'étoit avancé, plutôt pour être spectateur du combat, que pour en assurer le succès: dès qu'il vit plier le corps de Mardonius, il enjoignit à ses troupes de le suivre; il prit, en fuyant, le chemin de la Phocide, traversa la mer à Bysance, & se rendit en Asie, où on lui fit peut-être un mérite d'avoir sauvé une partie de l'armée.

Tout

Tout le reste, à l'exception d'environ 3000 hommes, périt dans le retranchement ou dans la bataille.

Les nations qui se distinguèrent dans cette journée, furent, d'un côté, les Perses & les Saces; de l'autre, les Lacédémoniens, les Athéniens & ceux de Tégée. Les vainqueurs donnèrent des éloges à la valeur de Mardonius, à celle de l'Athénien Sophanès, à celle de quatre Spartiates, à la tête desquels on doit placer Aristodème, qui voulut en cette occasion effacer la honte de n'avoir pas péri au pas des Thermopyles. Les Lacédémoniens ne rendirent aucun honneur à sa cendre: ils disoient que, résolu de mourir plutôt que de vaincre, il avoit abandonné son rang pendant le combat, & montré un courage de désespoir & non de vertu.

Cependant les Lacédémoniens & les Athéniens aspiroient également au prix de la valeur; les premiers, parce qu'ils avoient battu les meilleures troupes de Mardonius; les seconds, parce qu'ils les avoient forcées dans leurs retranchemens: les uns & les autres soutenoient leurs prétentions, avec une hauteur qui ne leur permettoit plus d'y renoncer. Les esprits s'aigrissoient; les deux camps retentissoient de menaces; & l'on en feroit venu aux mains, sans la prudence d'Aristide, qui fit consentir les Athéniens à s'en rapporter au jugement des alliés. Alors Théogiton de Mégare proposa aux deux nations rivales de renoncer au prix, & de l'adjuger à quelque autre peuple. Cléocrite de Corinthe nomma les Platéens, & tous les suffrages se réunirent en leur faveur.

La terre étoit couverte des riches dépouilles des Perses: l'or & l'argent brilloient dans leurs tentes. Pausanias fit garder le butin par les Ilotes: on en réserva la dixième partie pour le temple de Delphes, une grande partie encore pour des monumens en l'honneur des dieux. Les vainqueurs se partagèrent le reste, & portèrent chez eux le premier germe de la corruption.

Tous les genres d'honneur furent accordés à ceux qui étoient morts les armes à la main. Chaque nation éleva un tombeau à ses guerriers; &, dans une assemblée des généraux, Aristide fit passer ce décret: ,, Que tous les ans les peuples ,, de la Grèce enverroient des députés à Platée, pour y re- ,, nouveler, par des sacrifices augustes, la mémoire de ceux ,, qui avoient perdu la vie dans le combat; que de 5 en 5 ,, ans, on y célèbreroit des jeux solennels, qui feroient nom- ,, més les fêtes de la Liberté; & que les Platéens, n'ayant ,, désormais d'autres soins que de faire des vœux pour le ,, salut de la Grèce, seroient regardés comme une nation in- ,, violable, & consacrée à la divinité.,,

Onze

Onze jours après la bataille*, les vainqueurs marchèrent à Thèbes, ils demandoient aux habitans de leur livrer ceux des citoyens qui les avoient engagés à se soumettre aux Mèdes. Sur le refus des Thébains, la ville fut assiégée ; elle couroit risque d'être détruite, si l'un des principaux coupables n'eût été d'avis de se remettre avec ceux de sa faction entre les mains des alliés. Ils se flattoient de pouvoir racheter leur vie par le sacrifice des sommes qu'ils avoient reçues de Mardonius ; mais Pausanias, insensible à leurs offres, les fit condamner au dernier supplice.

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion, dans la seconde année de la soixante-quinzième olympiade†. Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, & par Xanthippe l'Athénien, remporta une victoire signalée sur les Perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie : les peuples de ce canton qui l'avoient appelée à leur secours, s'engagèrent, après le combat, dans la confédération générale.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre Médique : elle avoit duré deux ans, & jamais peut-être dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses, & jamais aussi de tels évènemens n'ont opéré de si rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts, & dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent, sur les Lacédémoniens & sur les Athéniens, des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères & de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu'à se reposer de leurs succès, & laisserent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les Athéniens. Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, & se proposèrent à-la-fois de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avoient dans la Grèce, & de protéger contre les Perses les Ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Les peuples respiroient enfin : les Athéniens se rétablissoient au milieu des débris de leur ville infortunée : ils en relevoient les murailles, malgré les plaintes des alliés qui commençoient à redouter la gloire de ce peuple, malgré les représentations des Lacédémoniens, dont l'avis étoit de démanteler les places de la Grèce situées hors du Péloponèse, afin que, dans une nouvelle invasion, elles ne servissent pas de retraite aux Perses. Thémistocle avoit su détourner adroitement l'orage qui, dans cette occasion, menaçoit les Athéniens. Il les avoit engagés de plus à former au Pirée un port entouré d'une enceinte re-

* Le 3 octobre. † Le 22 Septembre de l'année 479 avant J. C.

doutable, à conſtruire tous les ans un certain nombre de galères, à promettre des immunités aux étrangers, & ſur-tout aux ouvriers qui viendroient s'établir dans leur ville.

Dans le même temps, les alliés ſe préparoient à délivrer les villes Grecques où les Perſes avoient laiſſé des garniſons. Une flotte nombreuſe, ſous les ordres de Pauſanias & d'Ariſtide, obligea l'ennemi d'abandonner l'île de Chypre & la ville de Byzance, ſituée ſur l'Helleſpont. Ces ſuccès achevèrent de perdre Pauſanias, déſormais incapable de ſoutenir le poids de ſa gloire.

Ce n'étoit plus ce Spartiate rigide, qui, dans les champs de Platée, inſultoit au faſte & à la ſervitude des Mèdes; c'étoit un ſatrape entièrement ſubjugué par les mœurs des peuples vaincus, & ſans ceſſe entouré de ſatellites étrangers qui le rendoient inacceſſible. Les alliés, qui n'en obtenoient que des réponſes dures & humiliantes, que des ordres impérieux & ſanguinaires, ſe révoltèrent enfin contre une tyrannie, devenue encore plus odieuſe par la conduite d'Ariſtide: ce dernier employoit, pour ſe concilier les eſprits, les armes les plus fortes, la douceur & la juſtice. Auſſi, vit-on les peuples confédérés propoſer aux Athéniens de combattre ſous leurs ordres.

Les Lacédémoniens, inſtruits de cette défection, rappelèrent auſſitôt Pauſanias, accuſé, ſoupçonné d'intelligence avec les Perſes. On eut alors des preuves de ſes vexations, & on lui ôta le commandement de l'armée; on en eut, quelque temps après, de ſa trahiſon, & on lui ôta la vie. Quelque éclatante que fût cette punition, elle ne ramena point les alliés: ils refusèrent d'obéir au Spartiate Dorcis, qui remplaça Pauſanias; &, ce général s'étant retiré, les Lacédémoniens délibérèrent ſur le parti qu'ils devoient prendre.

Le droit qu'ils avoient de commander les armées combinées des Grecs, étoit fondé ſur les titres les plus reſpectables. Tous les peuples de la Grèce, ſans en excepter les Athéniens, l'avoient reconnu juſqu'alors. Sparte en avoit fait uſage, non pour augmenter ſes domaines, mais pour détruire par-tout la tyrannie. La ſageſſe de ſes lois la rendoit ſouvent l'arbitre des peuples de la Grèce; & l'équité de ſes déciſions en avoit rangé pluſieurs au nombre de ſes alliés. Et quel moment encore choiſiſſoit-on pour la dépouiller de ſa prérogative? celui où, ſous la conduite de ſes généraux, les Grecs avoient remporté les plus brillantes victoires.

Ces raiſons, diſcutées parmi les Spartiates, les rempliſſoient d'indignation & de fureur. On menaçoit les alliés; on méditoit une invaſion dans l'Attique, lorſqu'un ſénateur, nommé Hétæmaridas, oſa repréſenter aux guerriers dont il étoit

entouré, que leurs généraux, après les plus glorieux ſuccès, ne rapportoient dans leur patrie que des germes de corruption; que l'exemple de Pauſanias devoit les faire trembler ſur le choix de ſes ſucceſſeurs, & qu'il étoit avantageux à la république de céder aux Athéniens l'empire de la mer, & le ſoin de continuer la guerre contre les Perſes.

Ce diſcours ſurprit, & calma ſoudain les eſprits. On vit la nation la plus valeureuſe de l'univers préférer ſes vertus à ſa vengeance, & dépoſer ſa jalouſie à la voix de la raiſon. Le génie de Lycurgue dominoit encore à Sparte. Jamais peut-être elle ne montra plus de courage & de grandeur.

Les Athéniens qui, loin de s'attendre à ce ſacrifice, s'étoient préparés à l'obtenir par la voie des armes, admirèrent une modération qu'ils étoient incapables d'imiter; &, tandis qu'une nation rivale ſe dépouilloit d'une partie de ſa puiſſance, ils n'en étoient que plus empreſſés à ſe faire aſſurer par les alliés, le droit honorable de commander les armées navales de la Grèce.

Ce nouveau ſyſtême de confédération devoit être juſtifié par de nouvelles entrepriſes, & fit éclore de nouveaux projets. On commença par régler les contributions néceſſaires pour continuer la guerre contre les Perſes. Toutes les nations mirent leurs intérêts entre les mains d'Ariſtide: il parcourut le continent & les îles, s'inſtruiſit du produit des terres, & fit voir dans ſes opérations tant d'intelligence & d'équité, que les contribuables mêmes le regardèrent comme leur bienfaiteur. Dès qu'elles furent terminées, on réſolut d'attaquer les Perſes.

Les Lacédémoniens ne participèrent point à cette délibération: ils ne reſpiroient alors que la paix, les Athéniens, que la guerre. Cette oppoſition de vues avoit éclaté plus d'une fois. Après la bataille de Mycale, ceux du Péloponèſe, ayant les Lacédémoniens à leur tête, vouloient tranſporter les peuples de l'Ionie dans le continent de la Grèce, & leur donner les places maritimes que poſſédoient les nations qui s'étoient alliées aux Perſes. Par ces tranſmigrations, la Grèce eût été délivrée du ſoin de protéger les Ioniens, & l'on éloignoit une rupture certaine entre l'Aſie & l'Europe. Mais les Athéniens rejetèrent cet avis, ſous prétexte que le ſort de leurs colonies ne devoit pas dépendre des alliés. Il falloit du moins imprimer une ſorte de flétriſſure ſur les peuples Grecs qui avoient joint leurs troupes à celles de Xerxès, ou qui étoient reſtés dans l'inaction. Les Lacédémoniens propoſèrent de les exclure de l'aſſemblée des Amphictyons: mais Thémiſtocle, qui vouloit ménager à ſa patrie l'alliance des

Argiens, des Thébains & des Thessaliens, représenta qu'en écartant de cette assemblée les nations coupables, deux ou trois villes puissantes y disposeroient à leur gré de tous les suffrages; il fit tomber la proposition des Lacédémoniens, & s'attira leur haîne

Il avoit mérité celle des alliés, par les exactions & les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer Egée. Une foule de particuliers se plaignoient de ses injustices; d'autres, des richesses qu'il avoit acquises; tous, du désir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie, qui recueilloit les moindres de ses actions & de ses paroles, goûtoit le cruel plaisir de répandre des nuages sur sa gloire. Lui-même la voyoit se flétrir de jour en jour; &, pour en soutenir l'éclat, il s'abaissoit à fatiguer le peuple du récit de ses exploits, sans s'appercevoir qu'il est aussi dangereux qu'inutile de rappeler des services oubliés: il fit construire auprès de sa maison un temple consacré à DIANE AUTEUR DES BONS CONSEILS. Cette inscription, monument de ceux qu'il avoit donnés aux Athéniens pendant la guerre Médique, parut un reproche, & parconséquent un outrage fait à la nation. Ses ennemis prévalurent: il fut banni*, & se retira dans le Péloponèse; mais bientôt, accusé d'entretenir une correspondance criminelle avec Artaxerxès, successeur de Xerxès, il fut poursuivi de ville en ville, & contraint de se réfugier chez les Perses. Ils honorèrent, dans leur vainqueur suppliant, des talens qui les avoient humiliés, mais qui n'étoient plus à craindre. Il mourut plusieurs années après†.

Les Athéniens s'apperçurent à peine de cette perte: ils possédoient Aristide, & Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son père, la prudence de Thémistocle, & presque toutes les vertus d'Aristide, dont il avoit étudié les exemples & écouté les leçons. On lui confia le commandement de la flotte Grecque: il fit voile vers la Thrace, s'empara d'une ville où les Perses avoient une garnison, détruisit les pirates qui infestoient les mers voisines, & porta la terreur dans quelques îles qui s'étoient séparées de la ligue.

Bientôt il sort du Pirée avec 200 galères, auxquelles les alliés en joignent 100 autres: il oblige, par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie & de Lycie à se déclarer contre les Perses; &, ayant rencontré à la hauteur de l'île de Chypre la flotte de ces derniers, composée de deux cents vaisseaux, il en coule à fond une partie, & s'empare du reste: le soir même il arrive sur les côtes de Pamphylie, où les Perses avoient rassemblé une forte armée; il débarque ses troupes,

* Vers l'an 471 avant J. C. † Vers l'an 449 avant J. C.

attaque

attaque l'ennemi, le diſperſe, & revient avec un nombre prodigieux de priſonniers, & quantité de riches dépouilles deſtinées à l'embelliſſement d'Athènes.

La conquête de la preſqu'île de Thrace ſuivit de près cette double victoire; & d'autres avantages, remportés pendant pluſieurs années, accrurent ſucceſſivement la gloire des Athéniens, & la confiance qu'ils avoient en leurs forces.

Celles de leurs alliés s'affoibliſſoient dans la même proportion. Epuiſés par une guerre qui, de jour en jour devenoit plus étrangère, la plupart refuſoient d'envoyer leur contingent de troupes & de vaiſſeaux. Les Athéniens employèrent d'abord, pour les y contraindre, les menaces & la violence. Mais Cimon, par des vues plus profondes, leur propoſa de garder leurs ſoldats & leurs matelots, d'augmenter leurs contributions en argent, & d'envoyer leurs galères qu'il feroit monter par des Athéniens. Par cette politique adroite il les priva de leur marine; &, les ayant plongés dans un funeſte repos, il donna tant de ſupériorité à ſa patrie, qu'elle ceſſa d'avoir des égards pour les alliés. Ariſtide & Cimon en retinrent quelques-uns par des attentions ſuivies. Athènes, par ſes hauteurs, força les autres à ſe ſéparer de ſon alliance, & les punit de leur défection en les aſſerviſſant.

C'eſt ainſi qu'elle s'empara des îles de Scyros & de Naxos; & que l'île de Thaſos, après un long ſiége, fut obligée d'abattre les murs de ſa capitale, & de livrer aux vainqueurs ſes vaiſſeaux, ſes mines d'or, & le pays qu'elle poſſédoit dans le continent.

Ces infractions étoient manifeſtement contraires au traité qu'Ariſtide avoit fait avec les alliés, & dont les plus horribles ſermens devoient garantir l'exécution. Mais Ariſtide lui-même exhorte les Athéniens à détourner ſur lui les peines que méritoit leur parjure. Il ſemble que l'ambition commençoit à corrompre la vertu même.

Athènes étoit alors dans un état de guerre continuel; & cette guerre avoit deux objets; l'un, qu'on publioit à haute voix, conſiſtoit à maintenir la liberté des villes de l'Ionie; l'autre, qu'on craignoit d'avouer, conſiſtoit à la ravir aux peuples de la Grèce.

Les Lacédémoniens, réveillés enfin par les plaintes des alliés, avoient réſolu, pendant le ſiége de Thaſos, de faire une diverſion dans l'Attique; mais, dans le moment de l'exécution, d'affreux tremblemens de terre détruiſent Sparte, & font périr ſous ſes ruines un nombre conſidérable d'habitans. Les eſclaves ſe révoltent; quelques villes de la Laconie

ſuivent leur exemple, & les Lacédémoniens ſont contraints d'implorer le ſecours de ce peuple dont ils vouloient arrêter les progrès.* Un de ſes orateurs lui conſeilloit de laiſſer périr la ſeule puiſſance qu'il eût à redouter dans la Grèce; mais Cimon, convaincu que la rivalité de Sparte étoit plus avantageuſe aux Athéniens que leurs conquêtes mêmes, ſut leur inſpirer des ſentimens plus généreux. Ils joignirent, à diverſes repriſes, leurs troupes à celles des Lacédémoniens; & ce ſervice important, qui devoit unir les deux nations, fit naître entre elles une haîne qui produiſit des guerres funeſtes. Les Lacédémoniens crurent s'appercevoir que les généraux d'Athènes entretenoient des intelligences avec les révoltés: ils les prièrent de ſe retirer ſous des prétextes plauſibles: mais les Athéniens, irrités d'un pareil ſoupçon, rompirent le traité qui les lioit aux Lacédémoniens depuis le commencement de la guerre Médique, & ſe hâtèrent d'en conclure un autre avec ceux d'Argos, depuis long-temps ennemis des Lacédémoniens.

Sur ces entrefaites, Inarus, fils de Pſammétique, ayant fait ſoulever l'Egypte contre Artaxerxès, roi de Perſe, ſollicita la protection des Athéniens.† Le déſir d'affoiblir les Perſes, & de ſe ménager l'alliance des Egyptiens, détermina la république encore plus que les offres d'Inarus. Cimon conduiſit en Egypte la flotte des alliés, compoſée de deux cents vaiſſeaux: elle remonta le Nil, & ſe joignit à celle des Egyptiens, qui défirent les Perſes, & s'emparèrent de Memphis, à l'exception d'un quartier de la ville où s'étoient réfugiés les débris de l'armée Perſanne. La révolte des Egyptiens ne fut étouffée que ſix ans après: la valeur ſeule des Athéniens & des autres Grecs en prolongea la durée. Après la perte d'une bataille, ils ſe défendirent pendant ſeize mois, dans une île formée par deux bras du Nil, & la plupart périrent les armes à la main. Il faut obſerver qu'Artaxerxès, pour obliger les troupes à quitter l'Egypte, avoit vainement tenté d'engager, à force de préſens, les Lacédémoniens à faire une irruption dans l'Attique.

Tandis que les Athéniens combattoient au loin pour donner un roi à l'Egypte, ils attaquoient en Europe ceux de Corinthe & d'Epidaure; ils triomphoient des Béotiens & des Sicyoniens; ils diſperſoient la flotte du Péloponèſe, forçoient les habitans d'Egine à livrer leurs vaiſſeaux, à payer un tribut, à démolir leurs murailles: ils envoyoient des troupes en Theſſalie, pour rétablir Oreſte ſur le trône de ſes pères; ils remuoient ſans ceſſe les peuples de la Grèce par des intrigues ſourdes,

* Vers l'an 464 avant J. C.

† Vers l'an 462 avant J. C.

fourdes, ou par des entreprifes audacieufes; donnant des fecours aux uns, forçant les autres à leur en fournir; réuniffant à leur domaine les pays qui étoient à leur bienféance; formant des établiffemens dans les pays où le commerce les attiroit; toujours les armes à la main; toujours entraînés à de nouvelles expéditions, par une fucceffion rapide de revers & de fuccès.

Des colonies compofées quelquefois de 10,000 hommes, alloient au loin cultiver les terres des vaincus: elles auroient, ainfi que la multiplicité des guerres, dépeuplé l'Attique. Mais les étrangers abordoient en foule dans ce petit pays, attirés par le décret de Thémiftocle qui leur accordoit un afyle, & encore plus par le défir de partager la gloire & le fruit de tant de conquêtes.

Des généraux habiles & entreprenans ne fecondoient que trop l'ambition effrénée de la république. Tels étoient Myronidès, qui, dans une feule campagne, s'empara de la Phocide, & de prefque toute la Béotie; Tolmidès, qui, vers le même temps, ravagea les côtes du Péloponèfe; Périclès, qui commençoit à jeter les fondemens de fa gloire, & qui profitoit des fréquentes abfences de Cimon, pour fe rendre maître de l'efprit du peuple.

Les Athéniens ne faifoient pas alors directement la guerre à Lacédémone; mais ils exerçoient fréquemment des hoftilités contre elle & contre fes alliés. Un jour ils voulurent, de concert avec les Argiens, s'oppofer au retour d'un corps de troupes, que des intérêts particuliers avoient attiré du Péloponèfe en Béotie. La bataille fe donna auprès de la ville de Tanagra.* Les Athéniens furent battus; les Lacédémoniens continuèrent tranquillement leur marche. Les premiers craignirent alors une rupture ouverte. Dans ces occafions, la république rougiffoit de fes injuftices; & ceux qui la gouvernoient, dépofoient leur rivalité. Tous les yeux fe tournèrent vers Cimon qu'ils avoient exilé quelques années auparavant. Périclès, qui l'avoit fait bannir, fe chargea de propofer le décret qui ordonnoit fon rappel.

Ce grand homme, honoré de l'eftime des Spartiates, & affuré de la confiance des Athéniens, employa tous fes foins pour les ramener à des vues pacifiques, & les engagea du moins à figner une trève de cinq ans.† Mais, comme les Athéniens ne pouvoient plus fupporter le repos, il fe hâta de les mener en Chypre; il y remporta de fi grands avantages fur les Perfes, qu'il contraignit Artaxerxès à demander la

* Vers l'an 456 avant J.C. † L'an 450 avant J. C.

paix en ſuppliant.* Les conditions en furent humiliantes pour le grand roi. Lui-même n'en eût pas dicté d'autres à une peuplade de brigands qui auroit infeſté les frontières de ſon royaume. Il reconnut l'indépendance des villes Grecques de l'Ionie. On ſtipula que ſes vaiſſeaux de guerre ne pourroient entrer dans les mers de la Grèce, ni ſes troupes de terre approcher des côtes, qu'à une diſtance de trois jours de marche. Les Athéniens, de leur côté, jurèrent de reſpecter les états d'Artaxerxès.

Telles furent les lois qu'une ville de la Grèce impoſoit au plus grand empire du monde. Trente ans auparavant, la réſolution qu'elle prit de réſiſter à cette puiſſance, fut regardée comme un coup de déſeſpoir, & le ſuccès comme un prodige. Cimon ne jouit pas long-temps de ſa gloire: il finit ſes jours en Chypre. Sa mort fut le terme des proſpérités des Athéniens: elle le ſeroit de cette partie de leur hiſtoire, ſi je n'avois à recueillir quelques traits qui ſervent à caractériſer le ſiècle où il a vécu.

Réflexions ſur le ſiècle de Thémiſtocle & d'Ariſtide.

Lorſque les Perſes parurent dans la Grèce, deux ſortes de crainte, engagèrent les Athéniens à leur oppoſer une vigoureuſe réſiſtance; la crainte de l'eſclavage, qui, dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l'inſtitution; & la crainte de l'opinion publique, qui, chez toutes les nations, ſupplée ſouvent aux vertus. La première agiſſoit d'autant plus ſur les Athéniens, qu'ils commençoient à jouir de cette liberté qui leur avoit coûté deux ſiècles de diſſentions. Ils devoient la ſeconde à leur éducation & à une longue habitude. Il règnoit alors dans les ames cette pudeur qui rougit de la licence, ainſi que de la lâcheté, qui fait que chaque citoyen ſe renferme dans les bornes de ſon état ou de ſes talens; qui fait auſſi que la loi devient un frein pour l'homme puiſſant; la pratique des devoirs, une reſſource pour l'homme foible; & l'eſtime de ſes ſemblables, un beſoin pour tous.

On fuyoit les emplois, parcequ'on en étoit digne; on n'oſoit aſpirer aux diſtinctions, parceque la conſidération publique ſuffiſoit pour payer les ſervices rendus à l'Etat. Jamais on n'a fait de ſi grandes choſes que dans ce ſiècle; jamais on n'a été plus éloigné de penſer que la gloire dût en rejaillir ſur quelques citoyens. On éleva des ſtatues en l'honneur de Solon, d'Harmodius & d'Ariſtogiton; mais ce ne fut

* L'an 449 avant J. C.

qu'après

qu'après leur mort. Ariſtide & Thémiſtocle ſauvèrent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier. Miltiade, après la bataille de Marathon, ſollicita cet honneur dans l'aſſemblée du peuple. Un homme ſe leva, & lui dit : „ Miltiade, quand vous repouſſerez tout ſeul les „ barbares, vous aurez tout ſeul une couronne.„ Peu de temps après, des troupes Athéniennes, ſous la conduite de Cimon, remportèrent de grands avantages dans la Thrace ; à leur retour, elles demandèrent une récompenſe ; dans les inſcriptions qui furent gravées, on fit l'éloge des troupes, & l'on ne cita perſonne en particulier.

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, & n'étoit pas à chaque inſtant humilié par des préférences injuſtes, ils ſavoient tous qu'ils pourroient acquérir une conſidération perſonnelle ; &, comme les mœurs étoient ſimples & pures, ils avoient en général cette indépendance & cette dignité qu'on ne perd que par la multitude des beſoins & des intérêts.

Je ne citerai point, à l'avantage de ce ſiècle, l'hommage éclatant que les Athéniens rendirent à la probité d'Ariſtide : ce fut à la repréſentation d'une pièce d'Eſchyle. L'acteur ayant dit, qu'Amphiaraüs étoit moins jaloux de paroître homme de bien, que de l'être en effet, tous les yeux ſe tournèrent rapidement vers Ariſtide. Une nation corrompue pourroit faire une pareille application : mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Ariſtide, que pour ceux de Thémiſtocle ; & c'eſt ce qu'on ne verroit pas dans une nation corrompue.

Après leurs ſuccès contre les Perſes, l'orgueil que donne la victoire ſe joignit dans leurs cœurs aux vertus qui l'avoient procurée ; & cet orgueil étoit d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cauſe plus juſte & plus importante.

Lorſqu'une nation pauvre & vertueuſe parvient tout-à-coup à une certaine élévation, il arrive de deux choſes l'une ; ou que, pour conſerver ſa conſtitution, elle renonce à toute idée d'agrandiſſement ; & alors elle jouit en paix de ſa propre eſtime, & du reſpect des autres peuples ; c'eſt ce qui arriva aux Lacédémoniens : ou qu'elle veut, à quelque prix que ce ſoit, accroître ſa puiſſance ; & alors elle devient injuſte & oppreſſive : c'eſt ce qu'éprouvèrent les Athéniens.

Thémiſtocle les égara dans la route où il les conduiſit. Les autres chefs, loin de modérer leur ardeur, ne parurent attentifs qu'à l'enflammer.

Lors de la ſeconde invaſion des Perſes, Miltiade propoſa de les combattre en raſe campagne. Ce projet étoit digne du

vainqueu

vainqueur de Marathon. Celui de Thémiſtocle fut plus hardi peut-être: il oſa conſeiller aux Athéniens de confier leur deſtinée au haſard d'une bataille navale. De puiſſantes raiſons s'élevoient contre ce plan de défenſe. Les Athéniens ſavoient à peine alors gouverner leurs foibles navires: ils n'étoient point exercés aux combats de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès attaqueroit les Grecs dans un détroit. Enfin, Thémiſtocle devoit-il ſe flatter, comme il l'aſſuroit, qu'à tout évènement il s'ouvriroit un paſſage à travers la flotte ennemie, & tranſporteroit le peuple d'Athènes dans un pays éloigné? Quoiqu'il en ſoit, le ſuccès juſtifia ſes vues.

Mais ſi l'établiſſement de la marine fut le ſalut d'Athènes, elle devint bientôt l'inſtrument de ſon ambition & de ſa perte. Thémiſtocle, qui vouloit rendre ſa nation la plus puiſſante de la Grèce pour en être le premier citoyen, fit creuſer un nouveau port, conſtruire un plus grand nombre de galères, deſcendre ſur ſes flottes les ſoldats, les ouvriers, les laboureurs, & cette multitude d'étrangers qu'il avoit attirés de tous côtés. Après avoir conſeillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étoient unis à Xerxès, il attaqua ſans ménagement les îles qui avoient été forcées de céder aux Perſes: il raviſſoit leurs tréſors; &, de retour dans ſa patrie, il en achetoit des partiſans qu'il retenoit & révoltoit par ſon faſte. Cimon & les autres généraux, enrichis par la même voie, étalèrent une magnificence inconnue juſqu'alors: ils n'avoient plus d'autre objet, à l'exemple de Thémiſtocle, que de concourir à l'agrandiſſement de la république. Cette idée dominoit dans tous les eſprits.

Le peuple, énorgueilli de voir ſes généraux mettre à ſes piés les dépouilles & les ſoumiſſions volontaires ou forcées des villes réunies à ſon domaine, ſe répandoit avec impétuoſité ſur toutes les mers, & paroiſſoit ſur tous les rivages; il multiplioit des conquêtes qui altéroient inſenſiblement le caractère de leur valeur nationale. En effet, ces braves ſoldats, qui avoient affronté la mort dans les champs de Marathon & de Platée, ſervilement employés aux opérations de la manœuvre, ne s'exerçoient, le plus ſouvent, qu'à tenter des deſcentes avec précaution, qu'à ſurprendre des villes ſans défenſe, qu'à ravager des terres abandonnées; eſpèce de guerre qui apprend à calculer ſes forces, à n'approcher de l'ennemi qu'en tremblant, à prendre la fuite ſans en rougir.

Les mœurs reçurent l'atteinte funeſte que le commerce des étrangers, la rivalité de puiſſance ou de crédit, l'eſprit des conquêtes & l'eſpoir du gain, portent à un gouvernement fondé ſur la vertu. Cette foule de citoyens obſcurs, qui ſer-

voient

voient ſur les flottes, & auxquels la république devoit des égards, puiſqu'elle leur devoit ſa gloire, contractèrent dans leurs courſes les vices des pirates; &, devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominèrent dans la place publique, & firent paſſer l'autorité entre les mains du peuple, ce qui arrive preſque toujours dans un état où la marine eſt floriſſante. Deux ou trois traits montrent avec quelle rapidité les principes de droiture & d'équité s'affoiblirent dans la nation.

Après la bataille de Platée, Thémiſtocle annonça publiquement qu'il avoit formé un projet important, & dont le ſuccès ne pouvoit être aſſuré que par le ſecret le plus impénétrable. Le peuple répondit: „ Qu'Ariſtide en ſoit le dépo- „ ſitaire, nous nous en rapporterons à lui. Thémiſtocle tira „ ce dernier à l'écart, & lui dit: La flotte de nos alliés ſé- „ journe, ſans défiance, dans le port de Pégaſe; je propoſe de „ la brûler, & nous ſommes les maîtres de la Grèce.„ Athé- „ niens, dit alors Ariſtide, rien de ſi utile que le projet de „ Thémiſtocle; mais rien de ſi injuſte.„ Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'aſſemblée.

Quelques années après, les Samiens propoſèrent aux Athéniens de violer un article du traité qu'on avoit fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Ariſtide: „ Celui des Sa- „ miens eſt injuſte, répondit-il; mais il eſt utile.„ Le peuple approuva le projet des Samiens. Enfin, après un court intervalle de temps, & ſous Périclès, les Athéniens, dans plus d'une occaſion, eurent l'inſolence d'avouer qu'ils ne connoiſſoient plus d'autre droit des gens que la force.

SECTION TROISIÈME.

*Siècle de Périclès.**

PÉRICLÈS s'apperçut de bonne heure que ſa naiſſance & ſes richeſſes lui donnoient des droits, & le rendoient ſuſpect. Un autre motif augmentoit ſes alarmes. Des vieillards, qui avoient connu Piſiſtrate, croyoient le trouver dans le jeune Périclès; c'étoient, avec les mêmes traits, le même ſon de voix, & le même talent de la parole: il falloit ſe faire pardonner cette reſſemblance, & les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès conſacra ſes premières années à l'étude de la philoſophie, ſans ſe mêler des affaires publiques, & ne paroiſſant ambitionner d'autre diſtinction que celle de la valeur.

* Depuis l'an 444, juſqu'à l'an 404 avant J. C.

Après

Après la mort d'Ariſtide & l'exil de Thémiſtocle, Cimon prit les rênes du gouvernement ; mais ſouvent, occupé d'expéditions lointaines, il laiſſoit la confiance des Athéniens flotter entre pluſieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès ſe retirer de la ſociété, renoncer aux plaiſirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeſte & des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, & ſes premiers eſſais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, & au travail, d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres, qui avoient élevé ſon enfance, continuant à l'éclairer de leurs conſeils, remontoient avec lui aux principes de la morale & de la politique; ſon génie s'approprioit leurs connoiſſances ; & de-là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de ſtyle qu'il ſavoit adoucir au beſoin, ces graces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais, tant d'autres qualités qui le mirent en état de perſuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, & d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvoit ni convaincre, ni perſuader.

On trouvoit dans ſes diſcours une majeſté impoſante, ſous laquelle les eſprits reſtoient accablés. C'étoit le fruit de ſes converſations avec le philoſophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres, & les phénomènes de la nature, ſembloit avoir agrandi ſon ame naturellement élevée.

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il preſſoit ſes adverſaires, & ſe déroboit à leurs pourſuites. Il la devoit au philoſophe Zénon d'Elée, qui l'avoit plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuſe, pour lui en découvrir les iſſues ſecrètes ; auſſi, l'un des plus grands antagoniſtes de Périclès, diſoit ſouvent : „ Quand je l'ai terraſſé, „ & que je le tiens ſous moi, il s'écrie, qu'il n'eſt point vaincu, „ & le perſuade à tout le monde.„

Périclès connoiſſoit trop bien ſa nation, pour ne pas fonder ſes eſpérances ſur le talent de la parole ; & l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le reſpecter. Avant que de paroître en public, il s'avertiſſoit en ſecret qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la tribune, parceque, toujours ardent à ſuivre avec lenteur le projet de ſon élévation, il craignoit d'effacer, par de nouveaux ſuccès, l'impreſſion des premiers, & de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point, d'où elle ne peut que deſcendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit des applaudiſſemens dont il étoit aſſuré, méritoit la confiance qu'il ne cherchoit pas, & que les

affaires dont il faisoit le rapport, devoient être bien importantes, puisqu'elles le forçoient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit sur son ame, lorsqu'un jour, que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre & de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison; & Périclès ordonner froidement à l'un de ses esclaves de prendre un flambeau, & de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que par-tout il montroit, non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance; dans son intérieur, la modestie & la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'administration, un désintéressement & une probité inaltérables; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, & à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat; on pensa qu'une ame, qui savoit mépriser les louanges & l'insulte, les richesses, les superfluités & la gloire elle-même, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut sur-tout cette illusion qui éleva Périclès; & il sut l'entretenir pendant près de 40 ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, & qui se lassoit aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles & des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, & qui lui donna un parti considérable. Cimon, qui, par des voies légitimes, avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employoit à décorer la ville, & à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens, & de celui des alliés, remplit Athènes de chef-d'œuvres de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteroient aux spectacles & à l'assemblée générale. Le peuple, ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, & se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; & sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'Aréopage,

qui

qui s'oppofoit avec vigueur à la licence des mœurs & des innovations.

Aprés la mort de Cimon, Thucydide fon beau-frère, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il n'avoit pas les talens militaires de Périclès ; mais auffi habile que lui à manier les efprits, il maintint pendant quelque temps l'équilibre, & finit par éprouver les rigueurs de l'oftracifme ou de l'exil.

Dès ce moment, Périclés changea de fyftême : il avoit fubjugué le parti des riches, en flattant la multitude, en réprimant fes caprices, tantôt par une oppofition invincible, tantôt par la fageffe de fes confeils, ou par les charmes de fon éloquence. Tout s'opéroit par fes volontés ; tout fe faifoit en apparence, fuivant les règles établies ; & la liberté, raffurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, fans qu'on s'en apperçût, fous le poids du génie.

Plus la puiffance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit fon crédit & fa préfence. Renfermé dans un petit cercle de parens & d'amis, il veilloit du fond de fa retraite, fur toutes les parties de fon gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverfer la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînoit, en refpectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs fuffrages ; &, auffi exceffifs dans leurs expreffions que dans leurs fentimens, ils ne repréfentoient Périclès que fous les traits du plus puiffant des dieux. Faifoit-il entendre fa voix dans les occafions effentielles ? on difoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs & la foudre. N'agiffoit-il dans les autres que par le miniftère de fes créatures ? on fe rappeloit que le fouverain des cieux laiffoit, à des génies fubalternes, les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république : mais quand il vit la puiffance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce feroit une honte de la laiffer s'affoiblir, & un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes fes opérations ; & le triomphe de fa politique fut d'avoir, pendant fi long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, & ceux de Lacédémone dans le refpect.

Les Athéniens, pénétrés du fentiment de leurs forces, de ce fentiment qui, dans les rangs élevés, produit la hauteur & l'orgueil, dans la multitude, l'infolence & la férocité, ne fe bornoient plus à dominer fur la Grèce ; ils méditoient la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile & de l'Etrurie.

Périclès

Périclès leur laiſſoit exhaler ces vaſtes projets, & n'en étoit que plus attentif aux démarches des alliés d'Athènes.

La république briſoit ſucceſſivement les liens de l'égalité, qui avoient formé leur confédération : elle appeſantiſſoit ſur eux un joug plus humiliant que celui des barbares ; parcequ'en effet on s'accoutume plus aiſément à la violence qu'à l'injuſtice. Entre autres ſujets de plainte, les alliés reprochèrent aux Athéniens d'avoir employé à l'embelliſſement de leur ville, les ſommes d'argent qu'ils accordoient tous les ans pour faire la guerre aux Perſes. Périclès répondit que les flottes de la république mettoient ſes alliés à l'abri des inſultes des barbares, & qu'elle n'avoit point d'autre engagement à remplir. A cette réponſe, l'Eubée, Samos & Byzance ſe ſoulevèrent ; mais bientôt après, l'Eubée rentra ſous l'obéiſſance des Athéniens ; Byzance leur apporta le tribut ordinaire ; Samos, après une vigoureuſe réſiſtance, les indemniſa des frais de la guerre, livra ſes vaiſſeaux, démolit ſes murailles, & donna des ôtages.

La ligue du Péloponèſe vit, dans cet exemple de vigueur, une nouvelle preuve du deſpotiſme que les Athéniens exerçoient ſur leurs alliés, & qu'ils feroient un jour éprouver à leurs ennemis. Depuis long-temps alarmée de leurs progrès rapides, nullement raſſurée par les traités qu'elle avoit faits avec eux, & qu'on avoit confirmés par une trève de trente ans*, elle auroit plus d'une fois arrêté le cours de leurs victoires, ſi elle avoit pu vaincre l'extrême répugnance des Lacédémoniens pour toute eſpèce de guerre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits, parmi les nations de la Grèce. Périclès étoit odieux aux unes, redoutable à toutes. Son règne, car c'eſt le nom qu'on peut donner à ſon adminiſtration, n'avoit point été ébranlé par les cris de l'envie, & encore moins par les ſatires ou les plaiſanteries qu'on ſe permettoit contre lui ſur le théatre, ou dans la ſociété. Mais à cette eſpèce de vengeance qui conſole le peuple de ſa foibleſſe, ſuccédèrent à la fin des murmures ſourds, & mêlés d'une inquiétude ſombre, qui préſageoient une révolution prochaine. Ses ennemis, n'oſant l'attaquer directement, eſſayèrent leurs armes contre ceux qui avoient mérité ſa protection ou ſon amitié.

Phidias, chargé de la direction des ſuperbes monumens qui décorent Athènes, fut dénoncé pour avoir ſouſtrait une partie de l'or dont il devoit enrichir la ſtatue de Minerve : il ſe juſtifia, & ne périt pas moins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux peut-être des philoſophes, fut traduit en juſtice,

* L'an 445 avant J. C.

pour

pour crime d'impiété, & obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célèbre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, & les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même ; & les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

Ces attaques n'étoient que le prélude de celles qu'il auroit essuyées, lorsqu'un évènement imprévu releva ses espérances, & raffermit son autorité.

Guerre du Péloponèse.

Corcyre faisoit, depuis quelques années, la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grèce, une puissance étrangère ne doit point se mêler des différends élevés entre une métropole & sa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, & qui pouvoit, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile & en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, & lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avoient rompu la trève.

Potidée, autre colonie des Corinthiens, avoit embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers, soupçonnant sa fidélité, lui ordonnèrent, non-seulement de leur donner des ôtages, mais encore de démolir ses murailles, & de chasser les magistrats, que, suivant l'usage, elle recevoit tous les ans de sa métropole. Potidée se joignit à la ligue du Péloponèse, & les Athéniens l'assiégèrent.

Quelque temps auparavant, les Athéniens avoient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports & de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone. D'autres villes gémissoient sur la perte de leurs lois & de leur liberté.

Corinthe qui vouloit susciter une guerre générale, épousa leurs querelles, & sut les engager à demander une satisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponèse. Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone : on les assemble ; ils exposent leurs griefs, avec autant d'aigreur que de véhémence ; ils disent ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que prescrit une juste vengeance, tout ce qu'inspirent la jalousie & la haine. Quand les esprits sont disposés à recevoir de plus fortes impressions, un des ambassadeurs de Corinthe prend la parole, & reproche aux Lacédémoniens cette bonne-foi qui ne leur permet pas de soupçonner la mauvaise-foi des autres ; cette modé-

modération dont on leur fait un mérite, & qui les rend si indifférens aux intérêts des puissances voisines. „ Combien de „ fois vous avons-nous avertis des projets des Athéniens ; & „ qu'est-il nécessaire de vous les rappeler encore ? Corcyre, „ dont la marine pouvoit, dans l'occasion, si bien seconder „ nos efforts, est entrée dans leur alliance ; Potidée, cette „ place qui assuroit nos possessions dans la Thrace, va tomber „ entre leurs mains. Nous n'accusons que vous de nos „ pertes ; vous qui, après la guerre des Mèdes, avez permis „ à nos ennemis de fortifier leur ville, & d'étendre leurs con- „ quêtes ; vous qui êtes les protecteurs de la liberté, & qui, „ par votre silence, favorisez l'esclavage ; vous qui délibérez, „ quand il faut agir, & qui ne songez à votre défense, que „ quand l'ennemi tombe sur vous avec toutes ses forces. „ Nous nous en souvenons encore : les Mèdes, sortis du fond „ de l'Asie, avoient traversé la Grèce, & pénétré jusqu'au „ Péloponèse, que vous étiez tranquilles dans vos foyers. „ Ce n'est pas contre une nation éloignée, que vous aurez „ à combattre ; mais contre un peuple qui est à votre porte, „ contre ces Athéniens dont vous n'avez jamais connu, dont „ vous ne connoissez pas encore les ressources & le caractère. „ Esprits ardens à former des projets ; habiles à les varier „ dans les occasions ; si prompts à les exécuter, que posséder „ & désirer est pour eux la même chose ; si présomptueux, „ qu'ils se croient dépouillés des conquêtes qu'ils n'ont pu „ faire ; si avides, qu'ils ne se bornent jamais à celles qu'ils „ ont faites ; nation courageuse & turbulente, dont l'audace „ s'accroit par le danger, & l'espérance par le malheur ; qui „ regarde l'oisiveté comme un tourment, & que les dieux „ irrités ont jetée sur la terre, pour n'être jamais en repos, „ & n'y jamais laisser les autres.

„ Qu'opposez-vous à tant d'avantages ? des projets au- „ dessous de vos forces, la méfiance dans les résolutions les „ plus sages, la lenteur dans les opérations, le découragement „ aux moindres revers, la crainte d'étendre vos domaines, la „ négligence à les conserver. Tout, jusqu'à vos principes, „ est aussi nuisible au repos de la Grèce, qu'à votre sûreté. „ N'attaquer personne, se mettre en état de n'être jamais „ attaqué ; ces moyens ne vous paroissent pas toujours suffi- „ sans pour assurer le bonheur d'un peuple : vous voulez „ qu'on ne repousse l'insulte, que lorsqu'il n'en résulte ab- „ solument aucun préjudice pour la patrie : maxime funeste, „ & qui, adoptée des nations voisines, vous garantiroit à peine „ de leurs invasions.

„ O Lacédémoniens ! votre conduite se ressent trop de la „ sim-

„ simplicité des premiers siècles. Autre temps, autres
„ mœurs, autre système. L'immobilité des principes ne
„ conviendroit qu'à une ville qui jouiroit d'une paix éter-
„ nelle ; mais dès que, par ses rapports avec les autres na-
„ tions, ses intérêts deviennent plus compliqués, il lui faut
„ une politique plus raffinée. Abjurez donc, à l'exemple
„ des Athéniens, cette droiture qui ne sait pas se prêter aux
„ évènemens ; sortez de cette indolence qui vous tient ren-
„ fermés dans l'enceinte de vos murs ; faites une irruption
„ dans l'Attique ; ne forcez pas des alliés, des amis fidèles,
„ à se précipiter entre les bras de vos ennemis ; &, placés à
„ la tête des nations du Péloponèse, montrez-vous dignes de
„ l'empire que nos pères déférèrent à nos vertus. „

Des députés Athéniens, que d'autres affaires avoient amenés à Lacédémone, demandèrent à parler, non pour répondre aux accusations qu'ils venoient d'entendre, les Lacédémoniens n'étoient pas leurs juges : ils vouloient seulement engager l'assemblée à suspendre une décision qui pouvoit avoir des suites cruelles.

Ils rappelèrent avec complaisance les batailles de Marathon & de Salamine. C'étoient les Athéniens qui les avoient gagnées, qui avoient chassé les barbares, qui avoient sauvé la Grèce. Un peuple capable de si grandes choses, méritoit sans doute des égards. L'envie lui fait un crime aujourd'hui de l'autorité qu'il exerce sur une partie des nations Grecques; mais c'est Lacédémone qui la lui a cédée : il la conserve, parce qu'il ne pourroit l'abandonner sans danger : cependant il préfère, en l'exerçant, la douceur à la sévérité ; & s'il est obligé d'employer quelquefois la rigueur, c'est que le plus foible ne peut être retenu dans la dépendance que par la force. „ Que Lacédémone cesse d'écouter les plaintes in-
„ justes des alliés d'Athènes, & la jalouse fureur de ses pro-
„ pres alliés : qu'avant de prendre un parti, elle réfléchisse
„ sur l'importance des intérêts qu'on va discuter, sur l'incer-
„ titude des évènemens auxquels on va se soumettre. Loin,
„ cette ivresse qui ne permet aux peuples d'écouter la voix
„ de la raison, que lorsqu'ils sont parvenus au comble de leurs
„ maux ; qui fait que toute guerre finit par où elle devroit
„ commencer. Il en est temps encore ; nous pouvons ter-
„ miner nos différends à l'amiable, ainsi que le prescrivent
„ les traités : mais si, au mépris de vos sermens, vous rom-
„ pez la trève, nous prendrons à témoins les dieux vengeurs
„ du parjure, & nous nous préparerons à la plus vigoureuse
„ défense. „

Ce discours fini, les ambassadeurs sortirent de l'assemblée ;

& le

& le roi Archidamus, qui joignoit une longue expérience à une profonde sagesse, s'appercevant, à l'agitation des esprits, que la guerre étoit inévitable, voulut du moins en retarder le moment.

„ Peuple de Lacédémone, dit-il, j'ai été témoin de beau-
„ coup de guerres, ainsi que plusieurs d'entre vous ; & je
„ n'en suis que plus porté à craindre celle que vous allez
„ entreprendre. Sans préparatifs & sans ressources, vous
„ voulez attaquer une nation exercée dans la marine, redou-
„ table par le nombre de ses soldats & de ses vaisseaux, riche
„ des productions de son pays, & des tributs de ses alliés.
„ Qui peut vous inspirer cette confiance ? Est-ce votre flotte ?
„ mais quel temps ne faudroit-il pas pour la rétablir ? Est-
„ ce l'état de vos finances ? mais nous n'avons point de tré-
„ sor public, & les particuliers sont pauvres. Est-ce l'espé-
„ rance de détacher les alliés d'Athènes ? mais, comme la
„ plupart sont des insulaires, il faudroit être maître de la
„ mer, pour exciter & entretenir leur défection. Est-ce le
„ projet de ravager les plaines de l'Attique, & de terminer
„ cette grande querelle dans une campagne ? eh ! pensez-
„ vous que la perte d'une moisson, si facile à réparer dans un
„ pays où le commerce est florissant, engagera les Athéniens
„ à vous demander la paix ? Ah ! que je crains plutôt que
„ nous ne laissions cette guerre à nos enfans, comme un mal-
„ heureux héritage ! Les hostilités des villes & des parti-
„ culiers sont passagères ; mais quand la guerre s'allume
„ entre deux puissans états, il est aussi difficile d'en prévoir
„ les suites, que d'en sortir avec honneur.

„ Je ne suis pas d'avis de laisser nos alliés dans l'oppression ;
„ je dis seulement qu'avant de prendre les armes, nous de-
„ vons envoyer des ambassadeurs aux Athéniens, & entamer
„ une négociation. Ils viennent de nous proposer cette voie ;
„ & ce seroit une injustice de la refuser. Dans l'intervalle,
„ nous nous adresserons aux nations de la Grèce, &, puisque
„ la nécessité l'exige, aux barbares eux-mêmes, pour avoir
„ des secours en argent & en vaisseaux : si les Athéniens re-
„ jettent nos plaintes, nous les réitérerons après deux ou
„ trois ans de préparatifs ; & peut-être les trouverons-nous
„ alors plus dociles.

„ La lenteur qu'on nous attribue, a toujours fait notre
„ sûreté ; jamais les éloges ni les reproches ne nous ont
„ portés à des entreprises téméraires. Nous ne sommes pas
„ assez habiles pour rabaisser, par des discours éloquens, la
„ puissance de nos ennemis ; mais nous savons que pour nous
„ mettre à portée de les vaincre, il faut les estimer, juger de

„ leur conduite par la nôtre, nous prémunir contre leur pru-
„ dence, ainsi que contre leur valeur, & moins compter sur
„ leurs fautes, que sur la sagesse de nos précautions. Nous
„ croyons qu'un homme ne diffère pas d'un autre homme ;
„ mais que le plus redoutable est celui qui, dans les occasions
„ critiques, se conduit avec le plus de prudence & de lu-
„ mières. „

„ Ne nous départons jamais des maximes que nous avons
„ reçues de nos pères, & qui ont conservé cet état. Déli-
„ bérez à loisir ; qu'un instant ne décide pas de vos biens,
„ de votre gloire, du sang de tant de citoyens, de la destinée
„ de tant de peuples : laissez entrevoir la guerre, & ne la
„ déclarez pas ; faites vos préparatifs, comme si vous n'at-
„ tendiez rien de vos négociations ; & pensez que ces mesures
„ sont les plus utiles à votre patrie, & les plus propres à in-
„ timider les Athéniens. „

Les réflexions d'Archidamus auroient peut-être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des éphores, ne se fût écrié sur-le-champ.

„ Je ne comprends rien à l'éloquence verbeuse des Athé-
„ niens : ils ne tarissent pas sur leur éloge, & ne disent pas
„ un mot pour leur défense. Plus leur conduite fut irré-
„ prochable dans la guerre des Mèdes, plus elle est honteuse
„ aujourd'hui ; & je les déclare doublement punissables, puis-
„ qu'ils étoient vertueux, & qu'ils ont cessé de l'être. Pour
„ nous, toujours les mêmes, nous ne trahirons point nos
„ alliés, & nous les défendrons avec la même ardeur qu'on
„ les attaque. Au reste, il ne s'agit pas ici de discours & de
„ discussions ; ce n'est point par des paroles que nos alliés
„ ont été outragés. La vengeance la plus prompte ; voilà
„ ce qui convient à la dignité de Sparte. Et qu'on ne dise
„ pas que nous devons délibérer, après avoir reçu une in-
„ sulte. C'étoit aux autres à délibérer long-temps avant
„ que de nous insulter. Opinez donc pour la guerre, ô La-
„ cédémoniens ! &, pour mettre enfin des bornes aux injus-
„ tices & à l'ambition des Athéniens, marchons, avec la pro-
„ tection des dieux, contre ces oppresseurs de la liberté. „

Il dit, & sur-le-champ appela le peuple aux suffrages. Plusieurs des assistans furent de l'avis du roi : le plus grand nombre décida que les Athéniens avoient rompu la trève ; & il fut résolu de convoquer une diète générale, pour prendre une dernière résolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, & la guerre fut décidée, à la pluralité des voix. Cependant, comme rien n'étoit prêt encore, on chargea

les

les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, & de leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponèſe.

La première ambaſſade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude. Les ambaſſadeurs prétextèrent des raiſons étrangères aux différends dont il s'agiſſoit, & qui ne firent aucune impreſſion ſur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la trève: ils proposèrent quelques conditions, & ſe bornèrent enfin à demander la révocation du décret qui interdiſoit le commerce de l'Attique aux habitans de Mégare. Périclès répondit que les lois ne leur permettoient pas d'ôter le tableau ſur lequel on avoit inſcrit ce décret. „ Si vous ne pouvez l'ôter, dit „ un des ambaſſadeurs, tournez-le ſeulement: vos lois ne „ vous le défendent pas. „

Enfin, dans une troiſième ambaſſade, les députés ſe contentèrent de dire: „ Les Lacédémoniens déſirent la paix, & „ ne la font dépendre que d'un ſeul point. Permettez aux „ villes de la Grèce de ſe gouverner ſuivant leurs lois. „ Cette dernière propoſition fut diſcutée, ainſi que les précédentes, dans l'aſſemblée du peuple. Comme les avis étoient partagés, Périclès ſe hâta de monter à la tribune. Il repréſenta que, ſuivant les traités, les différends, élevés entre les villes contractantes, devoient être diſcutés par des voies pacifiques; & qu'en attendant chacune devoit jouir de ce qu'elle poſſédoit. „ Au mépris de cette déciſion formelle, dit Péri- „ clès, les Lacédémoniens nous ſignifient impérieuſement „ leurs volontés; &, ne nous laiſſant que le choix de la guerre „ ou de la ſoumiſſion, ils nous ordonnent de renoncer aux „ avantages que nous avons remportés ſur leurs alliés. Ne „ publient-ils pas que la paix dépend uniquement du décret „ porté contre Mégare? & pluſieurs d'entre vous ne s'écrient- „ ils pas, qu'un ſi foible ſujet ne doit pas nous engager à „ prendre les armes? Athéniens, de telles offres ne ſont „ qu'un piège groſſier; il faut les rejetter, juſqu'à ce qu'on „ traite avec nous d'égal à égal. Toute nation qui prétend „ dicter des lois à une nation rivale, lui propoſe des fers. Si „ vous cédiez ſur un ſeul point, on croiroit vous avoir fait „ trembler; &, dès ce moment, on vous impoſeroit des con- „ ditions plus humiliantes.

„ Et que pouvez-vous craindre aujourd'hui de cette foule „ de nations qui diffèrent autant d'origine que de principes? „ Quelle lenteur dans la convocation de leurs diètes! quelle „ confuſion dans la diſcuſſion de leurs intérêts! Elles s'oc- „ cupent un moment du bien général; le reſte du temps, de

„ leurs avantages particuliers. Celles-ci ne ſongent qu'à „ leur vengeance ; celles-là, qu'à leur sûreté ; & preſque „ toutes, ſe repoſant les unes ſur les autres du ſoin de leur „ conſervation, courent, ſans s'en appercevoir, à leur perte „ commune. „

Périclès montroit enſuite que les alliés du Péloponèſe, n'étant pas en état de faire pluſieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire, étoit de les laſſer, & d'oppoſer une guerre de mer à une guerre de terre. " Ils feront des invaſions dans l'Attique ; nos flottes ravageront leurs côtes : „ ils ne pourront réparer leurs pertes, tandis que nous aurons „ des campagnes à cultiver, ſoit dans les îles, ſoit dans le „ continent. L'empire de la mer donne tant de ſupériorité, „ que ſi vous étiez dans une île, aucune puiſſance n'oſeroit „ vous attaquer. Ne conſidérez plus Athènes que comme „ une place forte, & ſéparée, en quelque façon, de la terre ; „ rempliſſez de ſoldats les murs qui la défendent, & les vaiſſeaux qui ſont dans ſes ports. Que le territoire qui l'entoure, vous ſoit étranger, & devienne ſous vos yeux la „ proie de l'ennemi. Ne cédez point à l'ardeur inſenſée „ d'oppoſer votre valeur à la ſupériorité du nombre. Une „ victoire attireroit bientôt ſur vos bras de plus grandes „ armées ; une défaite porteroit à la révolte ces alliés que „ nous ne contenons que par la force. Ce n'eſt pas ſur la „ perte de vos biens qu'il faudroit pleurer, c'eſt ſur celle des „ ſoldats que vous expoſeriez dans une bataille. Ah ! ſi je „ pouvois vous perſuader, je vous propoſerois de porter à „ l'inſtant même le fer & la flamme dans nos campagnes, & „ dans les maiſons dont elles ſont couvertes ; & les Lacédémoniens apprendroient à ne plus les regarder comme les „ gages de notre ſervitude.

„ J'aurois d'autres garans de la victoire à vous préſenter, „ ſi j'étois aſſuré que, dans la crainte d'ajouter de nouveaux „ dangers à ceux de la guerre, vous ne chercherez point à „ combattre pour conquérir ; car j'appréhende plus vos „ fautes, que les projets de l'ennemi.

„ Il faut maintenant répondre aux députés ; 1°. que les „ Mégariens pourront commercer dans l'Attique, ſi les Lacédémoniens ne nous interdiſent plus, ainſi qu'à nos alliés, „ l'entrée de leur ville : 2°. que les Athéniens rendront aux „ peuples qu'ils ont ſoumis, la liberté dont ils jouiſſoient auparavant, ſi les Lacédémoniens en agiſſent de même à „ l'égard des villes de leur dépendance : 3°. que la ligue „ d'Athènes offre encore à celle du Péloponèſe, de terminer „ à l'amiable les différends qui les diviſent actuellement. „

Après

Après cette réponse, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent ; & de part & d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue & la plus funeste qui ait jamais désolé la Grèce*. Elle dura vingt-sept ans ; elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, & la juste crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens & à leurs alliés. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée. Ce qui paroit certain, c'est qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité.

Les Lacédémoniens avoient pour eux les Béotiens, les Phocéens, les Locriens, ceux de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, & tout le Péloponèse, excepté les Argiens qui observèrent la neutralité.

Du côté des Athéniens étoient les villes Grecques situées sur les côtes de l'Asie, celles de la Thrace & de l'Hellespont, presque toute l'Acarnanie, quelques autres petits peuples, & tous les insulaires, excepté ceux de Mélos & de Théta. Outre ces secours, ils pouvoient eux-mêmes fournir à la ligue 13,000 soldats pesamment armés, 1200 hommes de cheval, 1600 archers à pied, & 300 galéres : 16,000 hommes choisis parmi les citoyens trop jeunes ou trop vieux, & parmi les étrangers établis dans Athènes, furent chargés de défendre les murs de la ville, & les forteresses de l'Attique.

Six mille talens† étoient déposés dans la citadelle. On pouvoit, en cas de besoin, s'en ménager plus de 500 encore‡ par la fonte des vases sacrés, & par d'autres ressources que Périclès faisoit envisager au peuple.

Telles étoient les forces des Athéniens, lorsque Archidamus, roi de Lacédémone, s'étant arrêté à l'isthme de Corinthe, reçut de chaque ville confédérée du Péloponèse, les deux tiers des habitans en état de porter les armes, & s'avança lentement vers l'Attique, à la tête de 60,000 hommes. Il voulut renouer la négociation ; &, dans cette vue, il envoya un ambassadeur aux Athéniens, qui refusèrent de l'entendre, & le firent sortir à l'instant même des terres de la république. Alors Archidamus, ayant continué sa marche, se répandit, au temps de la moisson, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitans s'en étoient retirés à son approche : ils avoient transporté leurs effets à Athènes, où la plupart n'avoient trouvé d'autre asyle que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obscures, les lieux les plus déserts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes & paisibles demeures, se joignoit la douleur de voir au loin

* Au printemps de l'année 431 avant J. C.
† Trente-deux millions quatre cents mille livres.
‡ Deux millions sept cents mille livres.

leurs maisons consumées par les flammes, & leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi.

Les Athéniens, contraints de supporter des outrages qu'aggravoit le souvenir de tant de glorieux exploits, se consumoient en cris d'indignation & de fureur contre Périclès qui tenoit leur valeur enchaînée. Pour lui, n'opposant que le silence aux prières & aux menaces, il faisoit partir une flotte de 100 voiles pour le Péloponèse, & réprimoit les clameurs publiques, par la seule force de son caractère.

Archidamus, ne trouvant plus de subsistances dans l'Attique, ramena ses troupes chargées de butin dans le Péloponèse ; elles se retirèrent chez elles, & ne reparurent plus pendant le reste de l'année. Après leur retraite, Périclès envoya contre les Locriens une escadre qui obtint quelques avantages. La grande flotte, après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, prit à son retour l'île d'Egine ; &, bientôt après, les Athéniens marchèrent en corps de nation contre ceux de Mégare, dont ils ravagèrent le territoire. L'hiver suivant, ils honorèrent, par des funérailles publiques, ceux qui avoient péri les armes à la main ; & Périclès releva leur gloire dans un discours éloquent. Les Corinthiens armèrent 40 galères, firent une descente en Acarnanie, & se retirèrent avec perte. Ainsi se termina la première campagne.

Celles qui la suivirent, n'offrent de même qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises qui semblent étrangères à l'objet qu'on se proposoit de part & d'autre. Comment des peuples si guerriers & si voisins, animés par une ancienne jalousie, & des haines récentes, ne songeoient-ils qu'à se surprendre, à s'éviter, à partager leurs forces, &, par une foule de diversions sans éclat ou sans danger, à multiplier & prolonger les malheurs de la guerre ? C'est parce que cette guerre ne devoit pas se conduire sur le même plan que les autres.

La ligue du Péloponèse étoit si supérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvoient risquer une action générale, sans s'exposer à une perte certaine. Mais les peuples qui formoient cette ligue, ignoroient l'art d'attaquer les places ; ils venoient d'échouer devant une petite forteresse de l'Attique ; & ils ne s'emparèrent ensuite de la ville de Platée en Béotie, défendue par une foible garnison, qu'après un blocus qui dura près de deux ans, & qui força les habitans à se rendre, faute de vivres. Comment se seroient-ils flattés de prendre d'assaut, & de réduire à la famine une ville telle qu'Athènes, qui pouvoit être défendue par 30,000 hommes, & qui,

maîtresse

maîtresse de la mer, en tiroit aisément les subsistances dont elle avoit besoin ?

Ainsi les ennemis n'avoient d'autre parti à prendre, que de venir détruire les moissons de l'Attique ; & c'est ce qu'ils pratiquèrent dans les premières années : mais ces incursions devoient être passagères, parce qu'étant très-pauvres & uniquement occupés des travaux de la campagne, ils ne pouvoient rester long-temps les armes à la main, & dans un pays éloigné. Dans la suite, ils résolurent d'augmenter le nombre de leurs vaisseaux ; mais il leur fallut bien des années pour apprendre à manœuvrer, & acquérir cette expérience que 50 ans d'exercice avoient à peine procurée aux Athéniens. L'habileté de ces derniers étoit si reconnue au commencement de la guerre, que leurs moindres escadres ne craignoient pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponèse.

Dans la septième année de la guerre *, les Lacédémoniens, pour sauver 420 de leurs soldats que les Athéniens tenoient assiégés dans une île, demandèrent la paix, & livrèrent environ 60 galères qu'on devoit leur rendre, si les prisonniers n'etoient pas délivrés. Ils ne le furent point ; & les Athéniens ayant gardé les vaisseaux, la marine du Péloponèse fut détruite. Divers incidens en retardèrent le rétablissement, jusqu'à la vingtième année de la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses & par des traités, de pourvoir à son entretien. Alors la ligue de Lacédémone couvrit la mer de ses vaisseaux Les deux nations rivales s'attaquèrent plus directement ; &, après une alternative de succès & de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

De leur côté, les Athéniens n'étoient pas plus en état, par le nombre de leurs vaisseaux, de donner la loi à la Grèce, que leurs ennemis ne l'étoient par le nombre de leurs troupes. S'ils paroissoient avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponèse avoient des possessions, leurs efforts se bornoient à dévaster un canton, à s'emparer d'une ville sans défense, à lever des contributions, sans oser pénétrer dans les terres. Falloit-il assiéger une place forte dans un pays éloigné, quoiqu'ils eussent plus de ressources que les Lacédémoniens, la lenteur des opérations épuisoit leurs finances, & le petit nombre de troupes qu'ils pouvoient employer. La prise de Potidée leur coûta beaucoup de soldats, deux ans & demi de travaux, & deux mille talens †.

Ainsi, par l'extrême diversité des forces, & leur extrême

* Vers l'an 424 avant J. C.

† Dix milions huit cents mille livres.

disproportion,

disproportion, la guerre devoit traîner en longueur. C'eſt ce qu'avoient prévu les deux plus habiles politiques de la Grèce, Archidamus & Périclès, avec cette différence, que le premier en concluoit que les Lacédémoniens devoient la craindre, & le ſecond, que les Athéniens devoient la déſirer.

Il étoit aiſé de prévoir auſſi que l'incendie éclateroit, s'éteindroit, ſe rallumeroit par intervalles chez tous les peuples. Comme des intérêts contraires ſéparoient des villes voſines; que les unes, au moindre prétexte, ſe détachoient de leur confédération; que les autres reſtoient abandonnées à des factions que fomentoient ſans ceſſe Athènes & Lacédémone, il arriva que la guerre ſe fit de nation à nation, dans une même province; de ville à ville, dans une même nation; de parti à parti, dans une même ville.

Thucydide, Xénophon, & d'autres auteurs célèbres ont décrit les malheurs que causèrent ces longues & funeſtes diſſentions. Sans les ſuivre dans les détails qui n'intéreſſent aujourd'hui que les peuples de la Grèce, je rapporterai quelques uns des évènemens qui regardent plus particulièrement les Athéniens.

Au commencement de la ſeconde année, les ennemis revinrent dans l'Attique, & la peſte ſe déclara dans Athènes. Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avoit parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perſe, l'île de Lemnos, & d'autres lieux encore. Un vaiſſeau marchand l'introduiſit ſans doute au Pirée, où il ſe manifeſta d'abord; de-là il ſe répandit avec fureur dans la ville, & ſur-tout dans ces demeures obſcures & mal-ſaines, où les habitans de la campagne ſe trouvoient entaſſés.

Le mal attaquoit ſucceſſivement toutes les parties du corps: les ſymptômes en étoient effrayans, les progrès rapides, les ſuites preſque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'ame perdoit ſes forces; le corps ſembloit en acquérir de nouvelles; & c'étoit un cruel ſupplice de réſiſter à la maladie, ſans pouvoir réſiſter à la douleur. Les inſomnies, les terreurs, des ſanglots continuels, des convulſions violentes, n'étoient pas les ſeuls tourmens réſervés aux malades. Une chaleur inſupportable les dévoroit intérieurement. Couverts d'ulcères & de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppreſſée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche ſouillée d'un ſang impur, on les voyoit ſe traîner dans les rues, pour reſpirer plus librement, &, ne pouvant éteindre la ſoif brûlante dont ils étoient conſumés, ſe précipiter dans les rivières couvertes de glaçons.

La plupart périſſoient au ſeptième ou au neuvième jour. S'ils

S'ils prolongeoient leur vie au-delà des ces termes, ce n'étoit que pour éprouver une mort plus douloureuse & plus lente.

Ceux qui ne succomboient pas à la maladie, n'en étoient presque jamais atteints une seconde fois. Foible consolation! car ils n'offroient plus aux yeux, que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avoient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservoient aucune idée du passé: heureux sans doute d'ignorer leur état; mais ils ne pouvoient reconnoître leur amis.

Le même traitement produisoit des effets tour-à-tour salutaires & nuisibles; la maladie sembloit braver les règles & l'expérience. Comme elle infectoit aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui étoit alors dans l'île de Cos: il fit vainement briller à ses yeux l'éclat de l'or & des dignités; le grand homme répondit au grand-roi qu'il n'avoit ni besoins ni desirs, & qu'il se devoit aux Grecs, plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint en effet offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnoissance, que la plupart de leurs médecins étoient morts victimes de leur zèle: il épuisa les ressources de son art, & exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritoient de si beaux sacrifices & de si grands talens, il donna du moins des consolations & des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes; d'autres prétendent que ce moyen fut utilement employé par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse: mais, comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés; les yeux, près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, & la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien confondus dans un même tombeau avec les scélérats; le renversement de tant de fortunes devenues tout-à-coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'avoient d'autre principe que la crainte: persuadés que les dieux ne prenoient plus d'intérêt à la vertu, & que la vengeance des lois ne seroit pas aussi prompte que la mort dont ils étoient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquoit l'usage qu'ils en devoient faire, & que, n'ayant plus que des

momens

momens à vivre, ils devoient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'apperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'étoit pas détruit : il se développa 18 mois après; & dans le cours d'une année entière, il ramena les mêmes scènes de deuil & d'horreur. Sous l'une & sous l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de 5000 hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre*, mourut des suites de la maladie. Quelque temps auparavant, les Athéniens, aigris par l'excès de leurs maux, l'avoient dépouillé de son autorité, & condamné à une amende : ils venoient de reconnoître leur injustice, & Périclès la leur avoit pardonnée, quoique dégoûté du commandement, par la légèreté du peuple, & par la perte de sa famille & de la plupart de ses amis que la peste avoit enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, & ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes assemblés autour de son lit, soulageoient leur douleur, en racontant ses victoires, & le nombre de ses trophées. « Ces exploits, leur dit-il en se „ soulevant avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, & me „ sont communs avec d'autres généraux. Le seul éloge que „ je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun „ citoyen.„

Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avoient continué une guerre offensive du côté de la mer, défensive du côté de laterre ; si, renonçant à toute idée de conquête, ils n'avoient pas risqué le salut de l'état par des entreprises téméraires, ils auroient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis, parce qu'ils leur faisoient en détail plus de mal qu'ils n'en recevoient ; parce que la ligue, dont ils étoient les chefs, leur étoit presque entièrement subordonnée, tandis que celle du Péloponèse, composée de nations indépendantes, pouvoit à tout moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, & fut remplacé par Cléon.

C'étoit un homme sans naissance, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté, & par-là même agréable à la multitude. Il se l'étoit attachée par ses largesses ; il la retenoit en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athènes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone. Ce fut lui qui rassembla un jour ses amis, & leur déclara

* L'an 429 avant J.-C. Vers l'automne.

qu'étant

qu'étant sur le point d'administrer les affaires publiques, il renonçoit à des liaisons qui l'engageroient peut-être à commettre quelque injustice. Il n'en fut pas moins le plus avide & le plus injuste des hommes.

Les citoyens honnêtes lui opposèrent Nicias, un des premiers & des plus riches particuliers d'Athènes, qui avoit commandé les armées, & remporté plusieurs avantages. Il intéressa la multitude par des fêtes & par des libéralités : mais, comme il se méfioit de lui-même & des évènemens, & que ses succès n'avoient servi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la considération, & jamais la supériorité du crédit. La raison parloit froidement par sa bouche, tandis que le peuple avoit besoin de fortes émotions, & que Cléon les excitoit par ses déclamations, par ses cris & ses gestes forcenés.

Il réussit par hasard dans une entreprise que Nicias avoit refusé d'exécuter : dès ce moment, les Athéniens qui s'étoient moqués de leur choix, se livrèrent à ses conseils avec plus de confiance. Ils rejettèrent les propositions de paix que faisoient les ennemis, & le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyoient en Thrace, pour arrêter les progrès de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone. Il s'y attira le mépris des deux armées ; &, s'étant approché de l'ennemi sans précaution il se laissa surprendre, fut des premiers à prendre la fuite, & perdit la vie.

Après sa mort, Nicias, ne trouvant plus d'obstacle à la paix, entama des négociations, bientôt suivies d'une alliance offensive & defensive*, qui devoit pendant 50 ans unir étroitement les Athéniens & les Lacédémoniens. Les conditions du traité les remettoient au même point où ils se trouvoient au commencement de la guerre. Il s'étoit cependant écoulé plus de dix ans depuis cette époque, & les deux nations s'étoient inutilement affoiblies.

Elles se flattoient de goûter enfin les douceurs du repos ; mais leur alliance produisit de nouvelles ligues & de nouvelles divisions. Plusieurs des alliés de Lacédemone se plaignirent de n'avoir pas été compris dans le traité ; &, s'étant unis avec les Argiens, qui jusqu'alors étoient restés neutres, ils se déclarèrent contre les Lacédémoniens. D'un autre côté, les Athéniens & les Lacédémoniens s'accusoient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité : de-là les mésintelligences & les hostilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de six ans & dix mois† qu'ils en vinrent à une rupture ouverte : rupture dont le prétexte fut très-frivole, & qu'on auroit facilement prévenue, si la guerre n'avoit pas été nécessaire à l'élévation d'Alcibiade.

* L'an 421 avant J. C.

† L'an 414 avant J. C.

Des

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices & en vertus. Nous le considérerons ici par rapport à l'état dont il accéléra la ruine, & plus bas, dans ses relations avec la société qu'il acheva de corrompre.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les graces les plus séduisantes, un esprit facile & étendu; & l'honneur, enfin, d'appartenir à Périclès : tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, & dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence & de conseils, il eut une cour & des flatteurs : il étonna ses maîtres par sa docilité, & les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, & ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieur, ni d'égal; & tel étoit, dans ces occasions, le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleuroit sur ses erreurs, & se laissoit humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence & de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les graces naïves de l'enfance; &, quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur; &, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager : il sembloit persuadé que lorsque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé, par les circonstances, de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils : il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti

parti qu'il favorisoit, & que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit, qui étoient aussi vives que profondes, tantôt des ruses & des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser ; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le désir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, & maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité ; les Thraces, de son intempérance ; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens ; les Ioniens, de son goût pour la paresse & la volupté ; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînoit, sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois & la corruption des mœurs n'étoient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs & sur les lois ; on pourroit dire encore que ses défauts n'étoient que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion & de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité ; & les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition : car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres, & si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, & tour-à-tour adoré, craint & haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui ; &, comme les sentimens dont il étoit l'objet, devenoient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur, que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à mort, le rappelèrent, & le proscrivirent une seconde fois.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, & qu'il revenoit chez lui, escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misanthrope, le rencontra ; & lui serrant la main : " Courage, mon fils, lui dit il ; continue de t'agrandir, & je te devrai la perte des Athéniens.,,

Dans un autre moment d'ivresse, le petit peuple proposoit de rétablir la royauté en sa faveur ; mais, comme il ne se seroit pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'étoit pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenoit ; c'étoit un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né

Né dans une république, il devoit l'élever au-deſſus d'elle-même, avant que de la mettre à ſes piés. C'eſt là, ſans doute, le ſecret des brillantes entrepriſes dans leſquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs ſoldats, il auroit ſoumis des peuples; & les Athéniens ſe ſeroient trouvés aſſervis, ſans s'en appercevoir.

Sa première diſgrace, en l'arrêtant preſque au commencement de ſa carrière, n'a laiſſé voir qu'une vérité : c'eſt que ſon génie & ſes projets furent trop vaſtes pour le bonheur de ſa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvoit porter deux Alcibiades ; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit réſoudre la guerre contre la Sicile.

GUERRE DES ATHENIENS EN SICILE.

Depuis quelque temps, les Athéniens méditoient la conquête de cette île riche & puiſſante. Leur ambition, réprimée par Périclès, fut puiſſamment ſecondée par Alcibiade. Toutes les nuits, des ſonges flatteurs retraçoient à ſon eſprit la gloire immenſe dont il alloit ſe couronner ; la Sicile ne devoit être que le théatre de ſes premiers exploits : il s'emparoit de l'Afrique, de l'Italie, du Péloponèſe. Tous les jours il entretenoit de ſes grands deſſeins cette jeuneſſe bouillante, qui s'attachoit à ſes pas, & dont il gouvernoit les volontés.

Sur ces entrefaites, la ville d'Egeſte en Sicile, qui ſe diſoit opprimée par ceux de Sélinonte & de Syracuſe, implora l'aſſiſtance des Athéniens dont elle étoit alliée : elle offroit de les indemniſer de leurs frais, & leurs repréſentoit que, s'il n'arrêtoient les progrès des Syracuſains, ce peuple ne tarderoit pas à joindre ſes troupes à celles des Lacédémoniens. La république envoya des députés en Sicile : ils firent à leur retour un rapport infidèle de l'état des choſes. L'expédition fut réſolue ; & l'on nomma pour généraux, Alcibiade, Nicias & Lamachus. On ſe flattoit tellement du ſuccès, que le ſénat régla d'avance le ſort des différens peuples de la Sicile.

Cependant les citoyens éclairés étoient d'autant plus effrayés, qu'on n'avoit alors qu'une foible idée de la grandeur, des forces & des richeſſes de cette île. Malgré la loi qui défend de revenir ſur une déciſion de tous les ordres de l'état, Nicias remontroit à l'aſſemblée, que la république n'ayant pu terminer encore les différends ſuſcités entre elle & les Lacédémoniens, la paix actuelle n'étoit qu'une ſuſpenſion d'armes ; que ſes véritables ennemis étoient dans le Péloponèſe ; qu'ils n'attendoient que le départ de l'armée, pour fondre ſur l'Attique ; que les démêlés des villes de Sicile n'avoient rien de

commun

commun avec les Athéniens ; que le comble de l'extravagance étoit de sacrifier le salut de l'état à la vanité, ou à l'intérêt d'un jeune homme jaloux d'étaler sa magnificence aux yeux de l'armée ; que de tels citoyens n'étoient faits que pour ruiner l'état, en se ruinant eux-mêmes ; & qu'il leur convenoit aussi peu de délibérer sur de si hautes entreprises, que de les exécuter.

„ Je vois avec frayeur, ajouta Nicias, cette nombreuse jeu„ nesse qui l'entoure, & dont il dirige les suffrages. Respecta„ bles vieillards, je sollicite les vôtres au nom de la patrie ; „ & vous, magistrats, appelez de nouveau le peuple aux opi„ nions ; &, si les lois vous le défendent, songez que la pre„ mière des lois est de sauver l'état. „

Alcibiade, prenant la parole, représenta que les Athéniens, en protégeant les nations opprimées, étoient parvenus à ce haut point de gloire & de grandeur, qu'il ne leur étoit plus permis de se livrer à un repos trop capable d'énerver le courage des troupes ; qu'ils seroient un jour assujettis, si, dès à présent, ils n'assujettissoient les autres ; que plusieurs villes de Sicile n'étoient peuplées que de barbares, ou d'étrangers insensibles à l'honneur de leur patrie, & toujours prêts à changer de maîtres ; que d'autres, fatiguées de leurs divisions, attendoient l'arrivée de la flotte, pour se rendre aux Athéniens ; que la conquête de cette île leur faciliteroit celle de la Grèce entière ; qu'au moindre revers, ils trouveroient un asyle dans leurs vaisseaux ; que le seul éclat de cette expédition étonneroit les Lacédémoniens ; & que si ce peuple hasardoit une irruption dans l'Attique, elle ne réussiroit pas mieux que les précédentes.

Quant aux reproches qui le regardoient personnellement, il répondoit que sa magnificence n'avoit servi jusqu'à ce jour, qu'à donner aux peuples de la Grèce une haute idée de la puissance des Athéniens, & qu'à lui procurer assez d'autorité à lui-même, pour détacher des nations entières de la ligue du Péloponèse. „ Au surplus, disoit-il, destiné à partager avec „ Nicias le commandement de l'armée, si ma jeunesse & „ mes folies vous donnent quelques alarmes, vous vous ras„ surerez sur le bonheur qui a toujours couronné ses entre„ prises. „

Cette réponse enflamma les Athéniens d'une nouvelle ardeur. Leur premier projet n'avoit été que d'envoyer 60 galères en Sicile. Nicias, pour les en détourner par une voie indirecte, représenta qu'outre la flotte, il falloit une armée de terre, & leur mit devant les yeux le tableau effrayant des préparatifs, des dépenses & du nombre de troupes qu'exigeoit

une telle expédition. Alors une voix s'éleva du milieu de l'assemblée : „ Nicias, il ne s'agit plus de tous ces détours : „ expliquez-vous nettement sur le nombre des soldats & des „ vaisseaux dont vous avez besoin. „ Nicias ayant répondu qu'il en conféreroit avec les autres généraux, l'assemblée leur donna plein pouvoir de disposer de toutes les forces de la république.

Elles étoient prêtes, lorsque Alcibiade fut dénoncé, pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, & représenté, à l'issue d'un souper, les cérémonies des redoutables mystères d'Eleusis. Le peuple, capable de lui pardonner tout en toute autre occasion, ne respiroit que la fureur & la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du soulèvement des esprits, bientôt rassuré par les dispositions favorables de l'armée & de la flotte, se présente à l'assemblée ; il détruit les soupçons élevés contre lui, & demande la mort, s'il est coupable ; une satisfaction éclatante, s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu'après son retour, & l'obligent de partir, chargé d'une accusation qui tient le glaive suspendu sur sa tête.

Le rendez-vous général, tant pour les Athéniens que pour leurs alliés, étoit à Corcyre. C'est de-là que la flotte partit, composée d'environ 300 voiles, & se rendit à Rhégium, à l'extrémité de l'Italie.* Elle portoit 5,100 hommes pesamment armés, parmi lesquels se trouvoit l'élite des soldats Athéniens. On y avoit joint 480 archers, 700 frondeurs, quelques autres troupes légères, & un petit nombre de cavaliers.

Les généraux n'avoient pas exigé de plus grandes forces ; Nicias ne songeoit point à se rendre maître de la Sicile ; Alcibiade croyoit que, pour la soumettre, il suffiroit d'y semer la division. L'un & l'autre manifestèrent leurs vues dans le premier conseil qu'ils tinrent avant que de commencer la campagne. Leurs instructions leur prescrivoient en général de régler les affaires de Sicile de la manière la plus avantageuse aux intérêts de la république : elles leur ordonnoient en particulier de protéger les Egestains contre ceux de Sélinonte, &, si les circonstances le permettoient, d'engager les Syracusains à rendre aux Léontins les possessions dont ils les avoient privés.

Nicias s'en tenoit à la lettre de ce décret, & vouloit, après l'avoir exécuté, ramener la flotte au Pirée. Alcibiade soutenoit que de si grands efforts de la part des Athéniens, devant

* L'an 415 avant J. C.

être

être signalés par de grandes entreprises, il falloit envoyer des députés aux principales villes de la Sicile, les soulever contre les Syracusains, en tirer des vivres & des troupes ; &, d'après l'effet de ces diverses négociations, se déterminer pour le siége de Sélinonte, ou pour celui de Syracuse. Lamachus, le troisième des généraux, proposoit de marcher à l'instant contre cette dernière ville, & de profiter de l'étonnement où l'avoit jetée l'arrivée des Athéniens. Le port de Mégare, voisin de Syracuse, contiendroit leur flotte, & la victoire opéreroit une révolution dans la Sicile.

Le succès auroit peut-être justifié l'avis de Lamachus. Les Syracusains n'avoient pris aucune précaution contre l'orage qui les menaçoit : ils avoient eu de la peine à se persuader que les Athéniens fussent assez insensés pour méditer la conquête d'une ville telle que Syracuse. „ Ils devroient s'estimer heureux, s'écrioit un de leurs orateurs, de ce que nous „ n'avons jamais songé à les ranger sous nos lois. „

Ce projet n'ayant pas été goûté des deux autres généraux, Lamachus se décida pour l'avis d'Alcibiade. Pendant que ce dernier prenoit Catane par surprise ; que Naxos lui ouvroit ses portes ; que ses intrigues alloient forcer celles de Messine, & que ses espérances commençoient à se réaliser ; on faisoit partir du Pirée la galère qui devoit le ramener à Athènes. Ses ennemis avoient prévalu, & le sommoient de comparoître, pour répondre à l'accusation dont ils avoient jusqu'alors suspendu la poursuite. On n'osa pas l'arrêter, parce qu'on craignit le soulèvement des soldats, & la désertion des troupes alliées, qui, la plupart, n'étoient venues en Sicile qu'à sa prière. Il avoit d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs ; mais, quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, & se retira dans le Péloponèse.

Sa retraite répandit le découragement dans l'armée. Nicias, qui ne craignoit rien quand il falloit exécuter, & tout, quand il falloit entreprendre, laissoit s'éteindre dans le repos, ou dans des conquêtes faciles, l'ardeur qu'Alcibiade avoit excitée dans le cœur des soldats. Cependant, il vit le moment où le plus brillant succès alloit justifier une entreprise dont il avoit toujours redouté les suites : il s'étoit enfin déterminé à mettre le siége devant Syracuse, & l'avoit conduit avec tant d'intelligence, que les habitans étoient disposés à se rendre. Déjà plusieurs peuples de Sicile & d'Italie se déclaroient en sa faveur, lorsqu'un général Lacédémonien, nommé Gylippe, entra dans la place assiégée, avec quelques troupes qu'il avoit amenées du Péloponèse, ou ramassées en Sicile. Nicias au-

roit pu l'empêcher d'aborder dans cette île : il négligea cette précaution ; & cette faute irréparable fut la ſource de tous ſes malheurs. Gylippe releva le courage des Syracuſains, battit les Athéniens, & les tint renfermés dans leurs retranchemens.

Athènes fit partir, ſous les ordres de Démoſthène & d'Eurymédon, une nouvelle flotte compoſée d'environ 73 galères, & une ſeconde armée forte de 5000 hommes peſamment armés, & de quelques troupes légères.

Démoſthène, ayant perdu 2000 hommes à l'attaque d'un poſte important, & conſidérant que bientôt la mer ne ſeroit plus navigable, & que les troupes dépériſſoient par les maladies, propoſa d'abandonner l'entrepriſe, ou de tranſporter l'armée en des lieux plus ſains. Sur le point de mettre à la voile, Nicias, effrayé d'une éclipſe de lune qui ſema la terreur dans le camp, conſulta les devins, qui lui ordonnèrent d'attendre encore 27 jours.

Avant qu'ils fuſſent écoulés, les Athéniens, vaincus par terre & par mer, ne pouvant reſter ſous les murs de Syracuſe, faute de vivres, ni ſortir du port, dont les Syracuſains avoient fermé l'iſſue, prirent enfin le parti d'abandonner leur camp, leurs malades, leurs vaiſſeaux, & de ſe retirer, par terre, dans quelque ville de Sicile : ils partirent au nombre de 40,000 hommes, y compris non-ſeulement les troupes que leur avoient fournies les peuples de Sicile & d'Italie, mais encore les chiourmes des galères, les ouvriers & les eſclaves.

Cependant, ceux de Syracuſe occupent les défilés des montagnes, & les paſſages des rivières : ils détruiſent les ponts, s'emparent des hauteurs, & répandent dans la plaine divers détachemens de cavalerie & de troupes légères. Les Athéniens, harcelés, arrêtés à chaque pas, ſont ſans ceſſe expoſés aux traits d'un ennemi qu'ils trouvent par-tout, & qu'ils ne peuvent atteindre nulle part : ils étoient ſoutenus par l'exemple de leurs généraux, & par les exhortations de Nicias, qui, malgré l'épuiſement où l'avoit réduit une longue maladie, montroit un courage ſupérieur au danger. Pendant huit jours entiers, ils eurent à lutter contre des obſtacles toujours renaiſſans. Mais Démoſthène, qui commandoit l'arrière-garde, compoſée de 6000 hommes, s'étant égaré dans ſa marche, fut pouſſé dans un lieu reſſerré ; &, après des prodiges de valeur, il ſe rendit, à condition qu'on accorderoit la vie à ſes ſoldats, & qu'on leur épargneroit l'horreur de la priſon.

Nicias, n'ayant pu réuſſir dans une négociation qu'il avoit entamée, conduiſit le reſte de l'armée juſqu'au fleuve Aſinarus.

Parvenus en cet endroit, la plupart des soldats, tourmentés par une soif dévorante, s'élancent confusément dans le fleuve; les autres y sont précipités par l'ennemi: ceux qui veulent se sauver à la nage, trouvent de l'autre côté des bords escarpés & garnis de gens de trait, qui en font un massacre horrible. Huit mille hommes périrent dans cette attaque; & Nicias, adressant la parole à Gylippe: „ Disposez de moi, lui dit-il, „ comme vous le jugerez à propos; mais sauvez du moins „ ces malheureux soldats. „ Gylippe fit aussitôt cesser le carnage. Les Syracusains rentrèrent dans Syracuse, suivis de 7000 prisonniers, qui furent jetés dans les carrières: ils y souffrirent, pendant plusieurs mois, des maux inexprimables; beaucoup d'entre eux y périrent; d'autres furent vendus comme esclaves.

Un plus grand nombre de prisonniers étoit devenu la proie des officiers & des soldats; tous finirent leurs jours dans les fers, à l'exception de quelques Athéniens qui dûrent leur liberté aux pièces d'Euripide que l'on connoissoit alors à peine en Sicile, & dont ils récitoient les plus beaux endroits à leurs maîtres. Nicias & Démosthène furent mis à mort, malgré les efforts que fit Gylippe pour leur sauver la vie.

Athènes, accablée, d'un revers si inattendu, envisageoit de plus grands malheurs encore. Ses alliés étoient près de secouer son joug; les autres peuples conjuroient sa perte; ceux du Péloponèse s'étoient déja crus autorisés, par son exemple, à rompre la trève. On appercevoit, dans leurs opérations mieux combinées, l'esprit de vengeance, & le génie supérieur qui les dirigeoient. Alcibiade jouïssoit à Lacédémone du crédit qu'il obtenoit par-tout. Ce fut par ses conseils que les Lacédémoniens prirent la résolution d'envoyer du secours aux Syracusains, de recommencer leurs incursions dans l'Attique, & de fortifier, à 120 stades d'Athènes, le poste de Décélie, qui tenoit cette ville bloquée du côté de la terre.

Il falloit, pour anéantir sa puissance, favoriser la révolte de ses alliés, & détruire sa marine. Alcibiade se rend sur les côtes de l'Asie mineure. Chio, Milet, d'autres villes florissantes se déclarent en faveur des Lacédémoniens. Il captive, par ses agrémens, Tissapherne, gouverneur de Sardes; & le roi de Perse s'engage à payer la flotte du Péloponèse.

Cette seconde guerre, conduite avec plus de régularité que la première, eût été bientôt terminée, si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avoit séduit l'épouse, & par les autres chefs de la ligue, à qui sa gloire faisoit ombrage, n'eût enfin compris qu'après s'être vengé de sa patrie, il ne lui restoit plus qu'à la garantir d'une perte certaine. Dans

cette vue, il suspendit les efforts de Tissapherne & les secours de la Perse, sous prétexte qu'il étoit de l'intérêt du grand-roi de laisser les peuples de la Grèce s'affoiblir mutuellement.

Les Athéniens ayant, bientôt après, révoqué le décret de son bannissement, il se met à leur tête, soumet les places de l'Hellespont, force un des gouverneurs du roi de Perse à signer un traité avantageux aux Athéniens, & Lacédémone à leur demander la paix. Cette demande fut rejettée, parceque, se croyant désormais invincibles, sous la conduite d'Alcibiade, ils avoient passé rapidement de la consternation la plus profonde à la plus insolente présomption. A la haine dont ils étoient animés contre ce général, avoit succédé aussi vîte la reconnoissance la plus outrée, l'amour le plus effréné.

Quand il revint dans sa patrie, son arrivée, son séjour, le soin qu'il prit de justifier sa conduite, furent une suite de triomphes pour lui, & de fêtes pour la multitude. Quand, aux acclamations de toute la ville, on le vit sortir du Pirée avec une flotte de 100 vaisseaux, on ne douta plus que la célérité de ses exploits ne forçât bientôt les peuples du Péloponèse à subir la loi du vainqueur; on attendoit à tout moment l'arrivée du courier chargé d'annoncer la destruction de l'armée ennemie, & la conquête de l'Ionie.

Au milieu de ces espérances flatteuses, on apprit que quinze galères Athéniennes étoient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'étoit donné pendant l'absence & au mépris des ordres précis d'Alcibiade, que la nécessité de lever des contributions pour la subsistance des troupes avoit obligé de passer en Ionie. A la première nouvelle de cet échec, il revint sur ses pas, & alla présenter la bataille au vainqueur, qui n'osa pas l'accepter. Il avoit réparé l'honneur d'Athènes: la perte étoit légère, mais elle suffisoit à la jalousie de ses ennemis. Ils aigrirent le peuple, qui le dépouilla du commandement général des armées, avec le même empressement qu'il l'en avoit revêtu.

La guerre continua encore pendant quelques années; elle se fit toujours par mer, & finit par la bataille d'Ægos-Potamos, que ceux du Péloponèse gagnèrent dans le détroit de l'Hellespont. Le Spartiate Lysander, qui les commandoit, surprit la flotte des Athéniens, composée de 180 voiles, s'en rendit maître, & fit 3000 prisonniers.*

Alcibiade, qui, depuis sa retraite, s'étoit établi dans la contrée voisine, avoit averti les généraux Athéniens du danger de leur position, & du peu de discipline qui régnoit parmi les

* L'an 405 avant J. C.

soldats

soldats & les matelots. Ils méprisèrent les conseils d'un homme tombé dans la disgrace.

La perte de la bataille entraîna celle d'Athènes, qui, après un siége de quelques mois, se rendit, faute de vivres.* Plusieurs des puissances alliées proposèrent de la détruire. Lacédémone, écoutant plus sa gloire que son intérêt, refusa de mettre aux fers une nation qui avoit rendu de si grands services à la Grèce; mais elle condamna les Athéniens non-seulement à démolir les fortifications du Pirée, ainsi que la longue muraille qui joint le port à la ville, mais encore à livrer leurs galères, à l'exception de douze; à rappeler leurs bannis; à retirer leurs garnisons des villes dont ils s'étoient emparés; à faire une ligue offensive & défensive avec les Lacédémoniens; à les suivre par terre & par mer, dès qu'ils en auroient reçu l'ordre.

Les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avoit recouvré sa liberté; &, quelques mois après, le vainqueur permit au peuple d'élire 30 magistrats, qui devoient établir une autre forme de gouvernement, & qui finirent par usurper l'autorité.†

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils vouloient envahir les richesses. Des troupes Lacédémoniennes qu'ils avoient obtenues de Lysander, 3000 citoyens qu'ils s'étoient associés pour affermir leur puissance, protégeoient ouvertement leurs injustices. La nation, désarmée, tomba tout-à-coup dans une extrême servitude. L'exil, les fers, la mort étoient le partage de ceux qui se déclaroient contre la tyrannie, ou qui sembloient la condamner par leur silence. Elle ne subsista que pendant huit mois; & dans ce court espace de temps, plus de 1500 citoyens furent indignement massacrés, & privés des honneurs funèbres; la plupart abandonnèrent une ville où les victimes & les témoins de l'oppression n'osoient faire entendre une plainte: car il falloit que la douleur fût muette, & que la pitié parût indifférente.

Socrate fut le seul qui ne se laissa point ébranler par l'iniquité des temps: il osa consoler les malheureux, & résister aux ordres des tyrans. Mais ce n'étoit point sa vertu qui les alarmoit: ils redoutoient, à plus juste titre, le génie d'Alcibiade, dont ils épioient les démarches.

Il étoit alors dans une bourgade de Phrygie, dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avoit reçu des marques de

* Vers la fin d'avril de l'an 404 avant J. C.

† Vers l'été de l'an 404 avant J. C.

distinction & d'amitié. Instruit des levées que le jeune Cyrus faisoit dans l'Asie mineure, il en avoit conclu que ce prince méditoit une expédition contre Artaxerxès son frère : il comptoit, en conséquence, se rendre auprès du roi de Perse, l'avertir du danger qui le menaçoit, & en obtenir des secours pour délivrer sa patrie ; mais tout-à-coup des assassins, envoyés par le satrape, entourent sa maison ; &, n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mettent le feu. Alcibiade s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares, & tombe sous une grêle de traits : il étoit alors âgé de 40 ans. Sa mort est un tache pour Lacédémone, s'il est vrai que les magistrats, partageant les craintes des tyrans d'Athènes, aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même, & pour des intérêts particuliers.

La gloire de sauver Athènes étoit réservée à Thrasybule. Ce généreux citoyen, placé, par son mérite, à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, & sourd aux propositions que lui firent les tyrans de l'associer à leur puissance, s'empara du Pirée, & appela le peuple à la liberté. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main ; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis, & ramena la tranquillité dans Athènes.

Quelques années après, elle secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, & accepta le traité de paix que le Spartiate Antalcidas conclut avec Artaxerxès.* Par ce traité, que les circonstances rendoient nécessaire, les colonies Grecques de l'Asie mineure, & quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse ; les autres peuples de la Grèce recouvrèrent leurs lois & leur indépendance ; mais ils restèrent dans un état de foiblesse, dont ils ne se releveront peut-être jamais. Ainsi furent terminés les différends qui avoient occasionné la guerre des Mèdes & celle du Péloponèse.

L'essai historique que je viens de donner, finit à la prise d'Athènes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux évènemens qui se sont passés depuis cette époque, jusqu'à mon départ de Scythie : je vais maintenant hasarder quelques remarques sur le siècle de Périclès.

Réflexions sur le siècle de Périclès.

Au commencement de la guerre du Péloponèse, les Athéniens dûrent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Tout ce que, pour la conservation des

* L'an 387 avant J. C.

mœurs,

mœurs, les ſiècles précédens avoient accumulé de lois, d'inſtitutions, de maximes et d'exemples, quelques années avoient ſuffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une manière plus terrible, que les grands ſuccès ſont auſſi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

J'ai indiqué plus haut les funeſtes effets que produiſirent ſur les Athéniens leurs conquêtes, & l'état floriſſant de leur marine & de leur commerce. On les vit tout-à-coup étendre les domaines de la république, & transporter dans ſon ſein les dépouilles des nations alliées & ſoumiſes : de-là les progrès ſucceſſifs d'un luxe ruineux, & le déſir inſatiable des fêtes & des ſpectacles. Comme le gouvernement s'abandonnoit au délire d'un orgueil qui ſe croyoit tout permis, parce qu'il pouvoit tout oſer, les particuliers, à ſon exemple, ſecouoient toutes les eſpèces de contraintes qu'impoſent la nature & la ſociété.

Bientôt le mérite n'obtint que l'eſtime ; la conſidération fut réſervée pour le crédit : toutes les paſſions ſe dirigèrent vers l'intérêt perſonnel ; & toutes les ſources de corruption ſe répandirent avec profuſion dans l'état. L'amour, qui auparavant ſe couvroit des voiles de l'hymen & de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtiſanes ſe multiplièrent dans l'Attique & dans toute la Grèce. Il en vint de l'Ionie, de ce beau climat où l'art de la volupté a pris naiſſance. Les unes s'attachoient pluſieurs adorateurs qu'elles aimoient tous ſans préférence, qui tous les aimoient ſans rivalité ; d'autres, ſe bornant à une ſeule conquête, parvinrent, par une apparence de régularité, à s'attirer des égards & les éloges de la part de ce public facile, qui leur faiſoit un mérite d'être fidèles à leurs engagemens.

Périclès, témoin de l'abus, n'eſſaya point de le corriger. Plus il étoit ſévère dans ſes mœurs, plus il ſongeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amolliſſoit par une ſucceſſion rapide de fêtes & de jeux.

La célèbre Aſpaſie, née à Milet en Ionie, ſeconda les vues de Périclès, dont elle fut ſucceſſivement la maîtreſſe & l'épouſe. Elle eut ſur lui un tel aſcendant, qu'on l'accuſa d'avoir plus d'une fois ſuſcité la guerre, pour venger ſes injures perſonnelles. Elle oſa former une ſociété de courtiſanes, dont les attraits & les faveurs devoient attacher les jeunes Athéniens aux intérêts de leur fondatrice. Quelques années auparavant, toute la ville ſe fût ſoulevée à la ſeule idée d'un pareil projet : lors de ſon exécution, il excita quelques murmures : les poëtes comiques ſe déchaînèrent contre Aſpaſie ;

mais

mais elle n'en rassembla pas moins dans sa maison la meilleure compagnie d'Athènes.

Périclès autorisa la licence: Aspasie l'étendit; Alcibiade la rendit aimable : sa vie fut tachée de toutes les dissolutions; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, & si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savoit où se fixer. D'ailleurs, comment résister à l'attrait d'un poison que les Graces elles-mêmes sembloient distribuer? Comment condamner un homme à qui il ne manquoit rien pour plaire, & qui ne manquoit à rien pour séduire; qui étoit le premier à se condamner; qui réparoit les moindres offenses par des attentions si touchantes, & sembloit moins commettre des fautes, que les laisser échapper? Aussi s'accoutuma-t-on à les placer au rang de ces jeux, ou de ces écarts qui disparoissent avec la fougue de l'âge; &, comme l'indulgence pour le vice est une conspiration contre la vertu, il arriva qu'à l'exception d'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes maximes, la nation, entraînée par les charmes d'Alcibiade, fut complice de ses égaremens; & qu'à force de les excuser, elle finit par en prendre la défense.

Les jeunes Athéniens arrêtoient leurs yeux sur ce dangereux modèle; &, n'en pouvant imiter les beautés, ils croyoient en approcher, en copiant, & sur-tout en chargeant ses défauts. Ils devinrent frivoles, parce qu'il étoit léger; insolens, parce qu'il étoit hardi; indépendans des lois, parce qu'il l'étoit des mœurs. Quelques-uns, moins riches que lui, aussi prodigues, étalèrent un faste qui les couvrit de ridicule, & qui ruina leurs familles: ils transmirent ces désordres à leurs descendans; & l'influence d'Alcibiade subsista long-temps après sa mort.

Un historien judicieux observe que la guerre modifie les mœurs d'un peuple, & les aigrit à proportion des maux qu'il éprouve. Celle du Péloponèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers, que leur caractère en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'étoit pas satisfaite, si elle ne surpassoit l'offense. Plus d'une fois ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnoient leur alliance; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Ils ne se souvenoient donc plus alors d'une ancienne institution, suivant laquelle les Grecs célébroient, par des chants d'alégresse, les victoires remportées sur les barbares; par des pleurs & des lamentations, les avantages obtenus sur les autres Grecs.

L'auteur

L'auteur que j'ai cité, obſerve encore que, dans le cours de cette fatale guerre, il ſe fit un tel renverſement dans les idées & dans les principes, que les mots les plus connus changèrent d'acception ; qu'on donna le nom de duperie, à la bonne-foi, d'adreſſe, à la duplicité, de foibleſſe & de puſillanimité, à la prudence & à la modération ; tandis que les traits d'audace & de violence paſſoient pour les ſaillies d'une ame forte, & d'un zèle ardent pour la cauſe commune. Une telle confuſion dans le langage, eſt, peut-être, un des plus effrayans ſymptômes de la dépravation d'un peuple. Dans d'autres temps, on porte des atteintes à la vertu : cependant, c'eſt reconnoître encore ſon autorité, que de lui aſſigner des limites ; mais quand on va juſqu'à la dépouiller de ſon nom, elle n'a plus de droits au trône : le vice s'en empare, & s'y tient paiſiblement aſſis.

Ces guerres ſi meurtrières que les Grecs eurent à ſoutenir, éteignirent un grand nombre de familles accoutumées, depuis pluſieurs ſiècles, à confondre leur gloire avec celle de la patrie. Les étrangers & les hommes nouveaux qui les remplacèrent, firent tout-à-coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir. L'exemple ſuivant montrera juſqu'à quel excès il porta ſon inſolence. Vers la fin de la guerre du Péloponèſe, on vit un joueur de lyre, autrefois eſclave, depuis citoyen par ſes intrigues, & adoré de la multitude pour ſes libéralités, ſe préſenter à l'aſſemblée générale avec une hache à la main, & menacer impunément le premier qui opineroit pour la paix. Quelques années après, Athènes fut priſe par les Lacédémoniens, & ne tarda pas à ſuccomber ſous les armes du roi de Macédoine.

Telle devoit être la deſtinée d'un état fondé ſur les mœurs. Des philoſophes, qui remontent aux cauſes des grands évènemens, ont dit que chaque ſiècle porte, en quelque manière, dans ſon ſein, le ſiècle qui va le ſuivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, & confirmée par l'hiſtoire d'Athènes. Le ſiècle des lois & des vertus prépara celui des conquêtes & du luxe, qui a fini par la deſtruction de la république.

Détournons à préſent nos regards de ces ſcènes affligeantes, pour les porter ſur des objets plus agréables & plus intéreſſans. Vers le temps de la guerre du Péloponèſe, la nature redoubla ſes efforts, & fit ſoudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produiſit pluſieurs : elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ſes ſuffrages.

Sans parler d'un Géorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, & de tant d'autres ſophiſtes éloquens, qui en ſemant

leurs

leurs doutes dans la société, y multiplioient les idées; Sophocle, Euripide, Aristophane brilloient sur la scène, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire; l'astronome Méton calculoit les mouvemens des cieux, & fixoit les limites de l'année; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguoient dans les différens genres d'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçu Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables; Socrate transmettoit une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république; les plus superbes édifices s'élevoient sur les desseins des plus savans architectes; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius & de Zeuxis, les ciseaux de Phidias & d'Alcamène, décoroient à l'envi les temples, les portiques & les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissoient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisoient dans des élèves dignes de les remplacer; & il étoit aisé de voir que le siècle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé des siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers & de la terre, une classe paisible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit: ils construisoient, en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siècle précédent, & qui devoit résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumières, & les arts par de nouveaux progrès: la poësie n'augmentoit pas son éclat; mais en le conservant, elle l'employoit, par préférence, à orner la tragédie & la comedie, portées tout-à-coup à leur perfection: l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejettoit le merveilleux, discutoit les faits, & devenoit une leçon puissante que le passé donnoit à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin des champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les règles de la logique & de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissoient, à la régularité des plans, la justesse des idées, et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, & les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'ècole d'Eléée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès; & quelques-uns furent

rent perſuadés que les éclipſes, les monſtres & les divers écarts de la nature ne devoient plus être mis au rang des prodiges : mais ils étoient obligés de ſe le dire en confidence ; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertiſſemens du ciel, ſévilſoit contre les philoſophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de ſuperſtition. Perſécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admiſe parmi les hommes, ne doit pas ſe préſenter à viſage découvert, mais ſe gliſſer furtivement à la ſuite de l'erreur.

Les arts, ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur eſſor. Le temple de Jupiter, commencé ſous Piſiſtrate ; celui de Théſée, conſtruit ſous Cimon, offroient aux architectes des modèles à ſuivre ; mais les tableaux et les ſtatues qui exiſtoient, ne préſentoient aux peintres et aux ſculpteurs, que des eſſais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèſe, Panénus, frère de Phidias, peignit, dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon ; et la ſurpriſe des ſpectateurs fut extrême, lorſqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il ſurpaſſa ceux qui l'avoient devancé, et fut preſque dans l'inſtant même effacé par Polygnote de Thaſos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhaſius d'Ephèſe.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du viſage, s'écarta de la manière sèche et ſervile de ſes prédéceſſeurs ; le premier encore qui embellit les figures de femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses perſonnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans ſon ame. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas aſſez diverſifié le ton de ſa couleur: c'étoit le défaut de l'art, qui ne faiſoit, pour ainſi dire, que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les reſſources qui manquèrent à Polygnote : il fit un heureux mélange des ombres & des lumières. Zeuxis auſſitôt perfectionna cette découverte ; & Apollodore, voulant conſtater ſa gloire, releva celle de ſon rival : il dit dans une pièce de poëſie qu'il publia : „ J'avois trouvé, pour la diſtribution des ombres, des ſecrets „ inconnus juſqu'à nous ; on me les a ravis. L'art eſt entre „ les mains de Zeuxis.„

Ce dernier étudioit la nature, avec le même ſoin qu'il terminoit ſes ouvrages : ils étincellent de beautés ; dans ſon tableau de Pénélope, il ſemble avoir peint les mœurs & le caractère de cette princeſſe ; mais, en général, il a moins réuſſi dans cette partie, que Polygnote.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de ſon

coloris; Parrhasius son émule, par la pureté du trait, & la correction du dessein. Il posséda la science des proportions; celles qu'il donna aux dieux & aux héros, parurent si convenables, que les artistes n'hésitèrent pas à les adopter, & lui décernèrent le nom de législateur. D'autres titres dûrent exciter leur admiration: il fit voir, pour la première fois, des airs de tête très piquans, des bouches embellies par les graces, & des cheveux traités avec légèreté.

A ces deux artistes succédèrent, Timanthe, dont les ouvrages faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiste, & encore plus l'homme d'esprit; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par son mérite, qu'il établit, dans plusieurs villes de la Grèce, des écoles de dessein, interdites aux esclaves; Euphranor, qui, toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, & j'ai appris depuis, qu'un élève que j'avois vu chez Pamphile, & qui se nomme Apelle, les avoit tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit, pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle. Le premier vivoit du temps de Périclès. J'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions & de leur célébrité.

Si, à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à-coup, & lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond & si rapide?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, & qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre, par hasard, une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire: leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, & de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans & des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites,

&

& ceux qui les ont perfectionnées ; dans la suite, les hommes de génie, n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, & sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Scyros, les historiens Cadmus & Hécatée de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poësie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore & d'autres Grecs, rapportèrent d'Egypte & de quelques régions orientales, des connoissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germoient en silence dans les écoles établies en Sicile, en Italie, & sur les côtes de l'Asie, tout concouroit au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, sont spécialement destinés, parmi les Grecs, à l'embellissement des fêtes & des temples ; ils le sont encore à célébrer les exploits des nations, & les noms des vainqueurs aux jeux solennels de la Grèce. Dispensateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouvèrent dans les années qui suivirent la guerre des Perses, plus d'occasions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une prospérité qui augmenta sa puissance, fut livrée à des dissentions qui donnèrent une activité surprenante à tous les esprits. On vit à la fois se multiplier dans son sein les guerres & les victoires, les richesses & le faste, les artistes & les monumens : les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs ; les temples se couvrirent de peintures ; les environs de Delphes & d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payoit un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournoit à l'avantage des arts. Falloit-il décorer une place, un édifice public ? plusieurs artistes traitoient le même sujet : ils exposoient leurs ouvrages ou leurs plans ; & la préférence étoit accordée à celui qui réunissoit en plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture & de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, & en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avoient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens : la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que fournissoient

nissoient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, & qu'on avoit tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureroient à la nation l'abondance dans le moment, & une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers & de manœuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens, d'après les desseins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'auroit osé entreprendre, & dont l'exécution sembloit exiger un long espace de temps, furent achevés, par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coûtèrent environ trois mille talens*.

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'Etat. „ Pensez-vous, „ dit-il un jour à l'assemblée générale, que la dépense soit „ trop forte? „ Beaucoup trop, répondit-on. „ Eh bien, „ reprit-il, elle roulera toute entière sur mon compte; & „ j'inscrirai mon nom sur ces monumens.—Non, non, s'écria „ le peuple : qu'ils soient construits aux dépens du trésor ; „ & n'épargnez rien pour les achever. „

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens ; celui des tableaux & des statues, chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un Etat, par la magnificence qu'il étale, De-là cette considération pour les artistes qui se distinguoient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui travaillèrent gratuitement pour la république, & on leur décerna des honneurs ; d'autres qui s'enrichirent, soit en formant des élèves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leur atelier admirer les chef-d'œuvres sortis de leurs mains. Quelques-uns, énorgueillis de l'approbation générale,

* Thucydide fait entendre qu'ils avoient coûté 3,700 talens, & comprend dans son calcul, non-seulement la dépense des Propylées & des autres édifices construits par ordre de Périclès, mais encore celle du siége de Potidée. Ce siége, dit-il ailleurs, coûta 2000 talens ; il n'en resteroit donc que 1700 pour les ouvrages ordonnés par Périclès : or, un auteur ancien rapporte que les Propylées seuls coûtèrent 2012 talens.

Pour resoudre cette difficulté, observons que Thucydide ne nous a donné l'état des finances d'Athènes, que pour le moment précis où la guerre du Péloponèse fut résolue ; qu'à cette époque le siége de Potidée commençoit à peine : qu'il dura deux ans, & que l'historien, dans le premier passage, n'a parlé que des premières dépenses de ce siége. En supposant qu'elles se montassent alors à 700 talens, nous destinerons les autres 3000 aux ouvrages dont Périclès embellit la ville. 3000 talens à 5400 livres chaque talent, font de notre monnoie 16,200,000 livres ; mais, comme du temps de Périclès, le talent pouvoit valoir 300 liv. de plus, nous aurons 17,100,000 liv.

trouvèrent

trouvèrent une récompenſe plus flatteuſe encore dans le ſentiment de leur ſupériorité, & dans l'hommage qu'ils rendoient eux-mêmes à leurs propres talens : ils ne rougiſſoient pas d'inſcrire ſur leurs tableaux : „ Il ſera plus aiſé de le cenſurer, „ que de l'imiter. „ Zeuxis parvint à une ſi grande opulence, que, ſur la fin de ſes jours, il faiſoit préſent de ſes tableaux, ſous prétexte que perſonne n'étoit en état de les payer. Parrhaſius avoit une telle opinion de lui-même, qu'il ſe donnoit une origine célèſte. A l'ivreſſe de leur orgueil ſe joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure, & avec autant de ſuccès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poëſie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'eſtime pour l'éloquence et pour l'hiſtoire, parce que la première eſt néceſſaire à la diſcuſſion de leurs intérêts, et la ſeconde à leur vanité : mais les autres branches de la littérature doivent leur accroiſſement plutôt à la vigueur du ſol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve, en pluſieurs villes, des écoles d'athlètes entretenues aux dépens du public ; nulle part, des établiſſemens durables pour les exercices de l'eſprit. Ce n'eſt que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique & de la géométrie fait partie de l'éducation, & que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la phyſique.

Sous Périclès, les recherches philoſophiques furent ſévèrement proſcrites par les Athéniens ; &, tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec quelque diſtinction dans le Prytanée, les philoſophes oſoient à peine confier leurs dogmes à des diſciples fidèles : ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Par-tout, objets de haine ou de mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatiſme, qu'en tenant la vérité captive, & à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils ſont encore ſurveillés de ſi près, qu'à la moindre licence, la philoſophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui ſervent à leurs plaiſirs, que ceux qui contribuent à leur inſtruction ; 2°. que les cauſes phyſiques ont plus influé, que les morales, ſur le progrès des lettres ; les morales, plus que les phyſiques, ſur celui des arts ; 3°. que les Athéniens ne ſont pas fondés à s'attribuer l'origine ou du moins la perfection des arts & des ſciences. Vainement ſe flattent-ils d'ouvrir aux nations les routes brillantes de l'immortalité ; la nature ne paroit pas les avoir diſtingués des autres Grecs, dans la diſtribution de ſes faveurs. Ils ont créé

le genre dramatique ; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très petit nombre de peintres, de sculpteurs & d'architectes habiles : mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit, que ceux de l'Ionie & de la Sicile.

Athènes est moins le berceau que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, & ses lumières de les apprécier ; l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre & le caractère facile de ses habitans suffiroient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, & auxquels il faut un théatre, des rivaux & des juges.

Périclès se les attachoit par la supériorité de son crédit ; Aspasie, par les charmes de sa conversation ; l'un & l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvoit comparer Aspasie qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté, que de son éloquence, que de la profondeur & des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres & les artistes les plus renommés, les Athéniens & les Athéniennes les plus aimables, s'assembloient auprès de cette femme singulière, qui parloit à tous leur langue, & qui s'attiroit les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formées depuis. L'amour des lettres, des arts & des plaisirs, qui rapproche les hommes & confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions & dans les manières. Ceux qui avoient reçu de la nature le don de plaire, voulurent plaire en effet ; & le désir ajouta de nouvelles graces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, & qu'il suppose de la finesse & de la tranquillité dans l'esprit, il fut long-temps à s'épurer, & ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint insensiblement de la dissimulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, & de respecter leur amour-propre, pour n'être pas inquiété dans le sien.

FIN DE L'INTRODUCTION.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,
Dans le milieu du 4e. ſiècle avant J. C.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Scythie. Cherſonèſe Taurique. Le Pont-Euxin.† Etat de la Grèce, depuis la priſe d'Athènes, en 404 avant J. C., juſqu'au moment du Voyage. Le Boſphore de Thrace. Arrivée à Byzance.‡*

ANACHARSIS, Scythe de nation, fils de Toxaris, eſt l'auteur de cet ouvrage qu'il adreſſe à ſes amis. Il commence par leur expoſer les motifs qui l'engagèrent à voyager.

Vous ſavez que je deſcends du ſage Anacharſis, ſi célèbre parmi les Grecs, & ſi indignement traité chez les Scythes. L'hiſtoire de ſa vie & de ſa mort m'inſpira, dès ma plus tendre enfance, de l'eſtime pour la nation qui avoit honoré ſes vertus, & de l'éloignement pour celle qui les avoit méconnues.

Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un eſclave Grec dont je fis l'acquiſition. Il étoit d'une des principales familles de Thèbes en Béotie. Environ 36 ans§ auparavant, il avoit ſuivi le jeune Cyrus dans l'expédition que ce prince entreprit contre ſon frère Artaxerxès, roi de Perſe. Fait priſonnier dans un de ces combats que les Grecs furent obligés de livrer en ſe retirant, il changea ſouvent de maître, traîna ſes fers chez différentes nations, & parvint aux lieux que j'habitois.

Plus je le connus, plus je ſentis l'aſcendant que les peuples éclairés ont ſur les autres peuples. Timagène, c'étoit le nom du Thébain, m'attiroit & m'humilioit par les charmes de ſa converſation, & par la ſupériorité de ſes lumières. L'hiſ-

* La Crimée. † La mer Noire. ‡ Conſtantinople.
§ L'an 400 avant J. C.

toire des Grecs, leurs mœurs, leurs gouvernemens, leurs ſciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs ſpectacles, étoient le ſujet intariſſable de nos entretiens. Je l'interrogeois, je l'écoutois avec tranſport : je venois d'entrer dans ma dix-huitième année ; mon imagination ajoutoit les plus vives couleurs à ſes riches tableaux. Je n'avois vu juſqu'alors que des tentes, des troupeaux & des déſerts. Incapable déſormais de ſupporter la vie errante que j'avois menée, & l'ignorance profonde à laquelle j'étois condamné, je réſolus d'abandonner un climat où la nature ſe prêtoit à peine aux beſoins de l'homme, & une nation, qui ne me paroiſſoit avoir d'autres vertus que de ne pas connoître tous les vices.

J'ai paſſé les plus belles années de ma vie en Grèce, en Egypte & en Perſe ; mais, c'eſt dans le premier de ces pays que j'ai fait le plus long ſéjour. J'ai joui des derniers momens de ſa gloire ; & je ne l'ai quitté qu'après avoir vu ſa liberté expirer dans la plaine de Chéronée. Pendant que je parcourois ſes provinces, j'avois ſoin de recueillir tout ce qui méritoit quelque attention. C'eſt d'après ce journal, qu'à mon retour en Scythie, j'ai mis en ordre la relation de mon voyage. Peut être ſeroit-elle plus exacte, ſi le vaiſſeau, ſur lequel j'avois fait embarquer mes livres, n'avoit pas péri dans le Pont-Euxin.

Vous, que j'eus l'avantage de connoître dans mon voyage de Perſe, Arſame, Phédime, illuſtres époux, combien de fois vos noms ont été ſur le point de ſe mêler à mes récits! De quel éclat ils brilloient à ma vue, lorſque j'avois à peindre quelque grande qualité du cœur & de l'eſprit ; lorſque j'avois à parler de bienfaits & de reconnoiſſance ! Vous avez des droits ſur cet ouvrage. Je le compoſai en partie dans ce beau ſéjour dont vous faiſiez le plus bel ornement ; je l'ai achevé loin de la Perſe, & toujours ſous vos yeux ; car le ſouvenir des momens paſſés auprès de vous ne s'effacera jamais. Il fera le bonheur du reſte de mes jours ; & tout ce que je déſire après ma mort, c'eſt que, ſur la pierre qui couvrira ma cendre, on grave profondément ces mots : il obtint les bontés d'Arſame & de Phédime.

Vers la fin de la première année de la 104e. olympiade,* je partis avec Timagène, à qui je venois de rendre la liberté. Après avoir traverſé de vaſtes ſolitudes, nous arrivâmes ſur les bords du Tanaïs, près de l'endroit où il ſe jette dans une eſpèce de mer, connue ſous le nom de lac ou de Palus Méotide. Là, nous étant embarqués, nous nous rendîmes à la ville de Panticapée, ſituée ſur une hauteur, vers l'entrée du

* Au mois d'avril de l'an 363 avant J. C.

détroit

détroit qu'on nomme le Bosphore Cimmérien, & qui joint le lac au Pont-Euxin.

Cette ville, où les Grecs établirent autrefois une colonie, est devenue la capitale d'un petit empire qui s'étend sur la côte orientale de la Chersonèse Taurique. Leucon y régnoit depuis environ 30 ans. C'étoit un prince magnifique & généreux, qui, plus d'une fois, avoit dissipé des conjurations, & remporté des victoires par son courage & son habileté. Nous ne le vîmes point: il étoit à la tête de son armée. Quelque temps auparavant, ceux d'Héraclée en Bithynie s'étoient présentés avec une puissante flotte, pour tenter une descente dans ses états. Leucon, s'appercevant que ses troupes s'opposoient foiblement au projet de l'ennemi, plaça derrière elles un corps de Scythes, avec ordre de les charger, si elles avoient la lâcheté de reculer.

On citoit de lui un mot dont je frissonne encore. Ses favoris, par de fausses accusations, avoient écarté plusieurs de ses amis, & s'étoient emparés de leurs biens. Il s'en apperçut enfin; & l'un d'eux ayant hasardé une nouvelle délation: „ Malheureux, lui dit-il, je te ferois mourir, si des scélérats „ tels que toi n'étoient nécessaires aux despotes.„

La Chersonèse Taurique produit du blé en abondance; la terre, à peine effleurée par le soc de la charrue, y rend trente pour un. Les Grecs y font un si grand commerce, que le roi s'étoit vu forcé d'ouvrir à Théodosie*, autre ville du Bosphore, un port capable de contenir 100 vaisseaux. Les marchands Athéniens abordoient en foule, soit dans cette place, soit à Panticapée. Ils n'y payoient aucun droit, ni d'entrée, ni de sortie; & la république, par reconnoissance, avoit mis ce prince & ses enfans au nombre de ses citoyens †.

Nous trouvâmes un vaisseau de Lesbos près de mettre à la voile. Cléomède, qui le commandoit, consentit à nous prendre sur son bord. En attendant le jour du départ, j'allois, je venois: je ne pouvois me rassasier de revoir la citadelle, l'arsenal, le port, les vaisseaux, leurs agrès, leurs manœuvres; j'entrois au hasard dans les maisons des particuliers, dans les manufactures, dans les moindres boutiques: je sortois de la ville, & mes yeux restoient fixés sur des vergers couverts de fruits, sur des campagnes enrichies de moissons. Mes sensa-

* Aujourd'hui Caffa.

† Afin que ses privilèges fussent connus des commerçans, on les grava sur trois colonnes, dont la première fut placée au Pirée; la seconde au Bosphore de Thrace; la troisième au Bosphore Cimmérien, c'est-à-dire, au commencement, au milieu, à la fin de la route que suivoient les vaisseaux marchands.

tions étoient vives, mes récits animés. Je ne pouvois me plaindre de n'avoir pas de témoins de mon bonheur ; j'en parlois à tout le monde : tout ce qui me frappoit, je courois l'annoncer à Timagène, comme une découverte pour lui, ainsi que pour moi ; je lui demandois si le lac Méotide n'étoit pas la plus grande des mers ; si Panticapée n'etoit pas la plus belle ville de l'univers.

Dans le cours de mes voyages, & sur-tout au commencement, j'éprouvois de pareilles émotions, toutes les fois que la nature ou l'industrie m'offroit des objets nouveaux ; & lorsqu'ils étoient faits pour élever l'ame, mon admiration avoit besoin de se soulager par des larmes que je ne pouvois retenir, ou par des excès de joie que Timagène ne pouvoit modérer. Dans la suite, ma surprise, en s'affoiblissant, a fait évanouir les plaisirs dont elle étoit la source ; et j'ai vu avec peine, que nous perdons du côté des sensations, ce que nous gagnons du côté de l'expérience.

Je ne décrirai point les mouvemens dont je fus agité lorsqu'à la sortie du Bosphore Cimmérien, la mer, qu'on nomme Pont-Euxin, se développa insensiblement à mes regards*. C'est un immense bassin, presque par-tout entouré de montagnes plus ou moins éloignées du rivage, & dans lequel près de 40 fleuves versent les eaux d'une partie de l'Asie & de l'Europe. Sa longueur, dit-on, est de 11,100 stades† ; sa plus grande largeur, de 3300‡. Sur ses bords, habitent des nations qui diffèrent entre elles d'origine, de mœurs & de langage. On y trouve, par intervalles, & principalement sur les côtes méridionales, des villes Grecques, fondées par ceux de Milet, de Mégare & d'Athènes ; la plupart construites dans des lieux fertiles & propres au commerce. A l'est, est la Colchide, célèbre par le voyage des Argonautes, que les fables ont embelli, & qui fit mieux connoître aux Grecs ces pays éloignés.

Les fleuves qui se jettent dans le Pont-euxin, le couvrent de glaçons dans les grands froids, adoucissent l'amertume de ses eaux, y portent une énorme quantité de limon & de substances végétales, qui attirent & engraissent les poissons. Les thons, les turbots & presque toutes les espèces, y vont déposer leur frai, & s'y multiplient d'autant plus, que cette mer ne nourrit point de poissons voraces & destructeurs. Elle est souvent enveloppée de vapeurs sombres, & agitée par des tempêtes violentes. On choisit, pour y voyager, la saison où les naufrages sont moins fréquens. Elle n'est pas profonde, excepté vers

* Voyez la carte du Pont-Euxin.
† Environ 419 lieues et demie.
‡ Environ 124 lieues trois quarts.

sa partie orientale, où la nature a creusé des abimes dont la sonde ne peut trouver le fond.

Pendant que Cléomède nous instruisoit de ces détails, il traçoit sur ses tablettes le circuit du Pont-Euxin. Quand il l'eut terminé : Vous avez, lui dis-je, figuré, sans vous en apcevoir, l'arc dont nous nous servons en Scythie ; telle est precisément sa forme ; mais je ne vois point d'issue à cette mer. Elle ne communique aux autres, répondit-il, que par un canal à peu près semblable à celui d'où nous venons de sortir.

Au lieu de nous y rendre en droiture, Cléomède, craignant de s'éloigner des côtes, dirigea sa route vers l'ouest, & ensuite vers le sud. Nons nous entretenions, en les suivant, des nations qui les habitent ; nous vimes quelquefois les troupeaux s'approcher du rivage de la mer, parce qu'elle leur présente une boisson aussi agréable que salutaire. On nous dit qu'en hiver, quand la mer est prise, les pêcheurs de ces cantons dressent leurs tentes sur la surface, & jettent leurs lignes à travers des ouvertures pratiquées dans la glace. On nous montra de loin l'embouchure du Borysthène*, celle de l'Ister † & de quelques autres fleuves. Nous passions souvent la nuit à terre, & quelquefois à l'ancre.

Un jour Cléomède nous dit qu'il avoit lu autrefois l'histoire de l'expédition du jeune Cyrus. La Grèce s'est donc occupée de nos malheurs, dit Timagène : ils sont moins amers pour ceux qui ont eu la fatalité d'y survivre. Et quelle est la main qui en traça le tableau ? Ce fut, répondit Cléomède, l'un des généraux qui ramenèrent les Grecs dans leur patrie, Xénophon d'Athènes. Hélas ! reprit Timagène, depuis environ 37 ans que le sort me sépara de lui, voici la première nouvelle que j'ai de son retour. Ah ! qu'il m'eût été doux de le revoir, après une si longue absence ! mais je crains bien que la mort....

Rassurez-vous, dit Cléomède ; il vit encore. Que les dieux soient bénis, reprit Timagène ! Il vit, il recevra les embrassemens d'un soldat, d'un ami dont il sauva plus d'une fois les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont comblé d'honneurs ? Ils l'ont exilé, répondit Cléomède, parce qu'il paroissoit trop attaché aux Lacédémoniens. Mais du moins dans sa retraite, il attire les regards de toute la Grèce ?—Non ; ils sont tous fixés sur Epaminondas de Thèbes.—Epaminondas ! Son âge ? le nom de son père ?—Il a près de 50 ans ; il est fils de Polymnis, & frère de Caphisias. C'est lui, reprit Timagène avec émotion ; c'est lui-même. Je l'ai connu dès son enfance. Ses traits sont encore présens à mes yeux : les liens

* Aujourdhui le Dnieper. † Le Danube.

du sang nous unirent de bonne heure. Je n'avois que quelques années de plus que lui : il fut élevé dans l'amour de la pauvreté, dans l'amour de la vertu. Jamais des progrès plus rapides dans les exercices du corps, dans ceux de l'esprit. Ses maîtres ne suffisoient pas au besoin qu'il avoit de s'instruire. Je m'en souviens : nous ne pouvions l'arracher de la compagnie d'un Pythagoricien triste & sévère, nommé Lysis. Epaminondas n'avoit que 12 à 13 ans, quand je me rendis à l'armée de Cyrus, il laissoit quelquefois échapper les traits d'un grand caractère. On prévoyoit l'ascendant qu'il auroit un jour sur les autres hommes. Excusez mon importunité. Comment a-t-il rempli de si belles espérances ?

Cléomède répondit : Il a élevé sa nation ; & par ses exploits, elle est devenue la première puissance de la Grèce. O Thèbes ! s'écria Timagéne ; ô ma patrie ! heureux séjour de mon enfance ! plus heureux Epaminondas !....Un saisissement involontaire l'empêcha d'achever. Je m'écriai à mon tour : Oh ! que l'on mérite d'être aimé, quand on est si sensible ! Et me jetant à son cou : Mon cher Timagène, lui dis-je, puisque vous prenez tant d'intérêt aux lieux où le hasard vous a fait naître, quels doivent être vos sentimens pour les amis que vous choisissez vous-même ! Il me répondit, en me serrant la main : Je vous ai souvent parlé de cet amour inaltérable que les Grecs conservent pour leur patrie. Vous aviez de la peine à le concevoir. Vous voyez à mes pleurs s'il est profond & sincère. Il pleuroit en effet.

Après quelques momens de silence, il demanda comment s'étoit opérée une révolution si glorieuse aux Thébains. Vous n'attendez pas de moi, dit Cléomède, le détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis votre départ. Je m'attacherai aux principaux évènemens : ils suffiront pour vous instruire de l'état actuel de la Grèce.

Vous aurez su que, par la prise d'Athénes*, toutes nos républiques se trouvèrent, en quelque manière, asservies aux Lacédémoniens ; que les unes furent forcées de solliciter leur alliance, & les autres, de l'accepter. Les qualités brillantes & les exploits éclatans d'Agésilas, roi de Lacédémone, sembloient les menacer d'un long esclavage. Appelé en Asie au secours des Ioniens, qui, s'étant déclarés pour le jeune Cyrus, avoient à redouter la vengeance d'Artaxerxès, il battit plusieurs fois les généraux de ce prince ; &, ces vues s'étendant avec ses succès, il rouloit déjà dans sa tête le projet de porter ses armes en Perse, & d'attaquer le grand roi jusques sur son trône.

* L'an 404 avant J. C.

Artaxerxès détourna l'orage. Des sommes d'argent distribuées dans plusieurs villes de la Grèce, les détachèrent des Lacédémoniens. Thèbes, Corinthe, Argos, & d'autres peuples formèrent une ligue puissante, & rassemblèrent leurs troupes das les champs de Coronée en Béotie*; elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas, qu'un ordre de Lacédémone avoit obligé d'interrompre le cours de ses exploits. Xénophon, qui combattit auprès de ce prince, disoit qu'il n'avoit jamais vu une bataille si meurtrière. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de la victoire; les Thébains, celui de s'être retirés sans prendre la fuite.

Cette victoire, en affermissant la puissance de Sparte, fit éclore de nouveaux troubles, de nouvelles ligues. Parmi les vainqueurs mêmes, les uns étoient fatigués de leurs succès; les autres, de la gloire d'Agésilas. Ces derniers, ayant à leur tête le Spartiate Antalcidas, proposèrent au roi Artaxerxès de donner la paix aux nations de la Grèce. Leurs députés s'assemblèrent; & Téribaze, satrape d'Ionie, leur déclara les volontés de son maître, conçues en ces termes†.

„ Le roi Artaxerxès croit qu'il est de la justice, 1°. que
„ les villes Grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomène
„ & de Chypre demeurent réunies à son empire; 2°. que les
„ autres villes Grecques soient libres, à l'exception des îles
„ de Lemnos, d'Imbros & de Scyros, qui appartiendront aux
„ Athéniens. Il joindra ses forces à celles des peuples qui
„ accepteront ces conditions, & les emploiera contre ceux
„ qui refuseront d'y souscrire."

L'exécution d'un traité qui changeoit le systême politique de la Grèce, fut confiée aux Lacédémoniens, qui en avoient conçu l'idée, & réglé les articles. Par le premier, ils ramenoient sous le joug des Perses, les Grecs de l'Asie, dont la liberté avoit fait répandre tant de sang depuis près d'un siècle; par le second, en obligeant les Thébains à reconnoître l'indépendance des villes de la Béotie, ils affoiblissoient la seule puissance qui fût peut être en état de s'opposer à leurs projets: aussi les Thébains, ainsi que les Argiens, n'accédèrent-ils au traité, que lorsqu'ils y furent contraints par la force. Les autres républiques le recurent sans opposition, & quelques-unes même avec empressement.

Peu d'années après‡, le Spartiate Phébidas passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprès de Thèbes. La ville étoit divisée en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontiadès, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas

* L'an 398 avant J. C. † L'an 387 avant J. C.
‡ L'an 382 avant J. C.

à s'emparer de la citadelle, & lui en facilita les moyens. C'étoit en pleine paix, & dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébroient la fête de Cérès. Une si étrange perfidie devint plus odieuse par les cruautés exercées sur les citoyens fortement attachés à leur patrie: quatre cents d'entre eux cherchèrent un asyle auprès des Athéniens; Isménias, chef de ce parti, avoit été chargé de fers, & mis à mort sous de vains prétextes.

Un cri général s'éleva dans la Grèce. Les Lacédémoniens frémissoient d'indignation, ils demandoient avec fureur si Phébidas avoit reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agésilas répond qu'il est permis à un général d'outrepasser ses pouvoirs, quand le bien de l'état l'exige, & qu'on ne doit juger de l'action de Phébidas que d'après ce principe. Léontiadès se trouvoit alors à Lacédémone: il calma les esprits, en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderoit la citadelle de Thèbes, & que Phébidas seroit condamné à une amende de 100,000 drachmes*.

Ainsi, dit Timagène en interrompant Cléomède, Lacédémone profita du crime, & punit le coupable. Et quelle fut alors la conduite d'Agésilas? On l'accusa, répondit Cléomède, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise, & du décret qui en avoit consommé l'iniquité. Vous m'aviez inspiré de l'estime pour ce prince, reprit Timagène; mais après une pareille infamie....

Arrêtez, lui dit Cléomède; apprenez que le vertueux Xénophon n'a cessé d'admirer, d'estimer & d'aimer Agésilas. J'ai moi-même fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talens militaires: vous verrez ses trophées élevés dans plusieurs provinces de la Grèce & de l'Asie. Mais je puis vous protester qu'il étoit adoré des soldats, dont il partageoit les travaux & les dangers; que, dans son expedition d'Asie, il étonnoit les barbares par la simplicité de son extérieur, et par l'élévation de ses sentiments; que dans tous les temps, il nous étonnoit par de nouveaux traits de désintéressement, de frugalité, de modération & de bonté; que, sans se souvenir de sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il étoit d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes: enfin le Spartiate le plus rigide n'avoit pas de mœurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge: dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisoniers, & de rendre la liberté aux esclaves.

* 90,000 livres.

Eh! qu'importent toutes ces qualités, répliqua Timagène, s'il les a ternies en souscrivant à l'injustice exercée contre les Thébains? Cependant, répondit Cléomède, il regardoit la justice comme la première des vertus. J'avoue qu'il la violoit quelquefois; &, sans prétendre l'excuser, j'observe que ce n'étoit qu'en faveur de ses amis, jamais contre ses ennemis. Il changea de conduite à l'égard des Thébains, soit que toutes les voies lui parussent légitimes pour abattre une puissance rivale de Sparte, soit qu'il crût devoir saisir l'occasion de venger ses injures personnelles. Il s'étoit rendu maître de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui le maîtrisoit, & qui, enrichie de la dépouille des autres, étoit devenue tyrannique, injuste, incapable de pardonner une offense: c'étoit un amour excessif de la gloire; & ce sentiment, les Thébains l'avoient blessé plus d'une fois, sur-tout lorsqu'ils déconcertèrent le projet qu'il avoit conçu de détrôner le roi de Perse.

Le décret des Lacédémoniens fut l'époque de leur décadence. La plupart de leurs alliés les abandonnèrent; &, trois ou quatre mois après*, les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelque citoyens intrépides détruisirent dans une nuit, dans un instant, les partisans de la tyrannie; &, le peuple ayant secondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuèrent la citadelle. L'un des bannis, le jeune Pélopidas, fut un des premiers auteurs de cette conjuration. Il étoit distingué par sa naissance & par ses richesses; il le fut bientôt par des actions dont l'éclat réjaillit sur sa patrie.

Toute voie de conciliation se trouvoit désormais interdite aux deux nations. La haine des Thébains s'étoit prodigieusement accrue, parce qu'ils avoient essuyé un outrage sanglant; celle des Lacédémoniens, parce qu'ils l'avoient commis. Quoique ces derniers eussent plusieurs guerres à soutenir, ils firent quelques irruptions en Béotie. Agésilas y conduisit deux fois ses soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres: il fut blessé dans une action peu décisive; & le Spartiate Antalcidas lui dit, en lui montrant le sang qui couloit de la plaie: „ Voilà le fruit des leçons que vous avez données aux Thé- „ bains.„ En effet, ces derniers, après avoir d'abord laissé ravager leur campagnes, essayèrent leurs forces dans de petits combats, qui bientôt se multiplièrent. Pélopidas les menoit chaque jour à l'ennemi; &, malgré l'impétuosité de son caractère, il les arrêtoit dans leurs succès, les encourageoit dans leurs défaites, & leur apprenoit lentement à braver ces Spartiates, dont ils redoutoient la valeur & encore plus la réputation. Lui-même, instruit par ses fautes & par les exemples

* L'an 379 ou 378 avant J. C.

d'Agésilas,

d'Agésilas, s'approprioit l'expérience du plus habile général de la Grèce: il recueillit dans une des campagnes suivantes, le fruit de ses travaux & de ses réflexions.

Il étoit dans la Béotie; il s'avançoit vers Thèbes*: un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien, retournoit par le même chemin; un cavalier Thébain, qui s'étoit avancé, & qui les apperçut, sortant d'un défilé, court à Pélopidas: ,, Nous sommes tombés, s'écria-t-il, en-,, tre les mains de l'ennemi. Et pourquoi ne seroient-ils ,, pas tombés entre les nôtres? répondit le général.,, Jusqu'à ce moment, aucune nation n'avoit osé attaquer les Lacédémoniens avec des forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée fût sanglante, la victoire longtemps indécise. Les Lacédémoniens, ayant perdu leurs deux généraux & l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent, sans perdre leurs rangs pour laisser passer l'ennemi: mais Pélopidas, qui veut rester maître du champ de bataille, fond de nouveau sur eux, & goûte enfin le plaisir de les disperser dans la plaine.

Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athènes & toutes les républiques de la Grèce. Fatiguées des malheurs de la guerre, elles résolurent de terminer leurs différends à l'amiable. La diète fut convoquée à Lacédémone: Epaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes.

Il étoit alors dans sa 40e. année. Jusqu'à ce moment il avoit, suivant le conseil des sages, caché sa vie: il avoit mieux fait encore; il s'étoit mis en état de la rendre utile aux autres. Au sortir de l'enfance, il se chargea d'achever lui-même son éducation. Malgré la médiocrité de sa fortune, il retira chez lui le philosophe Lysis; &, dans leur fréquens entretiens, il acheva de se pénétrer des idées sublimes que les Pythagoriciens ont conçues de la vertu; & cette vertu, qui brilloit dans ses moindres actions, le rendit inaccessible à toutes les craintes. En même temps qu'il fortifioit sa santé par la course, la lutte, encore plus par la tempérance, il étudioit les hommes; il consultoit les plus éclairés, & méditoit sur les devoirs du général & du magistrat. Dans les discours prononcés en public, il ne dédaignoit pas les ornemens de l'art, mais on y démêloit toujours l'éloquence des grandes ames. Ses talens, qui l'ont placé au rang des orateurs célèbres, éclatèrent, pour la première fois, à la diète de Lacédémone, dont Agésilas dirigea les opérations.

Les députés des différentes républiques y discutèrent leurs droits & leurs intérêts. J'ai vu par hasard les harangues des trois ambassadeurs d'Athènes. Le premier étoit un prêtre de

* L'an 375 avant J. C.

Cérès,

Cérès, entêté de sa naissance, fier des éloges qu'il recevoit ou qu'il se donnoit lui-même. Il rappela les commissions importantes que les Athéniens avoient confiées à ceux de sa maison; parla des bienfaits que les peuples du Péloponèse avoient reçus des divinités dont il étoit le ministre; & conclut, en observant que la guerre ne pouvoit commencer trop tard, ni finir trop tôt. Callistrate, orateur renommé, au lieu de défendre l'intérêt général de la Grèce, eut l'indiscrétion d'insinuer, en présence de tous les alliés, que l'union particulière d'Athènes & de Lacédémone assureroit à ces deux puissances l'empire de la terre & de la mer. Enfin, Autoclès, troisième député, s'étendit avec courage sur les injustices des Lacédémoniens, qui appeloient sans cesse les peuples à la liberté, & les tenoient réellement dans l'esclavage, sous le vain prétexte de leur garantie accordée au traité d'Antalcidas.

Je vous ai dit que, suivant ce traité, toutes les villes de la Grèce devoient être libres: or les Lacédémoniens, en tenant dans leur dépendance les villes de Laconie, exigoient avec hauteur, que celles de la Béotie ne fussent plus asservies aux Thébains. Comme ils se répandoient en plaintes amères contre ces derniers, & ne s'exprimoient plus avec la même précision qu'auparavant, Epaminondas, ennuyé de leurs prolixes invectives, leur dit un jour: „ Vous conviendrez du „ moins que nous vous avons forcés d'alonger vos monosyl- „ labes." Le discours qu'il prononça ensuite, fit une si forte impression sur les députés, qu'Agésilas en fut alarmé. Le Thébain insistant avec force sur la nécessité d'un traité uniquement fondé sur la justice & sur la raison: " Et vous pa- „ roit-il juste & raisonnable, dit Agésilas, d'accorder l'indé- „ pendance aux villes de la Béotie? Et vous, répondit Epa- „ minondas, croyez-vous raisonnable & juste de reconnoître „ celle de la Laconie? Expliquez-vous nettement, reprit „ Agésilas enflammé de colère: je vous demande si les villes „ de la Béotie seront libres? Et moi, répondit fièrement Epa- „ minondas, je vous demande si celle de Laconie le seront?" A ces mots, Agésilas effaça du traité le nom des Thébains, & l'assemblée se sépara.

Telle fut, à ce qu'on prétend, l'issue de cette fameuse conférence. Quelques-uns la racontent diversement, & plus à l'avantage d'Agésilas. Quoiqu'il en soit, les principaux articles du décret de la diète portoient, qu'on licencieroit les troupes; que tous les peuples jouiroient de la liberté, & qu'il seroit permis à chacune des puissances confédérées de secourir les villes opprimées.

On auroit encore pu recourir à la négociation; mais les

Lacédémoniens

Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un esprit de vertige, donnèrent ordre au roi Cléombrote, qui commandoit en Phocide l'armée des alliés, de la conduire en Béotie. Elle étoit forte de 10,000 hommes de pié, & de 1000 chevaux. Les Thébains ne pouvoient leur opposer que 6000 hommes d'infanterie, & un petit nombre de chevaux: mais Epaminondas étoit à leur tête, & il avoit Pélopidas sous lui.

On citoit des augures sinistres: il répondit que le meilleur des présages étoit de défendre sa patrie. On rapportoit des oracles favorables: il les accrédita tellement, qu'on le soupçonnoit d'en être l'auteur. Ses troupes étoient aguerries & pleines de son esprit. La cavalerie de l'ennemi, ramassée presque au hasard, n'avoit ni expérience, ni émulation. Les villes alliées n'avoient consenti à cette expédition, qu'avec une extrême répugnance, & leur soldats n'y marchoient qu'à regret. Le roi de Lacédémone s'apperçut de ce découragement; mais il avoit des ennemis, & risqua tout, plutôt que de fournir de nouveaux prétextes à leur haine.

Les deux armées étoient dans un endroit de la Béotie, nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisoit ses dispositions, inquiet d'une évènement qui alloit décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier de distinction venoit d'expirer tranquillement dans sa tente: „ Eh! bons dieux! s'écria-t-il, comment a-t-on le temps de „ mourir dans une pareille circonstance!"

Le lendemain, * se donna cette bataille que les talens du général Thébain rendront à jamais mémorable. Clèombrote s'étoit placé à la droite de son armée, avec la phalange Lacédémonienne, protégée par la cavalerie qui formoit une première ligne. Epaminondas, assuré de la victoire s'il peut enfoncer cette aile si redoutable, prend le parti de refuser sa droite à l'ennemi, & d'attaquer par sa gauche. Il y fait passer ses meilleures troupes, les range sur 50 de hauteur, & met aussi sa cavalerie en première ligne. A cet aspect, Cléombrote change sa première disposition; mais au lieu de donner plus de profondeur à son aile, il la prolonge pour déborder Epaminondas. Pendant ce mouvement, la cavalerie des Thébains fondit sur celle des Lacédémoniens, & la renversa sur leur phalange, qui n'étoit plus qu'à 12 de hauteur. Pélopidas qui commandoit le bataillon sacré †, la prit en flanc: Epaminondas tomba sur elle avec tout le poids de sa colonne. Elle en soutint le choc avec un courage digne d'une meilleure cause & d'un plus heureux succès. Des prodiges de valeur

* Le 8 juillet de l'année julienne proleptique, 371 avant J. C.

† C'étoit un corps de 300 jeunes Thébains renommés pour leur valeur.

ne

ne purent ſauver Cléombrote. Les guerriers qui l'entouroient, ſacrifièrent leurs jours, ou pour ſauver les ſiens, ou pour retirer ſon corps, que les Thébains n'eurent pas la gloire d'enlever.

Après ſa mort, l'armée du Péloponèſe ſe retira dans ſon camp, placé ſur une hauteur voiſine. Quelques Lacédémoniens propoſoient de retourner au combat; mais leurs généraux, effrayés de la perte que Sparte venoit d'eſſuyer, & ne pouvant compter ſur des alliés, plus ſatisfaits qu'affligés de ſon humiliation, laiſsèrent les Thébains élever paiſiblement un trophée ſur le champ de bataille. La perte de ces derniers fut très-légère; celle de l'ennemi ſe montoit à 4000 hommes, parmi leſquels on comptoit 1000 Lacédémoniens. De 700 Spartiates, 400 perdirent la vie.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalouſie indécente contre les Thébains. A Sparte, il réveilla ces ſentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans tous les cœurs. Le peuple aſſiſtoit à des jeux ſolennels, où les hommes de tout âge diſputoient le prix de la lutte & des autres exercices du gymnaſe. A l'arrivée du courier, les magiſtrats prévirent que c'en étoit fait de Lacédémone; &, ſans interrompre le ſpectacle, ils firent inſtruire chaque famille de la perte qu'elle venoit d'eſſuyer, en exhortant les mères & les épouſes à contenir leur douleur dans le ſilence. Le lendemain, on vit ces familles, la joie peinte ſur le viſage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux, & ſe féliciter mutuellement d'avoir donné à l'état des citoyens ſi courageux. Les autres n'oſoient s'expoſer aux regards du public, ou ne ſe montroient qu'avec l'appareil de la triſteſſe & du dueil. La douleur de la honte & l'amour de la patrie prévalurent tellement dans la plupart d'entre elles, que les époux ne pouvoient ſoutenir les regards de leurs épouſes, & que les mères craignoient le retour de leurs fils.

Les Thébains furent ſi énorgueillis de ce ſuccès, que le philoſophe Antiſthène diſoit: „ Je crois voir des écoliers tout „ fiers d'avoir battu leur maître.„ D'un autre côté, les Lacédémoniens ne voulant pas avouer leur défaite, demandèrent que les deux nations s'en rapportaſſent au jugement des Achéens.

Deux ans après, Epaminondas & Pélopidas furent nommés Béotarques, ou chefs de la ligue Béotienne*. Le concours des circonſtances, l'eſtime, l'amitié, l'uniformité des vues & des ſentimens, formoient entre eux une union indiſſoluble.

* L'an 369 avant J. C.

L'un

L'un avoit ſans doute plus de vertus & de talens; mais l'autre, en reconnoiſſant cette ſupériorité, la faiſoit preſque diſparoître. Ce fut avec ce fidèle compagnon de ſes travaux & de ſa gloire, qu'Epaminondas entra dans le Péloponèſe, portant la terreur & la déſolation chez les peuples attachés à Lacédémone; hâtant la défection des autres; briſant le joug ſous lequel les Meſſéniens gémiſſoient depuis pluſieurs ſiècles. Soixante & dix mille hommes de différentes nations marchoient ſous ſes ordres avec une égale confiance. Il les conduiſit à Lacédémone, réſolu d'attaquer ſes habitans juſques dans leurs foyers, & d'élever un trophée au milieu de la ville.

Sparte n'a point de murs, point de citadelle. On y trouve pluſieurs éminences qu'Agéſilas eut ſoin de garnir de troupes. Il plaça ſon armée ſur le penchant de la plus haute de ces éminences. C'eſt de-là qu'il vit Epaminondas s'approcher à la tête de ſon armée, & faire ſes diſpoſitions pour paſſer l'Eurotas groſſi par la fonte des neiges. Après l'avoir long-temps ſuivi des yeux, il ne laiſſa échapper que ces mots: „ Quel homme! quel prodige!„

Cependant, ce prince étoit agité de mortelles inquiétudes. Au dehors, une armée formidable; au dedans, un petit nombre de ſoldats, qui ne ſe croyoient plus invincibles, & un grand nombre de factieux, qui ſe croyoient tout permis; les murmures & les plaintes des habitans, qui voyoient leurs poſſeſſions dévaſtées, & leurs jours en danger; le cri général qui l'accuſoit d'être l'auteur de tous les maux de la Grèce; le cruel ſouvenir d'un règne autrefois ſi brillant, & déſhonoré, ſur ſa fin, par un ſpectacle auſſi nouveau qu'effrayant: car, depuis plus de cinq à ſix ſiècles, les ennemis avoient à peine oſé tenter quelques incurſions paſſagères ſur les frontières de la Laconie. Jamais les femmes de Sparte n'avoient vu la fumée de leur camp.

Malgré de ſi juſtes ſujets d'alarmes, Agéſilas montroit un front ſerein, & mépriſoit les injures de l'ennemi, qui, pour le forcer à quitter ſon poſte, tantôt lui reprochoit ſa lâcheté, tantôt ravageoit, ſous ſes yeux, les campagnes voiſines. Sur ces entrefaites, environ 200 conjurés s'étant emparés d'un poſte avantageux & difficile à forcer, on propoſoit de faire marcher contre eux un corps de troupes. Agéſilas rejetta ce conſeil. Il ſe préſenta lui-même aux rebelles, ſuivi d'un ſeul domeſtique. „ Vous avez mal compris mes ordres, leur „ dit-il; ce n'eſt pas ici que vous deviez vous rendre; c'eſt „ dans tel & tel endroit.„ Il leur montroit en même temps les lieux où il avoit deſſein de les diſperſer. Ils y allèrent auſſitôt.

Cependant

Cependant Epaminondas désespéroit d'attirer les Lacédémoniens dans la plaine. L'hiver étoit fort avancé. Déjà ceux d'Arcadie, d'Argos & d'Elée avoient abandonné le siége. Les Thébains perdoient journellement du monde, & commençoient à manquer de vivres. Les Athéniens & d'autres peuples faisoient des levées en faveur de Lacédémone. Ces raisons engagèrent Epaminondas à se retirer. Il fit le dégât dans le reste de la Laconie ; &, après avoir évité l'armée des Athéniens, commandée par Iphicrate, il ramena paisiblement la sienne en Béotie.

Les chefs de la ligue Béotienne ne sont en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas & Pélopidas l'avoient conservé quatre mois entiers au-delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés & traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité : il eut recours aux prières. Epaminondas parut devant ses juges, avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. „ La loi „ me condamne, leur dit-il ; je mérite la mort ; je demande „ seulement qu'on grave cette inscription sur mon tombeau : „ Les Thébains ont fait mourir Epaminondas, parce qu'à „ Leuctres il les força d'attaquer & de vaincre ces Lacédé- „ moniens, qu'ils n'osoient auparavant regarder en face ; „ parce que sa victoire sauva sa patrie, & rendit la liberté à „ la Grèce ; parce que, sous sa conduite, les Thébains as- „ siégèrent Lacédémone, qui s'estima trop heureuse d'échap- „ per à sa ruine ; parce qu'il rétablit Messène, & l'entoura „ de fortes murailles. „ Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas, & les juges n'osèrent le condamner.

L'envie, qui s'accroit par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier. Dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, & à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, & montra, comme il l'avoit dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places, par ceux qui les remplissent.

Pendant les six années qui se sont écoulées depuis, nous avons vu plus d'une fois Epaminondas faire respecter les armes Thébaines dans le Péloponèse, & Pélopidas les faire triompher en Thessalie. Nous avons vu ce dernier, choisi pour arbitre entre deux frères qui se disputoient le trône de Macédoine, terminer leurs différends, & rétablir la paix dans ce royaume ; passer ensuite à la cour de Suze, où sa réputation, qui l'avoit devancé, lui attira des distinctions brillantes ;

tes*; déconcerter les mesures des députés d'Athènes & de Lacédémone, qui demandoient la protection du roi de Perse; obtenir pour sa patrie un traité qui l'unissoit étroitement avec ce prince.

Il marcha l'année dernière† contre un tyran de Thessalie, nommé Alexandre, & périt dans le combat, en poursuivant l'ennemi qu'il avoit réduit à une fuite honteuse. Thèbes & les puissances alliées pleurèrent sa mort. Thèbes a perdu l'un de ses soutiens, mais Epaminondas lui reste. Il se propose de porter les derniers coups à Lacédémone. Toutes les républiques de la Grèce se partagent, forment des ligues, font des préparatifs immenses. On prétend que les Athéniens se joindront aux Lacédémoniens, & que cette union n'arrêtera point Epaminondas. Le printemps prochain décidera cette grande querelle. Tel fut le récit de Cléomède.

Après plusieurs jours de navigation heureuse, nous arrivâmes au Bosphore de Thrace. C'est le nom que l'on donne au canal dont Cléomède nous avoit parlé. L'abord en est dangereux; les vents contraires y précipitent souvent les vaisseaux sur les côtes voisines, & les navigateurs n'y trouvent que la mort ou l'esclavage: car les habitans de cette contrée sont de vrais barbares, puisqu'ils sont cruels.

En entrant dans le canal‡, l'équipage adressa mille actions de graces à Jupiter, surnommé Urius, dont nous avions le temple à gauche, sur la côte d'Asie, & qui nous avoit préservés des dangers d'une mer si orageuse. Cependant je disois à Timogène: Le Pont-Euxin reçoit, à ce qu'on prétend, près de 40 fleuves, dont quelques-uns sont très considérables, & ne pourroient s'échapper par une si foible issue. Que devient donc le prodigieux volume d'eau qui tombe jour & nuit dans ce vaste réservoir? Vous en voyez couler ici une partie, répondit Timagène. Le reste, réduit en vapeurs, doit être attiré par les rayons du soleil: car, les eaux de cette mer, étant plus douces, & par conséquent plus légères que celles des autres, s'évaporent plus facilement. Que savons-nous? Peut-être que ces abîmes, dont nous parloit tantôt Cléomède, absorbent une partie des eaux du Pont, & les conduisent à des mers éloignées par des souterrains prolongés sous le continent.

Le Bosphore de Thrace sépare l'Europe de l'Asie. Sa longueur, depuis le temple de Jupiter, jusqu'à la ville de Byzance, où il finit, est de 120 stades§; sa largeur varie: à l'en-

* L'an 367 avant J. C. † L'an 364 avant J. C.

‡ Voyez la carte du Bosphore de Thrace. § 4 lieues 1340 toises.

trée

trée, elle est de 4 stades *; à l'extrémité opposée, de 14 †: en certains endroits, les eaux forment de grands bassins, & des baies profondes.

De chaque côté, le terrein s'élève en amphithéatre, & présente les aspects les plus agréables & les plus diversifiés: des collines couvertes de bois, & des vallons fertiles, y font par intervalles un contraste frappant avec les rochers, qui tout-à-coup changent la direction du canal. On voit sur les hauteurs, des monumens de la piété des peuples; sur le rivage, des maisons riantes, des ports tranquilles, des villes & des bourgs enrichis par le commerce, des ruisseaux qui apportent le tribut de leurs eaux. En certaines saisons, ces tableaux sont animés par quantité de bateaux destinés à la pêche, & de vaisseaux qui vont au Pont-Euxin, ou qui en rapportent les dépouilles.

Vers le milieu du canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux 700,000 hommes qu'il conduisoit contre les Scythes. Le détroit, qui n'a plus que cinq stades de large, ‡ s'y trouve resserré par un promontoire sur lequel est un temple de Mercure. Là, deux hommes placés, l'un en Asie, l'autre en Europe, peuvent s'entendre facilement. Bientôt après, nous apperçûmes la citadelle & les murs de Byzance, & nous entrâmes dans son port, après avoir laissé à gauche la petite ville de Chrysopolis, & reconnu du même côté celle de Chalcédoine.

Fin du Chapitre premier.

CHAPITRE II.

Description de Byzance. Voyage de cette ville à Lesbos. Le détroit de l'Hellespont. Colonies Grecques.

BYZANCE, fondée autrefois par les Mégariens, successivement rétablie par les Milésiens & par d'autres peuples de la Grèce, est située sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire. Jamais situation plus heureuse & plus imposante. La vue, en parcourant l'horizon, se re-

* 378 toises.

† 1323 toises. Les anciens diffèrent entre eux, & encore plus des modernes, sur ces mesures, ainsi que sur celles du Pont-Euxin, de la Propontide & de l'Hellespont. J'ai dû m'en tenir en général à celles d'Hérodote, qui étoient les plus connues à l'époque de ce voyage.

‡ 472 toises & demie.

pose à droite sur cette mer qu'on appelle Propontide ; en face, au-delà d'un canal étroit, sur les villes de Chalcédoine & de Chrysopolis ; ensuite, sur le détroit du Bosphore ; enfin, sur des côteaux fertiles, & sur un golphe qui sert de port, & qui s'enfonce dans les terres jusqu'à la profondeur de 60 stades.*

La citadelle occupe la pointe du promontoire : les murs de la ville sont faits de grosses pierres quarrées, tellement jointes, qu'ils semblent ne former qu'un seul bloc : ils sont très-élevés du côté de la terre, beaucoup moins des autres côtés, parce qu'ils sont naturellement défendus par la violence des flots, & en certains endroits, par des rochers, sur lesquels ils sont construits, & qui avancent dans la mer.

Outre un gymnase & plusieurs espèces d'édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche & nombreux peut se procurer. Il s'assemble dans une place assez vaste pour y mettre une petite armée en bataille. Il y confirme ou rejette les décrets d'un sénat plus éclairé que lui. Cette inconséquence m'a frappé dans plusieurs villes de la Grèce ; & je me suis souvent rappelé le mot d'Anacharsis à Solon : „ Parmi vous, ce sont les sages qui discutent, & les „ fous qui décident. „

Le territoire de Byzance produit une grande abondance de grains & de fruits, trop souvent exposés aux incursions des Thraces qui habitent les villages voisins. On pêche, jusques dans le port même, une quantité surprenante de poissons ; en automne, lorsqu'ils descendent du Pont-Euxin dans les mers inférieures ; au printemps, lorsqu'ils reviennent au Pont : cette pêche & les salaisons grossissent les revenus de la ville, d'ailleurs remplie de négocians, & florissante par un commerce actif & soutenu. Son port, inaccessible aux tempêtes, attire les vaisseaux de tous les peuples de la Grèce : sa position, à la tête du détroit, la met à portée d'arrêter, ou de soumettre à de gros droits ceux qui trafiquent au Pont-Euxin, & d'affamer les nations qui en tirent leur subsistance. Delà, les efforts qu'ont faits les Athéniens & les Lacédémoniens, pour l'engager dans leurs intérêts. Elle étoit alors alliée des premiers.

Cléomède avoit pris de la saline à Panticapée ; mais, comme celle de Byzance est plus estimée, il acheva de s'en approvisionner ; &, après qu'il eut terminé ses affaires, nous sortîmes du port, & nous entrâmes dans la Propontide. La largeur de cette mer est, à ce qu'on prétend, de 500 stades* ; sa longueur, de 1400.† Sur ses bords, s'élèvent plusieurs villes célèbres, fondées ou conquises par les Grecs : d'un côté, Sé-

* Deux lieues un quart. † Près de 19 lieues. ‡ Près de 53 lieues.

lymbrie,

lymbrie, Périnthe, Byzanthe; de l'autre, Astacus en Bithynie, Cysique en Mysie.

Les mers, que nous avions parcourues, offroient sur leurs rivages plusieurs établissemens, formés par les peuples de la Grèce. J'en devois trouver d'autres dans l'Hellespont, & sans doute dans des mers plus éloignées. Quels furent les motifs de ces émigrations? De quel côté furent-elles dirigées? Les colonies ont-elles conservé des relations avec leurs métropoles? Cléomède étendit quelques cartes sous mes yeux; & Timagène s'empressa de répondre à mes questions.

La Grèce, me dit-il, est une presque-île, bornée, à l'occident, par la mer Ionienne; à l'orient, par la mer Egée. Elle comprend aujourd'hui le Péloponèse, l'Attique, la Phocide, la Béotie, la Thessalie, l'Etholie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire, & quelques autres petites provinces. C'est là que, parmi plusieurs villes florissantes, on distingue Lacédémone, Corinthe, Athènes & Thèbes.

Ce pays est d'une très-médiocre étendue,* en général stérile, & presque par-tout hérissé de montagnes. Les sauvages, qui l'habitoient autrefois, se réunirent par le besoin, & dans la suite des temps se répandirent en différentes contrées. Jetons un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de nos possessions.

A l'occident nous occupons les îles voisines, telles que Zacynthe, Céphalénie, Corcyre; nous avons même quelques établissemens sur les côtes de l'Illyrie. Plus loin, nous avons formé des sociétés nombreuses & puissantes dans la partie méridionale de l'Italie, & dans presque toute la Sicile. Plus loin encore, au pays des Celtes, vous trouverez Marseille, fondée par les Phocéens, mère de plusieurs colonies établies sur les côtes voisines; Marseille, qui doit s'énorgueillir de s'être donné des lois sages, d'avoir vaincu les Carthaginois, & de faire fleurir, dans une région barbare, les sciences & les arts de la Grèce.

En Afrique, l'opulente ville de Cyrène, capitale d'un royaume de même nom, & celle de Naucratis, située à l'une des embouchures du Nil, sont sous notre domination.

En revenant vers le nord, vous nous trouverez en possession de presque toute l'île de Chypre, de celles de Rhodes & de Crète, de celles de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Asie opposés à ces îles, de ceux de l'Hellespont, de plusieurs côtes de la Propontide & du Pont-Euxin.

Par une suite de leur position, les Athéniens portèrent leurs colonies à l'orient, & les peuples du Péloponèse, à l'occident de la Grèce. Les habitans de l'Ionie & de plusieurs

* Environ 1900 lieues quarrées.

îles de la mer Égée, ſont Athéniens d'origine. Pluſieurs villes ont été fondées par les Corinthiens en Sicile, & par les Lacédémoniens dans la grande Grèce.

L'excès de population dans un canton, l'ambition dans les chefs, l'amour de la liberté dans les particuliers, des maladies contagieuſes & fréquentes, des oracles impoſteurs, des vœux indiſcrets, donnèrent lieu à pluſieurs émigrations ; des vues de commerce & de politique occaſionnèrent les plus récentes. Les unes & les autres ont ajouté de nouveaux pays à la Grèce, & introduit, dans le droit public, les lois de la nature & du ſentiment.

Les liens qui uniſſent des enfans à ceux dont ils tiennent le jour, ſubſiſtent entre les colonies & les villes qui les ont fondées. Elles prennent, ſous leurs différens rapports, les noms tendres & reſpectables de fille, de ſœur, de mère, d'aïeule ; &, de ces divers titres, naiſſent leurs engagemens réciproques.

La métropole doit naturellement protéger ſes colonies, qui, de leur côté, ſe font un devoir de voler à ſon ſecours, quand elle eſt attaquée. C'eſt de ſa main que ſouvent elles reçoivent leurs prêtres, leurs magiſtrats, leurs généraux ; elles adoptent ou conſervent ſes lois, ſes uſages & le culte de ſes dieux ; elles envoient, tous les ans, dans ſes temples, les prémices de leurs moiſſons. Ses citoyens ont, chez elles, la première part dans la diſtribution des victimes, & les places les plus diſtinguées dans les jeux & dans les aſſemblées du peuple.

Tant de prérogatives accordées à la métropole, ne rendent point ſon autorité odieuſe. Les colonies ſont libres dans leur dépendance, comme les enfans le ſont dans les hommages qu'ils rendent à des parens dignes de leur tendreſſe. Tel eſt du moins l'eſprit qui devroit animer la plupart des villes de la Grèce, & faire regarder Athènes, Lacédémone & Corinthe, comme les mères ou les tiges de trois nombreuſes familles diſperſées dans les trois parties du monde. Mais les mêmes cauſes, qui, parmi les particuliers, éteignent les ſentimens de la nature, jettent tous les jours le trouble dans ces familles de villes : & la violation apparente ou réelle de leurs devoirs mutuels, n'eſt que trop ſouvent devenue le prétexte ou le motif des guerres qui ont déchiré la Grèce.

Les lois dont je viens de parler, n'obligent que les colonies qui ſe ſont expatriées par ordre ou de l'aveu de leur métropole : les autres, & ſur-tout celles qui ſont éloignées, ſe bornent à conſerver un tendre ſouvenir pour les lieux de leur origine. Les premières ne ſont, pour la plupart, que des entrepôts utiles ou néceſſaires au commerce de la mère patrie ; trop heureuſes, lorſque les peuples qu'elles ont repouſ-

ſés dans les terres, les laiſſent tranquilles, ou conſentent à l'échange de leurs marchandiſes. Ici, par exemple, les Grecs ſe ſont établis ſur les rivages de la mer : par-delà, nous avons à droite les campagnes fertiles de la Thrace ; à gauche, les limites du grand empire des Perſes, occupées par les Bithyniens & par les Myſiens. Ces derniers s'étendent le long de l'Helleſpont, où nous allons entrer.

Ce détroit étoit le troiſième que je trouvois ſur ma route, depuis que j'avois quitté la Scythie. Sa longueur eſt de 400 ſtades.* Nous le parcourûmes en peu de temps. Le vent étoit favorable, le courant rapide : les bords de la rivière, car c'eſt le nom qu'on peut donner à ce bras de mer, ſont entrecoupés de collines, & couverts de villes & de hameaux. Nous apperçûmes, d'un côté, la ville de Lampſaque, dont le territoire eſt renommé pour ſes vignobles ; de l'autre, l'embouchure d'une petite rivière, nommée Ægos-Potamos, où Lyſander remporta cette célèbre victoire qui termina la guerre du Péloponèſe. Plus loin, ſont les villes de Seſtos & d'Abydos, preſque en face l'une de l'autre. Près de la première, eſt la tour de Héro. C'eſt là, me dit-on, qu'une jeune prêtreſſe de Vénus ſe précipita dans les flots. Ils venoient d'engloutir Léandre ſon amant, qui, pour ſe rendre auprès d'elle, étoit obligé de traverſer le canal à la nage.

Ici, diſoit-on encore, le détroit n'a plus que 7 ſtades de largeur. Xerxès, à la tête de la plus formidable des armées, y traverſa la mer ſur un double pont qu'il avoit fait conſtruire. Il y repaſſa, peu de temps après, dans un bateau de pêcheur. De ce côté-ci, eſt le tombeau d'Hécube ; de l'autre, celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon ſe rendit en Aſie ; & voilà les côtes du royaume de Priam.

Nous étions alors à l'extrémité du détroit : j'étois tout plein d'Homère & de ſes paſſions : je demandai avec inſtance que l'on me mît à terre. Je m'élançai ſur le rivage. Je vis Vulcain verſer des torrens de flammes ſur les vagues écumantes du Scamandre, ſoulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville, & mon cœur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque & d'Hector. Je vis, ſur le mont Ida, Pâris adjuger le prix de la beauté à la mère des amours. J'y vis arriver Junon : la terre ſourioit en ſa préſence ; les fleurs naiſſoient ſous ſes pas : elle avoit la ceinture de Vénus. Jamais elle ne mérita mieux d'être appelée la reine des dieux.

Mais une ſi douce illuſion ne tarda pas à ſe diſſiper, & je ne pus reconnoître les lieux immortaliſés par les poëmes d'Homère. Il ne reſte aucun veſtige de la ville de Troie ; ſes

* 15 lieues 300 toiſes.

* Hero and Leander.

Tomb of Ajax.

ruines mêmes ont disparu. Des atterrissemens & des tremblemens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, & je tressaillis de joie en apprenant que notre voyage alloit finir, que nous étions sur la mer Egée, & que le lendemain nous serions à Mytilène, une des principales villes de Lesbos.

Nous laissâmes à droite les îles d'Imbros, de Samothrace, de Thasos; la dernière célèbre par ses mines d'or, la seconde par la sainteté de ses mystères. Sur le soir, nous apperçûmes du côté de Lemnos, que nous venions de reconnoître à l'ouest, des flammes qui s'élevoient par intervalles dans les airs. On me dit qu'elles s'échappoient du sommet d'une montagne, que l'île étoit pleine de feux souterrains, qu'on y trouvoit des sources d'eaux chaudes, & que les anciens Grecs n'avoient pas rapporté ces effets à des causes naturelles: Vulcain, disoient-ils, a établi un de ses ateliers à Lemnos; les Cyclopes y forgent les foudres de Jupiter. Au bruit sourd qui accompagne quelquefois l'éruption des flammes, le peuple croit entendre les coups de marteau.

Vers le milieu de la nuit, nous côtoyâmes l'île de Ténédos. Au point du jour, nous entrâmes dans le canal qui sépare Lesbos du continent voisin. Bientôt après, nous nous trouvâmes en face de Mytilène, & nous vîmes dans la campagne une procession qui s'avançoit lentement vers un temple que nous distinguions dans le lointain. C'étoit celui d'Apollon dont on célébroit la fête. Des voix éclatantes faisoient retentir les airs de leurs chants. Le jour étoit serein; un doux zéphir se jouoit dans nos voiles. Ravi de ce spectacle, je ne m'apperçus pas que nous étions dans le port. Cléomède trouva sur le rivage ses parens & ses amis, qui le reçurent avec des transports de joie. Avec eux, s'étoit assemblé un peuple de matelots & d'ouvriers dont j'attirai les regards. On demandoit, avec une curiosité turbulente, qui j'étois, d'où je venois, où j'allois. Nous logeâmes chez Cléomède qui s'étoit chargé du soin de nous faire passer dans le continent de la Grèce.

Fin du Chapitre second.

CHAPITRE III.

Description de Lesbos. Pittacus, Alcée, Sapho.

QUELQUE impatience qu'eût Timagène de revoir sa patrie, nous attendîmes pendant plus d'un mois le départ d'un vaisseau qui devoit nous transporter à Chalcis, capitale de l'Eubée. Je profitai de ce temps pour m'instruire de tout ce qui concerne le pays que j'habitois.

On donne à Lesbos 1100 stades de tour*. L'intérieur de l'île, sur-tout dans les parties de l'est & de l'ouest, est coupé par des chaînes de montagnes & de collines; les unes couvertes de vignes; les autres, de hêtres, de cyprès & de pins; d'autres, qui fournissent un marbre commun & peu estimé. Les plaines, qu'elles laissent dans leurs intervalles, produisent du blé en abondance. On trouve en plusieurs endroits des sources d'eaux chaudes, des agates, & différentes pierres précieuses; presque par-tout des myrtes, des oliviers, des figuiers; mais la principale richesse des habitans consiste dans leurs vins, qu'en différens pays on préfère à tous ceux de la Grèce.

Le long des côtes, la nature a creusé des baies, autour desquelles se sont élevées des villes que l'art a fortifiées, & que le commerce a rendues florissantes. Telles sont Mytilène, Pyrrha, Méthymne, Arisba, Eressus, Antissa. Leur histoire n'offre qu'une suite de révolutions. Après avoir pendant long-temps joui de la liberté, ou gémi dans la servitude, elles secouèrent le joug des Perses, du temps de Xerxès; &, pendant la guerre du Péloponèse, elles se détachèrent plus d'une fois de l'alliance des Athéniens; mais elles furent toujours forcées d'y rentrer, & elles y sont encore aujourd'hui. Une de ces défections eut des suites aussi funestes que la cause en avoit été légère.

Un des principaux citoyens de Mytilène, n'ayant pu obtenir pour ses fils, deux riches héritières, sema la division parmi les habitans de cette ville, les accusa de vouloir se joindre aux Lacédémoniens, & fit si bien par ses intrigues, qu'Athènes envoya une flotte à Lesbos pour prévenir ou punir cet outrage. Les villes voisines, à l'exception de Méthymne, s'armèrent vainement en faveur de leur alliée. Les Athéniens les soumirent en peu de temps, prirent Mytilène, rasèrent ses murailles, s'emparèrent de ses vaisseaux & mirent à mort les principaux habitans au nombre de mille. On ne respecta que

* 41 lieues 1450 toises.

le

le territoire de Méthymne ; le reſte de l'île fut diviſé en 3000 portions : on en conſacra 300 au culte des dieux ; les autres furent tirées au ſort, & diſtribuées à des Athéniens qui, ne pouvant les cultiver eux-mêmes, les affermèrent aux anciens propriétaires, à deux mines par portion : ce qui produiſit tous les ans, pour les nouveaux poſſeſſeurs, une ſomme de 90 talens*.

Depuis cette époque fatale, Mytilène, après avoir réparé ſes pertes, & relevé ſes murailles, eſt parvenue au même degré de ſplendeur dont elle avoit joui pendant pluſieurs ſiècles. La grandeur de ſon enceinte, la beauté de ſes édifices, le nombre & l'opulence de ſes habitans, la font regarder comme la capitale de Leſbos. L'ancienne ville, conſtruite dans une petite île, eſt ſéparée de la nouvelle par un bras de mer. Cette dernière ſe prolonge le long du rivage, dans une plaine bornée par des collines, couvertes de vignes & d'oliviers, au-delà deſquelles s'étend un territoire très fertile & très peuplé. Mais, quelque heureuſe que paroiſſe la poſition de Mytilène, il y règne des vents qui en rendent le ſéjour quelquefois inſupportable. Ceux du midi & du nord-oueſt y produiſent différentes maladies ; & le vent du nord qui les guérit eſt ſi froid, qu'on a de la peine, quand il ſouffle, à ſe tenir dans les places & dans les rues. Son commerce attire beaucoup de vaiſſeaux étrangers dans ſes ports, ſitués l'un au nord, l'autre au midi de la ville. Le premier, plus grand & plus profond que le ſecond, eſt garanti de la fureur des vents & des flots par un môle ou une jetée de gros rochers.

Leſbos eſt le ſéjour des plaiſirs, ou plutôt de la licence la plus effrénée. Les habitans ont, ſur la morale, des principes qui ſe courbent à volonté, & ſe prêtent aux circonſtances avec la même facilité que certaines règles de plomb dont ſe ſervent leurs architectes†. Rien peut-être ne m'a autant ſurpris dans le cours de mes voyages qu'une pareille diſſolution, & les changemens paſſagers qu'elle opéra dans mon ame. J'avois reçu ſans examen les impreſſions de l'enfance ; & ma raiſon, formée ſur la foi & ſur l'exemple de celle des autres, ſe trouva tout-à-coup étrangère chez un peuple plus éclairé. Il régnoit, dans ce nouveau monde, une liberté d'idées & de ſentimens qui m'affligea d'abord ; mais inſenſiblement les hommes m'apprirent à rougir de ma ſobriété, & les femmes de ma retenue. Mes progrès furent moins rapides dans la politeſſe des manières & du langage ; j'étois comme un arbre qu'on tranſpor-

* 486,000 livres.

† Ces règles ſervoient à meſurer toutes les eſpèces de ſurfaces planes et courbes.

teroit

teroit d'une forêt dans un jardin, & dont les branches ne pourroient qu'à la longue se plier au gré du jardinier.

Pendant le cours de cette éducation, je m'occupois des personnages célèbres que Lesbos a produits. Je placerai à la tête des noms les plus distingués, celui de Pittacus, que la Grèce a mis au nombre de ses sages.

Plus de deux siècles écoulés depuis sa mort, n'ont fait qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. Par sa valeur & par sa prudence, il délivra Mytilène, sa patrie, des tyrans qui l'opprimoient, de la guerre qu'elle soutenoit contre les Athéniens, & des divisions intestines dont elle étoit déchirée. Quand le pouvoir, qu'elle exerçoit sur elle-même, & sur toute l'île, fut déposé entre ses mains, il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans son sein, & lui donner les lois dont elle avoit besoin. Il en est une qui a mérité l'attention des philosophes ; c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse. Elle ne paroissoit pas proportionnée au délit ; mais il étoit nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitoit les Lesbiens. L'ouvrage de sa législation étant achevé, il résolut de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la sagesse, & abdiqua, sans faste, le pouvoir souverain. On lui en demanda la raison. Il répondit : J'ai été effrayé de voir Périandre de Corinthe devenir le tyran de ses sujets, après en avoir été le père. Il est trop difficile d'être toujours vertueux.

La musique & la poësie ont fait de si grands progrès à Lesbos, que bien qu'on y parle une langue moins pure qu'à Athènes, les Grecs disent encore tous les jours qu'aux funérailles des Lesbiens, les Muses en deuil font retentir les airs de leurs gémissemens. Cette île possède une école de musique qui remonteroit aux siècles les plus reculés, s'il en falloit croire une tradition dont je fus instruit à Méthymne. J'ai quelque honte de la rapporter. Cependant, pour connoître parfaitement les Grecs, il est bon d'envisager quelquefois les fictions dont leurs annales sont embellies ou défigurées. On retrouve en effet dans l'histoire de ce peuple le caractère de ces passions, & dans ses fables, celui de son esprit.

Orphée, dont les chants opéroient tant de prodiges, ayant été mis en pièces par les bacchantes, sa tête & sa lyre furent jetées dans l'Hèbre, fleuve de Thrace, & transportées par les flots de la mer, jusqu'aux rivages de Méthymne. Pendant le trajet, la voix d'Orphée faisoit entendre des sons touchans, & soutenus par ceux de la lyre, dont le vent agitoit doucement les cordes. Les habitans de Méthymne ensevelirent cette tête, dans un endroit qu'on me montra, & suspendirent la lyre au

temple

temple d'Apollon. Le Dieu, pour les récompenser, leur inspira le goût de la musique, & fit éclore parmi eux une foule de talens. Pendant que le prêtre d'Apollon nous faisoit ce récit, un citoyen observa que les muses avoient enterré le corps d'Orphée dans un canton de la Thrace, & qu'aux environs de son tombeau, les rossignols avoient une voix plus mélodieuse que par-tout ailleurs.

Lesbos a produit une succession d'hommes à talens, qui se sont transmis l'honneur de surpasser les autres musiciens de la Grèce dans l'art de jouer de la cythare. Les noms d'Arion de Méthymne, & de Terpandre d'Antissa, décorent cette liste nombreuse.

Le premier, qui vivoit il y a environ 300 ans, a laissé un recueil de poësies qu'il chantoit au son de sa lyre, comme faisoient alors tous les poëtes. Après avoir inventé, ou du moins perfectionné les dithyrambes, espèce de poësie dont je parlerai dans la suite, il les accompagna de danses en rond, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Périandre, tyran de Corinthe, l'arrêta long-temps dans cette ville. Il en partit pour se rendre en Sicile, où il remporta le prix dans un combat de musique.

S'étant ensuite embarqué à Tarente sur un vaisseau Corinthien, les matelots résolurent de le jeter à la mer, pour profiter de ses dépouilles. Il s'y précipita lui-même après avoir vainement tenté de les fléchir par la beauté de sa voix. Un dauphin, plus sensible, le transporta, dit-on, au promontoire de Ténare : espèce de prodige dont on a voulu me prouver la possibilité par des raisons & par des exemples. Le fait, attesté par Arion, dans une de ses hymnes, conservé dans la tradition des Lesbiens, me fut confirmé à Corinthe, où l'on dit que Périandre avoit fait mettre à mort les matelots. J'ai vu moi-même à Ténare, sur l'Hélicon, & en d'autres endroits, la statue de ce poëte, toujours représenté sur un dauphin. Ajoutons que non-seulement les dauphins paroissent être sensibles à la musique, capables de reconnoissance, amis de l'homme, mais qu'ils ont encore renouvelé plus d'une fois la scène touchante dont je viens de parler. Ils garantirent du naufrage Taras, fondateur de Tarente ; & Aristote me fit remarquer un jour que les habitans de cette ville avoient consigné ce fait sur leur monnoie*.

Terpandre vivoit à-peu-près dans le même temps qu'Arion. Il remporta plus d'une fois le prix dans les jeux publics de la Grèce ; mais ses véritables victoires furent ses découvertes. Il ajouta trois cordes à la lyre, qui, auparavant, n'en avoit que

* Les médailles de Tarente représentent en effet un homme sur un dauphin, tenant une lyre dans ses mains.

quatre; composa, pour divers instrumens, des airs qui servirent de modèles; introduisit de nouveaux rhythmes dans la poësie, & mit une action, & parconséquent un intérêt, dans les hymnes qui concouroient aux combats de musique. On lui doit savoir gré d'avoir fixé, par des notes, le chant qui convenoit aux poësies d'Homère. Les Lacédémoniens l'appellent par excellence le Chantre de Lesbos, & les autres Grecs conservent pour lui l'estime profonde dont ils honorent les talens qui contribuent à leurs plaisirs.

Environ 50 ans après Terpandre, florissoient à Mytilène Alcée & Sapho, tous deux placés au premier rang des poëtes lyriques. Alcée, étoit né avec un esprit inquiet & turbulent. Il parut d'abord se destiner à la profession des armes qu'il préféroit à toutes les autres. Sa maison étoit remplie d'épées, de casques, de boucliers, de cuirasses; mais, à la première occasion, il prit honteusement la fuite; & les Athéniens, après leur victoire, le couvrirent d'opprobre, en suspendant ses armes au temple de Minerve à Sigée. Il professoit hautement l'amour de la liberté, & fut soupçonné de nourrir en secret le désir de la détruire. Il se joignit, avec ses frères, à Pittacus, pour chasser Mélanchrus, tyran de Mytilène; & aux mécontens, pour s'élever contre l'administration de Pittacus. L'excès & la grossièreté des injures qu'il vomit contre ce prince, n'attestèrent que sa jalousie. Il fut banni de Mytilène; il revint quelque temps après à la tête des exilés, & tomba entre les mains de son rival, qui se vengea d'une manière éclatante, en lui pardonnant.

La poësie, l'amour & le vin le consolèrent de ses disgraces. Il avoit dans ses premiers écrits exhalé sa haine contre la tyrannie. Il chanta depuis les dieux, & sur-tout ceux qui président aux plaisirs; il chanta ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages & les malheurs de l'exil. Son génie avoit besoin d'être excité par l'intempérance; & c'étoit dans une sorte d'ivresse qu'il composoit ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Son style, toujours assorti aux matières qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parle à Lesbos. Il réunit la douceur à la force, la richesse à la précision & à la clarté; il s'élève presque à la hauteur d'Homère, lorsqu'il s'agit de décrire des combats, & d'épouvanter un tyran.

Alcée avoit conçu de l'amour pour Sapho. Il lui écrivit un jour: Je voudrois m'expliquer, mais la honte me retient. Votre front n'auroit pas à rougir, lui repondit-elle, si votre cœur n'étoit pas coupable.

Sapho disoit: J'ai reçu en partage l'amour des plaisirs &

de

de la vertu. Sans elle, rien de si dangereux que la richesse; & le bonheur consiste dans la réunion de l'une & de l'autre. Elle disoit encore: Cette personne est distinguée par sa figure; celle-ci, par ses vertus. L'une paroit belle au premier coup-d'œil; l'autre ne le paroit pas moins au second.

Je rapportois un jour ces expressions, & beaucoup d'autres semblables, à un citoyen de Mytilène: & j'ajoutois: L'image de Sapho est empreinte sur vos monnoies: vous êtes remplis de vénération pour sa mémoire. Comment concilier les sentimens qu'elle a déposés dans ses écrits, & les honneurs que vous lui decernez en public, avec les mœurs infâmes qu'on lui attribue sourdement? Il me répondit: Nous ne connoissons pas assez les détails de sa vie, pour en juger*. A parler exactement, on ne pourroit rien conclure en sa faveur, de la justice qu'elle rend à la vertu, & de celle que nous rendons à ses talens. Quand je lis quelques-uns de ses ouvrages, je n'ose l'absoudre; mais elle eut du mérite & des ennemis, je n'ose la condamner.

Après la mort de son époux, elle consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Plusieurs d'entre elles se mirent sous sa conduite; des étrangères grossirent le nombre de ses disciples. Elles les aima avec excès, parce qu'elle ne pouvoit rien aimer autrement; elle leur exprimoit sa tendresse avec la violence de la passion. Vous n'en serez pas surpris, quand vous connoitrez l'extrême sensibilité des Grecs; quand vous saurez que, parmi eux, les liaisons les plus innocentes empruntent souvent le langage de l'amour. Lisez les dialogues de Platon. Voyez en quels termes Socrate y parle de la beauté de ses élèves. Cependant Platon sait mieux que personne combien les intentions de son maître étoient pures. Celles de Sapho ne l'étoient pas moins peut-être. Mais une certaine facilité de mœurs, & la chaleur de ses expressions, n'étoient que trop propres à servir la haine de quelques femmes puissantes, qui étoient humiliées de sa supériorité; & de quelques-unes de ses disciples, qui n'étoient pas l'objet de ses préférences. Cette haine éclata. Elle y répondit par des vérités & des ironies qui achevèrent de les irriter. Elle se plaignit ensuite de leurs persécutions, & ce fut un nouveau crime. Contrainte de prendre la fuite†, elle alla chercher un asyle en Sicile, où l'on

* Il faut observer que tout ce qu'on raconte des mœurs dissolues de Sapho, ne se trouve que dans des écrivains fort postérieurs au temps où elle vivoit.

† L'endroit où la chronique de Paros parle de Sapho, est presque entièrement effacé sur le marbre; mais on y lit distinctement qu'elle prit la

fuite,

projette, à ce que j'entends dire, de lui élever un ſtatue*. Si les bruits dont vous me parliez ne ſont pas fondés, comme je le penſe, ſon exemple a prouvé que de grandes indiſcrétions ſuffiſent pour flétrir la réputation d'une perſonne expoſée aux regards du public & de la poſtérité.

Sapho étoit extrêmement ſenſible. Elle étoit donc extrêment malheureuſe, lui dis-je. Elle le fut ſans doute, reprit-il. Elle aima Phaon dont elle fut abandonnée: elle fit de vains efforts pour le ramener; &, déſeſpérant d'être déſormais heureuſe avec lui & ſans lui, elle tenta le ſaut de Leucade, & périt dans les flots. La mort n'a pas encore effacé la tache imprimée ſur ſa conduite: & peut-être, ajouta-t-il, en finiſſant, ne ſera-t-elle jamais effacée: car l'envie, qui s'attache aux noms illuſtres, meurt à la vérité, mais elle laiſſe après elle la calomnie, qui ne meurt jamais.

Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies & quantité d'autres pièces, la plupart ſur des rhythmes qu'elle avoit introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuſes expreſſions dont elle enrichit la langue.

Pluſieurs femmes de la Grèce ont cultivé la poëſie avec ſuccès; aucune n'a pu juſqu'à préſent égaler Sapho; &, parmi les autres poëtes, il en eſt trèspeu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des ſujets & des mots! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant, Elle l'a peint avec les couleurs les mieux aſſorties; & ces couleurs, elle ſait au beſoin tellement les nuancer, qu'il en réſulte toujours un heureux mélange d'ombres & de lumières. Son goût brille juſque dans le méchaniſme de ſon ſtyle. Là, par un artifice qui ne ſent jamais le travail, point de heurtemens pénibles, point de chocs violens entre les élémens du langage; & l'oreille la plus délicate trouveroit à peine dans une pièce entière, quelques ſons qu'elle voulût ſupprimer. Cette harmonie raviſſante fait que, dans la plupart de ſes ouvrages, ſes vers coulent avec plus de grace & de molleſſe que ceux d'Anacréon & de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorſqu'elle décrit les charmes, les tranſports & l'ivreſſe de l'amour! Quels tableaux! quelle chaleur! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette ſur le papier des expreſſions

fuite, & s'embarqua pour la Sicile: ce ne fut donc pas, comme on l'a dit, pour ſuivre Phaon, qu'elle alla dans cette île. Il eſt à préſumer, qu'Alcée, l'engagea dans la conſpiration contre Pittacus, & qu'elle fut bannie de Mytilène, en même temps que lui & ſes partiſans.

* Cette ſtatue fut élevée quelques années après. Elle fut faite par Silanion, un des plus foibles ſculpteurs de ſon temps.

enflammées,

enflammées. Ses ſentimens y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu, qui va tout conſumer. Tous les ſymptômes de cette paſſion s'animent & ſe perſonnifient, pour exciter les plus fortes émotions dans nos ames.

C'étoit à Mytilène que, d'après le jugement de pluſieurs perſonnes éclairées, je traçois cette foible eſquiſſe des talens de Sapho; c'étoit dans le ſilence de la réflexion, dans une de ces brillantes nuits, ſi communes dans la Grèce, lorſque j'entendis, ſous mes fenêtres, une voix touchante qui s'accompagnoit de la lyre, & chantoit une ode où cette illuſtre Leſbienne s'abandonne ſans réſerve à l'impreſſion que faiſoit la beauté ſur ſon cœur trop ſenſible. Je la voyois, foible, tremblante, frappée comme d'un coup de tonnerre, qui la privoit de l'uſage de ſon eſprit & des ſens, rougir, pâlir, reſpirer à peine, & céder tour-à-tour aux mouvemens divers & tumultueux de ſa paſſion, ou plutôt de toutes les paſſions qui s'entrechoquoient dans ſon ame.

Telle eſt l'éloquence du ſentiment. Jamais elle ne produit des tableaux ſi ſublimes & d'un ſi grand effet, que lorſqu'elle choiſit & lie enſemble les principales circonſtances d'une ſituation intéreſſante; & voilà ce qu'elle opère dans ce petit poëme, dont je me contente de rapporter les premières ſtrophes.

Heureux celui qui près de toi ſoupire,
Qui ſur lui ſeul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent & ce tendre ſourire!
Il eſt égal aux Dieux.

De veine en veine une ſubtile flâme
Court dans mon ſein, ſitôt que je te vois;
Et dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure ſans voix.

Je n'entends plus, un voile eſt ſur ma vue:
Je rêve, & tombe en de douces langueurs;
Et ſans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.*

* En liſant cette traduction libre, que je dois à l'amitie de M. l'abbé de Lille, on s'appercevra aiſément qu'il a cru devoir profiter de celle de Boileau, & qu'il ne s'eſt propoſé autre choſe que de donner une idée de l'eſpèce de rythme que Sapho avoit inventé, ou du moins fréquemment employé. Dans la plupart de ſes ouvrages, chaque ſtrophe étoit compoſée de trois vers hendécaſyllabes, c'eſt-à-dire de onze ſyllabes, & ſe terminoit par un vers de cinq ſyllabes.

Fin du Chapitre troiſième.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Départ de Mytilène. Description de l'Eubée. Arrivée à Thèbes.

LE lendemain, on nous pressa de nous embarquer. On venoit d'attacher la chaloupe au vaisseau, & les deux gouvernails aux deux côtés de la poupe. On avoit élevé le mât, hissé la vergue, disposé la voile: tout étoit prêt. Vingt rameurs, dix de chaque côté, tenoient déjà leurs bras appliqués sur les rames. Nous quittâmes Mytilène avec regret. En sortant du port, l'équipage chantoit des hymnes en l'honneur des dieux, & leur adressoit, à grands cris, des vœux pour en obtenir un vent favorable.

Quand nous eûmes doublé le cap Malée, situé à l'extrémité méridionale de l'île, on déploya la voile. Les rameurs firent de nouveaux efforts; nous volions sur la surface des eaux: notre navire, presque tout construit en bois de sapin, étoit de l'espèce de ceux qui font 70,000 orgyes* dans un jour d'été, & 60,000† dans une nuit. On en a vu qui, dans l'espace de 24 jours, ont passé rapidement des régions les plus froides, aux climats les plus chauds, en se rendant du Palus-Méotide en Ethiopie.

Notre trajet fut heureux & sans évènemens. Nos tentes étoient dressées auprès de celle du capitaine, qui s'appeloit Phanès. Tantôt, j'avois la complaisance d'écouter le récit de ses voyages; tantôt, je reprenois Homère, & j'y trouvois de nouvelles beautés. Car c'est dans les lieux où il a écrit, qu'on peut juger de l'exactitude de ses descriptions & de la vérité de ses couleurs. Je me faisois un plaisir de rapprocher ses tableaux de ceux de la nature, sans que l'original fît tort à la copie.

Cependant nous commencions à découvrir le sommet d'une montagne qui se nomme Ocha, & qui domine sur toutes celles de l'Eubée. Plus nous avancions, plus l'île me paroissoit se prolonger du midi au nord. Elle s'étend, me dit Phanès, le long de l'Attique, de la Béotie, du pays des Locriens & d'une partie de la Thessalie; mais sa largeur n'est pas proportionnée à sa longueur. Le pays est fertile, & produit beaucoup de blé, de vin, d'huile & de fruits. Il produit aussi du cuivre & du fer. Nos ouvriers sont très habiles à mettre ces métaux en œuvre, & nous nous glorifions d'avoir découvert l'usage du premier. Nous avons en plusieurs endroits des eaux chaudes, propres à diverses maladies. Ces avantages sont balancés par

* Environ 26 lieues et demie. † Environ 22 lieues trois quarts.

des tremblemens de terre qui ont quelquefois englouti des villes entières, & fait refluer la mer sur des côtes auparavant couvertes d'habitans.

Des ports excellens, des villes opulentes, des places fortes, de riches moissons, qui servent souvent à l'approvisionnement d'Athènes : tout cela, joint à la position de l'île, donne lieu de présumer que, si elle tomboit entre les mains d'un souverain, elle tiendroit aisément dans ses entraves les nations voisines. Nos divisions, en les garantissant de ce danger, leur ont souvent inspiré le désir, & procuré les moyens de nous soumettre; mais leur jalousie nous a rendu la liberté. Moins sujets qu'alliés des Athéniens, nous pouvons, à la faveur d'un tribut que nous leur payons, jouir en paix de nos lois, et des avantages de la démocratie. Nous pouvons convoquer des assemblées générales à Chalcis; et c'est là que se discutent les intérêts et les prétentions de nos villes.

Nous avions sur le vaisseau quelques habitans de l'Eubée, que des vues de commerce avoient conduits à Mytilène, & ramenoient dans leur patrie. L'un étoit d'Orée, l'autre de Caryste, le troisième d'Erétrie. Si le vent, me disoit le premier, nous permet d'entrer du côté du nord, dans le canal qui est entre l'île & le continent, nous pourrons nous arrêter à la première ville que nous trouverons à gauche. C'est celle d'Orée, presque toute peuplée d'Athéniens. Vous verrez une place très forte par sa position & par les ouvrages qui la défendent. Vous verrez un territoire dont les vignobles étoient déjà renommés du temps d'Homère. Si vous pénétrez dans le canal par le côté opposé, me disoit le second, je vous inviterai à descendre au port de Caryste que nous trouverons à droite. Votre vue s'étendra sur des campagnes couvertes de pâturages & de troupeaux. Je vous menerai aux carrières du mont Ocha. Le marbre qu'on en tire, est d'un verd grisâtre & entremêlé de teintes de différentes couleurs. Il est très propre à faire des colonnes. Vous verrez aussi une espèce de pierre que l'on file, & dont on fait une toile qui, loin d'être consumée par le feu, s'y dépouille de ses taches.

Venez à Erétrie, disoit le troisième. Je vous montrerai des tableaux & des statues sans nombre : vous verrez un monument plus respectable, les fondemens de nos anciennes murailles détruites par les Perses, à qui nous avions osé résister. Une colonne, placée dans un de nos temples, vous prouvera que dans une fête, célébrée tous les ans en l'honneur de Diane, nous fîmes paroître autrefois 3,000 fantassins, 600 cavaliers & 60 chariots. Il releva ensuite avec tant de chaleur l'ancienne puissance de cette ville, & le rang qu'elle occupe encore

core dans la Grèce, que Phanès se hâta d'entamer l'éloge de Chalcis. La dispute s'échauffa bientôt sur la prééminence des deux villes.

Surpris de leur acharnement, je dis à Timagène: Ces gens-ci confondent leurs possessions avec leurs qualités personnelles. Avez-vous ailleurs beaucoup d'exemples d'une pareille rivalité? Elle subsiste, me répondit-il, entre les nations les plus puissantes, entre les plus petits hameaux. Elle est fondée sur la nature, qui, pour mettre tout en mouvement sur la terre, s'est contentée d'imprimer dans nos cœurs deux attraits, qui sont la source de tous nos biens & de tous nos maux: l'un, est l'amour des plaisirs, qui tend à la conservation de notre espèce; l'autre, est l'amour de la supériorité, qui produit l'ambition & l'injustice, l'émulation & l'industrie, sans lequel on n'auroit ni taillé les colonnes de Caryste, ni peint les tableaux d'Erétrie, ni peut-être planté les vignes d'Orée.

Dans ce moment le Chalcidéen disoit à son adversaire; Souvenez-vous que vous êtes joués sur le théatre d'Athènes, & qu'on s'y moque de cette prononciation barbare que vous avez apportée de l'Elide. Et rappelez-vous, disoit l'Erétrien, que sur le même théatre on se permet des plaisanteries un peu plus sanglantes sur l'avarice des Chalcidéens, & sur la dépravation de leurs mœurs. Mais enfin, disoit le premier, Chalcis est une des plus anciennes villes de la Grèce: Homère en a parlé. Il parle d'Erétrie dans le même endroit, répliquoit le second. Nous nous énorgueillissons des colonies que nous avons autrefois envoyées en Thrace, en Italie & en Sicile.—Et nous, de celles que nous établîmes auprès du mont Athos.—Nos pères gémirent pendant quelque temps sous la tyrannie des riches, & ensuite sous celle d'un tyran nommé Phoxus; mais ils eurent le courage de la secouer, & d'établir la démocratie.—Nos pères ont de même substitué le gouvernement populaire à l'aristocratique.—Vous ne devriez pas vous vanter de ce changement, dit le Carystien; jamais vos villes ne furent si florissantes que sous l'administration d'un petit nombre de citoyens; ce fut alors, en effet, que vous fîtes partir ces nombreuses colonies, dont vous venez de parler. Ils ont d'autant plus de tort, reprit l'habitant d'Orée, qu'aujourd'hui même les Chalcidéens ont la lâcheté de supporter la tyrannie de Mnésarque, & les Erétriens, celle de Thémison. Ce n'est pas le courage qui leur manque, dit Timagène; les deux peuples sont braves; ils l'ont toujours été. Une fois, avant que d'en venir aux mains, ils réglèrent les conditions du combat, & convinrent de se battre corps à

corps, & sans se servir de ces armes qui portent la mort au loin. Cette convention extraordinaire est gravée sur une colonne que j'ai vue autrefois dans le temple de Diane à Erétrie. Elle dut faire couler bien du sang ; mais elle dut terminer la guerre.

Parmi les avantages dont vous vous parez, dis-je alors, il en est un que vous avez passé sous silence. L'Eubée n'auroit-elle produit aucun philosophe, aucun poëte célèbre ? Par quel hasard vos relations avec les Athéniens, ne vous ont-elles pas inspiré le goût des lettres ? Ils restèrent immobiles. Le capitaine donna des ordres à l'équipage. Nous doublâmes le cap méridional de l'île, & nous entrâmes dans un détroit dont les rivages nous offroient de chaque côté des villes de différentes grandeurs : nous passâmes auprès des murs de Caryste & d'Erétrie, & nous arrivâmes à Chalcis.

Elle est située dans un endroit où, à la faveur de deux promontoires qui s'avancent de part & d'autre, les côtes de l'île touchent presque à celles de la Béotie. Ce léger intervalle, qu'on appelle Euripe, est en partie comblé par une digue que Timagène se souvenoit d'avoir vu construire dans sa jeunesse. A chacune de ses extrémités, est une tour pour la défendre, & un pont-levis pour laisser passer un vaisseau. C'est là qu'on voit, d'une manière plus sensible, un phénomène dont on n'a pas encore pénétré la cause. Plusieurs fois, pendant le jour & pendant la nuit, les eaux de la mer se portent alternativement au nord & au midi, & emploient le même temps à monter & à descendre. Dans certains jours, le flux & le reflux paroissent assujétis à des lois constantes, comme celles du grand océan. Bientôt ils ne suivent plus aucune règle ; & vous voyez d'un moment à l'autre le courant changer de direction.

Chalcis est bâtie sur le penchant d'une montagne de même nom. Quelque considérable que soit son enceinte, on se propose de l'augmenter encore. De grands arbres, qui s'élèvent dans les places & dans les jardins, garantissent les habitans des ardeurs du soleil ; & une source abondante, nommée la fontaine d'Aréthuse, suffit à leurs besoins. La ville est embellie par un théatre, par des gymnases, des portiques des temples, des statues & des peintures. Son heureuse situation, ses fabriques de cuivre, son territoire, arrosé par la rivière de Lélantus, & couvert d'oliviers, attirent dans son port les vaisseaux des nations commerçantes. Les habitans sont ignorans & curieux à l'excès : ils exercent l'hospitalité envers les étrangers ; &, quoique jaloux de la liberté, ils se plient aisément à la servitude.

Nous couchâmes à Chalcis, & le lendemain, à la pointe du jour,

jour, nous arrivâmes sur la côte opposée, à Aulis, petit bourg auprès duquel est une grande baie, où la flotte d'Agamemnon fut si long-temps retenue par les vents contraires.

D'Aulis nous passâmes par Salganée, & nous nous rendîmes à Anthédon, par un chemin assez doux, dirigé en partie sur le rivage de la mer, & en partie sur une colline couverte de bois, de laquelle jaillissent quantité de sources. Anthédon est une petite ville, avec une place ombragée par de beaux arbres, & entourée de portiques. La plupart des habitans s'occupent uniquement de la pêche. Quelques uns cultivent des terres légères qui produisent beaucoup de vin, & très peu de blé.

Nous avions fait 70 stades.* Il n'en falloit plus que 160 † pour nous rendre à Thèbes.

Comme nous étions sur un chariot, nous prîmes le chemin de la plaine, quoiqu'il soit long & tortueux. Nous approchâmes bientôt de cette grande ville. A l'aspect de la citadelle que nous apperçûmes de loin, Timagène ne pouvoit plus retenir ses sanglots. L'espérance & la crainte se peignoient tour-à-tour sur son visage. Voici ma patrie, disoit-il ; voilà où je laissai un père, une mère, qui m'aimoient si tendrement. Je ne puis pas me flatter de les retrouver. Mais j'avois un frère & une sœur : la mort les aura-t-elle épargnés ? Ces réflexions, auxquelles nous revenions sans cesse, déchiroient son ame & la mienne. Ah ! combien il m'intéressoit dans ce moment ! combien il me parut à plaindre le moment d'après ! Nous arrivâmes à Thèbes, & les premiers éclaircissemens plongèrent le poignard dans le sein de mon ami. Les regrets de son absence avoient précipité dans le tombeau les auteurs de ses jours. Son frère avoit péri dans un combat ; sa sœur avoit été mariée à Athènes : elle n'étoit plus, & n'avoit laissé qu'un fils & une fille. Sa douleur fut amère ; mais les marques d'attention & de tendresse qu'il reçut des citoyens de tous les états, de quelques parens éloignés, & sur-tout d'Epaminondas, adoucirent ses peines, & le dédommagèrent, en quelque façon, de ses pertes.

* Deux lieues 1615 toises. † Six lieues 120 toises.

Fin du Chapitre quatrième.

CHAPITRE V.

Séjour à Thèbes. Epaminondas. Philippe de Macédoine.

DANS la relation d'un second voyage que je fis en Béotie, je parlerai de la ville de Thèbes, & des mœurs des Thébains. Dans mon premier voyage, je ne m'occupai que d'Epaminondas.

Je lui fus présenté par Timagène. Il connoissoit trop le sage Anacharsis pour ne pas être frappé de mon nom. Il fut touché du motif qui m'attiroit dans la Grèce. Il me fit quelques questions sur les Scythes. J'étois si saisi de respect & d'admiration, que j'hésitois à répondre. Il s'en apperçut, & détourna la conversation sur l'expédition du jeune Cyrus, & sur la retraite des Dix Mille.

Il nous pria de le voir souvent. Nous le vîmes tous les jours. Nous assistions aux entretiens qu'il avoit avec les Thébains les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoiqu'il eût enrichi son esprit de toutes les connoissances, il aimoit mieux écouter que de parler. Ses réflexions étoient toujours justes & profondes. Dans les occasions d'éclat, lorsqu'il s'agissoit de se défendre, ses réponses étoient promptes vigoureuses & précises. La conversation l'intéressoit infiniment, lorsqu'elle rouloit sur des matières de philosophie & de politique.

Je me souviens, avec un plaisir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familièrement avec le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au géneral qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, & ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'état qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avoient jamais eue, & qu'ils perdirent à sa mort: au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, & qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes, sa patrie, les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, & plus juste peut-être qu'Aristide lui-même?

Le portrait fidèle de son esprit & de son cœur seroit le seul éloge digne de lui; mais qui pourroit développer cette philosophie sublime qui éclairoit & dirigeoit ses actions; ce génie si étincelant de lumière, si fécond en ressources; ces plans, concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude?

tude ? Comment représenter encore cette égalité d'ame, cette intégrité de mœurs *, cette dignité dans le maintien & dans les manières, son attention à respecter la vérité jusques dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportoit les injustices du peuple, & celles de quelques uns de ses amis ?

Dans une vie, où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits qui serviront à caractériser l'un & l'autre. J'ai déjà rapporté ses principaux exploits dans le premier chapitre de cet ouvrage.

Sa maison étoit moins l'asyle que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnoit avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtoit de nouvelles forces, & qui la paroient de leur éclat. Elle y régnoit dans un dénuement si absolu, qu'on auroit de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Epaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta 50 drachmes †; & c'étoit à peu-près dans le temps qu'il rejetoit avec indignation 50 pièces d'or qu'un prince de Thessalie avoit osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui; mais il leur faisoit partager l'honneur de soulager les malheureux.

Nous le trouvâmes un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avoit rassemblés. Il leur disoit: Sphondrias a une fille en âge d'être mariée. Il est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi; mais à ma première sortie, je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, & qu'il en connoisse les auteurs. Tous souscrivirent à cet arrangement, & le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement: Je suis obligé de faire blanchir mon manteau. En effet, il n'en avoit qu'un.

Un moment après entra Micythus. C'étoit un jeune homme qu'il aimoit beaucoup. Dioméden de Cyzique est arrivé, dit Micythus; il s'est adressé à moi pour l'introduire auprès de vous. Il a des propositions à vous faire de la part du roi de Perse, qui l'a chargé de vous remettre une somme considérable. Il m'a

* Cléarque de Solos, cité par Athénée, rapportoit un fait propre à jeter des soupçons sur la pureté des mœurs d'Epaminondas: mais ce fait, à peine indiqué, contrediroit les témoignages de toute l'antiquité, & ne pourroit nullement s'allier avec les principes sévères dont ce grand homme ne s'étoit point départi dans les circonstances même les plus critiques.

† Quarante-cinq livres.

même forcé d'accepter cinq talens. Faites-le venir, répondit Epaminondas. ,, Ecoutez, Diomédon, lui dit-il ; si les vues ,, d'Artaxerxès sont conformes aux intérêts de ma patrie, je ,, n'ai pas besoin de ses présens. Si elles ne le sont pas, tout ,, l'or de son empire ne me feroit pas trahir mon devoir. ,, Vous avez jugé de mon cœur par le vôtre ; je vous le par- ,, donne ; mais sortez au plutôt de cette ville, de peur que ,, vous ne corrompiez les habitans. Et vous, Micythus, si ,, vous ne rendez à l'instant même l'argent que vous avez ,, reçu, je vais vous livrer au magistrat.,, Nous nous étions écartés pendant cette conversation, & Micythus nous en fit le récit le moment d'après.

La leçon qu'il venoit de recevoir, Epaminondas l'avoit donnée plus d'une fois à ceux qui l'entouroient. Pendant qu'il commandoit l'armée, il apprit que son écuyer avoit vendu la liberté d'un captif. Rendez moi mon bouclier, lui dit-il. Depuis que l'argent a souillé vos mains, vous n'êtes plus fait pour me suivre dans les dangers.

Zèlé disciple de Pythagore, il en imitoit la frugalité. Il s'étoit interdit l'usage du vin, & prenoit souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avoit apprise sous les plus habiles maîtres, charmoit quelquefois ses loisirs. Il excelloit dans le jeu de la flûte ; &, dans les repas où il étoit prié, il chantoit à son tour, en s'accompagnant de la lyre.

Plus il étoit facile dans la société, plus il étoit sévère lorsqu'il falloit maintenir la décence de chaque état. Un homme de la lie du peuple, & perdu de débauche, étoit détenu en prison. Pourquoi, dit Pélopidas à son ami, m'avez-vous refusé sa grace pour l'accorder à une courtisane? ,, C'est, répondit Epaminondas, qu'il ne convenoit pas à un hom- ,, me tel que vous, de vous intéresser à un homme tel que lui.,,

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat, sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avoit fait préférer. Plus d'une fois les troupes assiégées dans leur camp, & réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeoit les opérations, repoussoit l'ennemi, & ramenoit tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venoit de lui rendre.

Il ne négligeoit aucune circonstance pour relever le courage de sa nation, & la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse, il engagea quelques Thébains à lutter contre des Lacédémoniens qui se trouvoient à Thèbes. Les premiers eurent l'avantage ; &, dès ce moment, ses soldats commencèrent à ne plus craindre

les Lacédémoniens. Il campoit en Arcadie ; c'étoit en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, & d'y prendre des logemens. „ Non, dit Epaminondas à ses „ officiers ; s'ils nous voyoient assis auprès du feu, ils nous „ prendroient pour des hommes ordinaires. Nous resterons „ ici, malgré la rigueur de la saison. Témoins de nos luttes „ & de nos exercices, ils seront frappés d'étonnement.„

Daïphantus & Jollidas, deux officiers généraux, qui avoient mérité son estime, disoient un jour à Timagène : Vous l'admireriez bien plus, si vous aviez étudié ses marches, ses campemens, ses dispositions avant la bataille, sa valeur brillante, & sa présence d'esprit dans la mêlée ; si vous l'aviez vu toujours actif, toujours tranquille, pénétrer d'un coup-d'œil les projets de l'ennemi, lui inspirer une sécurité funeste, multiplier autour de lui des pièges presque inévitables, maintenir, en même temps, la plus exacte discipline dans son armée, réveiller, par des moyens imprévus, l'ardeur de ses soldats, s'occuper, sans cesse, de leur conservation, & sur-tout de leur honneur.

C'est par des attentions si touchantes, qu'il s'est attiré leur amour. Excédés de fatigue, tourmentés de la faim, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à se précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques, si fréquentes dans les autres armées, sont inconnues dans la sienne. Quand elles sont près de s'y glisser, il sait d'un mot les dissiper, ou les tourner à son avantage. Nous étions sur le point d'entrer dans le Péloponèse : l'armée ennemie vint se camper devant nous. Pendant qu'Epaminondas en examine la position, un coup de tonnerre répand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil présage : Que l'ennemi a choisi un mauvais camp, s'écrie-t-il avec assurance. Le courage des troupes se ranima ; & le lendemain elle forcèrent le passage.

Les deux officiers Thébains rapportèrent d'autres faits que je supprime. J'en omets plusieurs qui se sont passés sous mes yeux ; & je n'ajoute qu'une réflexion. Epaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation, au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus & de ses talens. En même temps qu'il dominoit sur les esprits par la supériorité de son génie & de ses lumières, il disposoit à son gré des passions des autres, parce qu'il étoit maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère. Son ame indépendante & altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacé-

démoniens & les Athéniens avoient exercée sur les Grecs en général, & sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il auroit renfermée en lui-même: mais dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, & devint conquérant par devoir: il forma le projet, aussi hardi que nouveau, d'attaquer les Lacédémoniens jusques dans le centre de leur empire, & de les dépouiller de cette prééminence, dont ils jouissoient depuis tant de siècles; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de leurs ennemis, qui voyoient d'un œil inquiet ces progrès rapides des Thébains: il ne fut point arrêté non plus par l'opposition d'un parti qui s'étoit formé à Thébes, & qui vouloit la paix, parce qu'Epaminondas vouloit la guerre. Ménéclidès étoit à la tête de cette faction. Son éloquence, ses dignités, & l'attrait que la plupart des hommes ont pour le repos, lui donnoient un grand crédit sur le peuple. Mais la fermeté d'Epaminondas détruisit, à la fin, ces obstacles; & tout étoit disposé pour la campagne, quand nous le quittâmes. Si la mort n'avoit terminé ses jours au milieu d'un triomphe qui ne laissoit plus de ressource aux Lacédémoniens, il auroit demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avoient remportées sur les Grecs, & enrichi, comme il le disoit lui-même, la citadelle de Thèbes, des monumens qui décorent celle d'Athènes.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, père d'Epaminondas. Ce respectable vieillard étoit moins touché des hommages que l'on rendoit à ses vertus, que des honneurs que l'on décernoit à son fils. Il nous rappela plus d'une fois ce sentiment si tendre, qu'au milieu des applaudissemens de l'armée, Epaminondas laissa éclater après la bataille de Leuctres: " Ce qui me flatte le plus, c'est que les auteurs " de mes jours vivent encore, & qu'ils jouiront de ma " gloire.,,

Les Thébains avoient chargé Polymnis de veiller sur le jeune Philippe, frère de Perdicas, roi de Macédoine. Pelopidas, ayant pacifié les troubles de ce royaume, avoit reçu pour ôtages ce prince & 30 jeunes seigneurs Macédoniens. Philippe, âgé d'environ 18 ans, réunissoit déjà le talent au désir de plaire. En le voyant, on étoit frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence & des graces qui donnoient tant de charmes à ses paroles. Sa gaieté laissoit quelquefois échapper des saillies qui n'avoient jamais rien d'offensant. Doux, affable, généreux, prompt à discerner le mérite, personne ne connut mieux que lui l'art & la nécessité de s'insinuer dans les cœurs.

Le

Le Pythagoricien Nausithoüs, son instituteur, lui avoit inspiré le goût des lettres qu'il conserva toute sa vie, & donné des leçons de sobriété qu'il oublia dans la suite. L'amour du plaisir perçoit au milieu de tant d'excellentes qualités, mais il n'en troubloit pas l'exercice ; & l'on présumoit d'avance, que si ce jeune prince montoit un jour sur le trône, il ne seroit gouverné ni par les affaires, ni par les plaisirs.

Philippe étoit assidu auprès d'Epaminondas : il étudioit dans le génie d'un grand homme le secret de le devenir un jour ; il recueilloit avec empressement ses discours, ainsi que ses exemples ; & ce fut dans cette excellente école, qu'il apprit à se modérer, à entendre la vérité, à revenir de ses erreurs, à connoître les Grecs, & à les asservir.

Fin du Chapitre cinquième.

CHAPITRE VI.

Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes. Habitans de l'Attique.

J'AI dit plus haut qu'il ne restoit à Timagène qu'un neveu & une nièce établis à Athènes. Le neveu s'appeloit Philotas, & la nièce Epicharis. Elle avoit épousé un riche Athénien, nommé Apollodore. Ils vinrent à Thèbes dès les premiers jours de notre arrivée. Timagène goûta dans leur société une douceur & une paix que son cœur ne connoissoit plus depuis long-temps. Philotas étoit de même âge que moi. Je commençai à me lier avec lui, & bientôt il devint mon guide, mon compagnon, mon ami, le plus tendre & le plus fidèle des amis.

Ils nous avoient fait promettre, avant leur départ, que nous irions bientôt les rejoindre. Nous prîmes congé d'Epaminondas avec une douleur qu'il daigna partager, & nous nous rendîmes à Athènes le 16 du mois anthestérion, dans la 2e. année de la 104e. Olympiade*. Nous trouvâmes dans la maison d'Apollodore les agrémens & les secours que nous devions attendre de ses richesses & de son crédit.

Le lendemain de mon arrivée, je courus à l'Académie ; j'apperçus Platon. J'allai à l'atelier du peintre Euphranor. J'étois dans cette espèce d'ivresse que causent, au premier moment, la présence des hommes célèbres, & le plaisir de les approcher. Je fixai ensuite mes regards sur la ville ; & pen-

* Le 13 mars de l'an 362 avant J. C.

dant quelques jours j'en admirai les monumens, & j'en parcourus les dehors.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir, la citadelle, construite sur un rocher; la ville, située autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie & du Pirée *.

C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athènes. C'est là que se trouvoit l'ancienne ville: quoiqu'elle ne fût naturellement accessible que du côté du sud-ouest, elle étoit partout environnée de murs qui subsistent encore.

Le circuit de la nouvelle ville est de 60 stades †. Les murs, flanqués de tours, & élevés à la hâte, du temps de Thémistocle, offrent de toutes parts des fragmens de colonnes, & des débris d'architecture, mêlés confusément avec les matériaux informes qu'on avoit employés à leur construction.

De la ville partent deux longues murailles, dont l'une, qui est de 45 stades ‡, aboutit au port de Phalère; & l'autre, qui est de 40 stades §, à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisième, qui a 60 stades: &, comme elles embrassent non-seulement ces deux ports, & celui de Munychie, qui est au milieu, mais encore une foule de maisons, de temples & de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de 200 stades ||.

Au sud-ouest, & tout près de la citadelle, est le rocher de Museum, séparé, par une petite vallée, d'une colline où l'Aréopage tient ses séances. D'autres éminences concourent à rendre le sol de la ville extrêmement inégal. Elles donnent naissance à quelques foibles sources, qui ne suffisent pas aux habitans. Ils suppléent à cette disette par des puits & des citernes, où l'eau acquiert une fraîcheur qu'ils recherchent avec soin.

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plupart des maisons sont petites & peu commodes. Quelques-unes, plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue & étroite. Au dehors, tout respire la simplicité; & les étrangers, au premier aspect, cherchent dans Athènes, cette ville si célèbre dans l'univers; mais leur admiration s'accroit insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics, que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir.

* Voyez le plan des environs d'Athènes. † Deux lieues 670 toises.
‡ Une lieue 807 toises et demie. § Une lieue 1280 toises.
|| Sept lieues 1400 toises.

L'Ilius & le Céphise serpentent autour de la ville ; & près de leurs bords on a ménagé des promenades publiques. Plus loin, & à diverses distances, des collines couvertes d'oliviers, de lauriers ou de vignes, & appuyées sur de hautes montagnes, forment, comme une enceinte, autour de la plaine qui s'étend vers le midi jusqu'à la mer.

L'Attique est une espèce de presqu'île, de forme triangulaire. Le côté qui regarde l'Argolide peut avoir en droite ligne 357 stades*; celui qui borne la Béotie, 235†; celui qui est à l'opposite de l'Eubée, 406‡; sa surface est de 53,200 stades quarrés§; je n'y comprends pas celle de l'île de Salamine, qui n'est que de 2925 stades quarrés||.

Ce petit pays, par-tout entrecoupé de montagnes & de rochers, est très-stérile de lui-même; & ce n'est qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ses peines; mais les lois, l'industrie, le commerce & l'extrême pureté de l'air y ont tellement favorisé la population, que l'Attique est aujourd'hui couverte de hameaux & de bourgs, dont Athènes est la capitale.

On divise les habitans de l'Attique en trois classes. Dans la première sont les citoyens ; dans la seconde, les étrangers domiciliés ; dans la troisième, les esclaves.

On distingue deux sortes d'esclaves ; les uns, Grecs d'origine ; les autres, étrangers: les premiers en général sont ceux que le sort des armes a fait tomber entre les mains d'un vainqueur irrité d'une trop longue résistance ; les seconds viennent de Thrace, de Phrygie, de Carie** & des pays habités par les barbares

Les esclaves de tout âge, de tout sexe & de toute nation, sont un objet considérable de commerce dans toute la Grèce. Des négocians avides en transportent sans cesse d'un lieu dans un autre, les entassent, comme de viles marchandises, dans les places publiques; &, lorsqu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leurs forces & de leur agilité. Le prix qu'on en donne, varie suivant leurs talens. Les uns sont estimés 300 drachmes††; les autres 600‡‡. Mais il en est qui coûtent bien davantage. Les Grecs, qui tombent entre les mains des pirates, sont mis en vente dans des villes grecques, & perdent leur liberté, jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon.

* Environ 13 lieues et demie. † Près de 9 lieues.
‡ Quinze lieues 767 toises. § Soixante et seize lieues quarrées.
|| Environ 4 lieues quarrées.
** Les esclaves étrangers portoient, parmi les Grecs, le nom de leur nation. L'un s'appeloit Carien, l'autre Thrace, etc.
†† 270 livres. ‡‡ 540 livres.

Platon

Platon & Diogène éprouvèrent ce malheur; les amis du premier donnèrent 3000 drachmes pour le racheter *; le second resta dans les fers, & apprit aux fils de son maître à être vertueux & libres.

Dans presque toute la Grèce le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens Presque par-tout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. Lacédémone, qui croyoit, par la rigueur, les forcer à l'obéissance, les a souvent poussés à la révolte. Athènes, qui vouloit par des voies plus douces, les rendre fidèles, les a rendus insolens.

On en compte environ quatre cents mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, & sont chargés dans les maisons de tous les détails du service: car la loi défend de nourrir des esclaves oisifs; & ceux qui, nés dans une condition servile, ne peuvent se livrer à des travaux pénibles, tachent de se rendre utiles par l'adresse, les talens & la culture des arts. On voit des fabricans en employer plus de 50, dont ils tirent un profit considérable. Dans telle manufacture, un esclave rend de produit net 100 drachmes par an †; dans telle autre, 120 drachmes ‡.

Ils s'en est trouvé qui ont mérité leur liberté, en combattant pour la république, & d'autres fois en donnant à leurs maîtres des preuves d'un zèle & d'un attachement qu'on cite encore pour exemples. Lorsqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs services, ils l'achètent par un pécule qu'il leur est permis d'acquérir, & dont ils se servent pour faire des présens à leurs maîtres, dans des occasions d'éclat; par exemple, lorsqu'il naît un enfant dans la maison, ou lorsqu'il s'y fait un mariage.

Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les séparer de leurs femmes, mais on ne doit jamais attenter à leur vie; quand on les traite avec cruauté, on les force à déserter, ou du moins à chercher un asyle dans le temple de Théfée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux, & parviennent quelquefois à se soustraire au joug du tyran qui abusoit de leur foiblesse.

C'est ainsi que les lois ont pourvu à leur sûreté; mais quand ils sont intelligens, ou qu'ils ont des talens agréables, l'intérêt les sert mieux que les lois. Ils enrichissent leurs maîtres; ils s'enrichissent eux-mêmes en retenant une partie du salaire qu'ils reçoivent des uns & des autres. Ces profits

* 2700 livres. † 90 livres. ‡ 108 livres.

multipliés les mettent en état de se procurer des protections, de vivre dans un luxe révoltant, & de joindre l'insolence des prétentions à la bassesse des sentimens.

Il est défendu, sous de très grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que toute violence est un crime contre l'état, parce que les esclaves n'ayant presque rien qui les caractérise à l'extérieur *, l'outrage, sans cette loi, pourroit tomber sur le citoyen, dont la personne doit être sacrée.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette dernière par la liberté, & à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouit.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis, avec leurs familles, dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine, protégés par le gouvernement, sans y participer, libres & dépendans, utiles à la république qui les redoute, parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie, méprisés du peuple, fier & jaloux des distinctions attachées à l'état de citoyen.

Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui réponde de leur conduite, & payer au trésor public un tribut annuel de 12 drachmes † pour les chefs de famille, & de 6 drachmes ‡ pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens quand ils ne remplissent pas le premier de ces engagemens, & leur liberté quand ils violent le second; mais s'ils rendent des services signalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies religieuses, des fonctions particulières les distinguent des citoyens. Les hommes doivent porter une partie des offrandes, & leurs femmes étendre des parasols sur les femmes libres; ils sont enfin exposés aux insultes du peuple & aux traits ignominieux qu'on lance contre eux sur la scène.

On a vu quelquefois la république en faire passer un très-grand nombre dans la classe des citoyens, épuisée par de longues guerres. Mais si, par des manœuvres sourdes, ils se glissent dans cet ordre respectable, il est permis de les poursuivre en justice, & quelquefois même de les vendre comme esclaves.

Les affranchis, inscrits dans la même classe, sont sujets au même tribut, à la même dépendance, au même avilissement.

* Les esclaves étoient obligés de raser leur tête; mais ils la couvroient d'un bonnet. Leurs habillemens devoient n'aller que jusqu'aux genoux; mais bien des citoyens en portoient de semblables.

† 10 livres 16 sols. ‡ 5 livres 8 sols.

Ceux

Ceux qui font nés dans la fervitude, ne fauroient devenir citoyens ; & tout patron qui peut, en juftice réglée, convaincre d'ingratitude à fon égard l'efclave qu'il avoit affranchi, eft autorifé à le remettre fur le champ dans les fers, en lui difant: Sois efclave, puifque tu ne fais pas être libre.

La condition des domiciliés commence à s'adoucir. Ils font depuis quelque temps moins vexés, fans être plus fatisfaits de leur fort; parce qu'après avoir obtenu des égards, ils voudroient avoir des diftinctions, & qu'il eft difficile de n'être rien dans une ville où tant de gens font quelque chofe.

On eft citoyen de naiffance, lorfqu'on eft iffu d'un père & d'une mère qui le font eux-mêmes; & l'enfant d'un Athénien qui époufe une étrangère, ne doit avoir d'autre état que celui de fa mère. Périclès fit cette loi dans un temps où il voyoit autour de lui des enfans propres à perpétuer fa maifon. Il la fit exécuter avec tant de rigueur, que près de 5000 hommes, exclus du rang de citoyens, furent vendus à l'encan. Il la viola, quand il ne lui refta plus qu'un fils, dont il avoit déclaré la naiffance illégitime.

Les Athéniens, par adoption, jouiffent prefque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorfque dans les commencemens il fallut peupler l'Attique, on donna le titre de citoyens à tous ceux qui venoient s'y établir. Lorfqu'elle fut fuffifamment peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux qui s'y tranfportoient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchoient ici un afyle affuré. Dans la fuite, on le promit à ceux qui rendroient des fervices à l'état; & comme rien n'eft fi honorable que d'exciter la reconnoiffance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des fouverains, qui lui donnèrent un nouveau luftre en l'obtenant, & un plus grand encore lorfqu'ils ne l'obtenoient pas. Refufé autrefois à Perdicas, roi de Macédoine, qui en étoit digne ; accordé depuis, avec plus de facilité, à Evagoras, roi de Chypre, à Denys, roi de Syracufe, & à d'autres princes, il fut extrêmement recherché, tant que les Athéniens fuivirent à la rigueur les lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât: car il ne fuffit pas qu'on foit adopté par un décret du peuple ; il faut que ce décret foit confirmé par une affemblée où fix mille citoyens donnent fecrètement leurs fuffrages ; & cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

Ces précautions, trop négligées dans ces derniers temps, ont placé dans le rang des citoyens, des hommes qui en ont dégradé

dégradé le titre, & dont l'exemple autorisera dans la suite, des choix encore plus déshonorans.

On compte parmi les citoyens de l'Attique, 20,000 hommes en état de porter les armes.

Tous ceux qui se distinguent par leurs richesses, par leur naissance, par leurs vertus & par leur savoir, forment ici, comme presque par-tout ailleurs, la principale classe des citoyens, qu'on peut appeler la classe des notables.

On y comprend les gens riches, parce qu'ils supportent les charges de l'état; les hommes vertueux & éclairés, parce qu'ils contribuent le plus à son maintien & à sa gloire. A l'égard de la naissance, on la respecte, parce qu'il est à présumer qu'elle transmet de père en fils des sentimens plus nobles, & un plus grand amour de la patrie.

On considère donc les familles qui prétendent descendre ou des dieux, ou des rois d'Athènes, ou des premiers héros de la Grèce, & encore plus celles dont les auteurs ont donné de grands exemples de vertu, rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, & remporté des couronnes aux jeux publics.

Quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux siècles les plus reculés. Depuis plus de mille ans la maison des Eumolpides conserve le sacerdoce de Cérès Eleusine, & celle des Etéobutades le sacerdoce de Minerve. D'autres n'ont pas de moindres prétentions ; &, pour les faire valoir, ils fabriquent des généalogies qu'on n'a pas grand intérêt à détruire : car les notables ne font point un corps particulier. Ils ne jouissent d'aucun privilège, d'aucune préséance. Mais leur éducation leur donne des droits aux premières places, & l'opinion publique des facilités pour y parvenir.

La ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de 30,000 habitans.

Fin du Chapitre sixième.

CHAPITRE VII.

Séance de l'Académie.

J'ETOIS depuis quelques jours à Athènes; j'avois déjà parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Appol[illegible]ore, mon hôte, me proposa de retourner à l'Académie.

Nous traversâmes un quartier de la ville, qu'on appelle le Céramique ou les Tuilleries ; & de-là, sortant par la porte Dipyle, nous nous trouvâmes dans des champs qu'on appelle aussi Céramiques, & nous vîmes le long du chemin quantité de tombeaux ; car il n'est permis d'enterrer personne dans la ville. La plupart des citoyens ont leur sépulture dans leurs maisons de campagne, ou dans des quartiers qui leur sont assignés, hors des murs. Le Céramique est réservé pour ceux qui ont péri dans les combats. Parmi ces tombeaux, on remarque ceux de Périclès & de quelques autres Athéniens qui ne sont pas morts les armes à la main, & à qui on a voulu décerner, après leur trépas, les honneurs les plus distingués.

L'Académie n'est éloignée de la ville que de six stades*. C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avoit autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase, & un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes & charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes & de plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée est l'autel de l'amour, & la statue de ce dieu ; dans l'intérieur, sont les autels de plusieurs autres divinités : non loin de-là, Platon a fixé sa résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses, et dans une portion de terrein qui lui appartient. Il vient tous les jours à l'Académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples ; et je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoique âgé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur : il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé ; mais il l'avoit rétablie par un régime austère ; et il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie : habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres.

Il avoit les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis, dont je descends, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur ; mais les graces et la persuasion sembloient couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paroîtra souvent dans ma relation.

* Un quart de lieue.

Je

Je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La mère de Platon, me dit-il, étoit de la même famille que Solon, notre législateur; et son père rapportoit son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ 700 ans. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il étoit né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brûla*. Il crut que le théatre pourroit le dédommager de ce sacrifice; il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparoient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèse avoit détruit les bons principes, et corrompu les moeurs. La gloire de les rétablir excita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendoit avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il seroit en état de déployer son zèle et ses talens; mais les secousses qu'essuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de temps présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes; la mort de Socrate, son maître et son ami, les réflexions que tant d'évènemens produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernemens sont attaqués par des maladies incurables, que les affaires des mortels sont, pour ainsi dire, désespérées, et qu'ils ne seront heureux, que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connoissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, par-tout où l'esprit humain avoit fait des progrès.

Il avoit environ 40 ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit: „ Vous parlez comme un radoteur. Et vous, comme „ un tyran, „ répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournoit en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant

* En les jetant au feu, il parodia ce vers d'Homère:

A moi, Vulcain; Thétys a besoin de ton aide,

Platon dit à son tour:

A moi, Vulcain; Platon a besoin de ton aide.

mandant qu'il le jetteroit à la mer, ou qu'il s'en déferoit comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté & ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit ; &, l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante : „ Je n'ai pas assez de „ loisir pour me souvenir de Denys. „

A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la persuasion, ni par la force ; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avoit parcourues ; &, conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il en composa un systême qu'il développa dans ses écrits & dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogue. Socrate en est le principal interlocuteur ; & l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis ; il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate ; mais l'adresse avec laquelle il la manie, & différens traits qu'on pourroit citer de lui, prouvent qu'il avoit, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet ; les unes, qu'il a reçues de la nature ; d'autres, qu'il a eu la force d'acquérir. Il étoit né violent ; il est à présent le plus doux & le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célèbrité me paroit être sa première, ou plutôt son unique passion. Je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile & réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate, dans la contrainte ou l'inimitié ; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant, sans foiblesse et sans rigidité, leurs penchans vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons.

De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies, pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut

de

de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier, pour lui ressembler. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous serez, dans la suite, en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écarts.

Apollodore, en finissant, s'apperçut que je regardois avec surprise une assez jolie femme qui s'étoit glissée parmi les disciples de Platon. Il me dit : elle s'appelle Lasthénie ; c'est une courtisane de Mantinée en Arcadie. L'amour de la philosophie l'a conduite en ces lieux ; et l'on soupçonne qu'elle y est retenue par l'amour de Speusippe, neveu de Platon, qui est assis auprès d'elle. Il me fit remarquer, en même temps, une jeune fille d'Arcadie, qui s'appeloit Axiothée, et qui, après avoir lu un dialogue de Platon, avoit tout quitté, jusqu'aux habillemens de son sexe, pour venir entendre les leçons de ce philosophe. Il me cita d'autres femmes qui, à la faveur d'un pareil déguisement, avoient donné le même exemple.

Je lui demandai ensuite : Quel est ce jeune homme maigre & sec que je vois auprès de Platon ; qui grasseye, & qui a les yeux petits & pleins de feu ? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin & l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Nicomaque laissa une fortune assez considérable à son fils qui vint, il y a environ cinq ans, s'établir parmi nous. Il pouvoit avoir alors 17 à 18 ans. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit & d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, & ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

Celui que vous voyez auprès d'Aristote, continua Apollodore, est Xénocrate de Chalcédoine. C'est un esprit lent & sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux Graces. Il dit de lui & d'Aristote, que l'un a besoin de frein, & l'autre d'éperon. Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avoit mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On insista ; il ne céda point : on offrit des preuves. „ Non, répliqua-t-il ; il est impossible que je ne sois pas „ aimé de quelqu'un que j'aime si tendrement. „

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui paroit être d'une santé si délicate, & qui remue les épaules par intervalles ? C'est Démosthène, me dit Apollodore. Il est né dans une condition honnête. Son père, qu'il perdit à l'âge de 7 ans, occupoit une assez grande quantité d'esclaves à forger des épées, & à faire des meubles de différentes sortes. Il vient de gagner un procès contre ses tuteurs, qui vouloient le frustrer d'une partie de son bien : il a plaidé lui-même sa cause, quoiqu'il ait à peine 17 ans.

Ses camarades, sans doute jaloux du succès, lui donnent aujourd'hui le nom de serpent, & lui prodiguent d'autres épithètes déshonorantes, qu'il paroit s'attirer par la dureté qui perce dans son caractère. Il veut se consacrer au barreau; &, dans ce dessein, il fréquente l'école d'Isée, plutôt que celle d'Isocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroit plus nerveuse que celle du second. La nature lui a donné une voix foible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à la fois des principes de philosophie, & des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Démosthène. L'un s'appelle Eschyne; c'est ce jeune homme si brillant de santé: né dans une condition obscure, il exerça dans son enfance des fonctions assez viles; &, comme sa voix est belle & sonore, on le fit ensuite monter sur le théâtre, où cependant il ne joua que des rôles subalternes. Il a des graces dans l'esprit, & cultive la poësie avec quelque succès. Le second s'appelle Hypéride, & le troisième Lycurgue. Ce dernier appartient à l'une des plus anciennes familles de la république.

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer, se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude. J'y vis aussi plusieurs étrangers, qui s'empressoient d'écouter les maximes de Platon sur la justice & sur la liberté, mais qui, de retour chez eux, après avoir montré des vertus, voulurent asservir leur patrie, ou l'asservirent en effet: tyrans d'autant plus dangereux, qu'on les avoit élevés dans la haine de la tyrannie.

Quelquefois Platon lisoit ses ouvrages à ses disciples; d'autres fois il leur proposoit une question, leur donnoit le temps de la méditer, & les accoutumoit à définir avec exactitude les idées qu'ils attachoient aux mots. C'étoit communément dans les allées de l'Académie, qu'il donnoit ses leçons, car il regardoit la promenade comme plus utile à la santé, que les exercices violens du gymnase. Ses anciens disciples, ses amis, ses ennemis mêmes venoient souvent l'entendre, & d'autres y venoient attirés par la beauté du lieu.

J'y vis arriver un homme âgé d'environ 45 ans. Il étoit sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, & un manteau, sous lequel il tenoit un coq en vie & sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: „ Voilà l'homme de Platon. „ Il

difparut auffitôt. Platon fourit. Ses difciples murmurèrent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme, un animal à deux piés fans plumes; Diogène a voulu montrer que fa définition n'eft pas exacte. J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches & policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit-il; mais ce n'eft pas toujours par befoin. Comme ma furprife augmentoit, il me dit: Allons nous affeoir fous ce platane; je vous raconterai fon hiftoire en peu de mots, & je vous ferai connoître quelques Athéniens célèbres que je vois dans les allées voifines. Nous nous affîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le mifanthrope, & d'une colline couverte de verdure & de maifons, qui s'appelle Colone.

Vers le temps où Platon ouvroit fon école à l'Académie, reprit Apollodore, Antifthène, autre difciple de Socrate, établiffoit la fienne fur une colline, placée de l'autre côté de la ville. Ce philofophe cherchoit, dans fa jeuneffe, à fe parer des dehors d'une vertu févère; & fes intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour: Antifthène, j'apperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau. Inftruit par fon maître, que le bonheur confifte dans la vertu, il fit confifter la vertu dans le mépris des richeffes & de la volupté; &, pour accréditer fes maximes, il parut en public, un bâton à la main, une beface fur les épaules, comme un de ces infortunés qui expofent leur misère aux paffans. La fingularité de ce fpectacle lui attira des difciples, que fon éloquence fixa pendant quelque temps auprès de lui. Mais les auftérités qu'il leur prefcrivoit, les éloignèrent infenfiblement; & cette défertion lui donna tant de dégoût, qu'il ferma fon école.

Diogène parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope, fa patrie, avec fon père, accufé d'avoir altéré la monnoie. Après beaucoup de réfiftance, Antifthène lui communiqua fes principes, & Diogène ne tarda pas à les étendre. Antifthène cherchoit à corriger les paffions, Diogène voulut les détruire. Le fage, pour être heureux, devoit felon lui, fe rendre indépendant de la fortune, des hommes, & de lui-même; de la fortune, en bravant fes faveurs & fes caprices; des hommes, en fecouant les préjugés, les ufages, & jufqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à fes lumières; de lui-même, en travaillant à endurcir fon corps contre les rigueurs des faifons, & fon ame contre l'attrait des plaifirs. Il dit quelquefois: „ Je fuis pauvre, errant, fans „ patrie, fans afyle, obligé de vivre au jour la journée; mais

„ j'oppose le courage à la fortune, la nature aux lois, la „ raison aux passions.„

De ces principes dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection, ou aux plus grands désordres*, résulte le mépris des richesses, des honneurs, de la gloire, de la distinction des états, des bienséances de la société, des arts, des sciences, de tous les agrémens de la vie. L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, & qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers, & qui ne sauroit être de sa patrie : cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, & n'a pas même existé avant leur naissance. Diogène a cru en appercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. „ Je n'ai vu, dit-il, des „ hommes nulle part ; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone.„

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, & s'est affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'appaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans, pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver piés nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public & dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter & supporter avec courage le ridicule, l'insulte & l'injustice, choquer les usages établis jusques dans les choses les plus indifférentes, & donner tous les jours des scènes, qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs secrets qui l'animent. Je le vis un jour, pendant une forte gelée, embrasser à demi nu une statue de bronze. Un Lacédemonien lui demanda s'il souffroit. Non, dit le philosophe. Quel mérite avez-vous donc, répliqua le Lacédémonien ?

Diogène a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'ame, de la gaieté dans le caractère. Il expose ses principes avec tant de clarté, & les developpe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, & sur le champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à réformer les hommes, il n'a pour eux aucune espèce de ménagement. Son systême le porte à déclamer contre les vices & les abus ; son caractère, à poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire, & ceux

* Antisthène & Diogène ont été les chefs de l'école des Cyniques, & de cette école est sortie celle des Stoïciens.

de

de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté qui règne dans ses discours, le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modère l'ennui par des réparties promptes, quelquefois heureuses, & toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire assaut de plaisanteries avec lui, & se vengent de sa supériorité par des outrages, qu'il supporte avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu souvent leur reprocher des expressions & des actions qui faisoient rougir la pudeur; & je ne crois pas que lui-même se soit livré aux excès dont ses ennemis l'accusent. Son indécence est dans les manières plutôt que dans les mœurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme singulier; & je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: ,, C'est Socrate en délire.,,

Dans ce moment nous vîmes passer un homme qui se promenoit lentement auprès de nous. Il paroissoit âgé d'environ 40 ans. Il avoit l'air triste & soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très simple, Apollodore s'empressa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration & de sentiment; & revenant s'asseoir auprès de moi: C'est Phocion, me dit-il, & ce nom doit à jamais réveiller dans votre esprit l'idée de la probité même. Sa naissance est obscure; mais son ame est infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'Académie; il y puisa les principes gravés dans son cœur, & aussi invariables que la justice & la vérité dont ils émanent.

Au sortir de l'Académie, il servit sous Chabrias, dont il modéroit l'impétuosité, & qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont manifesté ses talens pour la guerre. Pendant la paix il cultive un petit champ, qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses désirs, & qui procure à Phocion un superflu, dont il soulage les besoins des autres. Il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte, ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs.

Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il soit heureux & sensible; c'est que son ame est plus forte que la joie & la douleur. Ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paroissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses. Il n'est amer & sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils.

Je suis bien aise que le hasard ait rapproché sous vos yeux Diogène & Phocion. En les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie, sans le pousser trop loin & sans en avertir le public, tandis que le second ne montre ni ne cache ses vertus. J'irai plus loin, & je dirai qu'on peut juger, au premier coup-d'œil, lequel de ces deux hommes est le vrai philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène ; mais le manteau de Diogène est déchiré, & celui de Phocion ne l'est pas.

Après Phocion venoient deux Athéniens, dont l'un se faisoit remarquer par une taille majestueuse & une figure imposante. Apollodore me dit : il est fils d'un cordonnier, et gendre de Cotys, roi de Thrace. Il s'appelle Iphicrate. L'autre est fils de Conon, qui fut un des plus grands hommes de ce siècle, & s'appelle Timothée.

Tous deux, placés à la tête de nos armées, ont maintenu pendant une longue suite d'années la gloire de la république ; tous deux ont su joindre les lumières aux talens, les réflexions à l'expérience, la ruse au courage. Iphicrate se distingua surtout par l'exacte discipline qu'il introduisit parmi nos troupes, par la prudence, qui dirigeoit ses entreprises, par une défiance scrupuleuse qui le tenoit toujours en garde contre l'ennemi. Il dut beaucoup à sa réputation ; aussi disoit-il en marchant contre les barbares : „ Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils „ n'aient pas entendu parler d'Iphicrate.„

Timothée est plus actif, plus patient, moins habile peut-être à former des projets, mais plus constant & plus ferme quand il s'agit de l'exécution. Ses ennemis, pour ne pas reconnoître son mérite, l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la fortune planant au dessus de sa tête, & rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Thimothée vit le tableau, & dit plaisamment : „ Que ne ferois-je donc pas si j'étois éveillé ?„

Iphicrate a fait des changemens utiles dans les armes de l'infanterie ; Timothée a souvent enrichi le trésor épuisé, des dépouilles enlevées à l'ennemi ; il est vrai qu'en même temps il s'est enrichi lui-même. Le premier a rétabli des souverains sur leurs trônes ; le second forcé les Lacédémoniens à nous céder l'empire de la mer. Ils ont tous deux le talent de la parole. L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse & vaine ; celle de Timothée plus simple & plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues. & nous les bannirons peut-être un jour.

Fin du Chapitre septième.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Lycée. Gymnases. Isocrate. Palestres. Funérailles des Athéniens.

UN autre jour, au moment qu'Apollodore entroit chez moi pour me proposer une promenade au Lycée, je courus à lui, en m'écriant: Le connoissez-vous?—Isocrate. Je viens de lire un de ses discours? j'en suis transporté. Vit-il encore? où est-il? que fait-il?—Il est ici, répondit Apollodore. Il professe l'éloquence. C'est un homme célèbre; je le connois.—Je veux le voir aujourd'hui, ce matin, dans l'instant même.—Nous irons chez lui en revenant du Lycée.

Nous passâmes par le quartier des marais; &, sortant par la porte d'Egée, nous suivîmes un sentier le long de l'Ilissus, torrent impétueux, ou ruisseau paisible, qui, suivant la différence des saisons, se précipite ou se traîne au pied d'une colline par où finit le mont Hymette: ses bords sont agréables; ses eaux, communément pures & limpides. Nous vîmes aux environs un autel dédié aux Muses, l'endroit où l'on prétend que Borée enleva la belle Orithye, fille du roi Erechthée; le temple de Cérès, où l'on célèbre les petits mystères, & celui de Diane, où l'on sacrifie tous les ans une grande quantité de chèvres en l'honneur de la Déesse. Avant le combat de Marathon, les Athéniens lui en promirent autant qu'ils trouveroient de Perses étendus sur le champ de bataille. Ils s'apperçurent, après la victoire, que l'exécution d'un vœu si indiscret épuiseroit bientôt les troupeaux de l'Attique; on borna le nombre des victimes à cinq cents, & la Déesse voulut bien s'en contenter.

Pendant qu'on me faisoit ces récits, nous vîmes sur la colline des paysans qui couroient en frappant sur des vases d'airain, pour attirer un essaim d'abeilles qui venoit de s'échapper d'une ruche.

Ces insectes se plaisent infiniment sur le mont Hymette, qu'ils ont rempli de leurs colonies, & qui est presque par tout couvert de serpolet & d'herbes odoriférantes. Mais c'est surtout dans le thym excellent qu'il produit, qu'ils puisent ces sucs précieux dont ils composent un miel estimé dans toute la Grèce. Il est d'un blanc tirant sur le jaune; il noircit quand on le garde long-temps, & conserve toujours sa fluidité. Les Athéniens en font tous les ans une récolte abondante; & l'on peut juger du prix qu'ils y attachent, par l'usage où sont les Grecs d'employer le miel dans la pâtisserie, ainsi que dans les ragoûts. On prétend qu'il prolonge la vie, & qu'il

est

eſt principalement utile aux vieillards. J'ai vu même plusieurs diſciples de Pythagore conſerver leur ſanté, en prenant un peu de miel pour toute nourriture.

Après avoir repaſſé l'Iliſſus, nous nous trouvâmes dans un chemin où l'on s'exerce à la courſe, & qui nous conduiſit au Lycée.

Les Athéniens ont trois gymnaſes deſtinés à l'inſtitution de la jeuneſſe; celui du Lycée, celui du Cynoſarge, ſitué ſur une colline de ce nom, & celui de l'Académie. Tous trois ont été conſtruits hors des murs de la ville, aux frais du gouvernement. On ne recevoit autrefois dans le ſecond que des enfans illégitimes.

Ce ſont de vaſtes édifices entourés de jardins & d'un bois ſacré. On entre d'abord dans une cour de forme quarrée, & dont le pourtour eſt de 2 ſtades *. Elle eſt environnée de portiques & de bâtimens. Sur trois de ſes côtés ſont des ſalles ſpacieuſes, & garnies de ſiéges, où les philoſophes, les rhéteurs & les ſophiſtes raſſemblent leurs diſciples. Sur le quatrième, on trouve des pièces pour les bains & les autres uſages du gymnaſe. Le portique expoſé au midi eſt double, afin qu'en hiver la pluie agitée par le vent ne puiſſe pénétrer dans ſa partie intérieure.

De cette cour on paſſe dans une enceinte également quarrée. Quelques platanes en ombragent le milieu. Sur trois des côtés règnent des portiques. Celui qui regarde le nord, eſt à double rang de colonnes, pour garantir du ſoleil ceux qui s'y promènent en été. Le portique oppoſé s'appelle Xyſte. Dans la longueur du terrein qu'il occupe, on a ménagé au milieu une eſpèce de chemin creux d'environ 12 pieds de largeur, ſur près de deux pieds de profondeur. C'eſt là qu'à l'abri des injures du temps, ſéparés des ſpectateurs qui ſe tiennent ſur les plate-bandes latérales, les jeunes élèves s'exercent à la lutte. Au-delà du Xyſte, eſt un Stade pour la courſe à pied.

Un magiſtrat, ſous le nom de gymnaſiarque, préſide aux différens gymnaſes d'Athènes. Sa charge eſt annuelle, & lui eſt conférée par l'aſſemblée générale de la nation. Il eſt obligé de fournir l'huile qu'emploient les athlètes pour donner plus de ſoupleſſe à leurs membres. Il a ſous lui, dans chaque gymnaſe, pluſieurs officiers, tels que le gymnaſte, le pædotribe, & d'autres encore, dont les uns entretiennent le bon ordre parmi les élèves, & les autres les dreſſent à différens exercices. On y diſtingue ſur-tout dix ſophroniſtes, nommés parmi les dix tribus, & chargés de veiller plus ſpécialement

* 189 toiſes.

ſur

fur les mœurs. Il faut que tous ces officiers foient approuvés par l'Aréopage.

Comme la confiance & la sûreté doivent régner dans le gymnafe, ainfi que dans tous les lieux où l'on s'affemble en grand nombre, les vols qui s'y commettent font punis de mort, lorfqu'ils excèdent la valeur de dix drachmes*.

Les gymnafes devant être l'afyle de l'innocence & de la pudeur, Solon en avoit interdit l'entrée au public, pendant que les élèves, célébrant une fête en l'honneur de Mercure, étoient moins furveillés par leurs inftituteurs ; mais ce règlement n'eft plus obfervé.

Les exercices qu'on y pratique font ordonnés par les lois, foumis à des règles, animés par les éloges des maîtres, & plus encore par l'émulation qui fubfifte entre les difciples. Toute la Grèce les regarde comme la partie la plus effentielle de l'éducation parce qu'ils rendent un homme agile, robufte, capable de fupporter les travaux de la guerre, & les loifirs de la paix. Confidérés par rapport à la fanté, les médecins les ordonnent avec fuccès. Relativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée, qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur durent autrefois les victoires qui les firent redouter des autres peuples ; &, dans ces derniers temps, il a fallu, pour les vaincre, les égaler dans la gymnaftique.

Mais, fi les avantages de cet art font extrêmes les abus ne le font pas moins. La médecine & la philofophie condamnent de concert ces exercices, lorfqu'ils épuifent le corps, ou qu'ils donnent à l'ame plus de férocite que de courage.

On a fucceffivement augmenté & décoré le gymnafe du Lycée. Ses murs font enrichis de peintures. Apollon eft la divinité tutélaire du lieu; on voit à l'entrée fa ftatue. Les jardins, ornés de belles allées, furent renouvelés dans les dernières années de mon féjour en Grèce. Des fiéges placés fous les arbres, invitent à s'y repofer.

Après avoir affifté aux exercices des jeunes gens, & paffé quelques momens dans des falles où l'on agitoit des queftions tour-à-tour importantes & frivoles, nous prîmes le chemin qui conduit du Lycée à l'Académie, le long des murs de la ville. Nous avions à peine fait quelques pas, que nous trouvâmes un vieillard vénérable, qu'Apollodore me parut bien aife de voir. Après les premiers complimens, il lui demanda où il alloit. Le vieillard répondit d'une voix grêle: Je vais dîner chez Platon avec Ephore & Théopompe, qui m'attendent à la porte Dipyle.—C'eft juftement notre chemin,

* 9 livres.

reprit

reprit Apollodore; nous aurons le plaisir de vous accompagner. Mais, dites-moi, vous aimez donc toujours Platon? —Autant que je me flatte d'en être aimé. Notre liaison formée dès notre enfance, ne s'est point altérée depuis. Il s'en est souvenu dans un de ses dialogues, où Socrate, qu'il introduit comme interlocuteur, parle de moi en termes très honorables.—Cet hommage vous étoit dû. On se souvient qu'à la mort de Socrate, pendant que ses disciples effrayés prenoient la fuite, vous osâtes paroître en habit de deuil dans les rues d'Athènes. Vous aviez donné, quelques années auparavant, un autre exemple de fermeté. Quand Théramène, proscrit par les 30 tyrans, en plein sénat, se réfugia auprès de l'autel, vous vous levâtes pour prendre sa défense; & ne fallut-il pas que lui-même vous priât de lui épargner la douleur de vous voir mourir avec lui? Le vieillard me parut ravi de cet éloge. J'étois impatient de savoir son nom. Apollodore se faisoit un plaisir de me le cacher.

Fils de Théodore, lui dit-il, n'êtes-vous pas de même âge que Platon?—J'ai six à sept ans de plus que lui; il ne doit être que dans sa 68e. année.—Vous paroissez vous bien porter.—A merveille; je suis sain de corps & d'esprit, autant qu'il est possible de l'être.—On dit que vous êtes fort riche? —J'ai acquis par mes veilles de quoi satisfaire les désirs d'un homme sage. Mon père avoit une fabrique d'instrumens de musique. Il fut ruiné dans la guerre du Péloponèse; & ne m'ayant laissé pour héritage qu'une excellente éducation, je fus obligé de vivre de mon talent, & de mettre à profit les leçons que j'avois reçues de Gorgias, de Prodicus, & des plus habiles orateurs de la Grèce. Je fis des plaidoyers pour ceux qui n'étoient pas en état de défendre eux-mêmes leurs causes. Un discours que j'adressai à Nicoclès, roi de Chypre, m'attira de sa part une gratification de 20 talens*. J'ouvris des cours publics d'éloquence. Le nombre de mes disciples ayant augmenté de jour en jour, j'ai recueilli le fruit d'un travail qui a rempli tous les momens de ma vie.—Convenez pourtant que, malgré la sévérité de vos mœurs, vous en avez consacré quelques-uns aux plaisirs. Vous eûtes autrefois la belle Métanire; dans un âge plus avancé, vous retirâtes chez vous une courtisane non moins aimable. On disoit alors que vous saviez allier les maximes de la philosophie avec les raffinemens de la volupté, & l'on parloit de ce lit somptueux que vous aviez fait dresser, & de ces oreillers qui exhaloient une odeur si délicieuse. Le vieillard convenoit de ces faits en riant.

* 108,000 livres.

Apollodore

Apollodore continuoit : Vous avez une famille aimable, une bonne santé, une fortune aisée, des disciples sans nombre, un nom que vous avez rendu célèbre, & des vertus qui vous placent parmi les plus honnêtes citoyens de cette ville. Avec tant d'avantages vous devez être le plus heureux des Athéniens.—Hélas ! répondit le vieillard, je suis peut-être le plus malheureux des hommes. J'avois attaché mon bonheur à la considération ; mais, comme d'un côté l'on ne peut être considéré dans une démocratie, qu'en se mêlant des affaires publiques, & que, d'un autre côté, la nature ne m'a donné qu'une voix foible & une excessive timidité, il est arrivé que très capable de discerner les vrais intérêts de l'Etat, incapable de les défendre dans l'assemblée générale, j'ai toujours été violemment tourmenté de l'ambition & de l'impossibilité d'être utile, ou, si vous voulez d'obtenir du crédit. Les Athéniens reçoivent gratuitement chez moi des leçons d'éloquence ; les étrangers, pour le prix de mille drachmes * ; j'en donnerois dix mille à celui qui me procureroit de la hardiesse avec un organe sonore.—Vous avez réparé les torts de la nature ; vous instruisez par vos écrits ce public à qui vous ne pouvez adresser la parole, & qui ne sauroit vous refuser son estime.—Eh ! que me fait l'estime des autres, si je ne puis pas y joindre la mienne ? Je pousse quelquefois jusqu'au mépris la foible idée que j'ai de mes talens. Quel fruit en ai-je retiré ? Ai-je jamais obtenu les emplois, les magistratures, les distinctions que je vois tous les jours accorder à ces vils orateurs qui trahissent l'Etat ?

Quoique mon panégyrique d'Athènes ait fait rougir ceux qui précédemment avoient traité le même sujet, & découragé ceux qui voudroient le traiter aujourd'hui, j'ai toujours parlé de mes succès avec modestie, ou plutôt avec humilité. J'ai des intentions pures ; je n'ai jamais, par des écrits ou par des accusations, fait tort à personne, & j'ai des ennemis !—Eh ! ne devez-vous pas racheter votre mérite par quelques chagrins ? Vos ennemis sont plus à plaindre que vous. Une voix importune les avertit sans cesse que vous comptez parmi vos disciples, des rois, des généraux, des hommes d'état, des historiens, des écrivains dans tous les genres ; que de temps en temps il sort de votre école des colonies d'hommes éclairés, qui vont au loin répandre votre doctrine ; que vous gouvernez la Grèce par vos élèves ; &, pour me servir de votre expression, que vous êtes la pierre qui aiguise l'instrument.—Oui ; mais cette pierre ne coupe pas.

Du moins, ajoutoit Apollodore, l'envie ne sauroit se dissimuler que vous avez hâté les progrès de l'art oratoire. Et

* 900 livres.

c'eſt ce mérite qu'on veut auſſi m'enlever. Tous les jours des ſophiſtes audacieux, des inſtituteurs ingrats, puiſant dans mes écrits les préceptes & les exemples, les diſtribuent à leurs écoliers, & n'en ſont que plus ardens à me déchirer; ils s'exercent ſur les ſujets que j'ai traités; ils aſſemblent leurs partiſans autour d'eux, & comparent leurs diſcours aux miens, qu'ils ont eu la précaution d'altérer, & qu'ils ont la baſſeſſe de défigurer en les liſant. Un tel acharnement me pénètre de douleur. Mais j'apperçois Ephore & Théopompe. Je vais les mener chez Platon, & je prends congé de vous.

Dès qu'il fut parti, je me tournai bien vîte vers Apollodore. Quel eſt donc, lui diſ-je, ce vieillard ſi modeſte, avec tant d'amour-propre, & ſi malheureux avec tant de bonheur? C'eſt, me dit-il, Iſocrate, chez qui nous devions paſſer à notre retour. Je l'ai engagé, par mes queſtions, à vous tracer les principaux traits de ſa vie & de ſon caractère. Vous avez vu qu'il montra deux fois du courage dans ſa jeuneſſe. Cet effort, épuiſa ſans doute la vigueur de ſon ame; car il a paſſé le reſte de ſes jours dans la crainte & dans le chagrin. L'aſpect de la tribune, qu'il s'eſt ſagement interdite, l'afflige ſi fort, qu'il n'aſſiſte plus à l'aſſemblée générale. Il ſe croit entouré d'ennemis et d'envieux, parce que des auteurs qu'il mépriſe, jugent de ſes écrits moins favorablement que lui. Sa deſtinée eſt de courir ſans ceſſe après la gloire, & de ne jamais trouver le repos.

Malheureuſement pour lui, ſes ouvrages, remplis d'ailleurs de grandes beautés, fourniſſent des armes puiſſantes à la critique; ſon ſtyle eſt pur & coulant, plein de douceur & d'harmonie, quelquefois pompeux & magnifique, mais quelquefois auſſi, traînant, diffus & ſurchargé d'ornemens qui le déparent.

Son éloquence n'étoit pas propre aux diſcuſſions de la tribune & du barreau; elle s'attache plus à flatter l'oreille qu'à émouvoir le cœur. On eſt ſouvent fâché de voir un auteur eſtimable s'abaiſſer à n'être qu'un écrivain ſonore, réduire ſon art au ſeul mérite de l'élégance, aſſervir péniblement ſes penſées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile, n'avoir d'autre objet que d'arrondir des périodes, & d'autre reſſource pour en ſymétriſer les membres, que de les remplir d'expreſſions oiſeuſes & de figures déplacées. Comme il ne diverſifie pas aſſez les formes de ſon élocution, il finit par refroidir & dégouter le lecteur. C'eſt un peintre qui donne à toutes ſes figures les mêmes traits, le mêmes vêtemens & les mêmes attitudes.

La plupart de ſes harangues roulent ſur les articles les plus importans de la morale & de la politique. Il ne perſuade ni n'entraîne,

m'entraîne, parce qu'il n'écrit point avec chaleur, & qu'il paroit plus occupé de son art que des vérités qu'il annonce. De-là vient peut-être que les souverains dont il s'est, en quelque façon, constitué le législateur, ont répondu à ses avis par des récompenses. Il a composé, sur les devoirs des rois, un petit ouvrage qu'il fait circuler de cour en cour. Denys, tyran de Syracuse, le reçut. Il admira l'auteur, & lui pardonna facilement des leçons qui ne portoient pas le remords dans son ame.

Isocrate a vieilli faisant, polissant, repolissant, refaisant un très-petit nombre d'ouvrages. Son panégyrique d'Athènes lui coûta, dit-on, dix années de travail. Pendant tout le temps que dura cette laborieuse construction, il ne s'apperçut pas qu'il élevoit son édifice sur des fondemens qui devoient en entraîner la ruine. Il pose pour principe, que le propre de l'éloquence est d'agrandir les petites choses, & d'apetisser les grandes; & il tâche de montrer ensuite que les Athéniens ont rendu plus de services à la Grèce que les Lacédémoniens.

Malgré ces défauts, auxquels ses ennemis en ajoutent beaucoup d'autres, ses écrits présentent tant de tours heureux & de saines maximes, qu'ils serviront de modèles à ceux qui auront le talent de les étudier. C'est un rhéteur habile, destiné à former d'excellens écrivains; c'est un instituteur éclairé, toujours attentif aux progrès de ses disciples & au caractère de leur esprit. Ephore de Cume, & Théopompe de Chio, qui viennent de nous l'enlever, en ont fait l'heureuse épreuve. Après avoir donné l'essor au premier, & réprimé l'impétuosité du second, il les a destinés tous deux à écrire l'histoire. Leurs premiers essais font honneur à la sagacité du maître, & aux talens des disciples.

Pendant qu'Apollodore m'instruisoit de ces détails, nous traversions la place publique. Il me conduisit ensuite par la rue des Hermès, & me fit entrer dans la Palestre de Tauréas, située en face du portique royal*.

Comme Athènes possède différens gymnases, elle renferme aussi plusieurs Palestres. On exerce les enfans dans les premières de ces écoles; les athlètes de profession, dans les secondes. Nous en vîmes un grand nombre qui avoient remporté des prix aux jeux établis en différentes villes de la Grèce, & d'autres qui aspiroient aux mêmes honneurs. Plusieurs Athéniens, & même des vieillards, s'y rendent assidument, pour continuer leurs exercices, ou pour être témoins des combats qu'on y livre.

Les Palestres sont à-peu-près de la même forme que les gymnases. Nous parcourûmes les pièces destinées à toutes

* Voyez l. plan de la Palestre.

les espèces de bains, celles où les athlètes déposent leurs habits ; où on les frotte d'huile, pour donner de la souplesse à leurs membres ; où ils se roulent sur le sable, pour que leurs adversaires ne puissent les saisir.

La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du lycée, se retracèrent à nos yeux sous des formes plus variées, avec plus de force & d'adresse de la part des acteurs.

Parmi les différens groupes qu'ils composoient, on distinguoit des hommes de la plus grande beauté, & dignes de servir de modèles aux artistes ; les uns avec des traits vigoureux & fièrement prononcés, comme on représente Hercule ; d'autres, d'une taille plus svelte & plus élégante, comme on peint Achille. Les premiers, se destinant aux combats de la lutte & du pugilat, n'avoient d'autre objet que d'augmenter leurs forces ; les seconds, dressés pour des exercices moins violens, tels que la course, le saut, &c., que de se rendre légers.

Leur régime s'assortit à leur destination. Plusieurs s'abstiennent des femmes & du vin. Il en est qui mènent une vie très frugale ; mais ceux qui se soumettent à de laborieuses épreuves, ont besoin, pour se réparer, d'une grande quantité d'alimens substantiels, comme la chair rôtie de bœuf & de porc. S'ils n'en exigent que deux mines par jour, avec du pain à proportion, ils donnent une haute idée de leur sobriété. Mais on en cite plusieurs qui en faisoient une consommation effrayante. On dit, par exemple, que Théagène de Thasos mangea dans un jour un bœuf tout entier. On attribue le même exploit à Milon de Crotone, dont l'ordinaire étoit de 20 mines de viande, d'autant de mines de pain,* & de trois conges de vin.† On ajoute enfin qu'Astydamas de Milet, se trouvant à la table du satrape Ariobarzane, dévora tout seul le souper qu'on avoit préparé pour 9 convives. Ces faits, exagérés sans doute, prouvent du moins l'idée qu'on se forme de la voracité de cette classe d'athlètes. Quand ils peuvent la satisfaire sans danger, ils acquièrent une vigueur extrême : leur taille devient quelquefois gigantesque ; & leurs adversaires frappés de terreur, ou s'éloignent de la lice, ou succombent sous le poids de ces masses énormes.

L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Bientôt un embonpoint excessif défigure tous leurs traits ; il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux, qu'ils ont toujours été inutiles à leur patrie : car, il ne faut pas le dissimuler, la lutte, le pugilat, & tous ces combats livrés avec tant de fureur dans les solennités publiques, ne sont plus

* Environ 18 livres. † Environ quinze pintes.

que

que des spectacles d'ostentation, depuis que la tactique s'est perfectionnée. L'Egypte ne les a jamais adoptés, parce qu'ils ne donnent qu'une force passagère. Lacédémone en a corrigé les inconvéniens, par la sagesse de son institution. Dans le reste de la Grèce, on s'est apperçu qu'en y soumettant les enfans, on risque d'altérer leurs formes, & d'arrêter leur accroissement; & que, dans un âge plus avancé, les lutteurs de profession sont de mauvais soldats, parce qu'ils sont hors d'état de supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin, & le plus petit dérangement.

En sortant de la Palestre, nous apprîmes que Télaïre, femme de Pyrrhus, parent & ami d'Apollodore, venoit d'être attaquée d'un accident qui menaçoit sa vie. On avoit vu à sa porte les branches de laurier & d'acanthe, que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussitôt. Les parens, empressés autour du lit, adressoient des prières à Mercure, conducteur des ames; & le malheureux Pyrrhus recevoit les derniers adieux de sa tendre épouse. On parvint à l'arracher de ces lieux. Nous voulûmes lui rappeler les leçons qu'il avoit reçues à l'académie; leçons si belles quand on est heureux, si importunes quand on est dans le malheur. „ O philosophie! s'écria-t-il, hier, tu „ m'ordonnois d'aimer ma femme; aujourd'hui, tu me dé- „ fends de la pleurer! „ Mais enfin, lui disoit-on, vos larmes ne la rendront pas à la vie. „ Eh! c'est ce qui les redouble „ encore, répondit-il. „

Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris & de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, & revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une couronne de fleurs; dans ses mains, un gâteau de farine & de miel, pour appaiser Cerbère; & dans sa bouche une pièce d'argent d'une ou deux oboles, qu'il faut payer à Caron: en cet état elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule. A la porte étoit un vase de cette eau lustrale destinée à purifier ceux qui ont touché un cadavre. Cette exposition est nécessaire pour s'assurer que la personne est véritablement morte, & qu'elle l'est de mort naturelle. Elle dure quelquefois jusqu'au troisième jour.

Le convoi fut indiqué. Il falloit s'y rendre avant le lever du soleil. Les lois défendent de choisir une autre heure; elles n'ont pas voulu qu'une cérémonie si triste dégénérât en un spectacle d'ostentation. Les parens & les amis furent invités. Nous trouvâmes auprès du corps, des femmes qui poussoient de longs gémissemens; quelques unes coupoient des boucles de leurs cheveux, & les déposoient à côté de

Télaïre, comme un gage de leur tendresse & de leur douleur. On la plaça sur un chariot, dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchoient avant, les femmes après ; quelques uns, la tête rasée, tous, baissant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un chœur de musiciens qui faisoient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à une maison qu'avoit Pyrrhus auprès de Phalère. C'est là qu'étoient les tombeaux de ses pères.

L'usage d'inhumer les corps fut autrefois commun parmi les nations ; celui de les brûler prévalut dans la suite chez les Grecs ; aujourd'hui, il paroît indifférent de rendre à la terre ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes. Quand le corps de Télaïre eut été consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres ; & l'urne qui les renfermoit, fut ensevelie dans la terre.

Pendant la cérémonie on fit des libations de vin ; on jeta dans le feu quelques unes des robes de Télaïre : on l'appeloit à haute voix ; & cet adieu éternel redoubloit les larmes qui n'avoient cessé de couler de tous les yeux.

De là nous fûmes appelés au repas funèbre, où la conversation ne roula que sur les vertus de Télaïre. Le 9e. & le 30e. jour, ses parens, habillés de blanc, & couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes ; & il fut réglé que, rassemblés tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperoient de sa perte, comme si elle étoit encore récente. Cet engagement si beau se perpétue souvent dans une famille, dans une société d'amis, parmi les disciples d'un philosophe. Les regrets qu'ils laissent éclater dans ces circonstances, se renouvellent dans la fête générale des morts qu'on célèbre au mois anthestérion.* Enfin, j'ai vu plus d'une fois des particuliers s'approcher d'un tombeau, y déposer une partie de leurs cheveux, & faire tout autour des libations d'eau, de vin, de lait & de miel.

Moins attentif à l'origine de ces rits, qu'au sentiment qui les maintient, j'admirois la sagesse des anciens législateurs qui imprimèrent un caractère de sainteté à la sépulture & aux cérémonies qui l'accompagnent. Ils favorisèrent cette ancienne opinion, que l'ame dépouillée du corps qui lui sert d'enveloppe, est arrêtée sur les rivages du Styx, tourmentée du désir de se rendre à sa destination, apparoissant en songe à ceux qui doivent s'intéresser à son sort, jusqu'à ce qu'ils aient soustrait ses dépouilles mortelles aux regards du soleil, & aux injures de l'air.

De-là cet empressement à lui procurer le repos qu'elle dé-

* Mois qui répondoit à nos mois de février & de mars.

sire ;

fire ; l'injonction faite au voyageur, de couvrir de terre un cadavre qu'il trouve sur son chemin ; cette vénération profonde pour les tombeaux, & les lois sévères contre ceux qui les violent.

De-là encore l'usage pratiqué à l'égard de ceux que les flots ont engloutis, ou qui meurent en pays étranger, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Leurs compagnons, avant de partir, les appellent trois fois à haute voix ; &, à la faveur des sacrifices & des libations, ils se flattent de ramener leurs mânes, auxquels on élève quelquefois des cénotaphes, espèces de monumens funèbres, presque aussi respectés que les tombeaux.

Parmi les citoyens qui ont joui pendant leur vie d'une fortune aisée, les uns, conformément à l'ancien usage, n'ont au-dessus de leurs cendres qu'une petite colonne, où leur nom est inscrit ; les autres, au mépris des lois qui condamnent le faste & les prétentions d'une douleur simulée, sont pressés sous des édifices élégans & magnifiques, ornés de statues, & embellis par les arts. J'ai vu un simple affranchi dépenser deux talens* pour le tombeau de sa femme.

Entre les routes dans lesquelles on s'égare par l'excès ou le défaut de sentiment, les lois ont tracé un sentier, dont il n'est pas permis de s'écarter. Elles défendent d'élever aux premières magistratures le fils ingrat qui, à la mort des auteurs de ses jours, a négligé les devoirs de la nature & de la religion. Elles ordonnent, à ceux qui assistent au convoi, de respecter la décence jusques dans leur désespoir ; qu'ils ne jettent point la terreur dans l'ame des spectateurs, par des cris perçans & des lamentations effrayantes ; que les femmes, surtout, ne se déchirent pas le visage, comme elles faisoient autrefois. Qui croiroit qu'on eût jamais dû leur prescrire de veiller à la conservation de leur beauté ?

Fin du Chapitre huitième.

CHAPITRE IX.

Voyage à Corinthe. Xénophon. Timoléon.

EN arrivant dans la Grèce, nous apprîmes que les Eléens s'étant emparés d'un petit endroit du Péloponèse, nommé Scillonte, où Xénophon faisoit sa résidence, il étoit venu

* 10,800 livres.

avec ses fils s'établir à Corinthe. Timagène étoit impatient de le voir. Nous partîmes, amenant avec nous Philotas, dont la famille avoit des liaisons d'hospitalité avec celle de Timodème, l'une des plus anciennes de Corinthe. Nous traversâmes Eleusis, Mégare, l'isthme; nous étions trop pressés pour nous occuper des objets qui s'offroient à nous sur la route.

Timodème nous conduisit lui-même chez Xénophon. Il étoit sorti; nous le trouvâmes dans un temple voisin, où il offroit un sacrifice. Tous les yeux étoient levés sur lui, & il ne les levoit sur personne; car il paroissoit devant les dieux avec le même respect qu'il inspiroit aux hommes. Je le considérois avec un vif intérêt. Il paroissoit âgé d'environ 72 ans; & son visage conservoit encore des restes de cette beauté qui l'avoit distingué dans sa jeunesse.

La cérémonie étoit à peine achevée, que Timagène se jette à son cou; &, ne pouvant s'en arracher, l'appelle d'une voix entrecoupée, son général, son sauveur, son ami. Xénophon le regardoit avec étonnement, & cherchoit à démêler des traits qui ne lui étoient pas inconnus, qui ne lui étoient plus familiers. Il s'écrie à la fin: C'est Timagène, sans doute? Eh! quel autre que lui pourroit conserver des sentimens si vifs, après une si longue absence? Vous me faites éprouver dans ce moment combien il est doux de voir renaître des amis dont on s'est cru séparé pour toujours. De tendres embrassements suivirent de près cette reconnoissance; &, pendant tout le temps que nous passâmes à Corinthe, des éclaircissemens mutuels firent le sujet de leurs fréquens entretiens.

Né dans un bourg de l'Attique, élevé dans l'école de Socrate, Xénophon porta d'abord les armes pour sa patrie; ensuite, il entra comme volontaire dans l'armée qu'assembloit le jeune Cyrus, pour détrôner son frère Artaxerxès, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, il fut chargé, conjointement avec quatre autres officiers, du commandement des troupes grecques; & c'est alors qu'ils firent cette belle retraite, aussi admirée dans son genre, que l'est dans le sien, la relation qu'il nous en a donnée. A son retour, il passa au service d'Agésilas, roi de Lacédémone, dont il partagea la gloire, & mérita l'amitié. Quelque temps après, les Athéniens le condamnèrent à l'exil, jaloux, sans doute, de la préférence qu'il accordoit aux Lacédémoniens. Mais ces derniers, pour le dédommager, lui donnèrent une habitation à Scillonte.

C'est dans cette heureuse retraite qu'il avoit passé plusieurs années,

années, & qu'il comptoit retourner, dès que les troubles du Péloponèse seroient calmés.

Pendant notre séjour à Corinthe, je me liai avec ses deux fils, Cryllus & Diodore. Je contractai une liaison plus intime avec Timoléon, le second des fils de Timodème, chez qui nous étions logés.

Si j'avois à tracer le portrait de Timoléon, je ne parlerois pas de cette valeur brillante qu'il montra dans les combats, parce que, parmi les nations guerrières, elle n'est une distinction, que lorsque, poussée trop loin, elle cesse d'être une vertu ; mais pour faire connoître toutes les qualités de son ame, je me contenterois d'en citer les principales : cette prudence consommée, qui, en lui, avoit devancé les années ; son extrême douceur, quand il s'agissoit de ses intérêts ; son extrême fermeté, quand il étoit question de ceux de sa patrie : sa haine vigoureuse pour la tyrannie de l'ambition, & pour celle des mauvais exemples ; je mettrois le comble à son éloge, en ajoutant que personne n'eut, autant que lui, des traits de ressemblance avec Epaminondas, que, par un secret instinct, il avoit pris pour son modèle.

Timoléon jouissoit de l'estime publique & de la sienne, lorsque l'excès de sa vertu lui aliéna presque tous les esprits, & le rendit le plus malheureux des hommes. Son frère, Timophanès, qui n'avoit ni ses lumières, ni ses principes, s'étoit fait une cour d'hommes corrompus, qui l'exhortoient sans cesse à s'emparer de l'autorité. Il crut enfin en avoir le droit. Un courage aveugle & présomptueux lui avoit attiré la confiance des Corinthiens, dont il commanda plus d'une fois les armées, & qui l'avoient mis à la tête de 400 hommes qu'ils entretenoient pour la sûreté de la police. Timophanès en fit ses satellites, s'attacha la populace par ses largesses ; &, secondé par un parti redoutable, il agit en maître, & fit traîner au supplice les citoyens qui lui étoient suspects.

Timoléon avoit jusqu'alors veillé sur sa conduite & sur ses projets. Dans l'espoir de le ramener, il tâchoit de jeter un voile sur ses fautes, & de relever l'éclat de quelques actions honnêtes qui lui échappoient par hasard. On l'avoit même vu, dans une bataille, se précipiter sans ménagement au milieu des ennemis, & soutenir seul leurs efforts pour sauver les jours d'un frère qu'il aimoit, & dont le corps, couvert de blessures, étoit sur le point de tomber entre leurs mains.

Indigné maintenant de voir la tyrannie s'établir de son vivant, & dans le sein même de sa famille, il peint vivement à Timophanès l'horreur des attentats qu'il a commis, & qu'il

 médite

médite encore ; le conjure d'abdiquer au plutôt un pouvoir odieux, & de satisfaire aux mânes des victimes immolées à sa folle ambition. Quelques jours après, il remonte chez lui, accompagné de deux de leurs amis, dont l'un étoit le beau-frère de Timophanès. Ils réitèrent de concert les mêmes prières ; ils le pressent, au nom du sang, de l'amitié, de la patrie: Timophanès leur répond, d'abord par une dérision amère, ensuite par des menaces et des fureurs. On étoit convenu qu'un refus positif de sa part seroit le signal de sa perte. Ses deux amis, fatigués de sa résistance, lui plongèrent un poignard dans le sein, pendant que Timoléon, la tête couverte d'un pan de son manteau, fondoit en larmes, dans un coin de l'appartement où il s'étoit retiré.

Je ne puis, sans frémir, penser à ce moment fatal où nous etendîmes retentir dans la maison ces cris perçans, ces effrayantes paroles: Timophanès est mort ; c'est son beau-frère qui l'a tué ; c'est son frère. Nous étions par hasard avec Démariste, sa mère ; son père étoit absent. Je jetai les yeux sur cette malheureuse femme. Je vis ses cheveux se dresser sur sa tête, & l'horreur se peindre sur son visage au milieu des ombres de la mort. Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle vomit, sans verser une larme, les plus affreuses imprécations contre Timoléon, qui n'eut pas même la foible consolation de les entendre de sa bouche. Renfermée dans son appartement, elle protesta qu'elle ne reverroit jamais le meurtrier de son fils.

Parmi les Corinthiens, les uns regardoient le meurtre de Timophanès comme un acte héroïque, les autres comme un forfait. Les premiers ne se lassoient pas d'admirer ce courage extraordinaire, qui sacrifioit au bien public la nature & l'amitié. Le plus grand nombre, en approuvant la mort du tyran, ajoutoient que tous les citoyens étoient en droit de lui arracher la vie, excepté son frère. Il survint une émeute qui fut bientôt appaisée. On intenta contre Timoléon une acusation qui n'eut pas de suite.

Il se jugeoit lui même avec encore plus de rigueur. Dès qu'il s'apperçut que son action étoit condamnée par une grande partie du public, il douta de son innocence, & résolut de renoncer à la vie. Ses amis, à force de prières & de soins, l'engagèrent à prendre quelque nourriture, mais ne purent jamais le déterminer à rester au milieu d'eux. Il sortit de Corinthe ; &, pendant plusieurs années, il erra dans des lieux solitaires, occupé de sa douleur, & déplorant avec amertume les égaremens de sa vertu, & quelquefois l'ingratitude des Corinthiens.

Nous

Nous le verrons un jour reparoître avec plus d'éclat, & faire le bonheur d'un grand empire qui lui devra sa liberté.

Les troubles, occasionnés par le meurtre de son frère, accélérèrent notre départ. Nous quittâmes Xénophon avec beaucoup de regret. Je le revis quelques années après, à Scillonte ; & je rendrai compte, quand il en sera temps, des entretiens que j'eus alors avec lui. Ses deux fils vinrent avec nous. Ils devoient servir dans le corps de troupes que les Athéniens envoyoient aux Lacédémoniens.

Nous trouvâmes sur la route quantité de voyageurs qui se rendoient à Athènes, pour assister aux grandes Dionysiaques, l'une des plus célèbres fêtes de cette ville. Outre la magnificence des autres spectacles, je désirois avec ardeur de voir un concours établi depuis long-temps entre les poëtes qui présentent des tragédies ou des comédies nouvelles. Nous arrivâmes le 5 du mois élaphébolion*. Les fêtes devoient commencer huit jours après†.

Fin du Chapitre neuvième.

CHAPITRE X.

Levées, Revue, Exercice des Troupes chez les Athéniens.

DEUX jours après notre retour à Athènes, nous nous rendîmes dans une place où se faisoit la levée des troupes qu'on se proposoit d'envoyer au Péloponèse. Elles devoient se joindre à celles des Lacédémoniens & de quelques autres peuples, pour s'opposer, conjointement avec elles, aux projets des Thébains & de leurs alliés. Hégélochus, stratège ou général, étoit assis sur un siége élevé. Auprès de lui, un taxiarque, officier général, tenoit le registre où sont inscrits les noms des citoyens qui, étant en âge de porter les armes, doivent se présenter à ce tribunal. Il les appeloit à haute voix, & prenoit une note de ceux que le général avoit choisis.

Les Athéniens sont tenus de servir depuis l'âge de 18 ans, jusqu'à celui de 60. On emploie rarement les citoyens d'un âge avancé ; &, quand on les prend au sortir de l'enfance,

* Le premier avril de l'an 362 avant J. C.

† On présume que les grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville, commençoient le 12 du mois élaphébolion. Dans la 2e. année de la 104e. olympiade, année dont il s'agit ici, le 12 du mois élaphébolion tomba au 8 avril de l'année julienne proleptique, 362 avant J. C.

on a soin de les tenir éloignés des postes les plus exposés. Quelquefois le gouvernement fixe l'âge des nouvelles levées; quelquefois on les tire au sort.

Ceux qui tiennent à ferme les impositions publiques, ou qui figurent dans les chœurs aux fêtes de Bacchus, sont dispensés du service. Ce n'est que dans les besoins pressans, qu'on fait marcher les esclaves, les étrangers établis dans l'Attique, & les citoyens les plus pauvres. On les enrôle très rarement, parce qu'ils n'ont pas fait le serment de défendre la patrie, ou parce qu'ils n'ont aucun intérêt à la défendre. La loi n'en a confié le soin qu'aux citoyens qui possèdent quelque bien; & les plus riches servent comme simples soldats. Il arrive de-là que la perte d'une bataille, en affoiblissant les premières classes des citoyens, suffit pour donner à la dernière une supériorité qui altère la forme du gouvernement.

La république étoit convenue de fournir à l'armée des alliés 6000 hommes, tant de cavelerie que d'infanterie. Le lendemain de leur enrôlement, ils se répandirent en tumulte dans les rues & dans les places publiques, revêtus de leurs armes. Leurs noms furent appliqués sur les statues des dix héros qui ont donné les leurs aux tribus d'Athènes, de manière qu'on lisoit sur chaque statue les noms des soldats de chaque tribu.

Quelques jours après, on fit la revue des troupes. Je m'y rendis avec Timagène, Apollodore & Philotas. Nous y trouvâmes Iphicrate, Timothée, Phocion, Chabrias, tous les anciens généraux & tous ceux de l'année courante. Ces derniers avoient été, suivant l'usage, tirés au sort dans l'assemblée du peuple. Ils étoient au nombre de dix, un de chaque tribu. Je me souviens, à cette occasion, que Philippe de Macédoine disoit un jour: „ J'envie le bonheur des Athé-
„ niens; ils trouvent tous les ans dix hommes en état de
„ commander leurs armées, tandis que je n'ai jamais trouvé
„ que Parménion pour conduire les miennes. „

Autrefois le commandement rouloit entre les dix stratèges. Chaque jour l'armée changeoit de général; &, en cas de partage dans le conseil, le Polémarque, un des principaux magistrats de la république, avoit le droit de donner son suffrage. Aujourd'hui toute l'autorité est pour l'ordinaire entre les mains d'un seul, qui est obligé à son retour de rendre compte de ses opérations, à moins qu'on ne l'ait revêtu d'un pouvoir illimité. Les autres généraux restent à Athènes, & n'ont d'autres fonctions que de représenter dans les cérémonies publiques.

L'infanterie étoit composée de trois ordres de soldats: les oplites,

oplites, où pesamment armés; les armés à la légère; les peltastes, dont les armes étoient moins pesantes que celles des premiers, moins légères que celles des seconds.

Les oplites avoient, pour armes défensives, le casque, la cuirasse, le bouclier, des espèces de bottines qui couvroient la partie antérieure de la jambe; pour armes offensives, la pique & l'épée.

Les armés à la légère étoient destinés à lancer des javelots ou des flèches; quelques uns, des pierres, soit avec la fronde, soit avec la main. Les peltastes portoient un javelot, & un petit bouclier, nommé pelta.

Les boucliers, presque tous de bois de saule, ou même d'osier, étoient ornés de couleurs, d'emblêmes & d'inscriptions. J'en vis où l'on avoit tracé en lettres d'or, ces mots; A LA BONNE FORTUNE; d'autres, où divers officiers avoient fait peindre des symboles relatifs à leur caractère ou à leur goût. J'entendis, en passant, un vieillard qui disoit à son voisin; J'étois de cette malheureuse expédition de Sicile, il y a 53 ans. Je servois sous Nicias, Alcibiade & Lamachus. Vous avez ouï parler de l'opulence du premier, de la valeur & de la beauté du second; le troisième étoit d'un courage à inspirer la terreur. L'or & la pourpre décoroient le bouclier de Nicias; celui de Lamachus représentoit une tête de Gorgone; & celui d'Alcibiade, un amour lançant la foudre.

Je voulois suivre cette conversation; mais j'en fus détourné par l'arrivée d'Iphricrate, à qui Apollodore venoit de raconter l'histoire de Timagène & la mienne. Après les premiers complimens, Timagène le félicita sur les changemens qu'il avoit introduits dans les armes des oplites. Ils étoient nécessaires, répondit Iphicrate; la phalange, accablée sous le poids de ses armes, obéissoit avec peine aux mouvemens qu'on lui demandoit, & avoit plus de moyens pour parer les coups de l'ennemi, que pour lui en porter. Une cuirasse de toile a remplacé celle de métal; un bouclier petit & léger, ces énormes boucliers qui, à force de nous protéger, nous ravissoient notre liberté. La pique est devenue plus longue d'un tiers; & l'épée de moitié. Le soldat lie & délie sa chaussure avec plus de facilité. J'ai voulu rendre les oplites plus redoutables; ils sont dans une armée ce qu'est la poitrine dans le corps humain. Comme Iphicrate étaloit volontiers de l'éloquence, il suivit sa comparaison; il assimila le général à la tête, la cavalerie aux piés, les troupes légères aux mains. Timagène lui demanda pourquoi il n'avoit pas adopté le casque Béotien qui couvre le cou, en se prolongeant jusques sur la cuirasse. Cette question en amena d'autres sur la tenue

des

des troupes, ainsi que sur la tactique des Grecs & des Perses. De mon côté, j'interrogeois Apollodore sur plusieurs objets que ses réponses feront connoître.

Au dessous des dix stratèges, disoit-il, sont les dix taxiarques, qui, de même que les premiers, sont tous les ans nommés par le sort, & tirés de chaque tribu dans l'assemblée générale. Ce sont eux qui, sous les ordres des généraux, doivent approvisionner l'armée, régler & entretenir l'ordre de ses marches, l'établir dans un camp, maintenir la discipline, examiner si les armes sont en bon état. Quelquefois, ils commandent l'aile droite; d'autres fois, le général les envoie pour annoncer la nouvelle d'une victoire, & rendre compte de ce qui s'est passé dans la bataille.

Dans ce moment, nous vîmes un homme revêtu d'une tunique, qui lui descendoit jusqu'aux genoux, & sur laquelle il auroit dû mettre sa cuirasse, qu'il tenoit dans ses bras avec ses autres armes. Il s'approcha du taxiarque de sa tribu, auprès de qui nous étions. Compagnon, lui dit cet officier, pourquoi n'endossez-vous pas votre cuirasse? Il répondit: Le temps de mon service est expiré; hier je labourois mon champ quand vous fîtes l'appel. Jai été inscrit dans le rôle de la milice, sous l'archontat de Callias; consultez la liste des Archontes, vous verrez qu'il s'est écoulé depuis ce temps-là plus de 42 ans. Cependant, si ma patrie a besoin de moi, j'ai apporté mes armes. L'officier vérifia le fait, &, après en avoir conféré avec le général, il effaça le nom de cet honnête citoyen, & lui en substitua un autre.

Les places des dix taxiarques sont de ces charges d'état qu'on est plus jaloux de posséder que de remplir. La plupart d'entre eux se dispensent de suivre l'armée, & leurs fonctions sont partagées entre les chefs que le général met à la tête des divisions & des subdivisions. Ils sont en assez grand nombre. Les uns commandent 128 hommes, d'autres, 256, 512, 1024, suivant une proportion qui n'a point de bornes en montant, mais qui, en descendant, aboutit à un terme, qu'on peut regarder comme l'élément des différentes divisions de la phalange. Cet élément est la file, quelquefois composée de huit hommes, plus souvent de seize. J'interrompis Apollodore pour lui montrer un homme qui avoit une couronne sur sa tête, & un caducée dans sa main. J'en ai déjà vu passer plusieurs, lui dis-je. Ce sont des hérauts, me répondit-il. Leur personne est sacrée; ils exercent des fonctions importantes; ils déclarent la guerre, proposent la trève ou la paix, publient les ordres du général, prononcent les commandemens, convoquent l'armée, annoncent le moment du départ, l'endroit

l'endroit où il faut marcher, pour combien de jours il faut prendre des vivres. Si, dans le moment de l'attaque ou de la retraite, le bruit étouffe la voix du héraut, on élève des signaux ; si la poussière empêche de les voir, on fait sonner la trompette ; si aucun de ces moyens ne réussit, un aide de camp court de rang en rang signifier les intentions du général.

Dans ce moment, quelques jeunes gens, qui passoient comme des éclairs auprès de nous, pensèrent renverser de graves personnages qui marchoient à pas comptés. Les premiers, me dit Apollodore, sont des coureurs ; les seconds des devins : deux espèces d'hommes souvent employés dans nos armées ; les uns, pour porter au loin les ordres du général ; les autres, pour examiner dans les entrailles des victimes, s'ils sont conformes à la volonté des dieux.

Ainsi, repris-je, les opérations d'une campagne dépendent, chez les Grecs, de l'intérêt & de l'ignorance de ces prétendus interprètes du ciel ? Trop souvent, me répondit-il. Cependant, si la superstition les a établis parmi nous, il est peut-être de la politique de les maintenir. Nos soldats sont des hommes libres, courageux, mais impatiens & incapables de supporter la prudente lenteur d'un général, qui, ne pouvant faire entendre la raison, n'a souvent d'autre ressource que de faire parler les dieux.

Comme nous errions autour de la phalange, je m'apperçus que chaque officier général avoit auprès de lui un officier subalterne qui ne le quittoit point. C'est son écuyer, me dit Apollodore. Il est obligé de le suivre dans le fort de la mêlée, &, en certaines occasions, de garder son bouclier. Chaque oplite, ou pesamment armé, a de même un valet qui, entre autres fonctions, remplit quelquefois celle de l'écuyer ; mais, avant le combat, on a soin de le renvoyer au bagage. Le déshonneur, parmi nous, est attaché à la perte du bouclier, & non à celle de l'épée & des autres armes offensives. Pourquoi cette différence, lui dis-je ? Pour nous donner une grande leçon, me répondit-il ; pour nous apprendre que nous devons moins songer à verser le sang de l'ennemi, qu'à l'empêcher de répandre le nôtre ; & qu'ainsi la guerre doit être plutôt un état de défense, que d'attaque.

Nous passâmes ensuite au Lycée, où se faisoit la revue de la cavalerie. Elle est commandée de droit par deux généraux nommés hipparques, & par dix chefs particuliers appelés phylarques ; les uns & les autres, tirés au sort tous les ans dans l'assemblée de la nation.

Quelques Athéniens sont inscrits de bonne heure dans ce corps, comme presque tous les autres le sont dans l'infanterie.

Il n'eſt compoſé que de 1200 hommes. Chaque tribu en fournit 120, avec le chef qui doit les commander. Le nombre de ceux qu'on met ſur pié, ſe règle pour l'ordinaire ſur le nombre des ſoldats peſamment armés ; & cette proportion, qui varie ſuivant les circonſtances, eſt ſouvent d'un à dix ; c'eſt-à-dire, qu'on joint 200 chevaux à 2000 oplites.

Ce n'eſt guère que depuis un ſiècle, me diſoit Apollodore, qu'on voit de la cavalerie dans nos armées. Celle de la Theſſalie eſt nombreuſe, parce que le pays abonde en pâturages. Les autres cantons de la Grèce ſont ſi ſecs, ſi ſtériles, qu'il eſt très difficile d'y élever des chevaux : auſſi n'y a-t-il que les gens riches qui entrent dans la cavalerie ; de-là vient la conſidération qui eſt attachée à ce ſervice. On ne peut y être admis ſans obtenir l'agrément des généraux, des chefs particuliers, & ſur-tout du ſénat, qui veille ſpécialement à l'entretien & à l'éclat d'un corps ſi diſtingué. Il aſſiſte à l'inſpection des nouvelles levées.

Elles parurent en ſa préſence avec le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, l'épée, la lance ou le javelot, un petit manteau, &c. Pendant qu'on procédoit à l'examen de leurs armes, Timagène, qui avoit fait une étude particulière de tout ce qui concerne l'art militaire, nous diſoit : Une cuiraſſe trop large ou trop étroite devient un poids ou un lien inſupportable ; le caſque doit être fait de manière que le cavalier puiſſe dans le beſoin s'en couvrir juſqu'au milieu du viſage. Il faut appliquer ſur le bras gauche cette armure qu'on a récemment inventée, & qui, s'étendant & ſe repliant avec facilité, couvre entièrement cette partie du corps, depuis l'épaule juſqu'à la main ; ſur le bras droit, des braſſards de cuir, des plaques d'airain ; &, dans certains endroits, de la peau de veau, pourvu que ces moyens de défenſe ne contraignent pas les mouvemens : les jambes & les piés ſeront garantis par des bottes de cuir armées d'éperons. On préfère, avec raiſon, pour les cavaliers, le ſabre à l'épée. Au lieu de ces longues lances, fragiles & peſantes, que vous voyez dans les mains de la plupart d'entre eux, j'aimerois mieux deux petites piques de bois de cormier, l'une pour lancer, l'autre pour ſe défendre. Le front & le poitrail du cheval ſeront protégés par des armures particulières ; les flancs & le ventre, par les couvertures que l'on étend ſur ſon dos, & ſur leſquelles le cavalier eſt aſſis.

Quoique les cavaliers Athéniens n'euſſent pas pris toutes les précautions que Timagène venoit d'indiquer, cependant il fut aſſez content de la manière dont ils étoient armés. Les ſénateurs & les officiers généraux en congédièrent quelques-uns qui ne paroiſſoient pas aſſez robuſtes ; ils reprochèrent à

d'autres de ne pas ſoigner leurs armes. On examinoit enſuite ſi les chevaux étoient faciles au montoir, dociles au mors, capables de ſupporter la fatigue ; s'ils n'étoient pas ombrageux, trop ardens ou trop mous. Pluſieurs furent réformés ; &, pour exclure à jamais ceux qui étoient vieux ou infirmes, on leur appliquoit, avec un fer chaud, une marque ſur la mâchoire.

Pendant le cours de cet examen, les cavaliers d'une tribu vinrent avec de grands cris, dénoncer au ſénat un de leurs compagnons, qui, quelques années auparavant, avoit, au milieu d'un combat, paſſé de l'infanterie à la cavalerie, ſans l'approbation des chefs. La faute étoit publique, la loi formelle. Il fut condamné à cette eſpèce d'infamie qui prive un citoyen de la plupart de ſes droits.

La même flétriſſure eſt attachée à celui qui refuſe de ſervir, & qu'on eſt obligé de contraindre par la voie des tribunaux. Elle l'eſt auſſi contre le ſoldat qui fuit à l'aſpect de l'ennemi, ou qui, pour éviter ſes coups, ſe ſauve dans un rang moins expoſé. Dans tous ces cas, le coupable ne doit aſſiſter ni à l'aſſemblée générale, ni aux ſacrifices publics ; & s'il y paroit, chaque citoyen a le droit de le traduire en juſtice. On décerne contre lui différentes peines ; & s'il eſt condamné à une amende, il eſt mis aux fers juſqu'à ce qu'il ait payé.

La trahiſon eſt punie de mort. La déſertion l'eſt de même, parce que déſerter, c'eſt trahir l'Etat. Le général a le pouvoir de reléguer dans un grade inférieur, & même d'aſſujétir aux plus viles fonctions, l'officier qui déſobéit ou ſe déſhonore.

Des lois ſi rigoureuſes, dis-je alors, doivent entretenir l'honneur & la ſubordination dans vos armées. Apollodore me répondit : Un état qui ne protège plus ſes lois, n'en eſt plus protégé. La plus eſſentielle de toutes, celle qui oblige chaque citoyen à défendre ſa patrie, eſt tous les jours indignement violée. Les plus riches ſe font inſcrire dans la cavalerie, & ſe diſpenſent du ſervice, ſoit par des contributions volontaires, ſoit en ſe ſubſtituant un homme à qui ils remettent leur cheval. Bientôt on ne trouvera plus d'Athéniens dans nos armées. Vous en vîtes bien enrôler un petit nombre. On vient de les aſſocier à des mercenaires, à qui nous ne rougiſſons pas de confier le ſalut de la république. Il s'eſt élevé depuis quelque temps, dans la Grèce, des chefs audacieux, qui, après avoir raſſemblé des ſoldats de toutes les nations, courent de contrée en contrée, traînent à leur ſuite la déſolation & la mort, proſtituent leur valeur à la puiſſance qui les achète, prêts à combattre contre elle au moindre mécon-

mécontentement. Voilà quelle eſt aujourd'hui la reſſource & l'eſpérance d'Athènes. Dès que la guerre eſt déclarée, le peuple accoutumé aux douceurs de la paix, & redoutant les fatigues d'une campagne, s'écrie d'une commune voix : Qu'on faſſe venir dix mille, vingt mille étrangers. Nos pères auroient frémi à ces cris indécens ; mais l'abus eſt devenu un uſage, & l'uſage une loi.

Cependant, lui dis-je, ſi parmi ces troupes vénales, il s'en trouvoit qui fuſſent capables de diſcipline, en les incorporant avec les vôtres, vous les obligeriez à ſe ſurveiller mutuellement ; & peut-être exciteriez-vous entr'elles une émulation utile. Si nos vertus ont beſoin de ſpectateurs, me répondit-il, pouquoi en chercher ailleurs que dans le ſein de la république ? Par une inſtitution admirable, ceux d'une tribu, d'un canton, ſont enrôlés dans la même cohorte, dans le même eſcadron ; ils marchent, ils combattent à côté de leurs parens, de leurs amis, de leurs voiſins, de leurs rivaux. Quel ſoldat oſeroit commettre une lâcheté en préſence de témoins ſi redoutables ? Comment, à ſon retour, ſoutiendroit-ils des regards toujours prêts à le confondre ?

Après qu'Apollodore m'eut entretenu du luxe révoltant que les officiers, & même les généraux, commençoient à introduire dans les armées, je voulus m'inſtruire de la ſolde des fantaſſins & des cavaliers. Elle a varié ſuivant les temps & les lieux, répondit Apollodore. J'ai ouï dire à des vieillards qui avoient ſervi au ſiége de Potidée, il y a 68 ans, qu'on y donnoit aux oplites, pour maître & valet, deux drachmes par jour *: mais c'étoit une paye extraordinaire qui épuiſa le tréſor public. Environ 20 ans après on fut obligé de renvoyer un corps de troupes légères qu'on avoit fait venir de Thrace, parce qu'elles exigeoient la moitié de cette ſolde.

Aujourd'hui, la paye ordinaire, pour l'oplite, eſt de 4 oboles par jour, de 20 drachmes par mois †. On donne communément le double au chef d'une cohorte, & le quadruple au général. Certaines circonſtances obligent quelquefois de réduire la ſomme à la moitié. On ſuppoſe alors que cette légère rétribution ſuffit pour procurer des vivres au fantaſſin, & que le partage du butin complétera la ſolde.

Celle du cavalier, en temps de guerre, eſt, ſuivant les occaſions, le double, le triple, & même le quadruple de celle du fantaſſin. En temps de paix, où toute ſolde ceſſe, il reçoit, pour l'entretien d'un cheval, environ 16 drachmes par mois ‡;

* 1 livre 16 ſols. † Par jour, environ 12 ſols ; par mois, 18 livres.
‡ Environ 14 livres 8 ſols.

ce

ce qui fait une dépenſe annuelle de près de 40 talens* pour le tréſor public.

Apollodore ne ſe laſſoit point de ſatisfaire à mes queſtions. Avant que de partir, me diſoit-il, on ordonne aux ſoldats de prendre des vivres pour quelques jours. C'eſt enſuite aux généraux à pourvoir le marché des proviſions néceſſaires. Pour porter le bagage, on a des caiſſons, des eſclaves. Quelquefois les ſoldats ſont obligés de s'en charger.

Vous voulez ſavoir quel eſt l'uſage des Grecs à l'égard des dépouilles de l'ennemi. Le droit d'en diſpoſer ou d'en faire la répartition, a toujours été regardé comme une des prérogatives du général. Pendant la guerre de Troie, elles étoient miſes à ſes piés: il s'en réſervoit une partie, & diſtribuoit l'autre, ſoit aux chefs, ſoit aux ſoldats. Huit cents ans après, les généraux réglèrent la répartition des dépouilles enlevées aux Perſes à la bataille de Platée. Elles furent partagées entre les ſoldats, après en avoir prélevé une partie pour décorer les temples de la Grèce, & décerner de juſtes récompenſes à ceux qui s'étoient diſtingués dans le combat.

Depuis cette époque juſqu'à nos jours, on a vu tour-à-tour les généraux de la Grèce remettre au tréſor de la nation les ſommes provenues de la vente du butin; les deſtiner à des ouvrages publics, ou à l'ornement des temples; en enrichir leurs amis ou leurs ſoldats; s'en enrichir eux mêmes, ou du moins en recevoir le tiers, qui, dans certains pays, leur eſt aſſigné par un uſage conſtant.

Parmi nous, aucune loi n'a reſtreint la prérogative du général. Il en uſe plus ou moins, ſuivant qu'il eſt plus ou moins déſintéreſſé. Tout ce que l'état exige de lui, c'eſt que les troupes vivent, s'il eſt poſſible, aux dépens de l'ennemi, & qu'elles trouvent, dans la répartition des dépouilles, un ſupplément à la ſolde, lorſque des raiſons d'économie obligent de la diminuer.

Les jours ſuivans furent deſtinés à exercer les troupes. Je me diſpenſe de parler de toutes les manœuvres dont je fus témoin; je ne donnerois qu'une deſcription imparfaite, & inutile à ceux pour qui j'écris; voici ſeulement quelques obſervations générales.

Nous trouvâmes, près du mont Ancheſmus, un corps de 1600 hommes d'infanterie peſamment armés, rangés ſur 16 de hauteur & ſur 100 de front, chaque ſoldat occupant un eſpace de 4 coudées †. A ce corps étoit joint un certain nombre d'armés à la légère.

On avoit placé les meilleurs ſoldats dans les premiers rangs

* Environ 216 mille livres. † 5 piés 8 pouces.

& dans les derniers. Les chefs de files, sur-tout, ainsi que les serrefiles, étoient tous gens distingués par leur bravoure & par leur expérience. Un des officiers ordonnoit les mouvements. Prenez les armes, s'écrioit-il; valets, sortez de la phalange; haut la pique, bas la pique; serre-file, dressez les files, prenez vos distances; à droite, à gauche; la pique en dedans du bouclier; marche; halte; doublez vos files; remettez-vous; &c.

A la voix de cet officier, on voyoit la phalange successivement ouvrir ses files & ses rangs, les serrer, les presser, de manière que le soldat, n'occupant que l'espace d'une coudée*, ne pouvoit tourner ni à droite ni à gauche. On la voyoit présenter une ligne tantôt pleine, tantôt divisée en des sections dont les intervalles étoient quelquefois remplis par des armés à la légère. On la voyoit enfin, à la faveur des évolutions prescrites, prendre toutes les formes dont elle est susceptible, & marcher en avant, disposée en colonne, en carré parfait, en carré long, soit à centre vide, soit à centre plein, &c.

Pendant ces mouvements, on infligeoit des coups aux soldats indociles ou négligens. J'en fus d'autant plus surpris, que, chez les Athéniens, il est défendu de frapper même un esclave. Je conclus de-là que, parmi les nations policées, le déshonneur dépend quelquefois plus de certaines circonstances, que de la nature des choses.

Ces manœuvres étoient à peine achevées, que nous vîmes au loin s'élever un nuage de poussière. Les postes avancés annoncèrent l'approche de l'ennemi. C'etoit un second corps d'infanterie qu'on venoit d'exercer au Lycée, & qu'on avoit résolu de mettre aux mains avec le premier, pour offrir l'image d'un combat. Aussitôt on crie aux armes; les soldats courent prendre leurs rangs, & les troupes légères sont placées en arriére. C'est de-là qu'elles lancent sur l'ennemi, des flèches, des traits, des pierres, qui passent par dessus la phalange †.

Cependant les ennemis venoient au pas redoublé, ayant la pique sur l'épaule droite. Leurs troupes légères s'approchent avec de grands cris, sont repoussées, mises en fuite, & remplacées par les Oplites, qui s'arrêtent à la portée du trait. Dans ce moment un silence profond règne dans les deux lignes. Bientôt la trompette donne le signal. Les soldats chantent en l'honneur de Mars, l'hymne du combat. Ils

* 17 pouces.

† Onosander dit que, dans ces combats simulés, les Oplites avoient des bâtons et des courroies; les armés à la légère, des mottes de terre.

baissent

baiſſent leurs piques ; quelques uns frappent leurs boucliers. Tous courent alignés & en bon ordre. Le général, pour redoubler leur ardeur, pouſſe le cri du combat. Ils répètent mille fois, d'après lui, *Eleleu*, *Eleleu* ! L'action parut très vive ; les ennemis furent diſperſés, & nous entendîmes, dans notre petite armée, retentir de tous côtés ce mot, *Alalè* * ! C'eſt le cri de victoire.

Nos troupes légères pourſuivirent l'ennemi, & amenèrent pluſieurs priſonniers. Les ſoldats victorieux dreſsèrent un trophée ; &, s'étant rangés en bataille à la tête d'un camp voiſin, ils posèrent leurs armes à terre, mais tellement en ordre, qu'en les reprenant ils ſe trouvoient tout formés. Ils ſe retirèrent enſuite dans le camp, où, après avoir pris un léger repas, ils paſsèrent la nuit, couchés ſur des lits de feuillages.

On ne négligea aucune des précautions que l'on prend en temps de guerre. Point de feu dans le camp ; mais on en plaçoit en avant, pour éclairer les entrepriſes de l'ennemi. On poſa les gardes du ſoir ; on les releva dans les différentes veilles de la nuit. Un officier fit pluſieurs fois la ronde, tenant une ſonnette dans ſa main. Au ſon de cet inſtrument, la ſentinelle déclaroit l'ordre ou le mot dont on étoit convenu. Ce mot eſt un ſigne qu'on change ſouvent, & qui diſtingue ceux d'un même parti. Les officiers & les ſoldats le reçoivent avant le combat, pour ſe rallier dans la mêlée ; avant la nuit, pour ſe reconnoître dans l'obſcurité. C'eſt au général à le donner ; & la plus grande diſtinction qu'il puiſſe accorder à quelqu'un, c'eſt de lui céder ſon droit. On emploie aſſez ſouvent ces formules : *Jupiter ſauveur & Hercule conducteur* ; *Jupiter ſauveur & la Victoire* ; *Minerve-Pallas* ; *le Soleil & la Lune* ; *épée & poignard*.

Iphicrate, qui ne nous avoit pas quittés, nous dit qu'il avoit ſupprimé la ſonnette dans les rondes ; & que, pour mieux dérober la connoiſſance de l'ordre à l'ennemi, il donnoit deux mots différens pour l'officier & pour la ſentinelle, de manière que l'un, par exemple, répondoit, *Jupiter ſauveur* ; & l'autre, *Neptune*.

Iphicrate auroit voulu qu'on eût entouré le camp d'une enceinte qui en défendît les approches. C'eſt une précaution, diſoit-il, dont on doit ſe faire une habitude, & que je n'ai jamais négligée, lors même que je me ſuis trouvé dans un pays ami.

Vous voyez, ajoutoit-il, ces lits de feuillages. Quelquefois je n'en fais conſtruire qu'un pour deux ſoldats ; d'autres

* Dans les anciens temps, la dernière lettre du mot *Alalè* ſe prononçoit comme un i. On diſoit en conſéquence *Alali*.

fois chaque soldat en a deux. Je quitte ensuite mon camp: l'ennemi survient, compte les lits; & me supposant plus ou moins de forces que je n'en ai effectivement, ou il n'ose m'attaquer, ou il m'attaque avec désavantage.

J'entretiens la vigilance de mes troupes, en excitant sous main des terreurs paniques, tantôt par des alertes fréquentes, tantôt par la fausse rumeur d'une trahison, d'une embuscade, d'un renfort survenu à l'ennemi.

Pour empêcher que le temps du repos ne soit pour elles un temps d'oisiveté, je leur fais creuser des fossés, couper des arbres, transporter le camp & les bagages d'un lieu dans un autre.

Je tâche sur-tout de les mener par la voie de l'honneur. Un jour, près de combattre, je vis des soldats pâlir; je dis tout haut: Si quelqu'un d'entre vous a oublié quelque chose dans le camp, qu'il aille & revienne au plus vîte. Les plus lâches profitèrent de cette permission. Je m'écriai alors: Les esclaves ont disparu; nous n'avons plus avec nous que de braves gens. Nous marchâmes, & l'ennemi prit la fuite.

Iphicrate nous raconta plusieurs autres stratagêmes qui lui avoient également bien réussi. Nous nous retirâmes vers le milieu de la nuit. Le lendemain, & pendant plusieurs jours de suite, nous vîmes les cavaliers s'exercer au Lycée & auprès de l'Académie: on les accoutumoit à sauter sans aide sur le cheval, à lancer des traits, à franchir des fossés, à grimper sur des hauteurs, à courir sur un terrein en pente, à s'attaquer, à se poursuivre, à faire toutes sortes d'évolutions, tantôt séparément de l'infanterie, tantôt conjointement avec elle.

Timagène me disoit: Quelque excellente que soit cette cavalerie, elle sera battue, si elle en vient aux mains avec celle des Thébains. Elle n'admet qu'un petit nombre de frondeurs & de gens de trait dans les intervalles de sa ligne; les Thébains en ont trois fois autant, & ils n'emploient que des Thessaliens, supérieurs, pour ce genre d'armes, à tous les peuples de la Grèce. L'évènement justifia la prédiction de Timagéne.

L'armée se disposoit à partir. Plusieurs familles étoient consternées. Les sentimens de la nature & de l'amour se réveilloient avec plus de force dans le cœur des mères & des épouses. Pendant qu'elles se livroient à leurs craintes, des ambassadeurs, récemment arrivés de Lacédémone, nous entretenoient du courage que les femmes Spartiates avoient fait paroître en cette occasion. Un jeune soldat disoit à sa mère, en lui montrant son épée: Elle est bien courte! Eh bien, répondit-elle, vous ferez un pas de plus. Une autre Lacédémonienne,

monienne, en donnant le bouclier à son fils, lui dit : Revenez avec cela ou sur cela*.

Les troupes assistèrent aux fêtes de Bacchus, dont le dernier jour amenoit une cérémonie que les circonstances rendirent très intéressante. Elle eut pour témoins le sénat, l'armée, un nombre infini de citoyens de tous états, d'étrangers de tous pays. Après la dernière tragédie, nous vîmes paroître sur le théatre un héraut suivi de plusieurs jeunes orphelins, couverts d'armes étincelantes. Il s'avança pour les présenter à cette auguste assemblée ; &, d'une voix ferme & sonore, il prononça lentement ces mots : „ Voici des jeunes gens dont „ les pères sont morts à la guerre, après avoir combattu avec „ courage. Le peuple, qui les avoit adoptés, les a fait élever „ jusqu'à l'âge de vingt ans. Il leur donne aujourd'hui une „ armure complette ; il les renvoie chez eux ; il leur assigne „ les premières places dans nos spectacles. „ Tous les cœurs furent émus. Les troupes versèrent des larmes d'attendrissement, & partirent le lendemain.

Fin du Chapitre dixième.

CHAPITRE XI.

Séance au Théatre†.

JE viens de voir une tragédie ; &, dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théatre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup-d'œil : d'un côté, la scène ornée de décorations, exécutées par d'habiles artistes ; de l'autre, un vaste amphithéatre, couvert de gradins qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très grande hauteur ; des paliers & des escaliers, qui se prolongent & se croisent par intervalles, facilitent la communication, & divisent les gradins en plusieurs compartimens, dont quelques uns sont réservés pour certains corps & certains états.

* A Sparte, c'étoit un déshonneur de perdre son bouclier ; & c'étoit sur leurs boucliers qu'on rapportoit les soldats morts.

† Dans la deuxième année de la 104e. olympiade, le premier jour des grandes Dionysiaques ou grandes fêtes de Bacchus, lequel concourant toujours, suivant Dodwel, avec le 12 d'élaphébolion, tomboit cette année au 8 avril de l'an 362 avant J. C.

Le peuple abordoit en foule; il alloit, venoit, montoit, défcendoit, crioit, rioit, fe preffoit, fe pouffoit, & bravoit les officiers qui couroient de tous côtés pour maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte, font arrivés fucceffivement les neuf Archontes ou premiers magiftrats de la république, les cours de juftice, le fénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les miniftres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au-deffus, on raffembloit tous les jeunes gens qui avoient atteint leur 18e. année. Les femmes fe plaçoient dans un endroit qui les tenoit éloignées des hommes & des courtifanes. L'orcheftre étoit vide. On le deftinoit aux combats de poëfie, de mufique & de danfe, qu'on donne après la repréfentation des pièces: car ici, tous les arts fe réuniffent pour fatisfaire tous les goûts.

J'ai vu des Athéniens faire étendre fous leurs piés des tapis de pourpre, & s'affeoir mollement fur des couffins apportés par leurs efclaves; d'autres, qui, avant & pendant la repréfentation, faifoient venir du vin, des fruits & des gâteaux; d'autres, qui fe précipitoient fur des gradins pour choifir une place commode, & l'ôter à celui qui l'occupoit. Ils en ont le droit, m'a dit Philotas. C'eft une diftinction qu'ils ont reçue de la république pour récompenfe de leurs fervices.

Comme j'étois étonné du nombre des fpectateurs: Il peut fe monter, m'a-t-il dit, à 30,000. La folennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce, & répand un efprit de vertige parmi les habitans de cette ville. Pendant plufieurs jours, vous les verrez abandonner leurs affaires, fe refufer au fommeil, paffer ici une partie de la journée fans pouvoir fe raffafier des divers fpectacles qu'on y donne. C'eft un plaifir d'autant plus vif pour eux, qu'ils les goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes. Mais les auteurs réfervent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis fept à huit pièces nouvelles. N'en foyez pas furpris. Tous ceux qui dans la Grèce travaillent pour le théatre, s'empreffent à nous offrir l'hommage de leurs talens. D'ailleurs nous reprenons quelque-fois les pièces de nos anciens auteurs; & la lice va s'ouvrir par l'Antigone de Sophocle. Vous aurez le plaifir d'entendre deux excellens acteurs, Théodore & Ariftodème.

Philotas achevoit à peine, qu'un héraut, après avoir impofé filence, s'eft écrié: Qu'on faffe avancer le chœur de Sophocle. C'étoit l'annonce de la pièce. Le théatre repréfentoit le veftibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone & Ifmène, filles d'Œdipe, ont ouvert la fcène, couvertes

vertes d'un mafque. Leur déclamation m'a paru naturelle ; mais leur voix m'a furpris. Comment nommez-vous ces actrices, ai-je dit? Théodore & Ariftodème, a répondu Philotas: car ici les femmes ne montent pas fur le théatre. Un moment après, un chœur de 15 vieillards Thébains eft entré, marchant à pas mefurés fur 3 de front & 5 de hauteur. Il a célébré, dans des chants mélodieux, la victoire que les Thébains venoient de remporter fur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'eft infenfiblement développée. Tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois, m'étoit fi nouveau, qu'à chaque inftant mon intérêt croiffoit avec ma furprife. Entraîné par les preftiges qui m'entouroient, je me fuis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la févère défenfe de Créon. J'ai vu le tyran, fourd aux prières du vertueux Hémon fon fils, qu'elle étoit fur le point d'époufer, la faire traîner avec violence dans une grotte obfcure, qui paroiffoit au fond du théatre, & qui devoit lui fervir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'eft avancé vers la caverne, d'où fortoient des hurlèmens effroyables. C'étoient ceux de fon fils. Il ferroit entre fes bras la malheureufe Antigone, dont un nœud fatal avoit terminé les jours. La préfence de Créon irrite fa fureur ; il tire l'épée contre fon père ; il s'en perce lui-même, & va tomber aux piés de fon amante, qu'il tient embraffés jufqu'à ce qu'il expire.

Ils fe paffoient prefque tous à ma vue, ces évènemens cruels ; ou plutôt un heureux éloignement en adouciffoit l'horreur. Quel eft donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur & de plaifir, qui m'attache fi vivement à des malheurs dont je ne pourrois pas foutenir l'afpect ? Quel merveilleux affortiment d'illufions & de réalités! Je volois au fecours des deux amans ; je déteftois l'impitoyable auteur de leurs maux. Les paffions les plus fortes déchiroient mon ame fans la tourmenter ; &, pour la première fois, je trouvois des charmes à la haine.

Trente mille fpectateurs, fondant en larmes, redoubloient mes émotions & mon ivreffe. Combien la princeffe eft-elle devenue intéreffante, lorfque, de barbares fatellites l'entraînant vers la caverne, fon cœur fier & indomptable, cédant à la voix impérieufe de la nature, a montré un inftant de foibleffe, & fait entendre ces accens douloureux :

„ Je vais donc toute en vie defcendre lentement dans le „ féjour des morts! je ne reverrai donc plus la lumière des „ cieux! O tombeau, ô lit funèbre, demeure éternelle! Il

„ ne me reste qu'un espoir : vous me servirez de passage pour
„ me rejoindre à ma famille, à cette famille désastreuse dont
„ je péris la dernière & la plus misérable. Je reverrai les
„ auteurs de mes jours ; ils me reverront avec plaisir ; & toi,
„ Polynice, ô mon frère, tu sauras que, pour te rendre des
„ devoirs prescrits par la nature & par la religion, j'ai sa-
„ crifié ma jeunesse, ma vie, mon hymen, tout ce que j'avois
„ de plus cher au monde. Hélas ! on m'abandonne en ce
„ moment funeste. Les Thébains insultent à mes malheurs.
„ Je n'ai pas un ami dont je puisse obtenir une larme. J'en-
„ tends la mort qui m'appelle, & les dieux se taisent. Où
„ sont mes forfaits ? Si ma piété fut un crime, je dois l'ex-
„ pier par mon trépas. Si mes ennemis sont coupables, je
„ ne leur souhaite pas de plus affreux supplices que le
„ mien. „

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les pièces qu'on doit adjuger le prix. Celle de Sophocle a été suivie de quelques autres que je n'ai pas eu la force d'écouter. Je n'avois plus de larmes à répandre, ni d'attention à donner.

J'ai copié dans ce chapitre les propres paroles de mon journal. Je décrirai ailleurs tout ce qui concerne l'art dramatique, & les autres spectacles qui relèvent l'éclat des fêtes Dionysiaques.

Fin du Chapitre onzième.

CHAPITRE XII.

Description d'Athènes.

Il n'y a point de ville dans la Grèce qui présente un si grand nombre de monumens, que celle d'Athènes. De toutes parts s'élèvent des édifices respectables par leur ancienneté, ou par leur élégance. Les chef-d'œuvres de la sculpture sont prodigués jusques dans les places publiques. Ils embellissent, de concert avec ceux de la peinture, les portiques & les temples. Ici tout s'anime, tout parle aux yeux du spectateur attentif. L'histoire des monumens de ce peuple seroit l'histoire de ses exploits, de sa reconnoissance & de son culte.

Je n'ai ni le projet de les décrire en particulier, ni la prétention de faire passer dans l'ame de mes lecteurs, l'impression que les beautés de l'art faisoient sur la mienne. C'est un bien pour un voyageur d'avoir acquis un fonds d'émotions douces

douces & vives, dont le souvenir se renouvelle pendant toute sa vie ; mais il ne sauroit les partager avec ceux qui, ne les ayant pas éprouvées, s'intéressent toujours plus au récit de ses peines, qu'à celui de ses plaisirs. J'imiterai ces interprètes qui montrent les singularités d'Olympie & de Delphes; je conduirai mon lecteur dans les différens quartiers d'Athènes: nous nous placerons aux dernières années de mon séjour dans la Grèce, & nous commencerons par aborder au Pirée*.

Ce

* Voyez le plan d'Athènes, & celui de ses environs.

J'ai cru devoir mettre sous les yeux du lecteur l'esquisse d'un plan d'Athènes, relatif au temps où je place le voyage du jeune Anacharsis. Il est très imparfait, & je suis fort éloigné d'en garantir l'exactitude.

Après avoir comparé ce que les anciens auteurs ont dit sur la topographie de cette ville, & ce que les voyageurs modernes ont cru découvrir dans ses ruines, je me suis borné à fixer, le mieux que j'ai pu, la position de quelques monumens remarquables. Pour y parvenir, il falloit d'abord déterminer dans quel quartier se trouvoit la place publique, que les Grecs nommoient Agora, c'est-à-dire, marché.

Dans toutes les villes de la Grèce, il y avoit une principale place décorée de statues, d'autels, de temples & d'autres édifices publics, entourée de boutiques, couverte, en certaines heures de la journée, des provisions nécessaires à la subsistance du peuple. Les habitans s'y rendoient tous les jours. Les vingt mille citoyens d'Athènes, dit Démosthène, ne cessent de fréquenter la place, occupés de leurs affaires, ou de celles de l'état.

Parmi les anciens auteurs, j'ai préféré les témoignages de Platon, de Xénophon, de Démosthène, d'Eschine, qui vivoient à l'époque que j'ai choisie. Si Pausanias paroit ne pas s'accorder entièrement avec eux, j'avertis qu'il s'agit ici de la place qui existoit de leur temps, & non de celle dont il a parlé. Je ferois la même réponse à ceux qui m'opposeroient des passages relatifs à des temps trop éloignés de mon époque.

Place publique, ou *Agora*. Sa position est déterminée par les passages suivans. Eschine dit: „ Transportez vous en esprit au Pœcile (c'étoit un „ célèbre portique); car c'est dans la place publique que sont les monumens „ de vos grands exploits. „ Lucien introduit plusieurs philosophes dans un de ses dialogues, & fait dire à Platon: „ Il n'est pas nécessaire d'aller „ à la maison de cette femme (la philosophie). A son retour de l'Académie, elle viendra, suivant sa coutume, au Céramique, pour se promener „ au Pœcile.„ „ A la prise d'Athènes par Sylla, dit Plutarque, le sang „ versé dans la place publique, inonda le Céramique, qui est au-dedans de „ la porte Dipyle, & plusieurs assurent qu'il sortit par la porte, & se répandit dans le fauxbourg.„

Il suit de là, 1°. que cette place étoit dans le quartier du Céramique; 2°. qu'elle étoit près de la porte Dipyle; c'est celle par où l'on alloit à l'Académie; 3°. que le Pœcile étoit dans la place.

Eschine, dans l'endroit que je viens de citer, fait entendre clairement que le Métroon se trouvoit dans la place. C'étoit une enceinte & un temple en l'honneur de la mère des dieux. L'enceinte renfermoit aussi le palais du sénat; & cela est confirmé par plusieurs passages.

Apres le Métroon, j'ai placé les monumens indiqués tout de suite par Pausanias, comme le Tholus, les statues des Eponymes, &c. J'y ai mis avec Hérodote, le temple d'Eacus; & d'après Démosthène, le Léocorion, temple

Ce port, qui en contient trois autres plus petits, est à l'ouest de ceux de Munychie et de Phalère, presque abandonnés aujourd'hui. On y rassemble quelquefois jusqu'à 300 galères; il pourroit en contentir 400. Thémistocle en fit, pour

temple construit en l'honneur de ces filles de Léos, qui se sacrifièrent autrefois pour éloigner la peste.

Portique du Roi. Je l'ai placé dans un point où se réunissoient deux rues qui conduisoient à la place publique: la première est indiquée par Pausanias, qui va de ce portique au Métroon; la seconde, par un ancien auteur qui dit positivement, que, depuis le Pœcile & le portique du Roi, c'est-à-dire, depuis l'un de ces portiques jusqu'à l'autre, on trouve plusieurs Hermès, ou statues de Mercure terminées en gaîne.

Pœcile & Portique des Hermès. D'après ce dernier passage, j'ai mis le Pœcile au bout d'une rue qui va du portique du Roi jusqu'à la place publique. Il occupe sur la place un des coins de la rue. Au coin opposé, devoit se trouver un édifice, nommé tantôt portique des Hermès, & tantôt simplement, les Hermès. Pour prouver qu'il étoit dans la place publique, deux témoignages suffiront. Mnésimaque disoit dans une de ses comédies: „ Allez-vous-en à l'Agora, aux Hermès. „ En certaines fêtes, dit Xéno„ phon, il convient que les cavaliers rendent des honneurs aux temples & „ aux statues qui sont dans l'Agora. Ils commenceront aux Hermès, fe„ ront le tour de l'Agora, & reviendront aux Hermès. „ J'ai pensé, en conséquence, que ce portique devoit terminer la rue où se trouvoit une suite d'Hermès.

Le Pœcile étoit dans la place, du temps d'Eschile; il n'y étoit plus du temps de Pausanias, qui parle de ce portique avant que de se rendre à la place: il s'étoit donc fait des changemens dans ce quartier. Je suppose qu'au siècle où vivoit Pausanias, une partie de l'ancienne place étoit couverte de maisons; que vers sa partie méridionale, il ne restoit qu'une rue, où se trouvoit le Sénat, le Tholus, &c. que sa partie opposée s'étoit étendue vers le nord, & que le Pœcile en avoit été séparé par des édifices: car les changemens dont je parle n'avoient pas transporté la place dans un autre quartier. Pausanias la met auprès du Pœcile; & nous avons vu que du temps de Sylla, elle étoit encore dans le Céramique, auprès de la porte Dipyle.

A la faveur de cet arrangement, il est assez facile de tracer la route de Pausanias. Du portique du Roi, il suit une rue qui se prolonge dans la partie méridionale de l'ancienne place; il revient par le même chemin; il visite quelques monumens qui sont au sud-ouest de la citadelle, tel qu'un édifice qu'il prend pour l'ancien Odéum, l'Eleusinium, &c.; il revient au portique du Roi; &, prenant par la rue des Hermès, il se rend d'abord au Pœcile, & ensuite à la place qui existoit de son temps, laquelle avoit, suivant les apparences, fait partie de l'ancienne, ou du moins n'en étoit pas fort éloignée. J'attribuerois volontiers à l'empereur Hadrien la plupart des changemens qu'elle avoit éprouvés.

En sortant de l'Agora, Pausanias va au Gymnase de Ptolémée, qui n'existoit pas à l'époque dont il s'agit dans mon ouvrage; & de-là, au temple de Thésée, qui existe encore aujourd'hui. La distance de ce temple à l'un des points de la citadelle, m'a été donnée par M. Foucherot, habile ingénieur, qui avoit accompagné en Grèce M. le comte de Choiseuil-Gouffier, & qui depuis, ayant visité une seconde fois les antiquités d'Athènes, a bien voulu me communiquer les lumières qu'il avoit tirées de l'inspection des lieux.

J'ai suivi Pausanias jusqu'au Prytanée. De-là il m'a paru remonter vers le nord-est. Il y trouve plusieurs temples, ceux de Séraphis, de Lucine,

pour ainsi dire, la découverte, quand il voulut donner une marine aux Athéniens. On y vit bientôt des marchés, des magasins, et un arsenal capable de fournir à l'armement d'un grand nombre de vaisseaux.

Avant

cine, de Jupiter Olympien. Il tourne à l'est, & parcourt un quartier qui, dans mon plan, est au-dehors de la ville, & qui, de son temps, y tenoit, puisque les murailles étoient détruites. Il y visite les jardins de Vénus, le Cynosarge, le Lycée. Il passe l'Ilissus, & va au stade.

Je n'ai pas suivi Pausanias dans cette route, parce que plusieurs des monumens qu'on y rencontroit, étoient postérieurs à mon époque, & que les autres ne pouvoient entrer dans le plan de l'intérieur de la ville: mais je le prends de nouveau pour guide, lorsque, de retour au Prytanée, il se rend à la citadelle, par la rue des Trépiés.

Rue des Trépiés. Elle étoit ainsi nommée, suivant Pausanias, parce qu'on y voyoit plusieurs temples où l'on avoit placé des trépiés de bronze en l'honneur des dieux. Quel fut le motif de ces consécrations? Des victoires remportées par les tribus d'Athènes aux combats de musique & de danse. Or, au pié de la citadelle, du côté de l'est, on a découvert plusieurs inscriptions qui font mention de pareilles victoires. Ce joli édifice, connu maintenant sous le nom de Lanterne de Démosthène, faisoit un des ornemens de la rue. Il fut construit en marbre, à l'occasion du prix décerné à la tribu Acamantide, sous l'archontat d'Evænète, l'an 335 avant J. C., un an après qu'Anacharsis eut quitté Athènes. Près de ce monument, fut trouvée, dans ces derniers temps, une inscription rapportée parmi celles de M. Chandler. La tribu Pandionide y prescrivoit d'élever, dans la maison qu'elle possédoit en cette rue, une colonne pour un Athénien nommé Nicias, qui avoit été son Chorège, & qui avoit remporté le prix aux fêtes de Bacchus, & à celles qu'on nommoit Thargélies. Il y étoit dit encore, que désormais (depuis l'archontat d'Euclide, l'an 403 avant J. C.), on inscriroit sur la même colonne les noms de ceux de la tribu, qui, en certaines fêtes, mentionnées dans le décret, remporteroient de semblables avantages.

D'après ce que je viens de dire, il est visible que la rue des Trépiés longeoit le côté oriental de la citadelle.

Odéum de Périclès. Au bout de la rue dont je viens de parler, & avant que de parvenir au théatre de Bacchus, Pausanias trouva un édifice dont il ne nous apprend pas la destination. Il observe seulement qu'il fut construit sur le modèle de la tente de Xerxès, & qu'ayant été brûlé pendant le siége d'Athènes par Sylla, il fut refait depuis. Rapprochons de ce témoignage les notions que d'autres auteurs nous ont laissées sur l'ancien Odéum d'Athènes. Cette espèce de théatre fut élevé par Périclès, & destiné au concours des pièces de musique: des colonnes de pierre ou de marbre en soutenoient le comble, qui étoit construit des antennes & des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses, & dont la forme imitoit celle de la tente de Xerxès. Cette forme avoit donné lieu à des plaisanteries. Le poëte Cratinus, dans une de ses comédies, voulant faire entendre que la tête de Périclès se terminoit en pointe, disoit que Périclès portoit l'Odéum sur sa tête. L'Odéum fut brûlé au siége d'Athènes par Sylla, & réparé bientôt après par Ariobarzane, roi de Cappadoce.

Par ces passages réunis de différens auteurs, on voit clairement que l'édifice dont parle Pausanias est le même que l'Odéum de Périclès; & par le passage de Pausanias, que cet Odéum étoit placé entre la rue des Trépiés, & le théatre de Bacchus. Cette position est encore confirmée par l'autorité de Vitruve, qui met l'Odéum à la gauche du théatre. Mais Pausanias

avoit

Avant que de mettre pié à terre, jetez les yeux sur le promontoire voisin. Une pierre quarrée, sans ornemens, et posée sur une simple base, est le tombeau de Thémistocle. Son corps fut apporté du lieu de son exil. Voyez ces vaisseaux

qui

avoit déjà donné le nom d'Odéum à un autre édifice. Je répondrai bientôt à cette difficulté.

Théatre de Bacchus. A l'angle sud-ouest de la citadelle, existent encore les ruines d'un théatre qu'on avoit pris jusqu'à présent pour celui de Bacchus, où l'on représentoit des tragédies & des comédies. Cependant M. Chandler a placé le théatre de Bacchus à l'angle sud-est de la citadelle; & j'ai suivi son opinion, fondée sur plusieurs raisons. 1°. A l'inspection du terrein, M. Chandler a jugé qu'on avoit autrefois construit un théatre en cet endroit; & M. Foucherot a depuis vérifié le fait. 2°. Pausanias rapporte, qu'au-dessus du théatre on voyoit de son temps un trépié, dans une grotte taillée dans le roc; & justement au-dessus de la forme théatrale reconnue par M. Chandler, est une grotte creusée dans le roc, & convertie depuis en une église, sous le titre de *Panagia spiliotissa*, qu'on peut rendre par *Notre Dame de la Grotte*. Observons que le mot *spiliotissa* désigne clairement le mot σπηλαίον, que Pausanias donne à la caverne. Voyez ce que les voyageurs ont dit de cette grotte. Il est vrai qu'au-dessus du théatre du sud-ouest, sont deux espèces de niches; mais elles ne sauroient, en aucune manière, être confondues avec la grotte dont parle Pausanias. 3°. Xénophon, en parlant de l'exercice de la cavalerie, qui se faisoit au Lycée, ou plutôt auprès du Lycée, dit: „ Lorsque les cavaliers auront passé l'angle „ du théatre qui est à l'opposite, &c. „: donc le théatre étoit du côté du Lycée. 4°. J'ai dit que dans les principales fêtes des Athéniens, des chœurs tirés de chaque tribu se disputoient le prix de la danse & de la musique; qu'on donnoit à la tribu victorieuse un trépié qu'elle consacroit aux dieux; qu'au-dessous de cette offrande, on gravoit son nom, celui du citoyen qui avoit entretenu le chœur à ses dépens, quelquefois celui du poëte qui avoit composé les vers, ou de l'instituteur qui avoit exercé les acteurs. J'ai dit aussi que du temps de Pausanias, il existoit un trépié dans la grotte qui étoit au-dessus du théatre. Aujourd'hui même on voit, à l'entrée de cette grotte, une espèce d'arc de triomphe, chargé de trois inscriptions, tracées en différens temps, en l'honneur de deux tribus qui avoient remporté le prix. Une de ces inscriptions est de l'an 320 avant J. C., & n'est postérieure que de quelques années au voyage d'Anacharsis.

Dès qu'on trouve à l'extrémité de la citadelle, du côté du sud-est, les monumens élevés pour ceux qui avoient été couronnés dans les combats que l'on donnoit communément au théatre, on est fondé à penser que le théatre de Bacchus étoit placé à la suite de la rue des Trépiés, & précisément à l'endroit où M. Chandler le suppose. En effet, comme je le dis dans ce douzième chapitre, les trophées des vainqueurs devoient être auprès du champ de bataille.

Les auteurs qui vivoient à l'époque que j'ai choisie, ne parlent que d'un théatre. Celui dont on voit les ruines à l'angle sud-ouest de la citadelle, n'existoit donc pas de leur temps. Je le prends, avec M. Chandler, pour l'Odéum qu'Hérode, fils d'Atticus, fit construire environ 500 ans après, & auquel Philostrate donne le nom de théatre. „ L'odéum de Patras, dit „ Pausanias, seroit le plus beau de tous, s'il n'étoit effacé par celui d'A- „ thènes, qui surpasse tous les autres en grandeur & en magnificence. „ C'est Hérode l'Athénien qui l'a fait, après la mort & en l'honneur de sa „ femme. Je n'en ai pas parlé dans ma description de l'Attique, parce „ qu'il n'étoit pas commencé quand je composai cet ouvrage. „ Philostrate

qui arrivent, qui vont partir, qui partent; ces femmes, ces enfans qui accourent sur le rivage, pour recevoir les premiers embrassemens, ou les derniers adieux de leurs époux et de leurs pères: ces commis de la douane qui s'empressent d'ouvrir

strate remarque aussi que le théatre d'Hérode étoit un des plus beaux ouvrages du monde.

M. Chandler suppose que l'Odéum ou théatre d'Hérode, avoit été construit sur les ruines de l'Odéum de Périclès. Je ne puis être de son avis. Pausanias qui place ailleurs ce dernier édifice, ne dit pas, en parlant du premier, qu'Hérode le rebâtit, mais qu'il le fit, ἐποίησεν. Dans la supposition de M. Chandler, l'ancien Odéum auroit été à droite du théatre de Bacchus, tandis que, suivant Vitruve, il étoit à gauche. Enfin, j'ai fait voir plus haut que l'Odéum de Périclès étoit à l'angle sud-est de la citadelle.

On conçoit à présent pourquoi Pausanias, en longeant le côté méridional de la citadelle, depuis l'angle sud-est, où il a vu le théatre de Bacchus, ne parle ni de l'Odéum, ni d'aucune espèce de théatre: c'est qu'en effet il n'y en avoit point dans l'angle sud-ouest, quand il fit son premier livre, qui traite de l'Attique.

Pnyx. Sur une colline peu éloignée de la citadelle, on voit encore les restes d'un monument qu'on a pris tantôt pour l'Aréopage, tantôt pour le Pnyx, d'autres fois pour l'Odéum. C'est un grand espace, dont l'enceinte est en partie pratiquée dans le roc, & en partie formée de gros quartiers de pierres taillées en pointes de diamant. Je le prends, avec M. Chandler, pour la place du Pnyx, où le peuple tenoit quelquefois ses assemblées. En effet, le Pnyx étoit entouré d'une muraille; il se trouvoit en face de l'Aréopage; de ce lieu on pouvoit voir le port du Pirée. Tous ces caractères conviennent au monument dont il s'agit. Mais il en est un encore plus décisif: „ Quand le peuple est assis sur ce rocher, dit Aristophane, &c.; „ & c'est du Pnyx qu'il parle. J'omets d'autres preuves qui viendroient à l'appui de celles-là.

Cependant Pausanias paroit avoir pris ce monument pour l'Odéum. Qu'en doit-on conclure? Que de son temps le Pnyx, dont il ne parle pas, avoit changé de nom, parce que le peuple ayant cessé de s'y assembler, on y avoit établi le concours des musiciens. En rapprochant toutes les notions qu'on peut avoir sur cet article, on en conclura, que ce concours se fit, d'abord, dans un édifice construit à l'angle sud-est de la citadelle; c'est l'Odéum de Périclès: ensuite dans le Pnyx; c'est l'Odéum dont parle Pausanias: enfin, sur le théatre dont il reste encore une partie à l'angle sud-ouest de la citadelle; c'est l'Odéum d'Hérode, fils d'Atticus.

Temple de Jupiter Olympien. Au nord de la citadelle, subsistent encore des ruines magnifiques, qui ont fixé l'attention des voyageurs. Quelques-uns ont cru y reconnoître les restes de ce superbe temple de Jupiter Olympien, que Pisistrate avoit commencé, qu'on tenta plus d'une fois d'achever, dont Sylla fit transporter les colonnes à Rome, & qui fut enfin rétabli par Hadrien. Ils s'étoient fondés sur le récit de Pausanias, qui semble, en effet, indiquer cette position; mais Thucydide dit formellement, que ce temple étoit au sud de la citadelle; & son témoignage est accompagné de détails qui ne permettent pas d'adopter la correction que Valla et Paulmier proposent de faire au texte de Thucydide. M. Stuart s'est prévalu de l'autorité de cet historien, pour placer le temple de Jupiter Olympien au sud-est de la citadelle, dans un endroit où existent encore de grandes colonnes que l'onappelle communément colonnes d'Hadrien. Son opinion a été combattue par M. le Roy, qui prend pour un reste du Panthéon de cet empereur,

vrir les ballots qu'on vient d'apporter, & d'y appoſer leurs cachets, juſqu'à ce qu'on ait payé le droit de cinquantième; ces magiſtrats, ces inſpecteurs qui courent de tous côtés; les uns, pour fixer le prix du blé & de la farine; les autres, pour en faire tranſporter les deux tiers à Athènes; d'autres, pour empêcher la fraude, & maintenir l'ordre.

Entrons ſous l'un de ces portiques qui entourent le port. Voilà des négocians qui, prêts à faire voile pour le Pont-

reur, les colonnes dont il s'agit. Malgré la déférence que j'ai pour les lumières de ces deux ſavans voyageurs, j'avois d'abord ſoupçonné que le temple de Jupiter Olympien, placé par Thucydide au ſud de la citadelle, étoit un vieux temple, qui, ſuivant une tradition rapportée par Pauſanias, fut, dans les plus anciens temps, élevé par Deucalion, & que celui de la partie du nord avoit été fondé par Piſiſtrate. De cette manière, on concilieroit Thucydide avec Pauſanias; mais, comme il en réſulteroit de nouvelles difficultés, j'ai pris le parti de tracer au haſard, dans mon plan, un temple de Jupiter Olympien au ſud de la citadelle.

M. Stuart a pris les ruines qui ſont au nord, pour les reſtes du Pœcile; mais je crois avoir prouvé que ce célèbre portique tenoit à la place publique, ſituée auprès de la porte Dipyle. D'ailleurs, l'édifice dont ces ruines faiſoient partie, paroit avoir été conſtruit du temps d'Hadrien, & devient par-là étranger à mon plan.

Stade. Je ne l'ai pas figuré dans ce plan, parce que je le crois poſtérieur aux temps dont je parle. Il paroit en effet, qu'au ſiècle de Xénophon, on s'exerçoit à la courſe, dans un eſpace, peut-être dans un chemin qui commençoit au Lycée, & qui ſe prolongeoit vers le ſud, ſous les murs de la ville. Peu de temps après, l'orateur Lycurgue fit applanir & entourer de chauſſées un terrein, qu'un de ſes amis avoit cédé à la république. Dans la ſuite, Hérode, fils d'Atticus, reconſtruiſit & revêtit preſque entièrement de marbre le Stade dont les ruines ſubſiſtent encore.

Murs de la ville. Je ſupprime pluſieurs queſtions qu'on pourroit élever ſur les murailles qui entouroient le Pirée & Munychie, ſur celles qui du Pirée & de Phalère aboutiſſoient aux murs d'Athènes. Je ne dirai qu'un mot de l'enceinte de la ville. Nous ne pouvons en déterminer la forme; mais nous avons quelques ſecours pour en connoître à peu-près l'étendue. Thucydide faiſant l'énumération des troupes néceſſaires pour garder les murailles, dit que la partie de l'enceinte qu'il falloit défendre, étoit de 43 ſtades (c'eſt à-dire, 4063 toiſes & demie), & qu'il reſtoit une partie qui n'avoit pas beſoin d'être défendue: c'étoit celle qui ſe trouvoit entre les deux points où venoient aboutir d'un côté le mur de Phalère, & de l'autre celui du Pirée. Le ſcholiaſte de Thucydide donne à cette partie 17 ſtades de longueur, & compte en conſéquence, pour toute l'enceinte de la ville, 60 ſtades (c'eſt-à-dire, 5670 toiſes; ce qui feroit de tour à-peu-près deux lieues & un quart, en donnant à la lieue 2500 toiſes). Si l'on vouloit ſuivre cette indication, le mur de Phalère remonteroit juſqu'auprès du Lycée; ce qui n'eſt pas poſſible. Il doit s'être gliſſé une faute conſidérable dans le ſcholiaſte.

Je m'en ſuis rapporté à cet égard, ainſi que ſur la diſpoſition des longues murailles, & des environs d'Athènes, aux lumières de M. Barbié, qui, après avoir étudié avec ſoin la topographie de cette ville, a bien voulu exécuter le foible eſſai que je préſente au public. Comme nous différons ſur quelques points principaux de l'intérieur, il ne doit pas répondre des erreurs qu'on trouvera dans cette partie du plan. Je pouvois le couvrir de maiſons, mais il étoit impoſſible d'en diriger les rues.

Euxin

Euxin ou pour la Sicile, empruntent à gros intérêts les sommes dont ils ont besoin, & rédigent l'acte qui comprend les conditions du marché. En voilà un qui déclare, en présence de témoins, que les effets qu'il vient d'embarquer, seront, en cas de naufrage, aux risques des prêteurs. Plus loin, sont exposées, sur des tables, différentes marchandises du Bosphore, & les montres des blés récemment apportés du Pont, de Thrace, de Syrie, d'Egypte, de Libye & de Sicile. Allons à la place d'Hippodamus, ainsi nommée d'un architecte de Milet, qui l'a construite. Ici, les productions de tous les pays sont accumulées : ce n'est point le marché d'Athènes ; c'est celui de toute la Grèce.

Le Pirée est décoré d'un théatre, de plusieurs temples, & de quantité de statues. Comme il devoit assurer la subsistance d'Athènes, Thémistocle le mit à l'abri d'un coup de main, en faisant construire cette belle muraille qui embrasse & le bourg du Pirée, & le port de Munychie. Sa longueur est de 60 stades ; sa hauteur, de 40 coudées *. Thémistocle vouloit la porter jusqu'à 80. Sa largeur est plus grande que la voie de deux chariots. Elle fut construite de grosses pierres équarries, & liées à l'extérieur par des tenons de fer & de plomb.

Prenons le chemin d'Athènes, & suivons cette longue muraille, qui du Pirée s'étend jusqu'à la porte de la ville, dans une longueur de 40 stades. Ce fut encore Thémistocle qui forma le dessein l'élever; & son projet ne tarda pas à s'exécuter sous l'administration de Cimon & de Périclès. Quelques années après, ils en firent construire une semblable, quoiqu'un peu moins longue, depuis les murs de la ville, jusqu'au port de Phalère. Elle est à notre droite. Les fondemens de l'une & de l'autre furent établis dans un terrein marécageux, qu'on eut soin de combler avec de gros rochers. Par ces deux murs de communication, appelés aujourd'hui longues murailles, le Pirée se trouve renfermé dans l'enceinte d'Athènes, dont il est devenu le boulevard. Après la prise de cette ville, on fut obligé de démolir, en tout ou en partie, ces différentes fortifications ; mais on les a presque entièrement rétablies de nos jours.

La route que nous suivons, est fréquentée dans tous les temps, à toutes les heures de la journée, par un grand nombre de personnes que la proximité du Pirée, ses fêtes & son commerce attirent dans ce lieu.

* La longueur étoit de 5670 toises, et par conséquent de deux de nos lieues de 2500 toises, avec un excedent de 670 toises, environ un quart de lieue. La hauteur étant de 40 coudées, ou 60 piés Grecs, étoit de 56⅔ piés de roi.

Nous

Nous voici en présence d'un cénotaphe. Les Athéniens l'ont élevé pour honorer la mémoire d'Euripide mort en Macédoine. Lisez les premiers mots de l'inscription: *La gloire d'Euripide a pour monument la Grèce entière* Voyez-vous ce concours de spectateurs auprès de la porte de la ville, les litières qui s'arrêtent en cet endroit, & sur un échafaud cet homme entouré d'ouvriers? C'est Praxitèle; il va faire poser, sur une base qui sert de tombeau, une superbe statue équestre qu'il vient de terminer.

Nous voilà dans la ville, & auprès d'un édifice qui se nomme Pompeïon. C'est de-là que partent ces *pompes* ou processions de jeunes garçons & de jeunes filles, qui vont par intervalles figurer dans les fêtes que célèbrent les autres nations. Dans un temple voisin, consacré à Cérès, on admire la statue de la Déesse, celle de Proserpine, & celle du jeune Iacchus; toutes trois de la main de Praxitèle.

Parcourons rapidement ces portiques qui se présentent le long de la rue, & qu'on a singulièrement multipliés dans la ville. Les uns sont isolés; d'autres, appliqués à des bâtimens auxquels ils servent de vestibules. Les philosophes & les gens oisifs y passent une partie de la journée. On voit dans presque tous, des peintures & des statues d'un travail excellent. Dans celui où l'on vend la farine, vous trouverez un tableau d'Hélène, peint par Zeuxis.

Prenons la rue que nous avons à gauche: elle nous conduira au quartier du Pnyx, & près de l'endroit où le peuple tient quelques unes de ses assemblées. Ce quartier, qui est très fréquenté, confine à celui du Céramique ou des Tuilleries, ainsi nommé des ouvrages en terre cuite, qu'on y fabriquoit autrefois. Ce vaste emplacement est divisé en deux parties; l'une au-delà des murs, où se trouve l'Académie; l'autre en dedans, où est la grande place.

Arrêtons-nous un moment au portique royal, qui, sous plusieurs rapports. mérite notre attention. Le second des archontes, nommé l'archonteroi, y tient son tribunal. Celui de l'Aréopage s'y assemble quelquefois. Les statues dont le toit est couronné, sont en terre cuite, & représentent Thésée qui précipite Sciron dans la mer, & l'Aurore qui enléve Céphale. La figure de bronze que vous voyez à la porte, est celle de Pindare couronné d'un diadême, ayant un livre sur ses genoux, & une lyre dans sa main. Thèbes, sa patrie, offensée de l'éloge qu'il avoit fait des Athéniens, eut la lâcheté de le condamner à une amende, & Athènes lui décerna ce monument, moins peut-être par estime pour ce grand

poëte,

poëte, que par haine contre les Thébains. Non loin de Pindare, font les ftatues de Conon, de fon fils Timothée, & d'Evagoras, roi de Chypre.

Près du portique royal, eft celui de Jupiter Libérateur, où le peintre Euphranor vient de repréfenter, dans une fuite de tableaux, les douze dieux, Théfée, le peuple d'Athènes, & ce combat de cavalerie où Gryllus, fils de Xénophon, attaqua les Thébains commandés par Epaminondas. On les reconnoit aifément l'un & l'autre; & le peintre a rendu avec des traits de feu, l'ardeur dont ils étoient animés. L'Apollon du temple voifin eft de la même main.

Du portique royal partent deux rues qui aboutiffent à la place publique. Prenons celle de la droite. Elle eft décorée, comme vous voyez, par quantité d'Hermès. C'eft le nom qu'on donne à ces gaînes furmontées d'une tête de Mercure. Les uns ont été placés par de fimples particuliers; les autres, par ordre des magiftrats. Prefque tous rappellent des faits glorieux; d'autres, des leçons de fageffe. On doit ces derniers à Hipparque, fils de Pififtrate. Il avoit mis en vers les plus beaux préceptes de la moralè; il les fit graver fur autant d'Hermès élevés par fes ordres dans les places, dans les carrefours, dans plufieurs rues d'Athènes & dans les bourgs de l'Attique. Sur celui-ci, par exemple, eft écrit: *Prenez toujours la juftice pour guide*; fur celui-là: *Ne violez jamais les droits de l'amitié.* Ces maximes ont contribué fans doute à rendre fententieux le langage des habitans de la campagne.

Cette rue fe termine par deux portiques qui donnent fur la place. L'un eft celui des Hermès; l'autre, qui eft le plus beau de tous, fe nomme Pœcile. On voit dans le premier trois Hermès fur lefquels, après quelques avantages remportés fur les Mèdes, on infcrivit autrefois l'éloge que le peuple décernoit, non aux généraux, mais aux foldats qui avoient vaincu fous leurs ordres. A la porte du Pœcile, eft la ftatue de Solon. Les murs de l'intérieur, chargés de boucliers enlevés aux Lacédémoniens & à d'autres peuples, font enrichis des ouvrages de Polygnote, de Micon, de Panœnus, & de plufieurs autres peintres célèbres. Dans ces tableaux, dont il eft plus aifé de fentir les beautés que de les décrire, vous verrez la prife de Troie, les fecours que les Athéniens donnèrent aux Héraclides, la bataille qu'ils livrèrent aux Lacédémoniens à Œnoé, aux Perfes à Marathon, aux Amazones dans Athènes même.

Cette place, qui eft très vafte, eft ornée d'édifices deftinés au culte des dieux, ou au fervice de l'état: d'autres, qui fer-

vent d'afyle quelquefois aux malheureux, trop fouvent aux coupables, de ftatues décernées à des rois & à des particuliers qui ont bien mérité de la république.

Suivez-moi, & à l'ombre des platanes qui embelliffent ces lieux, parcourons un des côtés de la place. Cette grande enceinte renferme un temple en l'honneur de la mère des dieux, & le palais où s'affemble le fénat. Dans ces édifices, & tout autour font placés des cippes & des colonnes, où l'on a gravé plufieurs des lois de Solon & des décrets du peuple. C'eft dans cette rotonde, entourée d'arbres, que les Prytanes en exercice vont tous les jours prendre leur repas, & quelquefois offrir des facrifices pour la profpérité du peuple.

Au milieu de dix ftatues, qui donnèrent leurs noms aux tribus d'Athènes, le premier des archontes tient fon tribunal. Ici les ouvrages du génie arrêtent à tous momens les regards. Dans le temple de la mère des dieux, vous avez vu une ftatue faite par Phidias; dans le temple de Mars, que nous avons devant les yeux, vous trouverez celle du dieu, exécutée par Alcamène, digne élève de Phidias. Tous les côtés de la place offrent de pareils monumens.

Dans fon intérieur, voilà le camp des Scythes que la république entretient pour maintenir l'ordre. Voilà l'enceinte où le peuple s'affemble quelquefois, & qui eft maintenant couverte de tentes, fous lefquelles on étale différentes marchandifes. Plus loin vous voyez cette foule qu'il eft difficile de percer. C'eft là qu'on trouve les provifions néceffaires à la fubfiftance d'un fi grand peuple. C'eft le marché général divifé en plufieurs marchés particuliers, fréquentés à toutes les heures du jour, & fur-tout depuis neuf heures jufqu'à midi. Des receveurs y viennent pour retirer les droits impofés fur tout ce qui s'y fait. Je vous citerai deux lois très fages, concernant cette populace indocile & tumultueufe. L'une défend de reprocher au moindre citoyen le gain qu'il fait au marché. On n'a pas voulu qu'une profeffion utile pût devenir une profeffion méprifable. L'autre défend au même citoyen de furfaire, en employant le menfonge. La vanité maintient la première, & l'intérêt a fait tomber la feconde. Comme la place eft l'endroit le plus fréquenté de la ville, les ouvriers cherchent à s'en rapprocher; & les maifons s'y louent à plus haut prix que par-tout ailleurs.

Je vais maintenant vous conduire au temple de Théfée, qui fut conftruit par Cimon, quelques années après la bataille de Salamine. Plus petit que celui de Minerve, dont je vous parlerai bientôt, & auquel il paroit avoir fervi de modèle, il

eft,

est, comme ce dernier, d'ordre dorique, & d'une forme très élégante. Des peintres habiles l'ont enrichi de leurs ouvrages immortels.

Après avoir passé devant le temple de Castor & de Pollux, devant la chapelle d'Agraule, fille de Cécrops, devant le Prytanée, où la république entretient à ses dépens quelques citoyens qui lui ont rendu des services signalés, nous voilà dans la rue des trepiés, qu'il faudroit plutôt nommer la rue des triomphes. C'est ici, en effet, que tous les ans on dépose, pour ainsi dire, la gloire des vainqueurs aux combats qui embellissent nos fêtes. Ces combats se livrent entre des musiciens ou des danseurs de différens âges. Chaque tribu nomme les siens. Celle qui a remporté la victoire, consacre un trépié de bronze, tantôt dans un temple, quelquefois dans une maison qu'elle a fait construire dans cette rue. Vous voyez ces offrandes multipliées sur les sommets ou dans l'intérieur des édifices élégans que nous avons de chaque côté. Elles y sont accompagnées d'inscriptions, qui, suivant les circonstances, contiennent le nom du premier des archontes, de la tribu qui a remporté la victoire, du citoyen qui, sous le titre de Chorège, s'est chargé de l'entretien de la troupe, du poëte qui a fait les vers, du maître qui a exercé le chœur, & du musicien qui a dirigé les chants au son de sa flûte. Approchons; voilà les vainqueurs des Perses célébrés pour avoir paru à la tête des chœurs. Lisez sous ce trépié : *La tribu antiochide a remporté le prix* ; *Aristide étoit chorège* ; *Archestrate avoit composé la pièce*. Sous cet autre ; *Themistocle étoit chorège*, *Phrynicus avoit fait la tragédie* ; *Adimante étoit archonte* *.

Les ouvrages d'architecture & de sculpture dont nous sommes entourés, étonnent autant par l'excellence du travail que par les motifs qui les ont produits ; mais toutes leurs beautés disparoissent à l'aspect du satyre que vous allez voir dans cet édifice, que Praxitèle met parmi ses plus beaux ouvrages, & que le public place parmi les chef-d'œuvres de l'art.

La rue des trépiés conduit au théatre de Bacchus. Il convenoit que les trophées fussent élevés auprès du champ de bataille ; car c'est au théatre que les chœurs des tribus se disputent communément la victoire. C'est là aussi que le peuple s'assemble quelquefois, soit pour délibérer sur les affaires de l'état, soit pour assister à la représentation des tragédies &

* J'ai rendu le mot ΕΔΙΔΑΣΚΕ, qui se trouve dans le texte Grec, par ces mots, *avoit composé la pièce*, *avoit fait la tragédie*. Cependant, comme il signifie quelquefois, *avoit dressé les acteurs*, je ne réponds pas de ma traduction. On peut voir sur ce mot les notes de Casaubon sur Athénée ; celles de Taylor sur le marbre de Sandwich ; Van Dale sur les Gymnases ; & d'autres encore.

des comédies. A Marathon, à Salamine, à Platée, les Athéniens ne triomphèrent que des Perses. Ici ils ont triomphé de toutes les nations qui existent aujourd'hui, peut-être de celles qui existeront un jour; & les noms d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, ne seront pas moins célèbres dans la suite des temps, que ceux de Miltiade, d'Aristide & de Thèmistocle.

En face du théatre est un des plus anciens temples d'Athènes, celui de Bacchus, surnommé le dieu des pressoirs. Il est situé dans le quartier des marais, & ne s'ouvre qu'une fois l'année. C'est dans cette vaste enceinte qui l'entoure, qu'en certaines fêtes on donnoit autrefois des spectacles, avant la construction du théatre.

Nous arrivons enfin au pié de l'escalier qui conduit à la citadelle. Observez, en montant, comme la vue s'étend & s'embellit de tous côtés. Jetez les yeux à gauche sur l'antre creusé dans le rocher, & consacré à Pan, auprès de cette fontaine. Apollon y reçut les faveurs de Créuse, fille du roi Erechthée. Il y reçoit aujourd'hui l'hommage des Athéniens, toujours attentifs à consacrer les foiblesses de leurs dieux.

Arrêtons-nous devant ce superbe édifice, d'ordre dorique, qui se présente à nous. C'est ce qu'on appelle les Propylées ou vestibules de la citadelle. Périclès les fit construire en marbre, sur les desseins & sous la conduite de l'architecte Minésiclès. Commencés sous l'archontat d'Euthyménès,* ils ne furent achevés que cinq ans après; ils coûtèrent, dit-on, 2012 talens,† somme exorbitante, & qui excède le revenu annuel de la république.

Le temple que nous avons à gauche est consacré à la victoire. Entrons dans le bâtiment qui est à notre droite, pour admirer les peintures qui en décorent les murs, & dont la plupart sont de la main de Polygnote. Revenons au corps du milieu. Considérez les six belles colonnes qui soutiennent le fronton. Parcourez le vestibule, divisé en trois pièces par deux rangs de colonnes ioniques, terminé à l'opposite par cinq portes, à travers desquelles nous distinguons les colonnes du péristyle, qui regarde l'intérieur de la citadelle.‡ Observez, en passant, ces grandes pièces de marbre qui composent le plafond, & soutiennent la couverture.

Nous voilà dans la citadelle. Voyez cette quantité de statues, que la religion & la reconnoissance ont élevées en ces lieux, & que le ciseau des Myrons, des Phidias, des Alcamènes, & des plus célèbres artistes, semble avoir animées.

* L'an 437 avant J. C. † 10,864,800 livres.
‡ Voyez le plan des Propylées.

Ici revivront à jamais Périclès, Phormion, Iphicrate, Timothée, & plusieurs autres généraux Athéniens. Leurs nobles images sont mêlées confusément avec celles des dieux.

Ces sortes d'apothéoses me frappèrent vivement à mon arrivée dans la Grèce. Je croyois voir, dans chaque ville, deux espèces de citoyens ; ceux que la mort destinoit à l'oubli, & ceux à qui les arts donnoient une existence éternelle. Je regardois les uns comme les enfans des hommes, les seconds comme les enfans de la gloire. Dans la suite, à force de voir des statues, j'ai confondu ces deux peuples.

Approchons de ces deux autels. Respectez le premier ; c'est celui de la Pudeur: embrassez tendrement le second ; c'est celui de l'Amitié. Lisez, sur cette colonne de bronze, un décret qui proscrit, avec des notes infamantes, un citoyen & sa postérité, parce qu'il avoit reçu l'or des Perses pour corrompre les Grecs. Ainsi les mauvaises actions sont immortalisées, pour en produire de bonnes, & les bonnes, pour en produire de meilleures. Levez les yeux, admirez l'ouvrage de Phidias. Cette statue colossale de bronze, est celle qu'après la bataille de Marathon, les Athéniens consacrèrent à Minerve.

Toutes les régions de l'Attique sont sous la protection de cette Déesse ; mais on diroit, qu'elle a établi sa demeure dans la citadelle. Combien de statues, d'autels & d'édifices en son honneur ! Parmi ces statues, il en est trois, dont la matière & le travail attestent les progrès du luxe & des arts. La première est si ancienne, qu'on la dit être descendue du ciel ; elle est informe, & de bois d'olivier. La seconde, que je viens de vous montrer, est d'un temps, où, de tous les métaux, les Athéniens, n'employoient que le fer pour obtenir les succès, & le bronze pour les éterniser. La troisième, que nous verrons bientôt, fut ordonnée par Périclès : elle est d'or & d'ivoire.

Voici un temple, composé de deux chapelles, consacrées, l'une à Minerve Poliade, l'autre à Neptune, surnommé Erechthée. Observons la manière dont les traditions fabuleuses se sont quelquefois conciliées avec les faits historiques. C'est ici que l'on montre, d'un côté, l'olivier que la Déesse fit sortir de la terre, & qui s'est multiplié dans l'Attique ; de l'autre, le puits d'où l'on prétend que Neptune fit jaillir l'eau de la mer. C'étoit par de pareils bienfaits que ces divinités aspiroient à donner leur nom à cette ville naissante. Les dieux décidèrent en faveur de Minerve ; &, pendant longtemps, les Athéniens préférèrent l'agriculture au commerce. Depuis qu'ils ont réuni ces deux sources de richesses, ils par-

tagent, dans un même lieu, leur hommage entre leurs bienfaiteurs; &, pour achever de les concilier, ils leur ont élevé un autel commun, qu'ils appellent l'autel de l'oubli.

Devant la ſtatue de la Déeſſe eſt ſuſpendue une lampe d'or, ſurmontée d'une palme de même métal, qui ſe prolonge juſqu'au plafond. Elle brûle jour & nuit; on n'y met de l'huile qu'une fois l'an. La mèche, qui eſt d'amiante, ne ſe conſume jamais; & la fumée s'échappe par un tuyau caché ſous la feuille de palmier. Cet ouvrage eſt de Callimaque. Le travail en eſt ſi achevé, qu'on y déſire les graces de la négligence; mais c'étoit le défaut de cet artiſte trop ſoigneux. Il s'éloignoit de la perfection pour y atteindre; &, à force d'être mécontent de lui-même, il mécontentoit les connoiſſeurs.

On conſervoit dans cette chapelle le riche cimeterre de Mardonius, qui commandoit l'armée des Perſes à la bataille de Platée; & la cuiraſſe de Maſiſtius, qui étoit à la tête de la cavalerie. On voyoit auſſi, dans le veſtibule du Parthénon, le trône aux piés d'argent, ſur lequel Xerxès ſe plaça, pour être témoin du combat de Salamine; &, dans le tréſor ſacré, les reſtes du butin trouvé au camp des Perſes. Ces dépouilles, la plupart enlevées de notre temps par des mains ſacrilèges, étoient des trophées dont les Athéniens d'aujourd'hui s'énorgueilliſſoient, comme s'ils les devoient à leur valeur; ſemblables à ces familles, qui ont autrefois produit de grands hommes, & qui tâchent de faire oublier ce qu'elles ſont, par le ſouvenir de ce qu'elles ont été.

Cet autre édifice nommé opiſthodome, eſt le tréſor public. Il eſt entouré d'un double mur. Des tréſoriers, tous les ans tirés au ſort, y dépoſent les ſommes que le ſénat remet entre leurs mains; & le chef des Prytanes, lequel change tous les jours, en garde la clef.

Vos yeux ſe tournent depuis long-temps vers ce fameux temple de Minerve, un des plus beaux ornemens d'Athènes. Il eſt connu ſous le nom de Parthénon. Avant que d'en approcher, permettez que je vous liſe une lettre que j'écrivis, à mon retour de Perſe, au mage Othanès, avec qui j'avois eu d'étroites liaiſons pendant mon ſéjour à Suze. Il connoiſſoit l'hiſtoire de la Grèce, & aimoit à s'inſtruire des uſages des nations. Il me demanda quelques éclairciſſemens ſur les temples des Grecs. Voici ma réponſe:

„ Vous prétendez qu'on ne doit pas repréſenter la divinité „ ſous une forme humaine; qu'on ne doit pas circonſcrire „ ſa préſence dans l'enceinte d'un édifice. Mais vous n'au- „ riez pas conſeillé à Cambyſe d'outrager en Egypte les ob-

„ jets

„ jets du culte public, ni à Xerxès de détruire les temples & „ les ſtatues des Grecs. Ces princes, ſuperſtitieux juſqu'à „ la folie, ignoroient qu'une nation pardonne plus facilement „ la violence que le mépris, & qu'elle ſe croit avilie, quand „ on avilit ce qu'elle reſpecte. La Grèce a défendu de ré- „ tablir les monumens ſacrés, autrefois renverſés par les „ Perſes. Ces ruines attendent le moment de la vengeance: „ &, ſi jamais les Grecs portent leurs armes victorieuſes dans „ les Etats du grand Roi, ils ſe ſouviendront de Xerxès, & „ mettront vos villes en cendre.

„ Les Grecs ont emprunté des Egyptiens l'idée & la forme „ des temples; mais ils ont donné à ces édifices des propor- „ tions plus agréables, ou du moins, plus aſſorties à leur „ goût.

„ Je n'entreprendrai pas de vous en décrire les différentes „ parties; j'aime mieux vous envoyer le plan de celui qui „ fut conſtruit en l'honneur de Théſée.* Quatre murs diſ- „ poſés en forme de parallélograme, ou de quarré long, con- „ ſtituent la nef ou le corps du temple. Ce qui le décore, „ & fait ſon principal mérite, eſt extérieur, & lui eſt auſſi „ étranger que les vêtemens qui diſtinguent les différentes „ claſſes des citoyens. C'eſt un portique qui règne tout au- „ tour, & dont les colonnes établies ſur un ſoubaſſement, „ compoſé de quelques marches, ſoutiennent un entablement „ ſurmonté d'un fronton dans les parties antérieures & poſté- „ rieures. Ce portique ajoute autant de graces que de ma- „ jeſté à l'édifice; il contribue à la beauté des cérémonies, „ par l'affluence des ſpectateurs qu'il peut contenir, & qu'il „ met à l'abri de la pluie.

„ Dans le veſtibule ſont des vaſes d'eau luſtrale, & des „ autels ſur leſquels on offre ordinairement les ſacrifices. „ De-là, on entre dans le temple où ſe trouve la ſtatue de la „ divinité, & les offrandes conſacrées par la piété des peuples. „ Il ne tire du jour que de la porte.†

„ Le plan que vous avez ſous les yeux, peut ſe diverſifier, „ ſuivant les règles de l'art & le goût de l'artiſte. Variété „ dans les dimenſions du temple. Celui de Jupiter à Olym- „ pie a 230 piés de longueur, 95 de largeur, 68 de hauteur.

* Voyez la planche relative à ce chapitre.

† Les temples n'avoient point de fenêtres: les uns ne recevoient le jour que par la porte; en d'autres, on ſuſpendoit des lampes devant la ſtatue principale; d'autres étoient diviſés en trois nefs, par deux rangs de colonnes. Celle du milieu étoit entièrement découverte, & ſuffiſoit pour éclairer les bas côtés qui étoient couverts. Les grandes arcades qu'on apperçoit dans les parties latérales d'un temple qui ſubſiſte encore parmi les ruines d'Agrigente, ont été ouvertes long-temps après ſa conſtruction.

„ Celui de Jupiter à Agrigente en Sicile, a 340 piés de long, „ 160 de large, 120 de haut.*

„ Variété dans le nombre des colonnes. Tantôt on en „ voit 2, 4, 6, 8, & jufqu'à 10 aux deux façades ; tantôt on „ n'en a placé qu'à la façade antérieure. Quelquefois deux „ files de colonnes forment tout autour un double portique.

„ Variété dans les ornemens, & les proportions des colon„ nes, & de l'entablement. C'eft ici que brille le génie des „ Grecs. Après différens effais, ayant réuni leurs idées & „ leurs découvertes en fyftêmes, ils composèrent deux genres „ ou deux ordres d'architecture, qui ont chacun un caractère „ diftinctif, & des beautés particulières : l'un, plus ancien, „ plus mâle & plus folide, nommé dorique ; l'autre plus „ léger & plus élégant, nommé ionique. Je ne parle pas „ du Corinthien, qui ne diffère pas effentiellement des deux „ autres.

„ Variété enfin, dans l'intérieur des temples. Quelques„ uns renferment un fanctuaire interdit aux profanes. D'au„ tres font divifés en plufieurs parties. Il en eft dans lef„ quels, outre la porte d'entrée, on en a pratiqué une à l'ex„ trémité oppofée, ou dont le toit eft foutenu, par un ou „ deux rangs de colonnes.†

„ Pour vous mettre en état de mieux juger de la forme „ des temples de cette nation, je joins à ma lettre deux „ deffeins, où vous trouverez la façade & la vue du Parthénon, „ qui eft à la citadelle d'Athènes.‡ J'y joins auffi l'ouvrage „ qu'Ictinus compofa fur ce beau monument. Ictinus fut „ un des deux architectes que Périclès chargea du foin de le „ conftruire ; l'autre s'appeloit Callicrate.

* Longueur du temple d'Olympie, 217 de nos piés, 2 pouces 8 lignes; fa largeur, 89 piés 8 pouces 8 lig. ; fa hauteur, 64 piés 2 pouces 8 lignes. Longueur du temple d'Agrigente, 321 piés 1 pouce 4 lignes ; fa largeur, 151 piés 1 pouce 4 lignes ; fa hauteur, 113 piés 4 lignes. Winkelmann préfume, avec raifon, que la largeur de ce temple étoit de 160 piés Grecs, au lieu de 60 que porte le texte de Diodore, tel qu'il eft aujourd'hui.

† Il paroit que, parmi les Grecs, les temples furent d'abord très petits. Quand on leur donna de plus grandes proportions, on imagina d'en foutenir le toit par un feul rang de colonnes placées dans l'intérieur, & furmontées d'autres colonnes qui s'élevoient jufqu'au comble. C'eft ce qu'on avoit pratiqué dans un de ces anciens temples, dont j'ai vu les ruines à Pæftum.

Dans la fuite, au lieu d'un feul rang de colonnes, on en plaça deux ; & alors les temples furent divifés en trois nefs. Tels étoient celui de Jupiter à Olympie, comme le témoigne Paufanias ; & celui de Minerve à Athènes, comme M. Foucherot s'en eft affuré. Le temple de Minerve à Tégée en Arcadie, conftruit par Scopas, étoit du même genre. Paufanias dit que, dans les colonnes de l'intérieur, le premier ordre étoit Dorique, & le fecond Corinthien.

‡ Voyez la planche déjà citée.

„ De

,, De quelque côté qu'on arrive, par mer, par terre, on le
,, voit de loin s'élever au-dessus de la ville & de la citadelle.
,, Il est d'ordre dorique, & de ce beau marbre blanc qu'on
,, tire des carrières du Pentélique, montagne de l'Attique.
,, Sa largeur est de cent piés ; sa longueur, d'environ 227 ;
,, sa hauteur, d'environ 69.* Le portique est double aux
,, deux façades, simple aux deux côtés. Tout le long de la
,, face extérieure de la nef, règne une frise, où l'on a repré-
,, senté une procession en l'honneur de Minerve. Ces bas
,, reliefs ont accru la gloire de ceux qui les exécutèrent.

,, Dans le temple est cette statue, célèbre par sa grandeur,
,, par la richesse de la matière, & la beauté du travail. A la
,, majesté sublime qui brille dans les traits & dans toute la
,, figure de Minerve, on reconnoit aisément la main de
,, Phidias. Les idées de cet artiste avoient un si grand ca-
,, ractère, qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux
,, que les hommes. On eût dit, qu'il voyoit les seconds de
,, trop haut, & les premiers de trop près.

,, La hauteur de la figure est de 26 coudées. Elle est de-
,, bout, couverte de l'égide & d'une longue tunique. Elle
,, tient d'une main la lance, & de l'autre une victoire haute
,, de près de quatre coudées†. Son casque, surmonté d'un
,, sphinx, est orné, dans les parties latérales, de deux griffons.
,, Sur la face extérieure du bouclier posé aux piés de la
,, Déesse, Phidias a représenté le combat des Amazones ;
,, sur l'intérieure, celui des Lapithes & des Centaures ; sur
,, le piédestal, la naissance de Pandore, & quantité d'autres
,, sujets. Les parties apparentes du corps sont en ivoire,
,, excepté les yeux, où l'iris est figuré par une pierre parti-
,, culière. Cet habile artiste mit dans l'exécution une re-
,, cherche infinie, & montra que son gènie conservoit sa su-
,, périorité jusque dans les plus petits détails.

,, Avant que de commencer cet ouvrage, il fut obligé de
,, s'expliquer dans l'assemblée du peuple, sur la matière
,, qu'on emploieroit. Il préferoit le marbre, parce que son
,, éclat subsiste plus long-temps. On l'écoutoit avec atten-

* Suivant le Roi, la longueur de ce temple est de 214 de nos piés, 10 pouces 4 lignes ; & sa hauteur, de 65 piés. Evaluons ces mesures en piés Grecs ; nous aurons pour la longueur environ 227 piés, & pour la hauteur, environ 68 piés 7 pouces. Quant a la largeur, elle paroit désignée par le nom d'hécatonpédon (100 piés) que les anciens donnoient à ce temple. M. le Roi a trouvé en effet que la frise de la façade avoit 94 de nos piés, & 10 pouces ; ce qui revient aux 100 piés Grecs.

† La coudée parmi les Grecs étant d'un de leurs piés, & d'un demi pié en sus, la hauteur de la figure étoit de 36 de nos piés, & 10 piés en sus ; & celle de la victoire, de 5 de nos piés & 8 pouces.

,, tion :

„ tion: mais quand il ajouta qu'il en coûteroit moins, on „ lui ordonna de se taire: & il fut décidé que la statue „ seroit en or et en ivoire.

„ On choisit l'or le plus pur; il en fallut une masse du „ poids de 40 talens *. Phidias, suivant le conseil de Pé- „ riclès, l'appliqua de telle manière, qu'on pouvoit aisé- „ ment le détacher. Deux motifs engagèrent Périclès à „ donner ce conseil. Il prévoyoit le moment où l'on pourroit „ faire servir cet or aux besoins pressans de l'Etat, & c'est, „ en effet, ce qu'il proposa au commencement de la guerre „ du Péloponèse. Il prévoyoit encore qu'on pourroit l'ac- „ cuser, ainsi que Phidias, d'en avoir détourné une partie; „ et cette accusation eut lieu: mais, par la précaution qu'ils „ avoient prise, elle ne tourna qu'à la honte de leurs en- „ nemis †.

„ On

* La proportion de l'or à l'argent étoit alors de 1 à 13; ainsi 40 talens d'or faisoient 520 talens d'argent, c'est-à-dire, deux millions huit cents huit mille de nos livres.

Thucydide dit 40 talens; d'autres auteurs disent 44; d'autres, enfin 50. Je m'en rapporte au témoignage de Thucydide. En supposant que de son temps la proportion de l'or à l'argent étoit de 1 à 13, comme elle l'étoit du temps d'Hérodote, les 40 talens d'or donneroient 520 talens d'argent, qui, à 5400 livres le talent, formeroient un total de 2,808,000 livres. Mais, comme au siècle de Périclès, la drachme valoit au moins 19 sols, & le talent 5700 liv. (voyez la note qui accompagne la table de l'évaluation des monnoies, Tom. III.), les 40 talens dont il s'agit, valoient au moins 2,994,000 livres.

† La Déesse étoit vêtue d'une longue tunique, qui devoit être en ivoire. L'égide, ou la peau de la chèvre Amalthée, couvroit sa poitrine, & peut-être son bras gauche, comme on le voit sur quelques unes de ses statues. Sur le bord de l'égide étoient attachés des serpens; dans le champ, couvert d'écailles de serpens, paroissoit la tête de Méduse. C'est ainsi que l'égide est représentée dans les monumens & dans les auteurs anciens. Or, Isocrate, qui vivoit encore dans le temps où je suppose le jeune Anacharsis en Grèce, observe qu'on avoit volé le Gorgonium; & Suidas, en parlant du même fait, ajoute, qu'il avoit été arraché de la statue de Minerve. Il paroit, par une passage de Plutarque, que, par ce mot, il faut entendre l'égide.

Voyons à présent de quoi étoit faite l'égide, enlevée à la statue. Outre qu'on ne l'auroit pas volée, si elle n'avoit pas été d'une matière précieuse, Philochorus nous apprend, que le larcin dont on se plaignoit, concernoit les écailles & les serpens. Il ne s'agit pas ici d'un serpent que l'artiste avoit placé aux piés de la Déesse. Ce n'étoit qu'un accessoire, un attribut, qui n'exigeoit aucune magnificence. D'ailleurs, Philochorus parle de serpens, au pluriel.

Je conclus de ce que je viens de dire, que Phidias avoit fait en or les écailles qui couvroient l'égide, & les serpens qui étoient suspendus tout autour. C'est ce qui est confirmé par Pausanias. Il dit que Minerve avoit sur sa poitrine une tête de Méduse en ivoire; remarque inutile, si l'égide étoit de la même matière, & si sa tête n'étoit pas relevée par le fond d'or sur lequel on l'avoit appliquée. Les ailes de la Victoire, que Minerve tenoit

„ On reprochoit encore à Phidias d'avoir gravé son portrait, & celui de son protecteur, sur le bouclier de Minerve. Il s'est représenté sous les traits d'un vieillard prêt à lancer une grosse pierre; & l'on prétend, que, par un ingénieux méchanisme, cette figure tient tellement à l'ensemble, qu'on ne peut l'enlever sans décomposer & détruire toute la statue. Périclès combat contre une Amazone. Son bras, étendu & armé d'un javelot, dérobe aux yeux la moitié de son visage. L'Artiste ne l'a caché en partie que pour inspirer le désir de le reconnoître.

„ A ce temple est attaché un trésor, où les particuliers mettent en dépôt les sommes d'argent qu'ils n'osent garder chez eux. On y conserve aussi les offrandes que l'on a faites à la Déesse. Ce sont des couronnes, des vases, de petites figures de divinités, en or ou en argent. Les Athéniennes y consacrent souvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs colliers. Ces objets sont confiés aux trésoriers de la Déesse, qui en ont l'inspection pendant l'année de leur exercice. En sortant de place, ils en remettent à leurs successeurs un état, qui contient le poids de chaque article, & le nom de la personne qui en a fait présent. Cet état, gravé aussitôt sur le marbre, atteste la fidélité des gardes, & excite la générosité des particuliers.

„ Ce temple, celui de Thésée, & quelques autres encore, sont le triomphe de l'architecture & de la sculpture. Je n'ajouterois rien à cet éloge, quand je m'étendrois sur les beautés de l'ensemble, & sur l'élégance des détails. Ne soyez pas étonné de cette multitude d'édifices, élevés en l'honneur des dieux. A mesure que les mœurs se sont corrompues, on a multiplié les lois pour prévenir les crimes, & les autels pour les expier. Au surplus, de pareils monumens embellissent une ville, hâtent les progrès des arts, & sont, la plupart, construits aux dépens de l'ennemi. Car, une partie du butin est toujours destinée à la magnificence du culte public. „

Telle fut la réponse que je fis au mage Othanès. Maintenant, sans sortir de la citadelle, nous allons prendre diffé-

tenoit dans ses mains, étoient aussi en or. Des voleurs, qui s'introduisirent dans le temple, trouvèrent les moyens de les détacher; &, s'étant divisés, pour en partager le prix, ils se trahirent eux-mêmes.

D'après différens indices, que je supprime, on peut présumer, que les bas-reliefs du casque, du bouclier, de la chaussure, & peut-être du piédestal, étoient du même métal. La plupart de ces ornemens subsistoient encore à l'époque que j'ai choisie. Ils furent enlevés quelque temps après, par un nommé Lacharès.

rentes

rentes ſtations, qui développeront ſucceſſivement la ville à nos yeux.

Elle s'eſt prolongée, dans ces derniers temps, vers le ſud-oueſt, parce que le commerce force, tous les jours, les habitans à ſe rapprocher du Pirée. C'eſt de ce côté-là, & du côté de l'oueſt, qu'aux environs de la citadelle s'élèvent par intervalles des rochers & des éminences, la plupart couvertes de maiſons. Nous avons à droite, la colline de l'Aréopage; à gauche, celle du Muſée; vers le milieu, celle du Pnyz, où j'ai dit que ſe tient quelquefois l'aſſemblée générale. Voyez juſqu'à quel point ſe ſurveillent les deux partis qui diviſent les Athéniens; comme du haut de cette colline on apperçoit diſtinctement le Pirée, il fut un temps où les orateurs, les yeux tournés, vers ce port, n'oublioient rien pour engager le peuple à tout ſacrifier à la marine. Les partiſans de l'ariſtocratie en étoient ſouverainement bleſſés. Ils diſoient que les premiers légiſlateurs n'avoient favoriſé que l'agriculture, & que Thémiſtocle, en liant la ville au Pirée, & la mer à la terre, avoit accru le nombre des matelots, & le pouvoir de la multitude. Auſſi, après la priſe d'Athènes, les trente tyrans, établis par Lyſander, n'eurent rien de plus preſſé que de tourner, vers la campagne, la tribune aux harangues, auparavant, dirigée vers la mer.

Je n'ai pas fait mention de pluſieurs édifices, ſitués ſur les flancs & aux environs de la citadelle. Tels ſont, entre autres, l'Odeum & le temple de Jupiter Olympien. Le premier, eſt cette eſpèce de théatre que Périclès fit élever pour donner des combats de muſique, & dans lequel les ſix derniers Archontes tiennent quelquefois leurs ſéances. Le comble, ſoutenu par des colonnes, eſt conſtruit des débris de la flotte des Perſes, vaincus à Salamine. Le ſecond, fut commencé par Piſiſtrate, & ſeroit, dit-on, le plus magnifique des temples, s'il étoit achevé.

Vos pas étoient ſouvent arrêtés, & vos regards ſurpris, dans la route que nous avons ſuivie, depuis le port du Pirée juſqu'au lieu où nous ſommes. Il eſt peu de rues, peu de places dans cette ville, qui n'offrent de ſemblables objets de curioſité. Mais ne vous en rapportez pas aux apparences. Tel édifice, dont l'extérieur eſt négligé, renferme dans ſon ſein un tréſor précieux. Vers le nord, au quartier de Mélite, tâchez de démêler quelques arbres, autour d'une maiſon qu'on apperçoit à peine, c'eſt la demeure de Phocion; de ce côté-ci, au milieu de ces maiſons, un petit temple conſacré à Venus, c'eſt là que ſe trouve un tableau de Zeuxis, repréſentant l'Amour, couronné de roſes; là-bas, auprés de cette

colline, un autre édifice, où le rival de Zeuxis a fait un de ces essais qui décèlent le génie. Parrhasius, persuadé que, soit par l'expression du visage, soit par l'attitude & le mouvement des figures, son art pouvoit rendre sensibles aux yeux les qualités de l'esprit & du cœur, entreprit, en faisant le portrait du peuple d'Athènes, de tracer le caractère, ou plutôt les différens caractères de ce peuple violent, injuste, doux, compatissant, glorieux, rampant, fier & timide. Mais comment a-t-il exécuté cet ingénieux projet? Je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise; vous en jugerez vous-même.

Je vous ai fait courir à perte d'haleine dans l'intérieur de la ville; vous allez d'un coup-d'œil en embrasser les dehors. Au levant, est le mont Hymette, que les abeilles enrichissent de leur miel, que le thym remplit de ses parfums. L'Ilissus, qui coule à ses piés, serpente autour de nos murailles. Au-dessus, vous voyez les gymnases du Cynosarge & du Lycée. Au nord-ouest, vous découvrez l'Académie; & un peu plus loin, une colline, nommée Colone, où Sophocle a établi la scène de l'Œdipe qui porte le même nom. Le Céphise, après avoir enrichi cette contrée du tribut de ses eaux, vient les mêler avec celles de l'Ilissus. Ces dernières tarissent quelquefois dans les grandes chaleurs. La vue est embellie par les jolies maisons de campagne qui s'offrent à nous de tous côtés.

Je finis, en vous rappelant ce que dit Lysippe dans une de ses comédies: „ Qui ne desire pas voir Athènes, est „ stupide; qui la voit sans s'y plaire, est plus stupide encore; „ mais le comble de la stupidité, est de la voir, de s'y plaire „ & de la quitter."

Fin du Chapitre douzième.

CHAPITRE XIII.

*Bataille de Mantinée *. Mort d'Epaminondas.*

LA Grèce touchoit au moment d'une révolution: Epaminondas étoit à la tête d'une armée; sa victoire ou sa défaite alloit enfin décider, si c'étoit aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois auxautres peuples. Il entrevit l'instant de hâter cette décision.

* Dans la 2e. année de la 104e. olympiade, le 12 du mois de scirophorion, c'est-à-dire, le 5 juillet de l'année julienne proleptique, 362 avant J. C.

Il part, un soir, de Tégée en Arcadie, pour surprendre Lacédémone. Cette ville est toute ouverte, & n'avoit, alors, pour défenseurs que des enfans & des vieillards. Une partie des troupes se trouvoit en Arcadie; l'autre s'y rendoit sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, & voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit, par un transfuge, de la marche d'Epaminondas, il étoit revenu sur ses pas avec une extrême diligence: & déjà, ses soldats occupoient les postes les plus importans. Le général Thébain, surpris, sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avoit pénétré jusqu'à la place publique, & s'étoit rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir. Quoique âgé de près de 80 ans, il se précipite au milieu des dangers; &, secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi, & le force de se retirer.

Isadas donna, dans cette occasion, un exemple qui excita l'admiration & la sévérité des magistrats. Ce Spartiate, à peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'Amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique & l'épée, s'élance à travers les bataillons des Lacédémoniens, fond avec impétuosité sur les Thébains, & renverse à ses piés tout ce qui s'oppose à sa fureur. Les Ephores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits, & le condamnèrent à une amende, parce qu'il avoit combattu sans cuirasse & sans bouclier.

Epaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite. Il falloit une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étoient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence, Celle des Lacédémoniens & de leurs alliés, étoit de plus de 20,000 hommes de pié, & de près de 2000 chevaux; celle de la ligue Thébaine, 30,000 hommes d'infanterie, & d'environ 3000 de cavalerie.

Jamais Epaminondas n'avoit déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avoient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange Lacédémonienne, qu'elle n'auroit peut-être jamais enfoncée s'il n'étoit venu, lui-même, fortifier ses troupes par son exemple, & par un corps d'élite dont il étoit suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent & prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, & se trouve enveloppé par un corps de Spartiates, qui font tomber sur lui une grêle de traits. Aprés avoir long-

temps

temps écarté la mort, & fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba, percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile, avec une alternative à peu près égale de succès & de revers. Par les sages dispositions d'Epaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, & détruisit un détachement que les ennemis avoient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie étoit sur le point de prendre la fuite, lorsque les Eléens volèrent à son secours.

La blessure d'Epaminondas arrêta le carnage. & suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonneés, restèrent dans l'inaction. De part & d'autre, on sonna la retraite, & l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Epaminondas respiroit encore. Ses amis, ses officiers fondoient en larmes autour de son lit. Le camp retentissoit des cris de la douleur & du désespoir. Les médecins avoient déclaré, qu'il expireroit dés qu'on ôteroit le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi ; on le lui montra, il le baisa, comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on lui dit que les Thébains l'avoient gagnée. „ Voilà qui est bien, „ répondit-il : j'ai assez vécu.„ Il demanda ensuite Daïphantus & Iollidas, deux généraux, qu'il jugeoit dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étoient morts. „ Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, de faire la paix.„ Alors il ordonna d'arracher le fer ; & l'un de ses amis s'étant écrié, dans l'égarement de sa douleur : „ Vous mourez, Epami-„ nondas ! si du moins vous laissiez des enfans ! Je laisse, ré-„ pondit-il en expirant, deux filles immortelles : la victoire „ de Leuctres & celle de Mantinée.„

Sa mort avoit été précédée par celle de Timagène, de cet ami si tendre qui m'avoit amené dans la Grèce. Huit jours avant la bataille, il disparut tout-à-coup. Une lettre, laissée sur la table d'Epicharis, sa nièce, nous apprit qu'il alloit joindre Epaminondas, avec qui il avoit pris des engagemens, pendant son séjour à Thèbes. Il devoit bientôt se réunir à nous, pour ne plus nous quitter. Si les dieux, ajoutoit-il, en ordonnent autrement, souvenez-vous de tout ce qu'Anacharsis a fait pour moi, de tout ce que vous m'avez promis de faire pour lui.

Mon

Mon cœur se déchiroit à la lecture de cette lettre. Je voulus partir à l'instant ; je l'aurois dû : mais Timagène n'avoit pris que de trop justes mesures pour m'en empêcher. Apollodore qui, à sa prière, venoit d'obtenir, pour moi, le droit de citoyen d'Athènes, me représenta que je ne pouvois porter les armes contre ma nouvelle patrie, sans le compromettre, lui & sa famille. Cette considération me retint ; & je ne suivis pas mon ami ; & je ne fus pas témoin de ses exploits ; & je ne mourus pas avec lui.

Son image est toujours présente à mes yeux. Il y a 30 ans, il n'y a qu'un moment, que je l'ai perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge ; deux fois mes larmes l'ont effacé. Si j'avois eu la force de le finir, j'aurois eu celle de le supprimer. Les vertus d'un homme obscur n'intéressent que ses amis, & n'ont pas même le droit de servir d'exemple aux autres hommes.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grèce ; mais, dans le premier moment, elle termina la guerre. Les Athèniens eurent soin, avant leur départ, de retirer les corps de ceux qu'ils avoient perdus. On les fit consumer sur le bûcher : les ossemens furent transportés à Athènes, & l'on fixa le jour où se feroit la cérémonie des funérailles, à laquelle préside un des principaux magistrats.

On commença, par exposer, sous une grande tente, les cercueils de cyprès, où les ossemens étoient renfermés. Ceux qui avoient des pertes à pleurer, hommes & femmes, y venoient par intervalles faire des libations, & s'acquitter des devoirs imposés par la tendresse & par la religion. Trois jours après, les cercueils, placés sur autant de chars qu'il y a de tribus, traversèrent lentement la ville, & parvinrent au Céramique extérieur, où l'on donna des jeux funèbres ; on déposa les morts dans le sein de la terre, après que leurs parens & leurs amis les eurent, pour la dernière fois, arrosés de leurs larmes ; un orateur, choisi par la république, s'étant levé, prononça l'oraison funèbre de ses braves guerriers. Chaque tribu distingua les tombeaux de ses soldats, par des pierres sépulcrales, sur lesquelles on avoit eu soin d'inscrire leurs noms & ceux de leurs pères, le lieu de leur naissance & celui de leur mort.

Le chemin qui conduit de la ville à l'Académie, est entouré, de pareilles inscriptions. On en voit d'autres, semées confusément aux environs. Ici reposent ceux qui périrent dans la guerre d'Egine ; là, ceux qui périrent en Chypre ; plus loin, ceux qui périrent dans l'expédition de Sicile. On ne peut faire un pas, sans fouler la cendre d'un héros, ou d'une

d'une victime immolée à la patrie. Les soldats qui revenoient du Péloponèse, & qui avoient accompagné le convoi, erroient au milieu de ces monumens funèbres : ils se montroient les uns aux autres les noms de leurs aïeux, de leurs pères, & sembloient jouir d'avance des honneurs qu'on rendroit un jour à leur mémoire.

Fin du Chapitre treizième.

CHAPITRE XIV.

Du Gouvernement actuel d'Athènes.

JE passerai quelquefois d'un sujet à un autre, sans en avertir. Je dois justifier ma marche.

Athènes étoit le lieu de ma résidence ordinaire ; j'en partois souvent, avec Philotas mon ami, & nous y revenions, après avoir parcouru des pays éloignés ou voisins. A mon retour, je reprenois mes recherches. Je m'occupois, par préférence, de quelque objet particulier. Ainsi, l'ordre de cet ouvrage n'est en général que celui d'un journal dont j'ai déjà parlé, & dans lequel j'ajoutois, au récit de mes voyages, & à celui des évènemens remarquables, les éclaircissemens que je prenois sur certaines matières. J'avois commencé par l'examen du gouvernement des Athéniens ; dans mon introduction, je me suis contenté d'en développer les principes ; j'entre ici dans de plus grands détails, & je les considère avec les changemens & les abus que de malheureuses circonstances ont successivement amenés.

Les villes & les bourgs de l'Attique sont divisés en 174 départemens ou districts, qui, par leurs différentes réunions, forment dix tribus. Tous les citoyens, ceux même qui résident à Athènes, appartiennent à l'un de ces districts, sont obligés de faire inscrire leurs noms dans ses registres, & se trouvent, par là, naturellement classés dans une des tribus.

Tous les ans, vers les derniers jours de l'année, les tribus s'assemblent séparément, pour former un Sénat composé de 500 députés, qui doivent être âgés au moins de 30 ans. Chacune d'entre elles en présente 50, & leur en donne, pour adjoints, 50 autres, destinés à remplir les places que la mort ou l'irrégularité de conduite laisseront vacantes. Les uns & les autres sont tirés au sort.

Les nouveaux sénateurs doivent subir un examen rigou-

reux : car il faut des mœurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres. Ils font ensuite un serment, par lequel ils promettent, entre autres choses, de ne donner que de bons conseils à la république, de juger suivant les lois, de ne pas mettre aux fers un citoyen qui fournit des cautions, à moins qu'il ne fût accusé d'avoir conspiré contre l'Etat, ou retenu les deniers publics.

Le Sénat, formé par les représentans des dix tribus, est naturellement divisé en dix classes, dont chacune, à son tour, a la prééminence, sur les autres. Cette prééminence se décide par le sort, & le temps en est borné à l'espace de 36 jours, pour les quatre premières classes, de 35, pour les autres.

Celle qui est à la tête des autres, s'appelle la classe des Prytanes. Elle est entretenue aux dépens du public, dans un lieu, nommé le Prytanée. Mais, comme elle est encore trop nombreuse pour exercer, en commun, les fonctions dont elle est chargée, on la subdivise en cinq Décuries, composées, chacune, de dix Proèdres ou présidens. Les sept premiers d'entre eux occupent, pendant sept jours, la première place, chacun à son tour ; les autres en sont formellement exclus.

Celui qui la remplit, doit être regardé comme le chef du Sénat. Ses fonctions sont si importantes, qu'on n'a cru devoir les lui confier que pour un jour. Il propose communément les sujets des délibérations ; il appelle les sénateurs au scrutin ; & garde, pendant le court intervalle de son exercice, le sceau de la république, les clefs de la citadelle, & celles du trésor de Minerve.

Ces arrangemens divers, toujours dirigés par le sort, ont pour objet, de maintenir la plus parfaite égalité parmi les citoyens, & la plus grande sûreté dans l'Etat. Il n'y a point d'Athénien qui ne puisse devenir membre & chef du premier corps de la nation ; il n'y en a point qui puisse, à force de mérite ou d'intrigues, abuser d'une autorité qu'on ne lui confie que pour quelques instans.

Les neuf autres classes, ou chambres du Sénat, ont de même, à leur tête, un président qui change à toutes les assemblées de cette compagnie, & qui est chaque fois tiré au sort par le chef des Prytanes. En certaines occasions, ces neuf présidens portent les décrets du Sénat à l'assemblée de la nation ; & c'est le premier d'entre eux qui appelle le peuple aux suffrages. En d'autres, ce soin regarde le chef des Prytanes, ou l'un de ses assistans*.

* Tout ce qui regarde les officiers du Sénat, & leurs fonctions, présente tant de difficultés, que je me contente de renvoyer aux savans qui les ont discutées, tels que Sigonius.

Le

Le Sénat se renouvelle tous les ans. Il doit exclure, pendant le temps de son exercice, ceux de ces membres dont la conduite est répréhensible, & rendre ses comptes avant que de se séparer. Si l'on est content de ses services, il obtient une couronne, que lui décerne le peuple. Il est privé de cette récompense, quand il a négligé de faire construire des galéres. Ceux qui le composent, reçoivent, pour droit de présence, une drachme par jour*. Il s'assemble tous les jours, excepté les jours de fêtes & les jours regardés comme funestes. C'est aux Prytanes qu'il appartient de le convoquer, & de préparer, d'avance, les sujets des délibérations. Comme il représente les tribus, il est représenté par les Prytanes, qui, toujours réunis en un même endroit, sont à portée de veiller sans cesse sur les dangers qui menacent la république, & d'en instruire le Sénat.

Pendant les 35 ou 36 jours que la classe des Prytanes est en exercice, le peuple s'assemble quatre fois; & ces quatre assemblées, qui tombent le 11, le 20, le 30 & le 33 de la Prytanie, se nomment assemblées ordinaires.

Dans la première, on confirme ou on destitue les magistrats qui viennent d'entrer en place. On s'occupe des garnisons & des places qui font la sûreté de l'Etat, ainsi que de certaines dénonciations publiques, & l'on finit par publier les confiscations des biens, ordonnées par les tribunaux. Dans la deuxième, tout citoyen, qui a déposé sur l'autel un rameau d'olivier, entouré de bandelettes sacrées, peut s'expliquer avec liberté sur les objets relatifs à l'administration & au gouvernement. La troisième est destinée à recevoir les hérauts & les ambassadeurs, qui ont auparavant rendu compte de leur mission, ou présenté leurs lettres de créance au Sénat. La quatrième, enfin, roule sur les matières de religion, telles que les fêtes, les sacrifices, &c.

Comme l'objet de ces assemblées est connu, & n'offre, souvent, rien de bien intéressant, il falloit, il n'y a pas long-temps, y traîner le peuple avec violence, ou le forcer, par des amendes, à s'y trouver. Mais il est plus assidu, depuis qu'on a pris le parti d'accorder un droit de présence de 3 oboles †; &, comme on ne décerne aucune peine contre ceux qui se dispensent d'y venir, il arrive que les pauvres y sont en plus grand nombre que les riches; ce qui entre mieux dans l'esprit des démocraties actuelles.

Outre ces assemblées, il s'en tient d'extraordinaires, lorsque l'Etat est menacé d'un prochain danger. Ce sont quelquefois les Prytanes, & plus souvent encore les chefs des troupes, qui les convoquent, au nom & avec la permission du Sénat. Lorsque

* Dix huit sols. † Neuf sols.

que les circonſtances le permettent, on y appelle tous les habitans de l'Attique.

Les femmes ne peuvent pas aſſiſter à l'aſſemblée. Les hommes, au-deſſous de vingt ans, n'en ont pas encore le droit. On ceſſe d'en jouir, quand on a une tache d'infamie ; & un étranger, qui l'uſurperoit, ſeroit puni de mort, parce qu'il ſeroit cenſé uſurper la puiſſance ſouveraine, ou pouvoir trahir le ſecret de l'Etat.

L'aſſemblée commence de très grand matin. Elle ſe tient au théatre de Bacchus, ou dans le marché public, ou dans une grande enceinte, voiſine de la citadelle, & nommée le Pnyx. Il faut ſix mille ſuffrages pour donner force de loi à pluſieurs de ſes décrets. Cependant, on n'eſt pas toujours en état de les avoir ; &, tant qu'a duré la guerre du Péloponèſe, on n'a jamais pu réunir plus de 5000 citoyens dans l'aſſemblée générale.

Elle eſt préſidée par les chefs du Sénat, qui, dans les occaſions importantes, y aſſiſte en corps. Les principaux officiers militaires y ont une place diſtinguée. La garde de la ville, compoſée de Scythes, eſt commandée pour y maintenir l'ordre.

Quand tout le monde eſt aſſis dans l'enceinte, purifiée par le ſang des victimes, un héraut ſe lève & récite une formule de vœux, qu'on prononce auſſi dans le Sénat, toutes les fois qu'on y fait quelque délibération. A ces vœux, adreſſés au ciel pour la proſpérité de la nation, ſont mêlées des imprécations effrayantes, contre l'orateur qui auroit reçu des préſens pour tromper le peuple, ou le Sénat, ou le tribunal des Héliaſtes. On propoſe, enſuite, le ſujet de la délibération, ordinairement contenu dans un décret préliminaire du Sénat, qu'on lit à haute voix ; & le héraut s'écrie : „ Que les „ citoyens, qui peuvent donner un avis utile à la patrie, mon- „ tent à la tribune, en commençant par ceux qui ont plus „ de 50 ans. „ Autrefois, en effet, il falloit avoir paſſé cet âge pour ouvrir le premier avis ; mais on s'eſt relâché de cette règle, comme de tant d'autres.

Quoique, dès ce moment, il ſoit libre à chacun des aſſiſtans de monter à la tribune, cependant on n'y voit, pour l'ordinaire, que les orateurs de l'Etat. Ce ſont dix citoyens, diſtingués par leurs talens, & ſpécialement chargés de défendre les intérêts de la patrie, dans les aſſemblées du Sénat & du peuple.

La queſtion étant ſuffiſamment éclaircie, les Proèdres, ou préſidens du Sénat, demandent au peuple une déciſion ſur le décret qu'on lui a propoſé. Il donne, quelquefois, ſon ſuffrage

frage par ſcrutin, mais, plus ſouvent, en tenant les mains élevées; ce qui eſt un ſigne d'approbation. Quand on s'eſt aſſuré de la pluralité des ſuffrages, & qu'on lui a relu une dernière fois le décret ſans réclamation, les préſidéns congédient l'aſſemblée. Elle ſe diſſout avec le même tumulte qui, dès le commencement, a régné dans ſes délibérations.

Lorſqu'en certaines occaſions, ceux qui conduiſent le peuple craignent l'influence des hommes puiſſans, ils ont recours à un moyen, quelquefois employé en d'autres villes de la Grèce. Ils propoſent d'opiner par tribus; & le vœu de chaque tribu ſe forme au gré des pauvres, qui ſont en plus grand nombre que les riches.

C'eſt de ces diverſes manières que l'autorité ſuprême manifeſte ſes volontés; car, c'eſt dans le peuple qu'elle réſide eſſentiellement. C'eſt lui qui décide de la guerre & de la paix, qui reçoit les ambaſſadeurs, qui ôte ou donne la force aux lois, nomme à preſque toutes les charges, établit les impôts, accorde le droit de citoyen aux étrangers, & décerne des récompenſes à ceux qui ont ſervi la patrie, &c.

Le Sénat eſt le conſeil perpétuel du peuple. Ceux qui le compoſent, ſont communément des gens éclairés. L'examen qu'ils ont ſubi, avant que d'entrer en place, prouve du moins que leur conduite paroît irréprochable, & fait préſumer la droiture de leurs intentions.

Le peuple ne doit rien ſtatuer qui n'ait été, auparavant, approuvé par le Sénat. C'eſt d'abord au Sénat que les décrets,* relatifs à l'adminiſtration ou au gouvernement, doivent être préſentés, par le chef de la compagnie, ou par quelqu'un des préſidens, diſcutés par les orateurs publics, modifiés, acceptés ou rejetés à la pluralité des ſuffrages, par un corps de 500 citoyens, dont la plupart ont rempli les charges de la république, & joignent les lumières à l'expérience.

Les décrets, en ſortant de leurs mains, & avant le conſentement du peuple, ont, par eux-mêmes, aſſez de force pour ſubſiſter pendant que ce Sénat eſt en exercice; mais il faut qu'ils ſoient ratifiés par le peuple, pour avoir une autorité durable.

Tel eſt le règlement de Solon, dont l'intention étoit que le peuple ne pût rien faire ſans le Sénat, & que leurs démarches

* Rien ne s'exécutoit qu'en vertu des lois & des décrets. Leur différence conſiſtoit en ce que les lois obligeoient tous les citoyens, & les obligeoient pour toujours; au lieu que les décrets, proprement dits, ne regardoient que les particuliers, & n'étoient que pour un temps. C'eſt par un décret, qu'on envoyoit des ambaſſadeurs, qu'on décernoit une couronne à un citoyen, &c. Lorſque le décret embraſſoit tous les temps & tous les particuliers, il devenoit une loi.

fussent tellement concertées, qu'on en vît naître les plus grands biens avec les moindres divisions possibles. Mais, pour produire & conserver cette heureuse harmonie, il faudroit que le Sénat pût encore imposer au peuple.

Or, comme il change tous les ans, & que ses officiers changent tous les jours, il n'a ni assez de temps, ni assez d'intérêt pour retenir une portion de l'autorité ; & comme, après son année d'exercice, il a des honneurs & des graces à demander au peuple, il est forcé de le regarder comme son bienfaiteur, & par conséquent, comme son maître. Il n'y a point, à la vérité, de sujet de divisions entre ces deux corps ; mais le choc, qui résulteroit de leur jalousie, seroit moins dangereux que cette union qui règne actuellement entre eux. Les décrets, approuvés par le Sénat, sont non-seulement rejetés dans l'assemblée du peuple, mais on y voit, tous les jours, de simples particuliers leur en substituer d'autres, dont elle n'avoit aucune connoissance, & qu'elle adopte sur le champ. Ceux qui président, opposent à cette licence, le droit qu'ils ont d'écarter toutes les contestations. Tantôt, ils ordonnent que le peuple n'opine que sur le décret du Sénat ; tantôt, ils cherchent à faire tomber les nouveaux décrets, en refusant de l'appeler aux suffrages, & en renvoyant l'affaire à une autre assemblée. Mais la multitude se révolte, presque toujours, contre l'exercice d'un droit qui l'empêche de délibérer ou de proposer ses vues. Elle force, par des cris tumultueux, les chefs, qui contrarient ses volontés, à céder leurs places à d'autres présidens, qui lui rendent, tout de suite, une liberté dont elle est si jalouse.

De simples particuliers ont, dans les délibérations publiques, l'influence que le Sénat devroit avoir. Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui, par leur audace, entraînent la multitude ; les autres, des citoyens riches, qui la corrompent par leurs largesses ; les plus accrédités, des hommes éloquens, qui, renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps à l'administration de l'Etat.

Ils commencent, pour l'ordinaire, à s'essayer dans les tribunaux de justice ; &, quand ils s'y distinguent par le talent de la parole, alors sous prétexte de servir leur patrie, mais, le plus souvent, pour servir leur ambition, ils entrent dans une plus noble carrière, & se chargent du soin pénible d'éclairer le Sénat, & de conduire le peuple. Leur profession, à laquelle ils se dévouent dans un âge très peu avancé, exige, avec le sacrifice de leur liberté, des lumières profondes & des talens sublimes ; car, c'est peu de connoître en détail l'histoire, les lois, les besoins & les forces de la république, ainsi

ainsi que des puissances voisines ou éloignées ; c'est peu de suivre de l'œil ces efforts rapides ou lents que les états font sans cesse les uns contre les autres, ces mouvemens presque imperceptibles qui les détruisent intérieurement, de prévenir la jalousie des nations foibles & alliées, de déconcerter les mesures des nations puissantes & ennemies, de démêler, enfin, les vrais intérêts de la patrie à travers une foule de combinaisons & de rapports ; il faut encore faire valoir en public les grandes vérités dont on s'est pénétré dans le particulier ; n'être ému ni des menaces ni des applaudissemens du peuple ; affronter la haine des riches, en les soumettant à de fortes impositions, celle de la multitude, en l'arrachant à ses plaisirs ou à son repos, celle des autres orateurs, en dévoilant leurs intrigues ; répondre des évènemens qu'on n'a pu empêcher, & de ceux qu'on n'a pu prévoir ; payer de sa disgrace les projets qui n'ont pas réussi, & quelquefois même, ceux que le succès a justifiés ; paroître plein de confiance, lorsqu'un danger imminent répand la terreur de tous côtés, &, par des lumières subites, relever les espérances abattues ; courir chez les peuples voisins ; former des ligues puissantes ; allumer, avec l'enthousiasme de la liberté, la soif ardente des combats ; &, après avoir rempli les devoirs d'homme d'état, d'orateur & d'ambassadeur, aller sur le champ de bataille, pour y sceller de son sang les avis qu'on donne au peuple du haut de la tribune.

Tel est le partage de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Les lois, qui ont prévu l'empire que des hommes si utiles & si dangereux prendroient sur les esprits, ont voulu qu'on ne fît usage de leurs talens qu'après s'être assuré de leur conduite. Elles éloignent de la tribune celui qui auroit frappé les auteurs de ses jours, ou qui leur refuseroit les moyens de subsister ; parce qu'en effet on ne connoit guères l'amour de la patrie, quand on ne connoit pas les sentimens de la nature. Elles en éloignent celui qui dissipe l'héritage de ses pères, parce qu'il dissiperoit avec plus de facilité les trésors de l'état ; celui qui n'auroit pas d'enfans légitimes, ou qui ne possèderoit pas de biens dans l'Attique, parce que, sans ces liens, il n'auroit pour la république qu'un intérêt général, toujours suspect, quand il n'est pas joint à l'intérêt particulier ; celui qui refuseroit de prendre les armes à la voix du général, qui abandonneroit son bouclier dans la mêlée, qui se livreroit à des plaisirs honteux, parce que la lâcheté & la corruption, presque toujours inséparables, ouvriroient son ame à toutes les espèces de trahison, & que d'ailleurs tout homme

qui ne peut ni défendre la patrie par sa valeur, ni l'édifier par ses exemples, est indigne de l'éclairer par ses lumières.

Il faut donc que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité & l'autorité d'une vie irréprochable. Autrefois même, ceux qui parloient en public, n'accompagnoient leurs discours que d'une action noble, tranquille & sans art, comme les vertus qu'ils pratiquoient, comme les vérités qu'ils venoient annoncer ; & l'on se souvient encore que Thémistocle, Aristide & Periclès, presque immobiles sur la tribune, & les mains dans leurs manteaux, imposoient autant par la gravité de leur maintien que par la force de leur éloquence.

Loin de suivre ces modèles, la plupart des orateurs ne laissent voir dans leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes & dans leurs vêtemens, que l'assemblage effrayant de l'indécence & de la fureur.

Mais cet abus n'est qu'un léger symptôme de l'infamie de leur conduite. Les uns vendent leurs talens & leur honneur à des puissances ennemies d'Athènes ; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches, qui, par un asservissement passager, espèrent s'élever aux premières places ; tous, se faisant une guerre de réputation & d'intérêt, ambitionnent la gloire & l'avantage de conduire le peuple le plus éclairé de la Grèce & de l'univers.

De-là, ces intrigues & ces divisions qui fermentent sans cesse dans le sein de la république, & qui se développent avec éclat dans ses assemblées tumultueuses. Car le peuple, si rampant quand il obéit, si terrible quand il commande, y porte, avec la licence de ses mœurs, celle qu'il croit attachée à sa souveraineté. Toutes ses affections y sont extrêmes, tous ses excès impunis. Les orateurs, comme autant de chefs de parti, y viennent, secondés, tantôt par des officiers militaires, dont ils ont obtenu la protection, tantôt par des factieux subalternes dont ils gouvernent la fureur. A peine sont-ils en présence, qu'ils s'attaquent par des injures qui animent la multitude, ou par des traits de plaisanterie qui la transportent hors d'elle-même. Bientôt les clameurs, les applaudissemens, les éclats de rire étouffent la voix des sénateurs qui président à l'assemblée, des gardes dispersés de tous les côtés pour y maintenir l'ordre, de l'orateur enfin qui voit tomber son décret par ces mêmes petits moyens qui font si souvent échouer une pièce au théatre de Bacchus.

C'est en vain que, depuis quelque temps, une des six tribus, tirée au sort à chaque assemblée, se range auprès de la tribune pour empêcher la confusion, & venir au secours des

lois

lois violées ; elle-même est entraînée par le torrent qu'elle voudroit arrêter ; & sa vaine assistance ne sert qu'à prouver la grandeur d'un mal entretenu, non seulement par la nature du gouvernement, mais encore par le caractère des Athéniens.

En effet, ce peuple, qui a des sensations très vives & très passagères, réunit, plus que tous les autres peuples, les qualités les plus opposées, & celles dont il est le plus facile d'abuser pour le séduire.

L'histoire nous le présente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse ; quelquefois déployant les lumières & les sentimens des grandes ames ; aimant à l'excès les plaisirs & la liberté, le repos & la gloire ; s'enivrant des éloges qu'il reçoit ; applaudissant aux reproches qu'il mérite ; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails & en prévoir les suites ; faisant trembler ses magistrats, dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant, avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir ; mobile sur-tout, & frivole, au point que, dans les affaires les plus graves & quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes, ou le détourner de son intérêt.

C'est ainsi qu'on vit autrefois presque toute une assemblée se lever, & courir après un petit oiseau qu'Alcibiade, jeune encore, & parlant pour la première fois en public, avoit par mégarde laissé échapper de son sein.

C'est ainsi que, vers le même temps, l'orateur Cléon, devenu l'idole des Athéniens, qui ne l'estimoient guères, se jouoit impunément de la faveur qu'il avoit acquise. Ils étoient assemblés, & l'attendoient avec impatience ; il vint enfin pour les prier de remettre la délibération à un autre jour, parce que, devant donner à dîner à quelques étrangers de ses amis, il n'avoit pas le loisir de s'occuper des affaires de l'état. Le peuple se leva, battit des mains, & l'orateur n'en eut que plus de crédit.

Je l'ai vu moi-même, un jour, très inquiet de quelques hostilités que Philippe venoit d'exercer, & qui sembloient annoncer une rupture prochaine. Dans le temps que les esprits étoient le plus agités, parut sur la tribune un homme très petit & tout contrefait. C'étoit Léon, ambassadeur de Byzance, qui joignoit, aux désagrémens de la figure, cette gaieté & cette présence d'esprit qui plaisent tant aux Athéniens.

niens. A cette vue ils firent de ſi grands éclats de rire, que Léon ne pouvoit obtenir un moment de ſilence. „ Eh que „ feriez-vous donc, leur dit-il enfin, ſi vous voyiez ma fem-„ me ? Elle vient à peine à mes genoux. Cependant, tout „ petits que nous ſommes, quand la diviſion ſe met entre „ nous, la ville de Byzance ne peut pas nous contenir. „ Cette plaiſanterie eut tant de ſuccès, que les Athéniens accordèrent ſur le champ les ſecours qu'il étoit venu demander.

Enfin, on les a vus faire lire en leur préſence des lettres de Philippe, qu'on avoit interceptées, en être indignés, & néanmoins ordonner qu'on reſpectât celles que le prince écrivoit à ſon épouſe, & qu'on les renvoyât ſans les ouvrir.

Comme il eſt très aiſé de connoître & d'enflammer les paſſions & les goûts d'un pareil peuple, il eſt très facile auſſi de gagner ſa confiance, & il ne l'eſt pas moins de la perdre ; mais, pendant qu'on en jouit, on peut tout dire, tout entreprendre, le pouſſer au bien ou au mal avec une égale ardeur de ſa part. Quand il étoit guidé par des hommes fermes & vertueux, il n'accordoit les magiſtratures, les ambaſſades, les commandemens des armées, qu'aux talens réunis aux vertus. De nos jours, il a fait des choix dont il auroit à rougir ; mais c'eſt la faute des flatteurs qui le conduiſent, flatteurs auſſi dangereux que ceux des tyrans, & qui ne ſavent, de même, rougir que de leur diſgrace.

Le ſénat étant dans la dépendance du peuple, & le peuple ſe livrant ſans réſerve à des chefs qui l'égarent, ſi quelque choſe peut maintenir la démocratie, ce ſont les haines particulières, c'eſt la facilité qu'on a de pourſuivre un orateur qui abuſe de ſon crédit. On l'accuſe d'avoir tranſgreſſé des lois ; & comme cette accuſation peut être relative à la perſonne, ou à la nature de ſon décret, de-là, deux ſortes d'accuſations auxquelles il eſt ſans ceſſe expoſé.

La première a pour objet de le flétrir aux yeux de ſes concitoyens. S'il a reçu des préſens pour trahir ſa patrie, ſi ſa vie ſe trouve ſouillée de quelque tache d'infamie, & ſur-tout de ces crimes dont nous avons parlé plus haut, & dont il doit être exempt pour remplir les fonctions de ſon miniſtère, alors il eſt permis à tout particulier d'intenter contre lui une action publique. Cette action, qui prend différens noms, ſuivant la nature du délit, ſe porte devant le magiſtrat, qui connoit en première inſtance du crime dont il eſt queſtion. Quand la faute eſt légère, il le condamne à une foible amende ; quand elle eſt grave, il le renvoie à un tribunal ſupérieur ; ſi elle eſt avérée, l'accuſé convaincu ſubit, entr'autres peines, celle de ne plus monter à la tribune.

Les

Les orateurs, qu'une conduite régulière met à l'abri de cette première espèce d'accusation, n'en ont pas moins à redouter la seconde, qu'on appelle accusation pour cause d'illégalité.

Parmi cette foule de décrets qu'on voit éclorre de temps à autre avec la sanction du Sénat & du peuple, il s'en trouve qui sont manifestement contraires au bien de l'état, & qu'il est important de ne pas laisser subsister. Mais, comme ils sont émanés de la puissance législative, il semble qu'aucun pouvoir, aucun tribunal n'est en droit de les annuller. Le peuple même ne doit pas l'entreprendre, parce que les orateurs, qui ont déjà surpris sa religion, la surprendroient encore. Quelle ressource aura donc la république? Une loi, étrange au premier aspect, mais admirable, & tellement essentielle qu'on ne sauroit la supprimer ou la négliger, sans détruire la démocratie; c'est celle qui autorise le moindre des citoyens à se pourvoir contre un jugement de la nation entière, lorsqu'il est en état de montrer que ce décret est contraire aux lois déjà établies.

Dans ces circonstances, c'est le souverain invisible, ce sont les lois qui viennent protester hautement contre le jugement national qui les a violées; c'est au nom des lois, qu'on intente l'accusation; c'est devant le tribunal, principal dépositaire & vengeur des lois, qu'on le poursuit; & les juges, en cassant le décret, déclarent seulement que l'autorité du peuple s'est trouvée, malgré lui, en opposition avec celle des lois; ou plutôt ils maintiennent ses volontés anciennes & permanentes, contre ses volontés actuelles & passagères.

La réclamation des lois ayant suspendu la force & l'activité que le peuple avoit données au décret, & le peuple ne pouvant être cité en justice, on ne peut avoir d'action que contre l'orateur qui a proposé ce décret; & c'est contre lui, en effet, que se dirige l'accusation pour cause d'illégalité. On tient pour principe, que s'étant mêlé de l'administration sans y être contraint, il s'est exposé à l'alternative d'être honoré quand il réussit, d'être puni quand il ne réussit pas.

La cause s'agite d'abord devant le premier des Archontes, ou devant les six derniers. Après les informations préliminaires, elle est présentée au tribunal des Héliastes, composé, pour l'ordinaire, de 500 juges, & quelquefois de 1000, de 1500, de 2000. Ce sont les mêmes magistrats qui, suivant la nature du délit, décident du nombre, qu'ils ont, en certaines occasions, porté jusqu'à 6000.

On peut attaquer le décret, lorsqu'il n'est encore approuvé que par le Sénat; on peut attendre que le peuple l'ait confirmé.

firmé. Quelque parti que l'on choisisse, il faut intenter l'action dans l'année, pour que l'orateur soit puni : au-delà de ce terme, il ne répond plus de son décret.

Après que l'accusateur a produit les moyens de cassation, & l'accusé ceux de défense, on recueille les suffrages. Si le premier n'en obtient pas la 5e. partie, il est obligé de payer 500 drachmes au trésor public*, & l'affaire est finie. Si le second succombe, il peut demander qu'on modère la peine ; mais il n'évite guères ou l'exil, ou l'interdiction, ou de fortes amendes. Ici, comme dans quelques autres espèces de causes, le temps des plaidoiries & du jugement, est divisé en trois parties ; l'une, pour celui qui attaque ; l'autre, pour celui qui se défend ; la troisième, quand elle a lieu, pour statuer sur la peine.

Il n'est point d'orateur qui ne frémisse à l'aspect de cette accusation, & point de ressorts qu'il ne fasse jouer pour en prévenir les suites. Les prières, les larmes, un extérieur négligé, la protection des officiers militaires, les détours de l'éloquence ; tout est mis en usage par l'accusé, ou par ses amis.

Ces moyens ne réussissent que trop ; & nous avons vu l'orateur Aristophon se vanter d'avoir subi 75 accusations de ce genre, & d'en avoir toujours triomphé. Cependant, comme chaque orateur fait passer plusieurs décrets pendant son administration ; comme il lui est essentiel de les multiplier pour maintenir son crédit ; comme il est entouré d'ennemis que la jalousie rend très clairvoyans ; comme il est facile de trouver, par des conséquences éloignées, ou des interprétations forcées, une opposition entre ses avis, sa conduite & les lois nombreuses qui sont en vigueur : il est presque impossible qu'il ne soit tôt ou tard la victime des accusations dont il est sans cesse menacé.

J'ai dit que les lois d'Athènes sont nombreuses. Outre celles de Dracon, qui subsistent en partie, outre celles de Solon, qui servent de base au droit civil, il s'en est glissé plusieurs autres, que les circonstances ont fait naître, ou que le crédit des orateurs a fait adopter.

Dans tout gouvernement, il devroit être difficile de supprimer une loi ancienne, & d'en établir une nouvelle ; & cette difficulté devroit être plus grande chez un peuple qui, tout à-la-fois sujet & souverain, est toujours tenté d'adoucir ou de secouer le joug qu'il s'est imposé lui-même. Solon avoit tellement lié les mains à la puissance législative, qu'elle ne

* 450 livres.

pouvoit toucher aux fondemens de sa légiflation, qu'avec des précautions extrêmes.

Un particulier qui propose d'abroger une ancienne loi, doit en même temps lui en substituer une autre. Il les présente toutes deux au sénat, qui, après les avoir balancées avec soin, ou désapprouve le changement projeté, ou ordonne que ses officiers en rendront compte au peuple dans l'assemblée générale, destinée entre autres choses, à l'examen & au récensement des lois qui sont en vigueur. C'est celle qui se tient le 11 e. jour du premier mois de l'année. Si la loi paroit en effet devoir être révoquée, les Prytanes renvoient l'affaire à l'assemblée qui se tient ordinairement 19 jours après; & l'on nomme d'avance cinq orateurs qui doivent y prendre la défense de la loi qu'on veut proscrire. En attendant, on affiche tous les jours cette loi, ainsi que celle qu'on veut mettre à sa place, sur des statues exposées à tous les yeux. Chaque particulier compare à loisir les avantages & les inconvéniens de l'une & de l'autre. Elles sont l'entretien des sociétés : le vœu du public se forme par degrés & se manifeste ouvertement à l'assemblée indiquée.

Cependant elle ne peut décider encore. On nomme des commissaires, quelquefois au nombre de 1001, auxquels on donne le nom de législateurs, & qui tous doivent avoir siégé parmi les Héliastes. Ils forment un tribunal, devant lequel comparoissent, & celui qui attaque la loi ancienne, & ceux qui la défendent. Les commissaires ont le pouvoir de l'abroger, sans recourir de nouveau au peuple : ils examinent ensuite si la loi nouvelle est convenable aux circonstances, relative à tous les citoyens, conforme aux autres lois ; &, après ces préliminaires, ils la confirment eux-mêmes, ou la présentent au peuple qui lui imprime, par ses suffrages, le sceau de l'autorité. L'orateur qui a occasionné ce changement, peut être poursuivi, non pour avoir fait supprimer une loi devenue inutile, mais pour en avoir introduit une qui peut être pernicieuse.

Toutes les lois nouvelles doivent être proposées & discutées de la même manière. Cependant, malgré les formalités dont je viens de parler, malgré l'obligation où sont certains magistrats de faire tous les ans une révision exacte des lois, il s'en est insensiblement glissé dans le code un si grand nombre de contradictoires & d'obscures, qu'on s'est vu forcé, dans ces derniers temps, d'établir une commission particulière pour en faire un choix. Mais son travail n'a rien produit jusqu'à présent.

C'est un grand bien que la nature de la démocratie ait rendu

rendu les délais & les examens nécessaires, lorqu'il s'agit de la légillation; mais c'est un grand mal qu'elle les exige souvent dans des occasions qui demandent la plus grande célérité. Il ne faut, dans une monarchie, qu'un instant pour connoître & exécuter la volonté du souverain. Il faut ici d'abord consulter le Sénat; il faut convoquer l'assemblée du peuple; il faut qu'il soit instruit, qu'il délibère, qu'il décide. L'exécution entraîne encore plus de lenteurs. Toutes ses causes retardent si fort le mouvement des affaires, que le peuple est quelquefois obligé d'en renvoyer la décision au Sénat: mais il ne fait ce sacrifice qu'à regret; car il craint de ranimer une faction qui l'a autrefois dépouillé de son autorité. C'est celle des partisans de l'aristocratie. Ils sont abattus aujourd'hui; mais ils n'en seroient que plus ardens à détruire un pouvoir qui les écrâse & les humilie. Le peuple les hait d'autant plus, qu'il les confond avec les tyrans.

Nous avons considéré jusqu'ici le Sénat & le peuple, comme uniquement occupés du grand objet du gouvernement: on doit les regarder comme deux espèces de cours de justice, où se portent les dénonciations de certains délits; & ce qui peut surprendre, c'est qu'à l'exception de quelques amendes légères que décerne le Sénat, les autres causes, après avoir subi le jugement, ou du Sénat, ou du peuple, ou de tous les deux, l'un après l'autre, sont ou doivent être renvoyées à un tribunal qui juge définitivement. J'ai vu un citoyen, qu'on accusoit de retenir les deniers publics, condamné d'abord par le Sénat, ensuite par les suffrages du peuple balancés pendant toute une journée, enfin par deux tribunaux qui formoient ensemble le nombre de 1001 juges.

On a cru avec raison que la puissance exécutrice, distinguée de la législative, n'en devoit pas être le vil instrument. Mais je ne dois pas dissimuler que, dans ces temps de trouble & de corruption, une loi si sage a été plus d'une fois violée, & que des orateurs ont engagé le peuple qu'ils gouvernoient, à retenir certaines causes, pour priver du recours aux tribunaux ordinaires des accusés qu'ils vouloient perdre *.

* Pour appuyer ce fait, j'ai cité Aristote qui, par discrétion, ne nomme pas la république d'Athènes; mais il est visible qu'il la désigne en cet endroit.

Fin du Chapitre quatorzième.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Des Magistrats d'Athènes.

DANS ce choc violent de passions & de devoirs, qui se fait sentir par-tout où il y a des hommes, & encore plus lorsque ces hommes sont libres & se croient indépendans, il faut que l'autorité, toujours armée pour repousser la licence, veille sans cesse pour en éclairer les démarches; &, comme elle ne peut pas toujours agir par elle-même, il faut que plusieurs magistratures la rendent présente & redoutable en même temps dans tous les lieux.

Le peuple s'assemble dans les quatre derniers jours de l'année, pour nommer aux magistratures; &, quoique, par la loi d'Aristide, il puisse les conférer au moindre des Athéniens, on le voit, presque toujours, n'accorder qu'aux citoyens les plus distingués celles qui peuvent influer sur le salut de l'état. Il déclare ses volontés par la voie des suffrages ou par la voie du sort.

Les places qu'il confère alors sont en très grand nombre. Ceux qui les obtiennent, doivent subir un examen devant le tribunal des Héliastes; &, comme si cette épreuve ne suffisoit pas, on demande au peuple, à la première assemblée de chaque mois, ou Prytanie, s'il a des plaintes à porter contre ses magistrats. Aux moindres accusations, les chefs de l'assemblée recueillent les suffrages; &, s'ils sont contraires au magistrat accusé, il est destitué & traîné devant un tribunal de justice qui prononce définitivement.

La première & la plus importante des magistratures est celle des Archontes; ce sont neuf des principaux citoyens, chargés non-seulement d'exercer la police, mais encore de recevoir en première instance les dénonciations publiques, & les plaintes des citoyens opprimés.

Deux examens subis, l'un dans le Sénat, l'autre dans le tribunal des Héliastes, doivent précéder ou suivre immédiatement leur nomination. On exige, entre autres conditions, qu'ils soient fils & petits-fils de citoyens, qu'ils aient toujours respecté les auteurs de leurs jours, & qu'ils aient porté les armes pour le service de la patrie. Ils jurent ensuite de maintenir les lois, & d'être inaccessibles aux présens. Ils le jurent sur les originaux mêmes des lois, que l'on conserve avec un respect religieux. Un nouveau motif devroit rendre ce serment plus inviolable. En sortant de place, ils ont l'espoir d'être

d'être, après un autre examen, reçus au Sénat de l'Aréopage; c'eſt le plus haut degré de fortune pour une ame vertueuſe.

Leur perſonne, comme celle de tous les magiſtrats, doit être ſacrée. Quiconque les inſulteroit par des violences ou des injures, lorſqu'ils ont ſur leur tête une couronne de myrte, ſymbole de leur dignité, ſeroit exclu de la plupart des privilèges des citoyens, ou condamné à payer une amende; mais il faut auſſi qu'ils méritent, par leur conduite, le reſpect qu'on accorde à leur place.

Les trois premiers Archontes ont chacun en particulier un tribunal, où ils ſiègent accompagnés de deux aſſeſſeurs qu'ils ont choiſis eux-mêmes. Les ſix derniers, nommés Theſmothètes, ne forment qu'une ſeule & même juriſdiction. A ces divers tribunaux ſont commiſes diverſes cauſes.

Les Archontes ont le droit de tirer au ſort les juges des cours ſupérieures. Ils ont des fonctions & des prérogatives qui leur ſont communes. Ils en ont d'autres qui ne regardent qu'un Archonte en particulier. Par exemple, le premier, qui s'appelle Eponime, parce que ſon nom paroît à la tête des actes & des décrets qui ſe font pendant l'année de ſon exercice, doit ſpécialement étendre ſes ſoins ſur les veûves & ſur les pupilles; le ſecond ou le Roi, écarter des myſtères & des cérémonies religieuſes ceux qui ſont coupables d'un meurtre: le troiſième ou le Polémarque, exercer une ſorte de juriſdiction ſur les étrangers établis à Athènes. Tous trois préſident ſéparément à des fêtes & à des jeux ſolennels. Les ſix derniers fixent les jours où les cours ſupérieures doivent s'aſſembler; font leur ronde pendant la nuit pour maintenir dans la ville l'ordre & la tranquillité, & préſident à l'élection de pluſieurs magiſtratures ſubalternes.

Après l'élection des Archontes, ſe fait celle des Stratèges ou généraux d'armées, des Hipparques ou généraux de la cavalerie, des officiers prépoſés à la perception & à la garde des deniers publics, de ceux qui veillent à l'approviſionnement de la ville, de ceux qui doivent entretenir les chemins, & de quantité d'autres qui ont des fonctions moins importantes.

Quelquefois les tribus aſſemblées en vertu d'un décret du peuple, choiſiſſent des inſpecteurs & des tréſoriers, pour réparer des ouvrages publics près de tomber en ruine.

Les magiſtrats de preſque tous ces départemens ſont au nombre de dix; &, comme il eſt de la nature de ce gouvernement de tendre toujours à l'égalité, on en tire un de chaque tribu.

Un des plus utiles établiſſemens en ce genre, eſt une Chambre des Comptes que l'on renouvelle tous les ans dans

l'assemblée générale du peuple, & qui est composée de dix officiers. Les Archontes, les membres du Sénat, les commandans des galères, les ambassadeurs, les aréopagites, les ministres même des autels, tous ceux, en un mot, qui ont eu quelque commission relative à l'administration, devoient s'y présenter, les uns en sortant de place, les autres en des temps marqués, ceux-ci, pour rendre compte des sommes qu'ils ont reçues, ceux-là, pour justifier leurs opérations, d'autres, enfin, pour montrer seulement qu'ils n'ont rien à redouter de la censure.

Ceux qui refusent de comparoître, ne peuvent ni rester, ni s'expatrier, ni remplir une seconde magistrature, ni recevoir, de la part du public, la couronne qu'il décerne à ceux qui le servent avec zèle ; ils peuvent même être déférés au Senat, ou à d'autres tribunaux, qui leur impriment des taches d'infamie encore plus redoutables.

Dès qu'ils sont sortis de place, il est permis à tous les citoyens de les poursuivre. Si l'accusation roule sur le péculat, la Chambre des Comptes en prend connoissance ; si elle a pour objet d'autres crimes, la cause est renvoyée aux tribunaux ordinaires.

Fin du Chapitre quinzième.

CHAPITRE XVI.

Des Tribunaux de Justice à Athènes.

LE droit de protéger l'innocence ne s'acquiert point ici par la naissance ou par les richesses. C'est le privilège de chaque citoyen. Comme ils peuvent tous assister à l'assemblée de la nation, & décider des intérêts de l'état, ils peuvent tous donner leurs suffrages dans les cours de justice, & régler les intérêts des particuliers. La qualité de juge n'est donc ni une charge, ni une magistrature ; c'est une commission passagère; respectable par son objet, mais avilie par les motifs qui déterminent la plupart des Athéniens à s'en acquitter. L'appât du gain les rend assidus aux tribunaux, ainsi qu'à l'assemblée générale. On leur donne à chacun 3 oboles* par séance ; & cette légère rétribution forme pour l'état une

* Neuf sols.

charge annuelle d'environ 150 talens*; car le nombre des juges est immense, & se monte à six mille environ.

Un Athénien qui a plus de trente ans, qui a mené une vie sans reproche, qui ne doit rien au trésor public, a les qualités requises pour exercer les fonctions de la justice. Le sort décide tous les ans du tribunal où il doit se placer.

C'est par cette voie que les tribunaux sont remplis. On en compte 10 principaux: 4, pour les meurtres, 6, pour les autres causes, tant criminelles que civiles. Parmi les premiers, l'un connoit du meurtre involontaire; le second, du meurtre commis dans le cas d'une juste défense; le troisième, du meurtre dont l'auteur, auparavant banni de sa patrie pour ce délit, n'auroit pas encore purgé le décret qui l'en éloignoit; le quatrième enfin, du meurtre occasionné par la chute d'une pierre, d'un arbre, & par d'autres accidens de même nature. On verra, dans le chapitre suivant, que l'Aréopage connoit de l'homicide prémédité.

Tant de jurisdictions, pour un même crime, ne prouvent pas qu'il soit à présent plus commun ici qu'ailleurs, mais seulement qu'elles furent instituées dans des siècles où l'on ne connoissoit d'autre droit que celui de la force; &, en effet, elles sont, toutes, des temps héroïques. On ignore l'origine des autres tribunaux; mais ils ont dû s'établir à mesure que, les sociétés se perfectionnant, la ruse a pris la place de la violence.

Ces dix cours souveraines, composées la plupart de 500 juges, & quelques unes d'un plus grand nombre encore, n'ont aucune activité par elles-mêmes, & sont mises en mouvement par les neuf Archontes. Chacun de ces magistrats y porte les causes dont il a pris connoissance, & y préside pendant qu'elles y sont agitées.

Leurs assemblées ne pouvant concourir avec celles du peuple, puisque les unes & les autres sont composées à peu près des mêmes personnes, c'est aux Archontes à fixer le temps des premières; c'est à eux aussi de tirer au sort les juges qui doivent remplir ces différens tribunaux.

Le plus célèbre de tous est celui des Héliastes, où se portent toutes les grandes causes qui intéressent l'état ou les particuliers. Nous avons dit plus haut qu'il est composé, pour l'ordinaire, de 500 juges; &, qu'en certaines occasions, les

† 810,000 livres. Voici le calcul du Scholiaste d'Aristophane. Deux mois étoient consacrés aux fêtes. Les tribunaux n'étoient donc ouverts que pendant 10 mois, ou 300 jours. Il en coûtoit chaque jour 18,000 oboles, c'est-à-dire, 3000 drachmes ou un demi-talent, et par conséquent, 15 talens par mois, 150 talens par an. Samuel Petit a attaqué ce calcul.

magistrats

magiſtrats ordonnent à d'autres tribunaux de ſe réunir à celui des Héliaſtes, de manière que le nombre des juges va quelquefois juſqu'à 6000.

Ils promettent, ſous la foi du ſerment, de juger ſuivant les lois, & ſuivant les décrets du Sénat & du peuple, de ne recevoir aucun préſent, d'entendre également les deux parties, de s'oppoſer, de toutes leurs forces, à ceux qui feroient la moindre tentative contre la forme actuelle du gouvernement. Des imprécations terribles contre eux-mêmes & contre leurs familles, terminent ce ſerment, qui contient pluſieurs autres articles moins eſſentiels.

Si, dans ce chapitre & dans les ſuivans, je voulois ſuivre les détails de la juriſprudence Athénienne, je m'égarerois dans des routes obſcures & pénibles; mais je dois parler d'un établiſſement qui m'a paru favorable aux plaideurs de bonne foi. Tous les ans, 40 officiers ſubalternes parcourent les bourgs de l'Attique, y tiennent leurs aſſiſes, ſtatuent ſur certains actes de violence, terminent les procès où il ne s'agit que d'une très légère ſomme, de dix drachmes tout au plus *, & renvoient aux arbitres les cauſes plus conſidérables.

Ces arbitres ſont tous gens bien famés, & âgés d'environ 60 ans: à la fin de chaque année on les tire, au ſort, de chaque tribu, au nombre de 44.

Les parties qui ne veulent point s'expoſer à eſſuyer les lenteurs de la juſtice ordinaire, ni à dépoſer une ſomme d'argent avant le jugement, ni à payer l'amende décernée contre l'accuſateur qui ſuccombe, peuvent remettre leurs intérêts entre les mains d'un ou de pluſieurs arbitres, qu'elles nomment elles-mêmes, ou que l'Archonte tire au ſort, en leur préſence. Quand ils ſont de leur choix, elles font ſerment de s'en rapporter à leur déciſion, & ne peuvent point en appeler; ſi elles les ont reçus par la voie du ſort, il leur reſte celle de l'appel; & les arbitres, ayant mis les dépoſitions des témoins, & toutes les pièces du procès, dans une boîte qu'ils ont ſoin de ſceller, les font paſſer à l'Archonte, qui doit porter la cauſe à l'un des tribunaux ſupérieurs.

Si, à la ſollicitation d'une ſeule partie, l'Archonte a renvoyé l'affaire à des arbitres tirés au ſort, l'autre partie a le droit, ou de réclamer contre l'incompétence du tribunal, ou d'oppoſer d'autres fins de non-recevoir.

Les arbitres, obligés de condamner des parens ou des amis, pourroient être tentés de prononcer un jugement inique: on leur a ménagé des moyens de renvoyer l'affaire à l'une des cours ſouveraines. Ils pourroient ſe laiſſer corrompre par des

* Neuf livres.

préſens, ou céder à des préventions particulières : la partie léſée a le droit, à la fin de l'année, de les pourſuivre devant un tribunal, & de les forcer à juſtifier leur ſentence. La crainte de cet examen pourroit les engager à ne pas remplir leurs fonctions : la loi attache une flétriſſure à tout arbitre qui, tiré au ſort, refuſe ſon miniſtère.

Quand j'ouis parler, pour la première fois, du ferment, je ne le crus néceſſaire qu'à des nations groſſières à qui le menſonge coûteroit moins que le parjure. J'ai vu cependant les Athéniens l'exiger des magiſtrats, des ſénateurs, des juges, des orateurs, des témoins, de l'accuſateur, qui a tant d'intérêt à le violer, de l'accuſé, qu'on met dans la néceſſité de manquer à ſa religion, ou de ſe manquer à lui-même. Mais j'ai vu auſſi que cette cérémonie auguſte n'étoit plus qu'une formalité, outrageante pour les dieux, inutile à la ſociété, & offenſante pour ceux qu'on oblige à s'y ſoumettre. Un jour, le philoſophe Xénocrate, appelé en témoignage, fit ſa dépoſition, & s'avança vers l'autel pour la confirmer. Les juges en rougirent ; &, s'oppoſant de concert à la preſtation du ferment, ils rendirent hommage à la probité d'un témoin ſi reſpectable. Quelle idée avoient-ils donc des autres ?

Les habitans des îles & des villes ſoumiſes à la république, ſont obligés de porter leurs affaires aux tribunaux d'Athènes, pour qu'elles y ſoient jugées en dernier reſſort. L'état profite des droits qu'ils payent en entrant dans le port, et de la dépenſe qu'ils font dans la ville. Un autre motif les prive de l'avantage de terminer leurs différends chez eux. S'ils avoient des juriſdictions ſouveraines, ils n'auroient à ſolliciter que la protection de leurs gouverneurs, & pourroient, dans une infinité d'occaſions, opprimer les partiſans de la démocratie ; au lieu qu'en les attirant ici, on les force de s'abaiſſer devant ce peuple qui les attend aux tribunaux, & qui n'eſt que trop porté à meſurer la juſtice qu'il leur rend, ſur le degré d'affection qu'ils ont pour ſon autorité.

Fin du Chapitre ſeizième.

CHAPITRE XVII.

De l'Aréopage.

LE ſénat de l'Aréopage eſt le plus ancien & néanmoins le plus intègre des tribunaux d'Athènes. Il s'aſſemble quelquefois dans le portique royal ; pour l'ordinaire, ſur une colline peu éloignée de la citadelle, & dans une eſpèce de

ſalle

salle qui n'est garantie des injures de l'air que par un toit rustique.

Les places de Sénateurs sont à vie ; le nombre en est illimité. Les Archontes, après leur année d'exercice, y sont admis ; mais ils doivent montrer, dans un examen solennel, qu'ils ont rempli leurs fonctions avec autant de zèle que de fidélité. Si, dans cet examen, il s'en est trouvé d'assez habiles ou d'assez puissans pour échapper ou se soustraire à la sévérité de leurs censeurs, ils ne peuvent, devenus Aréopagites, résister à l'autorité de l'exemple, & sont forcés de paroître vertueux, comme, en certains corps de milice, on est forcé de montrer du courage.

La réputation dont jouit ce tribunal depuis tant de siècles, est fondée sur des titres qui la transmettront aux siècles suivans. L'innocence, obligée de comparoître, s'en approche sans crainte ; les coupables, convaincus & condamnés, se retirent sans oser se plaindre.

Il veille sur la conduite de ses membres, & les juge sans partialité, quelquefois même pour des fautes légères. Un sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui, saisi de frayeur, s'étoit réfugié dans son sein. C'étoit l'avertir qu'un cœur, fermé à la pitié, ne doit pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décisions de cette cour sont-elles regardées comme des règles, non-seulement de sagesse, mais encore d'humanité. J'ai vu traîner en sa présence une femme accusée d'empoisonnement. Elle avoit voulu s'attacher un homme qu'elle adoroit, par un philtre dont il mourut. On la renvoya, parce qu'elle étoit plus malheureuse que coupable*.

Des compagnies, pour prix de leurs services, obtiennent du peuple une couronne & d'autres marques d'honneur. Celle dont je parle, n'en demande point, & n'en doit pas solliciter. Rien ne la distingue tant, que de n'avoir pas besoin de distinctions. A la naissance de la comédie, il fut permis à tous les Athéniens de s'exercer dans ce genre de littérature : on n'excepta que les membres de l'Aréopage. Et comment des hommes si graves dans leur maintien, & si sévères dans

* Au fait que je cite dans le texte, on peut en ajouter un autre, qui s'est passé long-temps après, & dans un siècle où Athènes avoit perdu toute sa gloire, & l'Aréopage conservé la sienne. Une femme de Sicyone, outrée de ce qu'un second mari, & le fils qu'elle en avoit eu, venoient de mettre à mort un fils de grande espérance, qui lui restoit de son premier époux, prit le parti de les empoisonner. Elle fut traduite devant plusieurs tribunaux, qui n'osèrent ni la condamner, ni l'absoudre. L'affaire fut portée à l'Aréopage, qui, après un long examen, ordonna aux parties de comparoître dans 100 ans.

leurs mœurs, pourroient-ils s'occuper des ridicules de la société ?

On rapporte sa première origine au temps de Cécrops; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des mœurs. Il connut alors de presque tous les crimes, tous les vices, tous les abus. L'homicide volontaire, l'emprisonnement, le vol, les incendies, le libertinage, les innovations, soit dans le systême religieux, soit dans l'administration publique, excitèrent, tour-à-tour, sa vigilance. Il pouvoit, en pénétrant dans l'intérieur des maisons, condamner, comme dangereux, tout citoyen inutile, & comme criminelle, toute dépense qui n'étoit pas proportionnée aux moyens. Comme il mettoit la plus grande fermeté à punir les crimes, & la plus grande circonspection à réformer les mœurs; comme il n'employoit les châtimens qu'après les avis & les menaces, il se fit aimer, en exerçant le pouvoir le plus absolu.

L'éducation de la jeunesse devint le premier objet de ses soins. Il montroit aux enfans des citoyens la carrière qu'ils devoient parcourir, & leur donnoit des guides pour les y conduire. On le vit souvent augmenter, par ses libéralités, l'émulation des troupes, & décerner des récompenses à des particuliers qui remplissoient, dans l'obscurité, les devoirs de leur état. Pendant la guerre des Perses, il mit tant de zèle & de constance à maintenir les lois, qu'il donna plus de ressort au gouvernement.

Cette institution, trop belle pour subsister long-temps, ne dura qu'environ un siècle. Périclès entreprit d'affoiblir une autorité qui contraignoit la sienne. Il eut le malheur de réussir; &, dès ce moment, il n'y eut plus de censeurs dans l'état, ou plutôt tous les citoyens le devinrent eux-mêmes. Les délations se multiplièrent, & les mœurs reçurent une atteinte fatale.

Il n'exerce, à présent, une jurisdiction proprement dite, qu'à l'égard des blessures & des homicides prémédités, des incendies, de l'empoisonnement, & de quelques délits moins graves.

Quand il est question d'un meurtre, le second des Archontes fait les informations, les porte à l'Aréopage, se mêle parmi les juges, & prononce avec eux les peines que prescrivent des lois gravées sur une colonne.

Quand il s'agit d'un crime qui intéresse l'état ou la religion, son pouvoir se borne à instruire le procès. Tantôt, c'est de lui-même qu'il fait les informations; tantôt, c'est le peuple assemblé

assemblé qui le charge de ce soin. La procédure finie, il en fait son rapport au peuple, sans rien conclure. L'accusé peut alors produire de nouveaux moyens de défense, & le peuple nomme des orateurs qui poursuivent l'accusé devant une des cours supérieures.

Les jugemens de l'Aréopage sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, & le confirment par des imprécations terribles contre elles-mêmes & contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables Euménides, qui, d'un temple voisin, où elles sont honorées, semblent entendre leurs voix, & se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici, la vérité a seule le droit de se présenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le mensonge. Les avocats doivent sévèrement bannir de leurs discours les exordes, les péroraisons, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment; ce ton qui enflamme si fort l'imagination des hommes, & qui a tant de pouvoir sur les ames compatissantes. La passion se peindroit vainement dans les yeux & dans les gestes de l'orateur, l'Aréopage tient presque toutes ses séances pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclaircie, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage, un officier subalterne ajoute, en faveur de l'accusé, le suffrage de Minerve. On le nomme ainsi, parce que, suivant une ancienne tradition, cette déesse, assistant dans le même tribunal, au jugement d'Oreste, donna son suffrage pour départager les juges.

Dans des occasions importantes, où le peuple, animé par ses orateurs, est sur le point de prendre un parti contraire au bien de l'Etat, on voit quelquefois les Aréopagites se présenter à l'assemblée, & ramener les esprits, soit par leurs lumières, soit par leurs prières. Le peuple, qui n'a plus rien à craindre de leur autorité, mais qui respecte encore leur sagesse, leur laisse quelquefois la liberté de revoir ses propres jugemens. Les faits que je vais rapporter, se sont passés de mon temps.

Un citoyen, banni d'Athènes, osoit y reparoître. On l'accusa devant le peuple, qui crut devoir l'absoudre, à la persuasion d'un orateur accrédité. L'Aréopage, ayant pris connoissance de cette affaire, ordonna de saisir le coupable, le traduisit de nouveau devant le peuple, & le fit condamner.

Il étoit queſtion de nommer des députés à l'aſſemblée des amphictyons. Parmi ceux que le peuple avoit choiſis, ſe trouvoit l'orateur Eſchine, dont la conduite avoit laiſſé quelques nuages dans les eſprits. L'Aréopage, ſur qui les talens, ſans la probité, ne font aucune impreſſion, informa de la conduite d'Eſchine, & prononça que l'orateur Hypéride lui paroiſſoit plus digne d'une ſi honorable commiſſion. Le peuple nomma Hypéride.

Il eſt beau que l'Aréopage, dépouillé de preſque toutes ſes fonctions, n'ait perdu, ni ſa réputation, ni ſon intégrité, & que, dans ſa diſgrace même, il force encore les hommages du public. J'en citerai un autre exemple, qui s'eſt paſſé ſous mes yeux.

Il s'étoit rendu à l'aſſemblée générale, pour dire ſon avis ſur le projet d'un citoyen nommé Timarque, qui, bientôt après, fut proſcrit pour la corruption de ſes mœurs. Autolycus portoit la parole, au nom de ſon corps. Ce ſénateur, élevé dans la ſimplicité des temps anciens, ignoroit l'indigne abus que l'on fait aujourd'hui des termes les plus uſités dans la converſation. Il lui échappa un mot qui, détourné de ſon vrai ſens, pouvoit faire alluſion à la vie licencieuſe de Timarque. Les aſſiſtans applaudirent avec tranſport, & Autolycus prit un maintien plus ſévère. Après un moment de ſilence, il voulut continuer ; mais le peuple, donnant, aux expreſſions les plus innocentes, une interprétation maligne, ne ceſſa de l'interrompre par un bruit confus, & des rires immodérés. Alors un citoyen diſtingué s'étant levé, s'écria : N'avez-vous pas de honte, Athéniens, de vous livrer à de pareils excès, en préſence des Aréopagites ? Le peuple répondit, qu'il connoiſſoit les égards dus à la majeſté de ce tribunal, mais qu'il étoit des circonſtances où l'on ne pouvoit ſe contenir dans les bornes du reſpect. Que de vertus n'a-t-il pas fallu pour établir & entretenir une ſi haute opinion dans les eſprits ! & quel bien n'auroit-elle pas produit, ſi on avoit ſu la ménager !

Fin du Chapitre dix-ſeptième.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Des Accusations & des Procédures parmi les Athéniens.

LES causes que l'on porte aux tribunaux de justice, ont pour objet des délits qui intéressent le gouvernement ou les particuliers. S'agit-il de ceux de la première espèce? tout citoyen peut se porter pour accusateur; de ceux de la seconde? la personne lésée en a seule le droit. Dans les premières, on conclut souvent à la mort, dans les autres, il n'est question que de dommages & de satisfactions pécuniaires.

Dans une démocratie, plus que dans tout autre gouvernement, le tort qu'on fait à l'Etat devient personnel à chaque citoyen; & la violence exercée contre un particulier, est un crime contre l'Etat. On ne se contente pas ici d'attaquer publiquement ceux qui trahissent leur patrie, ou qui sont coupables d'impiété, de sacrilège & d'incendie: on peut poursuivre, de la même manière, le général qui n'a pas fait tout ce qu'il devoit, ou pouvoit faire; le soldat qui fuit l'enrôlement, ou qui abandonne l'armée; l'ambassadeur, le magistrat, le juge, l'orateur, qui ont prévariqué dans leur ministère; le particulier qui s'est glissé dans l'ordre des citoyens, sans en avoir les qualités, ou dans l'administration, malgré les raisons qui devoient l'en exclure; celui, qui corrompt ses juges, qui pervertit la jeunesse, qui garde le célibat, qui attente à la vie ou à l'honneur d'un citoyen; enfin, toutes les actions qui tendent plus spécialement à détruire la nature du gouvernement, ou la sûreté des citoyens.

Les contestations élevées à l'occasion d'un héritage, d'un dépôt violé, d'une dette incertaine, d'un dommage qu'on a reçu dans ses biens, tant d'autres, qui ne concernent pas directement l'Etat, sont la matière des procès entre les personnes intéressées.

Les procédures varient en quelques points, tant pour la différence des tribunaux que pour celle des délits. Je ne m'attacherai qu'aux formalités essentielles.

Les actions publiques se portent quelquefois devant le Sénat ou devant le peuple, qui, après un premier jugement, a soin de les renvoyer à l'une des cours supérieures; mais, pour l'ordinaire, l'accusateur s'adresse à l'un des principaux magistrats, qui lui fait subir un interrogatoire, & lui demande s'il a bien réfléchi sur sa démarche, s'il est prêt, s'il ne lui seroit pas avantageux d'avoir de nouvelles preuves, s'il a des témoins, s'il désire qu'on lui en fournisse. Il l'avertit, en

même temps, qu'il doit s'engager par un serment à suivre l'accusation, & qu'à la violation du serment est attachée une sorte d'infamie. Ensuite il indique le tribunal, & fait comparoître l'accusateur, une seconde fois, en sa présence : il lui réitère les mêmes questions ; &, si ce dernier persiste, la dénonciation reste affichée jusqu'à ce que les juges appellent la cause.

L'accusé fournit alors ses exceptions, tirées ou d'un jugement antérieur, ou d'une longue prescription, ou de l'incompétence du tribunal. Il peut obtenir des délais, intenter une action contre son adversaire, & faire suspendre, pendant quelque temps, le jugement qu'il redoute.

Après ces préliminaires, dont on n'a pas toujours occasion de se prévaloir, les parties font serment de dire la vérité, & commencent à discuter elles-mêmes la cause. On ne leur accorde, pour l'éclaircir, qu'un temps limité, & mesuré par des gouttes d'eau qui tombent d'un vase. La plupart ne récitent que ce que des bouches éloquentes leur ont dicté en secret. Tous peuvent, après avoir cessé de parler, implorer le secours des orateurs qui ont mérité leur confiance, ou de ceux qui s'intéressent à leur sort.

Pendant la plaidoirie, les témoins appelés font tout haut leurs dépositions. Car, dans l'ordre criminel, ainsi que dans l'ordre civil, il est de règle que l'instruction soit publique. L'accusateur peut demander qu'on applique à la question les esclaves de la partie adverse. Conçoit-on qu'on exerce une pareille barbarie contre des hommes dont il ne faudroit pas tenter la fidélité, s'ils sont attachés à leurs maîtres, & dont le témoignage doit être suspect, s'ils ont à s'en plaindre ? Quelquefois, l'une des parties présente d'elle-même ses esclaves à cette cruelle épreuve ; & elle croit en avoir le droit, parce qu'elle en a le pouvoir. Quelquefois, elle se refuse à la demande qu'on lui en fait, soit qu'elle craigne une déposition arrachée par la violence des tourmens, soit que les cris de l'humanité se fassent entendre dans son cœur ; mais alors son refus donne lieu à des soupçons très violens, tandis que le préjugé le plus favorable pour les parties, ainsi que pour les témoins, c'est lorsqu'ils offrent, pour garantir ce qu'ils avancent, de prêter serment sur la tête de leurs enfans, ou des auteurs de leurs jours.

Nous observerons, en passant, que la question ne peut être ordonnée contre un citoyen, que dans des cas extraordinaires.

Sur le point de prononcer le jugement, le magistrat qui préside au tribunal, distribue à chacun des juges une boule blanche pour absoudre, une boule noire pour condamner. Un officier

officier les avertit qu'il s'agit simplement de décider si l'accusé est coupable ou non ; & ils vont déposer leurs suffrages dans une boîte. Si les boules noires dominent, le chef des juges trace une longue ligne sur une tablette enduite de cire, & exposée à tous les yeux ; si ce sont les blanches, une ligne plus courte ; s'il y a partage, l'accusé est absous.

Quand la peine est spécifiée par la loi, ce premier jugement suffit ; quand elle n'est énoncée que dans la requête de l'accusateur, le coupable a la liberté de s'en adjuger une plus douce ; & cette seconde contestation est terminée par un nouveau jugement, auquel on procède tout de suite.

Celui qui, ayant intenté une accusation, ne la poursuit pas, ou n'obtient pas la cinquième partie des suffrages, est communément condamné à une amende de 1000 drachmes.* Mais, comme rien n'est si facile, ni si dangereux, que d'abuser de la religion, la peine de mort est, en certaines occasions, décernée contre un homme qui en accuse un autre d'impiété, sans pouvoir l'en convaincre.

Les causes particulières suivent, en plusieurs points, la même marche que les causes publiques, & sont, pour la plupart, portées aux tribunaux des Archontes, qui tantôt prononcent une sentence dont on peut appeler, & tantôt se contentent de prendre des informations qu'ils présentent aux cours supérieures.

Il y a des causes qu'on peut poursuivre au civil, par une accusation particulière, & au criminel, par une action publique. Telle est celle de l'insulte faite à la personne d'un citoyen. Les lois, qui ont voulu pourvoir à sa sûreté, autorisent tous les autres à dénoncer publiquement l'agresseur : mais elles laissent à l'offensé le choix de la vengeance, qui peut se borner à une somme d'argent, s'il entame l'affaire au civil ; qui peut aller à la peine de mort, s'il la poursuit au criminel. Les orateurs abusent souvent de ces lois, en changeant, par des détours insidieux, les affaires civiles en criminelles.

Ce n'est pas le seul danger qu'aient à craindre les plaideurs. J'ai vu les juges, distraits pendant la lecture des pièces, perdre la question de vue, & donner leurs suffrages au hasard ; j'ai vu des hommes, puissans par leurs richesses, insulter publiquement des gens pauvres, qui n'osoient demander réparation de l'offense : je les ai vus éterniser, en quelque façon, un procès, en obtenant des délais successifs, & ne permettre aux tribunaux de statuer sur leurs crimes, que lorsque l'indignation publique étoit entièrement refroidie ; je les ai vus se présenter

* 900 livres. Cette somme étoit très considerable, quand la loi fut établie.

à l'audience avec un nombreux cortège de témoins achetés, & même de gens honnêtes, qui, par foiblesse, se traînoient à leur suite, & les accréditoient par leur présence : je les ai vus, enfin, armer les tribunaux supérieurs contre des juges subalternes, qui n'avoient pas voulu se prêter à leurs injustices.

Malgré ces inconvéniens, on a tant de moyens pour écarter un concurrent, ou se venger d'un ennemi ; aux contestations particulières, se joignent tant d'occasions publiques, qu'on peut avancer, hardiment, qu'il se porte plus de causes aux tribunaux d'Athènes, qu'à ceux de la Grèce entière. Cet abus est inévitable dans un Etat qui, pour rétablir ses finances épuisées, n'a souvent d'autre ressource, que de faciliter les dénonciations publiques, & de profiter des confiscations qui en sont la suite : il est inévitable dans un Etat où les citoyens, obligés de se surveiller mutuellement, ayant sans cesse des honneurs à s'arracher, des emplois à se diputer, & des comptes à rendre, deviennent nécessairement les rivaux, les espions & les censeurs les uns des autres. Un essaim de délateurs, toujours odieux, mais toujours redoutés, enflamme ces guerres intestines : ils sèment les soupçons & les défiances dans la société, & recueillent, avec audace, les débris des fortunes qu'ils renversent. Ils ont, à la vérité, contre eux, la sévérité des lois & le mépris des gens vertueux ; mais ils ont, pour eux, ce prétexte du bien public, qu'on fait si souvent servir à l'ambition & à la haine : ils ont quelque chose de plus fort, leur insolence.

Les Athéniens sont moins effrayés que les étrangers, des vices de la démocratie absolue. L'extrême liberté leur paroît un si grand bien, qu'ils lui sacrifient jusqu'à leur repos. D'ailleurs, si les dénonciations publiques sont un sujet de terreur pour les uns, elles sont, pour la plupart, un spectacle d'autant plus attrayant, qu'ils ont, presque tous, un goût décidé pour les ruses & les détours du barreau : ils s'y livrent avec cette chaleur qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Leur activité se nourrit des éternelles & subtiles discussions de leurs intérêts ; & c'est peut-être à cette cause, plus qu'à toute autre, que l'on doit attribuer cette supériorité de pénétration, & cette éloquence importune, qui distinguent ce peuple de tous les autres.

Fin du Chapitre dix-huitième.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Des Délits & des Peines.

ON a gravé quelques lois pénales sur des colonnes placées auprès des tribunaux. Si de pareils monumens pouvoient se multiplier au point d'offrir l'échelle exacte de tous les délits, & celle des peines correspondantes, on verroit plus d'équité dans les jugemens, & moins de crimes dans la société. Mais on n'a essayé nulle part d'évaluer chaque faute en particulier; &, par-tout, on se plaint que la punition des coupables ne suit pas une règle uniforme. La jurisprudence d'Athènes supplée, dans plusieurs cas, au silence des lois. Nous avons dit que, lorsqu'elles n'ont pas spécifié la peine, il faut un premier jugement pour déclarer l'accusé atteint & convaincu du crime, & un second, pour statuer sur le châtiment qu'il mérite. Dans l'intervalle du premier au second, les juges demandent à l'accusé à quelle peine il se condamne. Il lui est permis de choisir la plus douce & la plus conforme à ses intérêts, quoique l'accusateur ait proposé la plus forte & la plus conforme à la haine: les orateurs les discutent l'une & l'autre; & les juges, faisant, en quelque manière, la fonction d'arbitres, cherchent à rapprocher les parties, & mettent entre la faute & le châtiment, le plus de proportion qu'il est possible.

Tous les Athéniens peuvent subir les mêmes peines; tous peuvent être privés de la vie, de la liberté, de leur patrie, de leurs biens & de leurs privilèges. Parcourons rapidement ces divers articles.

On punit de mort le sacrilège, la profanation des mystères, les entreprises contre l'Etat, & sur-tout contre la démocratie; les déserteurs, ceux qui livrent à l'ennemi une place, une galère, un détachement de troupes; enfin, tous les attentats qui attaquent directement la religion, le gouvernement, ou la vie d'un particulier.

On soumet à la même peine le vol commis de jour, quand il s'agit de plus de 50 drachmes*; le vol de nuit, quelque léger qu'il soit; celui qui se commet dans les bains, dans les gymnases, quand même la somme seroit extrêmement modique.

C'est avec la corde, le fer & le poison, qu'on ôte, pour l'ordinaire, la vie aux coupables; quelquefois, on les fait expirer sous le bâton; d'autres fois, on les jette dans la mer, ou dans

* Plus de 45 livres.

un gouffre hérissé de pointes tranchantes, pour hâter leur trépas ; car c'est une espèce d'impiété de laisser mourir de faim les criminels.

On détient en prison le citoyen accusé de certains crimes, jusqu'à ce qu'il soit jugé ; celui qui est condamné à la mort, jusqu'à ce qu'il soit exécuté ; celui qui doit, jusqu'à ce qu'il ait payé. Certaines fautes sont expiées par plusieurs années, ou par quelques jours de prison ; d'autres doivent l'être par une prison perpétuelle. En certains cas, ceux qu'on y traîne, peuvent s'en garantir en donnant des cautions ; en d'autres, ceux qu'on y renferme, sont chargés de liens, qui leur ôtent l'usage de tous leurs mouvemens.

L'exil est un supplice, d'autant plus rigoureux pour un Athénien, qu'il ne retrouve nulle part les agrémens de sa patrie, & que les ressources de l'amitié ne peuvent adoucir son infortune. Un citoyen qui lui donneroit un asyle, seroit sujet à la même peine.

Cette proscription a lieu dans deux circonstances remarquables, 1°. Un homme, absous d'un meurtre involontaire, doit s'absenter pendant une année entière, & ne revenir à Athènes, qu'après avoir donné des satisfactions aux parens du mort ; qu'après s'être purifié par des cérémonies saintes. 2°. Celui qui, accusé, devant l'Aréopage, d'un meurtre prémédité, désespère de sa cause, après un premier plaidoyer, peut, avant que les juges aillent au scrutin, se condamner à l'exil, & se retirer tranquillement. On confisque ses biens ; & sa personne est en sûreté, pourvu qu'il ne se montre ni sur les terres de la république, ni dans les solennités de la Grèce : car, dans ce cas, il est permis à tout Athénien de le traduire en justice, ou de lui donner la mort. Cela est fondé sur ce qu'un meurtrier ne doit pas jouir du même air & des mêmes avantages dont jouissoit celui à qui il a ôté la vie.

Les confiscations tournent, en grande partie, au profit du trésor public : on y verse aussi les amendes, après en avoir prélevé le dixième pour le culte de Minerve, & le cinquième, pour celui de quelques autres divinités.

La dégradation prive un homme de tous les droits, ou d'une partie des droits du citoyen. C'est une peine très conforme à l'ordre général des choses : car il est juste qu'un homme soit forcé de renoncer aux privilèges dont il abuse. C'est la peine qu'on peut le plus aisément proportionner au délit ; car, elle peut se graduer suivant la nature & le nombre de ces privilèges. Tantôt, elle ne permet pas au coupable de monter à la tribune, d'assister à l'assemblée générale, de s'asseoir parmi les sénateurs ou parmi les juges ; tantôt, elle

lui

lui interdit l'entrée des temples, & toute participation aux choses saintes; quelquefois, elle lui défend de paroître dans la place publique, ou de voyager en certains pays ; d'autres fois, en le dépouillant de tout, & le faisant mourir civilement, elle ne lui laisse que le poids d'une vie sans attrait, & d'une liberté sans exercice. C'est une peine très grave & très salutaire dans une démocratie, parce que les privilèges, que la dégradation fait perdre, étant plus importans & plus considérés que par-tout ailleurs, rien n'est si humiliant que de se trouver au-dessous de ses égaux. Alors un particulier est comme un citoyen détrôné qu'on laisse dans la société pour y servir d'exemple.

Cette interdiction n'entraîne pas toujours l'opprobre à sa suite. Un Athénien qui s'est glissé dans la cavalerie, sans avoir subi un examen, est puni, parce qu'il a désobéi aux lois; mais il n'est pas déshonoré, parce qu'il n'a pas blessé les mœurs. Par une conséquence nécessaire, cette espèce de flétrissure s'évanouit, lorsque la cause n'en subsiste plus. Celui qui doit au trésor public, perd les droits de citoyen ; mais il y rentre, dès qu'il satisfait à sa dette. Par la même conséquence, on ne rougit pas, dans les grands dangers, d'appeler au secours de la patrie tous les citoyens suspendus de leurs fonctions. Mais il faut, auparavant, révoquer le décret qui les avoit condamnés ; & cette révocation ne peut se faire que par un tribunal composé de six mille juges, & sous les conditions imposées par le Sénat & par le peuple.

L'irrégularité de la conduite, & la dépravation des mœurs, produisent une autre sorte de flétrissure, que les lois ne pourroient pas effacer. Mais, en réunissant leurs forces à celle de l'opinion publique, elles enlèvent au citoyen, qui a perdu l'estime des autres, les ressources qu'il trouvoit dans son état. Ainsi, en éloignant des charges & des emplois celui qui a maltraité les auteurs de ses jours, celui qui a lâchement abandonné son poste ou son bouclier, elles le couvrent publiquement d'une infamie qui le force à sentir le remords.

Fin du Chapitre dix-neuvième.

CHAPITRE XX.

Mœurs & vie civile des Athéniens.

AU chant du coq, les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, & chantant de vieilles chansons. En même temps, les boutiques s'ouvrent avec bruit,

bruit, & tous les Athéniens ſont en mouvement. Les uns reprennent les travaux de leur profeſſion; d'autres, en grand nombre, ſe répandent dans les différens tribunaux, pour y remplir les fonctions de juges.

Parmi le peuple, ainſi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour; mais les gens d'un certain ordre ſe contentent d'un ſeul, qu'ils placent les uns à midi, la plupart avant le coucher du ſoleil. L'après-midi, ils prennent quelques momens de ſommeil, ou bien ils jouent aux oſſelets, aux dés & à d'autres jeux de commerce.

Pour le premier de ces jeux, on ſe ſert de quatre oſſelets, préſentant ſur chacune de leurs faces un de ces quatre nombres: 1, 3, 4, 6. De leurs différentes combinaiſons, réſultent 35 coups, auxquels on a donné les noms des dieux, des princes, des héros, &c. Les uns font perdre, les autres gagner. Le plus favourable de tous eſt celui qu'on appelle, de Venus; c'eſt lorſque les quatre oſſelets préſentent les quatre nombres différens.

Dans le jeu des dés, on diſtingue auſſi des coups heureux & des coups malheureux; mais ſouvent, ſans s'arrêter à cette diſtinction, il ne s'agit que d'amener un plus haut point que ſon adverſaire. La rafle de ſix eſt le coup le plus fortuné. On n'emploie que trois dés à ce jeu. On les ſecoue dans un cornet: &, pour éviter toute fraude, on les verſe dans un cylindre creux d'où ils s'échappent, & roulent ſur le damier*. Quelquefois, au lieu de trois dés, on ſe ſert de trois oſſelets.

Tout dépend du haſard dans les jeux précédens, & de l'intelligence du joueur dans le ſuivant. Sur une table, où l'on a tracé des lignes ou des caſes, on range, de chaque côté, des dames ou des pions de couleurs différentes. L'habileté conſiſte à les ſoutenir l'un par l'autre, à enlever ceux de ſon adverſaire, lorſqu'ils s'écartent avec imprudence; à l'enfermer au point qu'il ne puiſſe plus avancer. On lui permet de revenir ſur ſes pas, quand il a fait une fauſſe marche†.

Quelquefois, on réunit ce dernier jeu à celui des dés. Le joueur règle la marche des pions ou des dames ſur les points qu'il amène. Il doit prévoir les coups qui lui ſont avantageux ou funeſtes; & c'eſt à lui de profiter des faveurs du ſort, ou d'en corriger les caprices. Ce jeu, ainſi que le précédent, exigent beaucoup de combinaiſons; on doit les apprendre dès

* M. de Peireſc avoit acquis un calendrier ancien, orné de deſſeins. Au mois de janvier, étoit repréſenté un joueur qui tenoit un cornet dans ſa main, & en verſoit des dés dans une eſpèce de tour placée ſur le bord du damier.

† On préſume que ce jeu avoit du rapport avec le jeu des dames, ou celui des échecs; et le ſuivant, avec celui du trictrac.

l'enfance ; & quelques uns s'y rendent si habiles, que personne n'ose lutter contre eux, & qu'on les cite pour exemples.

Dans les intervalles de la journée, sur-tout le matin, avant midi, & le soir, avant souper, on va, sur les bords de l'Ilissus & tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air, & des aspects charmans qui s'offrent de tous côtés ; mais, pour l'ordinaire, on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, & que se trouvent le palais du Sénat & le tribunal du premier des Archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires, ou par celles de la république. Plusieurs y viennent aussi, parce qu'ils ont besoin de se distraire ; & d'autres, parce qu'ils ont besoin de s'occuper. A certaines heures, la place, délivrée des embarras du marché, offre un champ libre à ceux qui veulent jouir du spectacle de la foule, ou se donner eux-mêmes en spectacle.

Autour de la place, sont des boutiques de parfumeurs*, d'orfévres, de barbiers, &c. ouvertes à tout le monde, où l'on discute, avec bruit, les intérêts de l'Etat, les anecdotes des familles, les vices & les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare & renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans, contre ceux qui paroissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant ; car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, & des conversations instructives, aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-vous ont du se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit & de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Ce goût si vif, qui leur a fait donner le nom de bayeurs ou badauds, se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public, en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires ; qu'ils ne s'abordent point sans se demander, avec empressement, s'il y a quelque chose de nouveau ; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes, tracer, sur le terrein ou sur le mur, la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, accueillir & grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

* Au lieu de dire *aller chez les parfumeurs*, on disoit *aller au parfum*, comme nous disons *aller au café*.

Des objets plus doux occupent les Athéniens pendant la paix. Comme la plupart font valoir leurs terres, ils partent le matin à cheval; &, après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse, & par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple abonde en foule, & qui servent d'asyle aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons. L'usage leur en est devenu si nécessaire, qu'ils l'ont introduit jusque sur leurs vaisseaux. Ils se mettent au bain souvent après la promenade, presque toujours avant le repas. Ils en sortent, parfumés d'essences; & ces odeurs se mêlent avec celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms, suivant la différence de leur forme & de leurs couleurs.

La plupart se contentent de mettre par-dessus une tunique, qui descend jusqu'à mi-jambe, un manteau qui les couvre presque en entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne, ou sans éducation, de relever au-dessus des genoux les diverses pièces de l'habillement

Beaucoup d'entre eux vont piés nus; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détroussés.

Dans la manière de disposer les parties du vêtement, les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance & le goût. Elles portent, 1°. une tunique blanche, qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessous du sein avec une large ceinture & qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons; 2°. une robe plus courte, assujettie sur les reins par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes ou raies de différentes couleurs, garnie, quelquefois, de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras; 3°. un manteau, qui, tantôt, est ramassé en forme d'écharpe, & tantôt, se déployant sur le corps, semble, par ses heureux contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très souvent par un léger mantelet. Quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, & sur-tout la laine, sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique étoit autrefois de lin; elle est maintenant de coton. Le peuple est vêtu d'un drap qui n'a reçu aucune teinture, & qu'on peut reblanchir. Les gens riches préfèrent des draps de couleur. Ils estiment ceux que l'on teint en écarlate, par le moyen de petits grains rougeâtres qu'on recueille sur un arbrisseau; mais ils font encore plus de cas des teintures en

pourpre,

pourpre, ſur-tout de celles qui préſentent un rouge très foncé & tirant ſur le violet.

On fait pour l'été des vêtemens très légers. En hiver, quelques uns ſe ſervent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, & dont le drap, fabriqué à Ecbatane en Médie, eſt hériſſé de gros flocons de laine, propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que rehauſſe l'éclat de l'or ; d'autres, où ſe retracent les plus belles fleurs avec leurs couleurs naturelles ; mais elles ne ſont deſtinées qu'aux vêtemens dont on couvre les ſtatues des dieux, ou dont les acteurs ſe parent ſur le théâtre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaiſe vie de s'en ſervir.

Les Athéniennes peignent leurs ſourcils en noir, & appliquent ſur leur viſage une couleur de blanc de céruſe avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent ſur leurs cheveux, couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune ; &, ſuivant que leur taille l'exige, elles portent des chauſſures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles ſont privées du plaiſir de partager & d'augmenter l'agrément des ſociétés que leurs époux raſſemblent. La loi ne leur permet de ſortir pendant le jour, que dans certaines circonſtances ; & pendant la nuit, qu'en voiture & avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi, défectueuſe, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laiſſe les femmes du dernier rang dans une entière liberté, & n'eſt devenue pour les autres qu'une ſimple règle de bienſéance, règle que des affaires preſſantes ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour ſortir de leurs retraites. Des fêtes particulières, interdites aux hommes, les raſſemblent ſouvent entre elles. Dans les fêtes publiques, elles aſſiſtent aux ſpectacles, ainſi qu'aux cérémonies du temple. Mais, en général, elles ne doivent paroître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes eſclaves qui leur appartiennent, & qu'elles louent même pour avoir un cortège plus nombreux. Si leur extérieur n'eſt pas décent, des magiſtrats, chargés de veiller ſur elles, les ſoumettent à une forte amende, & font inſcrire leur ſentence ſur une tablette qu'ils ſuſpendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelquefois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naiſſans & juſqu'alors ignorés brilloient à travers un voile que le vent ſoulevoit par intervalles. Elle revenoit du temple de Cérès, avec ſa mère & quelques eſclaves. La jeuneſſe d'Athènes, qui ſuivoit ſes

pas, ne l'aperçut qu'un inſtant ; & le lendemain je lus ſur la porte de ſa maiſon, au coin des rues, ſur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus expoſés, ces mots tracés par des mains différentes : „ Leucippe eſt belle ; rien n'eſt ſi beau que Leucippe.„

Les Athéniens étoient autrefois ſi jaloux, qu'ils ne permettoient pas à leurs femmes de ſe montrer à la fenêtre. On a reconnu depuis, que cette extrême ſévérité ne ſervoit qu'à hâter le mal qu'on cherchoit à prévenir. Cependant elles ne doivent pas recevoir des hommes chez elles en l'abſence de leurs époux ; & ſi un mari ſurprenoit ſon rival au moment que celui-ci le déſhonore, il ſeroit en droit de lui ôter la vie, ou de l'obliger par des tourmens à la racheter ; mais il ne peut en exiger qu'une amende, décernée par les juges, ſi la femme n'a cédé qu'à la force. On a penſé, avec raiſon, que, dans ces occaſions, la violence eſt moins dangereuſe que la ſéduction.

Le premier éclat d'une infidélité de cette eſpèce, n'eſt pas l'unique punition réſervée à une femme coupable & convaincue. On la répudie ſur le champ ; les lois l'excluent pour toujours des cérémonies religieuſes ; &, ſi elle ſe montroit avec une parure recherchée, tout le monde ſeroit en droit de lui arracher ſes ornemens, de déchirer ſes habits, & de la couvrir d'opprobres.

Un mari obligé de répudier ſa femme, doit, auparavant, s'adreſſer à un tribunal auquel préſide un des principaux magiſtrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent ſe ſéparer de leurs maris. C'eſt là qu'après de longs combats entre la jalouſie & l'amour, comparut autrefois l'épouſe d'Alcibiade, la vertueuſe & trop ſenſible Hipparète. Tandis que, d'une main tremblante, elle préſentoit le placet qui contenoit ſes griefs, Alcibiade ſurvint tout-à-coup. Il la prit ſous le bras ſans qu'elle fît la moindre réſiſtance ; & traverſant avec elle la place publique, aux applaudiſſemens de tout le peuple, il la ramena tranquillement dans ſa maiſon. Les écarts de cet Athénien étoient ſi publics, qu'Hipparète ne faiſoit aucun tort à la réputation de ſon mari, ni à la ſienne. Mais, en général, les femmes d'un certain état n'oſent pas demander le divorce ; &, ſoit foibleſſe ou fierté, la plupart aimeroient mieux eſſuyer en ſecret de mauvais traitemens, que de s'en délivrer par un éclat qui publieroit leur honte ou celle de leurs époux. Il eſt inutile d'avertir que le divorce laiſſe la liberté de contracter un nouvel engagement.

La ſévérité des lois ne ſauroit éteindre dans les cœurs le

désir de plaire ; & les précautions de la jalousie ne servent qu'à l'enflammer. Les Athéniennes, éloignées des affaires publiques, par la constitution du gouvernement, & portées à la volupté, par l'influence du climat, n'ont souvent d'autre ambition que celle d'être aimées, d'autre soin que celui de leur parure, & d'autre vertu que la crainte du déshonneur. Attentives, pour la plupart, à se couvrir de l'ombre du mystère, peu d'entre elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries.

Cette célébrité est réservée aux courtisanes. Les lois les protègent, pour corriger, peut-être, des vices plus odieux ; & les mœurs ne sont pas assez alarmées des outrages qu'elles en reçoivent : l'abus va au point de blesser ouvertement la bienséance & la raison. Une épouse n'est destinée qu'à veiller sur l'intérieur de la maison, & qu'à perpétuer le nom d'une famille, en donnant des enfans à la république. Les jeunes gens qui entrent dans le monde, des hommes d'un certain âge, des magistrats, des philosophes, presque tous ceux qui jouissent d'un revenu honnête, réservent leur complaisance & leurs attentions pour des maîtresses qu'ils entretiennent, chez qui ils passent une partie de la journée, & dont quelquefois ils ont des enfans qu'ils adoptent, qu'ils confondent avec leurs enfans légitimes.

Quelques unes, élevées dans l'art de séduire, par des femmes qui joignent l'exemple aux leçons, s'empressent à l'envi de surpasser leurs modèles. Les agrémens de la figure & de la jeunesse, les graces touchantes répandues sur toute leur personne, l'élégance de la parure, la réunion de la musique, de la danse & de tous les talens agréables, un esprit cultivé, des saillies heureuses, l'artifice du langage & du sentiment, elles mettent tout en usage pour retenir leurs adorateurs. Ces moyens ont quelquefois tant de pouvoir, qu'ils dissipent auprès d'elles leur fortune & leur honneur, jusqu'à ce qu'ils en soient abandonnés, pour traîner le reste de leur vie dans l'opprobre & dans les regrets.

Malgré l'empire qu'exercent les courtisanes, elles ne peuvent paroître dans les rues avec des bijoux précieux ; & les gens en place n'osent se montrer en public avec elles.

Outre cet écueil, les jeunes gens ont encore à regretter le temps qu'ils passent dans ces maisons fatales où l'on donne à jouer, où se livrent des combats de coqs, qui souvent occasionnent de gros paris. Enfin, ils ont à craindre les suites même de leur éducation, dont ils méconnoissent l'esprit. A peine sortent-ils du gymnase, qu'animés du désir de se distinguer dans les courses de chars & de chevaux, qui se font à Athènes

& dans les autres villes de la Grèce, ils s'abandonnent sans réserve à ces exercices. Ils ont de riches équipages ; ils entretiennent un grand nombre de chiens & de chevaux ; & ces dépenses, jointes au faste de leurs habits, détruisent bientôt entre leurs mains l'héritage de leurs pères.

On va communément à pié, soit dans la ville, soit aux environs. Les gens riches, tantôt, se servent de chars & de litières, dont les autres citoyens ne cessent de blâmer & d'envier l'usage, tantôt, se font suivre par un domestique qui porte un pliant, afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, & toutes les fois qu'ils sont fatigués de la promenade. Les hommes paroissent presque toujours avec une canne à la main ; les femmes très souvent avec un parasol. La nuit, on se fait éclairer par un esclave, qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les premiers jours de mon arrivée, je parcourois les écriteaux placés au-dessus des portes des maisons. On lit sur les uns : *Maison à vendre*, *Maison à louer* ; sur d'autres : *C'est la maison d'un tel, que rien de mauvais n'entre céans.* Il m'en coûtoit pour satisfaire cette petite curiosité. Dans les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendians, d'ouvriers, & d'autres gens du peuple. Un jour que j'étois avec Diogène, à regarder de petits chiens, que l'on avoit dressés à faire des tours, un de ces ouvriers, chargé d'une grosse poutre, l'en frappa rudement, & lui cria : Prenez garde. Diogène lui répondit sur le champ : „ Est-ce que tu veux me frapper une seconde fois ?„

Si, la nuit, on n'est accompagné de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par les filous, malgré la vigilance des magistrats, obligés de faire leur ronde toutes les nuits. La ville entretient une garde de Scythes, pour prêter main-forte à ces magistrats, exécuter les jugemens des tribunaux, entretenir le bon ordre dans les assemblées générales & dans les cérémonies publiques. Ils prononcent le grec d'une manière si barbare, qu'on les joue quelquefois sur le théatre ; & ils aiment le vin au point que pour dire, boire à l'excès, on dit, boire comme un Scythe.

Le peuple est naturellement frugal. Les salaisons & les légumes sont sa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soit qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles que leur accorde l'assemblée de la nation. De temps en temps, on

examine dans le Sénat le rôle de ceux qui reçoivent ce bienfait ; et l'on en exclut ceux qui n'ont pas le même titre pour le recevoir. Les pauvres obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère. A chaque nouvelle lune, les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

J'avois pris une note exacte de la valeur des denrées ; je l'ai perdue : je me rappelle seulement que le prix ordinaire du blé étoit de 5 drachmes par médimne*. Un bœuf de la première qualité, valoit environ 80 drachmes†; un mouton, la cinquième partie d'un bœuf, c'est-à-dire, environ 16 drachmes‡; un agneau, 10 drachmes§.

On conçoit aisément que ces prix haussent dans le temps de disette. On a vu quelquefois le médimne de froment monter de 5 drachmes, qui est son prix ordinaire, jusqu'à 16 drachmes, celui de l'orge, jusqu'à dix-huit. Indépendamment de cette cause passagère, on avoit observé, lors de mon séjour à Athènes, que, depuis environ 70 ans, les denrées augmentoient successivement de prix, & que le froment, en particulier, valoit alors deux cinquièmes de plus qu'il n'avoit valu pendant la guerre du Péloponèse.

On ne trouve point ici des fortunes aussi éclatantes que dans la Perse ; & quand je parle de l'opulence & du faste des Athéniens, ce n'est que relativement aux autres peuples de la Grèce. Cependant quelques familles, en petit nombre, se sont enrichies par le commerce, d'autres, par les mines d'argent qu'elles possèdent à Laurium. Les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête, lorsqu'ils ont, en biens fonds, 15 ou 20 talens‖, & qu'ils peuvent donner 100 mines de dot à leurs filles¶.

Quoique

* 4 liv. 10 sols. En mettant la drachme à 18 sols, & le médimne à un peu plus de 4 boisseaux, notre septier de blé auroit valu environ 13 de nos livres.

† Environ 71 livres. ‡ Environ 14 livres 8 sols.

§ 9 livres. J'ai rapporté, dans le texte, le prix de quelques comestibles, tel qu'il étoit à Athènes, du temps de Démosthène. Environ 60 ans auparavant, du temps d'Aristophane, la journée d'un manœuvre valoit 3 oboles (9 sols) ; un cheval de course, 12 mines ou 1200 drachmes (1080 liv.) ; un manteau, 20 drachmes (18 livres) ; une chaussure, 8 drachmes (7 livres 4 sols).

‖ Le talent valoit 5400 livres.

¶ 9000 livres. Le père de Démosthène passoit pour être riche : cependant il n'avoit laissé à son fils qu'environ 14 talens, environ 75,600 livres. Voici quels étoient les principaux effets de cette succession :

1°. Une manufacture d'épées, où travailloient 30 esclaves. Deux ou trois qui étoient à la tête, valoient chacun 5 à 600 drachmes, environ 500 livres ; les autres, au moins 300 drachmes, 270 livres : ils rendoient par an 30 mines, ou 2700 livres, tous frais déduits. 2°. Une manufacture de lits

Quoique les Athéniens aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie, avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchans que par légèreté ; & l'on dit communément que, quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens, règnent cette bienséance, qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, & cette politesse, qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions & dans l'extérieur ; elle fait proportionner au temps & aux personnes les égards par lesquels on se prévient mutuellement, & regarde une démarche affectée ou précipitée, comme un signe de vanité ou de légèreté ; un ton brusque, sentencieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité. Elle condamne aussi les caprices de l'humeur, l'empressement affecté, l'accueil dédaigneux & le goût de la singularité.

Elle exige une certaine facilité de mœurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout, & de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine & légère, qui réunit la décence à la liberté, qu'il faut savoir pardonner aux autres, & se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre. Elle consiste... non je ne le dirai pas. Ceux qui la connoissent, me comprennent assez, & les autres ne me comprendroient pas. On la nomme à présent adresse & dextérité, parce que l'esprit n'y doit briller qu'en faveur des autres, &, qu'en lançant des traits, il doit plaire & ne pas offenser : on la confond souvent avec la satire, les facéties ou la bouffonnerie : car chaque société a son ton particulier. Celui de la bonne compagnie s'est formé presque de notre temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'ancien théatre avec le nouveau. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que les comédies étoient pleines d'injures grossières & d'obscénités révoltantes, qu'on ne souffriroit pas aujourd'hui dans la bouche des acteurs.

On trouve dans cette ville plusieurs sociétés dont les membres

lits, qui occupoit 20 esclaves, lesquels valoient 40 mines, ou 3600 livres : ils rendoient par an. 12 mines, ou 1080 livres. 3°. De l'ivoire, du fer, du bois ; 80 mines, ou 7200 livres. L'ivoire servoit, soit pour les piés des lits, soit pour les poignées & les fourreaux des épées. 4°. Noix de galle, & cuivre ; 70 mines, ou 6300 livres. 5°. Maison ; 30 mines, ou 2700 livres. 6° Meubles, vases, coupes, bijoux d'or, robes, & toilette de la mère de Démosthène ; 100 mines, ou 9000 livres. 7°. De l'argent prêté, ou mis dans le commerce, &c.

membres s'engagent à s'aſſiſter mutuellement. L'un d'eux eſt-il traduit en juſtice? eſt-il pourſuivi par des créanciers? il implore le ſecours de ſes aſſociés. Dans le premier cas, ils l'accompagnent au tribunal, & lui ſervent, quand ils en ſont requis, d'avocats ou de témoins; dans le ſecond, ils lui avancent les fonds néceſſaires, ſans en exiger le moindre intérêt, & ne lui preſcrivent d'autre terme pour le rembourſement, que le retour de ſa fortune ou de ſon crédit. S'il manque à ſes engagemens, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en juſtice; mais il eſt déſhonoré. Ils s'aſſemblent quelquefois, & cimentent leur union par des repas où règne la liberté. Ces aſſociations, que formèrent autrefois des motifs nobles & généreux, ne ſe ſoutiennent aujourd'hui que par l'injuſtice & par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec les pauvres, pour les engager à ſe parjurer en ſa faveur; le pauvre, avec les riches, pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces ſociétés, il s'en eſt établi une dont l'unique objet eſt de recueillir toutes les eſpèces de ridicules, & de s'amuſer par des ſaillies & des bon mots. Ils ſont au nombre de 60, tous, gens fort gais & de beaucoup d'eſprit; ils ſe réuniſſent de temps en temps dans le temple d'Hercule, pour y prononcer des décrets, en préſence d'une foule de témoins, attirés par la ſingularité du ſpectacle. Les malheurs de l'Etat n'ont jamais interrompu leurs aſſemblées.

Deux ſortes de ridicules, entre autres, multiplient les décrets de ce tribunal. On voit ici des gens qui outrent l'élégance attique, & d'autres, la ſimplicité ſpartiate. Les premiers ont ſoin de ſe raſer ſouvent, de changer ſouvent d'habits, de faire briller l'émail de leurs dents, de ſe couvrir d'eſſences. Ils portent des fleurs aux oreilles, des cannes torſes à la main, & des ſouliers à l'Alcibiade. C'eſt une eſpèce de chauſſure dont Alcibiade a donné la première idée, & dont l'uſage ſubſiſte encore parmi les jeunes gens, jaloux de leur parure. Les ſeconds, affectent les mœurs des Lacédémoniens, & ſont, en conſéquence, taxés de Laconomanie. Leurs cheveux tombent confuſément ſur leurs épaules; ils ſe ſont remarquer par un manteau groſſier, une chauſſure ſimple, une longue barbe, un gros bâton, une démarche lente, & ſi je l'oſe dire, par tout l'appareil de la modeſtie. Les efforts des premiers, bornés à s'attirer l'attention, révoltent encore moins que ceux des ſeconds, qui en veulent directement à notre eſtime. J'ai vu des gens d'eſprit traiter d'inſolence cette fauſſe ſimplicité. Ils avoient raiſon. Toute prétention eſt une uſurpation; car nous avons pour prétentions les droits des autres.

Fin du Chapitre vingtième.

CHAPITRE XXI.

De la Religion, des Ministres sacrés, des principaux Crimes contre la Religion.

IL ne s'agit ici que de la religion dominante. Nous rapporterons ailleurs les opinions des Philosophes à l'égard de la divinité.

Le culte public est fondé sur cette loi : „ Honorez, en „ public & en particulier, les dieux & les héros du pays. „ Que chacun leur offre, tous les ans, suivant ses facultés, & „ suivant les rits établis, les prémices de ses moissons. „

Dès les plus anciens temps, les objets du culte s'étoient multipliés parmi les Athéniens. Les douze principales divinités leur furent communiquées par les Egyptiens ; & d'autres, par les Libyens & par différens peuples. On défendit ensuite, sous peine de mort, d'admettre des cultes étrangers, sans un décret de l'Aréopage, sollicité par les orateurs publics. Depuis un siècle, ce tribunal étant devenu plus facile, les dieux de la Thrace, de la Phrygie, & de quelques autres nations barbares, ont fait une irruption dans l'Attique, & s'y sont maintenus avec éclat, malgré les plaisanteries dont le théatre retentit contre ces étranges divinités, & contre les cérémonies nocturnes célébrées en leur honneur.

Ce fut anciennement une belle institution, de consacrer par des monumens & par des fêtes, le souvenir des rois & des particuliers, qui avoient rendu de grands services à l'humanité. Telle est l'origine de la profonde vénération que l'on conserve pour les héros Les Athéniens mettent dans ce nombre Théfée, premier auteur de leur liberté ; Erechthée, un de leurs anciens rois ; ceux qui méritèrent de donner leurs noms aux dix tribus ; d'autres encore, parmi lesquels il faut distinguer Hercule, qu'on range indifféremment dans la classe des dieux, & dans celle des héros.

Le culte de ces derniers diffère essentiellement de celui des dieux, tant par l'objet qu'on se propose, que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs se prosternent devant la divinité, pour reconnoître leur dépendance, implorer sa protection, ou la remercier de ses bienfaits. Ils consacrent des temples, des autels, des bois, & célèbrent des fêtes & des jeux en l'honneur des héros, pour éternifer leur gloire, & rappeler leurs exemples. On brûle de l'encens sur leurs autels, en même temps qu'on répand sur leurs tombeaux des libations, destinées à procurer du repos à leurs ames. Aussi, les sacrifices

fices dont on les honore, ne ſont, à proprement parler, adreſſés qu'aux dieux des enfers.

On enſeigne des dogmes ſecrets dans les myſtères d'Eleuſis, de Bacchus, & de quelques autres divinités. Mais la religion dominante conſiſte toute dans l'extérieur. Elle ne préſente aucun corps de doctrine, aucune inſtruction publique, point d'obligation étroite de participer, à des jours marqués, au culte établi. Il ſuffit, pour la croyance, de paroître perſuadé que les dieux exiſtent, & qu'ils récompenſent la vertu, ſoit dans cette vie, ſoit dans l'autre; pour la pratique, de faire, par intervalles, quelques actes de religion, comme par exemple, de paroître dans les temples aux fêtes ſolennelles, & de préſenter ſes hommages ſur les autels publics.

Le peuple fait uniquement conſiſter la piété dans la prière, dans les ſacrifices & dans les purifications.

Les particuliers adreſſent leurs prières aux dieux au commencement d'une entrepriſe. Ils leur en adreſſent le matin, le ſoir, au lever & au coucher du ſoleil & de la lune. Quelquefois, ils ſe rendent au temple les yeux baiſſés & l'air recueilli. Ils y paroiſſent en ſupplians. Toutes les marques de reſpect, de crainte & de flatterie que les courtiſans témoignent aux ſouverains, en approchant du trône, les hommes les prodiguent aux dieux, en approchant des autels. Ils baiſent la terre; ils prient debout, à génoux, proſternés, tenant des rameaux dans leurs mains, qu'ils élèvent vers le ciel, ou qu'ils étendent vers la ſtatue du dieu, après les avoir portées à leur bouche. Si l'hommage s'adreſſe aux dieux des enfers, on a ſoin, pour attirer leur attention, de frapper la terre avec les piés ou avec les mains.

Quelques uns prononcent leurs prières à voix baſſe. Pythagore vouloit qu'on les récitât tout haut, afin de ne rien demander dont on eût à rougir. En effet, la meilleure de toutes les règles feroit de parler aux dieux, comme ſi on étoit en préſence des hommes, & aux hommes, comme ſi on étoit en préſence des dieux.

Dans les ſolennités publiques, les Athéniens prononcent, en commun, des vœux pour la proſpérité de l'état, & pour celle de leurs alliés; quelquefois, pour la conſervation des fruits de la terre, & pour le retour de la pluie ou du beau temps; d'autres fois, pour être délivrés de la peſte, & de la famine.

J'étois ſouvent frappé de la beauté des cérémonies. Le ſpectacle en eſt impoſant. La place qui précède le temple, les portiques qui l'entourent, ſont remplis de monde. Les prêtres s'avancent, ſous le veſtibule, près de l'autel. Après

que

que l'officiant a dit d'une voix ſonore : „ Faiſons les libations, & prions, „ un des miniſtres ſubalternes, pour exiger de la part des aſſiſtans l'aveu de leurs diſpoſitions ſaintes, demande : „ Qui ſont ceux qui compoſent cette aſſemblée ? „ Des gens honnêtes, répondent-ils de concert. Faites donc „ ſilence, ajoute-t-il. „ Alors on récite les prières aſſorties à la circonſtance. Bientôt, des chœurs de jeunes gens chantent des hymnes ſacrés. Leurs voix ſont ſi touchantes, & tellement ſecondées par le talent du poëte, attentif à choiſir des ſujets propres à émouvoir, que la plupart des aſſiſtans fondent en larmes. Mais, pour l'ordinaire, les chants religieux ſont brillans, & plus capables d'inſpirer la joie que la triſteſſe. C'eſt l'impreſſion que l'on reçoit aux fêtes de Bacchus, lorſqu'un des miniſtres ayant dit à haute voix : „ Invoquez le dieu ; „ tout le monde entonne, ſoudain, un cantique, qui commence par ces mots : „ O fils de Sémélé ! „ ô Bacchus, auteur des richeſſes ! „

Les particuliers fatiguent le ciel par des vœux indiſcrets. Ils le preſſent de leur accorder tout ce qui peut ſervir à leur ambition & à leurs plaiſirs. Ces prières ſont regardées comme des blaſphêmes par quelques philoſophes, qui, perſuadés que les hommes ne ſont pas aſſez éclairés ſur leurs vrais intérêts, voudroient qu'ils s'en rapportaſſent uniquement à la bonté des dieux, ou du moins, qu'ils ne leur adreſſaſſent que cette eſpèce de formule, conſignée dans les écrits d'un ancien poëte : „ O vous ! qui êtes le roi du ciel, accordez-nous ce „ qui nous eſt utile, ſoit que nous le demandions, ſoit que „ nous ne le demandions pas ; refuſez-nous ce qui nous ſe„ roit nuiſible, quand même nous le demanderions. „

Autrefois, on ne préſentoit aux dieux que les fruits de la terre ; & l'on voit encore, dans la Grèce, pluſieurs autels ſur leſquels il n'eſt pas permis d'immoler des victimes. Les ſacrifices ſanglans s'introduiſirent avec peine. L'homme avoit horreur de porter le fer dans le ſein d'un animal deſtiné au labourage, & devenu le compagnon de ſes travaux : une loi expreſſe le lui défendoit, ſous peine de mort ; & l'uſage général l'engageoit à s'abſtenir de la chair des animaux.

Le reſpect qu'on avoit pour les traditions anciennes, eſt atteſté par une cérémonie qui ſe renouvelle tous les ans. Dans une fête conſacrée à Jupiter, on place des offrandes ſur un autel, auprès duquel on fait paſſer des bœufs. Celui qui touche à ces offrandes doit être immolé. De jeunes filles portent de l'eau dans des vaſes ; & les miniſtres du dieu, les inſtrumens du ſacrifice. A peine le coup eſt-il frappé, que le victimaire, ſaiſi d'horreur, laiſſe tomber la hache, & prend

la

la fuite. Cependant ſes complices goûtent de la victime, en couſent la peau, la rempliſſent de foin, attachent à la charrue cette figure informe, & vont ſe juſtifier devant les juges qui les ont cités à leur tribunal. Les jeunes filles, qui ont fourni l'eau pour aiguiſer les inſtrumens, rejettent la faute ſur ceux qui les ont aiguiſés en effet ; ces derniers, ſur ceux qui ont égorgé la victime ; & ceux-ci, ſur les inſtrumens, qui ſont condamnés, comme auteurs du meurtre, & jetés dans la mer.

Cette cérémonie myſtérieuſe eſt de la plus haute antiquité, & rappelle un fait qui ſe paſſa du temps d'Erechthée. Un laboureur, ayant placé ſon offrande ſur l'autel, aſſomma un bœuf qui en avoit dévoré une partie. Il prit la fuite, & la hache fut traduite en juſtice.

Quand les hommes ſe nourriſſoient des fruits de la terre, ils avoient ſoin d'en réſerver une portion, pour les dieux. Ils obſervèrent le même uſage, quand ils commencèrent à ſe nourrir de la chair des animaux ; & c'eſt peut-être de là que viennent les ſacrifices ſanglans, qui ne ſont en effet que des repas deſtinés aux dieux, & auxquels on fait participer les aſſiſtans.

La connoiſſance d'une foule de pratiques & de détails conſtitue le ſavoir des prêtres. Tantôt, on répand de l'eau ſur l'autel ou ſur la tête de la victime ; tantôt, c'eſt du miel ou de l'huile. Plus communément, on les arroſe avec du vin ; & alors on brûle ſur l'autel du bois de figuier, de myrte ou de vigne. Le choix de la victime n'exige pas moins d'attention. Elle doit être ſans tache, n'avoir aucun défaut, aucune maladie ; mais tous les animaux ne ſont pas également propres aux ſacrifices. On n'offrit d'abord que les animaux dont on ſe nourriſſoit, comme le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, &c. Enſuite on ſacrifia des chevaux au Soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. Chaque pays, chaque temple a ſes uſages. La haine & la faveur des dieux ſont également nuiſibles aux animaux qui leur ſont conſacrés.

Pourquoi poſer ſur la tête de la victime un gâteau pétri avec de la farine d'orge & du ſel, lui arracher le poil du front, & le jeter dans le feu ? pourquoi brûler ſes cuiſſes avec du bois fendu ?

Quand je preſſois les miniſtres des temples de s'expliquer ſur ces rits, ils me répondoient comme le fit un prêtre de Thèbes, à qui je demandois pourquoi les Béotiens offroient des anguilles aux dieux. „ Nous obſervons, me dit-il, les „ coutumes de nos pères, ſans nous croire obligés de les juſ- „ tifier aux yeux des étrangers. „

On partage la victime entre les dieux, les prêtres, & ceux qui

qui l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme ; celle des prêtres fait partie de leur revenu ; la troisième sert de prétexte à ceux qui la reçoivent, de donner un repas à leurs amis. Quelques uns, voulant se parer de leur opulence, cherchent à se distinguer par des sacrifices pompeux. J'en ai vu qui, après avoir immolé un bœuf, ornoient de fleurs & de rubans la partie antérieure de sa tête, & l'attachoient à leur porte. Comme le sacrifice de bœuf est le plus estimé, on fait, pour les pauvres, de petits gâteaux, auxquels on donne la figure de cet animal ; & les prêtres veulent bien se contenter de cette offrande.

La superstition domine avec tant de violence sur notre esprit, qu'elle avoit rendu féroce le peuple le plus doux de la terre. Les sacrifices humains étoient autrefois assez fréquens parmi les Grecs. Ils l'étoient chez presque tous les peuples; & ils le sont encore aujourd'hui chez quelques uns d'entre eux. Ils cesseront enfin, parce que les cruautés absurdes & inutiles cèdent tôt ou tard à la nature & à la raison. Ce qui subsistera plus long-temps, c'est l'aveugle confiance que l'on a dans les actes extérieurs de religion. Les hommes injustes, les scélérats même, osent se flatter de corrompre les dieux par des présens, & de les tromper par les dehors de la piété. En vain les philosophes s'élèvent contre une erreur si dangereuse ; elle sera toujours chère à la plupart des hommes, parce qu'il sera toujours plus aisé d'avoir des victimes que des vertus.

Un jour, les Athéniens se plaignirent à l'oracle d'Ammon, de ce que les dieux se déclaroient en faveur des Lacédémoniens, qui ne leur présentoient que des victimes en petit nombre, maigres & mutilées. L'oracle répondit, que tous les sacrifices des Grecs ne valoient pas cette prière humble & modeste par laquelle les Lacédémoniens se contentent de demander aux dieux les vrais biens. L'oracle de Jupiter m'en rappelle un autre qui ne fait pas moins d'honneur à celui d'Apollon. Un riche Thessalien, se trouvant à Delphes, offrit avec le plus grand appareil cent bœufs, dont les cornes étoient dorées. En même temps un pauvre citoyen, d'Hermione, tira de sa besace, une pincée de farine qu'il jeta dans la flamme qui brilloit sur l'autel. La Pythie déclara que l'hommage de cet homme étoit plus agréable aux dieux que celui du Thessalien.

Comme l'eau purifie le corps, on a pensé qu'elle purifioit aussi l'ame, & qu'elle opéroit cet effet de deux manières, soit en la délivrant de ses taches, soit en la disposant à n'en pas contracter. De là, deux sortes de lustrations, les unes expiatoires,

toires, les autres préparatoires. Par les premières, on implore la clémence des dieux ; par les secondes, leur secours.

On a soin de purifier les enfans d'abord après leur naissance ; ceux qui entrent dans les temples ; ceux qui ont commis un meurtre, même involontaire ; ceux qui sont affligés de certains maux, regardés comme des signes de la colère céleste, tels que la peste, la frénésie, &c. ; tous ceux enfin qui veulent se rendre agréables aux dieux.

Cette cérémonie s'est insensiblement appliquée aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité doit honorer de sa présence ; aux villes, aux rues, aux maisons, aux champs, à tous les lieux que le crime a profanés, ou sur lesquels on veut attirer les faveurs du ciel.

On purifie tous les ans la ville d'Athènes, le 6 du mois thargélion. Toutes les fois que le courroux des dieux se déclare par la famine, par une épidémie ou d'autres fléaux, on tâche de le détourner sur un homme & sur une femme du peuple, entretenus par l'état pour être, au besoin, des victimes expiatoires, chacun au nom de son sexe. On les promène dans les rues au son des instrumens ; &, après leur avoir donné quelques coups de verges, on les fait sortir de la ville. Autrefois on les condamnoit aux flammes, & on jetoit leurs cendres au vent.

Quoique l'eau de mer soit la plus convenable aux purifications, on se sert le plus souvent de celle qu'on appelle lustrale. C'est une eau commune, dans laquelle on a plongé un tison ardent, pris sur l'autel, lorsqu'on y brûloit la victime. On en remplit les vases qui sont dans les vestibules des temples, dans les lieux où se tient l'assemblée générale, autour des cercueils, où l'on expose les morts à la vue des passans.

Comme le feu purifie les métaux ; que le sel & le nitre ôtent les souillures, & conservent les corps ; que la fumée & les odeurs agréables peuvent garantir de l'influence du mauvais air, on a cru, par degrés, que ces moyens & d'autres encore devoient être employés dans les différentes lustrations. C'est ainsi qu'on attache une vertu secrète à l'encens qu'on brûle dans les temples, & aux fleurs dont on se couronne ; c'est ainsi qu'une maison recouvre sa pureté par la fumée du soufre, & par l'aspersion d'une eau dans laquelle on a jeté quelques grains de sel. En certaines occasions, il suffit de tourner autour du feu, ou de voir passer autour de soi un petit chien, ou quelque autre animal. Dans les lustrations des villes, on promène le long des murs les victimes destinées aux sacrifices.

Les rits varient, suivant que l'objet est plus ou moins important,

portant, la superstition plus ou moins forte. Les uns croient qu'il est essentiel de s'enfoncer dans la rivière ; d'autres, qu'il suffit d'y plonger sept fois sa tête ; la plupart se contentent de tremper leurs mains dans l'eau lustrale, ou d'en recevoir l'aspersion par les mains d'un prêtre, qui se tient, pour cet effet, à la porte du temple.

Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel, placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique. C'est là que j'ai vu souvent un père vertueux, entouré de ses enfans, confondre son hommage avec le leur, & former des vœux dictés par la tendresse, & dignes d'être exaucés: Cette espèce de sacerdoce ne devant exercer ses fonctions que dans une seule famille, il a fallu établir des ministres pour le culte public.

Il n'est point de villes où l'on trouve autant de prêtres & de prêtresses qu'à Athènes, parce qu'il n'en est point où l'on ait élevé une si grande quantité de temples, où l'on célèbre un si grand nombre de fêtes.

Dans les différens bourgs de l'Attique & du reste de la Grèce, un seul prêtre suffit pour desservir un temple ; dans les villes considérables, les soins du ministère sont partagés entre plusieurs personnes, qui forment comme une communauté. A la tête, est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-prêtre. Au-dessous de lui sont le Néocore, chargé de veiller à la décoration & à la propreté des lieux saints, & de jeter de l'eau lustrale sur ceux qui entrent dans le temple ; des sacrificateurs, qui égorgent les victimes ; des aruspices, qui en examinent les entrailles ; des hérauts, qui règlent les cérémonies, & congédient l'assemblée. En certains endroits, on donne le nom de Père au premier des ministres sacrés, & celui de Mère, à la première des prêtresses.

On confie à des laïques des fonctions moins saintes, & relatives au service des temples. Les uns sont chargés du soin de la fabrique & de la garde du trésor ; d'autres assistent, comme témoins & inspecteurs, aux sacrifices solennels.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, sur lesquels sont tracés, en lettres d'or, les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple. Cette magnificence est encore relevée par la beauté de la figure, la noblesse du maintien, le son de la voix, & sur-tout par les attributs de la divinité dont ils sont les ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paroit couronnée de pavots & d'épis ; & celle de Minerve, avec l'égide, la cuirasse, & un casque surmonté d'aigrettes.

Plusieurs sacerdoces sont attachés à des maisons anciennes & puissantes, où ils se transmettent de père en fils. D'autres

sont

font conférés par le peuple. On n'en peut remplir aucun, sans un examen, qui roule sur la personne & sur les mœurs. Il faut que le nouveau ministre n'ait aucune difformité dans la figure, & que sa conduite ait toujours été irréprochable. A l'égard des lumières, il suffit qu'il connoisse le rituel du temple auquel il est attaché ; qu'il s'acquitte des cérémonies avec décence, & qu'il sache discerner les diverses espèces d'hommages & de prières que l'on doit adresser aux dieux ?

Quelques temples sont désservis par des prêtresses. Tel est celui de Bacchus, aux Marais. Elles sont au nombre de quatorze, & à la nomination de l'Archonte-roi. On les oblige à garder une continence exacte. La femme de l'Archonte, nommée la reine, les initie aux mystères qu'elles ont en dépôt, & en exige, avant de les recevoir, un serment par lequel elles attestent qu'elles ont toujours vécu dans la plus grande pureté, & sans aucun commerce avec les hommes.

A l'entretien des prêtres & des temples, sont assignées différentes branches de revenus. On prélève, d'abord, sur les confiscations & sur les amendes, le 10e. pour Minerve, & le 50e. pour les autres divinités. On consacre aux dieux le 10e. des dépouilles enlevées à l'ennemi. Dans chaque temple, deux officiers, connus sous le nom de parasites, ont le droit d'exiger une mesure d'orge des différens tenanciers du district qui leur est attribué ; enfin, il est peu de temples qui ne possèdent des maisons & des portions de terrein.

Ces revenus, auxquels il faut joindre les offrandes des particuliers, sont confiés à la garde des trésoriers du temple. Ils servent pour les réparations & la décoration des lieux saints, pour les dépenses qu'entraînent les sacrifices, pour l'entretien des prêtres, qui ont presque tous des honoraires, un logement, & des droits sur les victimes. Quelques uns jouissent d'un revenu plus considérable. Telle est la prêtresse de Minerve, à laquelle on doit offrir une mesure de froment, une autre d'orge, & une obole toutes les fois qu'il naît ou qu'il meurt quelqu'un dans une famille.

Outre ces avantages, les prêtres sont intéressés à maintenir le droit d'asyle, accordé non-seulement aux temples, mais encore aux bois sacrés qui les entourent, & aux maisons ou chapelles qui se trouvent dans leur enceinte. On ne peut en arracher le coupable, ni même l'empêcher de recevoir sa subsistance. Ce privilège, aussi offensant pour les dieux qu'utile à leurs ministres, s'étend jusque sur les autels isolés.

En Egypte, les prêtres forment le premier corps de l'Etat, & ne sont pas obligés de contribuer à ses besoins, quoique la troisième partie des biens-fonds soit assignée à leur entretien.

La pureté de leurs mœurs & l'austérité de leur vie, leur concilient la confiance des peuples; & leurs lumières, celle du souverain, dont ils composent le conseil, & qui doit être tiré de leur corps, ou s'y faire agréger dès qu'il monte sur le trône. Interprètes des volontés des dieux, arbitres de celles des hommes, dépositaires des sciences, & sur tout des secrets de la médecine, ils jouissent d'un pouvoir sans bornes, puisqu'ils gouvernent, à leur gré, les préjugés & les foiblesses des hommes.

Ceux de la Grèce ont obtenu des honneurs, tels que des places distinguées aux spectacles. Tous pourroient se borner aux fonctions de leur ministère, & passer leurs jours dans une douce oisiveté. Cependant, plusieurs d'entre eux, empressés à mériter, par leur zèle, les égards dus à leur caractère, ont rempli les charges onéreuses de la république, & l'ont servie, soit dans les armées, soit dans les ambassades.

Ils ne forment point un corps particulier & indépendant. Nulle relation d'intérêt entre les ministres des différens temples; les causes même qui les regardent personnellement, sont portées aux tribunaux ordinaires.

Les neuf Archontes ou magistrats suprêmes, veillent au maintien du culte public, & sont toujours à la tête des cérémonies religieuses. Le second, connu sous le nom de roi, est chargé de poursuivre les délits contre la religion, de présider aux sacrifices publics, & de juger les contestations qui s'élèvent dans les familles sacerdotales, au sujet de quelque prêtrise vacante. Les prêtres peuvent, à la vérité, diriger les sacrifices des particuliers; mais, si dans ces actes de piété, ils transgressoient les lois établies, ils ne pourroient se soustraire à la vigilance des magistrats. Nous avons vu, de nos jours, le grand prêtre de Cérès puni, par ordre du gouvernement, pour avoir violé ces lois, dans des articles qui ne paroissoient être d'aucune importance.

A la suite des prêtres, on doit placer ces devins, dont l'Etat honore la profession, & qu'il entretient dans le Prytanée. Ils ont la prétention de lire l'avenir dans le vol des oiseaux, & dans les entrailles des victimes. Ils suivent les armées; & c'est de leurs décisions, achetées quelquefois à un prix excessif, que dépendent, souvent, les révolutions des gouvernemens & les opérations d'une campagne. On en trouve dans toute la Grèce; mais ceux de l'Élide sont plus renommés. Là, depuis plusieurs siècles, deux ou trois familles se transmettent, de père en fils, l'art de prédire les évènemens, & de suspendre les maux des mortels.

Les devins étendent leur ministère encore plus loin. Ils

dirigent les consciences, on les consulte, pour savoir si certaines actions sont conformes ou non à la justice divine. J'en ai vu qui poussoient le fanatisme jusqu'à l'atrocité, & qui, se croyant chargés des intérêts du ciel, auroient poursuivi en justice la mort de leur père coupable d'un meurtre.

Il parut, il y a deux ou trois siècles, des hommes qui, n'ayant aucune mission de la part du gouvernement, & s'érigeant en interprètes des dieux, nourrissoient parmi le peuple une crédulité qu'ils avoient eux-mêmes, ou qu'ils affectoient d'avoir, errant de nation en nation, les menaçant toutes de la colère célèste, établissant de nouveaux rits pour l'appaiser, & rendant les hommes plus foibles & plus malheureux, par les craintes & par les remords dont ils les remplissoient. Les uns durent leur haute réputation à des prestiges ; les autres, à de grands talens. De ce nombre furent Abaris de Scythie, Empédocle d'Agrigente, Epiménide de Crète.

L'impression qu'ils laissèrent dans les esprits, a perpétué le règne de la superstition. Le peuple découvre des signes frappans de la volonté des dieux, en tous temps, en tous lieux, dans les éclipses, dans le bruit du tonnèrre, dans les grands phénomènes de la nature, dans les accidens les plus fortuits. Les songes, l'aspect imprévu de certains animaux, le mouvement convulsif des paupières, le tintement des oreilles, l'éternuement, quelques mots prononcés au hasard, tant d'autres effets indifférens, sont devenus des présages heureux ou sinistres. Trouvez-vous un serpent dans votre maison ? élevez un autel dans le lieu même. Voyez-vous un milan planer dans les airs ? tombez vîte à genoux. Votre imagination est-elle troublée par le chagrin ou par la maladie ? c'est Empusa qui vous apparoit, c'est un fantôme, envoyé par Hécate, & qui prend toutes sortes de formes pour tourmenter les malheureux.

Dans toutes ces circonstances, on court aux devins, aux interprètes. Les ressources qu'ils indiquent, sont aussi chimériques que les maux dont on se croit menacé.

Quelques uns de ces imposteurs se glissent dans les maisons opulentes, & flattent les préjugés des ames foibles. Ils ont, disent-ils, des secrets infaillibles pour enchaîner le pouvoir des mauvais génies. Leurs promesses annoncent trois avantages, dont les gens riches sont extrêmement jaloux, & qui consistent à les rassurer contre leurs remords, à les venger de leurs ennemis, à perpétuer leur bonheur au-delà du trépas. Les prières & les expiations qu'ils mettent en œuvre, sont contenues dans de vieux rituels, qui portent les noms d'Orphée & de Musée.

Des femmes, de la lie du peuple, font le même trafic.

 Elles

Elles vont, dans les maisons des pauvres, distribuer une espèce d'initiation ; elles répandent de l'eau sur l'initié, le frottent avec de la boue & du son, le couvrent d'une peau d'animal, & accompagnent ces cérémonies de formules qu'elles lisent dans le rituel, & de cris perçans, qui en imposent à la multitude.

Les personnes instruites, quoique exemptes de la plupart de ces foiblesses, n'en sont pas moins attachées aux pratiques de la religion. Après un heureux succès, dans une maladie, au plus petit danger, au souvenir d'un songe effrayant, elles offrent des sacrifices ; souvent même elles construisent, dans l'intérieur de leurs maisons, des chapelles, qui se sont tellement multipliées, que de pieux philosophes désireroient qu'on les supprimât toutes, & que les vœux des particuliers ne s'acquittassent que dans les temples.

Mais comment concilier la confiance que l'on a pour les cérémonies saintes, avec les idées que l'on a conçues du souverain des dieux ? Il est permis de regarder Jupiter comme un usurpateur, qui a chassé son père du trône de l'univers, & qui en sera chassé un jour par son fils. Cette doctrine, soutenue par la secte des prétendus disciples d'Orphée, Eschyle n'a pas craint de l'adopter, dans une tragédie, que le gouvernement n'a jamais empêché de représenter & d'applaudir.

J'ai dit, plus haut, que, depuis un siècle environ, de nouveaux dieux s'étoient introduits parmi les Athéniens. Je dois ajouter que, dans le même intervalle de temps, l'incrédulité a fait les mêmes progrès. Dès que les Grecs eurent reçu les lumières de la philosophie, quelque uns d'entre eux, étonnés des irrégularités & des scandales de la nature, ne le furent pas moins, de n'en pas trouver la solution dans le systême informe de religion qu'ils avoient suivi jusqu'alors. Les doutes succédèrent à l'ignorance, & produisirent des opinions licencieuses, que les jeunes gens embrassèrent avec avidité : mais leurs auteurs devinrent l'objet de la haine publique. Le peuple disoit qu'ils n'avoient secoué le joug de la religion, que pour s'abandonner plus librement à leurs passions ; & le gouvernement se crut obligé de sévir contre eux. Voici comment on justifie son intolérance.

Le culte public étant prescrit par une des lois fondamentales, & se trouvant, par-là même, étroitement lié avec la constitution, on ne peut l'attaquer, sans ébranler cette constitution. C'est donc aux magistrats qu'il appartient de le maintenir, & de s'opposer aux innovations, qui tendent visiblement à le détruire. Ils ne soumettent à la censure, ni les histoires fabuleuses sur l'origine des dieux, ni les opinions philosophiques sur leur nature, ni même les plaisanteries in-

décentes sur les actions qu'on leur attribue ; mais ils poursuivent & font punir de mort ceux qui parlent ou qui écrivent contre leur existence ; ceux qui brisent, avec mépris, leurs statues ; ceux, enfin, qui violent le secret des mystères, avoués par le gouvernement.

Ainsi, pendant que l'on confie aux prêtres le soin de régler les actes extérieurs de piété, & aux magistrats, l'autorité nécessaire pour le soutien de la religion, on permet aux poëtes de fabriquer ou d'adopter de nouvelles généalogies des dieux, & aux philosophes, d'agiter les questions si délicates sur l'éternité de la matière, & sur la formation de l'univers, pourvu, toutefois, qu'en les traitant, ils évitent deux grands écueils ; l'un, de se rapprocher de la doctrine enseignée dans les mystères ; l'autre, d'avancer, sans modifications, des principes, d'où résulteroit nécessairement la ruine du culte établi de temps immémorial. Dans l'un & dans l'autre cas, ils sont poursuivis comme coupables d'impiété.

Cette accusation est d'autant plus redoutable pour l'innocence, qu'elle a servi plus d'une fois d'instrument à la haine, & qu'elle enflamme aisément la fureur d'un peuple, dont le zèle est plus cruel encore que celui des magistrats & des prêtres.

Tout citoyen peut se porter pour accusateur, & dénoncer le coupable devant le second des Archontes, qui introduit la cause à la cour des Héliastes, l'un des principaux tribunaux d'Athènes. Quelquefois, l'accusation se fait dans l'assemblée du peuple. Quand elle regarde les mystères de Cérès, le Sénat en prend connoissance, à moins que l'accusé ne se pourvoie devant les Eumolpides ; car cette famille sacerdotale, attachée de tout temps au temple de Cérès, conserve une jurisdiction, qui ne s'exerce que sur la profanation des mystères, & qui est d'une extrême sévérité. Les Eumolpides procèdent suivant des lois non écrites, dont ils sont les interprètes, & qui livrent le coupable, non-seulement à la vengeance des hommes, mais encore à celle des dieux. Il est rare qu'il s'expose aux rigueurs de ce tribunal.

Il est arrivé qu'en déclarant ses complices, l'accusé a sauvé ses jours ; mais on ne l'a pas moins rendu incapable de participer aux sacrifices, aux fêtes, aux spectacles, aux droits des autres citoyens. A cette note d'infamie, se joignent, quelquefois, des cérémonies effrayantes : ce sont des imprécations que les prêtres de différens temples prononcent solennellement & par ordre des magistrats. Ils se tournent vers l'occident ; & secouant leur robe de pourpre, ils dévouent aux dieux infernaux le coupable & sa postérité. On est persuadé

ſuadé que les furies s'emparent alors de ſon cœur, & que leur rage n'eſt aſſouvie que lorſque ſa race eſt éteinte.

La famille ſacerdotale des Eumolpides montre plus de zèle pour le maintien des myſtères de Cérès, que n'en témoignent les autres prêtres pour la religion dominante. On les a vus, plus d'une fois, traduire les coupables devant les tribunaux de juſtice. Cependant, il faut dire à leur louange, qu'en certaines occaſions, loin de ſeconder la fureur du peuple, prêt à maſſacrer ſur-le-champ des particuliers accuſés d'avoir profané les myſtères, ils ont exigé que la condamnation ſe fît ſuivant les lois. Parmi ces lois, il en eſt une qu'on a quelquefois exécutée, & qui ſeroit capable d'arrêter les haines les plus fortes, ſi elles étoient ſuſceptibles de frein. Elle ordonne que l'accuſateur ou l'accuſé périſſe; le premier, s'il ſuccombe dans ſon accuſation; le ſecond, ſi le crime eſt prouvé.

Il ne me reſte plus qu'à citer les principaux jugemens que les tribunaux d'Athènes ont prononcés contre le crime d'impiété, depuis environ un ſiècle.

Le pöete Eſchyle fut dénoncé, pour avoir, dans une de ſes tragédies, révélé la doctrine des myſtères. Son frère, Aminias, tâcha d'émouvoir les juges, en montrant les bleſſures qu'il avoit reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'auroit peut-être pas ſuffi, ſi Eſchyle n'eût prouvé clairement qu'il n'étoit pas initié. Le peuple l'attendoit à la porte du tribunal, pour le lapider.

Le philoſophe Diagoras, de Mélos, accuſé d'avoir révélé les myſtères, & nié l'exiſtence des dieux, prit la fuite. On promit des récompenſes à ceux qui le livreroient mort ou vif; & le décret, qui le couvroit d'infamie, fut gravé ſur une colonne de bronze.

Protagoras, un des plus illuſtres ſophiſtes de ſon temps, ayant commencé un de ſes ouvrages par ces mots: „ Je ne „ ſais s'il y a des dieux, ou s'il n'y en a point;„ fut pourſuivi criminellement, & prit la fuite. On rechercha ſes écrits dans les maiſons des particuliers, & on les fit brûler dans la place publique.

Prodicus, de Céos, fut condamné à boire la ciguë, pour avoir avancé que les hommes avoient mis au rang des dieux les êtres dont ils retiroient de l'utilité; tels que le ſoleil, la lune, les fontaines, &c.

La faction oppoſée à Périclès, n'oſant l'attaquer ouvertement, réſolut de le perdre par une voie détournée. Il étoit ami d'Anaxagore, qui admettoit une intelligence ſuprême. En vertu d'un décret, porté contre ceux qui nioient l'exiſtence des dieux, Anaxagore fut traîné en priſon. Il obtint quel-

ques

ques ſuffrages de plus que ſon accuſateur, & ne les dut qu'aux prières & aux larmes de Périclès, qui le fit ſortir d'Athènes. Sans le crédit de ſon protecteur, le plus religieux des philoſophes auroit été lapidé comme athée.

Lors de l'expédition de Sicile, au moment qu'Alcibiade faiſoit embarquer les troupes qu'il devoit commander, les ſtatues de Mercure, placées en différens quartiers d'Athènes, ſe trouvèrent mutilées en une nuit. La terreur ſe répand auſſitôt dans Athènes. On prète des vues plus profondes aux auteurs de cette impiété, qu'on regarde comme des factieux. Le peuple s'aſſemble: des témoins chargent Alcibiade d'avoir défiguré les ſtatues, & de plus, célébré, avec les compagnons de ſes débauches, les myſtères de Cérès dans des maiſons particulières. Cependant, comme les ſoldats prenoient hautement le parti de leur général, on ſuſpendit le jugement: mais à peine fut-il arrivé en Sicile, que ſes ennemis reprirent l'accuſation; les délateurs ſe multiplièrent, & les priſons ſe remplirent de citoyens que l'injuſtice pourſuivoit. Pluſieurs furent mis à mort; beaucoup d'autres avoient pris la fuite.

Il arriva, dans le cours des procédures, un incident qui montre juſqu'à quel excès le peuple porte ſon aveuglement. Un des témoins, interrogé comment il avoit pu reconnoître pendant la nuit les perſonnes qu'il dénonçoit, répondit: „ Au clair de la lune.„ On prouva que la lune ne paroiſſoit pas alors. Les gens de bien furent conſternés; mais la fureur du peuple n'en devint que plus ardente.

Alcibiade, cité devant cet indigne tribunal, dans le temps qu'il alloit s'emparer de Meſſine, & peut-être de toute la Sicile, refuſa de comparoître, & fut condamné à perdre la vie. On vendit ſes biens; on grava ſur une colonne le décret qui le pourſuivoit & le rendoit infâme. Les prêtres de tous les temples eurent ordre de prononcer contre lui des imprécations terribles. Tous obéirent, à l'exception de la prêtreſſe Théano, dont la réponſe méritoit mieux d'être gravée ſur une colonne, que le décret du peuple. „ Je ſuis „ établie, dit-elle, pour attirer ſur les hommes les bénédic- „ tions, & non les malédictions du ciel.„

Alcibiade, ayant offert ſes ſervices aux ennemis de ſa patrie, la mit à deux doigts de ſa perte. Quand elle ſe vit forcée de le rapeller, les prêtres de Cérès s'opposèrent à ſon retour; mais ils furent contraints de l'abſoudre des imprécations dont ils l'avoient chargé. On remarqua l'adreſſe avec laquelle s'exprima le premier des miniſtres ſacrés: „ Je n'ai pas maudit „ Alcibiade, s'il étoit innocent.„

Quelque temps après, arriva le jugement de Socrate, dont

la religion ne fut que le prétexte, ainsi que je le montrerai dans la suite.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgens pour le sacrilège. Les lois attachent la peine de mort à ce crime, & privent le coupable des honneurs de la sépulture. Cette peine, que des philosophes, d'ailleurs éclairés, ne trouvent pas trop forte, le faux zèle des Athéniens l'étend jusqu'aux fautes les plus légères. Croiroit-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr, les uns, pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré; les autres, pour avoir tué je ne sais quel oiseau consacré à Esculape? Je rapporterai un trait plus effrayant encore. Une feuille d'or étoit tombée de la couronne de Diane. Un enfant la ramassa. Il étoit si jeune, qu'il fallut mettre son discernement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets, & une grosse pièce d'argent. L'enfant s'étant jeté sur cette pièce, les juges déclarèrent qu'il avoit assez de raison pour être coupable, & le firent mourir.

Fin du Chapitre vingt-unième.

CHAPITRE XXII.

Voyage de la Phocide. Les Pythiques. Le Temple & l'Oracle de Delphes.

JE parlerai souvent des fêtes de la Grèce; je reviendrai souvent à ces solemnités augustes, où se rassemblent les divers peuples de cet heureux pays. Comme elles ont entre elles beaucoup de traits de conformité, on me reprochera peut-être de retracer les mêmes tableaux. Mais ceux qui décrivent les guerres des nations, n'exposent-ils pas à nos yeux une suite uniforme de scènes meurtrières? Et quel intérêt peut-il résulter des peintures qui ne présentent les hommes que dans les convulsions de la fureur ou du désespoir? N'est-il pas plus utile & plus doux de les suivre dans le sein de la paix & de la liberté; dans ces combats, où se déploient les talens de l'esprit & les graces du corps; dans ces fêtes, où le goût étale toutes ses ressources, & le plaisir, tous ses attraits?

Ces instans de bonheur, ménagés adroitement pour suspendre les divisions des peuples, & arracher les particuliers au sentiment de leurs peines; ces instans goûtés d'avance par l'espoir de les voir renaître, goutés, après qu'ils se sont écoulés, par le

le souvenir qui les perpétue, j'en ai joui plus d'une fois; & je l'avouerai, j'ai versé des larmes d'attendrissement, quand j'ai vu des milliers de mortels, réunis par le même intérêt, se livrer de concert à la joie la plus vive, & laisser rapidement échapper ces émotions touchantes, qui sont le plus beau des spectacles pour une ame sensible. Tel est celui que présente la solemnité des jeux Pythiques, célébrés de quatre en quatre ans, à Delphes en Phocide.

Nous partîmes d'Athènes vers la fin du mois élaphébolion, dans la 3e. année de la 104e. olympiade*. Nous allâmes à l'isthme de Corinthe; &, nous étant embarqués à Pagæ, nous entrâmes dans le golfe de Crissa, le jour même où commençoit la fête †. Précédés & suivis d'un grand nombre de bâtimens légers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville située au pié du mont Cirphis. Entre ce mont & le Parnasse, s'étend une vallée, où se font les courses des chevaux & des chars. Le Plistus y coule, à travers des prairies riantes, que le printemps paroit de ses couleurs. Après avoir visité l'Hippodrome, nous primes un des sentiers qui conduisent à Delphes ‡.

La ville se présentoit en amphithéatre, sur le penchant de la montagne. Nous distinguions déjà le temple d'Apollon, & cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différens plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or, dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissans du soleil, brilloit d'un éclat qui se répandoit au loin. En même temps, on voyoit s'avancer lentement, dans la plaine & sur les collines, des processions, composées de jeunes garçons & de jeunes filles, qui sembloient se disputer le prix de la magnificence & de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressoit d'arriver à Delphes; & la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtoit de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevoient de toutes parts.

Le Parnasse est une chaîne de montagnes, qui se prolonge vers le nord, & qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes, au-dessous desquelles on trouve la ville de Delphes, qui n'a que 16 stades de circuit §. Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés. On l'a mise sous la protection

* Au commencement d'Avril de l'an 361 avant J. C.

† Ces jeux se célébroient dans la troisième année de chaque olympiade, vers les premiers jours du mois munychion, qui, dans l'année que j'ai choisie, commençoit au 14 Avril.

‡ Voyez le plan de Delphes & de ses environs.

§ 1512 toises.

d'Apollon; & l'on associe, au culte de ce dieu, quelques autres divinités, qu'on appelle les assistantes de son trône. Ce sont Latone, Diane & Minerve la prévoyante. Leurs temples sont à l'entrée de la ville.

Nous nous arrêtames un moment dans celui de Minerve; nous vîmes, au-dedans, un bouclier d'or, envoyé par Crœsus, roi de Lydie *; au dehors, une grande statue de bronze, consacrée par les Marseillois des Gaules, en mémoire des avantages qu'ils avoient remportés sur les Carthaginois. Après avoir passé près du Gymnase, nous nous trouvâmes sur les bords de la fontaine Castalie, dont les eaux saintes servent à purifier, & les ministres des autels, & ceux qui viennent consulter l'oracle: de-là, nous montâmes au temple, qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste & remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité.

Les peuples & les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçoient, se croient obligés d'élever, dans ces lieux, des monumens de reconnoissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce; ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par leurs talens, obtiennent, dans cette même enceinte, des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros; c'est là que tout rappelle les évène-

* Pour réduire les talens d'or en talens d'argent; je prendrai la proportion de 1 à 13, comme elle étoit du temps d'Hérodote; & pour évaluer les talens d'argent, je suivrai les tables que j'ai données dans cet ouvrage. Elles on été dressées pour le talent Attique, & elles supposent que la drachme d'argent pesoit 79 grains. Il est possible que, du temps de cet historien, elle fût plus forte de 2 ou 3 grains. Il suffit d'en avertir. Voici les offrandes d'or, dont Hérodote nous a conservé le poids:

6 grands cratères, pesant 30 talens, qui valoient 390 talens d'argent; & de notre monnoie - - - - - -	2,106,000 liv.
117 demi-plinthes, pesant 232 talens, qui valoient 3016 talens d'argent; de notre monnoie - - - - -	16,286,400 liv.
Un lion, pesant 10 talens, valant 130 talens d'argent; de notre monnoie - - - - - - - - - -	702,000 liv.
Une statue, pesant 8 talens, valant 104 talens d'argent; de notre monnoie - - - - - - - - - -	561,600 liv.
Un cratère, pesant 8 talens & 42 mines, valant 113 talens 6 mines d'argent; de notre monnoie - - - -	610,740 liv.
A ces offrandes, Diodore de Sicile ajoute 360 phioles d'or, pesant chacune 2 mines; ce qui fait 12 talens pesant d'or, qui valoient 156 talens en argent; & de notre monnoie - - - - - - - - - - -	842,400 liv.
Total	21,109,140 liv.

Au reste, on trouve quelques différences dans les calculs d'Hérodote & de Diodore de Sicile: mais cette discusion me mèneroit trop loin.

mens les plus remarquables de l'hiſtoire, & que l'art de la ſculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce.

Comme nous étions ſur le point de parcourir cette immenſe collection, un Delphien, nommé Cléon, voulut nous ſervir de guide. C'étoit un de ces interprètes du temple, qui n'ont d'autre fonction que de ſatisfaire l'avide curioſité des étrangers. Cléon, s'étendant ſur les moindres détails, épuiſa plus d'une fois ſon ſavoir & notre patience. J'abrégerai ſon récit, & j'en écarterai ſouvent le merveilleux dont il cherchoit à l'embellir.

Un ſuperbe taureau de bronze fut le premier objet que nous trouvâmes, à l'entrée de l'enceinte. Ce taureau, diſoit Cléon, fut envoyé par ceux de Corcyre; & c'eſt l'ouvrage de Théoprope d'Egine. Ces neuf ſtatues que vous voyez enſuite, furent préſentées par les Tégéates, après qu'ils eurent vaincu les Lacédémoniens. Vous y reconnoîtrez Apollon, la Victoire & les anciens héros de Tégée. Celles qui ſont vis-à-vis ont été données par les Lacédémoniens, après que Lyſander eût battu, près d'Ephèſe, la flotte d'Athènes. Les ſept premières repréſentent Caſtor & Pollux, Jupiter, Apollon, Diane, & Lyſander qui reçoit une couronne de la main de Neptune; la 8e. eſt pour Albas, qui faiſoit les fonctions de devin dans l'armée de Lyſander; & la 9e., pour Hermon, pilote de la galère que commandoit ce général. Quelque temps après, Lyſander ayant remporté ſur les Athéniens une ſeconde victoire navale, auprès d'Ægos-Potamos, les Lacédémoniens envoyèrent auſſitôt à Delphes les ſtatues des principaux officiers de leur armée, & celles des chefs des troupes alliées. Elles ſont au nombre de 28; & vous les voyez derrière celles dont je viens de parler.

Ce cheval de bronze eſt un préſent des Argiens. Vous lirez dans une inſcription gravée ſur le piédeſtal, que les ſtatues, dont il eſt entouré, proviennent de la dixième partie des dépouilles enlevées par les Athéniens aux Perſes, dans les champs de Marathon. Elles ſont au nombre de 13, & toutes de la main de Phidias. Voyez ſous quels traits il offre à nos yeux Apollon, Minerve, Théſée, Codrus, & pluſieurs de ces anciens Athéniens qui ont mérité de donner leurs noms aux tribus d'Athènes. Miltiade, qui gagna la bataille, brille au milieu de ces dieux & de ces héros.

Les nations, qui ſont de pareilles offrandes, ajoutent ſouvent aux images de leurs généraux celles des rois & des particuliers qui, dès les temps les plus anciens, ont éternisé leur gloire. Vous en avez un nouvel exemple dans ce groupe de

25 ou 30 ſtatues, que les Argiens ont conſacrées en différens temps & pour différentes victoires. Celle-ci eſt de Danaüs, le plus puiſſant des rois d'Argos; celle-là, d'Hypermneſtre, ſa fille; cette autre, de Lyncée, ſon gendre. Voici les principaux chefs qui ſuivirent Adraſte, roi d'Argos, à la première guerre de Thèbes; voici ceux qui ſe diſtinguèrent dans la ſeconde; voilà Diomède, Sthénélus, Amphiaraüs dans ſon char, avec Baton, ſon parent, qui tient les rênes des chevaux.

Vous ne pouvez faire un pas, ſans être arrêté par des chef-d'œuvres de l'art. Ces chevaux de bronze, ces captives gémiſſantes ſont de la main d'Agéladas, d'Argos: c'eſt un préſent des Tarentins d'Italie. Cette figure repréſente Triopas, fondateur des Cnidiens en Carie; ces ſtatues de Latone, d'Apollon & de Diane, qui lancent des flèches contre Tityus, ſont une offrande du même peuple.

Ce portique, où ſont attachés tant d'éperons de navires, & de boucliers d'airain, fut conſtruit par les Athéniens. Voici la roche, ſur laquelle une ancienne ſibylle, nommée Herophile, prononçoit, dit-on, ſes oracles. Cette figure, couverte d'une cuiraſſe & d'une cotte d'armes, fut envoyée par ceux d'Andros, & repréſente Andreus, leur fondateur. Les Phocéens ont conſacré cet Apollon, ainſi que cette Minerve & cette Diane; ceux de Pharſale, en Theſſalie, cette ſtatue équeſtre d'Achille; les Macédoniens, cet Apollon qui tient une biche; les Cyrénéens, ce char dans lequel Jupiter paroit avec la majeſté qui convient au maître des dieux; enfin, les vainqueurs de Salamine, cette ſtatue de douze coudées *, qui tient un ornement de navire, & que vous voyez auprès de la ſtatue dorée d'Alexandre, premier roi de Macédoine.

Parmi ce grand nombre de monumens, on a conſtruit pluſieurs petits édifices, où les peuples & les particuliers ont porté des ſommes conſidérables, ſoit pour les offrir au dieu, ſoit pour les mettre en dépôt, comme dans un lieu de ſûrete. Quand ce n'eſt qu'un dépôt, on a ſoin d'y tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puiſſent le retirer en cas de beſoin.

Nous parcourûmes les tréſors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracuſains, &c.; & nous fûmes convaincus qu'on n'avoit point exagéré, en nous diſant que nous trouverions plus d'or & d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut-être dans toute la Grèce.

Le tréſor des Sicyoniens nous offrit, entre autres ſingularités, un livre en or qu'avoit préſenté une femme, nommée Ariſtomaque, qui avoit remporté le prix de poëſie aux jeux Iſthmiques. Nous vîmes, dans celui des Siphniens, une

* 17 piés.

grande quantité d'or, provenu des mines qu'ils exploitoient autrefois dans leur île; & dans celui des habitans d'Acanthe, des obélisques de fer, présentés par la courtisane Rhodope. Est-il possible, m'écriai-je, qu'Apollon ait agréé un pareil hommage? Etranger, me dit un Grec que je ne connoissois pas, les mains qui ont élevé ces trophées, étoient-elles plus pures? Vous venez de lire sur la porte de l'asyle où nous sommes: *Les habitans d'Acanthe vainqueurs des Athéniens*; ailleurs, *Les Athéniens vainqueurs des Corinthiens*; *les Phocéens, des Thessaliens*; *les Ornéates, des Sicyoniens*, &c. Ces inscriptions furent tracées avec le sang de plus de cent mille Grecs. Le dieu n'est entouré que des monumens de nos fureurs; & vous êtes étonné que ses prêtres aient accepté l'hommage d'une courtisane!

Le trésor des Corinthiens est le plus riche de tous. On y conserve la principale partie des offrandes que différens princes ont faites au temple d'Apollon. Nous y trouvâmes les magnifiques présens de Gygès, roi de Lydie, parmi lesquels on distingue six grands cratères d'or,* du poids de 30 talens.†

La libéralité de ce prince, nous dit Cléon, fut bientôt effacée par celle de Crœsus, un de ses successeurs. Ce dernier, ayant consulté l'oracle, fut si content de sa réponse, qu'il fit porter à Delphes, 1°. 117 demi-plinthes ‡ d'or, épaisses d'une palme; la plupart longues de six palmes, & larges de trois, pesant chacune 2 talens, à l'exception de 4, qui ne pesoient chacune qu'un talent & demi. Vous les verrez dans le temple. Par la manière dont on les avoit disposées, elles servoient de base à un lion de même métal, qui tomba lors de l'incendie du temple, arrivé quelques années après. Vous l'avez sous vos yeux. Il pesoit alors 10 talens; mais comme le feu l'a dégradé, il n'en pèse plus que six & demi.

2°. Deux grands cratères, l'un en or, pesant 8 talens & 42 mines; le second, en argent, & contenant 600 amphores. Vous avez vu le premier dans le trésor des Clazoméniens; vous verrez le second dans le vestibule du temple.

3°. Quatre vases d'argent en forme de tonneaux & d'un volume très-considérable. Vous les voyez tous quatre dans ce lieu.

4°. Deux grandes aiguières, l'une en or, & l'autre en argent.

* Les cratères étoient de grands vases en forme de coupes, où l'on faisoit le mêlange du vin & de l'eau.

† Voyez tant pour cet article que pour les suivans, la note qui se trouve, page 330.

‡ On entend communément par plinthe, un membre d'architecture, ayant la forme d'une petite table carrée.

5°. Une

5°. Une ſtatue en or, repréſentant, à ce qu'on prétend, la femme qui faiſoit le pain de ce prince. Cette ſtatue a trois coudées de hauteur, & pèſe huit talens.

6°. A ces richeſſes, Crœſus ajouta quantité de lingots d'argent, les colliers & les ceintures de ſon épouſe, & d'autres préſens non moins précieux.

Cléon nous montra enſuite un cratère en or, que la ville de Rome, en Italie, avoit envoyé à Delphes. On nous fit voir le collier d'Hélène. Nous comptâmes, ſoit dans le temple, ſoit dans les différens tréſors, 360 phioles d'or, peſant chacune deux mines.*

Tous ces tréſors, réunis avec ceux dont je n'ai point fait mention, montent à des ſommes immenſes. On peut en juger par le fait ſuivant. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du temple; & les matières d'or & d'argent qu'ils firent fondre, furent eſtimées plus de dix mille talens.†

Après être ſortis du tréſor des Corinthiens, nous continuâmes à parcourir les monumens de l'enceinte ſacrée. Voici, nous dit Cléon, un groupe qui doit fixer vos regards. Voyez avec quelle fureur Apollon & Hercule ſe diſputent un trépié; avec quel intérêt Latone & Diane tâchent de retenir le premier, & Minerve le ſecond. Ces cinq ſtatues, ſorties des mains des trois artiſtes de Corinthe, furent conſacrées en ce lieu par les Phocéens. Ce trépié, garni d'or, ſoutenu par un dragon d'airain, fut offert par les Grecs, après la bataille de Platée. Les Tarentins d'Italie, après quelques avantages remportés ſur leurs ennemis, ont envoyé ces ſtatues équeſtres, & ces autres ſtatues en pié. Elles repréſentent les principaux chefs des vainqueurs & des vaincus. Les habitans de Delphes ont donné ce loup de bronze, que vous voyez près du grand autel; les Athéniens, ce palmier, & cette Minerve de même métal. La Minerve étoit autrefois dorée, ainſi que les fruits du palmier; mais vers le temps de l'expédition des Athéniens en Sicile, des corbeaux préſagèrent leur défaite, en arrachant les fruits de l'arbre & en perçant le bouclier de la Déeſſe.

Comme nous parûmes douter de ce fait, Cléon ajouta, pour le confirmer: Cette colonne, placée auprès de la ſtatue d'Hiéron, roi de Syracuſe, ne fut-elle pas renverſée le jour même de la mort de ce prince? Les yeux de la ſtatue de ce Spartiate ne ſe détachèrent-ils pas, quelques jours avant qu'il périt dans le combat de Leuctres? Vers le même temps, ne

* 3 marcs 3 onces 3 gros 32 grains.

† Plus de 54 millions.

disparurent-elles pas, ces deux étoiles d'or que Lysander avoit consacrées ici, en l'honneur de Castor & de Pollux ?

Ces exemples nous effrayérent si fort, que, de peur d'en essuyer d'autres encore, nous primes le parti de laisser Cléon dans la paisible possession de ses fables. Prenez garde, ajoûta-t-il, aux pièces de marbre qui couvrent le terrein sur lequel vous marchez. C'est ici le point milieu de la terre ; le point également éloigné des lieux où le soleil se lève, & de ceux où il se couche. On prétend que, pour le connoître, Jupiter fit partir de ces deux extrémités du monde, deux aigles qui se rencontrèrent précisément en cet endroit.

Cléon ne nous faisoit grace d'aucune inscription : il s'attachoit, par préférence, aux oracles que la prêtresse avoit prononcés, & qu'on a soin d'exposer aux regards du public ; il nous faisoit remarquer ceux que l'évènement avoit justifiés.

Parmi les offrandes des rois de Lydie, j'ai oublié de parler d'un grand cratère d'argent, qu'Alyate avoit envoyé, & dont la base excite encore l'admiration des Grecs, peut-être, parce qu'elle prouve la nouveauté des arts dans la Grèce. Elle est de fer, en forme de tour, plus large par en bas que par en haut ; elle est travaillée à jour, & l'on y voit plusieurs petits animaux se jouer à travers les feuillages dont elle est ornée. Ses différentes pièces ne sont point unies par des clous ; c'est un des premiers ouvrages où l'on ait employé la soudure. On l'attribue à Glaucus de Chio, qui vivoit, il y a près de deux siècles, & qui, le premier, trouva le secret de souder le fer.

Une infinité d'autres monumens avoient fixé notre attention. Nous avions vu la statue du rhéteur Gorgias, & les statues, sans nombre, des vainqueurs aux différens jeux de la Grèce. Si l'œil est frappé de la magnificence de tant d'offrandes rassemblées à Delphes, il ne l'est pas moins de l'excellence du travail : car elles ont presque toutes été consacrées dans le siècle dernier, ou dans celui-ci ; & la plupart sont des plus habiles sculpteurs qui ont paru dans ces deux siècles.

De l'enceinte sacrée, nous entrâmes dans le temple qui fut construit, il y a environ 150 ans * ; celui qui subsistoit auparavant ayant été consumé dans les flammes. Les Amphictyons † ordonnèrent de le rebâtir ; & l'architecte Spintharus, de Corinthe, s'engagea de le terminer pour la somme de 300

* Vers l'an 513 avant J. C.

† C'étoient des députés de différentes villes, qui s'assembloient tous les ans à Delphes, & qui avoient l'inspection du temple. J'en parlerai dans la suite.

talens.

talens.* Les trois quarts de cette somme furent prélevés sur différentes villes de la Grèce, & l'autre quart, sur les habitans de Delphes, qui, pour fournir leur contingent, firent une quête, jusque dans les pays les plus éloignés. Une famille d'Athènes ajouta même, à ses frais, des embellissemens qui n'étoient pas dans le premier projet.

L'édifice est bâti d'une très belle pierre; mais le frontispice est de marbre de Paros. Deux sculpteurs d'Athènes ont répésente sur le fronton Diane, Latone, Apollon, les Muses, Bacchus, &c. Les chapiteaux des colonnes sont chargés de plusieurs espèces d'armes dorées, & surtout de boucliers qu'offrirent les Athéniens, en mémoire de la bataille de Marathon.

Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'Hydre; celui des géants, contre les dieux; celui de Bellérophon, contre la Chimère. On y voit aussi des autels, un buste d'Homère, des vases d'eau lustrale, & d'autres grands vases, où se fait le mêlange du vin & de l'eau qui servent aux libations. Sur le mur, on lit plusieurs sentences, dont quelques unes furent tracées, à ce qu'on prétend, par les sept sages de la Grèce. Elles renferment des principes de conduite, & sont comme des avis que donnent les dieux à ceux qui viennent les adorer. Ils semblent leur dire: *Connois-toi toi-même*; *rien de trop*; *L'infortune te suit de près.*

Un mot de deux lettres, placé au-dessus de la porte, donne lieu à différentes explications: mais les plus habiles interprètes y découvrent un sens profond. Il signifie, en effet, *vous êtes.* C'est l'aveu de notre néant, & un hommage digne de la divinité à qui seule l'existence appartient.

Dans le même endroit, nous lûmes sur une tablette, suspendue au mur, ces mots tracés en gros caractère: *Que personne n'approche de ces lieux, s'il n'a pas les mains pures.*

Je ne m'arrêterai point à décrire les richesses de l'intérieur du temple. On en peut juger par celles du dehors. Je dirai seulement qu'on y voit une statue colossale d'Apollon, en bronze, consacrée par les Amphictyons; & que, parmi plusieurs autres statues des dieux, on conserve & on expose au respect des peuples, le siége sur lequel Pindare chantoit des hymnes, qu'il avoit composés pour Apollon. Je recueille de pareils traits, pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savent honorer les talens.

Dans le sanctuaire, est une statue d'Apollon, en or, & cet

* Un million six cents mille livres: mais le talent étant alors plus fort qu'il ne le fut dans la suite, on peut ajouter quelque chose à cette évaluation.

ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chèvres, qui erroient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortoient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout-à-coup agitées de mouvemens extraordinaires & convulsifs. Le berger & les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, & prononcent dans leur délire des paroles sans liaison & sans suite. Aussitôt on prend ces paroles pour des prédictions, & la vapeur de l'antre, pour un souffle divin qui dévoile l'avenir.*

Plusieurs ministres sont employés dans le temple. Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers, est un jeune homme, souvent élevé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, & chargé de veiller à la propreté, ainsi qu'à la décoration des lieux saints. Dès que le jour paroit, il va, suivi de ceux qui travaillent sous ses ordres, cueillir dans un petit bois sacré des branches de laurier, pour en former des couronnes qu'il attache aux portes, sur les murs, autour des autels & du trépié sur lequel la Pythie prononce ses oracles: il puise, dans la fontaine Castalie, de l'eau, pour en remplir les vases qui sont dans le vestibule, & pour faire des aspersions dans l'intérieur du temple; ensuite il prend son arc & son carquois pour écarter les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de cet édifice, ou sur les statues qui sont dans l'enceinte sacrée.

Les prophètes exercent un ministère plus relevé; ils se tiennent auprès de la Pythie, recueillent ses réponses, les arrangent, les interprètent, & quelquefois les confient à d'autres ministres qui les mettent en vers.

Ceux qu'on nomme les saints, partagent les fonctions des prophètes. Ils sont au nombre de cinq. Ce sacerdoce est perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer son origine de Deucalion. Des femmes d'un certain âge sont chargées de ne laisser jamais éteindre le feu sacré, qu'elles sont obligées d'entretenir avec du bois de sapin. Quantité de sacrificateurs, d'augures, d'aruspices & d'officiers subalternes, augmentent la majesté du culte, & ne suffisent qu'à peine à l'empressement des étrangers qui viennent à Delphes de toutes les parties du monde.

* Cette vapeur étoit du genre des moufettes: elle ne s'élevoit qu'à une certaine hauteur. Il paroit qu'on avoit exhaussé le sol autour du soupirail. Voilà pourquoi il est dit qu'on descendoit à ce soupirail. Le trépié étant ainsi enfoncé, on conçoit comment la vapeur pouvoit parvenir à la prêtresse, sans nuire aux assistans.

Outre les ſacrifices offerts en actions de graces, ou pour expier des fautes, ou pour implorer la protection du dieu, il en eſt d'autres, qui doivent précéder la réponſe de l'oracle, & qui ſont précédés par diverſes cérémonies.

Pendant qu'on nous inſtruiſoit de ces détails, nous vîmes arriver au pié de la montagne, & dans le chemin qu'on appelle la voie ſacrée, une grande quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes & d'enfans, qui, ayant mis pié à terre, formèrent leurs rangs, & s'avancèrent vers le temple, en chantant des cantiques. Ils venoient, du Péloponèſe, offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La Théorie ou proceſſion des Athéniens, les ſuivoit de près, & étoit elle même ſuivie des députations de pluſieurs autres villes, parmi leſquelles on diſtinguoit celle de l'île de Chio, compoſée de cent jeunes garçons.

Dans mon voyage de Délos, je parlerai plus au long de ces députations, de la magnificence qu'elles étalent, de l'admiration qu'elles excitent, de l'éclat qu'elles ajoutent aux fêtes qui les raſſemblent. Celles qui vinrent à Delphes, ſe rangèrent autour du temple, préſentèrent leurs offrandes, & chantèrent en l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnés de danſes. Le chœur des Athéniens ſe diſtingua par la beauté des voix, & par une grande intelligence dans l'exécution.

Chaque inſtant faiſoit éclore des ſcènes intéreſſantes & rapides. Comment les décrire? comment repréſenter ces mouvemens, ces concerts, ces cris, ces cérémonies auguſtes, cette joie tumultueuſe, cette foule de tableaux qui, rapprochés les uns des autres, ſe prêtoient de nouveaux charmes? Nous fûmes entraînés au théatre, où ſe donnoient les combats de poëſie & de muſique. Les Amphictyons y préſidoient. Ce ſont eux qui, en différens temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes. Ils en ont l'intendance; ils y entretiennent l'ordre, & décernent la couronne au vainqueur.

Pluſieurs poëtes entrèrent en lice. Le ſujet du prix eſt un hymne en l'honneur d'Apollon, que l'auteur chante lui-même, en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, & l'art de la ſoutenir par des accords harmonieux influent tellement ſur les opinions des juges & des aſſiſtans, que, pour n'avoir pas poſſédé ces deux avantages, Héſiode fut autrefois exclu du concours; & que, pour les avoir réunis dans un degré éminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils euſſent produit des ouvrages qu'ils n'avoient pas compoſés. Les poëmes que nous entendîmes avoient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudiſſement ſi redoublés, que les hérauts furent obligés d'impoſer ſilence. Auſſitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le ſujet qu'on a coutume de leur propoſer, eſt le combat d'Apollon contre le ſerpent Python. Il faut qu'on puiſſe diſtinguer dans leur compoſition les cinq principales circonſtances de ce combat. La première partie n'eſt qu'un prélude; l'action s'engage dans la ſeconde; elle s'anime & ſe termine dans la troiſième; dans la quatrième on entend les cris de victoire, & dans la cinquième les ſifflemens du monſtre, avant qu'il expire. Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils ſe rendirent au ſtade, où les courſes à pié alloient commencer. On propoſa une couronne pour ceux qui parcourroient le plus-tôt cette carrière; une autre, pour ceux qui la fourniroient deux fois; une troiſième, pour ceux qui la parcourroient juſqu'à douze fois ſans s'arrêter: c'eſt ce qu'on appelle la courſe ſimple, la double courſe, la longue courſe. A ces différens exercices, nous vîmes ſuccéder la courſe des enfans, celle des hommes armés, la lutte, le pugilat, & pluſieurs de ces combats que nous détaillerons en parlant des jeux olympiques.

Autrefois on préſentoit aux vainqueurs une ſomme d'argent. Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous ſoupâmes avec les Théores ou députés des Athéniens. Quelques uns ſe propoſoient de conſulter l'oracle. C'étoit le lendemain qu'il devoit répondre à leurs queſtions; car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année; & la Pythie ne monte ſur le trépié qu'une fois par mois. Nous réſolûmes de l'interroger à notre tour, par un ſimple motif de curioſité, & ſans la moindre confiance dans ſes déciſions.

Pendant toute la nuit, la jeuneſſe de Delphes, diſtribuée dans les rues, chantoit des vers à la gloire de ceux qu'on venoit de couronner. Tout le peuple faiſoit retentir les airs d'applaudiſſemens longs & tumultueux; la nature entière ſembloit participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos ſans nombre qui repoſent aux environs du Parnaſſe, éveillés tout-à-coup au bruit des trompettes, & rempliſſant de leurs cris les antres & les vallées, ſe tranſmettoient & portoient au loin les expreſſions éclatantes de la joie publique.

Le jour ſuivant, nous allâmesau temple; nous donnâmes nos queſtions par écrit, & nous attendîmes que la voix du ſort eût décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie. A peine en fûmes-nous inſtruits, que nous la vîmes traverſer le temple, accompagnée de quelques uns des prophètes, des poëtes & des ſaints qui entrèrent avec elle dans le ſanctuaire. Triſte, abattue, elle ſembloit ſe traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchoit du laurier;

 elle

elle en jeta, en paſſant, ſur le feu ſacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge ; elle en avoit couronné ſa tête ; & ſon front étoit ceint d'un bandeau.

Il n'y avoit autrefois qu'une Pythie à Delphes : on en établit trois, lorſque l'oracle fut plus fréquenté ; & il fut décidé qu'elles ſeroient âgées de plus de 50 ans, après qu'un Theſſalien eut enlevé une de ces prêtreſſes. Elles ſervent à tour de rôle. On les choiſit parmi les habitants de Delphes, & dans la condition la plus obſcure. Ce ſont pour l'ordinaire des filles pauvres, ſans éducation, ſans expérience, de mœurs très pures & d'un eſprit très borné. Elles doivent s'habiller ſimplement, ne jamais ſe parfumer d'eſſences, & paſſer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuſes.

Quantité d'étrangers ſe diſpoſoient à conſulter l'oracle .Le temple étoit entouré de victimes, qui tomboient ſous le couteau ſacré, & dont les cris ſe mêloient au chant des hymnes. Le déſir impatient de connoître l'avenir, ſe peignoit dans tous les yeux, avec l'eſpérance & la crainte qui en ſont inſéparables.

Un des prêtres ſe chargea de nous préparer. Après que l'eau ſainte nous eut purifiés, nous offrîmes un taureau & une chèvre. Pour que ce ſacrifice fût agréable aux dieux, il falloit que le taureau mangeât ſans héſiter la farine qu'on lui préſentoit ; il falloit qu'après avoir jeté de l'eau froide ſur la chèvre, on vit friſſonner ſes membres pendant quelques inſtans. On ne nous rendit aucune raiſon de ces cérémonies ; mais plus elles ſont inexplicables, plus elles inſpirent de reſpect. Le ſuccès ayant juſtifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le temple, la tête couronnée de laurier, & tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. C'eſt avec ce ſymbole que les ſupplians approchent des autels.

On nous introduiſit dans une chapelle, où, dans des momens qui ne ſont, à ce qu'on prétend, ni prévus, ni réglés par les prêtres, on reſpire tout-à-coup une odeur extrêmement douce. On a ſoin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, & nous mena dans le ſanctuaire, eſpèce de caverne profonde, dont les parois ſont ornés de différentes offrandes. Il venoit de s'en détacher une bandelette ſur laquelle on avoit brodé des couronnes & des victoires. Nous eûmes d'abord de la peine à diſcerner les objets ; l'encens & les autres parfums qu'on y brûloit continuellement, le rempliſſoient d'une fumée épaiſſe. Vers le milieu eſt un ſoupirail d'où ſort l'exhalaiſon prophétique.

que. On s'en approche par une pente infenfible ; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il eft couvert d'un trépié, tellement entouré de couronnes & de rameaux de laurier, que la vapeur ne fauroit fe répandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refufoit de répondre à nos queftions. Les miniftres dont elle étoit environnée, employoient tour-à-tour les menaces & la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle fe plaça fur le trépié, après avoir bu d'une eau qui coule dans le fanctuaire, & qui fert, dit-on, à dévoiler l'avenir.

Les plus fortes couleurs fuffiroient à peine pour peindre les tranfports dont elle fut faifie un moment après. Nous vîmes fa poitrine s'enfler, & fon vifage rougir & pâlir ; tous fes membres s'agitoient de mouvemens involontaires : mais elle ne faifoit entendre que des cris plaintifs, & de longs gémiffemens. Bientôt, les yeux étincelans, la bouche écumante, les cheveux hériffés, ne pouvant ni réfifter à la vapeur qui l'opprimoit, ni s'élancer du trépié où les prêtres la retenoient, elle déchira fon bandeau ; &, au milieu des hurlemens les plus affreux, elle prononça quelques paroles que les prêtres s'empreffèrent de recueillir. Ils les mirent tout de fuite en ordre, & nous les donnèrent par écrit. J'avois demandé fi j'aurois le malheur de furvivre à mon ami. Philotas, fans fe concerter avec moi, avoit fait la même queftion. La réponfe étoit obfcure & équivoque. Nous la mîmes en pièces en fortant du temple.

Nous étions alors remplis d'indignation & de pitié ; nous nous reprochions avec amertume l'état funefte où nous avions réduit cette malheureufe prêtreffe. Elle exerce des fonctions odieufes qui ont déjà coûté la vie à plufieurs de fes femblables. Les miniftres le favent ; cependant nous les avons vu multiplier & contempler de fang froid les tourmens dont elle étoit accablée. Ce qui révolte encore, c'eft qu'un vil intérêt endurcit leurs ames. Sans les fureurs de la Pythie, elle feroit moins confultée, & les libéralités des peuples feroient moins abondantes : car il en coûte pour obtenir la réponfe du dieu. Ceux qui ne lui rendent qu'un fimple hommage, doivent au moins dépofer fur les autels des gâteaux & d'autres offrandes ; ceux qui veulent connoître l'avenir, doivent facrifier des animaux. Il en eft même qui, dans ces occafions, ne rougiffent pas d'étaler le plus grand fafte. Comme il revient aux miniftres du temple une portion des victimes, foit qu'ils les rejettent, foit qu'ils les admettent, la moindre irrégularité qu'ils y découvrent, leur fuffit pour les exclure ; & l'on a vu des arufpices

mercenaires fouiller dans les entrailles d'un animal, en enlever des parties intégrantes, & faire recommencer le sacrifice.

Cependant, ce tribut, imposé pendant toute l'année à la crédulité des hommes, & sévèrement exigé par les prêtres, dont il fait le principal revenu, ce tribut, dis je, est infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponses sur les affaires publiques de la Grèce & du reste de l'univers. On doit gémir sur les maux du genre humain, quand on pense qu'outre les prétendus prodiges dont les habitans de Delphes font un trafic continuel, on peut obtenir, à prix d'argent, les réponses de la Pythie ; & qu'ainsi un mot, dicté par des prêtres corrompus, & prononcé par une fille imbécille, suffit pour susciter des guerres sanglantes, & porter la désolation dans tout un royaume.

L'oracle exige qu'on rende aux dieux les honneurs qui leur sont dus ; mais il ne prescrit aucune règle à cet égard ; &, quand on lui demande quel est le meilleur des cultes, il répond toujours : Conformez-vous à celui qui est reçu dans votre pays. Il exige aussi qu'on respecte les temples, & il prononce des peines très sévères contre ceux qui les violent, ou qui usurpent les biens qui en dépendent. Je vais en citer un exemple.

La plaine, qui, du mont Parnasse, s'étend jusqu'à la mer, appartenoit, il y a deux siècles environ, aux habitans de Cirrha ; & la manière dont ils en furent dépouillés, montre assez quelle espèce de vengeance on exerce ici contre les sacrilèges. On leur reprochoit de lever des impôts sur les Grecs qui débarquoient chez eux pour se rendre à Delphes ; on leur reprochoit d'avoir fait des incursions sur les terres qui appartenoient au temple. L'oracle, consulté, par les Amphictyons, sur le genre de supplice que meritoient les coupables, ordonna de les poursuivre jour & nuit, de ravager leur pays, & de les réduire en servitude. Aussitôt plusieurs nations coururent aux armes. La ville fut rasée, & le port comblé ; les habitans furent égorgés ou chargés de fers, & leurs riches campagnes ayant été consacrées au temple de Delphes, on jura de ne point y construire de maison, & l'on prononça cette imprécation terrible : „ Que les particuliers, que les „ peuples qui oseront enfreindre ce serment, soient exécra- „ bles aux yeux d'Apollon & des autres divinités de Delphes ; „ que leurs terres ne portent point de fruits ; que leurs fem- „ mes & leurs troupeaux ne produisent que des monstres ; „ qu'ils périssent dans les combats ; qu'ils échouent dans „ toutes leurs entreprises ; que leurs races s'éteignent avec

„ eux,

„ eux, & que, pendant leur vie, Apollon & les autres divi-
„ nités de Delphes rejettent avec horreur leurs vœux & leurs
„ sacrifices. „

Le lendemain nous descendîmes dans la plaine, pour voir les courses des chevaux & des chars. L'Hippodrome, c'est le nom qu'on donne à l'espace qu'il faut parcourir, est si vaste, qu'on y voit quelquefois jusqu'à quarante chars se disputer la victoire. Nous en vîmes partir dix à la fois de la barrière : il n'en revint qu'un très petit nombre ; les autres s'étant brisés contre la borne, ou dans le milieu de la carrière.

Les courses étant achevées, nous remontâmes à Delphes, pour être témoins des honneurs funèbres que la Théorie des Enianes devoit rendre aux mânes de Néoptolème, & de la cérémonie qui devoit les précéder. Ce peuple, qui met Achille au nombre de ses anciens rois, & qui honore spécialement la mémoire de ce héros & de son fils, Néoptolème, habite auprès du mont Œta, dans la Thessalie. Il envoie tous les quatre ans une députation à Delphes, non-seulement pour offrir des sacrifices aux divinités de ces lieux, mais encore pour faire des libations & des prières sur le tombeau de Néoptolème, qui périt ici, au pié des autels, par la main d'Oreste, fils d'Agamemnon. Il s'étoit acquitté la veille du premier de ces devoirs ; il alloit s'acquitter du second.

Polyphron, jeune & riche Thessalien, étoit à la tête de la Théorie. Comme il prétendoit tirer son origine d'Achille, il voulut paroître avec un éclat qui pût, aux yeux du peuple, justifier de si hautes prétentions. La marche s'ouvroit par une hécatombe, composée effectivement de cent bœufs, dont les uns avoient les cornes dorées, & dont les autres étoient ornés de couronnes & de guirlandes de fleurs. Ils étoient conduits par autant de Thessaliens vêtus de blanc, & tenant des haches sur leurs épaules. D'autres victimes suivoient, & l'on avoit placé par intervalles des musiciens qui jouoient de divers instrumens. On voyoit paroître ensuite des Thessaliennes, dont les attraits attiroient tous les regards. Elles marchoient d'un pas réglé, chantant des hymnes en l'honneur de Thétis, mère d'Achille, & portant dans leurs mains ou sur leurs têtes des corbeilles remplies de fleurs, de fruits & d'aromates précieux ; elles étoient suivies de 50 jeunes Thessaliens, montés sur des chevaux superbes, qui blanchissoient leurs mors d'écume. Polyphron se distinguoit autant par la noblesse de sa figure, que par la richesse de ses habits. Quand ils furent devant le temple de Diane, on en vit sortir la prêtresse, qui parut avec les traits & les attributs de la Déesse, ayant un carquois sur l'épaule, & dans ses mains un arc &

un flambeau allumé. Elle monta ſur un char, & ferma la marche qui continua dans le même ordre, juſqu'au tombeau de Néoptolème, placé dans une enceinte, à la gauche du temple.

Les cavaliers Theſſaliens en firent trois fois le tour. Les jeunes Theſſaliennes pouſsèrent de longs gémiſſemens, & les autres députés, des cris de douleur. Un moment après, on donna le ſignal, & toutes les victimes tombèrent autour de l'autel. On en coupa les extrémités, que l'on plaça ſur un grand bûcher. Les prêtres, après avoir récité des prières, firent des libations ſur le bûcher, & Polyphron y mit le feu avec le flambeau qu'il avoit reçu des mains de la prêtreſſe de Diane. Enſuite, on donna aux miniſtres du temple les droits qu'ils avoient ſur les victimes ; & l'on réſerva le reſte pour un repas où furent invités les prêtres, les principaux habitans de Delphes, & les Théores ou députés des autres villes de la Grèce. Nous y fûmes admis ; mais avant que de nous y rendre, nous allâmes au Leſché que nous avions ſous nos yeux.

C'eſt un édifice ou portique, ainſi nommé, parce qu'on s'y aſſemble pour converſer, ou pour traiter d'affaires. Nous y trouvâmes pluſieurs tableaux, qu'on venoit d'expoſer à un concours, établi depuis environ un ſiècle. Mais ces ouvrages nous touchèrent moins que les peintures qui décorent les murs. Elles ſont de la main de Polygnote de Thaſos, & furent conſacrées en ce lieu par les Cnidiens.

Sur le mur, à droite, Polygnote a repréſenté la priſe de Troie, ou plutôt les ſuites de cette priſe : car il a choiſi le moment où preſque tous les Grecs, raſſaſiés de carnage, ſe diſpoſent à retourner dans leur patrie. Le lieu de la ſcène embraſſe non-ſeulement la ville, dont l'intérieur ſe découvre à travers les murs, que l'on achève de détruire, mais encore le rivage, où l'on voit le pavillon de Ménélas, que l'on commence à détendre, & ſon vaiſſeau prêt à mettre à la voile. Quantité de groupes ſont diſtribués dans la place publique, dans les rues & ſur le rivage de la mer. Ici, c'eſt Hélène, accompagnée de deux de ſes femmes, entourée de pluſieurs Troyens bleſſés, dont elle a cauſé les malheurs, & de pluſieurs Grecs qui ſemblent contempler encore ſa beauté. Plus loin, c'eſt Caſſandre, aſſiſe, par terre, au milieu d'Ulyſſe, d'Ajax, d'Agamemnon & de Ménélas, immobiles & debout auprès d'un autel : car, en général, il règne dans le tableau ce morne ſilence, ce repos effrayant, dans lequel doivent tomber les vainqueurs & les vaincus, lorſque les uns ſont fatigués de leur barbarie, & les autres de leur exiſtence. Néoptolème

eſt

est le seul dont la fureur ne soit pas assouvie, & qui poursuive encore quelques foibles Troyens. Cette figure attire surtout les regards du spectateur ; & c'étoit sans doute l'intention de l'artiste, qui travailloit pour un lieu voisin du tombeau de ce prince.

On éprouve fortement les impressions de la terreur & de la pitié, quand on considère le corps de Priam, & ceux de ses principaux chefs, étendus, couverts de blessures, & abandonnés au milieu des ruines d'une ville autrefois si florissante : on les éprouve, à l'aspect de cet enfant qui, entre les bras d'un vieil esclave, porte sa main devant ses yeux, pour se cacher l'horreur dont il est environné ; de cet autre enfant qui, saisi d'épouvante, court embrasser un autel ; de ces femmes Troyennes qui, assises par terre, & presque entassées les unes sur les autres, paroissent succomber sous le poids de leur destinée. Du nombre de ces captives sont deux filles de Priam, & la malheureuse Andromaque, tenant son fils sur ses genoux. Le peintre nous a laissé voir la douleur de la plus jeune des princesses. On ne peut juger de celle des deux autres ; leur tête est couverte d'un voile.

En ce moment, nous nous rappelâmes qu'on faisoit un mérite à Timanthe d'avoir, dans son sacrifice d'Iphigénie, voilé la tête d'Agamemnon. Cette image avoit déjà été employée par Euripide, qui l'avoit sans doute empruntée de Polygnote. Quoi qu'il en soit, dans un des coins du tableau que je viens de décrire, on lit cette inscription de Simonide : „ Polygnote de Thasos, fils d'Aglaophon, a représenté la de- „ struction de Troie.„ Cette inscription est en vers, comme le sont presque toutes celles qui doivent éterniser les noms ou les faits célèbres.

Sur le mur opposé, Polygnote a peint la descente d'Ulysse aux enfers, conformément aux récits d'Homère & des autres poëtes : la barque de Caron, l'évocation de l'ombre de Tirésias, l'Elysée, peuplé de héros, le Tartare, rempli de scélérats ; tels sont les principaux objets qui frappent le spectateur. On peut y remarquer un genre de supplice terrible & nouveau, que Polygnote destine aux enfans dénaturés ; il met un de ces enfans sur la scène, & il le fait étrangler par son père. J'observai encore, qu'aux tourmens de Tantale, il en ajoutoit un qui tient ce malheureux prince dans un effroi continuel. C'est un rocher énorme, toujours près de tomber sur sa tête : mais cette idée, il l'avoit prise du poëte Archiloque.

Ces deux tableaux, dont le premier contient plus de cent figures, & le second plus de 80, produisent un grand effet, &

donnent une haute idée de l'esprit & des talens de Polygnote. Autour de nous, on en relevoit les défauts & les beautés; mais on convenoit en général que l'artiste avoit traité des sujets si grands & si vastes, avec tant d'intelligence, qu'il en résultoit, pour chaque tableau, un riche & magnifique ensemble.

Les principales figures sont reconnoissables à leurs noms tracés auprès d'elles: usage qui ne subsiste plus, depuis que l'art s'est perfectionné.

Pendant que nous admirions ces ouvrages, on vint nous avertir que Polyphron nous attendoit dans la salle du festin. Nous le trouvâmes au milieu d'une grande tente quarrée, couverte & fermée de trois côtés par des tapisseries peintes, que l'on conserve dans les trésors du temple, & que Polyphron avoit empruntées. Le plafond représentoit, d'un côté, le soleil près de se coucher; de l'autre, l'aurore qui commençoit à paroître; dans le milieu, la nuit sur son char, vêtue de crêpes noirs, accompagnée de la lune & des étoiles. On voyoit sur les autres pièces de tapisseries, des centaures, des cavaliers qui poursuivoient des cerfs & des lions, des vaisseaux qui combattoient les uns contre les autres.

Le repas fut très somptueux & très long. On fit venir des joueuses de flûte. Le chœur des Thessaliennes fit entendre des concerts ravissans, & les Thessaliens nous présentèrent l'image des combats dans des danses savamment exécutées.

Quelques jours après, nous montâmes à la source de la fontaine Castalie, dont les eaux pures & d'une fraîcheur délicieuse, forment de belles cascades sur la pente de la montagne. Elle sort à gros bouillons entre les deux cimes de rochers qui dominent sur la ville de Delphes.

De-là, continuant notre chemin vers le nord, après avoir fait plus de 60 stades *, nous arrivâmes à l'antre Corycius, autrement dit l'antre des Nymphes, parce qu'il leur est consacré, ainsi qu'aux dieux Bacchus & Pan. L'eau, qui découle de toutes parts, y forme de petits ruisseaux intarissables: quoique profond, la lumière du jour l'éclaire presque en entier. Il est si vaste, que, lors de l'expédition de Xerxès, la plupart des habitans de Delphes prirent le parti de s'y réfugier. On nous montra aux environs quantité de grottes, qui excitent la vénération des peuples; car, dans ces lieux solitaires, tout est sacré & peuplé de génies.

La route que nous suivions offroit successivement à nos yeux les objets les plus variés, des vallées agréables, des bosquets de pins, des terres susceptibles de culture, des rochers

* Environ 2 lieues & demie.

qui

qui menaçoient nos têtes, des précipices qui sembloient s'ouvrir sous nos pas; quelquefois des points de vue, d'où nos regards tomboient à une très grande profondeur, sur les campagnes voisines. Nous entrevîmes, auprès de Panopée, ville située sur les confins de la Phocide & de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettoient pié à terre, & dansoient en rond. Nos guides les reconnurent pour les Thyiades Athéniennes. Ce sont des femmes initiées aux mystères de Bacchus: elles viennent tous les ans se joindre à celles de Delphes, pour monter ensemble sur les hauteurs du Parnasse, & y célébrer avec une égale fureur les orgies de ce dieu.

Les excès auxquels elles se livrent, ne surprendront point ceux qui savent combien il est aisé d'exalter l'imagination vive & ardente des femmes Grecques. On en a vu plus d'une fois un grand nombre se répandre comme des torrens, dans les villes & dans des provinces entières, toutes échevelées & à demi nues, toutes poussant des hurlemens effroyables. Il n'avoit fallu qu'une étincelle pour produire ces embrâsemens. Quelques unes d'entr'elles, saisies tout-à-coup d'un esprit de vertige, se croyoient poussées par une inspiration divine, & faisoient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. Quand l'accès du délire étoit près de tomber, les remèdes & les expiations achevoient de ramener le calme dans leurs ames. Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès des lumières; mais il en reste encore des traces dans les fêtes de Bacchus.

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pié du mont Lycorée, le plus haut de tous ceux du Parnasse, peut-être de tous ceux de la Grèce. C'est là, dit-on, que se sauvèrent les habitans de ces contrées, pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion. Nous entreprîmes d'y monter; mais après des chutes fréquentes, nous reconnûmes que s'il est aisé de s'élever jusqu'à certaines hauteurs du Parnasse, il est très difficile d'en atteindre le sommet; & nous descendîmes à Elatée, la principale ville de la Phocide.

De hautes montagnes environnent cette petite province; on n'y pénètre que par des défilés, à l'issue desquels les Phocéens ont construit des places fortes. Elatée les défend contre les incursions des Thessaliens; Parapotamies, contre celles des Thébains; vingt autres villes, la plupart bâties sur des rochers, sont entourées de murailles & de tours.

Au nord & à l'est du Parnasse, on trouve de belles plaines arrosées par le Céphise, qui prend sa source au pié du mont Œta, au-dessus de la ville de Lilée. Ceux des environs disent

qu'en certains jours, & sur tout l'après midi, ce fleuve sort de terre avec fureur, & faisant un bruit semblable aux mugissemens d'un taureau. Je n'en ai pas été témoin ; je l'ai vu seulement couler en silence, & se replier souvent sur lui-même, au milieu des campagnes couvertes de diverses espèces d'arbres, de grains & de pâturages. Il semble qu'attaché à ses bienfaits, il ne peut quitter les lieux qu'il embellit.

Les autres cantons de la Phocide sont distingués par des productions particulières. On estime les huiles de Tithorée, & l'ellébore d'Anticyre, ville située sur la mer de Corinthe. Non loin de là, les pêcheurs de Bulis ramassent ces coquillages qui servent à faire la pourpre : plus haut, nous vîmes dans la vallée d'Ambryssus de riches vignobles, & quantité d'arbrisseaux, sur lesquels on recueille ces petits grains qui donnent à la laine une belle couleur rouge.

Chaque ville est indépendante, & a le droit d'envoyer ses députés à la diète générale, où se discutent les intérêts de la nation.

Les habitans ont un grand nombre de fêtes, de temples & de statues ; mais ils laissent à d'autres peuples l'honneur de cultiver les lettres & les arts. Les travaux de la campagne & les soins domestiques sont leur principale occupation. Ils donnèrent dans tous les temps des preuves frappantes de leur valeur ; dans une occasion particulière, un témoignage effrayant de leur amour pour la liberté.

Près de succomber sous les armes des Thessaliens, qui, avec des forces supérieures, avoient fait une irruption dans leur pays, ils construisirent un grand bûcher, auprès duquel ils placèrent les femmes, les enfans, l'or, l'argent & les meubles les plus précieux ; ils en confièrent la garde à trente de leurs guerriers, avec ordre, en cas de défaite, d'égorger les femmes & les enfans, de jeter dans les flammes les effets confiés à leurs soins, de s'entretuer eux-mêmes, ou de venir sur le champ de bataille périr avec le reste de la nation. Le combat fut long ; le massacre horrible : les Thessaliens prirent la fuite, & les Phocéens restèrent libres.

Fin du Chapitre vingt-deuxième.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

Evènemens remarquables arrivés dans la Grèce (depuis l'an 361, jusqu'à l'an 357 avant J. C.) Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. Avènement de Philippe au trône de Macédoine. Guerre sociale.

PENDANT que nous étions aux jeux Pythiques, nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas: à notre retour, nous apprîmes sa mort.*

Tachos, roi d'Egypte, prêt à faire une irruption en Perse, assembla une armée de 80,000 hommes, & voulut la soutenir par un corps de 10,000 Grecs, parmi lesquels se trouvèrent 1000 Lacédémoniens commandés par Agésilas. On fut étonné de voir ce prince, à l'âge de plus de 80 ans, se transporter au loin pour se mettre à la solde d'une puissance étrangère. Mais Lacédémone vouloit se venger de la protection que le roi de Perse accordoit aux Messéniens. Elle prétendoit avoir des obligations à Tachos; elle espéroit aussi que cette guerre rendroit la liberté aux villes Grecques de l'Asie.

A ces motifs, qui n'étoient peut-être que des prétextes pour Agésilas, se joignoient des considérations, qui lui étoient personnelles. Comme son ame active ne pouvoit supporter l'idée d'une vie paisible & d'une mort obscure, il vit tout-à-coup une nouvelle carrière s'ouvrir à ses talens, & il saisit avec d'autant plus de plaisir l'occasion de relever l'éclat de sa gloire, terni par les exploits d'Epaminondas, que Tachos s'étoit engagé à lui donner le commandement de toute l'armée.

Il partit. Les Egyptiens l'attendoient avec impatience. Au bruit de son arrivée, les principaux de la nation, mêlés avec la multitude, s'empressent de se rendre auprès d'un héros qui, depuis un si grand nombre d'années, remplissoit la terre de son nom.

Ils trouvent sur le rivage un petit vieillard, d'une figure ignoble, assis par terre, au milieu de quelques Spartiates, dont l'extérieur aussi négligé que le sien, ne distinguoit pas les sujets du souverain. Les officiers de Tachos étalent à ses yeux les présens de l'hospitalité: c'étoient diverses espèces de provisions. Agésilas choisit quelques alimens grossiers, & fait distribuer aux esclaves les mets les plus délicats, ainsi que les parfums. Un rire immodéré s'élève alors parmi les spectateurs. Les plus sages d'entre eux se contentent de té-

* Dans la 3e. année de la 104e. olympiade, laquelle répond aux années 362 & 361 avant J. C.

moigner leur mépris, & de rappeler la fable de la montagne en travail.

Des dégoûts plus sensibles mirent bientôt sa patience à une plus rude épreuve. Le roi d'Egypte refusa de lui confier le commandement de ses troupes. Il n'écoutoit point ses conseils, & lui faisoit essuyer tout ce qu'une hauteur insolente & une folle vanité ont de plus offensant. Agésilas attendoit l'occasion de sortir de l'avilissement où il s'étoit réduit. Elle ne tarda pas à se présenter. Les troupes de Tachos s'étant révoltées, formèrent deux partis qui prétendoient tous deux lui donner un successeur. Agésilas se déclara pour Nectanèbe, l'un des prétendans au trône, Il le dirigea dans ses opérations ; &, après avoir affermi son autorité, il sortit de l'Egypte, comblé d'honneurs, & avec une somme de 230 talens,* que Nectanèbe envoyoit aux Lacédémoniens. Une tempête violente l'obligea de relâcher sur une côte déserte de la Libye, où il mourut, âgé de 84 ans.

Deux ans après,† il se passa un évènement qui ne fixa point l'attention des Athéniens, & qui devoit changer la face de la Grèce & du monde connu.

Les Macédoniens n'avoient eu jusqu'alors que de foibles rapports avec la Grèce, qui ne les distinguoit pas des peuples barbares dont ils sont entourés, & avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Leurs souverains n'avoient été autrefois admis au concours des jeux olympiques, qu'en produisant les titres qui faisoient remonter leur origine jusqu'à Hercule.

Archélaüs voulut ensuite introduire dans ses états l'amour des lettres & des arts. Euripide fut appelé à sa cour ; & il dépendit de Socrate d'y trouver un asyle.

Le dernier de ces princes, Perdiccas, fils d'Amyntas, venoit de périr avec la plus grande partie de son armée, dans un combat qu'il avoit livré aux Illyriens. A cette nouvelle, Philippe son frère, que j'avois vu en otage chez les Thébains, trompa la vigilance de ses gardes, se rendit en Macédoine, & fut nommé tuteur du fils de Perdiccas.

L'empire étoit alors menacé d'une ruine prochaine. Des divisions intestines, des défaites multipliées l'avoient chargé du mépris des nations voisines, qui sembloient s'être concertées pour accélérer sa perte. Les Péoniens infestoient les frontières ; les Illyriens rassembloient leurs forces, & méditoient une invasion ; deux concurrens également redoutables,

* Un million deux cents quarante-deux mille livres.

† Sous l'archontat de Callimède, la 1ere. année de la 105me. olympiade, qui répond aux années 360 & 359 avant J. C.

tous

tous deux de la maiſon royale, aſpiroient à la couronne; les Thraces ſoutenoient les droits de Pauſanias; les Athéniens envoyoient une armée avec une flotte, pour défendre ceux d'Argée. Le peuple conſterné voyoit les finances épuiſées, un petit nombre de ſoldats abattus & indiſciplinés, le ſceptre entre les mains d'un enfant, & à côté du trône, un régent à peine âgé de 22 ans.

Philippe, conſultant encore plus ſes forces que celles du royaume, entreprend de faire de ſa nation ce qu'Epaminondas, ſon modèle, avoit fait de la ſienne. De légers avantages apprennent aux troupes à s'eſtimer aſſez pour oſer ſe défendre; aux Macédoniens, à ne plus déſeſpérer du ſalut de l'état. Bientôt on le voit introduire la règle dans les diverſes parties de l'adminiſtration; donner à la phalange Macédonienne une forme nouvelle; engager par des préſens & par des promeſſes, les Péoniens à ſe retirer, le roi de Thrace à lui ſacrifier Pauſanias. Il marche enſuite contre Argée, le défait, & renvoie ſans rançon les priſonniers Athéniens.

Quoiqu'Athènes ne ſe ſoutînt plus que par le poids de ſa réputation, il falloit la ménager: elle avoit de légitimes prétentions ſur la ville d'Amphipolis en Macédoine, & le plus grand intérêt à la ramener ſous ſon obéiſſance. C'étoit une de ſes colonies, une place importante pour ſon commerce; c'étoit par là qu'elle tiroit de la haute Thrace des bois de conſtruction, des laines & d'autres marchandiſes. Après bien des révolutions, Amphipolis étoit tombée entre les mains de Perdiccas, frère de Philippe. On ne pouvoit la reſtituer à ſes anciens maîtres, ſans les établir en Macédoine; la garder, ſans y attirer leurs armes. Philippe la déclare indépendante, & ſigne avec les Athéniens un traité de paix, où il n'eſt fait aucune mention de cette ville. Ce ſilence conſervoit dans leur intégrité les droits des parties contractantes.

Au milieu de ces ſuccès, des oracles, ſemés parmi le peuple, annonçoient que la Macédoine reprendroit ſa ſplendeur ſous un fils d'Amyntas. Le ciel promettoit un grand homme à la Macédoine: le génie de Philippe le montroit. La nation perſuadée que, de l'aveu même des dieux, celui-là ſeul devoit la gouverner, qui pouvoit la défendre, lui remit l'autorité ſouveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.

Encouragé par ce choix, il réunit une partie de la Péonie à la Macédoine; battit les Illyriens, & les renferma dans leurs anciennes limites.

Quelque temps après, il s'empara d'Amphipolis, que les Athéniens avoient, dans l'intervalle, vainement tâché de reprendre, & de quelques villes voiſines, où ils avoient des garniſons.

nifons. Athènes, occupée d'une autre guerre, ne pouvoit ni prévenir, ni venger des hoftilités que Philippe favoit colorer de prétextes fpécieux.

Mais rien n'augmenta plus fa puiffance, que la découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, & dont il retira par an plus de mille talens.* Il s'en fervit dans la fuite pour corrompre ceux qui étoient à la tête des républiques.

J'ai dit que les Athéniens furent obligés de fermer les yeux fur les premières hoftilités de Philippe. La ville de Byzance & les îles de Chio, de Cos & de Rhodes, venoient de fe liguer, pour fe fouftraire à leur dépendance.† La guerre commença par le fiége de Chio. Chabrias commandoit la flotte, & Charès les troupes de terre. Le premier jouïffoit d'une réputation acquife par de nombreux exploits. On lui reprochoit feulement d'exécuter, avec trop de chaleur, des projets, formés avec trop de circonfpection. Il paffa prefque toute fa vie à la tête des armées, & loin d'Athènes, où l'éclat de fon opulence & de fon mérite excitoit la jaloufie. Le trait fuivant donnera une idée de fes talens militaires. Il étoit fur le point d'être vaincu par Agéfilas. Les troupes, qui étoient à fa folde avoient pris la fuite, & celles d'Athènes s'ébranloient pour le fuivre. Dans ce moment, il leur ordonne de mettre un genou en terre, & de fe couvrir de leurs boucliers, les piques en avant. Le roi de Lacédémone, furpris d'une manœuvre inconnue jufqu'alors, & jugeant qu'il feroit dangereux d'attaquer cette phalange hériffée de fer, donna le fignal de la retraite. Les Athéniens décernèrent une ftatue à leur général, & lui permirent de fe faire repréfenter dans l'attitude qui leur avoit épargné la honte d'une défaite.

Charès, fier des petits fuccès & des légères bleffures qu'il devoit au hafard, d'ailleurs fans talens, fans pudeur, d'une vanité infupportable, étaloit un luxe révoltant pendant la paix & pendant la guerre ; obtenoit à chaque campagne le mépris des ennemis & la haine des alliés ; fomentoit les divifions des nations amies, & raviffoit leurs tréfors, dont il étoit avide & prodigue à l'excès ; pouffoit enfin l'audace jufqu'à détourner la folde des troupes pour corrompre les orateurs, & donner des fêtes au peuple, qui le préféroit aux autres généraux.

A la vue de Chio, Chabrias, incapable de modérer fon ardeur, fit force de rames : il entra feul dans le port, & fut auffitôt invefti par la flotte ennemie. Après une longue réfiftance, fes foldats fe jetèrent à la nage pour gagner les au-

* Plus de cinq millions quatre cents mille livres.

† Dans la 3e. année de la 105e. olympiade, avant J. C. 358 & 357.

tres

tres galères qui venoient à leur secours. Il pouvoit suivre leur exemple ; mais il aima mieux périr que d'abandonner son vaisseau.

Le siége de Chio fut entrepris & levé. La guerre dura pendant quatre ans. Nous verrons, dans la suite, comment elle fut terminée,

Fin du Chapitre vingt-troisième.

CHAPITRE XXIV.

Des Fêtes des Athéniens.

LES premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie & par la reconnoissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assembloient pour offrir des sacrifices, & se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : elles sont instituées pour célébrer le retour de la verdure, des moissons, de la vendange & des quatre saisons de l'année ; &, comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des évènemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais. Parcourez les mois de l'année des Athéniens ; vous y trouverez un abrégé de leurs annales, & les principaux traits de leur gloire ; tantôt, la réunion des peuples de l'Attique par Thésée, le retour de ce prince dans ses états, l'abolition qu'il procura de toutes les dettes ; tantôt, la bataille de Marathon, celle de Salamine, celles de Platée, de Naxos, &c.

C'est une fête pour les particuliers, lorsqu'il leur nait des enfans ; c'en est une pour la nation, lorsque ces enfans sont inscrits dans l'ordre des citoyens, ou lorsque, parvenus à un certain âge, ils montrent en public les progrès qu'ils ont faits dans les exercices du Gymnase. Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays, & celles, qu'on a récemment empruntées des autres peuples. Quelques unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu, en certaines occasions, jusqu'à 300 bœufs, traînés pompeusement aux autels. Plus de 80 jours, enlevés à l'industrie & aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles

qui attachent le peuple à la religion, ainſi qu'au gouvernement. Ce ſont des ſacrifices qui inſpirent le reſpect par l'appareil pompeux des cérémonies ; des proceſſions, où la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe étale tous ſes attraits ; des pièces de théatre, fruits des plus beaux génies de la Grèce ; des danſes, des chants, des combats où brillent, tour-à-tour, l'adreſſe & les talens.

Ces combats ſont de deux eſpèces ; les gymniques, qui ſe donnent au Stade, & les ſcéniques, qui ſe livrent au Théatre. Dans les premiers, on ſe diſpute le prix de la courſe, de la lutte & des autres exercices du Gymnaſe ; dans les derniers, celui du chant & de la danſe : les uns & les autres font l'ornement des principales fêtes. Je vais donner une idée des ſcéniques.

Chacune des dix tribus fournit un chœur, & le chef qui doit le conduire. Ce chef, qu'on nomme Chorège, doit être âgé au moins de quarante ans. Il choiſit lui-même ſes acteurs qui, pour l'ordinaire, ſont pris dans la claſſe des enfans, & dans celle des adoleſcens. Son intérêt eſt d'avoir un excellent joueur de flûte, pour diriger leurs voix ; un habile maître, pour régler leurs pas & leurs geſtes. Comme il eſt néceſſaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrens, & que ces deux inſtituteurs décident ſouvent de la victoire, un des premiers magiſtrats de la république les fait tirer au ſort, en préſence des différentes troupes & des différens Chorèges.

Quelques mois avant les fêtes, on commence à exercer les acteurs. Souvent le Chorège, pour ne les pas perdre de vue, les retire chez lui, & fournit à leur entretien ; il paroît, enſuite, à la fête, ainſi que ceux qui le ſuivent, avec une couronne dorée, & une robe magnifique.

Ces fonctions, conſacrées par la religion, ſe trouvent encore ennoblies par l'exemple d'Ariſtide, d'Epaminondas, & des plus grands hommes qui ſe ſont fait un honneur de les remplir : mais elles ſont ſi diſpendieuſes, qu'on voit pluſieurs citoyens refuſer le dangereux honneur de ſacrifier une partie de leurs biens, à l'eſpérance incertaine de s'élever, par ce moyen, aux premières magiſtratures.

Quelquefois, une tribu ne trouve point de Chorège ; alors, c'eſt l'état qui ſe charge de tous les frais, ou qui ordonne à deux citoyens de s'aſſocier pour en ſupporter le poids, ou qui permet au Chorège d'une tribu de conduire le chœur de l'autre. J'ajoûte que chaque tribu s'empreſſe d'avoir le meilleur poëte, pour compoſer les cantiques ſacrés.

Les chœurs paroiſſent dans les pompes ou proceſſions : ils ſe rangent autour des autels, & chantent des hymnes pendant

les

les ſacrifices ; ils ſe rendent au théatre, où, chargés de ſoutenir l'honneur de leur tribu, ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues & la corruption, pour obtenir la victoire. Des juges ſont établis pour décerner le prix. C'eſt, en certaines occaſions, un trépié, que la tribu victorieuſe a ſoin de conſacrer dans un temple, ou dans un édifice qu'elle fait élever.

Le peuple, preſque auſſi jaloux de ſes plaiſirs que de ſa liberté, attend la déciſion du combat, avec la même inquiétude & le même tumulte que s'il s'agiſſoit de ſes plus grands intérêts. La gloire qui en réſulte, ſe partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il eſt tiré, le Chorège qui eſt à ſa tête, & les maîtres qui l'ont dreſſé.

Tout ce qui concerne les ſpectacles, eſt prévu & fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la perſonne du Chorège & celle des acteurs ; elles règlent le nombre des ſolennités, où l'on doit donner au peuple les diverſes eſpèces de jeux dont il eſt ſi avide. Telles ſont, entre autres, les Panathénées & les grandes Dionyſiaques, ou Dionyſiaques de la ville.

Les premières tombent au premier mois, qui commence au ſolſtice d'été. Inſtituées dans les plus anciens temps, en l'honneur de Minerve, rétablies par Théſée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans ; mais, dans la cinquième année, elles ſe célèbrent avec plus de cérémonies & d'éclat. Voici l'ordre qu'on y ſuit, tel que je le remarquai, la première fois que j'en fus témoin.

Des peuples, qui habitent les bourgs de l'Attique, s'étoient rendus en foule à la capitale : ils avoient amené un grand nombre de victimes, qu'on devoit offrir à la déeſſe. J'allai le matin ſur les bords de l'Iliſſus, & j'y vis les courſes des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république ſe diſputoient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plupart montoient à cheval, ils poſoient le pié gauche ſur une eſpèce de crampon, attaché à la partie inférieure de leur pique, & s'élançoient, avec légèreté, ſur leurs courſiers. Non loin de là, je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte & des différens exercices du corps. J'allai à l'Odéum, & j'y vis pluſieurs muſiciens ſe livrer des combats plus doux & moins dangereux. Les uns exécutoient des pièces ſur la flûte ou ſur la cithare ; d'autres chantoient & s'accompagnoient de l'un de ces inſtrumens. On leur avoit propoſé, pour ſujet, l'éloge d'Harmodius, d'Ariſtogiton & de Thraſybule, qui avoient délivré la république des tyrans dont

 elle

elle étoit opprimée : car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monumens pour ceux qui ont bien servi l'état, & des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs. Ensuite, on couronna des particuliers, à qui le peuple, touché de leur zèle, avoit accordé cette marque d'honneur.

J'allai aux Tuilleries, pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs, & qui commençoit à défiler. Elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens, couronnés de fleurs, & remarquables par leur beauté. C'étoient des vieillards, dont la figure étoit imposante, & qui tenoient des rameaux d'olivier ; des hommes faits, qui, armés de lances & de boucliers, sembloient respirer les combats ; des garçons, qui n'étoient âgés que de dix-huit à vingt ans, & qui chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse ; de jolis enfans, couverts d'une simple tunique, & parés de leurs graces naturelles ; des filles, enfin, qui appartenoient aux premières familles d'Athènes, & dont les traits, la taille & la démarche attiroient tous les regards. Leurs mains soutenoient, sur leur tête, des corbeilles, qui, sous un voile éclatant, renfermoient des instrumens sacrés, des gâteaux, & tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles, & de l'autre, tenoient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes : servitude, que partagent leurs pères & leurs mères. En effet, les uns & les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau & de miel, pour faire les libations.

Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, & quatre, de la lyre. Après eux, venoient des rhapsodes qui chantoient les poëmes d'Homère, & des danseurs, armés de toutes pièces, qui, s'attaquant par intervalles, représentoient, au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans.

On voyoit, ensuite, paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents & d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines qu'il renfermoit dans son sein. Sur le vaisseau, se déployoit une voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avoient représenté, en broderie, la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans. Elles y avoient aussi tracé, par ordre du gouvernement, quelques héros, dont les exploits avoient mérité d'être confondus avec ceux des dieux.

Cette pompe marchoit, à pas lents, sous la direction de plusieurs

plusieurs magistrats. Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étoient placés sur des échafauds, qu'on venoit de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha la voile suspendue au navire, & l'on se rendit à la citadelle, où elle fut déposée dans le temple de Minerve.

Sur le soir, je me laissai entraîner à l'Académie, pour voir la course du flambeau. La carrière n'a que six à sept stades de longueur. Elle s'étend depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville. Plusieurs jeunes gens sont placés, dans cet intervalle, à des distances égales. Quand les cris de la multitude ont donné le signal, le premier allume le flambeau sur l'autel, & le porte en courant, au second, qui le transmet, de la même manière, au troisième, & ainsi successivement. Ceux qui le laissent s'éteindre, ne peuvent plus concourir. Ceux qui ralentissent leur marche, sont livrés aux railleries & même aux coups de la populace. Il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espèce de combat se renouvela plusieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes.

Ceux qui avoient été couronnés dans les différens exercices, invitèrent leurs amis à souper. Il se donna, dans le Prytanée & dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant. Le peuple, à qui on avoit distribué les victimes immolées, dressoit partout des tables, & faisoit éclater une joie vive & bruyante.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit, tour-à-tour, dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne & dans les bourgs. J'ai vu, plus d'une fois, la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde; j'ai vu des troupes de Bacchans & de Bacchantes couronnés de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares, déchirer de leurs ongles & de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer des serpens dans leurs mains, les entrelâcer dans leurs cheveux, en ceindre leur corps, &, par ces espèces de prestiges, effrayer & intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent, en partie, dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers: ils y viennent en foule, pour apporter les tributs des îles soumises aux Athéniens; pour voir les nouvelles pièces qu'on donne sur le théatre; pour être témoins des jeux & des spectacles, mais sur-tout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortège

 qu'avoit

qu'avoit, dit-on, ce dieu, lorſqu'il fit la conquête de l'Inde ; des Satyres, des dieux Pans, des hommes traînant des boucs pour les immoler ; d'autres, montés ſur des ânes, à l'imitation de Silène ; d'autres, déguiſés en femmes ; d'autres, qui portent des figures obſcènes ſuſpendues à de longues perches, & qui chantent des hymnes dont la licence eſt extrême ; enfin, toutes ſortes de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, la plupart couvertes de peaux de faons, cachées ſous un maſque, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paroître ; mêlant, ſans interruption, leurs cris au bruit des inſtrumens ; les unes, s'agitant comme des inſenſés, & s'abandonnant à toutes les convulſions de la fureur ; les autres, exécutant des danſes régulières & militaires, mais tenant des vaſes au lieu de boucliers, & ſe lançant en forme de traits des thyrſes, dont elles inſultent quelquefois les ſpectateurs.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés, s'avancent, dans un bel ordre, les différens choeurs, députés par les tribus : quantité de jeunes filles, des plus diſtinguées de la ville, marchent, les yeux baiſſés, parées de tous leurs ornemens, & tenant, ſur leur tête, des corbeilles ſacrées, qui, outre les prémices des fruits, renferment des gâteaux de différentes formes, des grains de ſel, des feuilles de lierre, & d'autres ſymboles myſtérieux.

Les toits, formés en terraſſes, ſont couverts de ſpectateurs, & ſur-tout de femmes, la plupart avec des lampes & des flambeaux, pour éclairer la pompe, qui défile preſque toujours pendant la nuit, & qui s'arrête dans les carrefours & les places, pour faire des libations, & offrir des victimes, en l'honneur de Bacchus.

Le jour eſt conſacré à différens jeux. On ſe rend de bonne heure au théatre, ſoit, pour aſſiſter aux combats de muſique & de danſe que ſe livrent les choeurs, ſoit, pour voir les nouvelles pièces que les auteurs donnent au public.

Le premier des neuf Archontes préſide à ces fêtes ; le ſecond, à d'autres ſolennités : ils ont, ſous eux, des officiers qui les ſoulagent dans leurs fonctions, & des gardes, pour expulſer du ſpectacle ceux qui en troublent la tranquillité.

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen eſt un crime, & toute pourſuite contre un créancier eſt interdite. Les jours ſuivans, les délits & les déſordres qu'on y a commis, ſont punis avec ſévérité.

Les femmes ſeules participent aux fêtes d'Adonis, & à celles qui, ſous le nom de Theſmophories, ſe célèbrent en l'honneur de Cérès & de Proſerpine : les unes & les autres ſont accompagnées de cérémonies que j'ai déjà décrites plus d'une fois

fois. Je ne dirai qu'un mot des dernières ; elles reviennent tous les ans au mois de panepsion *, & durent plusieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes & filles, se rendre à Eleusis, y passer une journée entière dans le temple, assises par terre, & observant un jeûne austère. Pourquoi cette abstinence, dis-je à l'une de celles qui avoient présidé à la fête ? Elle me répondit : Parce que Cérès ne prit point de nourriture, pendant qu'elle cherchoit sa fille Proserpine. Je lui demandai encore : Pourquoi, en allant à Eleusis, portiez-vous des livres sur vos têtes ? Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès. Pourquoi, dans cette procession brillante, où l'air retentissoit de vos chants, conduisiez-vous une grande corbeille sur un char attelé de quatre chevaux blancs ? Elle contenoit, entre autres choses, des grains dont nous devons la culture à Cérès. C'est ainsi qu'aux fêtes de Minerve, nous portons des corbeilles pleines de flocons de laine, parceque c'est elle qui nous apprit à la filer. Le meilleur moyen de reconnoître un bienfait, est de s'en souvenir sans cesse, & de le rappeler, quelquefois, à son auteur.

Fin du Chapitre vingt-quatrième.

CHAPITRE XXV.

Des Maisons & des Repas des Athéniens.

LA plupart des maisons sont composées de deux appartemens, l'un, en haut pour les femmes, l'autre, en bas pour les hommes, & couvertes de terrasses, dont les extrémités ont une grande saillie. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un assez grand nombre qui ont, sur le derrière, un jardin, sur le devant, une petite cour, & plus souvent une espèce de portique, au fond duquel est la porte de la maison, confiée, quelquefois, aux soins d'un eunuque. C'est là qu'on trouve, tantôt, une figure de Mercure, pour écarter les voleurs ; tantôt, un chien qu'ils redoutent beaucoup plus ; &, presque toujours, un autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maison vient, en certains jours, offrir des sacrifices.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle & des grands hommes du siècle dernier.

* Ce mois commençoit, tantôt, dans les derniers jours d'octobre, tantôt, dans les premiers de novembre.

Rien ne les diſtinguoit autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'oppoſition des hôtels, que des hommes, ſans nom & ſans vertus, ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modeſtes. Depuis que le goût des bâtimens s'eſt introduit, les arts ſont tous les jours des efforts pour le favoriſer & l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de ſéparer les nouvelles maiſons en deux corps de logis, d'y placer, au rez-de-chauſſée, les appartemens du mari & de la femme, de les rendre plus commodes, par de ſages diſtributions, & plus brillantes, par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle etoit celle qu'occupoit Dinias, un des plus riches & des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étaloit un faſte qui détruiſit bientôt ſa fortune. Trois ou quatre eſclaves marchoient toujours à ſa ſuite. Sa femme, Lyſiſtrate, ne ſe montroit que ſur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone. Ainſi que d'autres Athéniens, il ſe faiſoit ſervir par une femme-de-chambre, qui partageoit les droits de ſon épouſe, & il entretenoit, en ville, une maîtreſſe, qu'il avoit la générosité d'affranchir, ou d'établir avant de la quitter. Preſſé de jouir, & de faire jouir ſes amis, il leur donnoit ſouvent des repas & des fêtes.

Je le priai, un jour, de me montrer ſa maiſon. J'en dreſſai enſuite le plan, & je le joins ici*. On y verra qu'une allée longue & étroite conduiſoit directement à l'appartement des femmes. L'entrée en eſt interdite aux hommes, excepté aux parens & à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traverſé un gazon, entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une aſſez grande pièce, où ſe tenoit Lyſiſtrate à qui Dinias me préſenta.

Nous la trouvâmes occupée avec deux colombes de Sicile, & un petit chien de Malte, qui jouoit autour d'elle. Lyſiſtrate paſſoit pour une des plus jolies femmes d'Athènes, & cherchoit à ſoutenir cette réputation par l'élégance de ſa parure. Ses cheveux noirs, parfumés d'eſſences, tomboient à groſſes boucles ſur ſes épaules ; des bijoux d'or ſe faiſoient

* Voyez ce plan. M. Perrault a dreſſé le plan d'une maiſon Grecque, d'après la deſcription que Vitruve en a faite. M. Galiani en a donné un ſecond, qui eſt, ſans doute, préférable à celui de Perrault. J'en publie un troiſième, que feu M. Mariette avoit bien voulu dreſſer à ma prière, & juſtifier par un mémoire que j'ai entre les mains.

Je ne prétends pas, qu'à l'époque où je fixe le voyage du jeune Anacharſis, pluſieurs Athéniens euſſent des maiſons ſi vaſtes & ſi magnifiques ; mais comme Démoſthène aſſure qu'on en élevoit de ſon temps qui ſurpaſſoient en beauté ces ſuperbes édifices dont Périclès avoit embelli Athènes, je ſuis en droit de ſuppoſer que ces maiſons ne différoient pas eſſentiellement de celle que Vitruve a décrite.

remarquer à ses oreilles, des perles, à son cou & à ses bras, des pierres précieuses, à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature, elle en avoit emprunté d'artificielles, pour paroître avec l'éclat des roses & des lys. Elle avoit une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction.

Dans ce moment, nous entendîmes une voix qui demandoit si Lysistrate étoit chez elle. Oui, répondit une esclave qui vint tout de suite annoncer Eucharis. C'étoit une des amies de Lysistrate, qui courut au devant d'elle, l'embrassa tendrement, s'assit à ses côtés, & ne cessa de la louer sur sa figure & sur son ajustement. Vous êtes bien jolie ; vous êtes parfaitement mise. Cette étoffe est charmante. Elle vous sied à merveille. Combien coûte-t-elle ?

Je soupçonnai que cette conversation ne finiroit pas si tôt, & je demandai à Lysistrate la permission de parcourir le reste de l'appartement. La toilette fixa d'abord mes regards. J'y vis des bassins & des aiguières d'argent, des miroirs de différentes matières, des aiguilles pour démêler les cheveux, des fers pour les boucler ; des bandelettes, plus ou moins larges, pour les assujéttir ; des rèseaux, pour les envelopper ; de la poudre jaune, pour les en couvrir ; diverses espèces de bracelets & de boucles d'oreilles ; des boîtes, contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour teindre les sourcils, & tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres, &c.

J'examinois ces objets avec attention, & Dinias ne comprenoit pas pourquoi ils étoient nouveaux pour un Scythe. Il me montroit, ensuite, son portrait & celui de sa femme. Je parus frappé de l'élégance des meubles : il me dit qu'aimant à jouir de l'industrie & de la supériorité des ouvriers étrangers, il avoit fait faire les siéges en Thessalie, les matelats du lit, à Corinthe, les oreillers, à Carthage ; &, comme ma surprise augmentoit, il rioit de ma simplicité, & ajoutoit, pour se justifier, que Xénophon paroissoit à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, & un cheval d'Epidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon, entourée de quatre portiques, dont les murs étoient enduits de stuc, & lambrissés de menuiserie. Ces portiques servoient de communication à plusieurs chambres ou salles, la plupart, décorées avec soin. L'or & l'ivoire rehaussoient l'éclat des meubles ; les plafonds et les murs étoient ornés de peintures ; les portières et les tapis, fabriqués à Babylone, représentoient des Perses

avec

avec leurs robes traînantes, des vautours, d'autres oiseaux, et plusieurs animaux fantastiques.

Le luxe que Dinias étaloit dans sa maison, régnoit aussi à sa table. Je vais tirer, de mon journal, la description du premier souper auquel je fus invité, avec Philotas mon ami.

On devoit s'assembler vers le soir, au moment où l'ombre du gnomon auroit douze piés de longueur. Nous eûmes l'attention de n'arriver ni trop tôt, ni trop tard. C'est ce qu'exigeoit la politesse. Nous trouvâmes Dinias s'agitant et donnant des ordres. Il nous présenta Philonide, un de ces parasites qui s'établissent chez les gens riches, pour faire les honneurs de la maison, et amuser les convives. Nous nous apperçûmes qu'il secouoit, de temps en temps, la poussière qui s'attachoit à la robe de Dinias. Un moment après, arriva le médecin Nicoclès, excédé de fatigue: il avoit beaucoup de malades; mais ce n'étoient, disoit-il, que des enrouemens et des toux légères, provenant des pluies qui tomboient depuis le commencement de l'automne. Il fut bientôt suivi par Léon, Zopyre et Théotime, trois Athéniens distingués, que le goût des plaisirs attachoit à Dinias. Enfin, Démocharès parut tout-à-coup, quoiqu'il n'eût pas été prié. Il avoit de l'esprit, des talens agréables; il fut accueilli avec transport de toute la compagnie.

Nous passâmes dans la salle à manger: on y brûloit de l'encens et d'autres odeurs. Sur le buffet, on avoit étalé des vases d'argent et de vermeil; quelques uns, enrichis de pierres précieuses.

Des esclaves répandirent de l'eau pure sur nos mains, et posèrent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devoit écarter la licence, sans nuire à la liberté; fixer l'instant où l'on boiroit à longs traits; nommer les santés qu'il faudroit porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs*. Le sort tomba sur Démocharès.

Autour d'une table, que l'éponge avoit essuyée à plusieurs reprises, nous nous placâmes sur des lits, dont les couvertures étoient teintes en pourpre. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper, nous en reservâmes les prémices pour l'autel de Diane. Chacun de nous avoit amené son Domestique. Dinias étoit servi par un de ces esclaves Ethiopiens, que les gens riches acquièrent, à grands frais, pour se distinguer des autres citoyens.

* Par une de ces lois, il falloit ou boire, ou sortir de table. On se contentoit, quelquefois, de répandre sur la tête du coupable le vin qu'il refusoit de boire.

C'étoit

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissoit, à tous momens, de nouvelles preuves de l'opulence & des prodigalités de Dinias. Il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages; les uns, tels qu'ils sortent de la mer; d'autres, cuits sous la cendre, ou frits dans la poële; la plupart, assaisonnés de poivre & de cumin. On servit, en même temps, des œufs frais, soit de poules, soit de paons; ces derniers sont plus estimés: des andouilles, des piés de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau, le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre & de silphium *; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude, composée de fromage rapé, d'huile, de vinaigre et de silphium. On donna, au second service, ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille, et sur-tout en poissons: des fruits composèrent le troisième service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offroient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvoit le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer. C'est un devoir auquel on ne manque guère dans les repas de cérémonie.

Dès le commencement du souper, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres, et la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié, qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, et se réglèrent sur les santés que Démocharès portoit, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et que nous lui rendions sur-le-champ.

Vive et gaie, sans interruption et sans objet, la conversation avoit insensiblement amené des plaisanteries sur les soupers des gens d'esprit et des philosophes, qui perdent un temps si précieux, les uns, à se surprendre par des énigmes et des logogriphes; les autres, à traiter méthodiquement des questions de morale et de métaphysique. Pour ajouter un trait au tableau du ridicule, Démocharès proposa de déployer les connoissances que nous avions sur le choix des mets les plus agréables au goût, sur l'art de les préparer, sur la facilité de se les procurer à Athènes. Comme il s'agissoit de représenter les banquets des sages, il fut dit que chacun parleroit à son tour, et traiteroit son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'étoit à moi de commencer; mais peu familiarisé avec la matière qu'on alloit discuter, j'étois sur le point de m'ex-

* Plante dont les anciens faisoient un grand usage dans leurs repas.

cuser ; lorsque Démocharès me pria de leur donner une idée des repas des Scythes. Je répondis, en peu de mots, qu'ils ne se nourrissoient que de miel & de lait de vache ou de jument, qu'ils s'y accoutumoient si bien dès leur naissance, qu'ils se passoient de nourrices ; qu'ils recevoient le lait dans de grands seaux ; qu'ils le battoient long-temps pour en séparer la partie la plus délicate, & qu'ils destinoient à ce travail, ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisoit tomber entre leurs mains : mais je ne dis pas que, pour ôter à ces malheureux la liberté de s'échapper, on les privoit de la vue.

Après d'autres particularités, que je supprime, Léon, prenant la parole, dit : On reproche, sans cesse, aux Athéniens leur frugalité. Il est vrai que nos repas sont, en général, moins longs & moins somptueux, que ceux des Thébains & de quelques autres peuples de la Grèce ; mais nous avons commencé à suivre leurs exemples ; bientôt, ils suivront les nôtres. Nous ajoutons tous les jours des rafinemens aux délices de la table, & nous voyons insensiblement disparoître notre ancienne simplicité, avec toutes ces vertus patriotiques que le besoin avoit fait naître, & qui ne sauroient être de tous les temps. Que nos orateurs nous rappellent, tant qu'ils voudront, les combats de Marathon & de Salamine ; que les étrangers admirent les monumens qui décorent cette ville : Athènes offre à mes yeux un avantage plus réel ; c'est l'abondance dont on y jouit toute l'année ; c'est ce marché, où viennent chaque jour se réunir les meilleures productions des îles & du continent. Je ne crains pas de le dire ; il n'est point de pays où il soit plus facile de faire bonne chère ; je n'en excepte pas même la Sicile.

Nous n'avons rien à désirer à l'égard de la viande de boucherie & de la volaille. Nos basse-cours, soit à la ville, soit à la campagne, sont abondamment fournies de chapons, de pigeons, de canards, de poulets & d'oies que nous avons l'art d'engraisser. Les saisons nous ramènent successivement les bec-figues, les cailles, les grives, les alouettes, les rouges-gorges, les ramiers, les tourterelles, les bécasses, & les francolins. Le Phase nous a fait connoître les oiseaux qui sont l'ornement de ses bords, qui sont, à plus juste titre, l'ornement de nos tables. Ils commencent à se multiplier parmi nous, dans les phaisanderies qu'ont formées de riches particuliers. Nos plaines sont couvertes de lièvres & de perdrix ; nos collines, de thym, de romarin, & de plantes propres à donner au lapin du goût & du parfum. Nous tirons des forêts voisines, des marcassins & des sangliers ; & de l'île de Mélos, les meilleurs chévreuils de la Grèce.

La mer, dit alors Zopyre, attentive à payer le tribut qu'elle doit à ses maîtres, enrichit nos tables de poissons délicats. Nous avons la murène, la dorade, la vive, le xiphia,* le pagre, l'alose, & des thons en abondance.

Rien n'est comparable au congre, qui nous vient de Sicyone ; au glaucus, que l'on pêche à Mégare ; aux turbots, aux maquereaux, aux soles, aux surmulets & aux rougets qui fréquentent nos côtes. Les sardines sont ailleurs l'aliment du peuple ; celles que nous prenons aux environs de Phalère, mériteroient d'être servies à la table des dieux, sur-tout, quand on ne les laisse qu'un instant dans l'huile bouillante.

Le vulgaire, ébloui par les réputations, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Pour nous qui analysons le mérite, jusque dans les moindres détails, nous choisirons la partie antérieure du glaucus, la tête du bar & du congre, la poitrine du thon, le dos de la raie, & nous abandonnerons le reste à des goûts moins difficiles.

Aux ressources de la mer, ajoutons celles des lacs de la Béotie. Ne nous apporte-t-on pas tous les jours des anguilles du lac Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse, que par leur grosseur? Enfin, nous pouvons mettre au rang de nos véritables richesses, cette étonnante quantité de poissons salés, qui nous viennent de l'Hellespont, de Byzance & des côtes du Pont-Euxin.

Léon & Zopyre, dit Philotas, ont traité des alimens qui font la base d'un repas. Ceux du premier & du troisième service exigeroient des connoissances plus profondes que les miennes, & ne prouveroient pas moins les avantages de notre climat.

Les langoustes & les écrevisses sont aussi communes parmi nous, que les moules, les huîtres, les oursins ou hérissons de mer: ces derniers se préparent, quelquefois, avec l'oximel, le persil & la menthe. Ils sont délicieux, quand on les pêche dans la pleine lune, & ne méritent, en aucun temps, les reproches que leur faisoit un Lacédémonien qui, n'ayant jamais vu ce coquillage, prit le parti de le porter à sa bouche, & d'en dévorer les pointes tranchantes.

Je ne parlerai point des champignons, des asperges, des diverses espèces de concombres, & de cette variété infinie de légumes qui se renouvellent tous les jours au marché : mais je ne dois pas oublier que les fruits de nos jardins ont une douceur exquise. La supériorité de nos figues est généralement reconnue: récemment cueillies, elles font les délices des

* C'est le poisson connu parmi nous, sous le nom d'espadon ; en Italie, sous celui de *pesce spada*.

habitans

habitans de l'Attique ; féchées avec foin, on les tranfporte dans les pays éloignés, & jufque fur la table du Roi de Perfe. Nos olives, confites à la faumure, irritent l'appétit. Celles que nous nommons Colymbades,* font, par leur groffeur & par leur goût, plus eftimées que celles des autres pays : les raifins, connus fous le nom de Nicoftrate, ne jouiffent pas d'une moindre réputation. L'art de greffer procure aux poires & à la plupart de nos fruits les qualités que la nature leur avoit refufées. L'Eubée nous fournit de très bonnes pommes ; la Phénicie, des dattes ; Corinthe, des coins dont la douceur égale la beauté ; & Naxos, ces amandes fi renommées dans la Grèce.

Le tour du parafite étant venu, nous redoublâmes d'attention. Il commença de cette manière :

Le pain que l'on fert fur nos tables, celui même que l'on vend au marché, eft d'une blancheur éblouiffante, & d'un goût admirable. L'art de le préparer fut, dans le fiècle dernier, perfectionné en Sicile, par Théarion : il s'eft maintenu parmi nous dans tout fon éclat, & n'a pas peu contribué aux progrès de la pâtifferie. Nous avons aujourd'hui mille moyens pour convertir toutes fortes de farines, en une nourriture auffi faine qu'agréable. Joignez, à la farine de froment, un peu de lait, d'huile & de fel, vous aurez ces pains fi délicats, dont nous devons la connoiffance aux Cappadociens. Pétriffez-la avec du miel ; réduifez votre pâte en feuilles minces & propres à fe rouler à l'afpect du brafier ; vous aurez ces gâteaux, qu'on vient de vous offrir, & que vous avez trempés dans le vin † ; mais il faut les fervir tout brûlans. Ces globules fi doux & fi légers, qui les ont fuivis de près, fe font dans la poële, avec de la farine de féfame, du miel & de l'huile‡. Prenez de l'orge mondé ; brifez en les grains dans un mortier ; mettez en la farine dans un vafe ; verfez-y de l'huile ; remuez cette bouillie, pendant qu'elle cuit lentement fur le feu ; nourriffez-la par intervalles avec du jus de poularde, ou de chévreau, ou d'agneau ; prenez garde, furtout, qu'elle ne fe répande au dehors ; &, quand elle eft au jufte degré de cuiffon, fervez. Nous avons des gâteaux faits fimplement avec du lait & du miel ; d'autres où l'on joint au miel la farine de féfame, & le fromage ou l'huile. Nous en avons enfin dans lefquels on renferme des fruits de différentes efpèces. Les pâtés de lièvres font dans le même genre, ainfi

* Les Grecs d'Athènes les appellent encore aujourd'hui du même nom ; & le Grand-Seigneur les fait toutes retenir pour fa table.

† C'étoient des efpèces d'oublies.

‡ Efpèce de beignets.

que les pâtés de bec-figues, & de ces petits oiseaux qui voltigent dans les vignes.

En prononçant ces mots, Philonide s'empara d'une tourte de raisins & d'amandes qu'on venoit d'apporter, & ne voulut plus reprendre son discours.

Notre attention ne fut pas long-temps suspendue. Théotime prit aussitôt la parole.

Quantité d'auteurs, dit-il, ont écrit sur l'art de la cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est celui qui procure des plaisirs plus fréquens & plus durables. Tels sont Mithæcus, qui nous a donné le Cuisinier Sicilien; Numénius d'Héraclée, Hégémon de Thassos, Philoxène de Leucade, Actidès de Chio, Tyndaricus de Sicyone. J'en pourrois citer plusieurs autres; car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliothèque, & celui que je préfère à tous, est la Gastronomie d'Archestrate. Cet auteur, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, avoit parcouru les terres & les mers, pour connoître, par lui-même, ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisoit, dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer; mais il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, & il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumières, & ne contient pas un vers qui ne soit un précepte.

C'est dans ce code, que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels; qui, depuis long-temps, s'est perfectionné en Sicile & dans l'Elide; que, parmi nous, Thimbron a porté au plus haut point de sa gloire. Je sais que ceux qui l'exercent, ont souvent, par leurs prétentions, mérité d'être joués sur notre théatre; mais, s'ils n'avoient pas l'enthousiasme de leur profession, ils n'en auroient pas le génie.

Le mien, que j'ai fait venir tout récemment de Syracuse, m'effrayoit, l'autre jour, par le détail des qualités & des études qu'exige son emploi. Après m'avoir dit, en passant, que Cadmus, l'aïeul de Bacchus, le fondateur de Thèbes, commença par être cuisinier du roi de Sidon: Savez-vous, ajouta-t-il, que, pour remplir dignement mon ministère, il ne suffit pas d'avoir des sens exquis, & une santé à toute épreuve, mais qu'il faut encore réunir les plus grands talens aux plus grandes connoissances? Je ne m'occupe point des viles fonctions de votre cuisine; je n'y parois que pour diriger l'action du feu, & voir l'effet de mes opérations. Assis, pour l'ordinaire, dans une chambre voisine, je donne des ordres qu'exécutent des ouvriers subalternes; je médite sur les productions de la nature:

nature : tantôt, je les laisse, dans leur simplicité ; tantôt, je les deguise ou les assortis, suivant des proportions nouvelles & propres à flatter votre goût. Faut-il, par exemple, vous donner un cochon de lait, ou une grosse pièce de bœuf ? je me contente de les faire bouillir. Voulez-vous un lièvre excellent ? s'il est jeune, il n'a besoin que de son mérite, pour paroître avec distinction ; je le mets à la broche, & je vous le sers tout saignant : mais c'est dans la finesse des combinaisons, que ma science doit éclater.

Le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre, & le miel, sont les principaux agens que je dois mettre en œuvre ; & l'on n'en sauroit trouver de meilleurs dans d'autres climats. Votre huile est excellente, ainsi que votre vinaigre de Décélie ; votre miel, du mont Hymette, mérite la préférence sur celui de Sicile même. Outre ces matériaux, nous employons dans les ragoûts les œufs, le fromage, le raisin sec, le silphium, le persil, le sésame, le cumin, les câpres, le cresson, la menthe, la coriandre, les carrotes, l'ail, l'oignon, & ces plantes aromatiques, dont nous faisons un si grand usage, telles que l'origan* & l'excellent thym du mont Hymette. Voilà, pour ainsi dire, les forces dont un artiste peut disposer, mais qu'il ne doit jamais prodiguer. S'il me tombe entre les mains un poisson dont la chair est ferme, j'ai soin de le saupoudrer de fromage rapé, & de l'arroser de vinaigre ; s'il est délicat, je me contente de jeter dessus une pincée de sel, & quelques gouttes d'huile ; d'autres fois, après l'avoir orné de feuilles d'origan, je l'enveloppe dans une feuille de figuier, & le fais cuire sous les cendres.

Il n'est permis de multiplier les moyens, que dans les sauces ou ragoûts. Nous en connoissons de plusieurs espèces, les unes piquantes, les autres douces. Celle qu'on peut servir avec tous les poissons bouillis ou rôtis, est composée de vinaigre, de fromage rapé, d'ail, auquel on peut joindre du porreau & de l'oignon, hachés menu. Quand on la veut moins forte, on la fait avec de l'huile, des jaunes d'œufs, des porreaux, de l'ail & du fromage : si vous la désirez encore plus douce, vous emploirez le miel, les dattes, le cumin, & d'autres ingrédiens de même nature. Mais ces assortimens ne doivent point être abandonnés au caprice d'un artiste ignorant.

Je dis la même chose des farces que l'on introduit dans le corps d'un poisson. Tous savent qu'il faut l'ouvrir, & qu'après en avoir ôté les arêtes, on peut le remplir de silphium, de fromage, de sel & d'origan ; tous savent aussi qu'un cochon

* Espèce de marjolaine sauvage.

peut

peut être farci avec des grives, des bec-figues, des jaunes d'œufs, des huitres, & plusieurs sortes de coquillages: mais soyez sûr qu'on peut diversifier ces mélanges à l'infini, & qu'il faut de longues & profondes recherches pour les rendre aussi agréables au goût qu'utiles à la santé: car mon art tient à toutes les Sciences *, & plus immédiatement encore à la médecine. Ne dois-je pas connoître les herbes qui, dans chaque saison, ont le plus de sève & de vertu? Exposerai-je, en été, sur votre table, un poisson qui ne doit y paroître qu'en hiver? Certains alimens ne sont-ils pas plus faciles à digérer dans certains temps; & n'est-ce pas de la préférence qu'on donne aux uns sur les autres, que viennent la plupart des maladies qui nous affligent?

A ces mots, le médecin Nicoclès, qui dévoroit, en silence & sans distinction, tout ce qui se présentoit sous sa main, s'écrie avec chaleur: Votre cuisinier est dans les vrais principes. Rien n'est si essentiel que le choix des alimens; rien ne demande plus d'attention. Il doit se régler, d'abord sur la nature du climat, sur les variations de l'air & des saisons, sur les différences du tempérament & de l'âge, ensuite, sur les facultés plus ou moins nutritives qu'on a reconnues dans les diverses espèces de viandes, de poissons, de légumes & de fruits. Par exemple, la chair de bœuf est forte & difficile à digérer; celle de veau l'est beaucoup moins; de même, celle d'agneau est plus légère que celle de brebis; & celle de chévreau, que celle de chèvre. La chair de porc, ainsi que celle de sanglier, dessèche; mais elle fortifie & passe aisément. Le cochon de lait est pesant. La chair de lièvre est sèche & astringente. En général, on trouve une chair moins succulente dans les animaux sauvages, que dans les domestiques; dans ceux qui se nourrissent de fruits, que dans ceux qui se nourrissent d'herbes; dans les mâles, que dans les femelles; dans les noirs, que dans les blancs; dans ceux qui sont velus, que dans ceux qui ne le sont pas: cette doctrine est d'Hippocrate.

Chaque boisson a de même ses propriétés. Le vin est chaud & sec; il a dans ses principes quelque chose de purgatif: les vins doux montent moins à la tête; les rouges sont nourrissans; les blancs, apéritifs; les clairets, secs & favorables à la digestion. Suivant Hippocrate, les vins nouveaux sont plus laxatifs que les vieux, parce qu'ils approchent plus

* On peut comparer les propos que les comiques Grecs mettent dans la bouche des cuisiniers de leur temps, à ceux que Montaigne rapporte, en peu de mots, du maître-d'hotel du cardinal Caraffe.

de la nature du moût; les aromatiques sont plus nourrissans que les autres; les vins rouges & moëlleux......

Nicoclès alloit continuer; mais Dinias l'interrompant tout-à-coup: Je ne me règle pas sur de pareilles distinctions, lui dit-il; mais je bannis de ma table les vins de Zacynthe et de Leucade, parce que je les crois nuisibles, à cause du plâtre qu'on y mêle. Je n'aime pas celui de Corinthe, parce qu'il est dur; ni celui d'Icare, parce que, outre ce défaut, il a celui d'être fumeux: je fais cas du vin vieux de Corcyre, qui est très agréable, et du vin blanc de Mendé, qui est très délicat. Archiloque comparoit celui de Naxos au nectar; c'est celui de Thasos que je compare à cette liqueur divine. Je le préfère à tous, excepté à celui de Chio, quand il est de la première qualité; car il y en a de trois sortes.

Nous aimons en Grèce les vins doux & odoriférans. En certains endroits, on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine pétrie avec du miel; presque par-tout, on y mêle de l'origan, des aromates, des fruits & des fleurs. J'aime, en ouvrant un de mes tonneaux, qu'à l'instant l'odeur des violettes & des roses s'exhale dans les airs, & remplisse mon cellier; mais je ne veux pas qu'on favorise trop un sens au préjudice de l'autre. Le vin de Byblos, en Phénicie, surprend d'abord par la quantité de parfums dont il est pénétré. J'en ai une bonne provision. Cependant, je le mets fort au dessous de celui de Lesbos, qui est moins parfumé, & qui satisfait mieux le goût. Désirez-vous une boisson agréable & salutaire? associez des vins odoriférans & moëlleux, avec des vins d'une qualité opposée. Tel est le mélange du vin d'Erytée, avec celui d'Héraclée.

L'eau de mer, mêlée avec le vin, aide, dit-on à la digestion, & fait que le vin ne porte point à la tête; mais il ne faut pas qu'elle domine trop. C'est le défaut des vins de Rhodes. On a su l'éviter dans ceux de Cos. Je crois qu'une mesure d'eau de mer suffit pour cinquante mesures de vin, sur tout si l'on choisit, pour faire ce vin, de nouveaux plants préférablement aux anciens.

De savantes recherches nous ont appris la manière de mélanger la boisson. La proportion la plus ordinaire du vin à l'eau est de deux à cinq, ou de un à trois; mais, avec nos amis, nous préférons la proportion contraire; &, sur la fin du repas, nous oublions ces règles austères.

Solon nous défendoit le vin pur. C'est de toutes ses lois, peut-être, la mieux observée, graces à la perfidie de nos marchands, qui affoiblissent cette liqueur précieuse. Pour moi, je

fais

fais venir mon vin en droiture ; & vous pouvez être assurés que la loi de Solon ne cessera d'être violée pendant tout ce repas.

En achevant ces mots, Dinias fit apporter plusieurs bouteilles d'un vin qu'il conservoit depuis dix ans, & qui fut bientôt remplacé par un vin encore plus vieux.

Nous bûmes alors presque sans interruption. Démocharès, après avoir porté différentes santés, prit une lyre ; &, pendant qu'il l'accordoit, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disoit-il, tous les convives chantoient ensemble & à l'unisson. Dans la suite, il fut établi que chacun chanteroit à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité ; mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix. Alors, plusieurs convives furent obligés de garder le silence. Thémistocle mérita, autrefois, des reproches pour avoir négligé ce talent ; de nos jours, Epaminondas a obtenu des éloges pour l'avoir cultivé. Mais dès qu'on met trop de prix à de pareils agrémens, ils deviennent une étude. L'art se perfectionne aux dépens du plaisir, & l'on ne fait plus que sourire au succès.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnoissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, & nous y célébrons encore les dieux, les héros, & les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves, on joignit ensuite l'éloge du vin ; & la poësie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvemens tumultueux qu'on éprouve avec ses amis, à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes. De-là, tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt, sur le bonheur & sur la vertu, tantôt, sur l'amour & sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentimens, que l'ame se plaît à revenir, quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poësie ; quelques uns s'y sont distingués. Alcée & Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer, pour louer les dieux & les héros, la magnificence des expressions & des idées ; mais il n'appartient qu'au délire & aux graces de peindre le sentiment & le plaisir.

Livrons-nous aux transports que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès ; chantons tous ensemble, ou tour-

à-tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte.

Nous exécutâmes auſſitôt ſes ordres ; &, après pluſieurs chanſons aſſorties à la circonſtance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius & d'Ariſtogiton *. Démocharès nous accompagnoit par intervalles ; mais, ſaiſi, tout-à-coup, d'un nouvel enthouſiaſme, il s'écrie : Ma lyre rebelle ſe refuſe à de ſi nobles ſujets : elle réſerve ſes accords pour le chantre du vin & des amours. Voyez comme, au ſouvenir d'Anacréon, ſes cordes frémiſſent, & rendent des ſons plus harmonieux. O mes amis ! que le vin coule à grands flots ; uniſſez vos voix à la mienne, & prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus ; il ſe plaît à nos danſes ; il ſe plaît à nos chants ; il étouffe l'envie, la haine & les chagrins ; aux graces ſéduiſantes, aux amours enchanteurs, il donna la naiſſance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

L'avenir n'eſt point encore ; le préſent n'eſt bientôt plus ; le ſeul inſtant de la vie eſt l'inſtant où l'on jouit. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies, riches de nos plaiſirs, foulons aux piés la terre & ſes vaines grandeurs ; &, dans la douce ivreſſe, que des momens ſi beaux font couler dans nos ames, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, & nous vîmes entrer Calliclès, Nicoſtrate, & d'autres jeunes gens qui nous amenoient des danſeuſes & des joueuſes de flûte, avec leſquelles ils avoient ſoupé. Auſſitôt, la plupart des convives ſortirent de table, & ſe mirent à danſer : car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de paſſion, qu'ils regardent comme une impoliteſſe de ne pas s'y livrer, quand l'occaſion l'exige. Dans le même temps, on apporta pluſieurs hors-d'œuvres, propres à exciter l'appétit ; tels que des cercopes † & des cigales, des raves coupées par morceaux, & confites au vinaigre & à la moutarde ; des pois chiches rôtis, & des olives qu'on avoit tirées de leur ſaumure.

Ce nouveau ſervice, accompagné d'une nouvelle proviſion de vin, & de coupes plus grandes que celles dont on s'étoit ſervi d'abord, annonçoit des excès qui furent heureuſement réprimés par un ſpectacle inattendu. A l'arrivée de Calliclès, Théotime étoit ſorti de la ſalle. Il revint, ſuivi de joueurs de gobelets, & de ces farceurs qui, dans les places publiques, amuſent la populace par leurs preſtiges.

* On la chantoit ſouvent dans les repas. Je l'ai rapportée dans la note IV. de l'Introduction.

† Petit animal ſemblable à la cigale.

On

On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du Bon Génie & de Jupiter Sauveur ; &, après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau où l'on avoit mêlé des odeurs, nos baladins commencèrent leurs tours. L'un arrangeoit sous des cornets un certain nombre de coquilles, ou de petites boules, &, sans qu'on s'en apperçut, il les faisoit paroître ou disparoître à son gré ; un autre écrivoit ou lisoit, en tournant avec rapidité sur lui-même. J'en vis dont la bouche vomissoit des flammes, ou qui marchoient la tête en bas, appuyés sur leurs mains, & figurant avec leurs piés les gestes des danseurs. Une femme parut, tenant à la main douze cerceaux de bronze ; dans leur circonférence, rouloient plusieurs petits anneaux de même métal. Elle dansoit, jetant en l'air, & recevant alternativement les douze cerceaux. Une autre se précipitoit au milieu de plusieurs épées nues. Ces jeux, dont quelques uns m'intéressoient sans me plaire, s'exécutoient presque tous au son de la flûte. Il falloit, pour y réussir, joindre la grace à la précision des mouvemens.

Fin du Chapitre vingt-cinquième.

CHAPITRE XXVI.

De l'Education des Athéniens.

LES habitans de Mitylène, ayant soumis quelques uns de leurs alliés qui s'étoient séparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre instruction à leurs enfans. Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'asservissement, que de les tenir dans l'ignorance.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir ; à l'ame, la perfection dont elle est susceptible. Elle commence chez les Athéniens à la naissance de l'enfant, & ne finit qu'à sa vingtième année. Cette épreuve n'est pas trop longue pour former des citoyens ; mais elle n'est pas suffisante, par la négligence des parens, qui abandonnent l'espoir de l'état & de leur famille, d'abord à des esclaves, ensuite à des maîtres mercenaires.

Les législateurs n'ont pu s'expliquer sur ce sujet que par des lois générales : les philosophes sont entrés dans de plus grands détails ; ils ont même porté leurs vues sur les soins qu'exige l'enfance, & sur les attentions, quelquefois cruelles,

de ceux qui l'entourent. En m'occupant de cet objet effentiel, je montrerai les rapports de certaines pratiques avec la religion ou avec le gouvernement: à côté des abus, je placerai les confeils des perfonnes éclairées.

Epicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étois logé, devoit bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de fa groffeffe, il ne lui avoit pas été permis de fortir. On lui avoit enfuite répété fouvent que, fa conduite & fa fanté pouvant influer fur la conftitution de fon enfant, elle devoit ufer d'une bonne nourriture, & entretenir fes forces par de légères promenades.

Parmi plufieurs de ces nations que les Grecs appellent barbares, le jour de la naiffance d'un enfant eft un jour de deuil pour fa famille. Affemblée autour de lui, elle le plaint d'avoir reçu le funefte préfent de la vie. Ces plaintes effrayantes ne font que trop conformes aux maximes des fages de la Grèce. Quand on fonge, difent-ils, à la deftinée qui attend l'homme fur la terre, il faudroit arrofer de pleurs fon berceau.

Cependant, à la naiffance du fils d'Apollodore, je vis la tendreffe & la joie éclater dans les yeux de tous fes parens; je vis fufpendre fur la porte de la maifon une couronne d'olivier, fymbole de l'agriculture, à laquelle l'homme eft deftiné. Si c'eut été une fille, une bandelette de laine, mife à la place de la couronne, auroit défigné l'efpèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet ufage, qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen. Il annonçoit, autrefois, les devoirs du père et de la mère de famille.

Le père a le droit de condamner fes enfans à la vie ou à la mort. Dès qu'ils font nés, on les étend à fes piés. S'il les prend entre fes bras, ils font fauvés. Quand il n'eft pas affez riche pour les élever, ou qu'il défefpère de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les expofer ou leur ôter la vie. A Thèbes, les lois défendent cette barbarie; dans prefque toute la Grèce, elles l'autorifent ou la tolèrent. Des philofophes l'approuvent; d'autres, contredits a la vérité par des moraliftes plus rigides, ajoutent qu'une mère, entourée déjà d'une famille trop nombreufe, eft en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans fon fein.

Pourquoi des nations éclairées & fenfibles outragent-elles ainfi la nature? C'eft que, chez elles, le nombre des citoyens étant fixé par la conftitution même, elles ne font pas jaloufes d'augmenter la population; c'eft que, chez elles encore, tout

citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui seroit jamais utile, & à qui elle seroit souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate. Parmi les peuples nommés barbares, on l'auroit plongé dans l'eau froide ; ce qui auroit contribué à le fortifier. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier, dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le présage d'une grande opulence ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois, le rang le plus distingué ne dispensoit pas une mère de nourrir son enfant ; aujourd'hui, elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave. Cependant, pour corriger le vice de sa naissance, on l'attache à la maison, & la plupart des nourrices deviennent les amies & les confidentes des filles qu'elles ont élevées.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très renommées dans la Grèce, Apollodore en avoit fait venir une, à laquelle il confia son fils. En le recevant, elle se garda bien de l'emmailloter, & d'enchaîner ses membres par des machines dont on use en certains pays, & qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers ; pratique recommandée par les philosophes, & que je trouve en usage chez les Celtes. C'est encore une de ces nations que les Grecs appellent barbares.

Le cinquième jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras ; &, suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûloit sur l'autel.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulsions d'abord après leur naissance, on attend le septième, & quelquefois le dixième jour pour leur donner un nom. Apollodore, ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme, & leurs amis, dit, en leur présence, qu'il donnoit à son fils le nom de son père Lysis ; car, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice & d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus sainte ; celle de l'initiation aux mystères d'Eleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans.

Le quarantième jour, Epicharis releva de couches. Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore. Ces deux

époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soins pour l'éducation de leur fils. Leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste, & de choisir, parmi les pratiques en usage, les plus conformes aux vues de la nature, & aux lumières de la philosophie. Déidamie, c'étoit le nom de la nourrice gouvernante, écoutoit leurs conseils, & les éclairoit eux-mêmes de son expérience.

Dans les cinq premières années de la vie, la végétation du corps humain est si forte, que, suivant l'opinion de quelques naturalistes, un enfant n'augmente pas du double en hauteur, dans les vingt années suivantes. Il a besoin alors de beaucoup de nourriture, de beaucoup d'exercice : La nature l'agite par une inquiétude secrète ; & les nourrices sont souvent obligées de le bercer entre leurs bras, & d'ébranler doucement son cerveau par des chants agréables & mélodieux. Il semble qu'une longue habitude les a conduites à regarder la musique & la danse comme les premiers élémens de notre éducation. Ces mouvemens favorisent la digestion, procurent un sommeil paisible, dissipent les terreurs soudaines que les objets extérieurs produisent sur des organes trop foibles.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable. Je la vis ensuite mettre dans ses mains de petits instrumens dont le bruit pouvoit l'amuser ou le distraire : circonstance que je ne releverois pas, si le plus commode de ces instrumens n'étoit de l'invention du célèbre philosophe Archytas, qui écrivoit sur la nature de l'univers, & s'occupoit de l'éducation des enfans.

Bientôt, des soins plus importans occupèrent Déidamie, & des vues particulières l'écartèrent des règles les plus usitées. Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui présentoit. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Ce n'est pas qu'à l'exemple de quelques philosophes, elle les regardât comme une espèce d'exercice utile pour les enfans. Il lui paroissoit plus avantageux de les arrêter, dès qu'on en connoissoit la cause ; de les laisser couler, quand on ne pouvoit la connoître. Aussi cessa-t-il d'en répandre, dès que, par ses gestes, il put expliquer ses besoins.

Elle étoit, sur-tout, attentive aux premières impressions qu'il recevroit : impressions quelquefois si fortes & si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère ; &, en effet, il est difficile qu'une ame, qui dans l'enfance est toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus

plus susceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentissage. Déidamie épargnoit à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces & par les coups.

Je la vis un jour s'indigner de ce qu'une mère avoit dit à son fils que c'étoit en punition de ses mensonges, qu'il avoit des boutons au visage ; sur ce que je lui racontai que les Scythes manioient également bien les armes de la main droite & de la gauche, je vis quelque temps après son jeune élève se servir indifféremment de l'une & de l'autre.

Il étoit sain & robuste ; on ne le traitoit ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, prompts, impatiens de la moindre contradiction, insupportables aux autres ; ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs, serviles, insupportables à eux-mêmes. On s'opposoit à ses goûts, sans rappeler sa dépendance ; & on le punissoit de ses fautes, sans ajouter l'insulte à la correction. Ce qu'Apollodore défendoit avec le plus de soin à son fils, c'étoit de fréquenter les domestiques de sa maison ; à ces derniers, de donner à son fils la moindre notion du vice, soit par leurs paroles, soit par leurs exemples.

Suivant le conseil de personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique. Leurs jeux doivent seuls les intéresser & les animer. Ce temps accordé à l'accroissement & à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils ; & ce ne fut qu'à la fin de la sixième, qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'étoit un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, & surtout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant que de le remettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. J'ai dit, plus haut, que les Athéniens sont partagés en dix tribus. La tribu se divise en trois confraternités ou curies ; la curie en trente classes. Ceux d'une même curie sont censés fraterniser entre eux, parce qu'ils ont des fêtes, des temples, des sacrifices qui leur sont communs. Un Athénien doit être inscrit dans l'une des curies, soit d'abord après sa naissance, soit à l'âge de trois ou quatre ans, rarement après la septième année. Cette cérémonie se fait avec solennité dans la fête des Apaturies, qui tombe au mois puanepsion, & qui dure trois jours.

Le premier n'est distingué que par des repas qui réunissent les parens dans une même maison, & les membres d'une curie dans un même lieu.

Le second est consacré à des actes de religion. Les magistrats

giſtrats offrent des ſacrifices en public, & pluſieurs Athéniens, revêtus de riches habits, & tenant dans leurs mains des tiſons enflammés, marchent à pas précipités autour des autels, chantent des hymnes en l'honneur de Vulcain, & célèbrent le dieu qui introduiſit l'uſage du feu parmi les mortels.

C'eſt le troiſième jour que les enfans entrent dans l'ordre des citoyens. On devoit en préſenter pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe. Je ſuivis Apollodore dans une chapelle qui appartenoit à ſa curie. Là, ſe trouvoient aſſemblés, avec pluſieurs de ſes parens, les principaux de la curie, & de la claſſe particulière à laquelle il étoit aſſocié. Il leur préſenta ſon fils avec une brebis qu'on devoit immoler. On la peſa; & j'entendis les aſſiſtans s'écrier, en riant: Moindre, moindre, c'eſt-à-dire qu'elle n'avoit pas le poids fixé par la loi. C'eſt une plaiſanterie qu'on ne ſe refuſe guère dans cette occaſion. Pendant que la flamme dévoroit une partie de la victime, Apollodore s'avança; &, tenant ſon fils d'une main, il prit les dieux à temoin que cet enfant étoit nê de lui, d'une femme Athénienne, en légitime mariage. On recueillit les ſuffrages, & l'enfant, auſſitôt, fut inſcrit ſous le nom de Lyſis, fils d'Apollodore, dans le régiſtre de la curie, nommé le régiſtre public.

Cet acte, qui place un enfant dans une telle tribu, dans une telle curie, dans une telle claſſe de la curie, eſt le ſeul qui conſtate la légitimité de ſa naiſſance, & lui donne des droits à la ſucceſſion de ſes parens. Lorſque ceux de la curie refuſent de l'agréger à leur corps, le père a la liberté de les pourſuivre en juſtice.

L'éducation, pour être conforme au génie du gouvernement, doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes ſentimens & les mêmes principes. Auſſi, les anciens légiſlateurs les avoient-ils aſſujettis à une inſtitution commune. La plupart ſont aujourd'hui élevés dans le ſein de leur famille; ce qui choque ouvertement l'eſprit de la démocratie. Dans l'éducation particulière, un enfant, lâchement abandonné aux flatteries de ſes parens & de leurs eſclaves, ſe croit diſtingué de la foule, parce qu'il en eſt ſéparé: dans l'éducation commune, l'émulation eſt plus générale; les états s'égaliſent ou ſe rapprochent. C'eſt là qu'un jeune homme apprend chaque jour à chaque inſtant que le mérite & les talens peuvent ſeuls donner une ſupériorité réelle.

Cette queſtion eſt plus facile à décider qu'une foule d'autres qui partagent inutilement les philoſophes. On demande s'il faut employer plus de ſoins à cultiver l'eſprit, qu'à former le cœur; s'il ne faut donner aux enfans que des leçons de vertu,

& aucune

& aucune relative aux besoins & aux agrémens de la vie; jusqu'à quel point ils doivent être instruits des sciences & des arts.

Loin de s'engager dans de pareilles discussions, Apollodore résolut de ne pas s'écarter du systême d'éducation, établi par les anciens législateurs, & dont la sagesse attire des pays voisins & des peuples éloignés quantité de jeunes élèves. Mais il se réserva d'en corriger les abus: il envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, & de les fermer à son coucher. Son conducteur l'y menoit le matin, & alloit le prendre le soir.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate, & de politique à Périclès. Tel étoit, de mon temps, Philotime. Il avoit fréquenté l'école de Platon, & joignoit, à la connoissance des arts, les lumières d'une saine philosophie. Apollodore, qui l'aimoit beaucoup, étoit parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnoit à l'éducation de son fils.

Ils étoient convenus qu'elle ne rouleroit que sur un principe. Le plaisir & la douleur, me dit un jour Philotime, sont comme deux sources abondantes que la nature fait couler sur les hommes, & dans lesquelles ils puisent au hasard le bonheur & le malheur. Ce sont les deux premiers sentimens que nous recevons dans notre enfance, & qui, dans un âge plus avancé, dirigent toutes nos actions. Mail il est à craindre que de pareils guides ne nous entraînent dans leurs écarts. Il faut donc que Lysis apprenne de bonne heure à s'en défier, qu'il ne contracte, dans ses premières années, aucune habitude que la raison ne puisse justifier un jour, & qu'ainsi les exemples, les conversations, les sciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer & haïr, dès à présent, ce qu'il devra aimer & haïr toute sa vie.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique, c'est-à-dire, tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot músique est pris dans une acception très étendue.

Connoître la forme & la valeur des lettres, les tracer avec élégance & facilité, donner aux syllabes le mouvement & les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis Il alloit, tous les jours, chez un grammatiste, dont la maison, située auprès du temple de Thésée, dans un quartier fréquenté, attiroit beaucoup de disciples. Tous les soirs, il racontoit à ses parens l'histoire de ses progrès:

grès : je le voyois, un style ou poinçon à la main, suivre à plusieurs reprises les contours des lettres que son maître avoit figurées sur des tablettes. On lui recommandoit d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles. Il lisoit souvent les fables d'Esope ; souvent il récitoit les vers qu'il savoit par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs élèves, les professeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux tirés d'Homère, d'Hésiode & des poëtes lyriques. Mais, disent les philosophes, rien n'est si contraire à l'objet de l'institution. Comme les poëtes attribuent des passions aux dieux, & justifient celles des hommes, les enfans se familiarisent avec le vice avant de le connoître. Aussi a-t-on formé pour leur usage des recueils de pièces choisies, dont la morale est pure ; & c'est un de ces recueils que le maître de Lysis avoit mis entre ses mains. Il y joignoit, ensuite, le dénombrement des troupes qui allèrent au siège de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Iliade. Quelques Législateurs ont ordonné que dans les écoles on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes & des maisons les plus anciennes de la Grèce.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parloit, qu'il lisoit, ou qu'il déclamoit quelque ouvrage, j'étois surpris de l'extrême importance qu'on mettoit à diriger sa voix, tantôt, pour en varier les inflexions, tantôt, pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime, à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette manière.

Nos premiers législateurs comprirent aisément que c'étoit par l'imagination qu'il falloit parler aux Grecs, & que la vertu se persuadoit mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annoncèrent des vérités, parées des charmes de la poësie & de la musique. Nous apprenions nos devoirs dans les amusemens de notre enfance : nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos mœurs s'adoucirent à force de séductions ; & nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Graces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paroit être leur ouvrage. Quelle douceur ! quelles richesses ! quelle harmonie ! Fidèle interprète de l'esprit & du cœur, en même temps que, par l'abondance & la hardiesse de ses expressions, elle suffit à toutes nos idées, & sait, au besoin, les revêtir de couleurs brillantes, sa mélodie fait couler la persuasion dans nos ames. Je veux moins vous expliquer cet effet que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles ; la résonnance, l'intonation, le mouvement.

Chaque

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un son; & ces sons diffèrent par la douceur & la dureté, la force & la foiblesse, l'éclat & l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille, & ceux qui l'offensent: je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volumineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les lèvres, ou se briser contre les dents; & qu'il est une lettre dont le fréquent retour opère un sifflement si désagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages.

Vous êtes étonné de cette espèce de mélodie, qui parmi nous anime non-seulement la déclamation, mais encore la conversation familière. Vous la retrouverez chez presque tous les peuples du midi. Leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accens qui sont inhérens à chaque mot, & qui donnent à la voix des inflexions d'autant plus fréquentes que les peuples sont plus sensibles, d'autant plus fortes qu'ils sont moins éclairés. Je crois même qu'anciennement les Grecs avoient non-seulement plus d'aspirations, mais encore plus d'écarts dans leur intonation que nous n'en avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, parmi nous, la voix s'élève & s'abaisse quelquefois jusqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt sur deux syllabes, tantôt sur la même. Plus souvent, elle parcourt des espaces moindres, les uns, très marqués, les autres, à peine sensibles, ou même inappréciables. Dans l'écriture, les accens se trouvant attachés aux mots, Lysis distingue, sans peine, les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre; mais comme les degrés précis d'élévation & d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet & aux circonstances. Vous avez dû vous appercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste & plus variée.

La durée des syllabes se mesure par un certain intervalle de temps. Les unes se traînent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de vitesse. Réunissez plusieurs syllabes brèves, vous serez, malgré vous, entraîné par la rapidité de la diction; substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par sa pesanteur: combinez-les entre elles, suivant les rapports de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvemens de votre ame, & figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rhythme, cette cadence à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille; c'est ainsi que, des variétés que la nature, les passions & l'art ont mises dans l'exercice

l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir est de les contraster, parce que le contraste, d'où naît l'équilibre, est, dans toute la nature & principalement dans les arts imitatifs, la première source de l'ordre & de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affoiblir & les fortifier. A l'appui des règles, viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thucydide, une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse, mais, la plupart du temps, dénuée d'aménité ; dans ceux de Xénophon, une suite d'accords, dont la douceur & la mollesse caractérisent les Graces qui l'inspirent ; dans ceux d'Homère, une ordonnance, toujours savante, toujours variée. Voyez, lorsqu'il parle de Pénélope, comme les sons les plus doux & les plus brillans se réunissent pour déployer l'harmonie & la lumière de la beauté. Faut-il représenter le bruit des flots qui se brisent contre le rivage. son expression se prolonge, & mugit avec éclat. Veut-il peindre les tourmens de Sisyphe, éternellement occupé à pousser un rocher sur le haut d'une montagne d'où il retombe aussitôt, son style, après une marche lente, pesante, fatigante, court & se précipite comme un torrent ; c'est ainsi que, sous la plume du plus harmonieux des poëtes, les sons deviennent des couleurs, & les images des vérités.

Nous n'enseignons point à nos élèves les langues étrangères, soit par mépris pour les autres nations, soit parce qu'ils n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lysis connoit les propriétés des élémens qui la composent. Ses organes flexibles saisissent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée remarque dans la nature des sons, dans leur durée, dans les différens degrés de leur élévation & de leur renflement.

Ces notions, qui n'ont encore été recueillies dans aucun ouvrage, vous paroîtront peut-être frivoles. Elles le seroient en effet, si, forcés de plaire aux hommes pour les émouvoir, nous n'étions souvent obligés de préférer le style à la pensée, & l'harmonie à l'expression. Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l'accompagnent ; chez un peuple, surtout, dont l'esprit est très léger, & les sens sont très délicats ; qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'opposer à ses volontés, et jamais de choquer son oreille. De-là, les épreuves incroyables auxquelles se sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe ; de-là, leurs efforts pour distribuer

tribuer dans leurs paroles la mélodie & la cadence qui préparent la persuasion ; de-là, résultent, enfin, ces charmes inexprimables, cette douceur ravissante que la langue grecque reçoit dans la bouche des Athéniens. La grammaire, envisagée sous ce point de vue, a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d'enseigner à ses élèves les élémens de l'une & de l'autre.

Je rendrai compte, dans une autre occasion, des entretiens que j'eus avec Philotime, au sujet de la musique. J'assistois, quelquefois, aux leçons qu'il en donnoit à son élève. Lysis apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l'ame avec violence, ou qui ne servent qu'à l'amollir. La flûte, qui excite & appaise, tour à tour, les passions, lui fut interdite. Il n'y a pas long-temps qu'elle faisoit les délices des Athéniens les plus distingués. Alcibiade, encore enfant, essaya d'en jouer ; mais, comme les efforts qu'il faisoit pour en tirer des sons, altéroient la douceur & la régularité de ses traits, il mit sa flûte en mille morceaux. Dès ce moment, la jeunesse d'Athènes regarda le jeu de cet instrument comme un exercice ignoble, & l'abandonna aux musiciens de profession.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Egypte : avant mon départ, je priai Philotime de mettre par écrit les suites de cette éducation, & c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit à-la-fois l'arithmétique par principes & en jouant ; car, pour en faciliter l'étude aux enfans, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon qu'ils sont en plus grand ou en plus petit nombre, une certaine quantité de pommes & de couronnes ; tantôt, à se mêler dans leurs exercices, suivant des combinaisons données, de manière que le même occupe chaque place à son tour*. Apollodore ne voulut pas que son fils connût ni ces prétendues propriétés que les Pythagoriciens attribuent aux nombres, ni l'application qu'un intérêt sordide peut faire du calcul aux opérations du commerce. Il estimoit l'arithmétique, parce qu'entre autres avantages elle augmente la sagacité de l'esprit, & le prépare à la connoissance de la géométrie & de l'astronomie.

Lysis prit une teinture de ces deux sciences. Avec le se-

* Ces jeux servoient à graver dans leur mémoire le calcul de certaines permutations : ils apprenoient, par exemple, que 3 nombres, 3 lettres, pouvoient se combiner de 6 façons différentes ; 4, de 24 façons ; 5, de 120 ; 6, de 720, &c. & ainsi de suite, en multipliant la somme des combinaisons données par le nombre suivant.

cours

cours de la première, placé un jour à la tête des armées, il pourroit plus aisément asseoir un camp, presser un siège, ranger des troupes en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une marche où dans une action. La seconde devoit le garantir des frayeurs que les éclipses & les phénomènes extraordinaires inspiroient, il n'y a pas long-temps, aux soldats.

Apollodore se rendit une fois chez un des professeurs de son fils. Il y trouva des instrumens de mathématiques, des sphères, des globes & des tables, où l'on avoit tracé les limites des différens empires, & la position des villes les plus célèbres. Comme il avoit appris que son fils parloit, souvent, à ses amis d'un bien, que sa maison possédoit dans le canton de Céphissie, il saisit cette occasion pour lui donner la même leçon qu'Alcibiade avoit reçue de Socrate. Montrez-moi sur cette carte de la terre, lui dit-il, où sont l'Europe, la Grèce, l'Attique. Lysis satisfit à ces questions; mais Apollodore ayant ensuite demandé où étoit le bourg de Céphissie, son fils répondit en rougissant qu'il ne l'avoit pas trouvé. Ses amis sourirent, & depuis il ne parla plus des possessions de son père.

Il brûloit du désir de s'instruire; mais Apollodore ne perdoit pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone; qu'il ne faut enseigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la suite; ni cette autre maxime: que l'ignorance est préférable à une multitude de connoissances confusément entassées dans l'esprit.

En même temps, Lysis apprenoit à traverser les rivières à la nage, & à dompter un cheval. La danse régloit ses pas, & donnoit de la grace à tous ses mouvemens. Il se rendoit assidument au gymnase du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices de très bonne heure, quelquefois même à l'âge de sept ans. Ils les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons; ensuite, à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu, & d'autres semblables, ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir, à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant, dans leurs mains, des masses de plomb, jetant en l'air, ou devant eux, des palets de pierre ou de bronze; ils fournissent, en courant, une ou plusieurs fois la carrière du Stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat & les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis, qui s'y livroit avec passion, étoit obligé d'en user sobrement, & d'en corriger les effets

par

par les exercices de l'esprit auxquels son père le ramenoit sans cesse.

Le soir, de retour à la maison, tantôt, il s'accompagnoit de la lyre, tantôt, il s'occupoit à dessiner; car, depuis quelques années, l'usage s'est introduit, presque par-tout, de faire apprendre le dessein aux enfans de condition libre. Souvent, il lisoit, en présence de son père & de sa mère, les livres qui pouvoient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissoit auprès de lui les fonctions de ces grammairiens, qui, sous le nom de critiques, enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur; Epicharis, celles d'une femme de goût, qui en fait apprécier les beautés. Lysis demandoit un jour comment on jugeoit du mérite d'un livre. Aristote, qui se trouva présent, répondit: „ Si l'auteur „ dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il le dit „ comme il faut. „

Ses parens le formoient à cette politesse noble dont ils étoient les modèles. Désir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes âgées, décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières, tout étoit prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menoit souvent à la chasse des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre; quelquefois, à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur.

On commença de bonne heure à le conduire au théatre. Dans la suite, il se distingua plus d'une fois aux fêtes solennelles, dans les chœurs de musique & de danse. Il figuroit aussi dans ces jeux publics où l'on admet les courses de chevaux. Il y remporta souvent la victoire: mais on ne le vit jamais, à l'exemple de quelques jeunes gens, se tenir debout sur un cheval, lancer des traits, & se donner en spectacle par les tours d'adresse.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes: il s'instruisit de la tactique; mais il ne fréquenta point ces professeurs ignorans chez qui les jeunes gens vont apprendre à commander les armées.

Ces différens exercices avoient presque tous rapport à l'art militaire. Mais s'il devoit défendre sa patrie, il devoit aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale, l'histoire, le droit civil, la politique l'occupèrent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, & mettent leurs leçons à très haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien le pria d'achever l'éducation de son fils.

fils. Ariſtippe demanda mille drachmes*. „ Mais répondit „ le père, j'aurois un eſclave pour une pareille ſomme. Vous „ en auriez deux, reprit le philoſophe, votre fils d'abord, „ enſuite l'eſclave que vous placeriez auprès de lui. „

Autrefois, les ſophiſtes ſe rendoient en foule dans cette ville. Ils dreſſoient la jeuneſſe Athénienne à diſſerter ſuperficiellement ſur toutes les matières. Quoique leur nombre ſoit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs diſciples, font retentir, de leurs clameurs & de leurs diſputes, les ſalles du gymnaſe. Lyſis aſſiſtoit rarement à ces combats. Des inſtituteurs plus éclairés lui donnoient des leçons, & des eſprits du premier ordre, des conſeils. Ces derniers étoient Platon, Iſocrate, Ariſtote, tous trois, amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, & la rhétorique de nouveaux charmes à ſa raiſon. Mais on l'avertit que l'une & l'autre, deſtinées au triomphe de la vérité, ne ſervoient ſouvent qu'à celui du menſonge. Comme un orateur ne doit pas trop négliger les qualités extérieures, on le mit, pendant quelque temps, ſous les yeux d'un acteur habile, qui prit ſoin de diriger ſa voix & ſes geſtes. L'hiſtoire de la Grèce l'éclaira ſur les prétentions & ſur les fautes des peuples qui l'habitent; il ſuivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple de Thémiſtocle & d'autres grands hommes, y défendre la cauſe de l'innocence.

Un des principaux objets de l'éducation eſt de former le cœur d'un enfant. Pendant qu'elle dure, les parens, le gouverneur, les domeſtiques, les maîtres, le fatiguent de maximes communes, dont ils affoibliſſent l'impreſſion par leur exemple. Souvent même, les menaces & les coups, indiſcrètement employés, lui donnent de l'éloignement pour des vérités qu'il devroit aimer. L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lyſis. Son père avoit mis auprès de lui des gens qui l'inſtruiſoient par leur conduite, & non par des remontrances importunes. Pendant ſon enfance, il l'avertiſſoit de ſes fautes avec douceur; quand ſa raiſon fut plus formée, il lui faiſoit entrevoir qu'elles étoient contraires à ſes intérêts.

Il étoit très difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs, pour la plupart, ſont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fauſſes idées de nos devoirs. Un jour, Iſocrate nous lut une lettre qu'il avoit autrefois adreſſée à Démonicus. C'étoit un jeune homme, qui vivoit à la cour du roi de Chypre. La lettre, pleine d'eſprit, mais ſurchargée d'antithèſes, contenoit des

* 900 livres.

règles de mœurs & de conduite, rédigées en forme de maximes, & relatives aux différentes circonſtances de la vie. J'en citerai quelques traits.

„ Soyez, envers vos parens, comme vous voudriez que „ vos enfans fuſſent un jour à votre égard. Dans vos actions „ les plus ſecrètes, figurez-vous que vous avez tout le monde „ pour témoin. N'eſpérez pas que des actions répréhenſibles „ puiſſent reſter dans l'oubli; vous pourrez peut-être les „ cacher aux autres, mais jamais à vous-même. Dépenſez „ votre loiſir à écouter les diſcours des ſages. Déliberez „ lentement, exécutez promptement. Soulagez la vertu „ malheureuſe; les bienfaits, bien appliqués, ſont le tréſor „ de l'honnête homme. Quand vous ſerez revêtu de quel- „ que charge importante, n'employez jamais de malhonnêtes „ gens; quand vous la quitterez, que ce ſoit avec plus de „ gloire que de richeſſes. „

Cet ouvrage étoit écrit avec la profuſion & l'élégance qu'on apperçoit dans tous ceux d'Iſocrate. On en félicita l'auteur, &, quand il fut ſorti, Apollodore adreſſant la parole à ſon fils: Je me ſuis apperçu, lui dit-il, du plaiſir que vous a fait cette lecture. Je n'en ſuis pas ſurpris; elle a réveillé en vous des ſentimens précieux à votre cœur, & l'on aime à retrouver ſes amis partout. Mais avez-vous pris garde à l'endroit que je l'ai prié de répéter, & qui preſcrit à Démonicus la conduite qu'il doit tenir à la cour de Chypre? Je le ſais par cœur, répondit Lyſis. „ Conformez-vous aux in- „ clinations du prince. En paroiſſant les approuver, vous „ n'en aurez que plus de crédit auprès de lui, plus de con- „ ſidération parmi le peuple. Obéiſſez à ſes lois, & re- „ gardez ſon exemple comme la première de toutes. „ Quelle étrange leçon dans la bouche d'un républicain, reprit Apollodore! & comment l'accorder avec le conſeil que l'auteur avoit donné à Démonicus, de déteſter les flatteurs? C'eſt qu'Iſocrate n'a, ſur la morale, qu'une doctrine d'emprunt, & qu'il en parle plutôt en rhéteur qu'en philoſophe. D'ailleurs, eſt-ce par des préceptes ſi vagues qu'on éclaire l'eſprit? Les mots de ſageſſe, de juſtice, de tempérance, d'honnêteté, & beaucoup d'autres qui, pendant cette lecture, ont ſouvent frappé vos oreilles, ces mots, que tant de gens ſe contentent de retenir & de profeſſer au haſard, croyez-vous que Démonicus fut en état de les entendre? Vous-même, en avez-vous une notion exacte? Savez-vous que le plus grand danger des préjugés & des vices eſt de ſe déguiſer ſous le maſque des vertus, & qu'il eſt très difficile de ſuivre la voix d'un guide

fidèle, lorqu'elle eſt étouffée par celle d'une foule d'impoſteurs, qui marchent à ſes côtés & qui imitent ſes accens.

Je n'ai fait aucun effort juſqu'à préſent pour vous affermir dans la vertu. Je me ſuis contenté de vous en faire pratiquer les actes. Il falloit diſpoſer votre ame, comme on prépare une terre, avant que d'y jeter la ſemence, deſtinée à l'enrichir.

Vous devez, aujourd'hui, me demander compte des ſacrifices que j'ai quelquefois exigés de vous, & vous mettre en état de juſtifier ceux que vous ferez un jour.

Quelques jours après, Ariſtote eut la complaiſance d'apporter pluſieurs ouvrages qu'il avoit ébauchés ou finis, & dont la plupart traitoient de la ſcience des mœurs. Il les éclairciſſoit en les liſant. Je vais tâcher d'expoſer ſes principes.

Tous les genres de vie, toutes nos actions ſe propoſent une fin particulière, & toutes ces fins tendent à un but général, qui eſt le bonheur. Ce n'eſt pas dans la fin, mais dans le choix des moyens que nous nous trompons. Combien de fois les honneurs, les richeſſes, le pouvoir, la beauté, nous ont été plus funeſtes qu'utiles! Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie & la pauvreté ne ſont pas nuiſibles par elles-mêmes! Ainſi, par la fauſſe idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par l'inconſtance de notre volonté, nous agiſſons, preſque toujours ſans ſavoir préciſément ce qu'il faut déſirer & ce qu'il faut craindre.

Diſtinguer les vrais biens, des biens apparens, tel eſt l'objet de la morale, qui, malheureuſement, ne procède pas comme les ſciences, bornées à la théorie. Dans ces dernières, l'eſprit voit, ſans peine, les conſéquences émaner de leurs principes. Mais, quand il eſt queſtion d'agir, il doit héſiter, délibérer, choiſir, ſe garantir ſurtout des illuſions qui viennent du dehors, & de celles qui s'élèvent du fond de nos cœurs. Voulez-vous éclairer ſes jugemens? rentrez en vous-même, & prenez une juſte idée de vos paſſions, de vos vertus & de vos vices.

L'ame, ce principe qui, entre autres facultés, a celle de connoître, conjecturer & délibérer, de ſentir, déſirer & craindre; l'ame, indiviſible peut-être en elle-même, eſt relativement à ſes diverſes opérations, comme diviſée en deux parties principales: l'une poſsède la raiſon & les vertus de l'eſprit; l'autre, qui doit être gouvernée par la première, eſt le ſéjour des vertus morales.

Dans la première réſide l'intelligence, la ſageſſe & la ſcience, qui ne s'occupent que des choſes intellectuelles & invariables; la prudence, le jugement & l'opinion, dont les objets

objets tombent ſous les ſens & varient ſans ceſſe ; la ſagacité, la mémoire, & d'autres qualités que je paſſe ſous ſilence.

L'intelligence, ſimple perception de l'ame*, ſe borne à contempler l'eſſence & les principes éternels des choſes: la ſageſſe médite, non-ſeulement, ſur les principes, mais encore, ſur les conſéquences qui en dérivent ; elle participe de l'intelligence qui voit, & de la ſcience qui démontre. La prudence apprécie & combine les biens & les maux, délibère lentement, & détermine notre choix de la manière la plus conforme à nos vrais intérêts. Lorſque, avec aſſez de lumières pour prononcer, elle n'a pas aſſez de force pour nous faire agir, elle n'eſt plus qu'un jugement ſain. Enfin l'opinion s'enveloppe dans ſes doutes, & nous entraîne ſouvent dans l'erreur.

De toutes les qualités de l'ame, la plus éminente eſt la ſageſſe; la plus utile eſt la prudence. Comme il n'y a rien de ſi grand dans l'univers que l'univers même, les ſages, qui remontent à ſon origine & s'occupent de l'eſſence incorruptible des êtres, obtiennent le premier dans notre eſtime. Tels furent Anaxagore & Thalès. Ils nous ont tranſmis des notions admirables & ſublimes, mais inutiles à notre bonheur ; car la ſageſſe n'influe qu'indirectement ſur la morale. Elle eſt toute en théorie, la prudence toute en pratique†. Vous voyez, dans une maiſon, le maître abandonner à un intendant fidèle les minutieux détails de l'adminiſtration domeſtique, pour s'occuper d'affaires plus importantes : ainſi la ſageſſe, abſorbée dans ſes méditations profondes, ſe repoſe, ſur la prudence, du ſoin de régler nos penchans, & de gouverner la partie de l'ame, où j'ai dit que réſident les vertus morales.

Cette partie eſt à tout moment agitée par l'amour, la haine, la colère, le déſir, la crainte, l'envie, & cette foule d'autres paſſions, dont nous apportons le germe en naiſſant, & qui, par elles-mêmes, ne ſont dignes ni de louange, ni de blâme. Leurs mouvemens, dirigés par l'attrait du plaiſir ou par la crainte de la douleur, ſont preſque toujours irréguliers & funeſtes ; or, de même que le défaut ou l'excès d'exercice détruit les forces du corps, & qu'un exercice modéré les ré-

* Il paroit que, dans l'origine, ce mot déſignoit la vue. Dans Homère, le mot Νοῶ ſignifie quelquefois *je vois*. La même ſignification s'eſt conſervée dans le mot πρόνοια, que les Latins ont rendu par *proviſo*, *providentia*. C'eſt ce qui fait dire à Ariſtote, que l'intelligence, Νοῦς, eſt dans l'ame ce que la vue eſt dans l'œil.

† Xénophon, d'après Socrate, donne le nom de ſageſſe à la vertu qu'Ariſtote appelle ici prudence. Platon lui donne auſſi quelquefois la même acception. Archytas, avant eux, avoit dit que la prudence eſt la ſcience des biens qui conviennent à l'homme.

tablit, de même, un mouvement paſſionné, trop violent ou trop foible, égare l'ame en deçà ou au delà du but qu'elle doit ſe propoſer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement. C'eſt donc le terme moyen entre deux affections vicieuſes, qui conſtitue un ſentiment vertueux.* Citons un exemple. La lâcheté craint tout, & pèche par défaut ; l'audace ne craint rien, & pèche par excès ; le courage, qui tient le milieu entre l'une & l'autre, ne craint que lorſqu'il faut craindre. Ainſi, les paſſions de même eſpèce produiſent en nous trois affections différentes, deux vicieuſes, & l'autre vertueuſe. Ainſi, les vertus morales naiſſent du ſein des paſſions, ou plutôt, ne ſont que les paſſions, renfermées dans de juſtes limites.

Alors Ariſtote nous fit voir un écrit, à trois colonnes, où la plupart des vertus étoient placées chacune entre ſes deux extrêmes ; par exemple, la libéralité entre l'avarice & la prodigalité ; l'amitié, entre l'averſion ou la haine, & la complaiſance ou la flatterie. Comme la prudence tient, par ſa nature, à l'ame raiſonnable, par ſes fonctions, à l'ame irraiſonnable, elle étoit accompagnée de l'aſtuce, qui eſt un vice du cœur, & de la ſtupidité, qui eſt un défaut de l'eſprit.

Nous apperçûmes quelques lacunes dans ce tableau. La tempérance étoit oppoſée à l'intempérance, qui eſt ſon excès ; on avoit choiſi l'inſenſibilité, pour l'autre extrême ; c'eſt, nous dit Ariſtote, qu'en fait de plaiſir on ne pèche jamais par défaut, à moins qu'on ne ſoit inſenſible. Notre langue, ajouta-t-il, n'a pas de mot propre pour caractériſer la vertu contraire à l'envie ; on pourroit la reconnoître à l'indignation qu'excitent dans une ame honnête les ſuccès des méchans.

Quoi qu'il en ſoit, les deux vices correſpondans à une vertu peuvent en être plus ou moins éloignés, ſans ceſſer d'être blâmables. On eſt plus ou moins lâche, plus ou moins prodigue ; on ne peut être que d'une ſeule manière parfaitement libéral ou courageux. Auſſi, avons-nous dans la langue très peu de mots pour déſigner chaque vertu, & un aſſez grand nombre pour déſigner chaque vice. Auſſi, les Pythagoriciens diſent-ils que le mal participe de la nature de l'infini, & le bien du fini.

Mais qui diſcernera ce bien preſque imperceptible au milieu des maux qui l'entourent ? la prudence, que j'appellerai,

* Ariſtote dit que Platon avoit emprunté des Pythagoriciens une partie de ſa doctrine ſur les principes. C'eſt d'après eux auſſi qu'Ariſtote avoit composé cette échelle ingénieuſe, qui plaçoit chaque vertu entre deux vices, dont l'un pèche par défaut, & l'autre par excès. Voyez ce que dit Théagès.

quel-

quelquefois, droite raiſon, parce qu'aux lumières naturelles de la raiſon joignant celles de l'expérience, elle rectifie les unes par les autres. Sa fonction eſt de nous montrer le ſentier où nous devons marcher, & d'arrêter, autant qu'il eſt poſſible, celles de nos paſſions qui voudroient nous égarer dans des routes voiſines ; car elle a le droit de leur ſignifier ſes ordres. Elle eſt, à leur égard, ce qu'un architecte eſt par rapport aux ouvriers qui travaillent ſous lui.

La prudence délibère dans toutes les occaſions, ſur les biens que nous devons pourſuivre, biens difficiles à connoître, & qui doivent être relatifs, non-ſeulement à nous, mais encore à nos parens, nos amis, nos concitoyens. La délibération doit être ſuivie d'un choix volontaire ; s'il ne l'étoit pas, il ne ſeroit digne que d'indulgence & de pitié. Il l'eſt, toutes les fois qu'une force extérieure ne nous contraint pas d'agir malgré nous, & que nous ne ſommes pas entraînés par une ignorance excuſable. Ainſi une action, dont l'objet eſt honnête, doit être précédée par la délibération & par le choix, pour devenir, à proprement parler, un acte de vertu ; & cet acte, à force de ſe réitérer, forme dans notre ame une habitude que j'appelle vertu.

Nous ſommes, à préſent, en état de diſtinguer ce que la nature fait en nous, & ce que la ſaine raiſon ajoute à ſon ouvrage. La nature ne nous donne & ne nous refuſe aucune vertu. Elle ne nous accorde que des facultés dont elle nous abandonne l'uſage. En mettant dans nos cœurs les germes de toutes les paſſions, elle y a mis les principes de toutes les vertus. En conſéquence, nous recevons, en naiſſant, une aptitude plus ou moins prochaine à devenir vertueux, un penchant plus ou moins fort pour les choſes honnêtes.

De-là, s'établit une différence eſſentielle entre ce que nous appelons quelquefois vertu naturelle, & la vertu proprement dite. La première eſt cette aptitude, ce penchant dont j'ai parlé, eſpèce d'inſtinct qui, n'étant point encore éclairé par la raiſon, ſe porte, tantôt, vers le bien, tantôt, vers le mal. La ſeconde eſt ce même inſtinct, conſtamment dirigé vers le bien par la droite raiſon, & toujours agiſſant avec connoiſſance, choix & perſévérance.

Je conclus, de-là, que la vertu eſt une habitude formée d'abord, & enſuite dirigée par la prudence, ou, ſi l'on veut, c'eſt une impulſion naturelle vers les choſes honnêtes, transformée en habitude par la prudence.

Pluſieurs conſéquences dérivent de ces notions. Il eſt en notre pouvoir d'être vertueux, puiſque nous avons tous l'aptitude à le devenir ; mais il ne dépend d'aucun de nous d'être

le plus vertueux des hommes, à moins qu'il n'ait reçu de la nature les diſpoſitions qu'exige une pareille perfection.

La prudence formant en nous l'habitude de la vertu, toutes les vertus deviennent ſon ouvrage ; d'où il ſuit que dans une ame, toujours docile à ſes inſpirations, il n'y a point de vertu qui ne vienne ſe placer à ſon rang, & il n'y en a pas une qui ſoit oppoſée à l'autre. On doit y découvrir auſſi un parfait accord entre la raiſon & les paſſions, puiſque l'une y commande & que les autres obéiſſent.

Mais comment vous aſſurer d'un tel accord, comment vous flatter que vous poſſédez une telle vertu ? d'abord, par un ſentiment intime ; enſuite, par la peine ou le plaiſir que vous éprouverez. Si cette vertu eſt encore informe, les ſacrifices qu'elle demande vous affligeront ; ſi elle eſt entière, ils vous rempliront d'une joie pure ; car la vertu a ſa volupté.

Les enfans ne ſauroient être vertueux ; ils ne peuvent ni connoître, ni choiſir leur véritable bien. Cependant, comme il eſt eſſentiel de nourrir le penchant qu'ils ont à la vertu, il faut leur en faire exercer les actes.

La prudence ſe conduiſant toujours par des motifs honnêtes, & chaque vertu exigeant de la perſévérance, beaucoup d'actions, qui paroiſſent dignes d'éloges, perdent leur prix dès qu'on en démêle le principe. Ceux-ci s'expoſent au péril, par l'eſpoir d'un grand avantage ; ceux-là, de peur d'être blâmés : ils ne ſont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition, aux ſeconds, la honte, ils ſeront peut-être les plus lâches des hommes.

Ne regardez pas comme courageux celui qui eſt entraîné par la vengeance ; c'eſt un ſanglier qui ſe jette ſur le fer dont il eſt bleſſé. Ne regardez pas comme tels ceux qui ſont agités de paſſions déſordonnées, & dont le courage s'enflamme & s'éteint avec elles. Quel eſt donc l'homme courageux ? Celui qui, pouſſé par un motif honnête, & guidé par la ſaine raiſon, connoit le danger, le craint, & s'y précipite.

Ariſtote appliqua les mêmes principes à la juſtice, à la tempérance & aux autres vertus. Il les parcourut toutes en particulier, & les ſuivit dans leurs ſubdiviſions, en fixant l'étendue & les bornes de leur empire ; car il nous montroit de quelle manière, dans quelles circonſtances, ſur quels objets chacune devoit agir ou s'arrêter. Il éclairciſſoit à meſure une foule de queſtions qui partagent les philoſophes ſur la nature de nos devoirs. Ces détails, qui ne ſont ſouvent qu'indiqués dans ſes ouvrages, & que je ne puis développer ici, le ramenèrent aux motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la vertu.

Con-

Considérons-la, nous dit-il un jour, dans ses rapports avec nous & avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter & de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son ame ni les remords, ni les séditions qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir des biens qu'il a faits, par l'espérance du bien qu'il peut faire. Il jouit de son estime, en obtenant celle des autres; il semble n'agir que pour eux, il leur cédera même les emplois les plus brillans, s'il est persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui. Toute sa vie est en action, & toutes ses actions naissent de quelque vertu particulière. Il possède donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu.

Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active & consacrée aux devoirs de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement réservé au petit nombre des sages, qui, loin du tumulte des affaires, s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés de tout ce que nous avons de mortel, & qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions, dans leur ame tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle-même qui a le droit d'y commander, portion divine, soit qu'on l'appelle intelligence, soit qu'on lui donne tout autre nom, sans cesse occupée à méditer sur la nature divine & sur l'essence des êtres. Ceux qui n'écoutent que sa voix, sont spécialement chéris de la divinité; car s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque soin des choses humaines, de quel œil doit-elle regarder ceux qui, à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles.

Dans les entretiens qu'on avoit en présence de Lysis, Isocrate flattoit ses oreilles, Aristote éclairoit son esprit, Platon enflammoit son ame. Ce dernier, tantôt, lui expliquoit la doctrine de Socrate, tantôt, lui développoit le plan de sa république; d'autres fois, il lui faisoit sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une ame vertueuse. Plus souvent encore, il lui montroit en détail que le bonheur consiste dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent, pour récompense à la vertu, que l'estime publique & la félicité passagère de cette vie, Platon lui offroit un plus noble soutien.

La vertu, disoit-il, vient de Dieu. Vous ne pouvez l'acquérir qu'en vous connoissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Sui-

vez-

vez-moi, Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son ame. Pour savoir ce qu'il est & ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'ame où brille un rayon de la sagesse divine, lumière pure qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, & qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, & de se rendre semblable à la divinité, du moins autant qu'une si foible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mesure de chaque chose; rien de bon, ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint & juste. Le seul moyen de lui ressembler & de lui plaire, est de se remplir de sagesse, de justice & de sainteté.

Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent par leurs vertus les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une ame où toutes les vertus sont dans un parfait accord.

Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités liées ensemble, si j'ose parler ainsi, par des raisons de fer & de diamans; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre ame, est, tôt ou tard, livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres*. La Justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble & modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, & Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps, il paroit être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais, bientôt, la vengeance fond sur lui: & si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, & dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort.

* Ces philosophes ayant observé que tout ce qui tombe sous les sens, suppose génération, accroissement & destruction, ont dit que toutes choses ont un commencement, un milieu & une fin; en conséquence Archytas avoit dit, avant Platon, que le sage, marchant par la voie droite, parvient à Dieu, qui est le principe, le milieu & la fin de tout ce qui se fait avec justice.

Lysis

Lyſis avoit dix-ſept ans : ſon ame étoit pleine de paſſions ; ſon imagination vive & brillante. Il s'exprimoit avec autant de grace que de facilité. Ses amis ne ceſſoient de relever ces avantages, & l'avertiſſoient, autant par leurs exemples que par leurs plaiſanteries, de la contrainte dans laquelle il avoit vécu juſqu'alors. Philotime lui diſoit un jour : Les enfans & les jeunes gens étoient bien plus ſurveillés autrefois qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Il n'oppoſoient à la rigueur des ſaiſons, que des vêtemens légers ; à la faim qui les preſſoit, que les alimens les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres & leurs parens, ils paroiſſoient les yeux baiſſés, & avec un maintien modeſte. Ils n'oſoient ouvrir la bouche en préſence des perſonnes âgées ; & on les aſſerviſſoit tellement à la décence, qu'étant aſſis ils auroient rougi de croiſer les jambes. Et que réſultoit-il de cette groſſièreté de mœurs, demanda Lyſis ? Ces hommes groſſiers, répondit Philotime, battirent les Perſes & ſauvèrent la Grèce.—Nous les battrions encore.—J'en doute, lorſqu'aux fêtes de Minerve je vois notre jeuneſſe, pouvant à peine ſoutenir le bouclier, exécuter nos danſes guerrières avec tant d'élégance & de molleſſe.

Philotime lui demanda enſuite, ce qu'il penſoit d'un jeune homme qui, dans ſes paroles & dans ſon habillement, n'obſervoit aucun des égards dus à la ſociété. Tous ſes camarades l'approuvent, dit Lyſis ; & tous les gens ſenſés le condamnent, répliqua Philotime. Mais, reprit Liſis, par ces perſonnes ſenſées, entendez-vous ces vieillards qui ne connoiſſent que leurs anciens uſages, & qui, ſans pitié pour nos foibleſſes, voudroient que nous fuſſions nés à l'âge de quatre vingts ans ? Ils penſent d'une façon, & leurs petits-enfans d'une autre. Qui les jugera ? Vous-même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes ſur le reſpect & la tendreſſe que nous devons aux auteurs de nos jours, je ſuppoſe que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains ; choiſirez-vous un chemin, ſans ſavoir s'il eſt praticable, s'il ne traverſe pas des déſerts immenſes, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'eſt pas, en certains endroits, infeſté par des brigands ? Il ſeroit imprudent de s'expoſer à de pareils dangers. Je prendrois un guide. Lyſis, obſervez que les vieillards ſont parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière ſi difficile & ſi dangereuſe. Je vous entends, dit Lyſis. J'ai honte de mon erreur.

Cependant les ſuccès des orateurs publics excitoient ſon ambition. Il entendit par haſard, dans le Lycée, quelques ſophiſtes diſſerter longuement ſur la politique ; & il ſe crut en état d'éclairer l'adminiſtration préſente ; il attendoit, avec la

même

même impatience que la plupart de ceux de ſon âge, le moment où il lui ſeroit permis de monter à la tribune. Son père diſſipa cette illuſion, comme Socrate avoit détruit celle du jeune frère de Platon.

Mon fils, lui dit-il, j'apprends que vous brûlez du déſir de parvenir à la tête du gouvernement. J'y penſe en effet, répondit Lyſis en tremblant. C'eſt un beau projet. S'il réuſſit, vouz ſerez à portée d'être utile à vos parens, à vos amis, à votre patrie: votre gloire s'étendra non-ſeulement parmi nous, mais encore dans toute la Grèce, & peut-être, à l'exemple de celle de Thémiſtocle, parmi les nations barbares.

A ces mots, le jeune homme treſſaillit de joie. Pour obtenir cette gloire, reprit Apollodore, ne faut-il pas rendre des ſervices importans à la république?—Sans doute.—Quel eſt donc le premier bienfait qu'elle recevra de vous? Lyſis ſe tut pour préparer ſa réponſe. Après un moment de ſilence, Apollodore continua: s'il s'agiſſoit de relever la maiſon de votre ami, vous ſongeriez d'abord à l'enrichir; de même vous tâcherez d'augmenter les revenus de l'état.—Telle eſt mon idée.—Dites-moi donc à quoi ils ſe montent, d'où ils proviennent, quelles ſont les branches que vous trouvez ſuſceptibles d'augmentation, & celles qu'on a tout-à-fait négligées? Vous y avez ſans doute réflechi?—Non, mon père, je n'y ai jamais ſongé.—Vous ſavez du moins l'emploi qu'on fait des deniers publics; & certainement votre intention eſt de diminuer les dépenſes inutiles?—Je vous avoue que je ne me ſuis pas plus occupé de cet article que de l'autre.—Eh bien! puiſque nous ne ſommes inſtruits ni de la recette, ni de la dépenſe, renonçons, pour le préſent, au deſſein de procurer de nouveaux fonds à la république.—Mais, mon père, il ſeroit poſſible de les prendre ſur l'ennemi.—J'en conviens, mais cela dépend des avantages que vous aurez ſur lui; & pour les obtenir, ne faut-il pas, avant de vous déterminer pour la guerre, comparer les forces que vous emploierez avec celles qu'on vous oppoſera?—Vous avez raiſon.—Apprenez-moi quel eſt l'état de notre armée & de notre marine, ainſi que celui des troupes & des vaiſſeaux de l'ennemi.—Je ne pourrois pas vous le réciter tout de ſuite.—Vous l'avez peut-être par écrit; je ſerois bien aiſe de le voir.—Non, je ne l'ai pas.

Je conçois, reprit Apollodore, que vous n'avez pas encore eu le temps de vous appliquer à de pareils calculs: mais les places qui couvrent nos frontières, ont, ſans doute, fixé votre attention. Vous ſavez combien nous entretenons de ſoldats dans ces différens poſtes; vous ſavez encore que certains points ne ſont pas aſſez défendus, que d'autres n'ont pas beſoin de l'être;

l'être; & dans l'assemblée générale, vous direz qu'il faut augmenter telle garnison, & réformer telle autre.—Moi, je dirai qu'il faut les supprimer toutes; car aussi bien remplissent-elles fort mal leur devoir.—Et comment vous êtes-vous assuré que nos défilés sont mal gardés? Avez-vous été sur les lieux?—Non, mais je le conjecture.—Il faudra donc reprendre cette matière, quand, au lieu de conjectures, nous aurons des notions certaines.

Je sais que vous n'avez jamais vu les mines d'argent qui appartiennent à la république, & vous ne pourriez pas me dire pourquoi elles rendent moins à présent qu'autrefois.—Non, je n'y suis jamais descendu.—Effectivement l'endroit est mal-sain, & cette excuse vous justifiera, si jamais les Athéniens prennent cet objet en considération. En voici un du moins qui ne vous aura pas échappé. Combien l'Attique produit-elle de mesures de blé? Combien en faut-il pour la subsistance de ses habitans? Vous jugez aisément que cette connoissance est nécessaire à l'administration pour prévenir une disette.—Mais, mon père, on ne finiroit point s'il falloit entrer dans ces détails.—Est-ce qu'un chef de maison ne doit pas veiller sans cesse aux besoins de sa famille, & aux moyens d'y remédier? Au reste, si tous ces détails vous épouvantent, au lieu de vous charger du soin de plus de dix mille familles qui sont dans cette ville, vous devriez d'abord essayer vos forces, & mettre l'ordre dans la maison de votre oncle, dont les affaires sont en mauvais état.—Je viendrois à bout de les arranger, s'il vouloit suivre mes avis.—Et croyez-vous de bonne foi que tous les Athéniens, votre oncle joint avec eux, seront plus faciles à persuader? Craignez, mon fils, qu'un vain amour de la gloire ne vous fasse recueillir que de la honte. Ne sentez-vous pas combien il seroit imprudent & dangereux de se charger de si grands intérêts sans les connoître? Quantité d'exemples vous apprendront que, dans les places les plus importantes, l'admiration & l'estime sont le partage des lumières & de la sagesse; le blâme & le mépris, celui de l'ignorance & de la présomption.

Lysis fut effrayé de l'étendue des connoissances nécessaires à l'homme d'état, mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernemens dont les législateurs avoient conçu l'idée; Apollodore, de l'administration, des forces & du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut décidé, qu'après avoir achevé son éducation, il voyageroit chez tous ceux qui avoient quelques rapports d'intérêt avec les Athéniens.

J'arrivai alors de Perse; je le trouvai dans sa 18me année. C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la

claſſe des Ephèbes, & ſont enrôlés dans la milice. Mais pendant les deux années ſuivantes, ils ne ſervent pas hors de l'Attique. La patrie, qui les regarde déſormais comme ſes défenſeurs, exige qu'ils confirment, par un ſerment ſolennel, leur dévouement à ſes ordres. Ce fut dans la chapelle d'Agraule, qu'en préſence des autels, il promit, entre autres choſes, de ne point déſhonorer les armes de la république, de ne pas quitter ſon poſte, de ſacrifier ſes jours pour ſa patrie, & de la laiſſer plus floriſſante qu'il ne l'avoit trouvée.

De toute cette année il ne ſortit point d'Athènes ; il veilloit à la conſervation de la ville ; il montoit la garde avec aſſiduité, & s'accoutumoit à la diſcipline militaire. Au commencement de l'année ſuivante, s'étant rendu au théatre où ſe tenoit l'aſſemblée générale, le peuple donna des éloges à ſa conduite, et lui remit la lance avec le bouclier. Lyſis partit tout de ſuite, et fut ſucceſſivement employé dans les places qui ſont ſur nos frontières de l'Attique.

Agé de 20 ans à ſon retour, il lui reſtoit une formalité eſſentielle à remplir. J'ai dit plus haut, que dès ſon enfance on l'avoit inſcrit, en préſence de ſes parens, dans le régiſtre de la curie à laquelle ſon père étoit aſſocié. Cet acte prouvoit la légitimité de ſa naiſſance. Il en falloit un autre qui le mit en poſſeſſion de tous les droits du citoyen.

On ſait que les habitans de l'Attique ſont diſtribués en un certain nombre de cantons ou de diſtricts, qui, par différentes réunions, forment les dix tribus. A la tête de chaque diſtrict eſt un Démarque, magiſtrat qui eſt chargé d'en convoquer les membres, et de garder le régiſtre qui contient leurs noms. La famille d'Apollodore étoit aggrégée au canton de Céphiſſie, qui fait partie de la tribu Erechtéide. Nous trouvâmes dans ce bourg la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces aſſemblées. Apollodore leur préſenta ſon fils, et l'acte par lequel il avoit été déjà reconnu dans ſa curie. Après les ſuffrages recueillis, on inſcrivit Lyſis dans le régiſtre. Mais comme c'eſt ici le ſeul monument qui puiſſe conſtater l'âge d'un citoyen, au nom de Lyſis fils d'Apollodore, on joignit celui du premier des Archontes, non-ſeulement de l'année courante, mais encore de celle qui l'avoit précédée. Dès ce moment Lyſis eut le droit d'aſſiſter aux aſſemblées, d'aſpirer aux magiſtratures, et d'adminiſtrer ſes biens, s'il venoit à perdre ſon père.

Etant retournés à Athènes, nous allâmes, une ſeconde fois, à la chapelle d'Agraule, où Lyſis, revêtu de ſes armes, renouvela le ſerment qu'il y avoit fait deux ans auparavant.

Je ne dirai qu'un mot ſur l'éducation des filles. Suivant la différence

différence des états, elles apprennent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, et veiller aux soins du ménage. Celles qui appartiennent aux premières familles de la république, sont élevées avec plus de recherches. Comme dès l'âge de 10 ans, et quelquefois de 7, elles paroissent dans les cérémonies religieuses, les unes, portant sur leurs tête les corbeilles sacrées, les autres, chantant des hymnes, ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix et leurs pas. En général, les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse; mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, et de prévenir, par toutes sortes de moyens, un embonpoint qui nuiroit à l'élégance de la taille et à la grace des mouvemens.

Fin du Chapitre vingt-sixième.

CHAPITRE XXVII.

Entretiens sur la Musique des Grecs.

J'ALLAI voir un jour Philotime dans un petite maison qu'il avoit hors des murs d'Athènes, sur la colline de Cinosarges, à trois stades de la porte Mélitide. La situation en étoit délicieuse. De toutes parts, la vue se reposoit sur des tableaux riches et variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville et des environs, elle se prolongeoit, par delà, jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe, et même de l'Arcadie.

Nous passâmes dans un petit jardin que Philotime cultivoit lui-même, et qui lui fournissoit des fruits et des légumes en abondance: un bois de platanes, au milieu duquel étoit un autel consacré aux Muses, en faisoit tout l'ornement. C'est toujours avec douleur, reprit Philotime en soupirant, que je m'arrache de cette retraite. Je veillerai à l'éducation du fils d'Apollodore, puisque je l'ai promis; mais c'est le dernier sacrifice que je ferai de ma liberté. Comme je parus surpris de ce langage, il ajouta: Les Athéniens n'ont plus besoin d'instructions; ils sont si aimables! eh, que dire en effet à des gens qui tous les jours établissent pour principe, que l'agrément d'une sensation est préférable à toutes les vérités de la morale?

La

La maiſon me parut ornée avec autant de décence que de goût. Nous trouvâmes dans un cabinet, des lyres, des flûtes, des inſtrumens de diverſes formes, dont quelques uns avoient ceſſé d'être en uſage. Des livres relatifs à la muſique rempliſſoient pluſieurs tablettes. Je priai Philotime de m'indiquer ceux qui pourroient m'en apprendre les principes. Il n'en exiſte point, me répondit-il ; nous n'avons qu'un petit nombre d'ouvrages aſſez ſuperficiels ſur le genre enharmonique, & un plus grand nombre ſur la préférence qu'il faut donner, dans l'éducation, à certaines eſpèces de muſique. Aucun auteur n'a, juſqu'à préſent, entrepris d'éclaircir méthodiquement toutes les parties de cette ſcience.

Je lui témoignai alors un déſir ſi vif d'en avoir au moins quelque notion, qu'il ſe rendit à mes inſtances.

PREMIER ENTRETIEN

Sur la partie technique de la Muſique.

VOUS pouvez juger, dit-il, de notre goût pour la muſique, par la multitude des acceptions que nous donnons à ce mot : nous l'appliquons indifférement à la mélodie, à la meſure, à la poëſie, à la danſe, au geſte, à la réunion de toutes les ſciences, à la connoiſſance de preſque tous les arts. Ce n'eſt pas aſſez encore ; l'eſprit de combinaiſon, qui, depuis environ deux ſiècles, s'eſt introduit parmi nous, & qui nous force à chercher par tout des rapprochemens, a voulu ſoumettre, aux lois de l'harmonie, les mouvemens des corps céleſtes & ceux de notre ame.

Ecartons ces objets étrangers. Il ne s'agit ici que de la muſique proprement dite. Je tâcherai de vous en expliquer les élémens, ſi vous me promettez de ſupporter, avec courage, l'ennui des détails où je vais m'engager. Je le promis, & il continua de cette manière.

On diſtingue dans la muſique, le ſon, les intervalles, les accords, les genres, les modes, le rhythme, les mutations & la mélopée. Je négligerai les deux derniers articles, qui ne regardent que la compoſition ; je traiterai ſuccintement des autres.

Les ſons que nous faiſons entendre en parlant & en chantant, quoique formés par les mêmes organes, ne produiſent pas le même effet. Cette différence viendroit-elle, comme quelques uns le prétendent, de ce que, dans le chant, la voix procède par des intervalles plus ſenſibles, s'arrête plus long-

temps

temps sur une syllabe, est plus souvent suspendue par des repos marqués ?

Chaque espace que la voix franchit, pourroit se diviser en une infinité de parties ; mais l'organe de l'oreille, quoique susceptible d'un très grand nombre de sensations, est moins délicat que celui de la parole, & ne peut saisir qu'une certaine quantité d'intervalles. Comment les déterminer ? Les Pythagoriciens emploient le calcul ; les musiciens, le jugement de l'oreille.

Alors Philotime prit un monocorde, ou une règle sur laquelle étoit tendue une corde attachée, par ses deux extrémités, à deux chevalets immobiles. Nous fîmes couler un troisième chevalet sous la corde, &, l'arrêtant à des divisions tracées sur la règle, je m'apperçus, aisément, que les différentes parties de la corde donnoit le diapason ou l'octave ; que ses trois quarts sonnoient la quarte, & ses deux tiers la quinte. Vous voyez, ajouta Philotime, que le son de la corde totale est au son de ses parties dans la même proportion que sa longueur à celle de ces mêmes parties ; & qu'ainsi l'octave est dans le rapport de 2 à 1, ou de 1 à $\frac{1}{2}$, la quarte dans celui de 4 à 3, & la quinte de 3 à 2.

Les divisions les plus simples du monocorde, nous ont donné les intervalles les plus agréables à l'oreille. En supposant que la corde totale sonne *mi* *, je les exprimerai de cette manière *mi la* quarte, *mi si* quinte, *mi mi* octave.

Pour avoir la double octave, il suffira de diviser par 2 l'expression numérique de l'octave qui est $\frac{1}{2}$ & vous aurez $\frac{1}{4}$. Il me fit voir en effet que le quart de la corde entière sonnoit la double octave.

Après qu'il m'eut montré la manière de tirer la quarte de la quarte, & la quinte de la quinte, je lui demandai comment il determinoit la valeur du ton. C'est, me dit-il, en prenant la différence de la quinte à la quarte, du *si* au *la* ; or, la quarte, c'est-à-dire la fraction $\frac{3}{4}$, est à la quinte, c'est-à-dire, à la fraction $\frac{2}{3}$, comme 9 est à 8.

Enfin, ajouta Philotime, on s'est convaincu par une suite d'opérations, que le demi-ton, l'intervalle, par exemple, du *mi* au *fa*, est dans la proportion de 256 à 243.

Au dessous du demi-ton nous faisons usage des tiers & des quarts de ton, mais sans pouvoir fixer leurs rapports, sans

* Je suis obligé, pour me faire eutendre, d'employer les syllabes dont nous nous servons pour solfier. Au lieu de *mi*, les Grecs auroient dit, suivant la différence des temps, ou l'*hypate*, ou la *mèse*, ou l'*hypate des mèses*.

oser nous flatter d'une précision rigoureuse; j'avoue même que l'oreille la plus exercée a de la peine à les saisir.

Je demandai à Philotime si, à l'exception de ces sons presque imperceptibles, il pourroit successivement tirer d'un monocorde tous ceux dont la grandeur est déterminée, & qui forment l'échelle du systême musical. Il faudroit pour cet effet, me dit-il, une corde d'une longueur démesurée ; mais vous pouvez y suppléer par le calcul. Supposez en une qui soit divisée en 8192 parties égales, & qui sonne le *si* *.

Le rapport du demi-ton, celui, par exemple, de *si* à *ut*, étant supposé de 256 à 243, vous trouverez que 256 est à 8192, comme 243 est à 7776, & qu'en conséquence ce dernier nombre doit vous donner l'*ut*.

Le rapport du ton étant, comme nous l'avons dit, de 9 à 8, il est visible qu'en retranchant le 9e. de 7776, il restera 6912 pour le *re*.

En continuant d'opérer de la même manière sur les nombres restans, soit pour les tons, soit pour les demi-tons, vous conduirez facilement votre échelle fort au-delà de la portée des voix & des instrumens, jusqu'à la cinquième octave du *si*, d'où vous êtes parti. Elle vous sera donnée par 256, & l'*ut* suivant par 243 ; ce qui vous fournira le rapport du demi-ton, que je n'avois fait que supposer.

Philotime faisoit tous ces calculs à mesure ; & quand il les eut terminés: Il suit de-là, me dit-il, que dans cette longue échelle, les tons & les demi-tons sont tous parfaitement égaux: vous trouverez aussi que les intervalles de même espèce sont parfaitement justes ; par exemple, que le ton & demi, ou tierce mineure, est toujours dans le rapport de 32 à 27 ; le diton, ou tierce majeure, dans celui de 81 à 64.

Mais, lui dis-je, comment vous en assurer dans la pratique? Outre une longue habitude, répondit-il, nous employons quelquefois, pour plus d'exactitude, la combinaison des quartes & des quintes obtenues par un ou plusieurs monocordes. La différence de la quarte à la quinte m'ayant fourni le ton, si je veux me procurer la tierce majeure au-dessous d'un ton donné, tel que *la*, je monte à la quarte *re*, de-là je descends à la quinte *sol*, je remonte à la quarte *ut*, je redescends à la quinte, & j'ai le *fa*, tierce majeure au-dessous du *la*.

* J'ai choisi pour premier degré de cette échelle le *si*, & non la proslambanomène *la*, comme ont fait les écrivains postérieurs à l'époque de ces entretiens. Le silence de Platon, d'Aristote & d'Aristoxène me persuade que, de leur temps, la proslambanomène n'étoit pas encore introduite dans le systême musical.

Les

Les intervalles sont consonnans ou dissonnans. Nous rangeons dans la première classe, la quarte, la quinte, l'octave; la onzième, la douzième & la double octave; mais ces trois derniers ne sont que les répliques des premiers. Les autres intervalles, connus sous le nom de dissonnans, se sont introduits peu à peu dans la mélodie.

L'octave est la consonnance la plus agréable, parce qu'elle est la plus naturelle. C'est l'accord que fait entendre la voix des enfans lorsqu'elle est mêlée avec celle des hommes: c'est le même que produit une corde qu'on a pincée: le son, en expirant, donne lui-même son octave.

Philotime, voulant prouver que les accords de quarte & de quinte n'étoient pas moins conformes à la nature, me fit voir, sur son monocorde, que, dans la déclamation soutenue, & même dans la conversation familière, la voix franchit plus souvent ces intervalles que les autres.

Je ne les parcours, lui dis-je, qu'en passant d'un ton à l'autre. Est-ce que, dans le chant, les sons qui composent un accord ne se font jamais entendre en même temps?

Le chant, répondit-il, n'est qu'une succession de sons; les voix chantent toujours à l'unisson ou à l'octave, qui n'est distinguée de l'unisson que parce qu'elle flatte plus l'oreille. Quant aux autres intervalles, elle juge de leurs rapports par la comparaison du son qui vient de s'écouler avec celui qui l'occupe dans le moment. Ce n'est que dans les concerts, où les instrumens accompagnent la voix, qu'on peut discerner des sons différens & simultanés; car la lyre & la flûte, pour corriger la simplicité du chant, y joignent quelquefois des traits & des variations, d'où résultent des parties distinctes du sujet principal. Mais elles reviennent bientôt de ces écarts, pour ne pas affliger trop long-temps l'oreille étonnée d'une pareille licence.

Vous avez fixé, lui dis-je, la valeur des intervalles; j'entrevois l'usage qu'on en fait dans la mélodie. Je voudrois savoir quel ordre vous leur assignez sur les instrumens. Jetez les yeux, me dit-il, sur ce tétracorde; vous y verrez de quelle manière les intervalles sont distribués dans notre échelle, & vous connoîtrez le systême de notre musique. Les quatre cordes de cette cithare sont disposées de façon que les deux extrêmes, toujours immobiles, sonnent la quarte en montant, *mi*, *la*. Les deux cordes moyennes, appelées mobiles, parce qu'elles reçoivent différens degrés de tension, constituent trois genres d'harmonie; le diatonique, le chromatique & l'enharmonique.

Dans le diatonique, les quatre cordes procèdent par un

 demi

demi ton & deux tons, *mi, fa, ſol, la*; dans le chromatique, par deux demi-tons & une tierce mineure; *mi, fa, fa,* dièze, *la*; dans l'enharmonique, par deux quarts de ton & une tierce majeure, *mi, mi* quart de ton, *fa, la*.

Comme les cordes mobiles ſont ſuſceptibles de plus ou de moins de tenſion, & peuvent, en conſéquence, produire des intervalles plus ou moins grands, il en a réſulté une autre eſpèce de diatonique, où ſont admis les trois quarts & les cinq quarts de ton, & deux autres eſpèces de chromatique, dans l'un deſquels le ton, à force de diſſections, ſe réſout pour ainſi dire en parcelles. Quant à l'enharmonique, je l'ai vu, dans ma jeuneſſe, quelquefois pratiqué ſuivant des proportions qui varioient dans chaque eſpèce d'harmonie; mais il me paroit aujourd'hui déterminé: ainſi, nous nous en tiendrons aux formules que je viens de vous indiquer, & qui, malgré les réclamations de quelques muſiciens, ſont les plus généralement adoptées.

Pour étendre notre ſyſtême de muſique, on ſe contenta de multiplier les tétracordes; mais ces additions ne ſe ſont faites que ſucceſſivement. L'art trouvoit des obſtacles dans les lois qui lui preſcrivoient des bornes, dans l'ignorance qui arrêtoit ſon eſſor. De toutes parts, on tentoit des eſſais. En certains pays, on ajoutoit des cordes à la lyre; en d'autres, on les retranchoit. Enfin, l'heptacorde parut, & fixa pendant quelque temps l'attention. C'eſt cette lyre à ſept cordes. Les quatre premières offrent à vos yeux l'ancien tétracorde, *mi, fa, ſol, la*; il eſt ſurmonté d'un ſecond, *la, ſi* bémol, *ut, ré*, qui procède par les mêmes intervalles, & dont la corde la plus baſſe ſe confond avec la plus haute du premier. Ces deux tétracordes s'appellent *conjoints*, parce qu'ils ſont unis par la moyenne *la*, que l'intervalle d'une quarte éloigne également de ſes deux extrêmes, *la, mi* en deſcendant, *la, ré* en montant.

Dans la ſuite, le muſicien Terpandre, qui vivoit il y a environ 300 ans, ſupprima la 5e. corde, le *ſi* bémol, & lui en ſubſtitua une nouvelle plus haute d'un ton; il obtint cette ſérie de ſons, *mi, fa, ſol, la, ut, ré, mi*, dont les extrêmes ſonnent l'octave. Ce ſecond heptacorde ne donnant pas deux tétracordes complets, Pythagore, ſuivant les uns, Lycaon de Samos, ſuivant d'autres, en corrigea l'imperfection, en inſérant une huitième corde à un ton au-deſſus du *la*.

Philotime prenant une cithare montée à huit cordes: Voilà, me dit-il, l'octacorde qui réſulta de l'addition de la huitième corde. Il eſt compoſé de deux tétracordes, mais disjoints, c'eſt-à-dire, ſéparés l'un de l'autre, *mi, fa, ſol, la, ſi, ut, ré, mi*. Dans le premier heptacorde, *mi, fa, ſol, la, ſi* bémol.

bémol, *ut*, *ré*, toutes les cordes homologues ſonnoient la quarte, *mi*, *la*, *fa*, *ſi* bémol, *ſol*, *ut*, *la*, *ré*. Dans l'octacorde, elles font entendre la quinte, *mi ſi*, *fa ut*, *ſol re*, *la mi*.

L'octave s'appeloit alors *harmonie*, parce qu'elle renfermoit la quarte & la quinte, c'eſt-à-dire, toutes les conſonnances; &, comme ces intervalles ſe rencontrent plus ſouvent dans l'octacorde, que dans les autres inſtrumens, la lyre octacorde fut regardée, & l'eſt encore, comme le ſyſtême le plus parfait pour le genre diatonique ; & de-là vient que Pythagore, ſes diſciples & les autres philoſophes de nos jours, renferment la théorie de la muſique dans les bornes d'une octave ou de deux tétracordes.

Après d'autres tentatives, pour augmenter le nombre des cordes, on ajouta un troiſième tétracorde au-deſſous du premier, & l'on obtint l'endécacorde, compoſé de onze cordes, qui donnent cette ſuite de ſons, *ſi*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*, *ré*, *mi*. D'autres muſiciens commencent à diſpoſer ſur leur lyre quatre & même juſqu'à cinq tétracordes.*

Philotime me montra, enſuite, des cithares, plus propres à exécuter certains chants, qu'à fournir le modèle d'un ſyſtême. Tel étoit le Magadis dont Anacréon ſe ſervoit quelquefois. Il étoit compoſé de 20 cordes qui ſe réduiſoient à 10, parce que chacune étoit accompagnée de ſon octave. Tel étoit encore l'Epigonium, inventé par Epigonus d'Ambracie, le premier qui pinça les cordes au lieu de les agiter avec l'archet ; autant que je puis me le rappeler, ſes 40 cordes, réduites à 20 par la même raiſon, n'offroient qu'un triple heptacorde qu'on pouvoit approprier aux trois genres, ou à trois modes différens.

Avez-vous évalué, lui dis-je, le nombre des tons & des demi-tons que la voix & les inſtrumens peuvent parcourir, ſoit dans le grave, ſoit dans l'aigu? La voix, répondit-il, ne parcourt pour l'ordinaire que deux octaves & une quinte. Les inſtrumens embraſſent une plus grande étendue. Nous avons des flûtes qui vont au-delà de la troiſième octave. En général, les changemens qu'éprouve chaque jour le ſyſtême de notre muſique, ne permettent pas de fixer le nombre des ſons dont elle fait uſage. Les deux cordes moyennes de chaque tétracorde, ſujettes à différens degrés de tenſion, font entendre, à ce que prétendent quelques-uns, ſuivant la diffé-

* Ariſtoxène parle des cinq tétracordes qui formoient de ſon temps le grand ſyſtême des Grecs. Il m'a paru que, du temps de Platon & d'Ariſtote, ce ſyſtême étoit moins étendu ; mais, comme Ariſtoxène étoit diſciple d'Ariſtote, j'ai cru pouvoir avancer que cette multiplicité de tétracordes commençoit à s'introduire du temps de ce dernier.

rence des trois genres & de leurs eſpèces, les trois quarts, le tiers, le quart, & d'autres moindres ſubdiviſions du ton ; ainſi, dans chaque tétracorde, la deuxième corde donne quatre eſpèces d'*ut*, ou de *fa*, & la troiſième ſix eſpèces de *ré* ou de *ſol*. Elles en donneroient une infinité, pour ainſi dire, ſi l'on avoit égard aux licences des muſiciens, qui, pour varier leur harmonie, hauſſent ou baiſſent à leur gré les cordes mobiles de l'inſtrument, & en tirent des nuances de ſons que l'oreille ne peut apprécier.

La diverſité des modes fait éclore de nouveaux ſons. Elevez ou baiſſez d'un ton ou d'un demi-ton les cordes d'une lyre, vous paſſez dans un autre mode. Les nations qui, dans les ſiècles reculés, cultivèrent la muſique, ne s'accordent point ſur le ton fondamental du tétracorde, comme aujourd'hui encore des peuples voiſins partent d'une époque différente pour compter les jours de leurs mois. Les Doriens exécutoient le même chant à un ton plus bas que les Phrygiens ; & ces derniers, à un ton plus bas que les Lydiens : de-là, les dénominations des modes Dorien, Phrygien & Lydien. Dans le premier, la corde la plus baſſe du tétracorde eſt *mi* ; dans le ſecond, *fa* dièze ; dans le troiſième, *ſol* dièze. D'autres modes ont été dans la ſuite ajoutés aux premiers : tous ont plus d'une fois varié quant à la forme. Nous en voyons paroître de nouveaux, à meſure que le ſyſtême s'étend, ou que la muſique éprouve des viciſſitudes ; & comme, dans un temps de révolution, il eſt difficile de conſerver ſon rang, les muſiciens cherchent à rapprocher d'un quart de ton les modes Phrygien & Lydien, ſéparés de tout temps l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton. Des queſtions interminables s'élèvent ſans ceſſe ſur la poſition, l'ordre & le nombre des autres modes. J'écarte des détails dont je n'adoucirois pas l'ennui en le partageant avec vous ; l'opinion qui commence à prévaloir admet treize modes, à un demi-ton de diſtance l'un de l'autre, rangés dans cet ordre, en commençant par l'Hypodorien, qui eſt le plus grave :

Hypodorien, ...	*ſi*.
Hypophrygien grave, ...	*ut*.
Hypophrygien aigu	*ut* dièze.
Hypolydien grave, ...	*ré*.
Hypolydien aigu, ...	*ré* dièze.
Dorien, ...	*mi*.
Ionien, ...	*fa*.
Phrygien, ...	*fa* dièze.
Eolien ou Lydien grave, ...	*ſol*.

Lydien

Lydien aigu, ... *sol.* dièze.
Mixolydien grave, ... *la.*
Mixolydien aigu, ... *la.* dièze.
Hypermixolydien, ... *si.*

Tous ces modes ont un caractère particulier. Ils le reçoivent, moins du ton principal, que de l'espèce de poësie & de mesure, des modulations & des traits de chant qui leur sont affectés, & qui les distinguent aussi essentiellement, que la différence des proportions & des ornemens distingue les ordres d'architecture.

La voix peut passer d'un mode ou d'un genre à l'autre ; mais ces transitions ne pouvant se faire sur les instrumens qui ne sont percés ou montés que pour certains genres ou certains modes, les musiciens employent deux moyens. Quelquefois, ils ont sous la main plusieurs flûtes ou plusieurs cithares, pour les substituer adroitement l'une à l'autre. Plus souvent, ils tendent sur une lyre toutes les cordes qu'exige la diversité des genres & des modes.* Il n'y a pas même long-temps qu'un musicien plaça sur les trois faces d'un trépié mobile, trois lyres montées, l'une sur le mode Dorien ; la seconde, sur le Phrygien ; la troisième, sur le Lydien. A la plus légère impulsion, le trépié tournoit sur son axe, & procuroit à l'artiste la facilité de parcourir les trois modes sans interruption. Cet instrument, qu'on avoit admiré, tomba dans l'oubli après la mort de l'inventeur.

Les tétracordes sont distingués par des noms relatifs à leur position dans l'échelle musicale ; & les cordes, par des noms relatifs à leur position dans chaque tétracorde. La plus grave de toutes, le *si*, s'appelle l'*hypate*, ou la principale ; celle qui la suit en montant, la *parhypate*, ou la voisine de la principale.

Je vous interromps, lui dis-je, pour vous demander si vous n'avez pas de mots plus courts pour changer un air dénué de paroles. Quatre voyelles, répondit-il, l'*é* bref, l'*a*, l'*è* grave, l'*ô* long, précédées de la consonne *t*, expriment les quatre sons de chaque tétracorde, excepté que l'on retranche le premier de ces monosyllabes, lorsqu'on rencontre un son commun à deux tétracordes. Je m'explique : si je veux solfier cette série de sons donnés par les deux premiers tétracordes, *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, je dirai *té*, *ta*, *tè*, *tô*, *ta*, *tè*, *tô*, & ainsi de suite.

J'ai vu quelquefois, repris-je, de la musique écrite ; je n'y

* Platon dit qu'en bannissant la plupart des modes, la lyre aura moins de cordes. On multiplioit donc les cordes suivant le nombre des modes.

démêlois que des lettres tracées horizontalement ſur une même ligne, correſpondantes aux ſyllabes des mots placés au deſſous, les unes entières ou mutilées, les autres poſées en différens ſens. Il nous falloit des notes, répliqua-t-il, nous avons choiſi les lettres ; il nous en falloit beaucoup à cauſe de la diverſité des modes, nous avons donné aux lettres des poſitions ou des configurations différentes. Cette manière de noter eſt ſimple, mais défectueuſe. On a négligé d'approprier une lettre à chaque ſon de la voix, à chaque corde de la lyre. Il arrive de-là que le même caractère, étant commun à des cordes qui appartiennent à divers tétracordes, ne ſauroit ſpécifier leurs différens degrés d'élévation, & que les notes du genre diatonique ſont les mêmes que celles du chromatique & de l'enharmonique. On les multipliera ſans doute un jour ; mais il en faudra une ſi grande quantité, que la mémoire des commençans en ſera peut-être ſurchargée.*

En diſant ces mots, Philotime traçoit ſur des tablettes un air que je ſavois par cœur. Après l'avoir examiné, je lui fis obſerver que les ſignes, mis ſous mes yeux, pourroient ſuffire en effet pour diriger ma voix, mais qu'ils n'en régloient pas

* M. Burette prétend que les anciens avoient [illegible] notes, tant pour la tablature des voix, que pour celle des inſtrumens. Il ajoute qu'après quelques années, on pouvoit à peine chanter ou ſolfier ſur tous les tons & dans tous les genres, en s'accompagnant de la lyre. M. Rouſſeau & M. Duclos ont dit la même choſe, d'après M. Burette.

Ce dernier n'a pas donné ſon calcul ; mais on voit comme il a opéré. Il part du temps où la muſique avoit 15 modes. Dans chaque mode, chacune des 18 cordes de la lyre, étoit affectée de deux notes, l'une pour la voix, l'autre pour l'inſtrument, ce qui faiſoit pour chaque mode 36 notes ; or il y avoit 15 modes ; il faut donc multiplier 36 par 15, & l'on a 450. Chaque mode, ſuivant qu'il étoit exécuté dans l'un des trois genres, avoit des notes différentes. Il faut donc multiplier encore 540 par 3, ce qui donne en effet 1620.

M. Burette ne s'eſt pas rappelé que dans une lyre de 18 cordes, 8 de ces cordes étoient ſtables, & par conſéquent affectées des mêmes ſignes, ſur quelque genre qu'on voulût monter la lyre.

Il ma' paru que toutes les notes employées dans les trois genres de chaque mode, montoient au nombre de 33 pour les voix, & autant pour les inſtrumens, en tout 66. Multiplions à préſent le nombre des notes par celui des modes, c'eſt-à-dire 66 par 15 ; au lieu de 1620 notes que ſuppoſoit M. Burette, nous n'en aurons que 990, dont 495 pour les voix, & autant pour les inſtrumens.

Malgré cette réduction, on ſera d'abord effrayé de cette quantité de ſignes, autrefois employés dans la muſique, & l'on ne ſe ſouviendra pas que nous en avons un très grand nombre nous mêmes, puiſque nos clefs, nos dièzes & nos bémols changent la valeur d'une note poſée ſur chaque ligne & dans chaque intervalle. Les Grecs en avoient plus que nous : leur tablature exigeoit donc plus d'étendue que la nôtre. Mais je ſuis bien éloigné de croire, avec M. Burette, qu'il fallût des années entières pour s'y familiariſer.

les mouvemens. Ils ſont déterminés, répondit-il, par les ſyllabes longues & brèves dont les mots ſont compoſés ; par le rhythme, qui conſtitue une des plus eſſentielles parties de la muſique & de la poëſie.

Le rhythme en général, eſt un mouvement ſucceſſif & ſoumis à certaines proportions. Vous le diſtinguez dans le vol d'un oiſeau, dans les pulſations des artères, dans les pas d'un danſeur, dans les périodes d'un diſcours. En poëſie, c'eſt la durée relative des inſtans que l'on emploie à prononcer les ſyllabes d'un vers ; en muſique, la durée relative des ſons qui entrent dans la compoſition d'un chant.

Dans l'origine de la muſique, ſon rhythme ſe modéla exactement ſur celui de la poëſie. Vous ſavez que dans notre langue, toute ſyllabe eſt brève ou longue. Il faut un inſtant pour prononcer une brève, deux pour une longue. De la réunion de pluſieurs ſyllabes longues ou brèves ſe forme le pié ; & de la réunion de pluſieurs piés, la meſure du vers. Chaque pié a un mouvement, un rhythme, diviſé en deux temps, l'un pour le frappé, l'autre pour le levé.

Homère & les poëtes ſes contemporains employoient communément le vers héroïque, dont ſix piés meſurent l'étendue, & contiennent chacun deux longues, ou une longue ſuivie de deux brèves. Ainſi, quatre inſtans ſyllabiques conſtituent la durée du pié, & vingt-quatre de ces inſtans, la durée du vers.

On s'étoit dès-lors apperçu qu'un mouvement trop uniforme régloit la marche de cette eſpèce de vers ; que pluſieurs mots expreſſifs & ſonores en étoient bannis, parce qu'ils ne pouvoient s'aſſujettir à ſon rhythme ; que d'autres, pour y figurer, avoient beſoin de s'appuyer ſur un mot voiſin. On eſſaya, en conſéquence, d'introduire quelques nouveaux rhythmes dans la poëſie. Le nombre en eſt depuis conſidérablement augmenté par les ſoins d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho, & de pluſieurs autres poëtes. On les claſſe aujourd'hui ſous trois genres principaux.

Dans le premier, le levé eſt égal au frappé ; c'eſt la meſure à deux temps égaux. Dans le ſecond, la durée du levé eſt double de celle du frappé ; c'eſt la meſure à deux temps inégaux, ou à trois temps égaux. Dans le troiſième, le levè eſt à l'égard du frappé comme 3 eſt à 2, c'eſt-à-dire, qu'en ſuppoſant les notes égales, il en faut trois pour un temps, & 2 pour l'autre. On connoit un quatrième genre où le rapport des temps eſt comme 3 à 4 ; mais on en fait rarement uſage.

Outre cette différence dans les genres, il en réſulte une plus grande encore, tirée du nombre de ſyllabes affectées à

chaque

chaque temps d'un rhythme. Ainſi, dans le premier genre, le levé & le frappé peuvent chacun être compoſés d'un inſtant ſyllabique, ou d'une ſyllabe brève; mais ils peuvent l'être auſſi de 2, de 4, de ſix, & même de 8 inſtans ſyllabiques; ce qui donne quelquefois pour la meſure entière une combinaiſon de ſyllabes longues & brèves, qui équivaut à 16 inſtans ſyllabiques. Dans le ſecond genre, cette combinaiſon peut être de 18 de ces inſtans: enfin, dans le troiſième, un des temps peut recevoir depuis 3 brèves juſqu'à 15; & l'autre, depuis 1 brève juſqu'à 10, ou leurs équivalens; de manière que la meſure entière, comprenant 25 inſtans ſyllabiques, excède d'un de ces inſtans la portée du vers épique, & peut embraſſer juſqu'à 18 ſyllabes longues ou brèves.

Si, à la variété que jette dans le rhythme ce courant plus ou moins rapide d'inſtans ſyllabiques, vous joignez celle qui provient du mélange & de l'entrelâcement des rhythmes, & celle qui nait du goût du muſicien, lorſque, ſelon le caractère des paſſions qu'il veut exprimer, il preſſe ou ralentit la meſure, ſans néanmoins en altérer les proportions, vous en conclurez que, dans un concert, notre oreille doit être ſans ceſſe agitée par des mouvemens ſubits qui la réveillent & l'étonnent.

Des lignes placées à la tête d'une pièce de muſique, en indiquent le rhythme; & le Coryphée, du lieu le plus élevé de l'orcheſtre, l'annonce aux muſiciens & aux danſeurs attentifs à ſes geſtes. J'ai obſervé, lui dis-je, que les maîtres des chœurs battent la meſure, tantôt avec la main, tantôt avec le pié. J'en ai vu même dont la chauſſure étoit armée de fer; & je vous avoue que ces percuſſions bruyantes troubloient mon attention & mon plaiſir. Philotime ſourit & continua.

Platon compare la poëſie dépouillée du chant, à un viſage qui perd ſa beauté en perdant la fleur de la jeuneſſe. Je comparerois le chant dénué du rhythme à des traits réguliers, mais ſans ame & ſans expreſſion. C'eſt ſur-tout par ce moyen, que la muſique excite les émotions qu'elles nous fait éprouver. Ici le muſicien n'a, pour ainſi dire, que le mérite du choix; tous les rhythmes ont des propriétés inhérentes & diſtinctes. Que la trompette frappe à coups redoublés un rhythme vif, impétueux, vous croirez entendre les cris des combattans, & ceux des vainqueurs; vous vous rappellerez nos chants belliqueux & nos danſes guerrières. Que pluſieurs voix tranſmettent à votre oreille des ſons qui ſe ſuccèdent avec lenteur d'une manière agréable, vous entrerez dans le recueillement: ſi leurs chants contiennent les louanges des dieux, vous vous ſentirez diſpoſé au reſpect qu'inſpire leur préſence;

&

& c'eſt ce qu'opère le rhythme, qui, dans nos cérémonies religieuſes, dirige les hymnes & les danſes.

Le caractère des rhythmes eſt déterminé au point que la tranſpoſition d'une ſyllabe ſuffit pour le changer. Nous admettons ſouvent dans la verſification deux piés, l'*iambe* & le *trochée*, également compoſés d'une longue & d'une brève, avec cette différence que l'*iambe* commence par une brève, & le *trochée* par une longue. Celui-ci convient à la peſanteur d'une danſe ruſtique, l'autre à la chaleur d'un dialogue animé. Comme à chaque pas l'*iambe* ſemble redoubler d'ardeur, & le *trochée* perdre de la ſienne, c'eſt avec le premier que les auteurs ſatyriques pourſuivent leurs ennemis ; avec le ſecond, que les dramatiques font quelquefois mouvoir les chœurs des vieillards ſur la ſcène.

Il n'eſt point de mouvemens dans la nature ni dans nos paſſions, qui ne retrouvent dans les diverſes eſpèces de rhythmes, des mouvemens qui leur correſpondent, & qui deviennent leur image. Ces rapports ſont tellement fixés, qu'un chant perd tous ſes agrémens dès que ſa marche eſt confuſe, & que notre ame ne reçoit pas, aux termes convenus, la ſucceſſion périodique des ſenſations qu'elle attend. Auſſi les entrepreneurs de nos ſpectacles & de nos fêtes ne ceſſent-ils d'exercer les acteurs auxquels ils confient le ſoin de leur gloire. Je ſuis même perſuadé que la muſique doit une grande partie de ſes ſuccès à la beauté de l'exécution, & ſur-tout à l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle les chœurs s'aſſujettiſſent aux mouvemens qu'on leur imprime.

Mais, ajouta Philotime, il eſt temps de finir cet entretien ; nous le reprendrons demain, ſi vous le jugez à propos : je paſſerai chez vous, avant que de me rendre chez Apollodore.

SECOND ENTRETIEN.

Sur la partie morale de la Muſique.

LE lendemain, je me levai au moment où les habitans de la campagne apportent des proviſions au marché, & ceux de la ville ſe répandent tumultueuſement dans les rues. Le ciel étoit calme & ſerein ; une fraîcheur délicieuſe pénétroit mes ſens interdits. L'orient étinceloit de feux, & toute la terre ſoupiroit après la préſence de cet aſtre qui ſemble tous les jours la reproduire. Frappé de ce ſpectacle, je ne m'étois point apperçu de l'arrivée de Philotime. Je vous ai ſurpris, me dit-il, dans une eſpèce de raviſſement. Je ne ceſſe de

l'éprouver, lui répondis-je, depuis que je suis en Grèce : l'extrême pureté de l'air qu'on y respire, & les vives couleurs dont les objets s'y parent à mes yeux, semblent ouvrir mon ame à de nouvelles sensations. Nous prîmes de-là occasion de parler de l'influence du climat. Philotime attribuoit à cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs, sensibilité, disoit-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisirs & d'erreurs, & qui semble augmenter de jour en jour. Je croyois au contraire, repris-je, qu'elle commençoit à s'affoiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois.

C'est, répondit-il, qu'elle étoit autrefois plus grossière ; c'est que les nations étoient encore dans l'enfance. Si, à des hommes dont la joie n'éclateroit que par des cris tumultueux, une voix accompagnée de quelque instrument faisoit entendre une mélodie très simple, mais assujettie à certaines règles, vous les verriez bientôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu' éprouvèrent les peuples de la Grèce avant la guerre de Troie. Amphion animoit par ses chants les ouvriers qui construisoient la forteresse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis, lorsqu'on a refait les murs de Messène ; on publia que les murs de Thèbes s'étoient élevés aux sons de sa lyre. Orphée tiroit de la sienne un petit nombre de sons agréables ; on dit que les tigres déposoient leur fureur à ses piés.

Je ne remonte pas à ces siècles reculés, repris-je : mais je vous cite les Lacédémoniens divisés entre eux, & tout-à-coup réunis par les accords harmonieux de Terpandre ; les Athéniens, entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnoit l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île ; les mœurs des Arcadiens, radoucies par la musique, & je ne sais combien d'autres faits qui n'auront point échappé à vos recherches.

Je les connois assez, me dit-il, pour vous assurer que le merveilleux disparoit, dès qu'on les discute. Terpandre & Solon dûrent leurs succès plutôt à la poësie qu'à la musique, & peut-être encore moins à la poësie qu'à des circonstances particulières. Il falloit bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu'ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret obtenu par Solon, elle n'étonnera jamais ceux qui connoissent la légèreté des Athéniens.

L'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avoient contracté dans un climat rigoureux & dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendoit malheureux. Leurs premiers

premiers légiſlateurs s'apperçurent de l'impreſſion que le chant faiſoit ſur leurs ames. Ils les jugèrent ſuſceptibles du bonheur, puiſqu'ils étoient ſenſibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux & les héros du pays. On établit des fêtes, des ſacrifices publics, des pompes ſolennelles, des danſes de jeunes garçons & de jeunes filles. Ces inſtitutions, qui ſubſiſtent encore, raprochèrent inſenſiblement ces hommes agreſtes. Ils devinrent doux, humains, bienfaiſans. Mais combien de cauſes contribuèrent à cette révolution! la poëſie, le chant, la danſe, des aſſemblées, des fêtes, des jeux ; tous les moyens enfin qui, en les attirant par l'attrait du plaiſir, pouvoient leur inſpirer le goût des arts & l'eſprit de ſociété.

On dut s'attendre à des effets à peu près ſemblables, tant que la muſique, étroitement unie à la poëſie, grave & décente comme elle, fut deſtinée à conſerver l'intégrité des mœurs. Mais depuis qu'elle a fait de ſi grands progrès, elle a perdu l'auguſte privilège d'inſtruire les hommes, & de les rendre meilleurs. J'ai entendu plus d'une fois ces plaintes, lui dis-je, je les ai vues plus ſouvent traiter de chimériques. Les uns gémiſſent ſur la corruption de la muſique, les autres ſe félicitent de ſa perfection. Vous avez encore des partiſans de l'ancienne, vous en avez un plus grand nombre de la nouvelle. Autrefois les légiſlateurs regardoient la muſique comme une partie eſſentielle de l'éducation: les philoſophes ne la regardent preſque plus aujourd'hui que comme un amuſement honnête. Comment ſe fait-il qu'un art qui a tant de pouvoir ſur nos ames, devienne moins utile en devenant plus agréable?

Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, ſi vous comparez l'ancienne muſique avec celle qui s'eſt introduite preſque de nos jours. Simple dans ſon origine, plus riche & plus variée dans la ſuite, elle anima ſucceſſivement les vers d'Héſiode, d'Homère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide & de Pindare. Inſéparable de la poëſie, elle en empruntoit les charmes, ou plutôt, elle lui prêtoit les ſiens; car toute ſon ambition étoit d'embellir ſa compagne.

Il n'y a qu'une expreſſion pour rendre dans toute ſa force une image ou un ſentiment. Elle excite en nous des émotions d'autant plus vives, qu'elle fait ſeule retentir dans nos cœurs la voix de la nature. D'où vient que les malheureux trouvent avec tant de facilité le ſecret d'attendrir & de déchirer nos ames? c'eſt que leurs accens & leurs cris ſont le mot propre de la douleur. Dans la muſique vocale, l'expreſſion unique eſt l'eſpèce d'intonation qui convient à chaque parole, à chaque vers. Or, les anciens poëtes, qui étoient tout à-la-fois muſiciens, philoſophes, légiſlateurs, obligés de

diſtribuer

diſtribuer eux-mêmes dans leurs vers l'eſpèce de chant dont ces vers étoient ſuſceptibles, ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles, la mélodie, le rhythme, ces trois puiſſans agens dont la muſique ſe ſert pour imiter, confiés à la même main, dirigeoient leurs efforts de manière que tout concouroit également à l'unité de l'expreſſion.

Ils connurent de bonne heure les genres diatonique, chromatique, enharmonique; &, après avoir démêlé leur caractère, ils aſſignèrent à chaque genre l'eſpèce de poëſie qui lui étoit la mieux aſſortie. Ils employèrent nos trois principaux modes, & les appliquérent par préférence aux trois eſpèces de ſujets qu'ils étoient preſque toujours obligés de traiter. Il falloit animer au combat une nation guerrière, ou l'entretenir de ſes exploits; l'harmonie Dorienne prêtoit ſa force & ſa majeſté. Il falloit, pour l'inſtruire dans la ſcience du malheur, mettre ſous ſes yeux de grands exemples d'infortune; les élégies, les complaintes empruntèrent les tons perçans & pathétiques de l'harmonie Lydienne. Il falloit enfin la remplir de reſpect & de reconnoiſſance envers les dieux; la Phrygienne* fut deſtinée aux cantiques ſacrés.

La plupart de ces cantiques, appelés *nômes*, c'eſt-à-dire, lois ou modèles, étoient diviſés en pluſieurs parties, & renfermoient une action. Comme on devoit y reconnoître le caractère immuable de la divinité particulière qui en recevoit l'hommage on leur avoit preſcrit des règles, dont on ne s'écartoit preſque jamais.

Le chant, rigoureuſement aſſervi aux paroles, étoit ſoutenu par l'eſpèce d'inſtrument qui leur convenoit le mieux. Cet inſtrument faiſoit entendre le même ſon que la voix; & lorſque la danſe accompagnoit le chant, elle peignoit fidèlement aux yeux le ſentiment ou l'image qu'il tranſmettoit à l'oreille.

La lyre n'avoit qu'un petit nombre de ſons, & le chant, que tres peu de variétés. La ſimplicité des moyens employés par la muſique, aſſuroit le triomphe de la poëſie, plus philoſophique & plus inſtructive que l'hiſtoire, parce qu'elle choiſit de plus beaux modèles, traçoit de grands caractères, & donnoit de grandes leçons de courage, de prudence & d'honneur. Philotime s'interrompit en cet endroit, pour me faire entendre

* On ne s'accorde pas tout-à-fait ſur le caractère de l'harmonie Phrygienne. Suivant Platon, plus tranquille que la Dorienne, elle inſpiroit la modération, & convenoit à un homme qui invoque les Dieux. Suivant Ariſtote, elle étoit turbulente & propre à l'enthouſiaſme. Ils cite les airs d'Olympe, qui rempliſſoient l'ame d'une fureur divine. Cependant Olympe avoit compoſé ſur ce mode un nôme pour la ſage Minerve. Hyagnis, plus ancien qu'Olympe, auteur de pluſieurs hymnes ſacrés, y avoit employé l'harmonie Phrygienne.

quelques morceaux de cette ancienne musique, & sur-tout des airs d'un poëte nommé Olympe, qui vivoit il y a environ neuf siècles: ils ne roulent que sur un petit nombre de cordes, ajouta-t-il, & cependant ils font en quelque façon le désespoir de nos compositeurs modernes *.

L'art fit des progrès; il acquit plus de modes & de rhythmes; la lyre s'enrichit de cordes. Mais pendant longtemps les poëtes, ou rejettèrent ces nouveautés, ou n'en usèrent que sobrement, toujours attachés à leurs anciens principes, & sur-tout extrêmement attentifs à ne pas s'écarter de la décence & de la dignité qui caractérisoient la musique.

De ces deux qualités si essentielles aux beaux arts, quand ils ne bornent pas leurs effets aux plaisirs des sens, la première tient àl'ordre, la seconde, à la beauté. C'est la décence, ou convenance, qui établit une juste proportion entre le style & le sujet qu'on traite; qui fait que chaque objet, chaque idée, chaque passion a sa couleur, son ton, son mouvement; qui, en conséquence, rejette comme des défauts les beautés déplacées, & ne permet jamais que des ornemens, distribués au hasard, nuisent à l'intérêt principal. Comme la dignité tient à l'élévation des idées & des sentimens, le poëte qui en porte l'empreinte dans son ame, ne s'abandonne pas à des imitations serviles. Ses conceptions sont hautes, & son langage est celui d'un médiateur qui doit parler aux dieux, & instruire les hommes.

Telle étoit la double fonction dont les premiers poëtes furent si jaloux de s'acquitter. Leurs hymnes inspiroient la piété; leurs poëmes, le désir de la gloire; leurs élégies, la fermeté dans les revers. Des chants faciles, nobles, expressifs, fixoient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes; & la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisoit avec plaisir l'amour du devoir, & l'idée de la vraie beauté.

Il me semble, dis-je alors à Philotime, qu'une musique si sévère n'étoit guère propre à exciter les passions. Vous pensez donc, reprit-il en souriant, que les passions des Grecs n'étoient pas assez actives? La nation étoit fière & sensible; en lui donnant de trop fortes émotions, on risquoit de pousser trop loin ses vices et ses vertus. Ce fut aussi une vue profonde dans ses législateurs, d'avoir fait servir la musique à

* Plutarque dit que les musiciens de son temps feroient de vains efforts pour imiter la manière d'Olympe. Le célèbre Tartini s'exprime dans les mêmes termes, lorsqu'il parle des anciens chants d'Eglise: *Bisogna*, dit-il, *confessar certamente esservene qualcheduna (Cantilena) talmente piena di gravità, maestà, e dolcezza congiunta a somma simplicità musicale, che noi moderni duraremmo fatica molta per produrne di eguali.*

modérer

modérer ſon ardeur dans le ſein des plaiſirs, ou ſur le chemin de la victoire. Pourquoi, dès les ſiècles les plus reculés, admit-on, dans les repas, l'uſage de chanter les dieux et les héros, ſi ce n'eſt pour prévenir les excès du vin, alors d'autant plus funeſtes, que les ames étoient plus portées à la violence ? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi les ſoldats un certain nombre de joueurs de flûte, et les font-ils marcher à l'ennemi au ſon de cet inſtrument, plutôt qu'au bruit èclatant de la trompette ? n'eſt-ce pas pour ſuſpendre le courage impétueux des jeunes Spartiates, et les obliger à garder leurs rangs ?

Ne ſoyez donc point étonné qu'avant même l'établiſſement de la philoſophie, les états les mieux policés aient veillé avec tant de ſoin à l'immutabilité de la ſaine muſique, et que depuis, les hommes les plus ſages, convaincus de la néceſſité de calmer plutôt que d'exciter nos paſſions, aient reconnu que la muſique, dirigée par la philoſophie, eſt un des plus beaux préſens du ciel, une des plus belles inſtitutions des hommes.

Elle ne ſert aujourd'hui qu'à nos plaiſirs. Vous avez pu entrevoir que, ſur la fin de ſon règne, elle étoit menacée d'une corruption prochaine, puiſqu'elle acquéroit de nouvelles richeſſes. Polymneſte, tendant ou relâchant à ſon gré les cordes de la lyre, avoit introduit des accords inconnus juſqu'à lui. Quelques muſiciens s'étoient exercés à compoſer pour la flûte des airs dénués de paroles ; bientôt aprés on vit dans les jeux Pythiques des combats où l'on n'entendoit que le ſon de ces inſtrumens : enfin, les poëtes, & ſurtout les auteurs de cette poëſie hardie & turbulente, connue ſous le nom de Dithyrambique, tourmentoient à-la-fois la langue, la mélodie & le ryhthme, pour les plier à leur fol enthouſiaſme. Cependant, l'ancien goût prédominoit encore. Pindare, Pratinas, Lamprus, d'autres lyriques célèbres, le ſoutinrent dans ſa décadence. Le premier floriſſoit lors de l'éxpédition de Xerxès, il y a 120 ans environ. Il vécut aſſez de temps pour être le témoin de la révolution préparée par les innovations de ſes prédéceſſeurs, & favoriſée par l'eſprit d'indépendance que nous avoient inſpiré nos victoires ſur les Perſes. Ce qui l'accéléra le plus, ce fut la paſſion effrénée que l'on prit tout-à-coup pour la muſique inſtrumentale, & pour la poëſie Dithyrambique. La première nous apprit à nous paſſer des paroles ; la ſeconde, à les étouffer ſous des ornemens étrangers.

La muſique, juſqu'alors ſoumiſe à la poëſie, en ſecoua le joug avec l'audace d'un eſclave révolté ; les muſiciens ne

ſongèrent

songèrent plus qu'à se signaler par des découvertes. Plus ils multiplioient les procédés de l'art, plus ils s'écartoient de la nature. La lyre & la cithare firent entendre un plus grand nombre de sons. On confondit les propriétés des genres, des modes, des voix & des instrumens. Les chants, assignés auparavant aux diverses espèces de poësie, furent appliqués sans choix à chacune en particulier. On vit éclorre des accords inconnus, des modulations inusitées, des inflexions de voix souvent dépourvues d'harmonie. La loi fondamentale & précieuse du rhythme fut ouvertement violée, & la même syllabe fut affectée de plusieurs sons; bizarrerie qui devroit être aussi révoltante dans la musique, qu'elle le seroit dans la déclamation.

A l'aspect de tant de changemens rapides, Anaxilas disoit, il n'y a pas long-temps, dans une de ses comédies, que la musique, ainsi que la Libye, produisoit tous les ans quelque nouveau monstre.

Les principaux auteurs de ces innovations ont vécu dans le siècle dernier, ou vivent encore parmi nous; comme s'il étoit de la destinée de la musique de perdre son influence sur les mœurs, dans le temps où l'on parle le plus de philosophie & de morale. Plusieurs d'entre eux avoient beaucoup d'esprit, & de grands talens. Je nommerai Mélanippide, Cinésias, Phrynis, Polyides, si célèbre par sa tragédie d'Iphigénie, Timothée de Milet, qui s'est exercé dans tous les genres de poësie, & qui jouit encore de sa gloire dans un âge très avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. La crainte de passer pour novateur l'avoit d'abord arrêté; il mêla dans ses premières compositions de vieux airs, pour tromper la vigilance des magistrats, & ne pas trop choquer le goût qui régnoit alors; mais bientôt, enhardi par le succès, il ne garda plus de mesures.

Outre la licence dont je viens de parler, des musiciens inquiets veulent arracher de nouveaux sons au tétracorde. Les uns s'efforcent d'insérer dans le chant une suite de quarts de tons; ils fatiguent les cordes, redoublent les coups d'archet, approchent l'oreille pour surprendre au passage une nuance de son quils regardent comme le plus petit intervalle commensurable. La même expérience en affermit d'autres dans une opinion diamétralement opposée. On se partage sur la nature du son, sur les accords dont il faut faire usage, sur les formes introduites dans le chant, sur le talent & les ouvrages de chaque chef de parti. Epigonus, Erastoclès, Pythagore de Zacynthe, Angénor de Mytilène, Antigénide, Dorion, Timothée, ont des disciples qui en viennent tous les jours aux

mains, & que ne se réunissent que dans leur souverain mépris pour la musique ancienne qu'ils traitent de surannée.

Savez-vous qui a le plus contribué à nous inspirer ce mépris? ce sont des Ioniens; c'est ce peuple qui n'a pu défendre sa liberté contre les Perses, & qui, dans un pays fertile & sous le plus beau ciel du monde, se console de cette perte dans le sein des arts & de la volupté. Sa musique légère, brillante, parée de graces, se ressent en même temps de la mollesse qu'on respire dans ce climat fortuné. Nous eûmes quelque peine à nous accoutumer à ses accens. Un de ces Ioniens, Thimothée dont je vous ai parlé, fut d'abord sifflé sur notre théatre: mais Euripide, qui connoissoit le génie de sa nation, lui prédit qu'il régneroit bientôt sur la scéne; & c'est ce qui est arrivé. Énorgueilli de ce succès, il se rendit chez les Lacédémoniens avec sa cithare de onze cordes, & ses chants efféminés. Ils avoient déja réprimé deux fois l'audace des nouveaux musiciens. Aujourd'hui même, dans les pièces que l'on présente au concours, ils exigent que la modulation exécutée sur un instrument à sept cordes, ne roule que sur un ou deux modes. Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée! Quelle fut la sienne à la lecture d'un décret émané des Rois & des Ephores! On l'accusoit d'avoir, par l'indécence, la variété & la mollesse de ses chants, blessé la majesté de l'ancienne musique, & entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. On lui prescrivoit de retrancher quatre cordes de sa lyre, en ajoutant qu'un tel exemple devoit, à jamais, écarter les nouveautés qui donnent atteinte à la sévérité des moeurs. Il faut observer que le décret est à peu près du temps où les Lacédémoniens remportèrent, à Ægos-Potamos, cette célèbre victoire qui les rendit maîtres d'Athènes.

Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires décident du sort de la musique; ils remplissent le théatre, assistent aux combats de musique, & se constituent les arbitres du goût. Comme il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie, enluminée, fougueuse, plus elle excita leurs transports. Des philosophes eurent beau s'écrier qu'adopter de pareilles innovations, c'étoit ébranler les fondemens de l'état*; en vain les auteurs dramatiques percérent

* Pour justifier cette expression, il faut se rappeler l'extrême licence qui, du temps de Platon, régnoit dans la plupart des républiques de la Grèce. Après avoir altéré les institutions dont elle ignoroit l'objet, elle détruisit par des entreprises successives les liens les plus sacrés du corps politique. On commença par varier les chants consacrés au culte des dieux; on finit par se jouer des sermens faits en leur présence. A l'aspect de la corruption générale, quelques philosophes ne craignirent pas d'avancer que dans un état

tèrent de mille traits ceux qui cherchoient à les introduire. Comme ils n'avoient point de décrets à lancer en faveur de l'ancienne musique, les charmes de son ennemie ont fini par tout subjuguer. L'une & l'autre ont eu le même sort que la vertu & la volupté, quand elles entrent en concurrence.

Parlez de bonne foi, dis-je alors à Philotime ; n'avez-vous pas quelquefois éprouvé la séduction générale ? Très souvent, répondit-il ; je conviens que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses richesses & ses agrémens ; mais je soutiens qu'elle n'a pas d'objet moral. J'estime dans les productions des anciens, un poëte qui me fait aimer mes devoirs ; j'admire dans celles des modernes, un musicien qui me procure du plaisir. Et ne pensez-vous pas, repris-je avec chaleur, qu'on doit juger de la musique par le plaisir qu'on en retire ?

Non, sans doute, répliqua-t-il, s'il en remplace d'autres moins vifs, mais plus utiles. Vous êtes jeune, & vous avez besoin d'émotions fortes & fréquentes : cependant, comme vous rougiriez de vous y livrer, si elles n'étoient pas conformes à l'ordre, il est visible que vous devez soumettre à l'examen de la raison vos plaisirs & vos peines, avant que d'en faire la règle de vos jugemens & de votre conduite.

Je crois devoir établir ce principe : un objet n'est digne de notre empressement, que lorsque, au-delà des agrémens qui le parent à nos yeux, il renferme en lui une bonté, une utilité réelle. Ainsi, la nature qui veut nous conduire à ses fins par l'attrait du plaisir, & qui jamais ne borna la sublimité de ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les alimens une douceur qui nous attire, & une vertu qui opère la conservation de notre espèce. Ici le plaisir est un premier effet, & devient un moyen pour lier la cause à un second effet plus noble que le premier. Il peut arriver que la nourriture étant également saine, & le plaisir également vif, l'effet ultérieur soit nuisible ; enfin, si certains alimens propres à flatter le goût, ne produisoient ni bien ni mal, le plaisir seroit passager, & n'auroit aucune suite. Il résulte de-là, que c'est

état qui se conduit encore plus par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses, parce qu'elles en entraînent bientôt de plus grandes : aussi n'est-ce pas à la musique seule qu'ils ordonnèrent de ne pas toucher ; la défense devoit s'étendre aux jeux, aux spectacles, aux exercices du gymnase, &c. Au reste, ces idées avoient été empruntées des Egyptiens. Ce peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernoient, jaloux de maintenir leur autorité, ne conçurent pas d'autre moyen, pour réprimer l'inquiétude des esprits, que de les arrêter dans leurs premiers écarts ; de là ces lois qui défendoient aux artistes de prendre le moindre essor, & les obligeoient à copier servilement ceux qui les avoient précédés.

moins par le premier effet que par le second, qu'il faut décider si nos plaisirs sont utiles, funestes ou indifférens.

Appliquons ce principe. L'imitation que les arts ont pour objet, nous affecte de diverses manières ; tel est son premier effet. Il en existe quelquefois un second plus essentiel, souvent ignoré du spectateur & de l'artiste lui même : elle modifie l'ame au point de la plier insensiblement à des habitudes qui l'embellissent ou la défigurent. Si vous n'avez jamais réfléchi sur l'immense pouvoir de l'imitation, considérez jusqu'à quelle profondeur deux de nos sens, l'ouïe & la vue, transmettent à notre ame les impressions qu'ils reçoivent ; avec quelle facilité un enfant entouré d'esclaves copie leurs discours & leurs gestes, s'approprie leurs inclinations & leur bassesse.

Quoique la peinture n'ait pas à beaucoup près, la même force que la réalité, il n'en est pas moins vrai que ses tableaux sont des scènes où j'assiste, ses images des exemples qui s'offrent, à mes yeux. La plupart des spectateurs n'y cherchent que la fidélité de l'imitation, & l'attrait d'une sensation passagère ; mais les philosophes y découvrent souvent, à travers les prestiges de l'art, le germe d'un poison caché. Il semble à les entendre que nos vertus sont si pures ou si foibles, que le moindre souffle de la contagion peut les flétrir ou les détruire. Aussi en permettant aux jeunes gens de contempler à loisir les tableaux de Denys, les exhortent-ils à ne pas arrêter leurs regards sur ceux de Pauson, à les ramener fréquemment sur ceux de Polygnote. Le premier a peint les hommes tels que nous les voyons ; son imitation est fidèle, agréable à la vue, sans danger, sans utilité pour les mœurs. Le second, en donnant à ses personnages des caractères & des fonctions ignobles, a dégradé l'homme ; il l'a peint plus petit qu'il n'est : ses images ôtent à l'héroïsme son éclat, à la vertu sa dignité. Polygnote en représentant les hommes plus grands & plus vertueux que nature, élève nos pensées & nos sentimens vers des modèles sublimes, & laisse fortement empreinte dans nos ames l'idée de la beauté morale, avec l'amour de la décence & de l'ordre.

Les impressions de la musique sont plus immédiates, plus profondes & plus durables que celles de la peinture ; mais ces imitations, rarement d'acord avec nos vrais besoins, ne sont presque plus instructives. Et en effet, quelle leçon me donne ce joueur de flûte, lorsqu'il contrefait sur le théatre le chant du rossignol, & dans nos jeux le sifflement du serpent ; lorsque dans un morceau d'exécution il vient heurter mon oreille

oreille d'une multitude de sons rapidement accumulés l'un sur l'autre? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifioit, & pendant que la plupart des spectateurs applaudissoient avec transport aux hardiesses du musicien, le taxer d'ignorance & d'ostentation ; de l'une, parce qu'il n'avoit aucune notion de la vraie beauté ; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnoit que la vaine gloire de vaincre une difficulté.*

Quel effet encore peuvent opérer des paroles qui, traînées à la suite du chant, brisées dans leur tissu, contrariées dans leur marche, ne peuvent partager l'attention que les inflexions & les agrémens de la voix fixent uniquement sur la mélodie? Je parle sur-tout de la musique qu'on entend au théâtre & dans nos jeux ; car dans plusieurs de nos cérémonies religieuses, elle conserve encore son ancien caractère.

En ce moment des chants mélodieux frappèrent nos oreilles. On célébroit ce jour-là une fête en l'honneur de Thésée. Des choeurs composés de la plus brillante jeunesse d'Athènes se rendoient au temple de ce héros. Ils rappeloient sa victoire sur le Minotaure, son arrivée en cette ville, & le retour des jeunes Athéniens, dont il avoit brisé les fers. Après avoir écouté avec attention, je dis à Philotime : Je ne sais si c'est la poësie, le chant, la précision du rhythme, l'intérêt du sujet, ou la beauté ravissante des voix, que j'admire le plus ; mais il me semble que cette musique remplit & élève mon ame. C'est, reprit vivement Philotime, qu'au lieu de s'amuser à remuer nos petites passions, elle va réveiller jusqu'au fond de nos cœurs, les sentimens les plus honorables à l'homme, les plus utiles à la société, le courage, la reconnoissance, le dévouement à la patrie ; c'est que, de son heureux assortissement avec la poësie, le rhythme & tous les moyens dont vous venez de parler, elle reçoit un caractère imposant de grandeur & de noblesse ; qu'un tel caractère ne manque jamais son effet, & qu'il attache d'autant plus ceux qui sont faits pour le saisir, qu'il leur donne une plus haute opinion d'eux-mêmes. Et voilà ce qui justifie la doctrine de Platon. Il désireroit que les arts, les jeux, les spectacles, tous les objets extérieurs, s'il étoit possible, nous entourassent de tableaux qui fixeroient sans cesse nos regards sur la véri-

* Voici une remarque de Tartini : „ La musique n'est plus que l'art de „ combiner des sons ; il ne lui reste que sa partie matérielle, absolument „ dépouillée de l'esprit dont elle étoit autrefois animée : en secouant les „ règles qui dirigeoient son action sur un seul point, elle ne l'a portée que „ sur des généralités. Si elle me donne des impressions de joie ou de dou- „ leur, elles sont vagues & incertaines. Or l'effet de l'art n'est entier, que „ lorsqu'il est particulier & individuel. „

table beauté. L'habitude de la contempler deviendroit pour nous une ſorte d'inſtinct, & notre ame ſeroit contrainte de diriger ſes efforts ſuivant l'ordre & l'harmonie qui brillent dans ce divin modèle.

Ah, que nos artiſtes ſont éloignés d'atteindre à la hauteur de ces idées! Peu ſatisfaits d'avoir anéanti les propriétés affectées aux différentes parties de la muſique, ils violent encore les règles des convenances les plus communes. Déjà la danſe, ſoumiſe à leurs caprices, devient tumultueuſe, impétueuſe, quand elle devroit être grave & décente; déjà on insère dans les entre-actes de nos tragédies, des fragmens de poëſie & de muſique, étrangers à la pièce, & les chœurs ne ſe lient plus à l'action.

Je ne dis pas que de pareils déſordres ſoient la cauſe de notre corruption; mais ils l'entretiennent & la fortifient. Ceux qui les regardent comme indifférens, ne ſavent pas qu'on maintient la règle, autant par les rites & les manières, que par les principes; que les mœurs ont leurs formes, comme les lois, & que le mépris des formes détruit, peu à peu, tous les liens qui uniſſent les hommes.

On doit reprocher encore à la muſique actuelle cette douce molleſſe, ces ſons enchanteurs, qui tranſportent la multitude, & dont l'expreſſion, n'ayant pas d'objet déterminé, eſt toujours interprétée en faveur de la paſſion dominante. Leur unique effet eſt d'énerver de plus en plus une nation où les ames ſans vigueur, ſans caractère, ne ſont diſtinguées que par les différens degrés de leur puſillanimité.

Mais, dis-je à Philotime, puiſque l'ancienne muſique a de ſi grands avantages, & la moderne de ſi grands agrémens, pourquoi n'a-t-on pas eſſayé de les concilier? Je connois un muſicien nommé Téléſias, me répondit-il, qui en forma le projet, il y a quelques années. Dans ſa jeuneſſe, il s'étoit nourri des beautés ſévères qui règnent dans les ouvrages de Pindare & de quelques autres poëtes lyriques. Depuis, entraîné par les productions de Philoxène, de Timothée & des poëtes modernes, il voulut rapprocher ces différentes manières. Mais, malgré ſes efforts, il retomboit toujours dans celle de ſes premiers maîtres, & ne retira d'autre fruit de ſes veilles, que de mécontenter les deux partis.

Non, la muſique ne ſe relevera plus de ſa chute. Il faudroit changer nos idées, & nous rendre nos vertus. Or, il eſt plus difficile de réformer une nation que de la policer. Nous n'avons plus de mœurs, ajouta-t-il, nous aurons des plaiſirs. L'ancienne muſique convenoit aux Athéniens, vainqueurs à Marathon:

Marathon : la nouvelle convient à des Athéniens, vaincus à Ægos-Potamos.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire, lui dis-je : Pourquoi apprendre à votre élève un art si funeste ? à quoi sert-il en effet ? A quoi il sert, reprît-il en riant ! de hochet aux enfans de tout âge, pour les empêcher de briser les meubles de la maison. Il occupe ceux dont l'oisiveté seroit à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre ; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne savent à quoi dépenser leur vie.

Lysis apprendra la musique, parce que, destiné à remplir les premières places de la république, il doit se mettre en état de donner son avis sur les pièces que l'on présente au concours, soit au théatre, soit aux combats de musique. Il connoitra toutes les espèces d'harmonie, & n'accordera son estime qu'à celles qui pourront influer sur les mœurs. Car, malgré sa dépravation, la musique peut nous donner encore quelques leçons utiles. Ces procédés pénibles, ces chants de difficile exécution, qu'on se contentoit d'admirer, autrefois, dans nos spectacles, & dans lesquels on exerce si laborieusement aujourd'hui les enfans, ne fatigueront jamais mon élève. Je mettrai quelques instrumens entre ses mains, à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs, s'il en a ; le délasse de ses travaux, au lieu de les augmenter ; & modère ses passions, s'il est trop sensible. Je veux enfin qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux : que la musique nous appelle au plaisir ; la philosophe, à la vertu ; mais, que c'est par le plaisir & par la vertu que la nature nous invite au bonheur.

Fin du Chapitre vingt-septième.

CHAPITRE XXVIII.

Suite des mœurs des Athéniens.

J'AI dit plus haut * qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

* Voyez le chapitre XX de cet ouvrage.

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville, qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la démocratie ; de tous les vers d'Homère il n'avoit retenu que cette sentence : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venoit de recevoir une légère insulte : Non, disoit-il en fureur, il faut que cet homme, ou moi, abandonnions la ville ; car, aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir : si je siége à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale & mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi. Nos orateurs sont vendus à ce peuple, qui, tous les jours, met à la tête de ses affaires, des gens que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il étoit question d'élire un général ; je me lève ; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée ; je montre mes blessures, & l'on choisit un homme, sans expérience & sans talens. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homère avoit bien plus de raison : rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repoussoit, fièrement, ceux qu'il trouvoit sur ses pas, refusoit le salut presque à tout le monde ; & s'il permettoit à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avoit rendus.

Dans ce moment, un de ses amis s'approcha de lui : Eh bien, s'écria-t-il, dira-t-on encore que je suis un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur ? Je viens de gagner mon procès, tout d'une voix à la vérité ; mais mon avocat n'avoit-il pas oublié dans son plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause ! Ma femme accoucha hier d'un fils, & l'on m'en félicite, comme si cette augmentation de famille n'apportoit pas une diminution réelle dans mon bien. Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses esclaves : je m'en rapporte à son estimation ; savez-vous ce qu'il fait ? Il me le donne à un prix fort au-dessous de la mienne. Sans doute cet esclave a quelque vice caché. Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes, & je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient composés de gens de tout âge & de tout état. Des tentes les garantissoient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien, nommé Philandre. Son parasite Criton cherchoit à l'intéresser par des flatteries outrées, & à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit, avec transport, quand Philandre

parloit, & mettoit un pan de ſa robe ſur ſa bouche pour ne pas éclater, quand il échappoit à Philandre quelque fade plaiſanterie. Voyez, lui diſoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés ſur vous: hier, dans le portique, on ne tariſſoit point ſur vos louanges; il fut queſtion du plus honnête homme de la ville, nous étions plus de trente, tous les ſuffrages ſe réunirent en votre faveur. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe ſi brillante, & ſuivi de trois eſclaves, n'eſt-ce pas Apollodore, fils de Paſion, ce riche banquier? C'eſt lui-même, répondit le paraſite. Son faſte eſt révoltant, & il ne ſe ſouvient plus que ſon père avoit été eſclave. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui la tête levée? Son père s'appeloit d'abord Soſie, répondit Criton, & comme il avoit été à l'armée, il ſe fit nommer Soſiſtrate.* Il fut enſuite inſcrit au nombre des citoyens. Sa mère eſt de Thrace, & ſans doute d'une illuſtre origine; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné, ont autant de prétentions à la naiſſance, que de facilité dans les mœurs. Le fils eſt un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax & Therſite, qui cauſent enſemble à quatre pas de nous. Le premier eſt ſi avare, que, même en hiver, ſa femme ne peut ſe baigner qu'à l'eau froide; le ſecond, ſi variable, qu'il repréſente vingt hommes dans un même jour; le troiſième, ſi vain, qu'il n'a jamais eu de complice dans les louanges qu'il ſe donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-même.

Pendant que je me tournois pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empreſſé: Savez-vous la nouvelle, me dit-il? Non, répondis-je.—Quoi, vous l'ignorez? Je ſuis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il eſt priſonnier; il eſt mort.—Comment! eſt-il poſſible?—Rien n'eſt ſi certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes; j'ai vu la joie peinte ſur leurs viſages. Cependant n'en dites rien, & ſur-tout ne me citez pas. Il me quitte auſſitôt pour communiquer ce ſecret à tout le monde.

Cet homme paſſe ſa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit aſſis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choſes qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me ſuffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup; & il me fit l'éloge de ſa femme. Hier, je ne pus pas ſouper avec elle, j'étois prié chez un de mes amis; & il me fit la deſcription du repas. Je me retirai chez moi aſſez con-

* Soſie eſt le nom d'un eſclave; Soſiſtrate, celui d'un homme libre. *Stratia* ſignifie une armée.

tent.

tent. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète ; & il me raconta son rêve : ensuite il me dit, pesamment, que la ville fourmilloit d'étrangers ; que les hommes d'aujourd'hui ne valoient pas ceux d'autrefois ; que les denrées étoient à bas prix ; qu'on pourroit espérer une bonne récolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi ! me dit un Athénien qui survint tout-à-coup, & que je cherchois depuis long-temps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage ! Que ne faisiez-vous comme Aristote ? Un grand parleur s'empara de lui, & le fatiguoit par des récits étrangers. Eh bien, lui disoit-il, n'êtes-vous pas étonné ? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des piés pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, & je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais de quoi il s'agit ; je pourrois vous le raconter au long ; continuez, n'omettez aucune circonstance ; fort bien ; vous y êtes, c'est cela même. Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer ensemble. A la fin, je l'avertis qu'il ne cessoit de m'interrompre : Je le sais, répondit-il ; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans réflexion, & je crois être à l'abri de ce reproche ; témoin le discours que je fis dernièrement à l'assemblée : vous n'y étiez pas ; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote. Mais il me suivit toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignoit de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écrioit : Lorsque dans l'assemblée générale je parle des choses divines, & que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi, comme d'un fou ; cependant l'évènement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux qui ont des lumières supérieures aux vôtres.

Il alloit continuer, lorsque nous vîmes paroître Diogène. Il arrivoit de Lacédémone. „ D'où venez-vous, lui demanda „ quelqu'un ? De l'appartement des hommes à celui des „ femmes, répondit-il. Y avoit-il beaucoup de monde aux „ jeux olympiques, lui dit un autre ?—Beaucoup de specta- „ teurs, & peu d'hommes. „ Ces réponses furent applaudies ; & à l'instant il se vit entouré d'une foule d'Athéniens, qui cherchoient à tirer de lui quelque répartie. “ Pourquoi, „ lui disoit celui-ci, mangez-vous dans le marché ?—C'est „ que j'ai faim dans le marché. „ Un autre lui fit cette

question ;

question : „ Comment puis-je me venger de mon ennemi !—
„ En devenant plus vertueux. Diogène, lui dit un troisième,
„ on vous donne bien des ridicules.—Mais je ne les reçois
„ pas. „ Un étranger né à Mynde, voulut savoir comment
il avoit trouvé cette ville : „ J'ai conseillé aux habitans, ré-
„ pondit-il, d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'en-
„ fuie. „ C'est qu'en effet cette ville, qui est très petite,
a de très grandes portes. Le parasite Criton étant monté
sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appeloit chien ;—
„ Parce que je caresse ceux qui me donnent de quoi vivre,
„ que j'aboie contre ceux dont j'essuie des refus, & que je
„ mords les méchans. Et quel est, reprit le parasite, l'ani-
„ mal le plus dangereux ?—Parmi les animaux sauvages, le
„ calomniateur ; parmi les domestiques, le flatteur. „

A ces mots, les assistans firent des éclats de rire ; le para-
site disparut, & les attaques continuèrent avec plus de cha-
leur. „ Diogène, d'où êtes-vous, lui dit quelqu'un ? Je suis
„ citoyen de l'univers, répondit-il. Eh non, reprit un autre,
„ il est de Sinope ; les habitans l'ont condamné à sortir de
„ leur ville.—Et moi je les ai condamnés à y rester. „ Un
jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit
d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis de
même âge que lui. Diogène dit au second : „ Courage,
„ mon enfant, voilà les couleurs de la vertu." Et s'adressant
au premier : „ N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de tirer
„ une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire ? „ Le jeune
homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet : „ Eh bien !
„ reprit-il sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose ;
„ c'est que j'ai besoin d'un casque. Quel fruit, lui demanda-
„ t-on tout de suite, avez-vous retiré de votre philosophie ?—
„ Vous le voyez, d'être préparé à tous les évènemens. „

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter sa place,
recevoit, sur sa tête, de l'eau qui tomboit du haut d'une mai-
son : comme quelques uns des assistans paroissoient le plaindre ;
Platon, qui passoit par hasard, leur dit : „ Voulez-vous que
„ votre pitié lui soit utile ? faites semblant de ne le pas
„ voir. „

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athé-
niens qui agitoient des questions de philosophie. Non, disoit
tristement un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler
la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne sont
que dans un état de guerre ou de ruine ; ceux qui vivent dans
les airs, dans les eaux & sur la terre, n'ont reçu la force ou
la ruse, que pour se poursuivre & se détruire. J'égorge & je
dévore

dévore moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux plus rians dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux & le reflux des générations ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que tels individus paroissent ou disparoissent ? La terre est une scène qui change à tous momens de décorations. Ne se couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits ? Les atômes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, & je revivrai sous une autre forme.

Hélas! dit un troisième, le degré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dont nous sommes affectés, n'influe que trop sur nos jugemens. Malade, je ne vois dans la nature qu'un systême de destruction ; en santé, qu'un systême de reproduction.

Elle est l'un & l'autre, répondit un quatrième. Quand l'univers sortit du chaos, les êtres intelligens durent se flatter que la sagesse suprême daigneroit leur dévoiler le motif de leur existence ; mais elle renferma son secret dans son sein, & adressant la parole aux causes secondes, elle ne prononça que ces deux mots : Détruisez, reproduisez. Ces mots ont fixé pour jamais la destinée du monde.

Je ne sais pas, reprit le premier, si c'est pour se jouer, ou pour un dessein sérieux, que les Dieux nous ont formés ; mais je sais que le plus grand des malheurs est de naître ; le plus grand des bonheurs, de mourir. La vie, disoit Pindare, n'est que le rêve d'une ombre ; image sublime, & qui d'un seul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, disoit Socrate, ne doit être que la méditation de la mort : paradoxe étrange, de supposer qu'on nous oblige de vivre, pour nous apprendre à mourir.

L'homme naît, vit & meurt dans un même instant ; & dans cet instant si fugitif, quelle complication de souffrances! Son entrée dans la vie s'annonce par des cris & par des pleurs ; dans l'enfance & dans l'adolescence, des maîtres qui le tyrannisent, des devoirs qui l'accablent ; vient ensuite une succession effrayante de travaux pénibles, de soins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute espèce ; & tout cela se termine par une vieillesse qui le fait mépriser, & un tombeau qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne sont que l'échange de ses vices ; il ne se soustrait à l'un que pour obéir à l'autre. S'il néglige son expérience, c'est un enfant qui commence tous

les

les jours à naître; s'il la consulte, c'est un vieillard qui se plaint d'avoir trop vécu.

Il avoit par dessus les animaux deux insignes avantages, la prévoyance & l'espérance. Qu'a fait la nature? Elle les a cruellement empoisonnés par la crainte.

Quel vide dans tout ce qu'il fait! que de variétés & d'inconséquences dans ses penchans & dans ses projets! je vous le demande: Qu'est-ce que l'homme?

Je vais vous le dire, répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de dessous sa robe, une petite figure de bois ou de carton, dont les membres obéissoient à des fils qu'il tendoit & relâchoit à son gré. Ces fils, dit-il, sont les passions qui nous entraînent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre: voilà tout ce que j'en sais; & il sortit.

Notre vie, disoit un disciple de Platon, est tout-à-la-fois une comédie & une tragédie; sous le premier aspect, elle ne pouvoit avoir d'autre nœud que notre folie; sous le second, d'autre dénouement que la mort; & comme elle participe de la nature de ces deux drames, elle est mêlée de plaisir & de douleurs.

La conversation varioit sans cesse. L'un nioit l'existence du mouvement; l'autre, celle des objets qui nous entourent. Tout au dehors de nous, disoit-on, n'est que prestige & mensonge; au dedans, qu'erreur & illusion. Nos sens, nos passions, notre raison nous égarent; des sciences, ou plutôt de vaines opinions, nous arrachent au repos de l'ignorance, pour nous livrer au tourment de l'incertitude; & les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes, dis-je, s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils découvriront enfin le secret de ces mystères qui les tourmentent? Et savez-vous ce qui arrive, me répondit-on? Quand ce secret est sur le point d'être enlevé, la nature est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie. Un déluge, un incendie détruit les nations avec les monumens de leur intelligence & de leur vanité. Ces fléaux terribles on souvent bouleversé notre globe; le flambeau des sciences s'est plus d'une fois éteint & rallumé. A chaque révolution, quelques individus épargnés par hasard, renouent le fil des générations; & voilà une nouvelle race de malheureux, laborieusement occupée, pendant une longue suite de siècles, à se former en société, à se donner des lois, à inventer les arts & à perfectionner ses connoissances, jusqu'à ce qu'une autre catastrophe l'engloutisse dans l'abime de l'oubli.

Il n'étoit pas en mon pouvoir de ſoutenir plus long-temps une converſation ſi étrange & ſi nouvelle pour moi. Je ſortis avec précipitation du portique ; & ſans ſavoir où porter mes pas, je me rendis ſur les bords de l'Iliſſus. Les penſées les plus triſtes, les ſentimens les plus douloureux agitoient mon ame avec violence. C'étoit donc pour acquérir des lumières ſi odieuſes que j'avois quitté mon pays & mes parens! Tous les efforts de l'eſprit humain ne ſervent donc qu'à montrer que nous ſommes les plus miſérables des êtres! Mais d'où vient qu'ils exiſtent, d'où vient qu'ils périſſent, ces êtres? Que ſignifient ces changemens périodiques qu'on amène éternellement ſur le théatre du monde? A qui deſtine-t-on un ſpectacle ſi terrible? Eſt-ce aux Dieux, qui n'en ont aucun beſoin? Eſt-ce aux hommes, qui en ſont les victimes? Et moi-même, ſur ce théatre, pourquoi m'a-t-on forcé de prendre un rôle? Pourquoi me tirer du néant ſans mon aveu, & me rendre malheureux, ſans me demander ſi je conſentois à l'être? J'interroge les cieux, la terre, l'univers entier. Que pourroient-ils répondre? Ils exécutent en ſilence des ordres dont ils ignorent les motifs. J'interroge les ſages. Les cruels! ils m'ont répondu. Ils m'ont appris à me connoître, ils m'ont dépouillé de tous les droits que j'avois à mon eſtime, & déjà je ſuis injuſte envers les dieux, & bientôt, peut-être, je ſerai barbare envers les hommes.

Juſqu'à quel point d'activité & d'exaltation ſe porte une imagination fortement ébranlée! D'un coup-d'œil, j'avois parcouru toutes les conſéquences de ces fatales opinions. Les moindres apparences étoient devenues pour moi des réalités; les moindres craintes, des ſupplices. Mes idées, ſemblables à des fantômes effrayans, ſe pouſſoient & ſe repouſſoient dans mon eſprit, comme les flots d'une mer agitée par une horrible tempête.

Au milieu de cet orage, je m'étois jeté, ſans m'en appercevoir, au pié d'un platane, ſous lequel Socrate venoit quelquefois s'entretenir avec ſes diſciples. Le ſouvenir de cet homme ſi ſage et ſi heureux, ne ſervit qu'à augmenter mon délire. Je l'invoquois à haute voix ; j'arroſois de mes pleurs le lieu où il s'étoit aſſis, lorſque j'apperçus au loin Phocus, fils de Phocion, Cteſippe, fils de Chabrias, accompagnés de quelques jeunes gens avec qui j'avois des liaiſons. Je n'eus que le temps de reprendre l'uſage de mes ſens; ils s'approchèrent, & me forcèrent de les ſuivre.

Nous allâmes à la place publique; on nous montra des épigrammes & des chanſons contre ceux qui étoient à la tête des affaires, & l'on décida que le meilleur gouvernement étoit

celui

celui de Lacédémone. Nous nous rendîmes au théatre; on y jouoit des pièces nouvelles que nous sifflâmes, & qui réussirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous soupâmes avec des chanteuses & des joueuses de flûte. J'oubliai le portique, le platane & Socrate; je m'abandonnai sans réserve au plaisir & à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, & l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passans.

A mon réveil, la paix régnoit dans mon ame, & je reconnus aisément le principe des terreurs qui m'avoient agité la veille. N'étant pas encore aguerri contre les incertitudes du savoir, ma peur avoit été celle d'un enfant qui se trouve pour la première fois dans les ténèbres. Je résolus de ce moment, de fixer mes idées à l'égard des opinions qu'on avoit traitées dans le portique, de fréquenter la bibliothèque d'un Athénien de mes amis, & de profiter de cette occasion pour connoître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

Fin du Chapitre vingt-huitième.

FIN DU TOME PREMIER.



